

# le Soudan

de la Préhistoire  
à la conquête de Méhémet Ali

Cette édition révisée et corrigée  
correspond à la partie « Antiquité »  
*d'Histoire et civilisations du Soudan,*  
*de la Préhistoire à nos jours,*  
(études d'égyptologie n° 15,  
publié en septembre 2017),  
augmentée de la préface  
« Le Soudan carrefour des cultures »  
de Nicolas Grimal et de la postface  
« Aux racines de la nation soudanaise »  
de Claude Rilly.

◀ **Pyramide de la reine Bartaré,**

nécropole sud de Méroé.



*Le Soudan, de la Préhistoire à la conquête de Méhémet Ali*  
n'aurait pu être publié sans l'aide généreuse de Guy G. Bittar.

*Histoire et civilisations du Soudan, de la Préhistoire à nos jours* était paru en 2017 grâce au mécénat de Guy G. Bittar, de Reem al-Hilou et de Pierre et Denise Cabon.

Il avait été réalisé grâce à des contributions déterminantes de la fondation Michela-Schiff-Giorgini, de la section française de la direction des Antiquités du Soudan (Sfdas) et de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

La fondation Michela-Schiff-Giorgini lui avait attribué le prix « À la mémoire de Jean Leclant » pour l'année 2017. Le prix Jean-Leclant pour l'année 2017 a été décerné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres à Claude Rilly, en soutien à la mission archéologique de Sedeinga.

Cet ouvrage, publié avec le concours du centre national de la Recherche scientifique (CNRS), laboratoire « Orient et Méditerranée », avait bénéficié du soutien du ministère des Affaires étrangères, de la National Corporation for Antiquities and Museums (NCAM) et du musée national du Soudan, du Collège de France, de l'université centrale de Floride, de l'institut du Monde arabe, de l'ambassade de France à Khartoum et de l'institut français du Soudan.

Il avait reçu une aide appréciée du musée du Louvre, de l'Ägyptisches Museum und Papyrussammlung de Berlin, du Staatliches Museum Ägyptischer Kunst de Munich et du Muzeum Narodowe w Warszawie.

Nous remercions vivement pour leur aide constante Hattim el-Nour directeur de la NCAM, Abdel Rahman Ali Mohamed, ex-directeur de la NCAM et Ghalia Gar el-Nabi, directrice du musée national du Soudan.

Ouvrage publié avec le soutien du CNL.

**Michela  
Schiff-Giorgini,**

telle que le *ghafir*  
de Soleb en a gardé  
la mémoire.



# le **Soudan**

de la Préhistoire  
à la conquête de Méhémet Ali

Claude Rilly

Vincent Francigny

Marc Maillot

Olivier Cabon

préface de Nicolas Grimal



# le **Soudan**

de la Préhistoire  
à la conquête de Méhémet Ali

À la mémoire de Michel Baud.

**le Soudan carrefour des cultures** **Nicolas Grimal** 9

**d'Assouan à Khartoum** **Olivier Cabon** 18



**histoire du Soudan** **Claude Rilly**  
des origines à la chute du sultanat Fung 26

Nil Blanc, Nil Bleu, Nil Jaune 36

les peuples pasteurs 48

la Terre de l'Arc 59

les fils royaux de Koush 85

« C'est Amon qui m'a fait ! » 115

l'autre Terre des pharaons 156

des temples dans la savane 190

hiéroglyphes africains 330

batailles sur les ruines de Méroé 374

des « rois grecs » à la peau sombre 393

la victoire de l'islam 422

bibliographie 440





**un siècle de fouilles archéologiques** **Marc Maillot** 446

**le royaume de Méroé, un monde urbain** 472

bibliographie 505

**l'île de Saï, joyau archéologique** **Vincent Francigny** 520

**aux racines de la nation soudanaise** **Claude Rilly** 540



**indices** **Olivier Cabon** 562



**Relief de la chapelle funéraire de la pyramide  
du roi Tanéyidamani** (Beg N 12 à Méroé), vers 150 av. J.-C.

Tanéyidamani, protégé par Isis, est célébré par son épouse principale qui joue du sistre (voir p. 206 sq.).

The background of the entire page is a close-up photograph of several ancient Egyptian stone tablets. Each tablet is covered in hieroglyphs, which are small pictorial symbols used for writing. The tablets are arranged in a grid-like pattern, and the lighting highlights the texture and relief of the carvings. The colors are warm, ranging from light tan to golden brown.

# le Soudan carrefour des cultures

Nicolas Grimal\*

\* professeur émérite au Collège de France, membre de l'Institut  
(Académie des Inscriptions et Belles-Lettres)

**Cet ouvrage** procède du livre collectif dirigé par Olivier Cabon et aujourd'hui déjà épuisé, *Histoire et civilisations du Soudan, de la Préhistoire à nos jours*<sup>1</sup>. De cette somme colossale, tracée en 960 pages, parue en 2017 et offrant de larges aperçus historiques et sociétaux sur la période qui a suivi la conquête ottomane (1820) et sur le Soudan contemporain, les éditeurs ont choisi, et c'est heureux, de republier la vaste partie initiale. Augmentée, actualisée et réorganisée, elle constitue ce nouvel et imposant ouvrage (608 pages) ayant pour titre *Le Soudan, de la Préhistoire à la conquête de Méhémet Ali*.

*Le Soudan* comble un vide dans la mesure où il est la première synthèse à envisager de façon vraiment exhaustive l'histoire du Soudan, des plus hautes époques à la conquête ottomane. Jusqu'à présent, en effet, les ouvrages comme celui d'A. J. Arkell, *A History of the Sudan*, paru en 1955, constituaient la référence pour l'histoire du Soudan jusqu'à la mainmise turque de 1820, et la plus récente entreprise éditoriale, le *Historical Dictionary of Sudan*, dont Richard Lobban vient de publier le tome II, consacré au Soudan médiéval, même si elle vient partiellement renouveler l'état des questions, ne constitue pas une véritable synthèse, au fait des découvertes et des avancées les plus récentes.

1 Olivier Cabon, Vincent Francigny, Bernard François, Marc Maillot, Mohamed Musa Ibrahim, Odile Nicoloso, Claude Rilly, Olivier Rolin, *Histoire et civilisation du Soudan, de la Préhistoire à nos jours*, coll. *Études d'égyptologie* 15, Soleb-Bleu autour, Paris, 2017, in-4°, 960 p., très nombreuses illustrations en couleurs.

Seules les périodes brillantes de l'Antiquité, comme les royaumes de Kerma, Napata ou Méroé, ou du Moyen-Âge chrétien, ont été popularisées par des monographies ou des expositions, qui toutes ont connu un grand succès, à l'image des cultures qu'elles illustrent. Cet ouvrage rend, lui, un compte minutieux de l'histoire et de la civilisation du Soudan, depuis les origines les plus lointaines, accordant à chaque étape la place que l'on peut lui reconnaître à l'aune des connaissances actuelles.

Car ce n'est pas le moindre paradoxe de ce vaste pays, partagé aujourd'hui entre la culture islamique, héritée des derniers conquérants et exacerbée jusqu'à avoir allumé les terribles guerres de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, sans parler des violences de ces dernières générations, auxquelles le pays s'est trouvé, volontairement ou non, associé, et les civilisations africaines, substrat parfois difficile à percevoir, mais omniprésent depuis la plus haute antiquité. Les relations tumultueuses de la Nubie et du pays de Koush avec leur puissant voisin égyptien ont longtemps occulté les cultures indigènes, souvent perçues comme les vaincus d'une histoire, essentiellement écrite par les Égyptiens.

Il faut dire que, jusque fort récemment, l'étude du terrain et des sources a été menée presque uniquement par des égyptologues, qui ont jugé le pays à l'aune de leur connaissance de la vallée du Nil, reproduisant ainsi dans une certaine mesure la démarche phraséologique des conquérants

venus du Nord. On s'est, en effet, intéressé pendant longtemps essentiellement aux vestiges architecturaux, funéraires militaires ou culturels, de type pharaonique, au détriment des vestiges proprement indigènes, dont il faut bien reconnaître, à la décharge des chercheurs, qu'ils étaient plus difficiles à identifier, en particulier faute d'éléments de comparaison.

Là encore, l'érection du haut barrage d'Assouan, en provoquant la submersion d'une grande partie de la Nubie, a orienté la recherche, à côté des sauvetages spectaculaires de monuments, vers des recherches moins ponctuelles, poussant à la réalisation de surveys, qui ont permis d'éclairer d'un jour nouveau les vestiges proprement indigènes de la Basse Nubie. Un autre déclencheur a été l'étude de la culture soudanaise antérieure à la chrétienté et à l'islam la plus tardive, c'est-à-dire les royaumes méroïtiques. Même si leur étude reste complexe, entre influences égyptiennes, hellénistiques et africaines, ils ont livré un matériel inconnu des civilisations indigènes qui les ont précédés : une documentation écrite.

Le méroïtique n'a probablement pas livré encore tous ses secrets, mais les avancées décisives de ces trente dernières années ouvrent de vastes perspectives vers les diverses cultures qui s'y retrouvent. Elles permettent peut-être de commencer à lever le voile qui dissimule cette Afrique muette, dont on ne peut que sentir la présence, sans en trouver vraiment de traces. Une exception peut-être donne de l'espoir : le centre

urbain africain mis au jour à Doukki Gel, au cœur du royaume de Koush, parmi des constructions égyptiennes royales datant du milieu du deuxième millénaire av. J.-C., — à moins que ce ne soit le contraire, et que ce ne soient les Égyptiens qui sont venus s'installer dans un centre urbain et probablement religieux koushite. Même si les fouilles montrent que la cohabitation n'a pas été vraiment pacifique, il n'en reste pas moins qu'elle a existé. Reste à en suivre les étapes et à découvrir d'autres vestiges, puisque l'on sait désormais qu'ils existent.

La réponse n'est peut-être pas au Soudan même — on pense au Sud, aujourd'hui malheureusement bien difficile d'accès —, mais plus loin en Afrique, plus loin dans l'espace, mais aussi dans le temps, si l'on songe aux forêts de colonnes de Doukki Gel, qui ne sont pas sans faire penser aux bois sacrés, connus jusqu'aux lointaines rives de l'Atlantique.

Tourné vers l'Afrique au sud et à l'ouest, vers l'Égypte au nord, le Soudan est également en relation avec la mer Rouge, le Bab el-Mandeb, la péninsule sud-arabique et l'océan Indien. L'histoire de ces relations commence seulement à s'écrire, tout comme celle de l'Afrique.

Trois auteurs se sont associés à Olivier Cabon pour dresser ce portrait atypique d'un pays, lui-même atypique. Si l'on en croit le Soudanais anonyme cité par Edward Fothergill en 1911 : « Quand Dieu eut créé le Soudan, il se mit à rire ».

En quelques 420 pages, Claude Rilly dresse une histoire du Soudan, des origines au sultanat Fung, aussi savante que passionnante et agréable à lire. N'éludant aucune difficulté, n'omettant aucun détail des recherches actuelles et passées, proposant lui-même souvent de nouvelles pistes, variant les points de vue, il livre un texte alerte et dense, servi par une illustration particulièrement bien choisie, le plus souvent de première main. Le tout se dévore comme un roman, tout en ne faisant aucune concession scientifique. Pour ne prendre qu'un exemple, j'évoquerai le chapitre consacré à l'écriture méroïtique : en une quarantaine de pages, Claude Rilly présente une synthèse lumineuse de cette langue et du corpus textuel qui la véhicule.

Marc Maillot décrit ensuite «un siècle de fouilles archéologiques» et un chapitre consacré à l'archéologie méroïtique, faisant la synthèse des travaux archéologiques réalisés essentiellement au xx<sup>e</sup> siècle. Le volet archéologique se clôt sur une présentation de «l'île de Saï, joyau archéologique du Soudan», par Vincent Francigny : celle-ci est en effet à elle seule un condensé de toute l'histoire du Soudan, de la Préhistoire au xix<sup>e</sup> siècle et illustre fort justement le propos de cet ouvrage.

Ce livre savant est pourvu de tout l'apparat scientifique : une bibliographie simple, mais précise et très à jour accompagne chaque synthèse, et un impressionnant index clôt l'ensemble, couvrant treize types



d'entrées différentes, de la périodisation historique à l'index général. Il s'en dégage pourtant une impression très loin de l'austérité que l'on pourrait attendre, voire craindre d'un ouvrage de cette importance.

Cela est dû, assurément, à la grande qualité des textes, mais aussi à la mise en pages réalisée par Olivier Cabon et à l'équilibre qu'elle donne à l'ensemble, dégageant une belle lisibilité du texte comme des illustrations et donnant un véritable rythme, autant par le jeu des intertitres que par le recours, au bon moment, à des illustrations en pleine page toutes plus belles les unes que les autres. Les illustrations sont à la hauteur de la qualité du texte. Les photographies, tout particulièrement, ne sont jamais indifférentes, qu'elles soient pédagogiques ou artistiques. On y reconnaît le grand talent de photographe d'Olivier Cabon, grand amoureux du Soudan au regard bienveillant sur les gens et les paysages.

La fondation Michela-Schiff-Giorgini a attribué à *Histoire et civilisations du Soudan* son prix «À la mémoire de Jean Leclant» pour l'année 2017. Par ailleurs, notre Compagnie a décerné le prix Jean et Marie Françoise Leclant à Claude Rilly et à la mission française de Sedeinga pour cette même année.

Dès sa parution cet ouvrage, dont procède *Le Soudan*, a fait date et est vite devenu une référence durable, dont archéologues, historiens et anthropologues feront encore longtemps leur miel ■



Temple d'Amenhotep III à Soleb,  
nord du Soudan, décembre 2019.



# d'Assouan à Khartoum

Olivier Cabon\*

\* Cet avant-propos est une version remaniée  
de celui de l'édition de 2017.

Dans le train

Wadi Alfa-Khartoum,

aux environs d'Abou

Hamed, 1980. ►







**Mes premiers pas** au Soudan, je les fis à Wadi Halfa, en descendant du bateau qui avait accompli la traversée depuis Assouan. Cette traversée, déjà largement pittoresque, avait viré à l'épique après qu'un décès suspect survenu à bord eût amené les autorités à décréter de quarantaine le bac et ses passagers. La ligne de soldats en armes le long de la rive ne m'avait pas donné du Soudan une première impression réjouissante — en 1980, le régime décrié du maréchal Nimeiry vivait une de ses dernières années et la «réputation» de ses troupes n'était, hélas, plus à faire. Mais, comme tous les autres passagers, il m'avait bien fallu prendre mon mal en patience.

Être seul Européen à bord, c'est être disponible pour les rencontres; c'est la certitude de contacts chaleureux; c'est, à mes yeux, la manière la plus agréable de voyager. Le temps nous étant désormais offert pour approfondir les premiers échanges, les relations devinrent amicales et je commençais à entrevoir l'art de vivre de ce pays accueillant.

Lorsque nous fûmes enfin autorisés à débarquer, c'est une assez aimable bande qui prit place dans le train qui, à petites étapes, devait nous conduire à Khartoum. L'ancienne ligne et ses trains hors d'âge avaient un charme d'autant plus indéfinissable que la souplesse relative des banquettes incitait à bouger fréquemment, pour soulager ses membres endoloris, le voyageur qui aurait commis la grave erreur d'être pressé. Puisque je fréquentais tous les wagons, les passagers me connaissaient — ce qui à mon tour me permit de découvrir un des traits de caractère les plus sympathiques de mes compagnons de voyage: leur incroyable générosité et leur sens inégalable de l'hospitalité.

Les prouesses limitées de la locomotive et les arrêts fort fréquents permettaient de vaquer quasi naturellement à ses occupations quotidiennes: celui qui — descendu pour faire ses ablutions ou pour acheter à manger — avait manqué le départ du convoi n'avait pas de gros efforts à faire pour le rattraper. Le temps prenait son temps... *يا معلم الصبر علمني* *Ya mu'allem es-sabr 'allemni!* — Ô professeur de patience, enseigne-moi! dit le proverbe. Aller presque à la vitesse des caravanes sur les pistes de l'*Arbain* laissait le temps d'admirer et d'aimer les magnifiques paysages.

Lorsque, sur les conseils de Jean Leclant, je m'étais fixé Khartoum pour but, ce nom mythique appelait les mânes du Mahdi et de Gordon Pacha: le romantisme de la destination était un stimulant d'autant plus puissant que mon ignorance était grande. Un peu frotté aux réalités du pays, c'est en amoureux du Soudan que je débarquai à Khartoum. L'amour pour la *Terre de l'Arc* ou le *Pays de Koush* est, du reste, commun à tous ceux qui ont fait plus que séjourner rapidement dans la seule capitale. Se manifeste dès lors chez les *Soudanais* des missions archéologiques une espèce d'«esprit de corps» qui, je le suppose, doit, *mutatis mutandis*, ressembler à celui qui



était attribué aux soldats indisciplinés des fameux *Baï'd'Af'* : il y a ceux qui en sont et ceux qui n'en sont pas. Fortes têtes, mes camarades le sont parfois mais, plus encore, leur aimable caractère leur permettrait aisément de gagner l'autre surnom de ces troupes en mal de discipline : les *Joyeux*.

Le *Joyeux* sur le départ pour un pays où il a de nombreux amis et dont il aime la vie moderne et les innombrables sites antiques s'entend souvent, à sa grande surprise, demander s'il n'a pas peur de se rendre dans une région « si dangereuse ». Ayant lu le récit d'un fait divers hambourgeois, demanderiez-vous à un ami s'il appréhende de se rendre à Marseille ? N'est-il pas, en outre, ironique de constater que de nombreuses équipes, ne pouvant désormais œuvrer tranquillement en Égypte, cherchent à franchir — sans armes mais avec bagages — les cataractes ?

Lors des conversations entre *Joyeux* et avec nos amis soudanais, un thème revient, dès lors, souvent : comment donner à connaître ce pays si attachant ? Les raisons de cette horrible réputation se nomment, entre autres, Sud Soudan, Darfour et Kordofan. Les horreurs de la guerre civile et les exactions commises par des bandes armées à la solde du précédent régime ont ensanglanté la région depuis des décennies. (La séparation entre Soudan et Soudan du Sud, encouragée par les États-Unis, était censée ramener la paix : pour son malheur, le Sud est riche en pétrole.) Les fautes des « élites » sont-elles celles de tous les habitants des rives du Nil ? L'histoire semble dire le contraire, puisque même si, en mars 2015, Omar el-Béchir avait été réélu avec près de 95 % des suffrages, il n'en a pas moins été chassé du pouvoir par une vaste révolte populaire qui a commencé par une série de manifestations le 19 décembre 2018, a entraîné son renversement le 11 avril 2019 et a culminé le 30 juin 2019 avec la « Marche du million »<sup>1</sup>.

Comme, dans les pages qui suivent, Claude Rilly le raconte mieux que je ne saurais le faire, cet ouvrage est donc le fruit de notre amour commun et de notre désir de le partager. C'est Odile Beaumé-Nicoloso qui a donné le déclic original lorsque, le soir du vernissage de l'exposition Méroé organisée au musée du Louvre par le regretté Michel Baud, elle a suggéré, à Claude Rilly et à moi-même, de travailler à un ouvrage commun. Claude s'est piqué au jeu et ce qui était censé être une « simple » présentation du Soudan antique a (je le cite) « pris au fil de son écriture des proportions plus ambitieuses ». Claude, qui a le sens de la litote, nous rend là un fier service car, à ma connaissance, il n'existe pas de « synthèse » aussi bien documentée et aussi complète de l'histoire du Soudan. Odile nous a généreusement ouvert son carnet d'adresses et nous a mis en contact avec ses amis de Khartoum.

<sup>1</sup> Voir *Soudan année zéro*, une analyse de cette révolution abondamment illustrée par des photographes soudanais, aux éditions Soleb, en coédition avec Bleu autour.

Cet ouvrage doit à Marc Maillot, directeur de la section française de la direction des Antiquités du Soudan (Sfdas), l'histoire d'un siècle de fouilles archéologiques au Soudan et la présentation du développement urbain à l'époque méroïtique, l'une des périodes-clefs de l'Antiquité. Il y avait, là aussi, matière à un travail plus important — et ce d'autant plus que grâce, notamment, aux fouilles de Charles Bonnet et Dominique Valbelle, de Patrice Lenoble, de Jacques Reinold, de Francis Geus, de Vincent Rondot, de Michel Baud, à qui a succédé Marie Millet sur le site de Mouweis et de Vincent Francigny (pour ne citer que certains des *Soudanais* francophones), les connaissances ont, dans ce domaine, beaucoup progressé et que la composante « urbaine » des civilisations du Soudan de l'Antiquité est un des aspects les plus novateurs et les plus surprenants des recherches récentes.

Vincent Francigny, directeur de la mission archéologique de Saï, dresse le portrait de cette île qu'il connaît si bien et remarquable par l'exceptionnelle durée de son occupation (du Paléolithique à l'époque ottomane). Saï, dont le caractère insulaire a assuré la préservation, est un parfait archétype de la richesse des civilisations du Soudan et un laboratoire des pratiques archéologiques les plus modernes.

Enfin, ce livre ne serait pas ce qu'il est sans l'œil de lynx de Claude Carrier qui, avec patience et minutie, a impitoyablement traqué coquilles, scories, fautes d'orthographe et autres barbarismes — travail ingrat s'il en est, mais travail indispensable. Merci à Dominique Valbelle et à Charles Bonnet, ainsi qu'à Hélène Delattre, à Robin Seignobos et à Patrice Rötig, qui nous ont également éclairés de leurs lumières et nous ont fait profiter de leur patience de relecteurs attentifs et minutieux. Hélène David-Cuny a généreusement mis à notre disposition sa très belle carte du Soudan ; Danielle Bonardelle et Jérôme Picard ont aimablement dessiné les indispensables cartes et plans.

Le propre des *Joyeux* étant leur envie de travailler ensemble, nous aurions aimé associer à ce travail Nathalie Beaux — dont l'amour pour Soleb et pour la poursuite de l'œuvre de Michela Schiff-Giorgini est bien connu — Louis Chaix, Élisabeth David, Marie Évina, Gabrielle Choimet et tant d'autres. Dans un autre domaine, celui de la photographie, nous aurions aimé consacrer de nombreuses pages à Claude Iverné<sup>1</sup>. Le *Joyeux* se réjouit de ces plaisirs différés qui lui donneront prétexte à poursuivre ce travail ■

<sup>1</sup> Est paru en décembre 2020, aux éditions Soleb, en coédition avec Bleu autour, *Cinquante ans d'archéologie française au Soudan*, comportant un « cahier » des photographies de Claude Iverné.





**Grande Enceinte de Musawwarat,**

fragment de mur en forme d'éléphant

(voir p. 219 sq. et chapitre 7, « des temples dans la savane », p. 190 sq).



histoire du Soudan  
des origines  
à la chute  
du sultanat Fung

Claude Rilly\*

\* professeur à l'école pratique des hautes études, directeur de recherche au CNRS (Llacan), directeur de la mission archéologique française de Sedeinga, ancien directeur de la section française de la direction des Antiquités du Soudan (Sfdas)

**Cette histoire du Soudan**, qui avait été initialement prévue comme une assez courte synthèse des données existantes, destinée à s'insérer dans un ouvrage général sur ce pays, dont Odile Nicoloso et Olivier Cabon avaient conçu le projet, a pris au fil de son écriture des proportions plus ambitieuses. Les chapitres consacrés aux royaumes de Napata et de Méroé, deux périodes qui constituent mon domaine de spécialisation, ont principalement gonflé le propos initial. J'ai en effet voulu y inclure les plus récentes avancées de la recherche archéologique, historique et philologique et faire de cette section une étude actualisée qui n'existait pas encore en français. Dans le cadre d'un ouvrage de vulgarisation comme celui-ci, je me suis efforcé en revanche d'éviter les développements trop spécialisés et les notes savantes, me contentant d'entrer dans des détails plus techniques lorsque j'avais des hypothèses nouvelles auxquelles il était indispensable d'apporter des éléments de démonstration.

La présente réédition a permis de corriger un certain nombre de petites erreurs et d'actualiser quelques interprétations qui, dans cette discipline encore jeune, progressent très rapidement. C'est ainsi que la succession Shabataqo/Shabaqo (et non l'inverse), présentée comme une hypothèse dans le volume de 2017, est ici donnée comme un fait avéré. Semblablement, dans la partie philologique, les pronoms personnels méroïtiques récemment identifiés dans un article de la revue *Dotawo* paru en 2020 ont été ajoutés, pour ne citer que cet exemple parmi bien d'autres.

À l'exception des inscriptions égyptiennes et méroïtiques pour lesquelles j'ai recouru aux photographies et fac-similés existants, l'établissement des textes illustrant mon récit a été généralement emprunté aux deux précieux recueils que constituent les *Fontes Historiae Nubiorum* de Eide, Hägg, Holton-Pierce et Török et les *Oriental Sources concerning Nubia* rassemblées par le Père Vantini. Les traductions sont en revanche les miennes, sauf indication contraire.

J'ai tâché autant que possible de rendre les noms de lieux et de personnes dans une orthographe francisée, en laissant subsister les transcriptions anglo-saxonnes lorsqu'elles étaient consacrées par l'usage dans les publications françaises, au reste peu nombreuses, sur le Soudan. On trouvera ainsi el-Kourrou et non el-Kurru, mais Musawwarat et non Moussawwarat, Ouad ben Naga mais Wadi Halfa ou Wad Madani. Le « s » du méroïtique, qui était partiellement chuinté comme il l'est toujours dans de nombreuses langues du Soudan, est en revanche transcrit « sh » : on trouvera donc Koush et non Kouch, Shabaqo et non Chabaqo. Mais le dieu Chou et la reine Hatchepsout, étant égyptiens, ont droit à un « ch » équivalant au nôtre ■

**En 1982** fut découverte par un pêcheur d'éponges, au large d'Ulu Burun, sur la côte sud de la Turquie, l'épave d'un vaisseau cananéen qui avait fait naufrage dans les dernières décennies du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle avant notre ère. Les fouilles sous-marines, étagées sur dix ans, mirent au jour un véritable trésor aujourd'hui conservé au musée de Bodrum : lingots de cuivre embarqués à Chypre, perles de verre et de faïence par dizaines de milliers, barres de verre brut teinté par centaines, vaisselle de prestige en métal, bijoux du Levant et d'Égypte, dont un scarabée d'or au nom de la reine Néfertiti. Mais surtout, la cargaison, sans doute destinée à un potentat mycénien, contenait 24 billes d'ébène et une défense d'éléphant qui, d'après le contexte archéologique, ne peuvent provenir que d'Afrique. Cette découverte peu médiatisée nous fait pour la première fois toucher du doigt (pour ainsi dire) ce que les textes et les images du tribut nubien dans les tombes thébaines nous apprenaient déjà, à savoir l'importance que le Soudan ancien a revêtu dans le monde antique comme trait d'union entre l'Afrique et la Méditerranée. Le nom même de l'« ivoire », du latin *ebur*, est très vraisemblablement emprunté au méroïtique *abore* (prononcé /aburl/), « éléphant ». Mais la Nubie elle-même était aussi riche d'or, avec les mines du Wadi Allaqi et du Wadi Gabgaba à l'est de la deuxième cataracte, et de bétail, dont plusieurs centaines de milliers de têtes sont comptabilisées dans le butin des campagnes militaires menées par les pharaons. Jusqu'à la fin de la colonisation égyptienne vers 900 av. J.-C., plus tard avec l'invasion arabe de l'Égypte et enfin lors de la conquête de Mehemet Ali en 1820, la convoitise pour ces richesses de l'Afrique intérieure, tour à tour acquises par des échanges pacifiques ou sous la contrainte, a déterminé les rapports entre le Soudan et son puissant voisin du nord.

Le Soudan, terre fabuleuse d'où provenaient les matières premières luxueuses que se disputaient les rois, était aussi la plus éloignée des contrées connues. On attribuait à sa population des vertus extraordinaires ou des pouvoirs mystérieux. Homère les dépeint comme les plus pieux des hommes, Hérodote leur prête une impavide sagesse et une longévité miraculeuse. Les contes égyptiens les décrivent comme de redoutables sorciers, capables d'enlever par magie Pharaon de son lit pour le faire rosser chez eux toute la nuit, avant de le ramener en son palais au petit jour, couvert de bleus et raidi de courbatures. Cet éloignement des grandes civilisations de la Méditerranée explique une deuxième caractéristique des cultures soudanaises historiques : tardivement mises au fait des innovations techniques et culturelles, elles les ont conservées plus longtemps que les autres. Elles adorent ainsi Isis et Amon alors que l'Égypte est désormais chrétienne, puis le Christ alors que l'islam est devenu la religion dominante tout autour d'elles. Méroé, c'est l'Égypte pharaonique plusieurs siècles après

les pharaons. Dongola, c'est Constantinople alors que l'Empire byzantin agonise. Le Soudan est la laisse de haute mer des cultures méditerranéennes : difficilement atteint par la marée, il garde sur ses sables lointains ce qu'ailleurs le flux a depuis longtemps remporté.

Mais on ne saurait réduire les cultures soudanaises à des imitations tardives et obstinées de concepts forgés au nord. Dans bien des domaines, elles ont innové ou porté à leur perfection des éléments empruntés et recombinaés. C'est sans doute en Nubie, au Mésolithique, que la domestication du bœuf africain a commencé. La céramique, apparue dès le neuvième millénaire, a connu dans deux de ses cultures des sommets d'esthétique rarement atteints dans l'histoire du monde. Les lettrés de Méroé, à partir d'une version adultérée de l'égyptien, ont inventé un système graphique dont l'élégante simplicité est en elle-même une prouesse intellectuelle. Les artistes médiévaux de Dongola et de Faras ont porté l'art de la fresque à des niveaux alors inégalés dans le reste du monde chrétien. Bien d'autres trésors restent à découvrir. Riche de millénaires de civilisation et seulement en partie touché par la truelle des archéologues, le Soudan n'a pas livré tous les secrets de son histoire ■

L'Académie des Inscriptions  
et Belles-Lettres a attribué  
à Claude Rilly le prix  
Jean-Leclant pour l'année 2017.





<b>1 Nil Blanc, Nil Bleu, Nil Jaune</b>	
le Soudan à l'aube de l'histoire	36
Le Paléolithique et le Mésolithique soudanais	37
carte de la préhistoire au royaume de Kerma	39
Le Néolithique soudanais	42
<b>2 les peuples pasteurs</b>	
les cultures protohistoriques : Groupe A, Pré-Kerma 3500-2500	48
Le Groupe A	50
Le Pré-Kerma	56
<b>3 la Terre de l'Arc</b>	
le Groupe C et le royaume de Kerma 2450-1450	59
Le Groupe C	60
Le royaume de Kerma	65
« Les voyages de Herkhouf au pays de Yam	73
<b>4 les fils royaux de Koush</b>	
colonisation égyptienne 1450-850	85
carte de la colonisation égyptienne à la fin de Méroé	86
La conquête du royaume de Kerma : les premières victoires égyptiennes	87
« Autobiographie d'Ahmose, fils d'Abana	89
La défaite du royaume de Kerma	92
L'établissement de l'administration égyptienne	95
La Nubie à la fin de la XVIII <sup>e</sup> dynastie	100
La fin de la domination égyptienne	112
<b>5 « C'est Amon qui m'a fait ! »</b>	
Napata et la conquête de l'Égypte 850-664	115
Les débuts de la royauté de Napata	116
liste des souverains de Koush et de leurs sépultures	119
Alara et la légitimité royale par les femmes	123
Kashta et l'ingérence de Koush dans les affaires thébaines	132
Piánkhy à Napata	133
Les outils idéologiques de la conquête de l'Égypte	135

Piânkhy en Égypte: le stèle de la Victoire	137
« La prise d'Hermopolis, capitale de Nimlot, par Piânkhy	139
Shabataqo et la reconquête de la Basse-Égypte	141
Shabaqo et le retour aux sources de la civilisation égyptienne	143
Taharqo, le pharaon bâtisseur	145
plan de la nécropole de Nouri	146
Taharqo vaincu par les Assyriens	153
Tanouétamani et la reconquête éphémère de l'Égypte	154

## 6 l'autre Terre des Pharaons

le royaume de Napata 664-270	156
Atlanersa et Senkamanisken, les premiers rois napatéens	157
Anlamani et l'accession au trône d'Aspelta	159
L'invasion de Psammétique II	164
D'Arametelqo à Talakhamani. Montée des élites locales.	166
Hérodote: les espions de Cambyse à Méroé	167
« Les espions de Cambyse à Méroé	169
Le couronnement d'Amannote-erike et ses campagnes	173
Le long règne de Harsiotef	175
La stèle du roi Nastasen	179
« L'intronisation du roi Nastasen	180
Les rois néo-ramessides, derniers souverains napatéens	186

## 7 des temples dans la savane

le royaume de Méroé 270 av.J.-C.–330 apr.J.-C.	190
Koush et la dynastie ptolémaïque	191
Ergaménès et le mythe grec de la fondation du royaume de Méroé	192
Les débuts du royaume de Méroé: rupture et continuité	194
Amanislo, des lions de Prudhoe à l'opéra de Verdi	195
plan de la nécropole de Begrawwiya Sud	198
plan de la nécropole de Begrawwiya Nord	200
Arnékhamani et les temples de Musawwarat	208
Le dieu Apédémak, au centre d'une nouvelle théologie	210
Le temple du Lion à Musawwarat	212
Méroé et le commerce des éléphants de guerre	223
Arkamani II, Adikhalamani et les temples de Basse-Nubie	225
La reine Nahirqo et l'attribution de la pyramide Beg.N. 11	229
Le statut de la Candace, mère du roi	230

Tanéyidamani et la grande stèle du Gébel Barkal	236
Deux nécropoles royales en alternance, Méroé et Barkal	239
Téritéqas, Amanirénas et Akinidad : la guerre entre Méroé et Rome	242
La guerre contre Rome vue par les Méroïtes	
« La guerre entre Rome et Méroé	244
La Candace Amanishakhéto et la réorganisation de la Basse-Nubie	252
La pyramide d'Amanishakhéto et son trésor	257
L'énigme de la reine Shanakdakhété	261
La reine Nawidémak et les tribulations de sa statue d'or	263
Amanakhabalé et les <i>hafirs</i> du Kéraba	267
Le couple royal Amanitoré et Natakamani, mère et fils	270
Les temples d'Amanitoré et Natakamani	274
Les princes royaux de Natakamani ont-ils régné ?	274
De l'ombre à la lumière : le roi Amanakharéqérem	286
Les souverains du II <sup>e</sup> au début du III <sup>e</sup> siècle : des noms et des pyramides...	291
Basse et Moyenne Nubie aux premiers siècles de notre ère	297
Téqoride-Amani et les ambassades de Méroé à Philae	310
Les incursions des Noubas et l'expansion d'Axoum	314
Les derniers souverains de Méroé	318
La chute du royaume de Méroé	325
« Inscription d'Ézana, roi d'Axoum, sur sa guerre contre les Noubas et les Koushites	326

## 8 hiéroglyphes africains

à la recherche de la langue perdue de Méroé	330
Le déchiffrement de l'écriture méroïtique, une conquête britannique	331
Les études méroïtiques de Griffith à nos jours	339
L'écriture méroïtique, une invention originale	344
Les principes de l'écriture méroïtique	348
Liste des signes méroïtiques	351
Liste des signes numériques méroïtiques	354
La langue méroïtique : quelques éléments de grammaire	355
Petit glossaire méroïtique	357
À quelle famille de langues appartient le méroïtique ?	361
Les textes méroïtiques : beaucoup d'épigraphes et peu de littérature	365
« L'épigraphie de la dame Wiritélito	366

## 9 batailles sur les ruines de Méroé

Blemmyes et Nubiens: les royaumes postméroïtiques 330-543	374
carte de la chute de Méroé au royaume Fung	376
Les nouveaux maîtres de la Basse-Nubie: Blemmyes et Noubades	377
Rome face à de nouveaux voisins tumultueux	380
Talmis (Kalabcha), capitale des Blemmyes sur le Nil	382
La victoire finale des rois noubades	385
« Inscription du roi noubade Silko	386
L'influence croissante du christianisme dans la Nubie postméroïtique	391

## 10 des « rois grecs » à la peau sombre

les royaumes chrétiens du Soudan médiéval 543-1500	393
La conversion des royaumes nubiens au christianisme	394
« La conversion des royaumes nubiens	397
De la christianisation à l'annexion de la Nobadia	401
L'échec de l'invasion arabe de Dongola et le <i>Baqt</i>	404
Le roi Merkourios, le « Nouveau Constantin »	406
Le règne de Cyriaque, le « grand roi »	408
L'âge d'or de la Nubie chrétienne, du IX <sup>e</sup> au XIII <sup>e</sup> siècle	409
« La description de la Nubie d'après al-Uswani	414
Le déclin et la chute des royaumes nubiens, XIII <sup>e</sup> -XVI <sup>e</sup> siècles	419

35

## 11 la victoire de l'islam

Ottomans et Fungs 1500-1820	422
Les Ottomans dans le nord de la Nubie	423
Les Fungs: avènement des « Sultans noirs »	424
« Début de la <i>Chronique fung</i>	429
Extension territoriale des Fungs et conflits avec leurs voisins	432
Le sultanat du Darfour	433
Le dernier siècle du sultanat fung	436
« Description du royaume fung de Sennar	437

## bibliographie

440

A large, stylized number '1' in a dark brown color, positioned centrally in the background of the page.

# **Nil Blanc, Nil Bleu, Nil Jaune**

**le Soudan à l'aube de l'histoire**

**Bien qu'il soit entouré de pays** où se concentrent les témoins fossiles des premiers âges de l'humanité — Éthiopie, Kenya et Tchad —, le Soudan est relativement pauvre en traces très anciennes de présence humaine. Par exemple, le crâne humain découvert à Singa, sur le Nil Bleu, daté d'environ 133 000 ans, appartenait déjà à une forme archaïque d'*Homo sapiens*. Des témoignages plus anciens, mais découverts hors contexte archéologique, sont des galets grossièrement taillés retrouvés en Nubie par l'équipe suisse de Kerma et qui typologiquement peuvent remonter vers 800 000 ans. Il fait pourtant peu de doute que le territoire soudanais ait abrité des populations humaines parmi les premières du globe, eu égard à la proximité de la vallée du Rift où l'on a découvert jusqu'à présent la plupart des formes d'hominidés les plus anciennes.

Cette pauvreté s'explique par plusieurs facteurs. Tout d'abord, les terrains volcaniques, les plus propices à piéger les fossiles, sont fréquents en Éthiopie et au Kenya mais rares au Soudan. D'autre part, le cours du Nil a souvent varié et nombre de sites paléolithiques anciens ont été ennoyés, tandis que d'autres ont été recouverts par des millénaires de dépôts alluvionnaires. Enfin, les archéologues se sont longtemps focalisés sur le très riche patrimoine historique, si bien qu'assez peu de recherches ont été effectuées sur les périodes précédentes jusqu'aux fouilles de sauvetage de la Nubie organisées par l'Unesco dans les années 1960.

## Le Paléolithique et le Mésolithique soudanais

Une exception doit être faite pour Anthony J. Arkell, le premier *commissioner for archaeology* du Soudan sous domination anglo-égyptienne. Au début du xx<sup>e</sup> siècle, il déploya une énergie infatigable pour parcourir le pays à la recherche des vestiges de son passé. C'est néanmoins à proximité de Khartoum qu'il fut le premier à découvrir et étudier des sites préhistoriques. Près d'Omdurman, il explora le site de Khor Abou Anga, dont les vestiges s'étagaient du Paléolithique moyen au Paléolithique supérieur (120 000 à 40 000 ans). L'artefact emblématique de ces premières cultures est le biface, outil à tout faire des époques anciennes, depuis le fouissage du sol jusqu'au taillage du bois et de l'os.

Les techniques utilisées pour la taille étaient typiques de la période acheuléenne. Ce premier site montrait donc que, si le Soudan préhistorique présentait déjà des particularités, il participait des grandes cultures humaines répandues sur l'ensemble de l'ancien monde et notamment du reste de l'Afrique. Après Arkell, de nombreux sites acheuléens et datant du Paléolithique moyen furent découverts près de Wadi Halfa, à la frontière avec l'Égypte, lors des fouilles de sauvetage que nécessita l'érection

du barrage d'Assouan et à Khasm el-Girba, un des lieux sur le Haut-Atbara (non loin de la frontière avec l'Érythrée) où furent relogés les Nubiens chassés de leurs terres par le lac de retenue du barrage.

L'île de Saï, au nord du Soudan (voir p. 524 sq.), présente un site paléolithique exceptionnel qui fut exploité plus tard, bien que déjà repéré par Arkell. De fines alluvions déposées régulièrement ont ici piégé un établissement situé au pied du Gébel Adou, le point culminant de l'île, et malgré les fréquents remodelages qu'elle a connus, les vestiges ont été préservés. À la fin des années 1990, une équipe de l'université de Louvain sous la direction de Philip van Peer y a mis en évidence, au prix de très profondes excavations, un habitat remontant à plus de 200 000 ans, d'abord occupé lors de périodes humides par des hommes de l'horizon acheuléen et remplacés vers 150 000, une phase plus sèche, par une culture connue sous le nom de «sangoen», présente de l'Afrique du Sud à l'Éthiopie. Dans les strates anciennes, des meules en grès, témoignant de la transformation de graminées sauvages très rarement attestée au Paléolithique ancien, voisinent avec des haches de grès ou de quartz. Par la suite, l'outillage de pierre sangoen évolue vers des formes plus légères et tranchantes, utilisées sans doute comme armes pour la chasse qui, avec l'aridité croissante, était devenue un moyen de subsistance indispensable.

Mais la découverte la plus remarquable effectuée sur le site paléolithique de Saï est celle de nodules d'ocre jaune et rouge et des galets qui ont servi à les broyer. C'est une des toutes premières attestations de l'utilisation de pigments par les hommes préhistoriques. On ignore en revanche leur usage. L'apparition des peintures rupestres ne se fera en effet que beaucoup plus tard. Peut-être ces pigments étaient-ils employés pour des décorations corporelles, qui ont été en usage au Soudan jusqu'à l'époque moderne, notamment dans les monts Nouba.

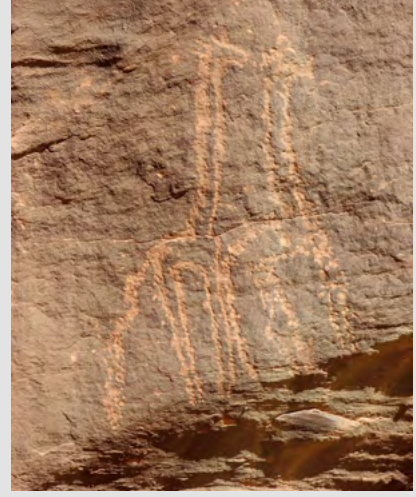
La période suivante du Paléolithique inférieur voit le Nil, au terme de variations multiples, se stabiliser dans son cours actuel. Selon certains chercheurs, le Nil Bleu n'aurait rejoint le bassin du fleuve principal que vers 70 000 avant notre ère. Les vestiges de l'occupation humaine sont attestés uniquement en Basse-Nubie, avec des horizons locaux. Vers 36 000, le Khormusien (d'après le site de Khor Musa, au sud de Wadi Halfa) est caractérisé par une industrie lithique particulièrement fine, qui gagne encore en précision durant l'Halfien (de Wadi Halfa), daté de 19 000 avant notre ère. Sur la rive gauche de Wadi Halfa, un horizon plus récent (15 000 à 8 000), le Qadien (d'après le site de Qada), a livré des témoignages d'innovations technologiques qui préfigurent les périodes suivantes : utilisation de microlithes, généralisation de l'usage de meules et apparition de la poterie. C'est également de cette époque

► que datent les premiers cimetières connus en Nubie, notamment au Gébel



# de la préhistoire au royaume de Kerma





◀ Sahaba (nord de Wadi Halfa, vers 12 000-10 000 av. J.-C.), où 55 squelettes ont été découverts inhumés dans des fosses recouvertes de dalles de pierre. La présence d'éclats taillés au milieu des restes humains, parfois retrouvés enfoncés dans l'os, suggère que certains de ces individus ont été victimes de violences, peut-être causées par des conflits entre tribus.

La transition entre Paléolithique et Néolithique, le Mésolithique (8 000-5 000 avant notre ère), est une période cruciale dans le développement des sociétés humaines dans la vallée du Nil. Sur le site où se dresse aujourd'hui l'hôpital de Khartoum, Arkell repéra des artefacts anciens dans les années 1940 et y entreprit des fouilles qui lui permirent d'identifier un horizon appelé « Mésolithique de Khartoum ». La principale caractéristique de cette culture, commune à toute la vallée du Nil moyen, est de superposer à une économie de chasseurs-cueilleurs l'utilisation de la céramique, que l'on pensait alors liée intrinsèquement à une société d'agriculteurs. Ces premières poteries élaborées sont décorées de lignes ondulées (*Wavy Line*), plus tard réalisées en pointillés (*Dotted Wavy Line*). Outre la cueillette et la chasse, la pêche joue un rôle important et les sites abondent en harpons taillés dans l'os. Le Soudan, en effet, connaît alors, après une période d'aridité extrême vers 10 000 avant notre ère, un long épisode pluvieux connu sous le nom de « Grand Humide » qui va durer jusque vers le sixième millénaire et pendant lequel, là où aujourd'hui ne s'étend que le désert, rivières et lacs abondent, regorgeant de poissons et de mollusques. Au nord du Soudan, le Mésolithique de Khartoum présente un faciès local appelé « Khartoum Variant ». Il s'agit là aussi de populations semi-nomades, organisées en petits campements saisonniers, généralement situés assez loin du fleuve et de ses crues alors dévastatrices. Les défunts sont inhumés tout près des zones habitées.

Dans ce cadre général du Mésolithique de Nubie, les récentes fouilles de la mission suisse de Matthieu Honegger ont mis en évidence plusieurs sites autour de Kerma. Sur le plus ancien, Boucharia, daté de 8 300 av. J.-C., ont été trouvés les premiers vestiges de céramique actuellement connus en Nubie. Leurs décors en lignes droites pointillées ne sont pas attestés ailleurs mais préfigurent peut-être la *Dotted Wavy Line* qui apparaît dans la région au millénaire suivant. Situé à l'est de Kerma, dans une zone de gébels aujourd'hui désertique, Wadi el-Arab était le lieu d'un campement formé de cabanes, dont la principale était renforcée par une profonde fondation creusée dans le roc, ce qui indique un premier pas vers la sédentarisation. Ici aussi, les défunts étaient placés dans des fosses sous l'habitat ou en bordure immédiate. Les datations sur ce site sans cesse réutilisé s'étalent de 8 000 à 6 000 av. J.-C. Mais l'élément le plus étonnant retrouvé par les fouilleurs est la présence de crânes de bovins qui semblent bien être des animaux domestiques. Ce point a confirmé une première découverte faite peu auparavant dans les tombes du site d'el-Barga

◀ **Wadi Sabo :**

bateaux prédynastiques,  
girafes, éléphant  
et bovidés.

(près de Kerma), où des restes similaires ont été datés de 6800 av. J.-C. Il s'agit des premières attestations de domestication animale sur le sol africain et seuls quelques rares sites comme l'Acacus en Libye ou Nabta Playa et Bir Kiseiba dans le désert occidental au sud de l'Égypte présentent des traces aussi anciennes de bovins domestiqués. Certains préhistoriens proposent donc que, contrairement aux ovins et aux caprins, introduits en Afrique depuis le Proche-Orient au sixième millénaire, la domestication du bœuf se soit faite sur place, à partir d'une souche locale d'aurochs (*Bos Primigenius*).

## Le Néolithique soudanais

Les principales innovations qui en Europe accompagnent l'émergence du Néolithique, c'est-à-dire l'introduction de l'élevage, l'apparition de la céramique, la constitution de villages, étaient donc déjà en place au Soudan dès le septième millénaire. La technique de la pierre polie est déjà attestée dans la joaillerie (notamment des ornements de lèvres en améthyste et en cornaline) retrouvée dans les tombes d'el-Barga d'el-Barga à partir du sixième millénaire. L'agriculture *stricto sensu*, caractérisée par la sélection, la domestication et la culture d'espèces végétales semble connaître de timides tentatives mais ne se généraliser qu'au quatrième millénaire. Il faudrait en toute logique faire remonter au septième millénaire le début du Néolithique et s'abstraire des calques européens qui y incluent l'agriculture. Ici encore, la tradition des préhistoriens suit les classifications proposées par Arkell, qui faisait commencer le Néolithique par la culture qu'il découvrit en 1949 sur le site d'el-Shaheinab, au nord de Khartoum, datée d'environ 4900 à 3800 av. J.-C. Mais on sait désormais que la culture d'el-Shaheinab n'est qu'une phase récente du Néolithique soudanais.

Cette période a au moins en commun avec le Néolithique proche-oriental et européen l'accroissement de la population, lié à l'augmentation des moyens de subsistance et notamment du cheptel. Si l'on calcule le pourcentage des ossements animaux retrouvés sur les sites appartenant à des espèces domestiquées, on passe de 20% pour le Néolithique ancien à 80% pour le Néolithique récent. Les bovins ne sont d'ailleurs plus les seules espèces présentes, puisque les ovins et les caprins, moins exigeants en eau et en nourriture, ont été introduits depuis le Levant. De vastes cimetières apparaissent à el-Shaheinab, Kadéro (banlieue nord de Khartoum), Ghaba et el-Kadada (près de Shendi), Kadrouka (Moyenne Nubie, au sud de Kerma). Groupant plusieurs dizaines à plusieurs centaines de tombes, ils ont livré un matériel de qualité extraordinaire, souvent réalisé spécifiquement pour le contexte funéraire. Les plus richement dotées



**Vase «caliciforme»**, el-Kadada, cimetière C, tombe 3, KDD 76/3/59, Néolithique,  
3610-3392 av. J.-C. (calibrated), musée national, Khartoum, SNM 26899. Voir également p. 465.



**Figurine féminine stylisée**, Kadrouka, cimetière 1, tombe 131, KDK 1/131/8,  
musée national, Khartoum, SNM 26861. Voir également p. 465.

◀ parmi ces sépultures sont le plus souvent associées à un individu, homme ou femme, qui disposait manifestement d'un statut supérieur, montrant une hiérarchisation de la société dont on n'a pas de trace auparavant. Elles occupent d'ailleurs une place privilégiée au centre des inhumations. Ainsi la tombe 131 du cimetière 1 de Kadrouka, fouillée par le préhistorien français Jacques Reinold et datée par le radiocarbone de 4 200 av. J.-C., a-t-elle livré, autour du squelette d'un homme d'une quarantaine d'années, un vase orné dit « caliciforme », typique des tombes d'élite, une grande jarre, neuf têtes de massues en pierre polie, deux peignes et un étui à fard en ivoire d'hippopotame, plusieurs bracelets taillés dans des défenses d'éléphant, deux bucranes (crânes de bovins) enduits de pigment blanc et une figurine féminine stylisée. Cette statuette, taillée dans un grès lité dont les veines ont été habilement utilisées pour mettre en valeur les reliefs, et aux traits du visage simplement esquissés par des incisions dans la pierre, compte parmi les chefs-d'œuvre mondiaux de l'art néolithique. Cette hiérarchisation ne concernait pas seulement des individus, mais aussi leur famille, comme le montre le trousseau funéraire luxueux d'un enfant de trois ans retrouvé dans le même cimetière, qui avait été inhumé avec quatre vases, un bucrane, un bracelet, un collier, trois labrets, un étui à fard en ivoire et une hache polie. Il est rarissime, toutes époques confondues, qu'un enfant en bas âge ait droit à un tel équipement funéraire.

De ces sociétés néolithiques, on ne connaît que peu d'éléments en dehors de la culture matérielle révélée par les tombes. L'habitat a été peu fouillé car les traces légères qu'il laisse (trous de poteaux comblés de sédiments, fonds de cabane, tessons) sont difficiles à repérer. On sait que l'on a affaire à des populations partiellement sédentarisées, qui toutefois possèdent des campements secondaires saisonniers pour la pâture du bétail et pour la pêche, pratiquée au moment des basses eaux. Une certaine spécialisation des tâches se fait jour vers la fin du Néolithique : la tombe d'un jeune adulte à Kadéro contenait par exemple un outillage complet pour le débitage des pierres taillées. De leur religion, on sait peu de choses. Les bovins, dont les crânes accompagnent le défunt, semblent avoir joué un rôle important dans les rituels, préfigurant en cela les sociétés protohistoriques et le royaume de Kerma. La nécropole d'el-Kadada, près de Shendi, a récemment permis de mettre en évidence les premiers morts d'accompagnement attestés au Soudan. Le terme « sacrifice humain » parfois utilisé est abusif, car il s'agit non pas de personnes offertes par un tiers au défunt comme des animaux sacrifiés, mais de membres de sa maisonnée qui l'accompagnent dans la mort au même titre que son trousseau funéraire. Cette pratique sera récurrente dans les civilisations successives du Nil moyen (notamment Kerma et postméroïtique).

La description du Néolithique soudanais ne saurait se réduire à la vallée du Nil. Vers 8500 av. J.-C., le Grand Humide, longue période d'importante pluviosité, se mit en place en quelques générations sur le Sahara. Ce changement dû aux modifications du trajet des pluies tropicales d'été fit remonter les savanes herbeuses jusqu'au sud de l'Égypte, créant un « Sahara vert ». De nombreux lacs s'y formèrent et les oueds devinrent de véritables rivières. Ce nouvel environnement attira des populations de chasseurs-cueilleurs, peut-être aussi repoussées de zones méridionales devenues trop humides et malsaines ou des rives d'un Nil désormais énorme et dangereux. Vers 5300 av. J.-C., la tendance s'inverse et l'on s'achemine peu à peu vers l'aridité qui caractérise le Sahara aujourd'hui. Les populations qui habitaient le désert Libyque au sud de l'Égypte et qui avaient adopté l'élevage des bovins se dispersèrent peu à peu vers l'ouest (le Gilf Kebir, célèbre pour ses abris ornés de peintures rupestres), vers l'est (le Nil) ou vers le sud. C'est justement au sud que se trouvait un grand affluent du Nil, le Wadi Howar, aujourd'hui presque entièrement disparu sous les sables, au point que l'explorateur Leo Frobenius l'avait qualifié de « Nil Jaune ». De nos jours, seul le haut Wadi Howar, dans le Darfour, connaît encore un remplissage saisonnier. Il prend sa source au sud du massif de l'Ennedi, au Tchad. De l'autre côté, après un parcours de près de 1200 km, il se jetait dans le Nil à el-Debba, à 100 km au sud de Kerma. Les recherches dans la région du Wadi Howar effectuées par l'université de Cologne (projet Acacia) ont montré que lorsque la désertification du Sahara oriental s'est produite, entre 5000 et 3500 av. J.-C., ce tributaire du Nil est longtemps resté en eau, attirant des populations nombreuses particulièrement depuis le nord, avant que son cours ne se disjoigne puis finisse par devenir temporaire vers le milieu du deuxième millénaire. Le Wadi Howar, durant les trois millénaires où il fut occupé, fut densément peuplé, comme en témoignent les quelque 1700 sites archéologiques qui y ont été repérés par l'équipe de Cologne. Il faut ajouter au bassin de la rivière quelques zones proches comme le Gèbel Tageru au sud, l'erg Ennedi au nord et le massif de l'Ennedi à l'ouest.

Trois phases d'occupation ont été définies. De 5000 à 4000 av. J.-C. (phase 1), l'ensemble de la rivière est en eau et ses berges accueillent des campements de chasseurs-cueilleurs, qui consomment également poissons et mollusques. De 4000 à 2200 av. J.-C. (phase 2), le cours inférieur du wadi, vers le Nil, s'assèche. Les populations, dont une bonne partie provient certainement des régions environnantes gagnées par la désertification, sont désormais des éleveurs de bovins, les ovins et les caprins n'étant introduits que vers la fin de cette période. Des contacts avec la vallée du Nil sont attestés par la présence sur les sites de céramique de type « herringbone » (décors en « arêtes de poissons »). De 2200 à 1100 av. J.-C.,



c'est l'ensemble du wadi qui est gagné par l'assèchement, saisonnier dans le haut bassin et quelques endroits du cours moyen, quasi permanent ailleurs. Les sites, encore nombreux, sont plus dispersés. Les caprins et les ovins, plus sobres que les bovins, jouent désormais un rôle prépondérant. L'âne, connu au Soudan depuis au moins 2500 av. J.-C., permet des déplacements plus faciles et favorise la nomadisation. Après 1100 av. J.-C., la région cesse définitivement d'être habitable, à l'exception du haut bassin situé sous l'Ennedi.

Le Wadi Howar a probablement joué un rôle essentiel dans l'histoire du Soudan néolithique et protohistorique. Il constituait alors un moyen de communication facile entre le Nil et le bassin du Tchad. Après sa dessiccation, son lit ensablé restera d'ailleurs une piste est-ouest très pratiquée. C'était d'autre part un réservoir de population probablement à l'origine de la migration vers les rives du Nil moyen de deux groupes ethniques apparentés, les Koushites au troisième millénaire et, au début de notre ère, au terme de longues pérégrinations à travers le Darfour et le Kordofan, les Nubiens ■



**Tête de massue,**

musée national, Khartoum.



**Palette,**

musée national, Khartoum.



# **les peuples pasteurs**

**les cultures protohistoriques :**

**Groupe A, Pré-Kerma**

3500-2500 av. J.-C.

**L'histoire est souvent considérée** comme un vaste réservoir de précédents où l'on pioche pour éclairer le présent ou prédire l'avenir. C'est en bonne partie ce qui explique la vogue dont jouissent actuellement les études historiques centrées sur les changements climatiques, grande préoccupation de notre temps. Ces modifications du milieu sont volontiers tenues pour responsables aussi bien de la fin de l'Ancien Empire en Égypte que de celle de l'Ancien Régime en France. Quoi que l'on pense des excès de cette mode, force est de constater au moins que les théories environnementales sont tout à fait pertinentes pour expliquer l'établissement des premières civilisations dans la vallée du Nil.

L'Égypte, située plus au nord, fut touchée en premier par la redescente vers l'équateur des pluies estivales. Dès la fin du sixième millénaire, le désert Libyque entama un lent processus de dessiccation, obligeant les populations qui y vivaient de l'élevage à se rapprocher du Nil. Les habitants d'autres régions limitrophes de la vallée, frappés par le même phénomène, vinrent s'ajouter aux récents occupants des rives du fleuve. Cette agglomération de nouveaux venus le long du Nil mena à la création de principautés protohistoriques au quatrième millénaire, puis à leur unification progressive en un seul royaume par les premiers pharaons vers 3 000 av. J.-C.

Plus au sud, au Soudan, les mêmes causes entraînent les mêmes effets, avec un décalage de plusieurs siècles dû à la différence de latitude. Ce n'est qu'à partir du quatrième millénaire que le Nord-Kordofan commença à s'assécher. Les affluents du Nil qui le traversaient comme le Wadi el-Melik ou le Wadi Howar n'eurent alors plus suffisamment de débit pour atteindre le fleuve. Selon une constante de la préhistoire soudanaise relevée par Matthieu Honegger, les déplacements de population se sont faits selon un axe vertical (nord-sud ou sud-nord) durant les périodes humides et selon un axe transversal (ouest-est) durant les périodes sèches. La période protohistorique au Soudan correspond à la fin de la dernière période humide. Les deux cultures attestées alors en Nubie, le Groupe A au nord et le Pré-Kerma au sud, appartiennent à des populations où l'élevage est prédominant et implique des déplacements annuels le long du fleuve et entre le Nil et les zones de pâture encore disponibles, souvent réduites à l'état de marécages. La vie de ces pasteurs est rythmée par ces voyages entre les campements saisonniers et les premiers villages permanents, où se font les échanges et les cérémonies importantes, y compris les inhumations.

## Le Groupe A

Lorsque l'archéologue américain George Reisner entreprit, sous l'égide de l'université Harvard et du *Museum of Fine Arts* de Boston, les premières fouilles d'ampleur au Soudan entre 1907 et 1917, il découvrit au nord de la Nubie les vestiges de cultures indigènes antérieures à la colonisation égyptienne, qu'il classa chronologiquement en trois groupes A, B et C. Il s'avéra par la suite que le Groupe B était une composante ancienne du Groupe A et non une culture intermédiaire. Les sites du Groupe A se situent majoritairement en Nubie égyptienne, au nord de l'actuelle frontière avec le Soudan. Lors des fouilles de sauvetage de la Nubie organisées par l'Unesco durant la construction du barrage d'Assouan, notre connaissance de cette culture s'est accrue considérablement puisque son territoire entre première et deuxième cataracte s'étendait exclusivement sur la portion de la vallée submergée à partir de 1964 par le lac de retenue. En revanche, la quasi-totalité des sites est désormais inaccessible et les progrès enregistrés dans la compréhension du Groupe A sont depuis cinquante ans limités à l'analyse et à l'interprétation du matériel et des données archéologiques issus des fouilles passées.

La culture du Groupe A est attestée entre 3700 et 2800 av. J.-C. et correspond donc aux périodes de formation de l'État pharaonique (époques Nagada I-III et de la dynastie 0 à la II<sup>e</sup> dynastie). Elle s'étend de Kubbania, à une dizaine de kilomètres au nord d'Assouan, jusqu'à Saras, 30 km au sud de Wadi Halfa. Toutefois, l'occupation de l'ensemble de ce territoire n'est effective qu'à l'époque dite « moyenne » ou « classique ». La période initiale, dite « ancienne » (3700-3250 av. J.-C.), comporte en effet des sites localisés très au nord, proches de la première cataracte (Khor Bahan, Debod, Dakka), alors que le sud est encore occupé par une culture locale dite « abkienne » (d'après le site d'Abka) qui s'apparente au Néolithique final de Nubie. Lors de la période « moyenne » (3250-3150 av. J.-C.), les sites se multiplient autour de trois régions principales, Assouan au nord, Dakka et Sayala au centre et Wadi Halfa au sud, cette dernière ayant sans doute inclus les éléments tardifs de la culture abkienne. À la période finale (3150-2800 av. J.-C.), les sites du nord disparaissent, ceux du milieu autour de Sayala se maintiennent, alors que le sud connaît une importante floraison autour de centres de pouvoir comme Qustul et Gammai, où ont été exhumées des tombes véritablement princières. Cette répartition spatio-temporelle est évidemment à mettre en relation avec la constitution progressive de l'État égyptien dont la politique expansionniste a chassé les populations du Groupe A de plus en plus au sud, tout en entretenant avec elles, au fur et à mesure que la société pharaonique se constituait, des relations commerciales croissantes qui ont leur part dans le luxe des enterrements de la phase finale.

Les populations du Groupe A ont apparemment connu une économie diversifiée autour de l'élevage, de l'agriculture et des échanges avec l'Égypte. La plupart des 75 agglomérations fouillées par les archéologues étaient constituée d'habitations précaires, construites en branches et en roseaux, qui évoquent plutôt des campements saisonniers liés à l'activité pastorale que de véritables villages. On suppose, d'après des poteries typiques du Groupe A retrouvées sur ces sites, que les transhumances des troupeaux allaient jusqu'à des zones occidentales aujourd'hui quasi arides comme le Wadi Shaw, les oasis de Laqiya et même de lointains points d'eau comme Bir Sahara, distant de plus de 250 km du fleuve. L'importance économique du bétail se double, selon une tradition qui, au Soudan, remonte au Mésolithique, d'une valeur symbolique et peut-être religieuse, comme en témoignent les enterrements rituels de bovins dans les sites du Groupe A, particulièrement à Qustul. C'est également de cette période que datent, dans des grottes situées près de Sayala, Korosko et Serra-Ouest, des représentations rupestres de troupeaux, associées à celles de la grande faune sauvage africaine.

L'agriculture est pauvrement documentée, mais l'accroissement important de la population du Groupe A dans les phases moyenne et finale ne peut s'expliquer par les seuls moyens de subsistance hérités du Néolithique, à savoir l'élevage et la chasse, complétés par les poissons et coquillages du Nil dont la consommation était, semble-t-il, déjà marginale. La présence de nombreuses jarres à grains dans les tombes et de centaines de fosses de stockage en bordure de certaines agglomérations indique que la récolte de céréales et, peut-être aussi, leur importation depuis l'Égypte jouaient un rôle important dans l'économie de ces populations.

Les échanges avec l'Égypte contribuent à la richesse du Groupe A. Dès la période ancienne, les sépultures comportent une importante proportion d'objets de facture égyptienne (culture de Nagada I-II). La poterie est prédominante, depuis les larges jarres à grains, à bière ou à vin, jusqu'aux bols pansus (souvent décorés ensuite de motifs locaux), mais l'on trouve aussi des palettes de schiste, des vases de pierre, des peignes, des bijoux et des outils de cuivre. L'absence de ces biens d'importation parmi les cultures situées plus en amont du fleuve au quatrième millénaire laisse penser que le Groupe A avait fait des échanges avec les Égyptiens de la période prédynastique une sorte de monopole, qui ne sera brisé qu'à partir de la phase finale, vers 3 000 av. J.-C. Ces produits étaient troqués contre des matières premières issues des savanes africaines, alors situées bien plus au nord qu'aujourd'hui : ivoire d'éléphant, bois d'ébène, peaux de félins, œufs d'autruches et, à côté de ces matériaux acquis depuis le sud, des bovins sur pied et des productions céramiques locales dont on a retrouvé des exemplaires dans certaines tombes égyptiennes. On possède

quelques indices ténus qui laissent supposer que, si elle n'exploitait pas elle-même les mines d'or du Wadi Allaqi et du Wadi Gabgaba, situées à l'est de la Basse-Nubie, la population du Groupe A se procurait auprès des nomades du désert Arabe le métal précieux pour l'inclure dans ses échanges avec l'Égypte.

Les relations du Groupe A et de l'Égypte toute proche sont de plus en plus interprétées, non en termes d'influence, mais de proximité culturelle, les deux sociétés étant issues d'une sorte de « Néolithique des déserts », selon le terme d'Hélène Delattre. Jusque dans le domaine funéraire, la disposition du corps en position contractée sur le côté gauche, tête tournée vers le sud, au fond d'une fosse ovale, ne diffère guère des inhumations contemporaines de Haute-Égypte. Mais ces caractéristiques s'inscrivent d'autre part dans la continuité de la tradition néolithique de Nubie et il n'est pas sûr que l'influence se soit exercée ici du nord vers le sud. À l'époque finale, dans les cimetières de l'élite locale, apparaissent des objets qui semblent copiés de l'art égyptien des premières dynasties. Ainsi, un encensoir de pierre, d'une forme inconnue en Égypte mais attestée en Nubie, a été découvert dans la tombe L24 de Qustul. Il est gravé d'une façade de palais et de trois bateaux où l'on distingue la figure d'un roi coiffé de la haute couronne blanche pharaonique. De tels éléments ont conduit certains chercheurs à supposer que le Groupe A était une culture égyptienne excentrée. Pourtant, sa « nubianité » ne fait pas vraiment de doute. Il s'inscrit en effet dans la continuité du Néolithique de Nubie et préfigure le Groupe C qui lui succédera. Très caractéristique à cet égard est la production céramique, qui reprend et perfectionne les formes et les décors de la plus belle poterie néolithique telle qu'elle apparaît par exemple à Kadrouka et qui semble vierge de toute influence égyptienne. Les formes sont simples et épurées, bols à fonds pointus ou arrondis, jarres dépourvues de cols et d'anses. Le décor est en revanche raffiné : opposition de couleurs entre bords noirs et panse rouge, surface parcourue de vagues, peintures de motifs géométriques ou de défilés de bovidés. Ces récipients sont généralement polis à l'aide de galets taillés. Le sommet de l'art est atteint dans ces vases dits « en coquille d'œuf » (*eggshell ware*) où la pâte claire est d'une finesse extrême et décorée de figures géométriques de couleur rouge.

Contrairement à ce que laisserait croire le vocabulaire des spécialistes qui qualifient de « finale » ou « tardive » la dernière phase du Groupe A, cette période n'est en aucun cas marquée par un déclin, mais semble correspondre à l'apogée de cette civilisation de Nubie. Les habitats se multiplient, bien qu'ils soient localisés plus au sud que précédemment. Les agglomérations sont plus importantes et incluent, comme à Afya, de véritables maisons de pisé et de moellons de grès, aux murs couverts de mortier



**Vase rouge à bords noirs**, Groupe A, Faras, musée national, Khartoum.



**Vase décoré**, Groupe A, Faras, musée national, Khartoum, SNM 16375.



◀ et composées de plusieurs pièces. Des cimetières d'élite comportant de vastes tombes à Sayala et à Qustul laissent supposer que ces deux sites étaient les sièges de deux principautés contrôlant respectivement la zone centrale — entre première et deuxième cataracte — et celle située autour de la deuxième cataracte. Mais à part quelques indices comme la scène de l'encensoir de Qustul, qui figure un chef fort semblable aux premiers rois de Haute-Égypte, ou comme la présence de sceaux, qui témoignent de l'existence d'une administration locale, on manque d'éléments pour apprécier quelle était la situation politique sur le territoire du Groupe A.

La disparition du Groupe A s'est faite brutalement vers 2800 av. J.-C. Le coupable est tout désigné. C'est l'Égypte des premiers pharaons qui a vraisemblablement porté le coup fatal. Le crime est même signé. Sur les falaises qui surplombaient le Nil aux abords de la deuxième cataracte, au lieu-dit Gèbel Cheikh-Suleiman, une scène symbolique maladroitement gravée, aujourd'hui perdue, permet d'avancer un premier nom. Elle figurait un gigantesque scorpion tenant un prisonnier entravé, à la tête coiffée d'une plume, autre caractéristique des guerriers nubiens. Or, l'un des derniers rois de Haute-Égypte durant la période prédynastique (dynastie 0, vers 3150 av. J.-C.), peu avant l'unification des Deux Terres, porte le nom de « Scorpion ». En fait, deux souverains de Haute-Égypte sont connus sous ce nom, à Hiéaconpolis (égyptien *Nekhen*) et à Abydos, beaucoup plus au nord. Il est probable que le conquérant du Gèbel Cheikh-Suleiman soit Scorpion II, roi d'Hiéaconpolis, où existait par ailleurs une communauté expatriée issue du Groupe A.

Une seconde scène du Gèbel Cheikh-Suleiman, aux dimensions plus imposantes (2,70 × 0,80 m), a été gravée dans le roc par les Égyptiens sous un roi de la 1<sup>re</sup> dynastie. Le bloc, détaché durant le sauvetage des monuments de Nubie en 1963-1964, a été remonté sous abri dans les jardins du musée de Khartoum. À gauche, on devine un faucon perché sur un *serekh* (façade de palais), le tout très érodé, mais caractéristique de la dénomination d'un pharaon aux époques archaïques. Une brève séquence écrite en hiéroglyphes et récemment identifiée par Pierre Tallet et Claire Somaglino figure à droite du *serekh* et se lit « *jt* ». C'est le (court) nom de naissance du roi Djer, le troisième de la 1<sup>re</sup> dynastie. Le *serekh* personnifié tient prisonnier un ennemi vaincu au moyen d'une corde enserrant ses deux bras attachés dans son dos. L'homme porte un arc, symbole de la Nubie, appelée « Terre de l'Arc » dès les plus anciens textes dynastiques. À droite, sous un vaisseau à haute proue, des cadavres disloqués baignent dans les eaux du Nil. En bas, au centre, figurent deux grandes croix cerclées, symboles de la cité (signe *nju.t*), surmontées d'hiéroglyphes difficilement identifiables mais qui doivent nommer les principautés conquises.

Il ne fait pas de doute que nous avons ici les plus anciennes représentations connues d'une campagne militaire en Nubie entreprise par les souverains égyptiens. On sait par d'autres textes que le roi Aha de la I<sup>e</sup> dynastie, prédécesseur de Djer, et Khasekhemouy, le dernier pharaon de la II<sup>e</sup> dynastie (vers 2700 av. J.-C.), ont lancé des campagnes contre la « Terre de l'Arc ». Mais sous le règne de ce dernier, le Groupe A avait déjà disparu et c'est sans doute plus au sud qu'il faut situer cette expédition. En effet, dès la deuxième dynastie, la Basse-Nubie est conquise jusqu'à la deuxième cataracte et deux forteresses égyptiennes sont établies à Qoubban et à Bouhen. Seuls quelques rares vestiges attestent la présence d'une population locale pendant près de quatre siècles. Il semble que le Groupe A se soit dispersé, certains se réfugiant dans les zones encore verdoyantes des oasis du désert occidental, d'autres intégrant comme mercenaires les armées des pharaons de l'Ancien Empire.

## Le Pré-Kerma

Les adversaires du pharaon Khasekhemouy étaient très probablement les populations dites « Pré-Kerma » situées au sud de la deuxième cataracte et dont l'extension vers le sud (sans doute jusqu'à la quatrième cataracte) n'a cessé d'être repoussée au fil des découvertes archéologiques récentes. On suppose que cette culture s'est développée dès le milieu du quatrième millénaire, comme le Groupe A, mais les attestations de la phase ancienne sont rares et discutées. C'est donc de la période entre 3000 et 2500 av. J.-C. que datent les sites connus. Pendant longtemps, les archéologues ont identifié les vestiges de cette culture comme une version méridionale du Groupe A, avec lequel elle présente en effet de nombreux points communs, notamment dans la céramique. C'est une découverte fortuite, suivie de longues et minutieuses fouilles, qui a permis d'établir l'identité de la culture Pré-Kerma.

Lors de travaux de dégagement opérés par la mission suisse, à la fin des années 1980, sur la nécropole orientale de la ville de Kerma, connue comme la capitale du premier État historique du Soudan entre 2450 et 1500 av. J.-C. et située au sud de la troisième cataracte (voir chapitre suivant, p. 59 sq.), l'archéologue suisse Charles Bonnet découvrit des trous de poteaux en grand nombre entre les fosses des tombes du Kerma moyen. La fouille fut confiée à un jeune préhistorien, futur directeur de la mission, Matthieu Honegger, qui allait à partir de ce travail, très ingrat au début, dégager une des premières villes africaines. Occupée aux environs de 3000 av. J.-C., elle s'étendait sur près de 10 ha et comprenait des dizaines de huttes circulaires, d'un diamètre compris entre 4 et 6 mètres pour les habitations, des enclos pour le bétail, principalement des bovins à en juger par des empreintes de sabots encore

visibles, ainsi que deux énigmatiques constructions rectangulaires, maintes fois reconstruites, qui pourraient avoir eu une fonction administrative ou religieuse. La cité, car on ne peut plus parler de village, était entourée d'une enceinte faite de hautes palissades en bois renforcées à la base de terre rapportée et qui s'ouvrait au nord par une porte encadrée de contreforts monumentaux faits de gros pieux rapprochés. Elle comportait plusieurs centaines de fosses-silos, dans lesquelles ont été parfois retrouvées des jarres de stockage qui avaient contenu des liquides. L'examen de dispositifs semblables sur l'île de Saï, à 170 km au nord, qui participait de la même culture, montre que des céréales originaires du Moyen-Orient et introduites en Nubie *via* l'Égypte, l'épeautre et l'orge, y étaient également conservées. Notre connaissance du Pré-Kerma reste toutefois très partielle parce que les deux sites principaux, Kerma et Saï, sont des lieux d'habitation. Seules quelques sépultures isolées appartenant à cette culture ont pour l'instant été mises au jour. Il est assez probable que le cimetière qui accueillait les défunts de l'agglomération Pré-Kerma proprement dite a été détruit par le creusement des tombes ultérieures de la période Kerma. Nous devons nous estimer heureux qu'elles n'aient pas totalement oblitéré la ville protohistorique.

La céramique Pré-Kerma partage de nombreuses caractéristiques communes avec celle du Groupe A. On y trouve ainsi des formes ouvertes assez semblables, au corps rouge et au bord noir. Le polissage après cuisson y est aussi de rigueur. Des décorations en vaguelettes (*rippled ware*) sont souvent présentes mais elles ne concernent que la partie supérieure des objets. La poterie très fine du type «coquille d'œuf» est absente, mais les motifs au peigne qui l'ornent se retrouvent sur les vases Pré-Kerma. De façon générale, la céramique de cet horizon préfigure celle de la phase ancienne de la civilisation de Kerma.

Une des différences notables avec les sites de Basse-Nubie est l'absence quasi-totale de céramiques égyptiennes importées. Comme nous l'avons précédemment exposé, il est probable que le Groupe A s'était arrogé le monopole fort rentable des échanges directs avec l'Égypte. En revanche, on trouve sur le site principal Pré-Kerma des importations du Groupe A, notamment des poteries, des objets de cuivre (la métallurgie était inconnue plus au sud) et des palettes de quartzite. Bien que sans contact immédiat avec l'Égypte durant des siècles, la culture Pré-Kerma était donc un des maillons de la chaîne d'échanges qui fournissait au puissant voisin du nord les produits de l'Afrique intérieure. Après la dispersion du Groupe A, il est probable que sa place dans le circuit fut reprise par les principautés Pré-Kerma désormais en contact direct avec les Égyptiens, comme l'atteste la présence de jarres importées du royaume pharaonique sur le site Pré-Kerma tardif de Saï.

Contrairement à ce qui s'était passé en Basse-Nubie, il ne semble pas que la politique expansionniste de l'Égypte de l'Ancien Empire se soit poursuivie aux dépens des populations Pré-Kerma. Un seul épisode est relaté sur la Pierre de Palerme, une chronique des règnes précédents rédigée vers 2 400 av. J.-C. sur un bloc de basalte conservé au musée de cette ville de Sicile : une expédition aurait été lancée sur la Nubie au temps du roi Snéfrou, père de Chéops, vers 2 600 av. J.-C., aboutissant à la capture de 7 000 prisonniers et de non moins de 200 000 bovins. Ce dernier chiffre paraît grossièrement exagéré eu égard aux effectifs du bétail dans une région en voie de désertification et aux problèmes d'acheminement d'un tel troupeau, même en groupes séparés, jusqu'en Égypte. Quoi qu'il en soit, le royaume pharaonique maintint sa frontière à la deuxième cataracte et, à la différence du Groupe A, la culture Pré-Kerma continua d'exister, aboutissant vers 2 450 av. J.-C. à la création du royaume de Kerma ■

**Pierre de Palerme,**

grand fragment d'un monument en basalte noir où figuraient les annales royales. Musée archéologique régional Salinas de Palerme, Italie. L'ensemble inclut six autres fragments : cinq au musée du Caire et un à l'University College de Londres.



# **la Terre de l'Arc**

**le Groupe C**

**et le royaume de Kerma**

2450-1450 av. J.-C.

## Le Groupe C

**L'une des découvertes** les plus significatives et les plus émouvantes effectuées à Kerma par la mission de l'université de Genève dirigée par Charles Bonnet fut celle d'un jeune archer naturellement momifié, tenant encore de la main la corde de son arc. Datée du Kerma ancien (2450-2050 av. J.-C. d'après les analyses récentes), la sépulture était constituée d'une fosse ovale où le corps avait été déposé sur une natte, protégé entre deux couvertures de cuir et accompagné d'un trousseau minimal, carquois, flèches, deux arcs, quelques plumes d'autruche et un petit récipient de céramique. Les traits, encore reconnaissables, sont ceux d'un adolescent. Sa coiffure de petites boucles était entourée d'un bandeau où il fixait, selon la coutume des guerriers de Nubie, une plume d'autruche. Ce sont les archers de Kerma qui ont fait en quelques siècles d'une petite principauté sur la troisième cataracte un État puissant, le plus anciennement attesté en Afrique subsaharienne, capable de tenir tête à l'Égypte pharaonique durant un millénaire. Outre l'appellation ancienne de « Terre de l'Arc » qui restera en usage, apparaissent deux noms, sans doute empruntés aux populations locales, qui désignent dans les textes égyptiens le nouveau royaume : « Yam » à la fin de l'Ancien Empire, puis « Koush » à partir du Moyen Empire. Ce dernier subsistera jusqu'à la fin de l'Antiquité et au-delà, à travers le copte et la Bible hébraïque.

Mais tournons d'abord nos regards vers la situation en Basse-Nubie, que nous avons laissée dans le chapitre précédent aux mains des Égyptiens de l'Ancien Empire et vidée de sa population indigène. Vers 2400 av. J.-C., quatre siècles après la disparition du Groupe A, une nouvelle culture locale y fait son apparition, le Groupe C. La filiation entre les deux horizons, malgré la longueur de l'intervalle qui les sépare, est évidente. Toutefois, le Groupe B intermédiaire, proposé par l'archéologue américain George A. Reisner, s'est avéré illusoire (voir chapitre 2, p.48 sq.). On pense aujourd'hui que le Groupe A a survécu dans les oasis du désert occidental (Wadi Shaw, Laqiya, Sélima) avant de rejoindre la vallée lorsque les conditions climatiques, avec la phase finale de la désertification du Sahara, sont devenues trop difficiles pour l'élevage des bovins. L'état égyptien sur la région semble également s'être desserré sous la V<sup>e</sup> dynastie. Une politique alternant intimidations par des campagnes militaires sporadiques et échanges pacifiques s'est mise en place. Elle est particulièrement bien attestée par les textes égyptiens sous la VI<sup>e</sup> dynastie. Dans cette perspective, le retour d'une population locale et son organisation en chefferies permettait à l'administration égyptienne la commodité d'un intermédiaire commercial ► régulier et évitait les risques de longues expéditions répétées.



**Figure de bovidé**, Groupe C, musée national, Khartoum, SNM 63/2/92.



**Vase décoré**, Groupe C, musée national, Khartoum, SNM 13892.



**Vase décoré**, Groupe C, musée national, Khartoum, SNM 172/3.



◀ Comme pour son prédécesseur le Groupe A, l'élevage est la grande affaire du Groupe C. On a ainsi retrouvé dans les sépultures des figurines d'animaux en grand nombre, bovins et ovins. Certaines de ces statuettes d'argile figurant des moutons portent sur la tête un petit globe où l'on piquetait des plumes, indice d'un culte particulier qui se retrouve dans les enterrements de Kerma. Les tombes sont au début de simples fosses ovales où le défunt, comme à Kerma, est placé en position contractée, le corps orienté ouest-est et la face regardant le nord. Le trousseau funéraire est simple : outils, parures et céramiques. Par la suite, l'influence égyptienne se fait sentir avec des fosses de plus grandes dimensions, de forme rectangulaire et pouvant contenir dans le cas des sépultures d'élite des substructures de briques. Sans doute également empruntées à l'architecture funéraire égyptienne et attestées aussi à Kerma, de petites chapelles pour le culte du défunt sont ajoutées au tombeau, mais elles font face à l'ouest et non à l'est comme en Égypte. L'une des particularités des tombes du Groupe C tient à la présence de stèles de pierre, parfois fixées le long des parois, qui forment à l'extérieur une couronne emplies de cailloutis blanc. Une réussite remarquable de cette culture est la beauté de ses céramiques d'apparat, retrouvées en grand nombre dans les sépultures. Les formes sont celles du fonds soudanais ancien : bols hémisphériques plus ou moins ouverts, pots, jattes. Le traitement de la surface, en revanche, fait preuve d'un art de la décoration porté à son zénith. Des figures géométriques tracées au peigne, bandes, triangles, losanges ou carrés, rehaussées de pigments blancs, jaunes ou rouges, couvrent l'ensemble du récipient en un décor chatoyant. Seule la céramique tardive de Kerma, avec des techniques très différentes, atteint ce degré de perfection.

Les établissements sont le plus souvent composés, comme pour le Groupe A, de légères structures circulaires élevées autour de poteaux. Toutefois, des agglomérations ont été retrouvées sur plusieurs sites qui devaient servir de relais administratifs et commerciaux, comme à Ouadi es-Seboua ou Areika. Elles comprennent de véritables maisons, à plusieurs pièces, où les matériaux utilisés sont le pisé, la pierre et même la brique crue, une technique nouvelle empruntée aux Égyptiens. Ces établissements étaient entourés de murs défensifs.

Sur le plan politique, les textes égyptiens évoquent trois principautés majeures, Wawat, Irtjet et Satjou, qu'on localise sans certitude autour de Dakka, Aniba et Faras, en amont de la deuxième cataracte. Chacune était dirigée par un souverain particulier (égyptien *heqa*), mais autour de 2270 av. J.-C., entre les différentes expéditions de l'explorateur Herkhouf (voir encadré, p. 73 sq.), ces chefferies furent réunies sous l'autorité du souverain de Wawat, nom qui finira par désigner l'ensemble de la Basse-Nubie dans les textes égyptiens ultérieurs. Si la Basse-Nubie

était sans conteste le cœur du Groupe C, des groupes isolés participant de la même culture sont attestés jusqu'à Kerma, lors des périodes anciennes. Les textes d'envoûtement égyptiens du Moyen Empire, qui nomment les pays ennemis et leurs dirigeants, répertorient au nord de l'île de Saï une douzaine de chefferies, dont certaines peuvent relever du Groupe C. D'autres sont clairement attribuables aux Medjay, un peuple de langue couchitique. Ancêtres des actuels Bedjas, nomades riverains de la mer Rouge, ils étaient alors établis dans le désert oriental. Cet environnement difficile les poussait souvent vers la vallée du Nil où les Égyptiens les recrutaient comme mercenaires, particulièrement dans la police des villes. Leur nom finit d'ailleurs par désigner en égyptien tout policier, fût-il d'une autre origine.

Les relations du Groupe C avec les Égyptiens furent tributaires de l'histoire complexe du royaume pharaonique entre la fin du troisième et le milieu du deuxième millénaire. Après le règne de Pépy II, l'un des plus longs connus de l'histoire mondiale (près de soixante-dix ans autour de 2200 av. J.-C.), l'Égypte entra dans la Première Période intermédiaire, caractérisée par l'éclatement du pouvoir central en principautés indépendantes. Durant près d'un siècle, la domination égyptienne, réduite à quelques incursions en Basse-Nubie de la part de la IX<sup>e</sup> dynastie de Thèbes, se fit plus légère. Mais l'affaiblissement de l'Égypte, avec une quasi-interruption des échanges commerciaux, semble avoir entraîné une crise économique dans la région. C'est l'époque où les mercenaires nubiens commencèrent à affluer dans les armées des rois thébains. Avec le retour d'un pouvoir unifié vers 2030 av. J.-C., l'Égypte réinvestit la Basse-Nubie. Sous le pharaon Aménemhat I<sup>er</sup>, vers 1970 av. J.-C., une politique agressive de colonisation de la région fut entreprise, qui ne demanda pas moins de trois campagnes, en l'an 10, 18 et 29 du règne. Face au pouvoir grandissant des rois de Kerma, une véritable « ligne Maginot » formée de quatorze forteresses en briques crues fut édifiée sous les règnes de Sésostri I<sup>er</sup> et Sésostri III. Les principales, Serra, Bouhen, Mirgissa, Askout, Semna, Koumma, étaient doublées d'importantes villes de garnison égyptiennes, avec quartiers d'habitations, temples et cimetières. Semna, Koumma et l'île d'Ouronarti, situées les plus au sud, en amont de la deuxième cataracte, constituaient la frontière proclamée comme intangible par des stèles hiéroglyphiques au nom de Sésostri III. Deux forteresses, Ikour et Qoubban, furent construites plus au nord pour protéger l'accès aux mines d'or du Wadi Allaqi, qui à partir du règne de Sésostri I<sup>er</sup> devinrent la principale source du métal précieux pour l'Égypte.

Les populations du Groupe C durent s'adapter à cette lourde présence, doublée d'une surveillance sourcilleuse, qu'attestent les « dépêches de Semna », où le gouverneur de la forteresse faisait noter tous les déplacements des populations locales. Il semble que les deux communautés

vécurent de manière séparée. Vers la fin de la XIII<sup>e</sup> dynastie, l'Égypte connut à nouveau des soubresauts. Ce fut la Deuxième Période intermédiaire (1730-1550 av. J.-C.). Le pays éclata bientôt en deux royaumes, l'un en Basse et en Moyenne-Égypte, tenu par une dynastie d'origine cananéenne, les Hyksôs, l'autre en Haute-Égypte, dirigé par des rois égyptiens basés à Thèbes. Les garnisons des forteresses de Basse-Nubie furent abandonnées à leur sort et ne tardèrent pas à tomber entre les mains du royaume de Kerma. Suprême ironie : ces fortifications démesurées (Bouhen par exemple couvre près de 7 ha, Serra comprend 15 000 m<sup>3</sup> de briques crues), qui ne le cèderont en gigantisme qu'à la Grande Muraille de Chine, sont tenues un siècle et demi après leur construction par des administrateurs qui, dans leurs stèles funéraires, proclament leur allégeance au roi de Kerma. Ainsi, dans un texte retrouvé à Bouhen et commandé par son petit-fils Iah-ouser, le notable Ka, frère du gouverneur de la forteresse, s'exprime en ces termes, utilisant une métaphore courante pour signifier sa loyauté : « J'étais un vaillant serviteur du souverain de Koush. J'ai baigné mes pieds dans les eaux de Koush parmi la suite du roi Nedjeh. Je suis revenu sain et sauf avec ma famille. »

On ignore quelles furent les relations entre les gens du Groupe C et les armées de Kerma. Sans doute passèrent-ils, comme les expatriés égyptiens des forteresses, d'un pouvoir à l'autre sans grand changement. La cohabitation entre les deux populations existait déjà à Kerma, limite méridionale excentrée de la culture du Groupe C, puisque, dans le cimetière oriental de la ville, les tombes des périodes anciennes de ces deux cultures se côtoyaient, sans toutefois se mêler. Après la chute du royaume de Kerma, le Groupe C semble se dissoudre dans une culture mixte égypto-nubienne, attestée par exemple à Askout en contexte funéraire.

## Le royaume de Kerma

On a longtemps méconnu la spécificité du royaume de Kerma. Lorsque l'archéologue américain Reisner y entreprit les premières fouilles en 1913, le site n'était signalé que par deux énormes bâtisses énigmatiques en briques crues, appelées *deffufa*, « forteresse » dans la langue nubienne locale. Les travaux portèrent surtout sur la vaste zone, au nord de la *deffufa* orientale, où fut mis au jour un immense cimetière (on estime entre 20 000 et 30 000 le nombre total de sépultures) composé de fosses de taille variable coiffées de tumuli. Les plus grandes, au sud, atteignaient près de 100 m de diamètre et comportaient des superstructures de briques où l'on trouva un riche matériel en dépit des pillages. Y figuraient notamment des statues de notables égyptiens de la fin de l'Ancien Empire et du Moyen Empire. Reisner, très

naturellement, y vit les possesseurs de ces tombes. Il imagina une colonie égyptienne très excentrée, responsable de l'acheminement en Égypte des produits africains. L'énorme *deffufa* occidentale était dans cette perspective un entrepôt pour ces marchandises exotiques. Quant aux tombes, elles témoignaient de l'influence locale à laquelle avaient fini par succomber des générations de gouverneurs égyptiens expatriés. Ce tableau qui évoque une sorte d'Inde britannique transposée en Nubie antique peut prêter à sourire, mais on ne doit pas oublier que Reisner, par ailleurs archéologue hors pair et fin analyste, ne disposait d'aucun témoignage qui aurait pu contredire cette interprétation. Les très rares textes égyptiens qui attestent un royaume puissant au sud de l'Égypte n'avaient pas été encore découverts. La seconde stèle de Kamosé, qui décrit la proposition d'alliance entre le royaume hyksôs et Kerma, fut trouvée à Thèbes en 1954, et l'inscription de la tombe de Sobeknakht à el-Kab, décrivant une incursion de Kerma et de ses alliés jusqu'en Haute-Égypte, n'a été découverte qu'en 2003.

Les fouilles de sauvetage de la Nubie au début des années 1960 avaient déjà commencé à semer le doute sur la présence continue de l'Égypte pharaonique sur ce territoire entre le Moyen et le Nouvel Empire. Mais ce sont les fouilles de l'université de Genève, menées à partir de 1973, qui apportèrent la preuve définitive que l'on avait affaire à la capitale d'un État indigène, le plus ancien royaume historiquement connu d'Afrique subsaharienne. Leur directeur, Charles Bonnet, est une des personnalités les plus marquantes de l'archéologie moderne au Soudan. Ancien exploitant des vignes familiales, puis diplômé d'architecture, il mena ensuite de front une carrière à Genève, où il était responsable de l'archéologie du canton, et en Nubie, où il fouilla d'abord le site de Tabo et y dégacha un temple égyptien rebâti par le pharaon de la XXV<sup>e</sup> dynastie Taharqo, avant de reprendre la concession de Kerma, quelques kilomètres au nord de Tabo. Paradoxalement, il commença par la période finale du royaume. Appelé par le service des Antiquités pour explorer les fondations d'une maison de la ville moderne de Kerma qui menaçait ruine, il s'aperçut qu'elles étaient bâties sur les restes d'une immense tombe en entonnoir, soigneusement tapissée de blocs de pierre et munie d'un escalier axial. Les infiltrations d'eau empêchèrent de mener la fouille à son terme.

Mais on sait maintenant qu'il venait de découvrir la sépulture d'un des derniers souverains de Kerma. Dès lors, il reprit la concession du site abandonnée depuis les travaux de Reisner. Ses conclusions, qui s'opposaient aux interprétations de l'Américain, mirent du temps à gagner l'adhésion des égyptologues. Mais à la fin des années 1980, plus personne ne douta qu'il avait existé, au sud de l'Égypte, pendant de longs siècles,



**Vase rouge à bords noirs**, Kerma classique, Kerma,  
musée national, Khartoum, SNM 1286 (le socle est moderne).



**Modèle de maison**, Kerma classique, terre cuite, Kerma, cimetière est,  
tumulus K111/K315, musée national, Khartoum, SNM 1119.



**Vase en forme d'autruche**, Kerma classique, Kerma, cimetière est, tumulus K xiv ou K xv, est de la chapelle A, musée national, Khartoum, SNM 1134.



**Vase en forme d'hippopotame**, terre cuite, Kerma, musée national, Khartoum, SNM 1122.

◀ un État puissant, rival de l'Égypte et ne lui cédant presque en rien, sinon dans l'usage de l'écriture qu'il n'adopta jamais. Charles Bonnet devenait ainsi l'homme qui a rendu au Soudan mille ans de son histoire.

C'est toutefois à Brigitte Gratien, de l'université de Lille, que l'on doit la périodisation du royaume de Kerma. À partir de l'étude des céramiques de la nécropole de l'île de Saï, un cimetière d'élite des princes locaux très bien conservé, elle put distinguer trois périodes : Kerma ancien (2 450-2 050 av. J.-C.), Kerma moyen (2 050-1 750 av. J.-C.), Kerma classique (1 750-1 550 av. J.-C.). On ajoute parfois une période « Kerma final » (1 550-1 450 av. J.-C.), correspondant aux longues luttes qui précédèrent la victoire définitive des Égyptiens et l'établissement de la colonisation pharaonique.

L'apparition du royaume de Kerma s'est sans doute faite plus graduellement qu'on ne le pensait il y a quelques années. La découverte de sites Pré-Kerma sur une large portion de la vallée du Nil moyen montre, à tout le moins, qu'une culture commune y était déjà établie. Semblablement, l'existence de tombes princières du Kerma ancien situées aussi au nord que l'île de Saï laisse supposer une organisation sociale commune, voire une fédération de cités dès cette époque initiale. Vers 2 450 av. J.-C., un premier établissement s'installe autour du site où s'élèvera la *deffufa* occidentale, à 4 km à l'ouest du village Pré-Kerma. La continuité entre les deux établissements est démontrée par le fait que les habitants de Kerma aient encore utilisé le site ancien pour y enterrer leurs défunts, sans doute pour qu'ils reposent au plus près de leurs ancêtres. Il est certain qu'ici aussi les facteurs climatiques sont à l'origine de ce déplacement. La création du royaume de Kerma correspond en effet au début de la dessiccation du Nord-Soudan. Les affluents importants du Nil situés immédiatement en amont, le Wadi Howar et le Wadi el-Melik, s'assèchent dans leur cours inférieur, interrompant leur jonction permanente avec le Nil. Le fleuve lui-même se retire au milieu de son large lit, les crues gigantesques disparaissent progressivement et les bras saisonniers se raréfient, obligeant les habitants du site Pré-Kerma à se déplacer quatre kilomètres à l'ouest. Toutefois, le bassin de Kerma restera jusqu'à nos jours un des endroits les plus hospitaliers de la Nubie, avec ses vastes étendues fertiles à l'est du Nil.

Il ne fait pas de doute que, dans un environnement de plus en plus aride, cette région riche en pâturages ait agi comme un puissant aimant sur les peuples pastoraux chassés du Sahara oriental par la sécheresse croissante. Cet afflux de population, dont témoigne un peu plus au nord l'essor du Groupe C (voir ci-dessus, p. 60 sq.), a certainement contribué à la multiplication des établissements humains et, partant, à la création d'un État densément peuplé. Les analyses anthropométriques effectuées sur les squelettes de Kerma par Christian Simon montrent une population

diversifiée, comportant plusieurs groupes ethniques clairement distincts. Certains d'entre eux possèdent une affinité avec les sujets retrouvés dans les cimetières de Haute-Égypte, alors que d'autres présentent des ressemblances avec les populations installées au sud du Soudan (l'échantillon de référence était une nécropole récente du Kenya). Bien évidemment, surtout dans ce dernier cas, on ne peut exclure qu'à l'installation plus ou moins consentie d'immigrés venus des déserts voisins se soit ajoutée par la suite la déportation de populations razzées plus au sud et dont les jeunes gens étaient utilisés comme soldats. Il est significatif que les artistes égyptiens, si habiles à croquer les particularités physiques des étrangers, n'aient quasiment pas représenté les traits caractéristiques des populations d'Afrique noire avant le début du Nouvel Empire. Or, celui-ci s'était justement ouvert sur les combats contre les armées de Kerma dont les figurations sont reproduites sans cesse à la XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> dynastie, alors même que la Nubie était déjà pacifiée. On pense notamment à cette scène de carnage représentée sur un coffre ouvragé bien connu du trésor de Toutânkhamon où le jeune souverain lance ses flèches sur les guerriers de « Koush la misérable ». Qui plus est, dans les temples de Nubie et celui d'Ermant ainsi que dans certaines tombes de la XVIII<sup>e</sup> dynastie sont figurés des prisonniers ou des porteurs de tributs dont le physique évoque les populations nilotiques actuelles : ils sont dotés de jambes interminables et surplombent parfois de leur haute taille les soldats égyptiens qui les accompagnent, contrairement à ce que voudraient les conventions graphiques. Jean Vercoutter avait suggéré que les armées des pharaons avaient lancé des expéditions sur le Haut-Nil jusqu'aux régions où vivent les peuples nilotiques actuellement. Mais un si long trajet depuis l'Égypte à travers des régions aussi inhospitalières que le *Sudd*, le vaste marécage qui plus tard arrêtera les éclaireurs de Néron partis à la recherche des sources du Nil, est peu vraisemblable. Il faut plutôt attribuer aux campagnes des rois de Kerma la présence sur le Nil moyen de ces populations qui vivaient peut-être plus au nord que leurs descendants actuels.

L'étendue du royaume n'est pas connue avec précision, mais on estime qu'au sud elle dépassait la cinquième cataracte, les découvertes récentes n'ayant cessé de reculer en amont les attestations de la culture Kerma. Au nord, son expansion jusqu'à la première cataracte a suivi le retrait des Égyptiens à la fin du Moyen Empire. Comme aux époques napatéenne et méroïtique, on ignore, faute de témoignages archéologiques, jusqu'où s'étendait le pouvoir des souverains à l'est et à l'ouest. Il semble que la zone d'influence de Kerma allait assez loin vers l'ouest, car des analyses isotopiques réalisées sur les nombreux bucranes (crânes de bovidés) déposés sur les tombes royales ont révélé des origines aussi lointaines pour ces animaux que le Darfour. De plus, le récit de l'explorateur égyptien Herkhouf,



vers 2 250 av. J.-C., décrit le roi de Kerma en campagne « vers l'angle occidental du ciel », très à l'ouest de la vallée, contre des tribus nommées par le terme Tjemehou, qui désigne généralement des Libyens, avec un sens géographique assez large sans doute. L'expédition relatée a lieu pourtant au Kerma ancien, alors que le royaume n'a pas encore atteint son apogée.

Si l'on peut écrire que le royaume de Kerma est « historiquement » attesté grâce aux témoignages égyptiens, ces textes sont extrêmement lapidaires et ne permettent de se faire une idée précise ni de l'histoire du pays ni de l'organisation de l'État. L'écriture y était non pas inconnue, puisqu'une correspondance en égyptien entre le souverain de Kerma et le royaume hyksôs est mentionnée à l'époque tardive dans la seconde stèle du pharaon Kamosé, mais inusitée en dehors de ce contexte diplomatique qui impliquait sans doute des scribes égyptiens. Une seule représentation royale, gravée sur une stèle de Bouhen, est attestée. Elle est maladroitement démarquée de modèles égyptiens, le monarque étant habillé d'un pagne à devanteau, coiffé de la haute couronne blanche des pharaons ornée d'un semblant de cobra. Il est armé d'une masse et, seule concession à la culture locale, tient un arc dans la main gauche. Comme en Égypte, le souverain est le chef des armées et le principal protagoniste du culte divin, à en juger par la proximité des temples et des palais dans la capitale. Un des indices de sa puissance est l'importance croissante prise par son monument et son trousseau funéraire.

Dès le Kerma moyen, les tombes royales comportent un nombre impressionnant de bucranes déposés sur la face sud du tumulus (pas moins de 4 351 devant la tombe n° 253). Au Kerma classique, les sépultures royales sont devenues d'immenses tumuli de près de 100 m de diamètre, dotés d'appartements souterrains en briques. Elles sont flanquées de vastes chapelles funéraires décorées de peintures murales. Elles comportent enfin un grand nombre de « morts d'accompagnement », serviteurs sacrifiés du monarque défunt, qui par centaines l'ont suivi dans l'autre monde. On ignore si les rois de Kerma se réclamaient, à l'instar des pharaons, d'une ascendance et d'une nature divine. Le fait qu'ils soient inhumés dans la même nécropole (le cimetière oriental de la ville) que le reste de la population plaide toutefois en faveur du contraire. Quelques noms sont connus d'après les sources égyptiennes. Sous la XII<sup>e</sup> dynastie, vers 1 900 av. J.-C., les textes d'envoûtement écrits par les scribes égyptiens en charge de la protection magique du royaume pharaonique détaillent une bribe de généalogie royale de Kerma. Deux frères, Teriahi et Awawi, fils de Kawi et de la dame Kouni (les transcriptions des voyelles sont approximatives), se succèdent sur le trône, suivis par le fils du second, dont le nom est quasiment illisible. Deux siècles plus tard, alors que les forteresses royales

sont tombées aux mains des Kermaïtes, une stèle de Bouhen cite le roi Nedjeh. Enfin, une inscription, récemment découverte par l'égyptologue Vivian Davies sur la route du désert de Nubie près de Korosko, désigne un roi nommé Tereh ou Terereh, un nom proche de Teriahi cité précédemment mais probablement postérieur.

Le seul témoignage égyptien de quelque ampleur sur le royaume de Kerma est l'autobiographie de Herkhouf, un haut dignitaire de la région d'Assouan où sa tombe a été creusée et gravée de textes hiéroglyphiques qui relatent ses quatre voyages au pays de Yam, d'abord en compagnie de son père, puis seul (voir encadré, p. 73 sq.). Il s'agissait d'« ouvrir la route » du commerce entre l'Égypte et les pays du Sud sous le règne de Merenrê et la régence du jeune Pépy II (vers 2 250 av. J.-C.). La localisation de Yam a été durant des décennies l'occasion de débats contradictoires, mais il est désormais acquis qu'il ne peut s'agir d'un autre État que celui de Kerma, qui à partir du règne de Sésostris I<sup>er</sup> (vers 1 950 av. J.-C.) est désigné dans les textes égyptiens par le nom de Koush, ce changement de nom correspondant peut-être à l'installation d'une nouvelle élite à la tête du royaume. Parti d'Éléphantine, sur la première cataracte, Herkhouf atteignit le pays de Yam par les oasis du désert occidental et revint, chargé des produits africains si convoités (encens, ébène, ivoire, huiles aromatiques), par les principautés de Basse-Nubie, Wawat, Irtjet et Satjou situées le long du Nil. Lors de sa troisième expédition, comme nous l'avons précédemment évoqué, il arriva à Yam alors que le souverain était parti en campagne militaire. Il le rejoignit alors et lui « donna satisfaction », ce qui doit signifier que Herkhouf lui a prêté main-forte à l'aide des soldats de son escorte. Il n'est pas indifférent que l'explorateur ait eu à aller à la rencontre du roi au lieu de l'attendre dans sa capitale. Il semble en effet que l'acquisition des produits venus du sud était à Kerma sujette à un monopole d'État encadré de près par le pouvoir royal. Le quatrième voyage de Herkhouf n'est connu que par la lettre touchante de Pépy II enfant, moins émerveillé par les richesses de l'Afrique que par le nain, ramené « pour les danses du dieu », qu'il va recevoir en cadeau.

L'essentiel de notre connaissance du royaume de Kerma, en l'absence de sources écrites suffisantes, provient de l'archéologie et notamment des fouilles de la capitale et de sa nécropole. La ville antique *intra muros* couvrait à la fin du Kerma Ancien une superficie de 25 ha, circonscrite par un appareil défensif de fossés et de larges bastions ondulés montés en pisé et percés de portes. Les constructions étaient généralement en matériau léger, essentiellement du bois, et sont marquées au sol par des trous de poteaux. Dans les zones d'habitat situées au centre, elles sont de forme rectangulaire, de 3 à 4 m de côté, mais les autres quartiers

## Les voyages de Herkhouf au pays de Yam (Kerma)

Inscriptions de la tombe de Herkhouf  
à Qubbat el-Hawa, Assouan, vers 2 250 av. J.-C.

« Sa Majesté Merenrê, mon maître, m'envoya avec mon père Iri, compagnon unique et prêtre ritualiste, vers Yam afin d'ouvrir une route vers ce pays. J'effectuai le voyage en sept mois. J'en ramenai des présents de toutes sortes, de grande utilité (?), ce qui me valut de hautes louanges.

Sa Majesté m'envoya une deuxième fois, seul. Je partis par la route d'Éléphantine, et revins par Irtjet, Tereres, Mekher et Irtjetj (*sic*), au terme de huit mois. À mon retour, je rapportai de cette contrée une grande quantité de présents. Jamais on n'avait rien rapporté de tel dans ce pays-ci. Je revins depuis le domaine du chef de Satjou et Irtjet, après avoir ouvert [la route de] ces pays étrangers. Jamais auparavant il n'avait été trouvé de compagnon et chef d'expédition qui eût fait ce trajet vers Yam.

Puis Sa Majesté m'envoya une troisième fois à Yam. Je partis par... (*lacune*) par la route de l'oasis, et je trouvai que le souverain de Yam marchait contre le *Tjemeh*, pour lutter contre les *Tjemehou*, dans l'angle occidental du ciel. Je suivis ses pas vers le *Tjemeh* et le satisfit tant qu'il adressa des louanges à tous les dieux en faveur de (mon) souverain. [...] (*passage en lacune*). Je revins de Yam avec trois cents ânes chargés d'encens, d'ébène, d'huile *hekenou*, de baume *khesayt*, de peaux de panthère, de défenses d'éléphants, de bâtons de jets et de produits de valeur de toute sorte. Quand le chef d'Irtjet, Satjou et Wawat vit la force et le nombre de guerriers de Yam dépêchés avec moi pour mon retour vers la Résidence (*Memphis*) en plus des soldats qui avaient été envoyés avec moi, il me fit venir, me donna des taureaux et des ibex et me guida vers les collines d'Irtjet, parce que la vigilance que j'avais montrée dépassait en excellence celle de tout compagnon et chef d'expédition qui avait été envoyé vers Yam auparavant. Tandis que le serviteur ici présent (*Herkhouf*) descendait le fleuve vers la Résidence, on fit en sorte que le prince, le compagnon unique, l'administrateur du double domaine de l'eau fraîche, Khouni, remonte vers moi avec des bateaux chargés de vin de dattes, de gâteaux, de pain et de bière. » [...]

Copie de la lettre envoyée par le jeune pharaon Neferkarê Pépy II

« Scellé par le roi en personne. An 2, 3<sup>e</sup> mois de [la saison de] l'Inondation, jour 15. Ordre royal [à] l'ami unique, le prêtre ritualiste, le chef d'expédition, Herkhouf.

J'ai pris connaissance des termes de cette lettre que tu as envoyée au roi en son palais afin de lui faire savoir que tu es retourné en paix de Yam, ainsi que les soldats qui étaient avec toi. Tu dis dans cette lettre que tu as rapporté de beaux et grands présents de toutes sortes que Hathor, la Dame d'Imaou, a donnés à l'âme du roi de Haute et Basse-Égypte, Neferkarê, qu'il vive pour toujours et à jamais. Tu dis dans ta lettre que tu as ramené un nain pour les danses du dieu depuis la terre des *Akhetiou*, ressemblant au nain que Baourdjed, le porteur de sceau divin, avait ramené de Pount au temps du roi Isési. Tu as dit à Ma Majesté qu'aucun [nain] semblable n'avait jamais été ramené par aucun des autres qui étaient allés à Yam auparavant.

Eh bien, sauras-tu accomplir ce que ton maître désire et loue ? Te soucies-tu jour et nuit d'accomplir ce que ton maître désire, loue et ordonne ? Ma Majesté pourvoira à tes besoins, si nombreux et si coûteux soient-ils, si bien que le fils de ton fils en profitera et que les gens diront en entendant ce que Ma Majesté a fait pour toi : « Est-il rien de comparable à ce que l'on a fait pour l'ami unique, Herkhouf, quand il est revenu de Yam, en raison de la vigilance qu'il a montrée à exécuter ce que son maître désirait, louait et ordonnait ? »

Pour toi, viens sans tarder, vogue vers la Résidence ! Embarque et amène avec toi ce nain que tu as ramené depuis la terre des *Akhetiou*, vivant, en bonne santé et fort pour les danses du dieu afin de réjouir et de renouveler le cœur du roi de Haute et Basse-Égypte Neferkarê, qu'il vive à jamais. Quand il monte à bord, fais en sorte que des gens capables soient autour de lui des deux côtés du bateau et veillent à ce qu'il ne tombe à l'eau. Quand il dort la nuit, fais en sorte que des gens capables dorment autour de lui sous son abri et vérifie dix fois par nuit. Sa Majesté désire voir ce nain plus que les présents des mines de Pount. Si tu abordes à la Résidence avec ce nain vivant, en bonne santé et fort, Ma Majesté fera pour toi plus que ce qui a été fait au porteur du sceau divin, Baourdjed, au temps du roi Isési, en proportion du désir qu'éprouve Ma Majesté de voir ce nain.

Des instructions ont été transmises au gouverneur de la ville nouvelle, le compagnon, le prince, l'administrateur des prêtres, afin d'ordonner que soit prélevé pour lui tout produit des magasins et des temples sans qu'il y ait d'exemption. »



**Kerma**, la *deffufa* vue de l'ouest.



**Kerma**, la salle d'audience vue de la *deffufa*.



**Kerma**, la ville vue de la *deffufa*.



**Saï**, la nécropole « Kerma » (voir également p. 520-521 et 528 sq.).

**Saï**, nécropole « Kerma », quatre tumuli « princiers ». ►

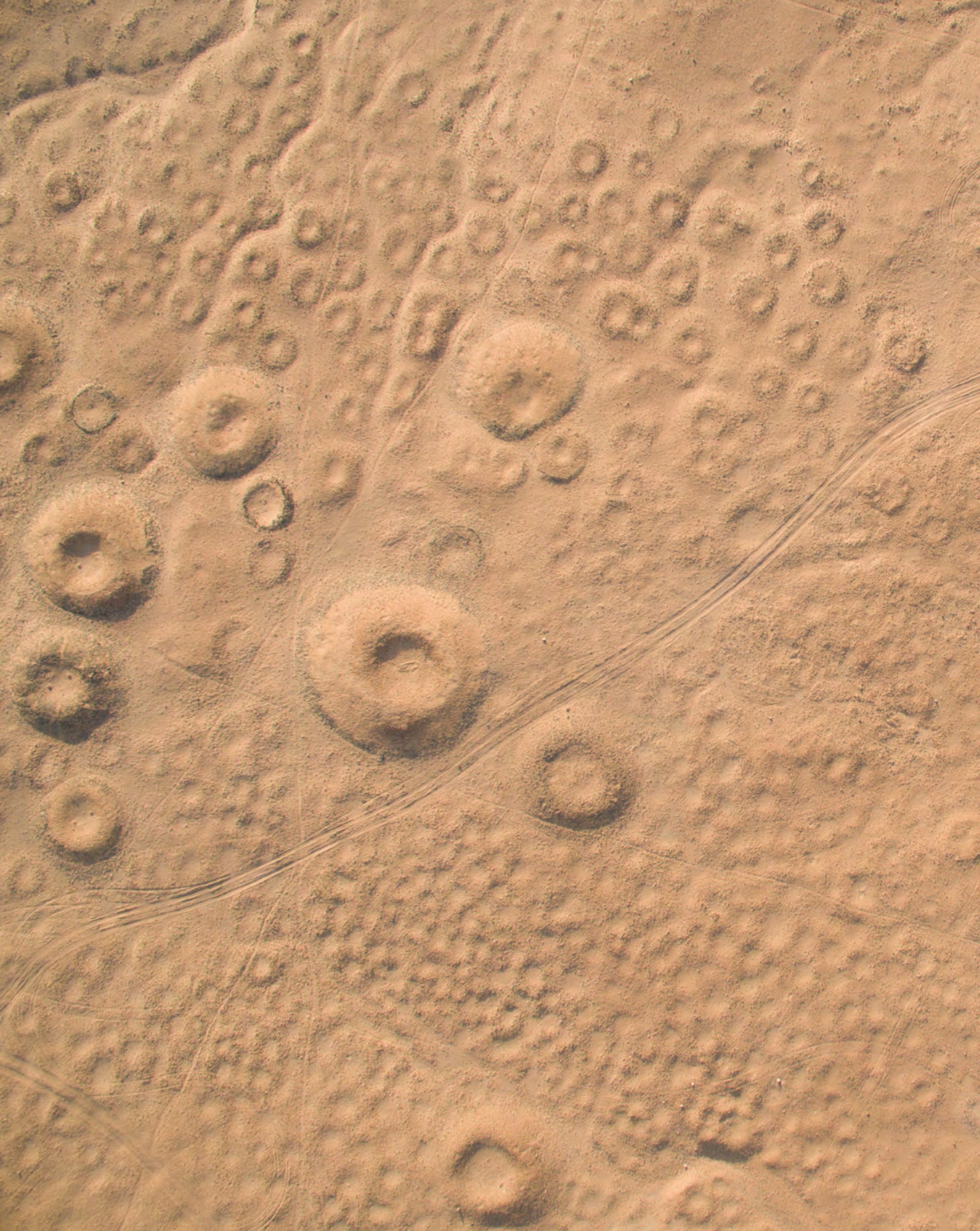




**Saï**, nécropole « Kerma », tumuli « princiers ».

**Saï**, nécropole « Kerma », une partie des centaines de tombes (voir également p. 520 sq.). ►





- ◀ comportent des huttes rondes traditionnelles. De nombreuses fosses-silos rappellent l'agencement du village Pré-Kerma. L'introduction de la brique crue, sans doute une innovation importée d'Égypte, apparaît déjà dans les restes d'un mur séparant des quartiers.

Par la suite, la cité s'accrut considérablement, mais, les vestiges étant situés à l'ouest sous les champs cultivés, il est difficile d'estimer sa superficie. L'essentiel de la surface ancienne est alors couvert de bâtiments culturels, de palais et de magasins tout autour du temple principal, la *deffufa* occidentale. Ce monument imposant, le plus ancien édifice en briques crues au monde conservé dans son élévation, culmine encore aujourd'hui à plus de 17 m de hauteur et domine la plaine environnante. Bien qu'il évoque la silhouette d'un temple égyptien, avec un haut massif en forme de pylône au sud, flanqué d'un bâti rectangulaire au sud, son architecture interne n'offre rien de commun avec les sanctuaires pharaoniques. Le bâtiment est en fait presque plein, à l'exception d'une longue salle située entre les deux ensembles à laquelle on accède par un escalier monumental sur le côté du bâtiment, d'un étroit couloir aveugle partant de ce corridor médian dans l'épaisseur de la structure et de quatre petites pièces à chaque angle. Un autre escalier, partant du sanctuaire, permettait d'atteindre la terrasse en haut de la *deffufa*. La stratigraphie réalisée par Charles Bonnet et son équipe a permis de distinguer pas moins de 19 niveaux, dont les 15 plus récents correspondent aux différents états du complexe religieux durant les huit siècles qui séparent le milieu du Kerma moyen et la destruction de la cité vers 1500 av. J.-C. On ignore quelle divinité était adorée en ce lieu, mais plusieurs éléments laissent supposer que le principal dieu de Kerma se présentait sous forme de bélier. Des traces de déjections ovines ont été repérées devant la longue salle centrale, sans doute un sanctuaire marqué par une large pièce cylindrique en marbre dolomitique utilisée comme autel. Une tête de statue de cet animal en quartzite émaillé a également été retrouvée dans une chapelle funéraire royale. Dans certaines sépultures figuraient les restes d'agneaux entiers, richement ornés et portant un disque de plumes d'autruche sur la tête. Enfin, ce n'est qu'à partir de la conquête de Kerma et particulièrement dans les sanctuaires de Nubie que se développe dans le culte égyptien l'image d'Amon à tête de bélier : on l'a interprétée comme une fusion entre les divinités principales des deux peuples. Un des « noms secrets » d'Amon, associé à la Nubie dans les textes magiques du Nouvel Empire et de la Troisième Période intermédiaire, est Saka ou Shaka. Ce pourrait être une survivance du nom du dieu de Kerma.

Une autre construction remarquable, bien que de moindre ampleur, de la cité de Kerma consiste en une structure circulaire de près de 16 m de diamètre, au sud-ouest de la *deffufa*. Cette immense hutte, entourée

d'un mur d'enceinte, a été six fois rebâtie entre la fin du Kerma ancien et le Kerma classique, notamment après des incendies. L'agencement de l'intérieur, qui comporte une salle, enduite de pigment rouge, en forme de rectangle arrondi, montre une série de chicanes qui permettent d'accéder à ce qui pouvait être un dais central. Cette organisation de l'espace, les dimensions de l'édifice ainsi que des parallèles possibles, bien que très tardifs, avec les huttes royales du Darfour et du Soudan du Sud ont laissé supposer qu'il s'agissait d'une salle d'audience royale. La persistance de la forme ronde traditionnelle — alors que les palais royaux, dès le Kerma moyen, épousent des formes rectangulaires d'influence égyptienne — s'explique sans doute par le désir, dans un édifice emblématique du pouvoir royal, de rattacher la monarchie aux origines du royaume.

C'est sans doute dès le Kerma moyen, en l'état actuel des fouilles, qu'une seconde cité fut bâtie à un kilomètre au nord de la capitale Kerma, sur le site aujourd'hui connu sous le nom de Doukki Gel. Cet ensemble puissamment fortifié comportait plusieurs palais cérémoniels et lieux de culte, indiquant une répartition des fonctions entre les deux cités. Six de ces palais ont été retrouvés jusqu'à présent : ils présentent des plans ovales ou circulaires, avec un diamètre compris entre 20 et 60 m. Nous y reviendrons dans le chapitre suivant, car c'est justement sur ce site, après la destruction de la ville de Kerma proprement dite, que s'installèrent les Égyptiens du Nouvel Empire.

La nécropole de Kerma est située à près de 4 km à l'est, sur le site où s'élevait le village Pré-Kerma. Elle comprenait près de 20 000 tombes serrées sur plus d'un kilomètre carré. Le cimetière s'est étendu du nord au sud, les fosses du Kerma ancien étant situées dans la partie septentrionale qui comprend aussi, à l'ouest, quelques tombes du Groupe C, tandis que la lisière méridionale abrite les vastes sépultures des derniers rois du Kerma classique. Deux d'entre elles sont flanquées de chapelles funéraires dont la plus haute, K II, connue depuis les premiers explorateurs occidentaux, est appelée communément la « *deffufa* orientale ». Les tombes les plus anciennes sont des fosses profondes mais de dimensions au sol modestes, dépassant rarement un mètre de diamètre, marquées après remplissage d'un cailloutis blanc bordé d'une couronne de petits blocs de schiste noir. Le défunt y est allongé entre deux couvertures de cuir en position contractée, la tête vers l'est et le visage vers le nord. Les vêtements sont aussi en cuir, parfois ajouré, et sont décorés de perles. Le mobilier funéraire consiste en quelques vases rouges à bord noir décoré.

Au début du Kerma moyen, les fosses s'élargissent, et peuvent atteindre 10 m de diamètre pour des personnages importants. Les défunts sont souvent accompagnés d'animaux, moutons, chèvres ou chiens. La pratique

des «morts d'accompagnement», déjà attestée au Kerma ancien, devient plus évidente : il s'agit d'individus sacrifiés aux côtés du personnage principal, mais inhumés avec soin et munis de leur propre trousseau funéraire. Les biens disposés autour du défunt sont plus riches et plus variés : éventails de plumes, outils de bronze, poignards au manche d'ivoire, miroirs, céramiques en plus grande quantité et de formes diverses. Dans les sépultures des notables, le défunt est placé sur un lit de bois dont les pieds imitent des sabots de bovins et qui est souvent rehaussé d'incrustations en ivoire aux motifs animaliers. Autour de lui ont été disposés des moutons entiers enfermés dans des sacs de cuir. À l'extérieur, les tumuli sont accompagnés de petites chapelles d'abord en bois, puis en pisé, sans doute imitées des usages égyptiens pour le culte des défunts. Le tumulus lui-même est bordé au sud de bucranes — calotte crânienne et cornes du bétail sacrifié pour le banquet funèbre — et, au nord, des bols utilisés pour les libations.

Au Kerma classique, les coutumes funéraires précédemment établies ne changent guère, sinon que la taille et la richesse des sépultures s'accroissent encore. Au sud de la nécropole se distinguent quatre immenses tombes (K III, IV, X et XVI) où furent ensevelis les derniers souverains avant le conflit avec l'Égypte. L'une des plus remarquables, K X, fouillé par Reisner au début du <sup>xx</sup>e siècle, se compose d'un vaste tumulus de 85 m de diamètre et de 3 m de profondeur. Au centre, orientée ouest-est suivant la tradition kermaïte de position des défunts, s'élevait sur 1 500 m<sup>2</sup> une vaste superstructure de briques crues abritant un large corridor, une chambre funéraire voûtée et de nombreux magasins pour les provisions et le matériel. Curieusement, il semble que le roi n'avait pas été inhumé en position fléchie sur un lit, mais allongé, vraisemblablement dans un cercueil disparu, victime des termites : une influence égyptienne sur le rituel local, perceptible également dans certaines tombes secondaires, est évidente. Parmi les artefacts retrouvés figuraient plusieurs statuettes égyptiennes de notables du Moyen Empire. Comme dans d'autres tombes royales du Kerma classique, il s'agit d'objets pillés lors de campagnes militaires en Haute-Égypte, telle l'incursion de Kerma et de ses alliés relatée dans la tombe de Sobeknakht à el-Kab et non, comme le croyait Reisner, de représentations de colons égyptiens contemporains établis à Kerma.

La découverte la plus sensationnelle dans la tombe K X fut celle de 322 squelettes alignés dans le corridor central, généralement en position contractée et munis de quelques objets. Ces «morts d'accompagnement», dont la pratique à Kerma culmine avec cette sépulture, ont, d'après les observations anthropologiques, été ensevelis vivants, une fois installés en position mortuaire, sans doute étouffés par le déversement de sable depuis le haut des murs. Par la suite, les espaces furent comblés, les murs furent scellés

par une couverture de briques crues et le tumulus couvert de sédiments et de sa traditionnelle couronne de cailloutis blanc et de schiste noir. Un énorme monolithe de marbre dolomitique fut enfin installé en son centre. Dans les années suivantes, des tombes subsidiaires de notables furent creusées dans le remplissage du tumulus, afin sans doute que ces hauts personnages fussent inhumés au plus près de leur souverain. Au nord fut édifiée une large chapelle (K XI), sans doute pour le culte du roi défunt. Ses salles étroites ménagées entre des murs très épais étaient couvertes de fresques aux couleurs vives, détaillant des scènes de navigation et de pêche ou des défilés d'animaux, girafes, buffles et hippopotames. Leur signification nous échappe en bonne partie, les parallèles égyptiens n'étant pas forcément des guides fiables pour l'interprétation d'un monde culturel aussi différent que celui de Kerma.

Parmi les objets retrouvés en contexte funéraire, l'un des plus communs est la céramique qui à Kerma atteint une qualité rarement égale par d'autres civilisations (voir photographies, p. 67-68). Reisner estimait que seules les œuvres des céramistes grecs l'avaient surpassée. Il est vrai que les potiers kermaites avaient derrière eux une tradition d'excellence en ce domaine qui, nous l'avons vu, remontait au Néolithique. Mais leur production au Kerma classique montre un développement de formes et de techniques sans commune mesure avec les cultures précédentes, à tel point que, dans les vitrines du musée de Khartoum, les importations égyptiennes trouvées à Kerma font pâle figure à côté des œuvres locales. La variété des formes est particulièrement évidente dans ces cruches dont le bec et parfois la panse reproduisent des animaux, hippopotames, autruches, bovidés, singes, ou dans ces hauts récipients dont les renflements superposés évoquent un empilement de bols. Sur le plan technique, ce sont les gobelets-tulipes, héritiers d'une forme millénaire en Nubie, qui sont sans doute les plus admirables. Bien que montés à la main (le tour n'ayant été utilisé que tard en Nubie), leur galbe est parfaitement régulier et élégant, leur lèvre atteint une minceur extraordinaire dans la poterie funéraire, évidemment conçue pour un usage plus décoratif et cultuel que domestique. Mais ce sont leurs teintes chatoyantes qui séduisent avant tout le regard. La pâte, à l'intérieur et sur la moitié supérieure de l'extérieur, est d'un noir luisant dont l'éclat est obtenu par polissage après cuisson. La moitié inférieure est d'un beau rouge orangé et est séparée de la partie noire par une bande iridescente de largeur variée. Toutes ces couleurs ne doivent rien à des pigments mais à des techniques de cuisson extrêmement élaborées, alternant différents positionnements de l'objet et des changements de température. Cette céramique raffinée était produite sur place, comme en témoignent les nombreux ateliers de potiers trouvés sur le site de Kerma.

Mais ces traditions étaient connues en dehors de la capitale. Les tombes des princes de Saï, au nord, ont ainsi fourni un matériel de qualité comparable et, au sud, de très beaux exemples ont été retrouvés dans les fouilles de sauvetage de la quatrième cataracte.

La dernière sépulture royale connue, comme nous l'avions évoqué au début de ce chapitre, se trouve non dans la nécropole orientale mais sous la ville moderne, dans la partie sud d'un nouveau cimetière inauguré alors que la menace égyptienne se faisait plus pressante. La datation de la tombe (entre 1525 et 1405 av. J.-C.) a été obtenue par carbone 14 sur des éléments calcinés et confirmée par la céramique tardive. Peu après la construction, en effet, la structure funéraire qui comprenait une chapelle adjacente a été incendiée et le puits de pierres sur lequel la sépulture était bâtie pour juguler les infiltrations a été endommagé. Le mobilier retrouvé par les archéologues, détruit et pillé, était réduit à quelques fragments, qui donnaient toutefois une idée de sa richesse originelle. Cette destruction est sans doute consécutive à l'invasion des armées égyptiennes dans la capitale. On estime qu'il fallut environ un siècle et demi aux pharaons de la XVIII<sup>e</sup> dynastie pour venir à bout de la résistance du royaume de Kerma. Fiers de leur tradition millénaire et farouchement attachés à leur indépendance, les archers de Koush se battirent pendant plusieurs générations avant de se laisser réduire ■



**Miroir**, Kerma classique,

Mirgissa, cimetière

« Kerma », tombe K12,

musée national, Kartoum,

SNM 14043.

# **les fils royaux de Koush**

**colonisation égyptienne**

1450-850 av. J.-C.



# de la colonisation égyptienne à la fin de Méroé



Claude Rilly, J. Picard, D. Bonardelle (CNRS-Llacan)



**Pour près de six cents ans**, le nord du Soudan actuel allait être intégré dans l'Empire des pharaons. À la tête de cette rentable colonie, ils nommèrent des administrateurs appelés « fils royaux de Koush ». Mais la mainmise sur la Nubie ne fut pas chose aisée. La reconquête égyptienne des territoires perdus à la fin du Moyen Empire entre la première et la deuxième cataracte avait déjà commencé au temps de Kamosé, le dernier roi de la XVII<sup>e</sup> dynastie basée à Thèbes (vers 1550 av. J.-C.). Toutefois, la grande affaire de son règne et du suivant fut de chasser d'Égypte les rois hyksôs qui depuis plus d'un siècle occupaient le nord du pays. Son père, Séqénérenrê Taâ, était d'ailleurs mort sur le champ de bataille face aux armées de ces « Asiatiques ». Sur sa momie aux traits convulsés visible au musée du Caire, le crâne est entaillé par la marque nette d'une hache de guerre. Une tablette présente Kamosé se plaignant d'être « installé entre un Noir et un Asiatique, chacun ayant sa portion de l'Égypte, qu'ils partagent avec moi ». Un autre texte d'une stèle de Karnak décrit comment les soldats de Kamosé interceptèrent sur la route des oasis un messager envoyé par le roi hyksôs Apopi au nouveau souverain de Kerma. Il était porteur d'une dépêche où Apopi enjoignait le roi de Koush d'attaquer Kamosé au sud, tandis qu'il le tiendrait occupé au nord.

## **La conquête du royaume de Kerma** les premières victoires égyptiennes

Peut-être le pharaon thébain saisit-il l'opportunité de la succession en cours à Kerma pour annexer les marches septentrionales du royaume. Une inscription de Bouhen, en Basse-Nubie, commémore la construction d'une forteresse nouvelle. Durant le règne de son successeur Ahmosis, premier roi de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, la domination égyptienne progresse vers le sud : c'est désormais l'île de Saï, lieu stratégique le plus important de Moyenne Nubie, qui est contrôlée par les armées de Pharaon. Les étapes de la conquête — et, en filigrane, les revers de cette politique d'expansion — sont relatées, bien que sommairement, dans les stèles officielles commémorant les victoires égyptiennes, ainsi que dans les autobiographies des officiers qui ont participé à ces campagnes.

Le plus complet de ces récits privés est l'autobiographie que nous a laissée Ahmosé, fils d'Abana, gravée sur les murs de sa tombe d'el-Kab (voir encadré p.89 sq.). Cette cité, l'antique Nekheb, avait eu maille à partir peu auparavant avec les armées de Koush, puisqu'elle avait subi l'assaut d'une coalition rassemblée par le roi de Kerma contre le royaume thébain (voir p.94). Cet épisode douloureux explique sans doute l'esprit de revanche qui caractérise le récit d'Ahmosé, ainsi que les noms avilissants donnés à ses esclaves ramenés du royaume kermaïte, dont la liste

suit la narration. De façon inattendue dans la société patrilinéaire qu'est l'Égypte ancienne, Ahmosé est désigné par le nom de sa mère, Abana, comme d'ailleurs son père cité plus loin dans le texte, Baba, fils de Raïnet. Ce dernier n'était qu'un simple soldat servant à la fin de la XVII<sup>e</sup> dynastie. Le récit de son fils est donc celui d'une ascension sociale due à ses exploits militaires. L'époque se prêtait bien à de tels destins puisque, par la force de leurs armes, les pharaons du début du Nouvel Empire transformèrent un État-croupion autour de Thèbes en un Empire immense et puissant.

La carrière d'Ahmosé commence sous son homonyme le roi Ahmosis (la différence de transcription est purement conventionnelle), premier pharaon de la XVIII<sup>e</sup> dynastie et vainqueur des Hyksôs. Elle se termine sous le règne de Thoutmosis I<sup>er</sup>, où l'officier, presque quinquagénaire, accomplit ses derniers exploits. Il vivra au moins jusqu'au règne de Thoutmosis II et s'éteindra, à plus de soixante-dix ans, comblé d'honneurs et de richesses.

Embarqué comme mousse dans la flotte de guerre égyptienne, il est ensuite affecté parmi les équipages qui accompagnent le roi Ahmosis dans la reconquête du nord de l'Égypte sur les Hyksôs, la prise d'Avaris, leur capitale, et la poursuite de leurs troupes fugitives jusqu'à Sharouhen, leur base arrière dans le pays de Canaan. Débarrassé de l'occupant hyksôs, Ahmosis tourne ensuite ses armes vers le royaume de Kerma. Il n'est pas question de pousser alors jusqu'à la capitale, encore moins de coloniser le pays, mais d'affaiblir un pouvoir qui fait peser une menace sur l'Égypte fraîchement réunifiée et de créer une large zone de sécurité jusqu'en amont de la deuxième cataracte.

La victoire d'Ahmosis ne mit pas un terme définitif au danger puisque, par deux fois, il lui fallut mater des agressions contre les territoires nouvellement conquis au sud. Nous ignorons qui sont Aata et Tétian. Le premier n'est désigné que par son nom, le second est décrit simplement comme un « ennemi », mais il est vraisemblable d'y voir des princes affiliés au pouvoir de Kerma. Dans toutes ces campagnes, Ahmosé, fils d'Abana, alors très jeune, montra sa bravoure. Il fut nommé « combattant du souverain », un titre suffisamment glorieux pour qu'il en fit le nouveau nom (*Qen-en-pa-beqa*) d'un des captifs qui lui avaient été donnés comme esclaves. Mais le meilleur était à venir pour lui. Vers l'an 9 de son règne, le nouveau pharaon, Amenhotep I<sup>er</sup>, reprit le combat contre Koush. Ahmosé, alors largement trentenaire, accompagna le roi dans cette nouvelle expédition, faisant preuve à la fois de ses talents de marinier et d'ardeur au combat. Ici encore, selon toute vraisemblance, Kerma n'avait pas été atteinte. Le chef d'armée, appelé simplement « archer nubien », fut capturé, mais rien n'indique qu'il s'agissait du roi lui-même.

## Autobiographie d'Ahmosé, fils d'Abana

Inscriptions de sa tombe à el-Kab, vers 1465 av. J.-C.

« Le chef des équipages, Ahmosé, fils d'Abana, juste de voix, parle :

« Je vais raconter à vous tous, je vais vous faire savoir les honneurs qui me sont échus. Je suis quelqu'un qui a été récompensé par l'or sept fois devant le pays tout entier, également par des esclaves hommes et femmes, et qui a été pourvu de nombreuses et grandes terres. Le nom d'un brave est dans ses actes ; ainsi il ne sera jamais oublié dans ce pays. »

Il continue en disant :

« Je fus élevé dans la cité de Nekheb (*el-Kab*). Mon père était soldat du roi de Haute et de Basse-Égypte Séqénérenrê, juste de voix. Son nom était Baba, fils de Raïnet. Je le remplaçai comme soldat sur le vaisseau « Le Taureau sauvage », sous le règne du Seigneur des Deux Terres Ahmosis, juste de voix. J'étais alors un adolescent qui n'avait pas pris femme. Je dormais dans un hamac.

Après avoir fondé un foyer, je fus muté dans la flotte du nord (*ou* sur le vaisseau « Celui du nord ») grâce à ma bravoure, et je suivis le souverain (vie, santé, force) à pied quand il allait et venait sur son char pendant le siège de la ville d'Avaris (*capitale des Hyksôs*). Je fis preuve de bravoure comme fantassin en présence de Sa Majesté. Je fus affecté alors sur le vaisseau Kha-em-Men-nefer (« Celui qui apparaît à Memphis »).

Il y eut un combat naval sur le canal d'Avaris nommé Padjedkou. Je fis du butin et rapportai une main (*la main coupée d'un ennemi abattu*). Comme ce fut relaté au héraut royal, on m'accorda l'or de la bravoure. Puis on reprit les combats en ce lieu et, à nouveau, je fis du butin et rapportai une main. On m'accorda encore l'or de la bravoure.

Ensuite, on combattit en Égypte, au sud de cette ville (*Avaris*). Je ramenai un prisonnier : j'étais descendu dans l'eau, car sa capture s'est faite sur le chemin de l'embarcadère, et je traversai l'eau en le portant. Ce fut relaté au héraut royal et je fus récompensé par l'or une nouvelle fois.

Puis ce fut la prise d'Avaris. J'y capturai un homme et trois femmes, soit au total quatre personnes. Sa Majesté me les donna comme esclaves.

Alors on mit le siège devant (*la ville de*) Sharouhen pendant trois ans. Lorsque Sa Majesté la prit enfin, j'en rapportai du butin : deux femmes et une main. On m'accorda l'or de la bravoure et on me donna mes prisonnières comme esclaves.

Après que Sa Majesté eut massacré les Nomades d'Asie, Elle remonta le fleuve vers la ville de Khenet-hen-nefer pour détruire les Archers de Nubie.

Sa Majesté en fit un grand carnage. Pour ma part, j'en rapportai du butin, à savoir deux hommes vivants et trois mains. Je fus une nouvelle fois récompensé par l'or et on me donna deux femmes esclaves.

Ensuite Sa Majesté navigua vers le nord, le cœur gonflé de joie par ces combats victorieux au terme desquels il avait conquis le sud et le nord.

Puis l'ennemi Aata vint au sud. Son destin engendra sa perte. Les dieux de Haute-Égypte s'emparèrent de lui. Sa Majesté le trouva à Tinet-taâ (*un lieu sur le Nil*). Sa Majesté le fit prisonnier. Tous ses gens furent capturés. Je m'emparai de deux rebelles sur le bateau d'Aata. On me donna cinq esclaves et des lopins de terre, en tout cinq aroures (4 *ha*) dans ma ville. On agit semblablement pour l'ensemble des équipages.

Ensuite vint cet ennemi nommé Tétian. Il avait rassemblé autour de lui des gens pleins de félonie. Sa Majesté le tua. Son entourage cessa d'exister. On me donna trois esclaves et cinq aroures (4 *ha*) dans ma ville.

Ensuite, je transportai en bateau le roi de Haute et Basse-Égypte Djoserkaré (*Amenhotep I<sup>er</sup>*), juste de voix, quand il remonta le Nil vers Koush pour étendre les frontières de l'Égypte.

Sa Majesté s'empara de cet archer nubien au milieu de son armée. On le mit dans les chaînes. Aucun n'y échappa, les fugitifs étant anéantis, comme s'ils n'avaient jamais existé.

Alors, je pris place parmi les troupes d'élite de notre armée parce que j'avais fait preuve d'une bravoure remarquable qui n'avait pas échappé à Sa Majesté. J'avais rapporté deux mains qui furent présentées à Sa Majesté. Alors que l'on cherchait ses gens et ses troupeaux, je capturai un prisonnier qui fut présenté à Sa Majesté.

Je transportai Sa Majesté en Égypte en deux jours, depuis le Puits-d'en-haut. Je fus récompensé par l'or, et on m'amena deux femmes esclaves tirées du butin, sans compter celles que j'avais fait présenter à Sa Majesté. On me nomma « combattant du souverain ».

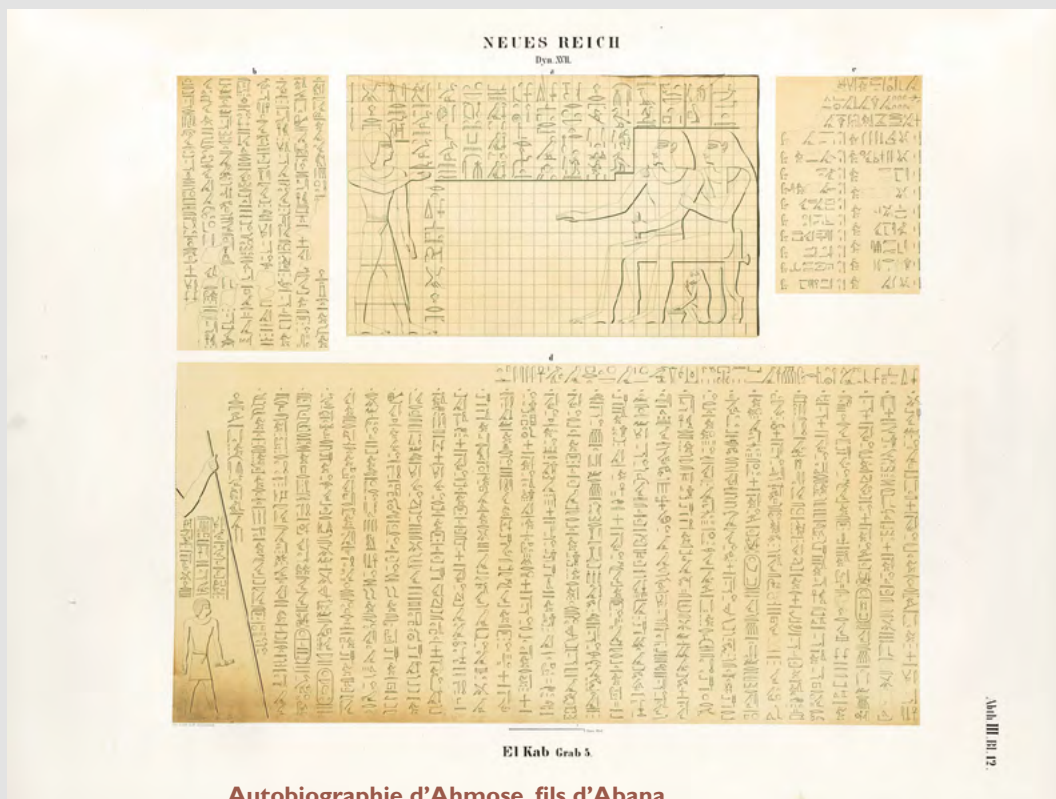
Puis je transportai en bateau le roi de Haute et Basse-Égypte Âa-kheper-ka-Rê (*Thoutmosis I<sup>er</sup>*), juste de voix, quand il remonta le Nil vers la ville de Khenet-hen-nefer, afin de détruire la rébellion à travers les pays étrangers et de repousser les invasions depuis le désert. Je fis preuve de courage en Sa présence quand il fallut forcer le passage en bateau dans les eaux dangereuses de la cataracte, si bien que l'on me nomma « chef des équipages ».

Alors Sa Majesté (vie, santé, force)... (*lacune d'une ligne*). Sur ce, Sa Majesté devint enragée comme une panthère; Elle lança sa première flèche qui se fixa dans la poitrine de cet ennemi. Alors ces [rebelles fuirent], pris de panique devant son uræus (*cobra royal fixé sur la couronne*).

On fit ensuite un carnage parmi eux et leurs gens furent faits prisonniers. Sa Majesté voguea ensuite vers le nord, ayant saisi dans Son poing tous les pays étrangers, et, sur la proue du vaisseau-faucon de Sa Majesté, ce misérable Nubien était [attaché] la tête en bas, jusqu'à ce que l'on aborde à Ipet-Sout [Karnak].

Après ces événements, il y eut une expédition vers le Retjenou (Syrie) pour apaiser sa colère contre les pays étrangers. Lorsqu'Elle parvint à Naharina (Mittani), Sa Majesté (vie, santé, force) trouva cet ennemi en train de rassembler ses troupes. Sa Majesté en fit un grand carnage. Innombrables furent les prisonniers que Sa Majesté ramena de ses victoires. J'étais dans les troupes d'élite et Sa Majesté vit ma bravoure, car je ramena un char, son cheval et son conducteur prisonnier, ce qui fut rapporté à Sa Majesté. Une nouvelle fois, je fus récompensé par l'or.

Je suis devenu vieux. J'ai atteint le grand âge et ai continué à recevoir les mêmes faveurs et l'amitié de [mon souverain]. Je repose désormais dans la tombe que j'ai fait construire moi-même. >>>



**Autobiographie d'Ahmose, fils d'Abana.**

Tombe d'el-Kab, vers 1645 av. J.-C., d'après Carl Richard Lepsius,

Denkmäler aus Aegypten und Aethiopien, vol. III, pl. 12.

## La défaite du royaume de Kerma

- ◀ Sous le règne suivant, celui de Thoutmosis I<sup>er</sup>, l'expédition contre Koush, lancée dès l'an 2 (à placer sans doute peu avant 1500 av. J.-C.), prit une toute autre ampleur et porta un coup sévère au royaume de Kerma. Ahmosé, maintenant cinquantenaire, ne s'illustra plus sur les champs de bataille mais mit à profit sa longue expérience de marinier pour conduire en sûreté la flotte royale à travers les rapides de la cataracte. Sans doute s'agissait-il de la troisième, que les Égyptiens abordaient en effet pour la première fois. Cet exploit lui valut d'être promu au rang de « chef des équipages » (parfois traduit aussi par « amiral »), le plus haut grade qu'il atteignit dans sa longue carrière. L'année suivante, parvenu avec les troupes égyptiennes jusqu'au Mittani, royaume situé au nord de l'Euphrate, il terminera ce parcours brillant à la tête d'un détachement, amenant un attelage ennemi et son aurige prisonnier devant le souverain.

Si les campagnes de Nubie des pharaons précédents sont mal connues en dehors de ce témoignage, celle de Thoutmosis I<sup>er</sup> est détaillée par des inscriptions officielles et confirmée par l'archéologie. Dans son autobiographie, Ahmosé, fils d'Abana, décrit la mise à mort du chef des armées nubiennes, dont le cadavre est ramené jusqu'à Thèbes, fixé dans une position infamante à la coque du vaisseau royal. S'agissait-il cette fois du roi de Kerma ? On serait tenté de le croire, mais le texte qui le désigne comme « cet ennemi » ou « ce misérable Nubien » est très imprécis.

Deux sites du Soudan ont gardé la trace écrite de la conquête égyptienne. À quelques kilomètres au nord de Kerma, au centre de la troisième cataracte, les rochers granitiques de Tombos sur la berge du Nil sont ainsi gravés de panneaux hiéroglyphiques de grandes dimensions proclamant la victoire de Thoutmosis I<sup>er</sup> sur les Kermaïtes (*Nḥsy.w*). Un peu en retrait du fleuve, sous le couvert des arbustes, un ensemble de blocs portent des inscriptions datées de différents souverains de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, dont une très grande au nom de Thoutmosis I<sup>er</sup>. Cette « stèle » de Tombos narre la victoire des armées de Pharaon avec un luxe de détails sanguinolents. Elle indique que le roi de Kerma a été « renversé » mais non pas qu'il a été tué, ce qui laisse supposer que le cadavre ramené en Égypte est sans doute celui du général ennemi. Dans une stèle ultérieure de Thoutmosis II, le scribe précisera d'ailleurs que le roi de Kerma avait fui et non qu'il avait perdu la vie.

L'autre site se trouve très loin en amont, à proximité de la cinquième cataracte, peu avant la grande boucle en « S » du Nil. Près du village de Kourgous s'élève dans la plaine une haute roche blanche, appelée *Hajr-el-Merwa*, où des inscriptions ont été gravées par les Égyptiens aux noms

de Thoutmosis I<sup>er</sup> et Thoutmosis III. Autour de la représentation d'un lion en marche, le premier texte proclame que la frontière de l'Empire a été fixée en ce lieu et énumère les malédictions qui pèseraient contre les ennemis qui la transgresseraient. Il est toutefois assez vraisemblable que la mainmise sur cette région se soit faite par une seconde expédition empruntant la route du désert depuis Korosko. Cette tactique consistant à prendre en tenaille le territoire nubien des deux côtés de la grande boucle est dictée par la géographie même de la vallée du Nil. On suppose que c'est ainsi que procéda le pharaon Psammétique II en 591 av. J.-C. lorsqu'il ravagea le royaume de Napata. Le général anglais Kitchener, lors de sa campagne de 1897-1898 contre l'État mahdiste au Soudan, a également employé cette stratégie. Du coup, on ne peut certifier que l'ensemble du territoire kermaïte passa sous le contrôle des Égyptiens.

L'archéologie récente confirme en tout cas la prise de la capitale sous le règne de Thoutmosis I<sup>er</sup>. En 1994, les travaux de l'université de Genève à Kerma se sont en effet portés sur un endroit situé à un kilomètre au nord de la cité royale, marqué par un kôm couvert de tessons de céramique dont la couleur explique le nom : Doukki Gel, en nubien moderne « la butte rouge ». La fouille sous la direction de Salah el-Din Mohammed Ahmed et de Charles Bonnet révéla assez rapidement un impressionnant ensemble culturel égyptien, complété ou rebâti à de nombreuses reprises durant la XVIII<sup>e</sup> dynastie, puis aux époques napatéenne et méroïtique. Les premiers temples, totalement refaits sous la reine Hatchepsout, avaient été bâtis sous le règne de son père Thoutmosis I<sup>er</sup>. Au fur et à mesure que les travaux des archéologues avançaient vers le sud et l'est de l'ensemble central, de nouveaux bâtiments furent dégagés. Tout d'abord, des temples locaux, de forme circulaire et entourés de bastions. Bien que fondés avant la conquête, détruits puis rebâti, ils ont continué à fonctionner en même temps que les sanctuaires pharaoniques, ce qui laisse supposer que les deux cultes, égyptien et koushite, ont finalement pu coexister pacifiquement. Ensuite, deux palais cérémoniels sont apparus au sud-ouest et au nord-est des constructions pharaoniques. Édifiés également sous Thoutmosis I<sup>er</sup>, ils forment avec les trois temples contemporains un complexe entouré de puissants bastions qui correspond à ce que les Égyptiens appelaient un « ménénou », c'est-à-dire un centre administratif et religieux fortifié sur les marches de l'Empire.

Plus récemment encore, depuis 2012, de vastes palais cérémoniels en brique crue ont été mis au jour sur le site de Doukki Gel. Il s'agit d'édifices circulaires, renforcés d'épais bastions et comportant un nombre extraordinaire de colonnes très rapprochées qui limitaient la circulation à l'intérieur. Cette architecture étonnante n'est pas attestée dans la cité

royale de Kerma. Les seuls parallèles connus sont lointains et tardifs, comme le mausolée des rois du Buganda à Kasubi, près de Kampala, qui remonte au XIX<sup>e</sup> siècle.

Charles Bonnet et Dominique Valbelle ont émis l'hypothèse que ces palais aient appartenu aux chefs d'une coalition rassemblée par les derniers souverains de Kerma. L'inscription de la tombe de Sobeknakht à el-Kab atteste l'attaque, sous la XVII<sup>e</sup> dynastie, d'armées où plusieurs ethnies, dont les Medjay et les gens de Pount, étaient rassemblées autour des guerriers de Koush. De plus, dans la stèle de Tombos citée ci-dessus, Thoutmosis I<sup>er</sup> mentionne des auxiliaires venus aider le souverain de Kerma, sans préciser leur origine. Or, les premiers palais retrouvés à Doukki Gel sont clairement datés, grâce à la céramique, de la période finale du royaume. Cette hypothèse reste néanmoins fragile et il faut espérer que de nouveaux éléments viendront la corroborer.

La destruction de la capitale et l'édification d'un complexe fortifié ne donneront toutefois pas le coup de grâce au royaume de Kerma. Dès l'an 3, Thoutmosis I<sup>er</sup> quitte en effet la Nubie et laisse le vice-roi Touro, le premier « fils royal » (l'adjonction « de Koush » se fera un siècle plus tard), auparavant commandant de la forteresse de Bouhen, administrer la nouvelle colonie. S'acquitta-t-il de cette tâche à la satisfaction de son souverain ? La suite des événements laisse supposer que non. Il est d'ailleurs vite remplacé par un nouveau vice-roi, Seni.

Dix ans après l'expédition contre Kerma menée par Thoutmosis I<sup>er</sup>, son fils Thoutmosis II monte sur le trône, sans doute à un très jeune âge. Dès sa première année de règne, il est informé que Koush s'est ressaisie, bien que divisée en trois principautés indépendantes dirigées par les enfants du souverain précédent. La stèle d'Assouan qui relate ce sursaut des Koushites précise que les « ménénou » construits sur l'ordre de Thoutmosis I<sup>er</sup> sont victimes d'attaques où des hommes et des troupes sont raziés. La situation était bien plus grave puisque les bâtiments égyptiens de Doukki Gel avaient été détruits, alors que la cité de Kerma, incendiée durant la campagne précédente, était partiellement restaurée.

La réaction du nouveau pharaon ne se fit pas attendre. Il envoya ses troupes et mit fin à la révolte, écrasant les Koushites, vraisemblablement fragilisés par la division du pays en trois royaumes. On ne ramena vivant que l'un des jeunes princes et son escorte, sans doute pour le rééduquer à l'égyptienne dans ces écoles appelées *kap*, avant de le renvoyer comme administrateur dans son pays, une pratique qui se répandit sous la XVIII<sup>e</sup> dynastie.



## L'établissement de l'administration égyptienne

La campagne de Thoutmosis II fut suivie d'une autre, sans doute vers 1470 av. J.-C., sous le règne de son épouse Hatchepsout. Il semble que ces opérations mirent un terme à l'instabilité de la conquête. Plusieurs opérations militaires sont signalées sous les règnes suivants mais elles ne paraissent pas avoir revêtu l'ampleur des précédentes. La cité de Kerma fut définitivement abandonnée et le ménéou de Doukki Gel, reconstruit sur une échelle plus ambitieuse. Les forteresses de Basse-Nubie bâties sous le Moyen Empire, que les premiers pharaons de la XVIII<sup>e</sup> dynastie avaient en partie restaurées, furent dotées de temples en grès à Qoubban, Koumma et surtout Bouhen. Sur ce dernier site, la reine Hatchepsout fit bâtir pour le dieu Horus un superbe édifice entouré de colonnes, précédé d'une cour hypostyle et orné de peintures splendides que l'on peut encore admirer dans les jardins du musée de Khartoum où ces sanctuaires ont été remontés durant la campagne de sauvetage des monuments de Nubie consécutive à l'érection du haut barrage d'Assouan. À Koumma, aux abords de la deuxième cataracte, un nouveau temple fut consacré aux dieux égyptiens adorés près d'Assouan, Khnoum et Dédoun, mais on leur adjoignit le culte de Sésostri III divinisé, afin de placer la nouvelle conquête sous le patronage du pharaon qui, au Moyen Empire, avait assuré la mainmise de l'Égypte sur la Basse-Nubie et achevé la construction des forteresses qui protégeaient la nouvelle frontière.

Thoutmosis III mena plusieurs expéditions en Nubie, la plupart en tant que chef d'armée de sa tante et corégente Hatchepsout. La quatrième est fameuse pour la chasse au rhinocéros qu'il fit représenter dans le temple d'Ermant en Égypte. Sur le rocher de Kourgous, entre la quatrième et la cinquième cataracte, à côté de l'inscription de son aïeul Thoutmosis I<sup>er</sup>, il en fit graver une seconde presque identique où il figure également comme un lion en marche. Soucieux d'établir sa domination sur la totalité de l'ancien royaume de Kerma, il fonda des centres religieux et administratifs dans des lieux jusqu'alors peu touchés par la domination égyptienne et qui avaient peut-être servi de refuges face aux expéditions pharaoniques. C'est notamment le cas de Napata, au milieu de la grande boucle du Nil, où il établit un ménéou appelé justement « celui qui extermine les habitants du désert » (une désignation habituelle des étrangers hostiles), comme le rappelle une stèle de l'an 47 (soit la 25<sup>e</sup> année de son règne personnel) retrouvée en ce lieu. C'est sous son règne que commence, en effet, au pied du Gèbel Barkal déjà désigné dans la stèle comme la « montagne pure », l'édification de sanctuaires qui se continuera jusqu'à l'époque méroïtique. Aujourd'hui encore, bien que cerné par les faubourgs de la ville moderne de Karima et enlaidi par la construction d'une route goudronnée qui le contourne, le site du Gèbel Barkal garde

une aura qui impressionne toujours le visiteur. Ce massif de grès isolé, culminant à 90 m au-dessus de la plaine sur la rive droite du Nil, est un relief tabulaire de forme très régulière, avec des falaises abruptes sur trois de ses côtés. Au sud, il est flanqué d'une aiguille inaccessible de 70 m de hauteur dont le contour, par un caprice de la nature, évoque un personnage debout, coiffé de la couronne blanche de Haute-Égypte (voir p.125 sq.). Les Égyptiens y virent la silhouette d'un cobra royal dressé, comme celui qu'arborent les couronnes pharaoniques, ainsi que l'atteste la représentation de cette « montagne pure » dans le temple d'Abou Simbel érigé par Ramsès II deux siècles plus tard. Le dieu Amon y est figuré assis sous un dais qui évoque le relief du gébel, précédé d'un large cobra coiffé de la couronne blanche. Plus tard encore, à la fin de la XXV<sup>e</sup> dynastie, le pharaon koushite Taharqo fera bâtir dans le gébel un hémispéos (temple en partie creusé dans la falaise) où il est représenté face à Amon de Napata, semblablement assis dans la montagne flanquée du cobra, coiffé cette fois d'un disque solaire. Le gébel est ainsi supposé abriter une des résidences du dieu. Cette origine nubienne d'Amon apparaît çà et là dans les textes égyptiens. Elle y est parfois liée, comme dans un ostracon de Deir el-Medineh, à l'origine de la crue venue également du sud. Elle constitue aussi une revendication de légitimité sur le territoire soudanais, le pharaon étant fils d'Amon et donc l'héritier de son pays d'origine. Les pharaons koushites de la XXV<sup>e</sup> dynastie, originaires du Soudan, sauront très habilement retourner l'argument pour asseoir leur légitimité sur le trône d'Égypte.

Dans ses deux représentations citées ci-dessus, Amon de Napata est figuré avec une tête de bélier. C'est sous la XVIII<sup>e</sup> dynastie qu'apparaît cette forme dite « criocéphale » du dieu. Il s'agit manifestement d'une spécificité nubienne dès l'origine. Certes, les Égyptiens connaissent déjà un dieu criocéphale, Khnoum, maître d'Éléphantine. Mais il est représenté avec des cornes horizontales torsadées, qui correspondent à la ramure de la race dite *ovis aries longipes*. La forme d'Amon criocéphale présente une race différente, dite *ovis aries platyura*, aux cornes recourbées en spirale. Amon est figuré tout au long de l'histoire égyptienne comme un dieu d'apparence totalement humaine, dont l'unique trait caractéristique est la coiffure composée d'un mortier et de deux hautes plumes. Le seul animal qui lui est associé avant le Nouvel Empire est l'oeie. En revanche, le dieu principal de la religion kermaïte était très certainement un bélier, comme nous l'avons vu au chapitre précédent. La fusion des deux divinités principales du panthéon égyptien et du panthéon local et la reconnaissance par le pouvoir pharaonique de cette nouvelle forme du dieu dynastique font sans doute partie d'une politique de conciliation des élites locales qui contrebalançait la domination par la force. Cette représentation d'Amon restera d'ailleurs rare sur le sol égyptien proprement dit, à l'exception de l'allée de béliers qu'Amenhotep III fit ériger à Karnak. Nous avons vu que,

### Temple de Semna,

Dédou et le roi

Thoutmosis III. ►





**Gébel Dosha**, le Nil et un graffito égyptien.



**Gébel Dosha**, inscription du scribe Keny.

◀ semblablement, les temples locaux de Doukki Gel avaient été rebâti après les destructions de la conquête, formant un véritable quartier religieux koushite à l'ouest du complexe culturel égyptien.

La ville de Kerma/Doukki Gel, sous son nom égyptien de Pnoub (transcription grecque tardive de *P3-nbs* « le jujubier »), loin d'être rayée de la carte, connaîtra ainsi un nouvel essor sous la domination égyptienne. C'est également sous Thoutmosis III qu'est entreprise la construction d'un temple d'Amon en pierre sur l'île de Saï. En Moyenne Nubie, dans la région où Amenhotep III fera construire Soleb et Sedeinga, le spéos (temple rupestre) du Gèbel Dosha a été également fondé par Thoutmosis III, dont le cartouche apparaît sur les murs du sanctuaire. Enfin, en Basse-Nubie, Thoutmosis III fit bâtir à Semna un nouveau temple dédié à Sésostri III divinisé et au dieu Dédoun « qui préside à la Terre de l'Arc ». À Koumma et à Bouhen, il fit effacer les cartouches de la reine Hatchepsout et les fit remplacer par le nom de son père Thoutmosis II ou le sien. Cette *damnatio memoriae* est attestée sur l'ensemble de l'Empire. Bien que tardive durant le règne personnel de Thoutmosis III, elle est généralement interprétée comme un déni de légitimité à l'égard d'une régente qui se proclama roi (et fut d'ailleurs représentée comme un pharaon mâle), spoliant les droits de l'héritier légitime.

Sur le plan administratif, de nouveaux « fils royaux », vice-rois de Nubie, furent nommés, Nehi dès le règne de Hatchepsout, puis Paenrè sous Thoutmosis III. On ne saurait voir en eux des administrateurs coloniaux : ils résident en effet à Thèbes, où ont été retrouvées la plupart de leurs sépultures, et sont parfois en charge également des nomes (provinces) les plus méridionaux d'Égypte, au nord d'Assouan. Leur rôle principal est d'assurer l'acheminement auprès de Pharaon du tribut dû par les deux provinces nubiennes de Wawat (Basse-Nubie) et Koush (tout le sud de la colonie). Dans le tribut de Wawat figure l'apport le plus précieux, l'or extrait des mines du Wadi Allaqi et du Wadi Gabgaba, situées dans le désert Arabe à l'est de Qoubban. Grâce à l'affermissement de la domination égyptienne, le tribut de Nubie rentra régulièrement et nous en possédons des attestations pour presque toutes les années entre l'an 31 et 42 de Thoutmosis III. Les vice-rois accomplissent des tournées régulières en Nubie, mais ils y seront un peu plus tard représentés de manière permanente par deux gouverneurs délégués, l'un à Aniba (au nord d'Abou Simbel) pour la province de Wawat et l'autre à Soleb puis à Amara, au nord de l'île de Saï. La gestion des nouveaux territoires n'est pas sans rappeler l'*indirect rule*, la politique coloniale de l'Empire britannique. Si les plus hauts échelons de la direction des provinces et des temples sont tenus par des fonctionnaires égyptiens, ils font largement appel aux élites locales

pour administrer le quotidien. On sait par exemple qu'en Basse-Nubie il continue d'exister des principautés indigènes comme Miam, Baket ou Teh-Khet, avec à leur tête des dynasties de potentats locaux étroitement contrôlés par le pouvoir colonial et souvent fortement égyptianisés. Certains des gouverneurs de Wawat et de Koush sont eux aussi d'origine nubienne.

Au sud de Kerma/Pnoub, aucune attestation n'a été trouvée jusqu'ici de l'autorité des vice-rois ou de leurs délégués. On ignore comment étaient gérées ces régions, que les textes égyptiens appellent Karoy et Irem, sans que nous puissions exactement connaître leur extension géographique. La seule entité coloniale connue est le « ménénou » fondé au Gêbel Barkal qui, comme tous ces types d'établissement, disposait de sa propre administration. Karoy était une région riche en or, peut-être située autour de la cinquième cataracte, qui contribuait au tribut nubien. Irem compte parmi les ennemis de l'Égypte contre lesquels des opérations militaires étaient régulièrement entreprises, y compris par Thoutmosis III qui en ramena quatre princes prisonniers en Égypte. Beaucoup plus au sud encore, sans doute entre l'actuel Kassala à l'est du Soudan et la côte érythréenne, se trouvait le pays de Pount dont le territoire sans doute s'étendait aussi de l'autre côté de la mer Rouge. Situé hors de la zone d'influence de l'Égypte, il était atteint durant le Moyen Empire par des expéditions maritimes au départ du port égyptien de Mersa Gawasis, notamment pour rapporter l'oliban, l'encens véritable, indispensable au culte des dieux. Sous le règne d'Hatchepsout, une nouvelle expédition fut organisée, comme l'attestent les reliefs bien connus du temple de la reine à Deir el-Bahari. Bien que le point soit discuté, le voyage se fit probablement à nouveau par la mer Rouge. Toutefois, des mentions du « tribut » de Pount sont attestées durant les règnes suivants, sans que l'on ait trace de nouvelles expéditions maritimes. Le terme de « tribut » (égyptien *jnw*) est évidemment une exagération de la propagande royale, et les biens ainsi acquis l'ont été très probablement par des échanges. Il n'est pas impossible qu'ils se soient faits cette fois par voie terrestre, auquel cas il faut supposer que des réseaux d'échange incluant les contrées entre Koush et l'est du Soudan, comme il en existait sous l'Ancien Empire (voir le récit de Herkhouf au chapitre précédent, p. 73 sq.), aient été rétablis.

## La Nubie à la fin de la XVIII<sup>e</sup> dynastie

Durant la seconde moitié de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, l'emprise de l'Égypte sur la Nubie ne fit que se consolider. Les opérations militaires devinrent plus rares. Dans une stèle retrouvée à Amada et datée de l'an 7 (vers 1420 av. J.-C.) d'Amenhotep II, fils et successeur de Thoutmosis III, on trouve cet étonnant passage qui relate comment ce roi, réputé pour ses performances

physiques, tua de sa masse d'armes sept chefs ennemis, durant la campagne menée en Syrie. Leurs cadavres furent fixés à la proue des navires jusqu'au retour à Thèbes. Les corps furent exhibés sur les murs de la capitale égyptienne, mais l'un d'entre eux fut amené jusqu'en Nubie. Il fut suspendu aux murailles du *ménénou* du Gébel Barkal, désigné, pour la première fois dans l'histoire, du nom de «Napata». Cette macabre démonstration de puissance, destinée à décourager les révoltes, rappelle évidemment le traitement réservé au corps du général ennemi lors de la grande campagne de Nubie de son bisaïeul Thoutmosis I<sup>er</sup>. Durant son règne, Amenhotep II nomma un nouveau vice-roi en la personne d'Ousersatet. Plusieurs de ses inscriptions ont été retrouvées, dont une stèle de Semna, aujourd'hui au musée de Boston. Son contenu est particulièrement intéressant mais, hélas, comporte des passages assez obscurs. Ousersatet y cite en effet une lettre officielle envoyée par le pharaon en l'an 23 à l'occasion de l'anniversaire de son accession au trône et rédigée «au moment où il se mettait à boire et à célébrer la fête». L'étrangeté de certaines parties du message, les invectives réelles ou supposées à l'égard des peuples ennemis ou conquis ont conduit quelques égyptologues à accuser Amenhotep II de «racisme», voire d'avancer que la lettre a été rédigée sous l'effet de l'ivresse.

Une étude publiée en 2014 par John C. Darnell tente de mettre de l'ordre dans l'interprétation du texte et de dédouaner le pharaon des accusations dont il a été l'objet. Le souverain rappelle en introduction la vaillance du futur vice-roi durant les combats de Syrie, détaille les servantes originaires de cette région qui lui ont été données en butin, lui conseille de ne pas montrer d'indulgence envers les gens de Koush et de se méfier d'eux et de leurs magiciens. Il termine par l'évocation peu claire, illustrée de plus par une métaphore complexe, des questions de recrutement local dans le personnel administratif du vice-roi. Si difficile qu'elle soit à interpréter, la stèle d'Ousersatet nous livre de précieuses informations sur l'administration égyptienne des territoires nubiens. Le vice-roi est choisi parmi les serviteurs les plus sûrs du souverain, qui le connaît personnellement et se tient parfaitement informé de tous ses faits et gestes. Ce lien très étroit explique le titre étonnant de «fils royal» pour un haut fonctionnaire qui n'est jamais de sang dynastique: il se doit d'avoir envers le monarque la loyauté qu'un fils aurait envers son père. S'il lui faut tenir d'une main de fer les nouveaux sujets de Pharaon, il associe les élites nubiennes à l'administration de la colonie. En retour de la confiance royale, il est tenu de tout faire pour que le tribut annuel de Wawat et de Koush soit apporté devant le souverain, ainsi que l'illustre la lunette de la stèle d'Ousersatet où l'on voit le vice-roi offrant à Amenhotep II, qui trône sous un dais, les produits de la colonie et, avant tout, l'or sous forme de colliers.

Alors qu'Amenhotep II et son successeur Thoutmosis IV ont essentiellement construit en Basse-Nubie et sur une échelle relativement réduite, le long règne d'Amenhotep III (vers 1390 à 1352 av. J.-C.) voit l'édification du plus grand temple égyptien du Soudan, celui de Soleb. Cet édifice imposant, mesurant à l'origine 172 m de longueur (depuis le pylône extérieur), fait partie des trois réalisations architecturales majeures de ce pharaon bâtisseur, avec le temple de Louxor et celui de Kôm el-Hettan, connu par les colosses de Memnon. Il fut achevé pour la commémoration du premier jubilé (« fête Sed ») d'Amenhotep III, marquant ses trente ans de règne, et était consacré à Amon et à Nebmaâtrê, la forme divinisée du pharaon, portant son nom de couronnement. Il comportait une allée monumentale ornée de statues de bélier, figures de l'Amon nubien, et de deux lions de granit rouge, aujourd'hui au British Museum. Un autre temple de moindre dimension fut érigé à 14 km au nord, sur le site de Sedeinga. Il était dédié à la reine Tiyi, grande épouse royale d'Amenhotep III, mais également à Nebmaâtrê dont le cartouche apparaît en hiéroglyphes géants sur les architraves, comme à Soleb.

La question se pose de savoir pourquoi ce pharaon avait choisi cette région isolée entre deuxième et troisième cataracte pour y édifier un ensemble architectural qui dépasse de loin toutes les autres constructions — essentiellement des aménagements — qu'il avait entrepris en Nubie. Des hypothèses assez fantaisistes ont été avancées, accordant à Tiyi une origine locale. Elles sont en bonne partie fondées sur la sublime statuette de la reine (aujourd'hui conservée au musée de Berlin) dont les traits ne sont pas sans rappeler ceux d'une Nubienne. Mais c'est essentiellement le matériau, un buis sombre autrefois peint, qui donne cette impression. La famille de Tiyi est bien connue et ses deux parents, dont les momies ont été retrouvées dans la vallée des Rois, sont originaires d'Akhmîm, au nord de Thèbes. On sait qu'en l'an 5 Amenhotep III mena une campagne en Nubie, conduisant ses armées jusqu'au pays de Miou, sans doute près de Dangeil, en amont de la cinquième cataracte. Il est assez plausible que c'est lors de cette expédition qu'il choisit les deux sites de Soleb et de Sedeinga pour l'édification des deux temples. C'est peut-être aussi à cette époque que fut décidée l'installation à Soleb d'un délégué du vice-roi pour la province de Koush. Bien qu'isolé, le lieu n'était pas dépourvu de valeur stratégique puisqu'il se situait au débouché des pistes du désert Libyque et permettait à la fois de stopper d'éventuelles incursions des tribus de l'ouest et de réceptionner certains produits africains venus du Kordofan et du Darfour par cette route. Les fouilles du temple de Soleb sous la direction de Michela Schiff-Giorgini, de 1957 à 1977, ont montré que la construction s'était étalée sur 32 ans, avec une première phase se terminant la 17<sup>e</sup> année et un regain d'activité





**Le temple de Soleb**, bâti par Amenhotep III.



**Salle hypostyle de Soleb**, prisonnier nubien.



**Colonne Nord**, portant deux cartouches au nom de Nebmaâtré.



**Le temple de Soleb**, bâti par Amenhotep III (vues aériennes prises en octobre 2015).





**Soleb**, la salle hypostyle.



**Soleb**, le temple vu de l'est.



**Soleb**, cartouche martelé d'Amenhotep III et (en incrustation) inscription usurpée par Akhenaton.



**Sedeinga**, octobre 2015, le temple de la reine Tiye, grande épouse royale d'Amenhotep III, avant les travaux.



**Saï**, tombes de la XVIII<sup>e</sup> dynastie.

**Temple de Semna**, inscription au nom de Thoutmosis III. ►

Fragment of an ancient Egyptian hieroglyphic inscription on a wooden surface. The visible text consists of three main groups of symbols:

- Group 1 (Top):** A vertical column of symbols including a lotus flower, a circle, and a semi-circle.
- Group 2 (Middle):** A large cartouche containing a scarab beetle, a bird, and a circle.
- Group 3 (Bottom):** A large cartouche containing a bird, a lotus flower, and a circle.

The inscription is partially obscured by a vertical crease and shows signs of wear and damage.

◀ la 28<sup>e</sup> année. Le temple, initialement prévu comme sanctuaire d'Amon et de Nebmaâtré (on ne pouvait prévoir alors que le pharaon atteindrait sa trentième année de règne), aurait donc été achevé vers l'an 25, puis repris en l'an 33 pour commémorer après coup le premier jubilé du roi. L'édifice aurait donc été prêt pour le second jubilé célébré en l'an 34. Les aménagements ultimes dateraient en conséquence de l'an 37, la dernière année de règne d'Amenhotep III.

Parmi les hauts dignitaires entourant le roi dans les scènes du jubilé figure un homme-clef du pouvoir royal en Nubie : Mérymosé, « fils royal de Koush ». À une date indéterminée, il a succédé à un vice-roi nommé Amenhotep. Il semble avoir exercé cette fonction durant une longue période. Parmi les nombreuses inscriptions qu'il nous a laissées, une stèle de Semna nous renseigne sur l'organisation militaire de la colonie. Elle décrit une campagne contre le pays d'Ibehet, de localisation incertaine. Il ne s'agit pas d'une opération importante qui aurait nécessité le renfort des troupes royales, voire l'intervention du souverain : le nombre d'ennemis tués s'élève à 312 et celui des prisonniers à 740. La stèle détaille le recrutement de l'armée, entièrement composée de soldats issus des villages compris entre Qoubban et « le ménénou de Tery, soit une distance de 52 *iterou* (544 km) de navigation ». Elle évoque le vice-roi procédant lui-même à la nomination de commandants parmi les recrues. Cette levée de troupes chez les ennemis d'hier, même si l'on devine qu'elle ne se fit pas sans contrainte, montre bien que la situation avait changé en Nubie depuis les campagnes sanglantes des débuts de la XVIII<sup>e</sup> dynastie.

Sous le règne d'Akhenaton, puis celui de Toutânkhamon, alors que l'Égypte était en difficulté sur les frontières asiatiques de son Empire, l'emprise sur la Nubie resta intacte. De nombreuses constructions furent entreprises. Dans le cadre de la révolution religieuse qu'il prôna durant les onze dernières années de son règne, Akhenaton modifia profondément les temples d'Amon à Kerma/Pnoubes et au Gébel Barkal afin d'en faire des sanctuaires dédiés à son dieu unique Aton, le disque solaire. Un nouveau ménénou fut érigé à Sésébi, 50 km au sud de Soleb : les trois colonnes qui subsistent du temple portent encore, profondément incisé dans le grès, le disque d'Aton, malgré l'usurpation des lieux sous Séthi I<sup>er</sup> au début de la XIX<sup>e</sup> dynastie. Sur le plan administratif, un « fils royal de Koush », Djéhoutimosé, est nommé. Une des preuves les plus éclatantes du contrôle royal sur la Nubie et du zèle de ce nouveau vice-roi est l'aspect systématique des martelages dont le nom d'Amon a été victime. À Sedeinga, par exemple, deux stèles et un pan de chapelle de temple ont récemment été retrouvés réutilisés dans la nécropole méroïtique. Sur tous ces éléments, le nom et parfois la totalité de la figure d'Amon ont été martelés, puis restaurés (dans deux des monuments) sous



le règne de Toutânkhamon. Sur les architraves, Akhenaton a semblablement fait effacer le nom de naissance de son père, Amenhotep («Amon est satisfait»), et remplacer par son nom de couronnement (et de divinisation), Nebmaâtrê. À Soleb, c'est parfois le nom d'Akhenaton qui a été substitué à Amenhotep et, en quelques endroits, on a oublié de rétablir le cartouche original sous les règnes suivants. À Saï, on a même poussé le zèle jusqu'à marteler dans une titulature royale le nom de Thèbes, la ville d'Amon. Peu après l'arrivée de Toutânkhamon au pouvoir vers 1336 av. J.-C., les cultes traditionnels revinrent en grâce. Malgré la brièveté de son règne personnel, ce roi n'est pas resté inactif en Nubie. Il fit notamment bâtir un temple à Kawa, au sud de Kerma, effaçant peut-être toute trace d'Akhenaton sur un premier sanctuaire dédié par son père au culte du disque solaire, puisque le nom égyptien du lieu était (et curieusement restera) Gematon, «celui qu'a trouvé Aton».

À la tête de la colonie fut nommé un nouveau « fils royal de Koush », appelé Houy, qui avait commencé sa carrière comme scribe du vice-roi Mérymosé sous Amenhotep III. Il est surtout connu pour les fresques superbes de son tombeau de la vallée des Nobles, près de Thèbes, qui dépeignent le tribut nubien apporté devant Toutânkhamon. Dans une des scènes, Houy est accueilli par les deux gouverneurs délégués qui le représentent de manière permanente en Nubie : celui de Wawat, établi désormais à Faras, près de la deuxième cataracte, et Aménémopé, gouverneur de Koush, qui résidait à Soleb et y sera inhumé.

Ce dernier offre un bon exemple de la façon dont les Égyptiens intégrèrent les élites locales dans l'administration de la Nubie. Originaire de Miam, une des principautés de Basse-Nubie laissée en place par les conquérants autour d'Aniba, il reçut une éducation égyptienne et commença sa carrière, à l'instar de Houy, comme scribe auprès du vice-roi Mérymosé sous le règne d'Amenhotep III. Il fut ensuite intendant des travaux du vice-roi Djéhotimosé sous Akhenaton, puis termina sous Toutânkhamon comme gouverneur de Koush, représentant du vice-roi Houy dans cette province méridionale. Un autre membre de sa famille, Heqanéfer, fut élevé à la cour thébaine comme « enfant du *kap* » (cette école où l'on intégrait des jeunes princes étrangers), puis fut nommé prince de Miam. Son tombeau édifié près de Tochka d'Égypte est celui d'un haut fonctionnaire égyptien, dont il arbore tant le costume que l'apparence physique.

Pourtant, dans les fresques de la tombe de Houy, il figure, auprès des autres grands de Wawat, vêtu à la nubienne d'une peau de panthère, une plume d'autruche fixée dans la coiffure et sous des traits incontestablement nubiens. Égyptien chez les Nubiens, Nubien chez les Égyptiens, Heqanéfer est caractéristique de cette élite acculturée qui préfigure l'émergence de la dynastie de Napata.

## La fin de la domination égyptienne

Sous la XIX<sup>e</sup> dynastie, la colonie nubienne continua à fonctionner selon ces principes. Le siège des deux gouvernorats était désormais fixé à Faras, puis à Akcha pour Wawat et à Amara pour la province de Koush. Le tribut annuel rentrait régulièrement et l'on en trouve une description picturale très détaillée dans les reliefs du temple de Beit el-Wali, en Basse-Nubie, commencé sous Séthi I<sup>er</sup> (env. 1294-1279) et achevé au début du règne de Ramsès II (env. 1279-1212). Rien n'y manque : bœufs, animaux sauvages vivants (dont des singes, un ibex, une gazelle, un girafon, un guépard et un lion), peaux de panthère, plumes et œufs d'autruche, madriers d'ébène, défenses d'éléphant, or, huiles précieuses, produits manufacturés divers comme les arcs, les éventails ou les chaises de luxe. Sous Ramsès II, d'importants travaux architecturaux marquèrent durablement le paysage nubien. Successivement, les temples de Beit el-Wali, Akcha, Amara-Ouest, Derr, Ouadi es-Seboua et Gerf Hussein furent construits ou achevés durant son règne. La plupart d'entre eux sont situés en Basse-Nubie et ponctuent de nos jours le grand tour de Nubie égyptienne qu'effectuent les touristes qui embarquent à Assouan. Aucun d'entre eux, cependant, n'a conservé sa localisation d'origine, puisqu'ils étaient menacés par le lac de retenue du haut barrage d'Assouan et ont été déplacés entre 1963 et 1964 dans le cadre d'une collaboration internationale dirigée par l'Unesco. Mais le joyau suprême de ce diadème posé sur le front de la Basse-Nubie est incontestablement Abou Simbel. Taillés dans le roc en l'espace de vingt ans, ses deux temples sont consacrés à Ramsès II divinisé et à sa grande épouse royale Néfertari, assimilée quant à elle à la déesse Hathor. Comme pour bien des monuments érigés par ce souverain, il y a une volonté d'imiter son lointain prédécesseur Amenhotep III qui, le premier, avait fait construire un temple (non funéraire) à sa propre divinité à Soleb et un autre à Sedeinga dédié à la reine Tiye, déjà associée à Hathor. Mais la solution architecturale retenue par Ramsès, le spéos (temple rupestre), a permis une meilleure conservation de ces sanctuaires que ceux érigés par Amenhotep III.

Le choix de la Basse-Nubie pour ce grand projet est probablement lié à des raisons logistiques. La construction d'Abou Simbel fut supervisée par le vice-roi de Nubie Iouy, déjà en poste sous Séthi I<sup>er</sup>, mais surtout par Heqanakht, qui dès l'an 3 du règne, avait succédé à Iouy et restera à la tête de la colonie pendant une vingtaine d'années. L'existence de plusieurs temples en construction à la même époque impliquait des allers et retours fréquents non seulement pour le vice-roi mais aussi pour les spécialistes qui intervenaient sur tous les chantiers royaux d'Égypte, particulièrement nombreux sous le règne de ce pharaon bâtisseur. La relative proximité

de la Basse-Nubie permettait d'acheminer plus facilement de la main-d'œuvre depuis l'Égypte, car le recrutement local ne suffisait pas. On sait en effet qu'en l'an 44 du règne le vice-roi Sétaou lança des expéditions contre les oasis du désert occidental et contre les pays d'Irem et d'Akita, deux régions situées sur les marches de Koush, pour se procurer des esclaves destinés à la construction du temple de Ouadi es-Seboua. Si le gros de l'activité architecturale fut concentré sur la Basse-Nubie, les régions situées plus au sud ne furent pas délaissées. La ville d'Amara-Ouest fut fondée à cette époque pour remplacer Soleb comme siège du gouverneur de Koush et fut dotée d'un temple dédié à Ramsès II divinisé. Des aménagements sont attestés à Sésébi, Kerma/Pnoub, à Kawa et dans le temple d'Amon du Gèbel Barkal sous les règnes de Séthi I<sup>er</sup> et de Ramsès II.

Sous la seconde moitié de la XIX<sup>e</sup> dynastie et la plus grande partie de la XX<sup>e</sup> dynastie (env. 1188-1069), nos sources sur l'histoire de la Nubie sont beaucoup moins nombreuses. On a supposé que les Égyptiens, confrontés à des difficultés économiques et à une situation militaire délicate en Basse-Égypte, liée aux invasions des Peuples de la Mer et à des incursions libyennes, s'étaient retirés au nord de la province de Koush. Toutefois, il s'agit sans doute en grande partie d'une illusion d'optique due à la pauvreté des témoignages archéologiques et textuels. Sous Ramsès IX (env. 1125-1107), en effet, un administrateur au service du vice-roi est attesté par les fragments de sa statue au Gèbel Barkal. Il est vrai qu'aucun chantier d'ampleur comme ceux des dynasties antérieures n'est entrepris. Mais l'administration et l'entretien des multiples complexes religieux que les pharaons des deux dynasties précédentes avaient fondés sur l'ensemble de la colonie demandaient un effort jugé suffisant.

C'est de cette Nubie pacifiée que viendra paradoxalement l'un des coups principaux qui aboutira à l'effondrement de la XX<sup>e</sup> dynastie. Vers l'an 9 du long règne du dernier de ses souverains, Ramsès XI (vers 1098-1069), un nouveau « fils royal de Koush », Panéhésy, est nommé. Malgré son nom qui signifie « Le Noir » et qui n'est peut-être qu'un sobriquet, il n'est pas sûr qu'il ait eu des origines méridionales. En l'an 17, la dégradation du pouvoir central et les crises économiques qui s'ensuivirent engendrèrent des troubles importants dans la région de Thèbes, au point que Ramsès XI, dont le pouvoir était chancelant, chargea Panéhésy de descendre le Nil jusqu'en Haute-Égypte avec les contingents nubiens pour y faire régner l'ordre. Une fois sur place, loin de ramener le calme, le vice-roi et ses troupes se mirent à piller les temples et les nécropoles royales. Le pharaon le somma alors de quitter Thèbes, mais Panéhésy, conscient de la faiblesse du dernier des Ramsès, entra en révolte. Le général Piânkh fut alors envoyé contre lui et nommé vice-roi de Nubie en lieu et place du rebelle.

Toutefois, cette période coïncida avec un découpage du pouvoir entre deux hommes forts, Smendès en Basse-Égypte et Hérihor, grand-prêtre d'Amon, en Haute-Égypte, tandis que le pharaon légitime, Ramsès XI, n'exerçait plus qu'une autorité fantoche. Piânkh repoussa effectivement Panéhésy en Nubie, mais il ne fit guère plus d'efforts, semble-t-il, pour regagner la colonie dont il était devenu vice-roi officiel. Panéhésy y établit une principauté indépendante, tandis que Piânkh succéda à Hérihor comme grand-prêtre d'Amon, prenant ainsi le contrôle de la Haute et Moyenne-Égypte. De son côté, Smendès, maître de la Basse-Égypte, se proclama pharaon à la mort de Ramsès XI, inaugurant ainsi la XXI<sup>e</sup> dynastie.

Panéhésy gouverna sa principauté indépendante de Basse-Nubie sans être autrement inquiété jusqu'à sa mort et fut inhumé à Miam (moderne Aniba). Peu après, les rois de la XXI<sup>e</sup> dynastie reprirent le contrôle de la Nubie, bien qu'il soit difficile de préciser jusqu'où s'étendait leur pouvoir. Semblablement, on ignore, faute de sources épigraphiques, la plupart des vice-rois qui y furent nommés. Le premier dont le nom nous soit parvenu, sous le règne de Pinedjem II (vers 990-969), est en fait sa propre épouse, Neskhons, « fille royale de Koush ». Trois autres vice-rois postérieurs sont connus, le dernier étant le gendre du roi Takelot III (754-734) de la XXIII<sup>e</sup> dynastie, Pamiou. Il est cependant difficile de savoir s'ils exerçaient cette fonction sur le terrain ou s'il s'agissait d'un titre purement honorifique. Aucun d'entre eux n'est ainsi attesté par une inscription en Nubie. On sait, grâce aux fouilles récentes des cimetières d'Hillat el-Arab, près du Gêbel Barkal, et de ceux d'Amara et de Tombos, que le pays a continué d'entretenir des liens étroits avec l'Égypte. Les produits africains arrivent toujours à la cour royale, d'où ils sont parfois expédiés en Assyrie en guise de cadeaux diplomatiques. Mais sont-ils acquis par tribut ou au terme d'échanges commerciaux ? Après Pamiou, vers 750 av. J.-C., le titre disparaît : à cette époque, en effet, la Nubie est entièrement entre les mains d'une nouvelle lignée de rois koushites, qui ne tarderont pas à envahir l'ensemble de l'Égypte et à y établir la XXV<sup>e</sup> dynastie ■



**« C'est Amon qui m'a fait ! »**

**Napata et la conquête de l'Égypte**

850-664 av. J.-C.

**Une même obscurité** entoure la fin de la domination égyptienne en Nubie et l'émergence d'un puissant pouvoir local à Napata, puisqu'elles se produisent, de façon concomitante, dans le silence des sources écrites. En aval de la quatrième cataracte, au milieu de la grande boucle du Nil, la cité de Napata était idéalement située pour devenir la capitale d'un État centré sur le Nil moyen. Au nord, on pouvait en effet naviguer sans encombre jusqu'aux grands centres urbains de Kerma et Kawa et à leur fertile bassin agricole. Au sud, en suivant le lit du Wadi Abou Dom, on pouvait par voie de terre rejoindre les savanes du Boutana, riches en troupeaux. Outre cette situation géographique privilégiée, la cité bénéficiait de la protection divine, matérialisée dans l'impressionnant relief tabulaire du Gèbel Barkal, que les Égyptiens, nous l'avons vu, considéraient comme l'une des résidences du dieu Amon. Enfin, Napata avait été un des centres de culte égyptiens de la colonie où Thoutmosis III avait fondé un ménénoù (complexe religieux et administratif fortifié), plusieurs fois modifié ou embelli sous les règnes suivants. La ville bénéficiait donc d'une tradition administrative et était ouverte aux influences égyptiennes. Ajoutons que sa situation très au sud de l'ancienne capitale du royaume de Kerma l'avait soustraite, sans doute dès la fin de la XX<sup>e</sup> dynastie, à la domination égyptienne. Tous ces éléments expliquent qu'une principauté indigène puissante s'est développée ici et non ailleurs après le départ des Égyptiens. De plus, on se souvient que pour décourager les révoltes, Amenhotep II avait fait suspendre aux murailles de Napata le corps d'un prince syrien (voir chapitre précédent, p. 85 sq.), ce qui laisse supposer que, dès le xv<sup>e</sup> siècle avant notre ère, la population locale possédait une forte individualité.

## Les débuts de la royauté de Napata

Les vestiges archéologiques qui témoignent de la naissance de la dynastie napatéenne sont malheureusement insuffisants pour établir de manière sûre une chronologie des premiers âges du nouvel État. Lorsque Georges Reisner, fondateur de l'archéologie soudanaise au début du xx<sup>e</sup> siècle, fouilla le cimetière ancestral des rois de Napata à el-Kourrou, à 14 km en aval du Gèbel Barkal, il y retrouva les tombes des souverains qui avaient régné sur l'Égypte et le Soudan, à l'exception de celle de Taharqo, située à Nouri, à l'est de la cité et de l'autre côté du Nil. Mais seize tombes, dont les plus anciennes affectent la forme du tumulus, traditionnelle au Soudan depuis le royaume de Kerma, précédaient celles du premier des « pharaons noirs », Piânkhy. Faute de témoignages écrits, Reisner, comme il le fit à Méroé et à Nouri, les classa selon leur typologie, définissant ainsi six périodes architecturales. Elles auraient d'après lui correspondu à six générations de souverains,

le nombre total de sépultures s'expliquant par la présence de reines et de princes dans le même cimetière. Une autre hypothèse, dite « chronologie longue », soutenue par l'historien László Török, consiste à attribuer douze de ces tombes à des souverains, quatre autres ayant effectivement contenu des corps d'enfants ou de femmes, comme les anthropologues ont pu l'établir. Sur une base d'environ vingt ans par règne, Török peut ainsi faire remonter l'origine de la dynastie vers 995 av. J.-C., sous la XXI<sup>e</sup> dynastie, et expliquer l'importante égyptianisation de la culture napatéenne dès ses origines, ainsi que la présence de matériel d'importation égyptienne daté au plus tard de la XX<sup>e</sup> dynastie dans ce qui restait du trousseau funéraire retrouvé dans ces sépultures toutes pillées.

Toutefois, l'hypothèse de Reisner a été reprise par Timothy Kendall, un archéologue américain qui fouille depuis longtemps au Gébel Barkal. Il ne reconnaît avant Piánkhy que six souverains, qu'il nomme « Prince A », « B », « C », « D » en l'absence de noms inscrits, puis Alara et Kashta, ces derniers, respectivement oncle (?) et père de Piánkhy, étant identifiés par des sources sûres. Remarquons au passage que le « prince B » pourrait avoir porté le nom de Qomaloye, inscrit sur une plaque en hiéroglyphes égyptiens retrouvée dans le tumulus n° 6 où il fut inhumé. Selon cette « chronologie courte », la fondation de la nécropole et donc l'établissement de la dynastie remonteraient environ à 890 av. J.-C. Kendall considère les objets clairement datés de la fin de la période ramesside comme transmis de génération en génération, si bien que leur fabrication ne serait pas contemporaine des inhumations. Enfin, pour expliquer l'égyptianisation de la dynastie, Kendall redonne vie à une ancienne hypothèse, celle de la fuite au pays de Koush des prêtres d'Amon de Thèbes lors des révoltes qui suivirent la nomination du prince Osorkon comme grand-prêtre (839-825 av. J.-C.). Ce sont ces transfuges qui auraient en quelque sorte « évangélisé » la dynastie napatéenne.

Dans l'état actuel de la documentation, il est impossible de choisir entre la « chronologie courte » de Kendall et la « chronologie longue » de Török. Il est par contre certain que la dynastie napatéenne naissante a connu une influence croissante des coutumes égyptiennes, particulièrement visible dans les pratiques funéraires. Les premières inhumations ressemblent aux enterrements du royaume de Kerma ou du Groupe C : le défunt est placé dans le caveau en position fœtale, souvent sur un lit. Le monument est un simple tumulus. Par la suite, les tumuli sont dotés d'une chapelle orientée au sud-est et d'un enclos de pierres. Enfin, au début du VIII<sup>e</sup> siècle, le tumulus fait place à une pyramide, le corps est allongé dans un cercueil et orienté sur un axe est-ouest, à l'instar des inhumations égyptiennes. Cependant, il est probable que cette influence n'est pas directe mais découle de l'expansion

du jeune royaume de Napata vers le nord. On lit çà et là que la forme pyramidale adoptée au début pour les monuments funéraires royaux est une imitation des enterrements pharaoniques. Or, à l'époque où elle est inaugurée à el-Kourrou, il y a près de sept siècles que les souverains d'Égypte ont abandonné la pyramide pour des tombes entièrement souterraines. En revanche, elle s'était maintenue depuis le Nouvel Empire pour les enterrements des particuliers de haut rang. Les premières pyramides d'el-Kourrou sont en fait imitées de celles que s'étaient fait construire les administrateurs égyptiens et locaux de Wawat et de Koush, notamment à Aniba, à Soleb, à Amara et à Tombos. Il est même certain que, pour les Napatéens, la pyramide était principalement une variante du tumulus originel, lequel resta d'ailleurs en usage au sud du royaume jusqu'à la christianisation au VII<sup>e</sup> siècle de notre ère. Les fouilles de la nécropole de Sedeinga ont livré récemment des formes intermédiaires où des tumulus de briques sont recouverts d'une structure pyramidale («pyramides à coupoles internes»). La pyramide napatéenne et méroïtique n'est donc pas une simple importation égyptienne mais une adaptation de la tradition funéraire locale selon des modèles encore présents sur le territoire nubien.

À la même époque apparaît le cimetière ouest de Méroé. Les inhumations montrent une évolution strictement parallèle à celle d'el-Kourrou, la position contractée des corps passant à la position allongée et le lit funéraire au cercueil. Un peu plus tard, les tumuli font place à des structures pyramidales. Il est donc plus que probable que les régions du sud, accessibles depuis Napata par les pistes de la Bayouda, ont été assez tôt intégrées dans le territoire des rois d'el-Kourrou. Au nord, on ignore les étapes de la reconquête de la Moyenne et de la Basse-Nubie, mais elle devait être terminée vers 780 av. J.-C. Sur la base des couronnements multiples attestés dans les textes napatéens tardifs (écrits en égyptien), on a avancé que le nouvel État koushite était originellement une confédération. En effet, si le monarque est d'abord reconnu par l'oracle et couronné dans le temple d'Amon de Napata, il doit ensuite se rendre dans le temple d'Amon de Gematon (Kawa), à 270 km en aval, puis dans celui d'Amon de Pnoub (Kerma), quelque 60 km plus au nord. Ce n'est que lorsqu'il est couronné dans ces deux cités qu'il peut revenir à Napata. Cette nécessaire acceptation de sa légitimité dans trois de ses provinces, même si elle est devenue de pure forme, laisse effectivement supposer que l'incorporation des territoires autour de Kawa et de Pnoub dans le royaume s'est faite sur une base en partie consensuelle et non seulement par les armes. Il n'est pas impossible que, dans ces deux cités, comme à Napata, les temples d'Amon aient continué à fonctionner malgré le retrait des Égyptiens, et donc que leur clergé ait encore joué un rôle politique, mais cette continuité n'est attestée ni par des sources écrites ni par des traces archéologiques.



liste des

# souverains de Koush

et de leurs **sépultures**

nécropoles

Ku. =	el-Kourrou
Nu. =	Nouri
Bar. =	Barkal
Beg. S. =	Bégrawwiya Sud
Beg. N. =	Bégrawwiya Nord

**119**

## premiers rois de Napata

sept ou quinze générations de rois inconnus, sauf:

Qomaloye	Ku. 6
Alara (env. 780-env. 764)	Ku. 9
Kashta (env. 764-744)	Ku. 8
Piânkhy (744-714)	Ku. 17

## xxv<sup>e</sup> dynastie

rois d'Égypte de 721 ou 714 à 663 av. J.-C.

Shabataqo (714-705)	Ku. 18
Shabaqo (705-690)	Ku. 15
Taharqo (690-664)	Nu. 1
Tanouétamani (664-? 656)	Ku. 16

## royaume de Napata

env. 656-env. 270 av. J.-C.

Atlanersa (2 <sup>e</sup> moitié du VII <sup>e</sup> s.)	Nu. 20
Senkamanisken (2 <sup>e</sup> moitié du VII <sup>e</sup> s.)	Nu. 3
Anlamani (fin VII <sup>e</sup> s.)	Nu. 6
Aspelta (fin VII <sup>e</sup> s.-début VI <sup>e</sup> s.)	Nu. 8
Aramatelqo (1 <sup>re</sup> moitié du VI <sup>e</sup> s.)	Nu. 9
Malonaqene (1 <sup>re</sup> moitié du VI <sup>e</sup> s.)	Nu. 5
Analamoye (milieu du VI <sup>e</sup> s.)	Nu. 18
Amani-nataki-lebte (2 <sup>e</sup> moitié du VI <sup>e</sup> s.)	Nu. 10
Amanikarqo (2 <sup>e</sup> moitié du VI <sup>e</sup> s.)	Nu. 7
Amaniasbarqo (fin VI <sup>e</sup> -début V <sup>e</sup> s.)	Nu. 2
Siospiqo (1 <sup>re</sup> moitié du V <sup>e</sup> s.)	Nu. 4
Nasakhma (milieu du V <sup>e</sup> s.)	Nu. 19
Malowiamani (milieu du V <sup>e</sup> s.)	Nu. 11
Talakhmani (2 <sup>e</sup> moitié du V <sup>e</sup> s.)	Nu. 16
Amannoté-ériké (2 <sup>e</sup> moitié du V <sup>e</sup> s.)	Nu. 12
Baskakéren (2 <sup>e</sup> moitié du V <sup>e</sup> s.)	Nu. 17
Harsiotef (1 <sup>re</sup> moitié du IV <sup>e</sup> s.)	Nu. 13
Akh-Ariténé (milieu du IV <sup>e</sup> s.)	Nu. 14
Amanibakhi (2 <sup>e</sup> moitié du IV <sup>e</sup> s.)	?
Nastasen (2 <sup>e</sup> moitié du IV <sup>e</sup> s.)	Nu. 15
Aktisanès / Gatisen (fin IV <sup>e</sup> s.)	? Bar. 11
Aryamani (1 <sup>re</sup> moitié du III <sup>e</sup> s.)	Bar. n° inconnu

Kashtamani (1 <sup>re</sup> moitié du III <sup>e</sup> s.)	Bar. n° inconnu
Piànkhy-ériké-qo (1 <sup>re</sup> moitié du III <sup>e</sup> s.)	Bar. n° inconnu
Sabrakamani (1 <sup>re</sup> moitié du III <sup>e</sup> s.)	Bar. n° inconnu

## royaume de Méroé

env. 270 av. J.-C.-env. 340 apr. J.-C.

Arkamani I <sup>er</sup> (Ergaménès) (env. 270-milieu du III <sup>e</sup> s.)	Beg. S. 6
reine Bartaré (milieu du III <sup>e</sup> s.)	Beg. S. 10
Amanislo (milieu du III <sup>e</sup> s.)	Beg. S. 5
reine Kanarta (milieu du III <sup>e</sup> s.)	Beg. S. 4
Amanitékha (2 <sup>e</sup> moitié du III <sup>e</sup> s.)	Beg. N. 4
K3-nḥt [...] Tk3 t3wy jry-3ḥt (2 <sup>e</sup> moitié du III <sup>e</sup> s.)	Beg. N. n° inconnu
Arnékhmani / Élankhamani (env. 240-215)	? Beg. N. 53
Arkamani II (fin III <sup>e</sup> s.-début II <sup>e</sup> s.)	Beg. N. 7
Adikhalamani (1 <sup>re</sup> moitié du II <sup>e</sup> s.)	Beg. N. 8
Tabirqo (1 <sup>re</sup> moitié du II <sup>e</sup> s.)	Beg. N. 9
reine Nahirqo (1 <sup>re</sup> moitié du II <sup>e</sup> s.)	Beg. N. 11
Tanéyidamani (2 <sup>e</sup> moitié du II <sup>e</sup> s.)	Beg. N. 12
Pa[.]khedateqo (fin du II <sup>e</sup> s. / 1 <sup>re</sup> moitié du I <sup>er</sup> s. av. J.-C.)	? Bar. n° inconnu
reine inconnue (fin du II <sup>e</sup> s. / 1 <sup>re</sup> moitié du I <sup>er</sup> s. av. J.-C.)	Bar. 8
Nqyrjnsn (mér. Nakidenasene?) (1 <sup>re</sup> moitié du I <sup>er</sup> s. av. J.-C.)	Beg. N. 13
Horus K3-Nḥt (milieu du I <sup>er</sup> s. av. J.-C.)	Beg. N. 20
reine Amanirénas (2 <sup>e</sup> moitié du I <sup>er</sup> s. av. J.-C.)?	Bar. 4
Téritéqas (vers 30 av. J.-C.)	Beg. N. 21
prince Akinidad (fin du I <sup>er</sup> s. av. J.-C.)?	Bar. 2
reine Amanishakhéto (fin I <sup>er</sup> s. av. J.-C. / début I <sup>er</sup> s. apr. J.-C.)	Beg. N. 6
reine Shanakdakhété (sans doute autre nom de la précédente)	—
reine Nawidémak (1 <sup>re</sup> moitié du I <sup>er</sup> s. apr. J.-C.)	Bar. 6
Amanakhabalé (1 <sup>re</sup> moitié du I <sup>er</sup> s. apr. J.-C.)	Beg. N. 2
reine Amanitoré (milieu du I <sup>er</sup> s. apr. J.-C.)	Beg. N. 1
Natakamani (milieu du I <sup>er</sup> s. apr. J.-C.)	Beg. N. 22
prince Arikankharor (milieu du I <sup>er</sup> s. apr. J.-C.)	Beg. N. 5
prince Arakakhtaror (milieu du I <sup>er</sup> s. apr. J.-C.)	Beg. N. 14 et 15
prince Shorkaror (milieu du I <sup>er</sup> s. apr. J.-C.)	

<b>Amanakharéqérem</b> (fin 1 <sup>er</sup> s. apr. J.-C.)?	Beg. N. 16
<b>Amanitenmomidé</b> (fin 1 <sup>er</sup> s. /	
1 <sup>re</sup> moitié du II <sup>e</sup> s. apr. J.-C.)	Beg. N. 17
<b>roi inconnu</b> (1 <sup>re</sup> moitié du II <sup>e</sup> s.)	Beg. N. 40
<b>roi inconnu</b> (1 <sup>re</sup> moitié du II <sup>e</sup> s.)	Beg. N. 41
<b>reine Jmnh̄tšn</b> (mér. Amanakhatasene?)	
(1 <sup>re</sup> moitié du II <sup>e</sup> s.)	Beg. N. 18
<b>Tarékéniwal</b> (2 <sup>e</sup> moitié du II <sup>e</sup> s.)	Beg. N. 19
<b>Ariténé-yesbokhé</b> (2 <sup>e</sup> moitié du II <sup>e</sup> s.)	Beg. N. 34
? <b>Pisakara</b> (2 <sup>e</sup> moitié du II <sup>e</sup> s.)	Beg. N. 38
<b>Amanitaraqidé</b> (fin du II <sup>e</sup> s.)	Beg. N. 36
? <b>Adéqétali</b> (début du III <sup>e</sup> s.)	Beg. N. 30
<b>Takide-Amani</b> (1 <sup>re</sup> moitié du III <sup>e</sup> s.)	Beg. N. 29
<b>Téqoride-Amani</b> (2 <sup>e</sup> moitié du III <sup>e</sup> s.)	Beg. N. 28
<b>roi au nom inconnu</b> (fin du III <sup>e</sup> s. / début IV <sup>e</sup> s.)	Beg. N. 51
<b>Talakhide-Amani</b> (fin du III <sup>e</sup> s. / début IV <sup>e</sup> s.)?	Beg. N. 25
<b>prince Maloqorébar</b> (fin du III <sup>e</sup> s. / début IV <sup>e</sup> s.)	Beg. N.
	n° inconnu
<b>roi au nom inconnu</b> (début IV <sup>e</sup> s.)	Beg. N. 27
<b>reine au nom inconnu</b> (début IV <sup>e</sup> s.)	Beg. N. 26
<b>Yesbokhé-Amani</b> (1 <sup>re</sup> moitié du IV <sup>e</sup> s.)	? Beg. N. 24
<b>Aryesbokhé</b> (1 <sup>re</sup> moitié du IV <sup>e</sup> s.)	? Beg. N. 16
	(réutilisation)

- ◀ La montée en puissance du nouvel État et la reconquête de l'ensemble de la Nubie n'ont été possibles qu'en raison de la situation de faiblesse dans laquelle se trouvait alors l'Égypte. Durant en effet les trois siècles qui séparent l'avènement de la XXI<sup>e</sup> dynastie et la fin de la XXV<sup>e</sup> dynastie (entre env. 1069 et 663 av. J.-C.), l'Égypte est morcelée en un nombre variable de principautés, dont les chefs se proclament chacun pharaons. Sous la XXI<sup>e</sup> dynastie (env. 1069-945), le royaume comprend deux entités, l'une en Basse et Moyenne-Égypte, avec comme capitale Tanis dans le delta oriental du Nil, l'autre en Haute-Égypte autour de Thèbes. Dans le royaume thébain, les deux plus hautes dignités sont occupées par le grand-prêtre d'Amon et la « divine adoratrice ». Celle-ci, appelée aussi « épouse du dieu », administre depuis la XXI<sup>e</sup> dynastie le domaine d'Amon. Comme un pharaon, elle dispose d'un nom de couronnement et a droit aux cartouches royaux. Elle doit rester vierge et assure sa succession par adoption, la nouvelle élue étant le plus souvent fille de roi. Dans le Delta, les chefs militaires d'origine libyenne (berbère) prennent de plus en plus d'ascendant. L'un d'eux, Chéchonq I<sup>er</sup>, s'empare du pouvoir à Tanis et fonde la XXII<sup>e</sup> dynastie (env. 945-715). L'Égypte bénéficie d'une certaine prospérité et d'une relative paix intérieure pendant plus de cent ans. Puis, vers 818, Pétoubastis, chef de la ville de Léontopolis dans le Delta, se proclame pharaon et inaugure ce que l'on appelle « l'anarchie libyenne » car, en l'espace de quelques décennies, se créent plusieurs principautés indépendantes autour des villes d'Héracléopolis dans le Fayoum, d'Hermopolis, au nord de la Haute-Égypte, et de Lycopolis (moderne Assiout), en Haute-Égypte. L'ensemble disparate de ces potentats locaux, qui font inscrire leur nom dans un cartouche royal, est appelé XXIII<sup>e</sup> dynastie. Elle est contemporaine de la fin de la XXII<sup>e</sup> dynastie. Une autre dynastie concomitante, la XXIV<sup>e</sup>, apparaît vers 735. Tefnakht, gouverneur d'origine libyenne de la ville de Saïs, dans l'ouest du Delta, se proclame également roi et tente de réunifier le royaume égyptien. Il sera vaincu par Piânkhy, le conquérant koushite de l'Égypte.

## Alara et la légitimité royale par les femmes

Mais revenons un demi-siècle auparavant, à Napata. Le premier roi sur lequel nous possédons quelques éléments est Alara. La lecture de son nom, transcrit *jrr* ou *jrrj* en écriture égyptienne (qui ne possède pas de signe spécifique pour la consonne « l ») est purement conventionnelle. Aucun document contemporain de son règne ne nous est parvenu. Dans sa stèle funéraire, la reine Tabiry, épouse du roi Piânkhy, le mentionne pour la première fois comme son père. Trois stèles royales napatéennes tardives (entre la fin du v<sup>e</sup> et le milieu du iv<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) le citent comme l'ancêtre de la dynastie dans

le contexte de leur couronnement. Ainsi, sur la plus récente, le roi Nastasen déclare que le dieu Amon lui « a donné la royauté de la Terre de l'Arc, la couronne du roi Harsiotef et la puissance d'Alara le souverain », se plaçant dans la continuité d'un de ses prédécesseurs directs (Harsiotef) et du lointain ancêtre. Mais le plus intéressant — et le plus curieux — de ces témoignages est celui du roi Taharqo qui, sur deux de ses stèles de Kawa, mentionne une alliance passée entre Alara et Amon de Kawa : le roi s'engageait à vouer au culte de cette divinité sa sœur cadette et priait le dieu, en contrepartie, de faire accéder à la couronne la descendance de cette sœur. Alara rappelait de plus qu'Amon avait déjoué les complots ourdis contre lui après son avènement. On apprend ainsi que l'arrivée au pouvoir d'Alara ne s'était pas faite sans difficulté et que la légitimité de sa lignée pouvait être discutable. Le fait qu'il soit considéré par la suite comme le grand ancêtre de la royauté napatéenne, alors que nous savons que plusieurs générations de rois, enterrés sous les tumuli d'el-Kourrou, l'ont précédé, laisse penser que son avènement correspond à un changement dynastique.

Ce passage est souvent cité pour arguer d'une succession matrilineaire dans les royaumes de Napata et de Méroé. D'ailleurs, l'insistance avec laquelle Taharqo conte cet épisode n'est pas gratuite : fils de Piánkhy et petit-fils de la sœur (au nom inconnu) qu'Alara avait vouée au culte d'Amon de Kawa, il rappelle ainsi ses droits à la couronne. Il n'est en effet ni le fils ni le frère de son prédécesseur Shabaqo, mais sans doute son neveu. Faute de textes explicites, les liens familiaux entre les différents souverains de Napata sont mal établis pour les premiers et pratiquement inconnus à la partir du VI<sup>e</sup> siècle. Le royaume avait en effet hérité de règles successorales contradictoires. En Égypte ancienne, la tradition était généralement patrilinéaire : le fils aîné succédait à son père. Mais le Soudan est situé sur une aire culturelle africaine où la matrilinearité est anciennement répandue : elle était de règle, nous affirment les chroniqueurs arabes, dans les royaumes chrétiens du Soudan médiéval. Sur les stèles funéraires du royaume de Méroé, le référent principal de l'individu est un aîné dans la lignée de sa mère, généralement son oncle maternel. Dans la famille royale, le problème se compliquait puisque, à l'instar de l'Égypte, le roi était réputé avoir été engendré par le dieu Amon-Rê. Le dieu reconnaissait en effet cette filiation par un oracle lors de l'intronisation du successeur, ce qui nécessitait un accord avec le clergé d'Amon de Napata. Enfin, comme il appert de certaines chroniques royales napatéennes, l'armée pouvait également entériner, voire proposer le choix d'un nouveau souverain. En résumé et sous toutes réserves, eu égard au peu de documentation dont nous disposons, le successeur était sélectionné dans un pool de prétendants d'ascendance maternelle royale en tenant compte de l'avis des prêtres d'Amon



**Le Gèbel Barkal** vu de l'ouest.



**Le Gèbel Barkal** au crépuscule.



**Gébel Barkal**, le dromos du temple d'Amon.



**Gébel Barkal**, le temple B 300.



**Le roi avec le double uræus**, Gébel Barkal, temple B 300.





**Mout, Amon, l'uræus et le roi**, Gébel Barkal, temple B 300, dit aussi Typhonium ou « temple de Mout ».



**Reposoir de barque au nom de Taharqo**, Gébel Barkal, grand temple d'Amon.



BARKAL

Grosser Felsentempel, Ost

**Taharqo et la reine Amanitakte  
devant Amon et Mout de Napata.**

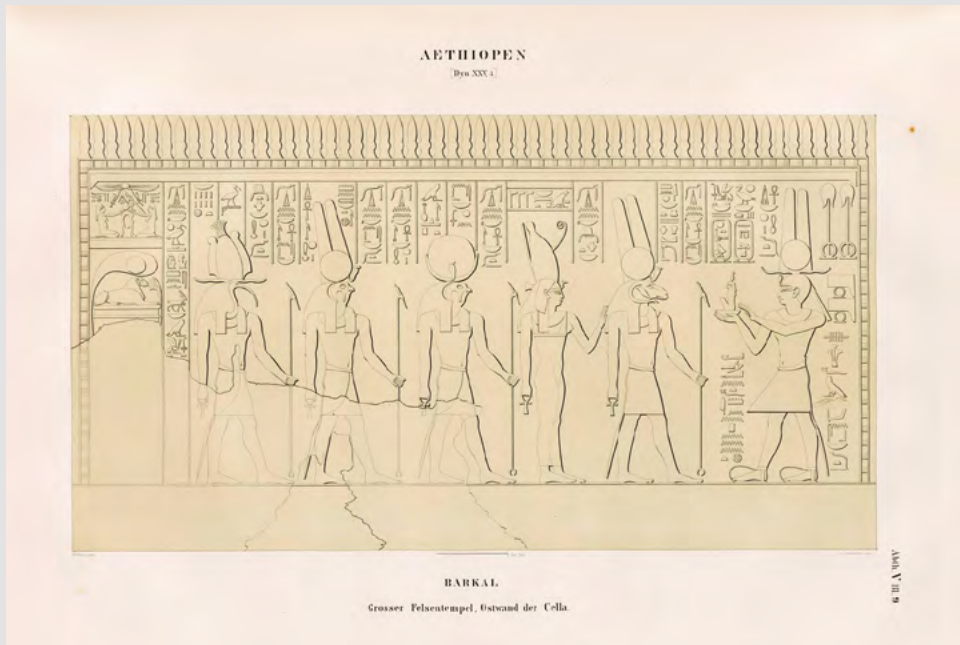
Temple du Gébel Barkal B 300, d'après Carl Richard Lepsius,

*Denkmäler aus Aegypten und Aethiopien*, vol. V, pl. 5.

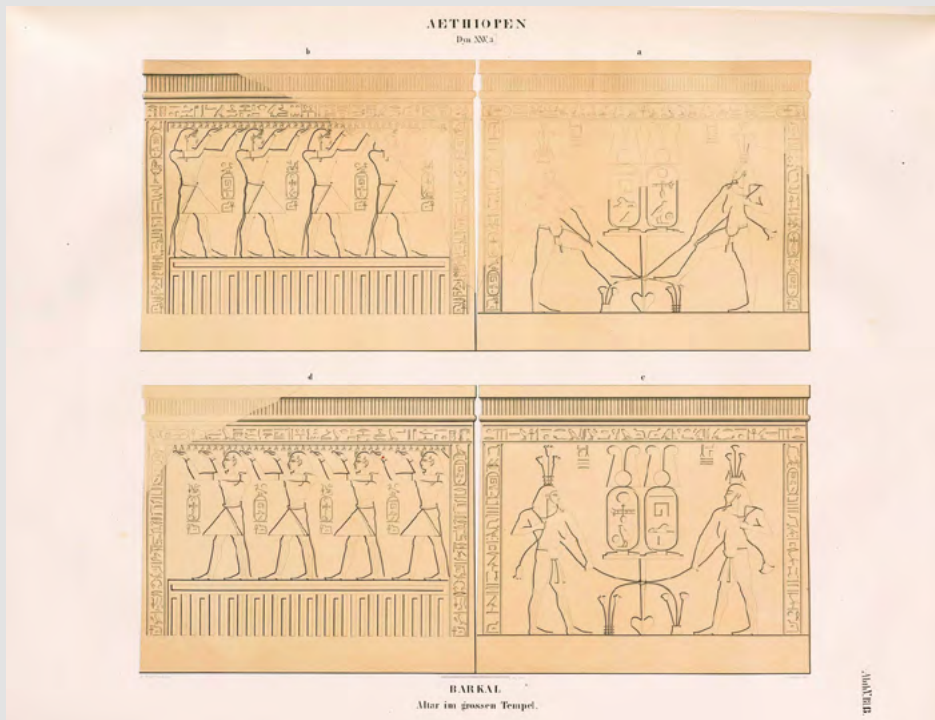


L.  
wand der Vorhalle.

Abb. V. Bl. 3.



**Taharqo offre la Maât** (l'Ordre du monde) à Amon de Napata, Mout, Khonsou, Montou, Thot, l'enfant Harpocrate et au bélier Amon de Pnoub. Gébel Barkal B 300, Carl Richard Lepsius, *Denkmäler aus Aegypten und Aethiopen*, vol. V, pl. 9.



**Les quatre faces du reposoir de barque de Taharqo.** Temple du Gébel Barkal B 300, d'après Carl Richard Lepsius, *Denkmäler aus Aegypten und Aethiopen*, vol. V, pl. 13.



Vestiges du temple d'Amon de Kawa construit par le roi Taharqo.

◀ et éventuellement de celui des généraux. Le fils aîné du roi pouvait bien entendu correspondre à ces critères, mais, pour sécuriser les droits de leur progéniture, les rois de Napata, comme les pharaons égyptiens, épousaient plusieurs de leurs sœurs. Piânkhy épousa ainsi ses quatre sœurs, Peksater, Khensa, Neferou-ka-Kashta et Abala, mère de Taharqo.

On ignore la durée du règne d'Alara, mais il doit se placer approximativement entre 780 et 764 av. J.-C. Il est assez probable que c'est lui que fit bâtir à Kawa et à Napata, à côté des ruines des temples égyptiens, de nouvelles structures en briques que ses successeurs érasèrent pour les reconstruire en grès. Il est possible que date de son règne une très curieuse inscription qui figure à Semna, sur la façade du temple bâti par Thoutmosis II pour Sésostros III divinisé et le dieu Dédoun. Les reliefs d'origine ont été arasés pour y représenter une scène où apparaît devant la déesse Isis une grande épouse royale nommée Karimala, décrite comme « juste de voix » et donc décédée, . Le texte qui l'accompagne est extrêmement obscur et rempli d'aphorismes et de considérations philosophiques. Sa récente analyse par l'égyptologue Philippe Collombert a permis de clarifier bien des points, mais l'absence de contexte des faits rapportés ne permet pas de comprendre clairement la situation. Un roi non nommé, dans la 14<sup>e</sup> année de son règne, prend à témoin la reine décédée (probablement sa mère) de son irresponsabilité devant une série de faits en relation avec le dieu Amon, notamment commis par un certain Makresh à Thèbes, qui aurait tué des bêtes appartenant au troupeau du temple. Le nom de la reine est méroïtique et signifie la « belle femme » (*kdi mlo*, avec transcription habituelle par « r » du /q/ rétroflexe méroïtique), tandis que celui de Makresh semble contenir le mot méroïtique pour dieu (*mk*). La langue est celle de la Troisième Période intermédiaire (XXI<sup>e</sup>-XXV<sup>e</sup> dynastie). Tous ces éléments convergent vers le règne d'Alara. On ignore en effet le nom de sa mère et il fut sans doute le premier souverain koushite à intervenir dans les affaires politiques de Thèbes. Mais les preuves absolues manquent malheureusement.

## **Kashta et l'ingérence de Koush dans les affaires thébaines**

On ignore dans quelle pyramide de la nécropole royale d'el-Kourrou a été inhumé Alara. Ku. 9, parfois proposé, ne convient pas. Son successeur, Kashta, est généralement considéré comme son frère cadet, en l'absence de preuves absolues. Son nom de naissance, qui signifie le « Koushite » en méroïtique ancien, est en soi-même une affirmation de l'identité du royaume qui fait fi des formulations dédaigneuses, traditionnelles en Égypte, de Koush la « misérable » (*hs.t*) et assure une passerelle entre le royaume de Kerma, le premier à porter le nom de Koush,

et le royaume naissant de Napata. Il est d'autre part le premier à adopter un nom de couronnement égyptien. Parfois lu Ny-Maât-Rê (« Rê est possesseur de justice »), il a récemment été rectifié en Maât-Rê « Rê est juste » grâce à l'étude d'un fragment de statue de Karnak par Frédéric Payraudeau. Le nom est anormalement bref et semble un raccourci d'Ouser-maât-Rê, nom de couronnement de Ramsès II. C'est sous ce double patronage paradoxal, héritier à la fois des rois de Kerma et de leurs ennemis les souverains du Nouvel Empire, qu'il se proclame à son tour pharaon. À Éléphantine, et donc en terre égyptienne, il fait ériger une stèle où ses deux noms apparaissent dans deux cartouches, précédés des titres royaux « roi de Haute et Basse-Égypte » et « fils de Rê, maître des Deux Terres ». Certes, il n'est alors pas le seul : il y a alors, en raison de l'« anarchie libyenne », cinq rois qui ont adopté des titulatures pharaoniques en même temps, sans compter la divine adoratrice d'Amon. Mais Kashta n'est pas un roitelet comme les autres. Il dispose d'une armée nombreuse et aguerrie. Depuis la reconquête de la Basse-Nubie, sans doute effectuée deux ou trois générations auparavant, il contrôle les mines d'or du désert Arabique. De plus, il bénéficie du soutien d'une bonne partie du clergé d'Amon de Thèbes. Il fait adopter sa propre fille par la divine adoratrice Chépénoupet I<sup>re</sup>, fille d'un roi libyen de la XXIII<sup>e</sup> dynastie (bien que certains historiens préfèrent placer cet épisode à l'époque de Piânkhy, quelques années plus tard). Elle règnera sur le domaine thébain sous le nom d'Aménirdis, première du nom. Il est assez probable que son père a mis à sa disposition des contingents de soldats koushites, qui renforcent encore la pression de Napata sur le territoire thébain.

## Piânkhy à Napata

Telle est la situation favorable dont hérite Piânkhy, le fils de Kashta, à la mort de ce dernier, vers 744 av. J.-C. Son nom, malgré son aspect égyptien, est très certainement l'approximation d'un composé méroïtique qui signifie « chef ». Durant les années 1960, on a proposé de ne pas accorder de valeur phonétique au signe « ânk » dans le cartouche royal et donc de le transcrire Peye ou Piye. Au terme de longues discussions qui n'ont pas leur place dans cette synthèse, j'ai suggéré de revenir à la lecture antérieure, ce qui a été généralement admis. Mais on ne s'étonnera pas de trouver ce nom transcrit « Piye » dans des ouvrages anciens ou favorables à la thèse adverse. Le nouveau souverain adopta une titulature pharaonique complète, comprenant son nom de naissance précédé de quatre composés égyptiens. Toutefois, ceux-ci ont varié au cours du règne. Il est significatif que le tout premier, dit « nom d'Horus », est au début de son règne « Taureau puissant qui apparaît à Napata ». Il s'agit d'une adaptation du nom d'Horus de Thoutmosis III,

«Taureau puissant qui apparaît à Thèbes», lequel figurait sur la stèle de ce pharaon dans le temple d'Amon de Napata (voir chapitre précédent, p. 95 sq.). La modification était lourde de sens : Piânkhy se présentait comme le successeur des grands souverains égyptiens du Nouvel Empire, tout en laissait entendre que ce serait non plus de Thèbes mais de Napata que viendrait le nouvel âge d'or. Après la conquête de l'Égypte en l'an 21 de son règne, il substituera Thèbes à Napata dans son nom d'Horus. Il affirmera ainsi sa victoire et atténuera la résonance nationaliste de son nom précédent, sans doute pour se concilier le clergé d'Amon de Thèbes.

Lors des fouilles du temple d'Amon de Napata, Georges Reisner trouva une stèle de grès très abîmée mais dont une partie du texte est conservée. Elle est aujourd'hui au musée de Khartoum. Piânkhy y est figuré face à Amon de Napata, à tête de bélier, qui lui tend deux couronnes : la calotte traditionnelle des rois napatéens et méroïtiques, symbole du pouvoir sur Koush, et la couronne rouge de Basse-Égypte. La date du texte (an 3 ?) n'est pas certaine, mais il ne fait pas de doute qu'elle se situe avant la conquête de l'an 21. La scène aussi bien que l'inscription constituent un programme politique et militaire. La domination sur la Haute-Égypte est déjà assurée depuis le règne de Kashta ; aussi le dieu ne lui tend-il pas la couronne blanche qui la représente. En revanche, la situation en Basse-Égypte est plus complexe. Les roitelets libyens qui y règnent ont peut-être fait allégeance au roi de Koush, comme Piânkhy l'assurera plus tard, mais sa suzeraineté n'y est alors que nominale. Toutefois, c'est sur un ton impérial qu'il s'exprime : « Amon de Napata m'a accordé la souveraineté sur tous les pays étrangers. Celui à qui je dis "tu es le chef", il sera le chef. Celui à qui je dis "tu n'es pas du tout le chef", il ne sera pas le chef. Amon de Thèbes m'a accordé la souveraineté sur l'Égypte. Celui à qui je dis "fais ton apparition" (comme roi), il fait son apparition. Celui à qui je dis "ne fais pas ton apparition", il ne fait pas son apparition. [...] Les dieux font un roi. Les hommes font un roi. Moi, c'est Amon qui m'a fait. »

Piânkhy distingue ici trois cas de figure. Dans son propre royaume, auquel préside Amon de Napata, il nomme les chefs des provinces (« pays étrangers » est ici le terme égyptocentrique utilisé). Le mot « chef » (*wr*) est d'ailleurs déterminé par un signe très détaillé qui figure un personnage non seulement muni d'un bâton, ce qui est la forme habituelle, mais couronné d'une plume d'autruche, ce qui renvoie explicitement aux chefs nubiens. En Égypte, en revanche, à l'exception du domaine d'Amon de Thèbes, il admet implicitement l'existence de rois autres que lui. L'expression utilisée, « faire (son) apparition » renvoie au sens propre au lever du soleil, mais de façon imagée à l'intronisation des rois. Toutefois, ces « apparitions » sont ici subordonnées au bon vouloir de Piânkhy. Enfin,



pour décrire sa propre royauté, il invoque la volonté d'Amon, qui l'a choisi dès sa conception et l'a reconnu lors de son intronisation par un oracle. Ainsi, tout en entérinant le morcellement du pouvoir en Égypte, il entend en contrôler l'attribution et se considère comme le seul pharaon, c'est-à-dire le seul souverain de droit divin.

## Les outils idéologiques de la conquête de l'Égypte

Dans ce texte sont déjà en place tous les éléments de l'idéologie royale napatéenne : la prépondérance du dieu Amon, ses deux formes, thébaine et koushite, et la réinterprétation de la dualité Haute et Basse-Égypte comme une dualité Koush-Égypte. Cet arsenal à la fois théologique et politique permettait de résoudre deux difficultés majeures : comment faire accepter à l'Égypte une nouvelle domination étrangère et comment changer l'image de la « misérable Koush » véhiculée par les textes égyptiens ? Pour ce faire, on recycla l'idéologie des pharaons conquérants du Nouvel Empire, notamment Thoutmosis III dont la grande stèle de l'an 47 (voir chapitre précédent, p. 95 sq.) était toujours en place au Gébel Barkal.

Amon redevint la divinité dynastique par excellence. Les victoires militaires étaient la preuve de la protection toute particulière qu'il accordait à son fils bien-aimé, le roi de Koush. La terre nubienne n'était plus un pays étranger, mais la jumelle de l'Égypte, formant avec elle la même dualité que celle qui existait entre la Basse et la Haute-Égypte. Sur la calotte des rois de Koush furent ainsi fixés deux cobras (au lieu d'un seul sur les couronnes pharaoniques égyptiennes), l'un symbolisant son pouvoir sur sa terre natale, l'autre sa domination sur l'Égypte. Amon lui-même était dédoublé et se manifestait sous deux hypostases : Amon de Thèbes à tête humaine et Amon de Napata à tête de bélier. Enfin, les rois koushites n'avaient rien à voir avec les misérables Nubiens moqués sur les stèles anciennes, mais descendaient des grands rois du Moyen Empire : sur un support de barque du temple de Taharqo à Semna, aujourd'hui conservé dans les jardins du musée de Khartoum, le roi koushite proclame qu'il « a fait construire ce monument pour son père qui l'aime, Khâ-kaou-Rê [nom de couronnement de Sésostris III] ».

Cette habile idéologie porte le sceau du clergé thébain. Certes, Alara avaient remis en activité les temples d'Amon à Kawa et à Napata, mais le personnel réduit qui y officiait (compte tenu de la modicité des installations) n'était certainement pas capable d'élaborer une telle construction intellectuelle et d'en faire un outil de légitimation du pouvoir napatéen. Il fallait pour cela une connaissance des dogmes et de l'histoire ancienne et une capacité à lire et interpréter les textes du passé que seuls

les prêtres érudits des temples égyptiens possédaient. De plus, elle liait inextricablement les intérêts de la royauté koushite et ceux du clergé d'Amon de Thèbes, qui pouvait espérer retrouver, dans une nouvelle Égypte unifiée et étendue jusqu'aux savanes africaines, la place centrale et les revenus dont il jouissait sous le Nouvel Empire. Et de fait, le contrat moral entre les deux parties fonctionna parfaitement. Jusqu'à leur expulsion d'Égypte, les rois de Napata favorisèrent le clergé thébain et embellirent le complexe religieux de Karnak. En retour, les Thébains manifestèrent au pouvoir napatéen une fidélité durable. Il n'y eut par exemple pas d'opposition notable au petit coup d'État que constituait le remplacement de la divine adoratrice Chépénoupet I<sup>re</sup> par la fille de Kashta. Bien plus tard, alors même que le dernier souverain de la XXV<sup>e</sup> dynastie, Tanouétamani, avait failli à protéger la cité d'Amon contre le pillage des Assyriens et qu'une nouvelle dynastie régnait sur l'Égypte, les institutions thébaines continuèrent pendant plusieurs années à dater leurs documents du règne du monarque koushite réfugié à Napata.

On ignore quand cette nouvelle idéologie se mit en place. Le lien étroit qu'elle suppose avec le clergé de Thèbes doit dater des années qui précédèrent l'intronisation d'une divine adoratrice koushite sous le règne de Kashta. Sous Piânkhly, la floraison subite de textes en bon égyptien suggère la venue à Napata de scribes et d'artistes thébains. On sait par une stèle fragmentaire de Barkal qu'en l'an 4 de son règne le souverain se rendit à la grande fête d'Opet à Thèbes. Dans les premières décennies de son règne, il entreprit de grands travaux à Napata. Il fit restaurer en partie le grand temple d'Amon, tombé en ruines depuis des siècles, et rebâtit en pierre l'autre sanctuaire du dieu, construit en briques à l'ouest du grand temple sous Alara ou sous Kashta. On a proposé que dans l'un était révééré Amon de Thèbes et dans l'autre Amon de Napata.

Après sa campagne victorieuse de l'an 21, la restauration du grand temple continua sur une plus large échelle. Une vaste cour cérémonielle, dont les reliefs figuraient la victoire contre les roitelets de Basse-Égypte et la célébration de son jubilé, fut ajoutée au sud. Des éléments anciens, comme les colonnes déjà érodées du pronaos et la stèle de Thoutmosis III, furent intégrés tels quels dans la nouvelle construction pour rappeler les grands pharaons auxquels la dynastie koushite se rattachait. Piânkhly fit également venir de Soleb, où le temple ne fonctionnait plus depuis longtemps, une partie des béliers de granit érigés par Amenhotep III le long de l'allée monumentale, ainsi que les deux magnifiques statues de lion qui sont aujourd'hui conservées au British Museum et les fit dresser le long du dromos. Sur aucune d'entre elles, il ne fit inscrire son nom, sans doute par respect de la mémoire du « grand ancêtre » égyptien.

## Piânkhy en Égypte : la stèle de la Victoire

Dans ce temple rénové fut installée en bonne place une stèle massive de granit gris, inscrite sur ses quatre faces, relatant la grande campagne militaire de Piânkhy. Retrouvée en 1862 par un officier égyptien, cette « stèle de la Victoire » fut expédiée au khédivé et trône, ultime revanche de l'Égypte, dans une allée latérale du musée du Caire. Ce long texte de 159 lignes conte en une langue riche et imagée, où alternent les descriptions vivantes et les formulations majestueuses, la campagne de l'an 21.

Le souverain apprend au début que Tefnakht, roi de Saïs, dans le Delta occidental, marche avec son armée vers le sud, fédérant de gré ou de force les autres villes et principautés de Basse et de Moyenne-Égypte, notamment Hermopolis dont le roi, Nimlot, était un allié du monarque koushite. Peu impressionné, Piânkhy se contente d'envoyer des troupes sous les ordres de ses généraux alors stationnés à Thèbes avec leurs propres contingents. La situation restant indécise, il décide d'intervenir en personne et se met en marche à la tête de son armée. Une longue halte est faite à Thèbes afin de prendre part à la fête d'Opet, la grande célébration annuelle en l'honneur d'Amon à laquelle il avait participé 17 ans auparavant. Piânkhy se dirige ensuite vers Hermopolis, qu'il assiège et prend. Il célèbre alors le culte de Thot, le dieu de la ville. Après avoir reçu la reddition de Nimlot, le souverain visite l'ensemble du palais d'Hermopolis.

Ici prend place l'épisode le plus fameux du récit, peut-être parce que le plus inattendu [voir encadré, p. 139 sq.]. Arrivé aux écuries, il constate avec indignation que les chevaux ont été laissés sans nourriture durant le siège et s'emporte violemment contre Nimlot, estimant qu'avoir laissé dépérir « ses » chevaux (à lui, Piânkhy) est la plus grave des offenses qu'il ait commises. On ne sait comment interpréter le possessif : s'agit-il d'animaux que Piânkhy aurait offerts à Nimlot lorsqu'il était son allié ou le souverain considère-t-il que tous les chevaux d'Égypte lui appartiennent personnellement ? Le cheval a été introduit par les Hyksôs au xvii<sup>e</sup> siècle av. J.-C. en Égypte et, de là, en Nubie, au Nouvel Empire. Son usage est toutefois resté cantonné à l'aristocratie militaire. L'amour des chevaux que montre Piânkhy le désigne ainsi comme un chef de guerre. Mais il fait surtout écho à la gratitude que Ramsès II, dans le récit de la bataille de Qadesh, manifeste aux deux chevaux de son attelage auxquels il estime avoir dû la vie sauve lors de la mêlée et qu'il promet de faire nourrir devant lui chaque fois qu'il sera au palais.

Ici encore, le savant rédacteur de la stèle présente le roi de Koush comme le digne héritier des grands pharaons du passé. On rappellera également que Piânkhy fit enterrer quatre de ses chevaux près

de sa tombe d'el-Kourrou avec un véritable trousseau. Il sera imité en cela par ses successeurs, Shabataqo et Shabaqo allant jusqu'à inhumer huit chevaux chacun.

Après sa victoire à Hermopolis, l'armée de Piànkhy s'empare de plusieurs autres villes et reçoit la soumission de leurs princes, puis se dirige vers Memphis, où une grande partie des chefs ennemis se sont retranchés derrière des murailles surélevées au bord du fleuve en crue. Mais Piànkhy fait saisir tous les bateaux disponibles et envoie ses soldats éperonner les murs en un assaut unique, forçant ainsi les défenses de l'ennemi. La ville est prise, avec un butin considérable. Après avoir rendu grâce au dieu de la cité, Ptah, puis au dieu Rê à Héliopolis, il reçoit la soumission et le tribut des princes rebelles. Apprenant que Tefnakht s'est retranché dans la ville de Mesed, à l'ouest du Delta, il y dépêche ses troupes. Des engagements ont lieu, auxquels le chef ennemi met fin en envoyant un message de reddition, accompagné d'un tribut en métaux précieux. L'insurrection est vaincue, même si Tefnakht est libre. La fin du récit de la stèle porte sur la remontée vers le sud des vaisseaux royaux chargés de richesses, tandis que les riverains massés sur les berges entonnent un chant de louange au roi victorieux. Après une nouvelle escale à Thèbes, où il délivra au temple d'Amon une part du tribut récolté, notamment les provisions confisquées à Nimlot, Piànkhy rentra à Napata, où il fit dresser la stèle de l'an 21. Imité sans cesse par ses successeurs jusqu'à l'époque méroïtique, ce récit devait leur servir de modèle : implacable dans les combats, magnanime dans la victoire, impeccablement pieux envers les dieux locaux des villes conquises, Piànkhy incarnait une royauté idéale qui renouait avec les plus glorieuses périodes de l'Égypte.

À une date inconnue, il fit adopter sa propre fille par la divine adoratrice en place, Aménirdis l'Ancienne, et, suivant la tradition établie pour les Koushites investis de hautes fonctions en Égypte, elle prit un nom égyptien, Chépénoupet II. Il semble que le roi koushite ne revint plus en Égypte. Pourtant, tout n'était pas réglé. Quelques années plus tard, Tefnakht se proclama pharaon à son tour dans son fief de Saïs, inaugurant une dynastie parallèle, la XXIV<sup>e</sup>, et transmit à sa mort le pouvoir à son fils Bakenrenef. Mais Piànkhy n'avait-il pas admis que des rois autres que lui pussent régner sur la Basse-Égypte, à condition qu'ils lui fissent allégeance ? Bien qu'il eût été reconnu comme pharaon suprême et qu'il bénéficiât du soutien sans faille du clergé d'Amon de Thèbes, il possédait un autre royaume que l'Égypte et il lui fallait s'occuper des affaires de Koush. La conquête était sans doute trop récente pour envisager une résidence à Thèbes ou à Memphis et se faire simplement représenter dans son pays d'origine. Piànkhy vécut encore une dizaine d'années et mourut

## La prise d'Hermopolis, capitale de Nimlot, par Piânkhy

extrait de la stèle de la Victoire de l'an 21

« Un mur fut construit pour doubler la muraille, auquel on adjoignit un échafaudage pour faire monter les archers qui lançaient des flèches et les catapultes qui projetaient des pierres, tuant quotidiennement des gens parmi eux. Plusieurs jours passèrent et le Nome du Lièvre (*Hermopolis*) se mit à offenser les narines, tant son odeur s'était corrompue.

Alors le Nome du Lièvre fit sa soumission et adressa ses supplications en présence du souverain par des envoyés qui sortirent chargés de tous les beaux présents : or, pierres précieuses de toute sorte, étoffes dans un coffre ainsi que le diadème qui était sur la tête de Nimlot, avec l'uraeus (*cobra royal*) qui répandait la terreur de lui mais qui depuis plusieurs jours n'avait de désir que de supplier la couronne du pharaon.

On fit venir la femme de Nimlot, l'épouse et fille royale, Nestjenet, qui présenta ses supplications aux épouses, aux concubines, aux filles et aux sœurs du pharaon, faisant sa soumission dans la maison des épouses royales en leur présence : « Venez à moi, épouses, filles et sœurs du roi, apaisez Horus (*Piânkhy*), seigneur du palais. Grande est sa puissance ! Suprême est son triomphe ! » (*Passage abîmé, puis Nimlot est conduit devant Piânkhy.*)

Il fit sa soumission devant sa Majesté : « Sois apaisé, Horus, seigneur du palais. Ta puissance a agi sur moi. Je ne suis qu'un des serviteurs royaux qui comptent les impôts pour ton trésor (*lacune*), mais je te donne plus qu'eux. » Alors il offrit de l'argent et de l'or, du lapis-lazuli et de la turquoise, du bronze et des pierres précieuses de toute sorte, remplissant le trésor de ce tribut. Il amena un cheval de sa main droite, sa main gauche tenant un sistre d'or et de lapis-lazuli (*cette scène est représentée sur le cintre de la stèle*).

Puis on organisa l'apparition en gloire de Sa Majesté. De son palais, il s'avança vers le temple de Thot, seigneur d'Hermopolis. Il sacrifia des bœufs à longues cornes, des bœufs à courtes cornes et des volailles à son père Thot, seigneur d'Hermopolis, et à l'Ogdoade (*groupe des huit divinités créatrices*) dans le Temple de l'Ogdoade. Alors, l'armée du Nome du Lièvre entonna un hymne de joie qui disait : « Qu'il est beau, Horus, lorsqu'il est en paix dans sa ville, le fils de Rê, Piânkhy ! Puisse-tu nous célébrer un jubilé à la hauteur de la protection que tu as étendue sur le Nome du Lièvre ! »

Sa Majesté s'avança ensuite vers la demeure du roi Nimlot. Il visita toutes les pièces du palais, son trésor et ses magasins. Il se fit amener les épouses et les sœurs royales, qui rendirent hommage à Sa Majesté à la façon des femmes, sans que Sa Majesté tourne vers elles sa face. Sa Majesté se rendit ensuite dans les écuries des chevaux et les stalles des poulains. Quand il vit qu'on les avaient laissés affamés, il dit : « Aussi vrai que je vis, que je suis aimé de Rê et qu'il régénère de vie mes narines, qu'il est douloureux à mon cœur que tu aies laissé affamer mes [propres] chevaux, bien plus que toutes les ignominies que tu as faites contre moi dans la malignité de ton âme. La peur que tes voisins avaient de toi était déjà un témoignage pour moi. Ignorais-tu que l'ombre du dieu est sur moi ? [Même] mes actes ne lui échappent pas. Ah ! que j'aimerais que celui qui m'a fait cela soit un autre, quelqu'un que je ne connaissais pas ! De tels actes ne m'auraient pas autant irrité contre lui. Je suis certes né d'un ventre mais ai été conçu d'un œuf divin. La semence du dieu est en moi. Aussi vrai que son *ka* (*âme*) est enduring, je n'agis pas sans qu'il le sache, car c'est lui qui commande mes actions. »

Sur ce, on fit le compte de ses possessions pour le trésor royal et de ses greniers pour l'offrande divine à Amon de Karnak. »



**Stèle  
de la Victoire  
de Piânkhy**

provenant du temple  
d'Amon au Gébel  
Barkal, musée  
du Caire JE 48862  
et 47086-47089.

- ◀ sans doute peu après le jubilé marquant ses trente ans de règne, représenté dans le grand temple de Napata. Il fut inhumé dans le cimetière ancestral d'el-Kourrou, dans un tombeau assez modeste, sous une pyramide aujourd'hui disparue. Les pierres des monuments de cette nécropole ont en effet servi au Moyen Âge à la construction d'une forteresse chrétienne sur les hauteurs qui surplombent le Nil entre Barkal et el-Kourrou.

## Shabataqo et la reconquête de la Basse-Égypte

Jusqu'à récemment, il était admis que le successeur de Piânkhy était son frère Shabaqo, suivi par le fils de ce dernier, Shabataqo. Mais nous suivrons ici une proposition dont Frédéric Payraudeau a présenté en 2014 la version la plus élaborée et qui fait désormais consensus parmi les égyptologues. Selon cette analyse, on doit intervertir les règnes de Shabaqo et de Shabataqo. Shabataqo serait en fait le fils aîné de Piânkhy et non celui de Shabaqo. Ce dernier, fils de Kashta et donc oncle de Shabataqo et de Taharqo, aurait usurpé le trône à la mort de Shabataqo. Cette interversion permet de rendre compte plus aisément de multiples problèmes de chronologie dont nous ne pouvons ici donner les détails. Les dates révisées par Payraudeau attribuent à Piânkhy un règne de 30 ans (744-714 av. J.-C.), à Shabataqo neuf ans (714-705 av. J.-C.) et à Shabaqo quatorze ans (705-690 av. J.-C.). Elles s'accordent mieux avec les plus hautes dates régnales attestées pour Shabataqo (an 3) et Shabaqo (an 15), mais obligent à redescendre le règne de Piânkhy et à placer vers 723 et non 732 la conquête de la Basse-Égypte par ce dernier. Le nom méroïtique ancien de Shabataqo, «c'est lui, l'enfant de Shaba», construit sur celui de Shabaqo «c'est lui, (le dieu) Shaba» s'explique évidemment mieux dans le schéma classique où Shabataqo est fils et successeur de Shabaqo. Mais qu'au sein d'un lignage koushite, un fils soit nommé d'après son oncle, probablement en ce cas aussi bien paternel que maternel, ne serait pas surprenant. Quant au dieu Shaba, c'est probablement la divinité connue à l'époque méroïtique sous le nom de Shébo ou Sébiouméker.

Shabataqo monta sur le trône vers 714 av. J.-C. Son nom est souvent orthographié Shebitqo, plus rarement Chabataka. Le nouveau roi prit le nom de couronnement de Djed-ka-Rê, emprunté au roi Isési de la V<sup>e</sup> dynastie, dont la pyramide se dressait à Saqqara-Sud, bien visible au-dessus de la vallée du Nil, confirmant ainsi l'ancrage à Memphis de la dynastie. L'historien alexandrin Manéthon, dont l'œuvre écrite en grec vers 250 av. J.-C. a été la principale source sur l'histoire de l'Égypte ancienne jusqu'au déchiffrement des hiéroglyphes, considère Shabataqo (transcrit Sabakôn, tandis que Shabaqo est Sebikôs) comme le premier roi de la XXV<sup>e</sup> dynastie, ignorant Kashta et Piânkhy, peut-être parce qu'ils ne s'étaient pas établis à demeure

en Égypte. Shabataqo, quant à lui, installa sa résidence à Memphis. Il lui fallut rétablir sa domination sur le Delta en guerroyant à nouveau contre certains des roitelets d'origine libyenne. Si l'on en croit encore Manéthon, il fit exécuter Bakenrenef (ou Bocchoris), prince de Saïs, mettant fin à l'éphémère XXIV<sup>e</sup> dynastie. Il déposa également Osorkon IV de Tanis, le dernier représentant de la XXII<sup>e</sup> dynastie. Sans supprimer les lignées de princes locaux dans le Delta, Shabataqo limita fortement la liberté d'action des plus indociles (notamment à Saïs) en leur adjoignant des gouverneurs de son choix.

La suite de sa politique intérieure est assez mal connue. On sait qu'il diligenta des travaux à Thèbes. En revanche, grâce aux textes assyriens et aux sources bibliques, on connaît mieux son action au Proche-Orient. L'unité de l'Égypte sous une solide férule koushite était en effet rendue nécessaire par une menace extérieure qui n'avait cessé de se rapprocher, l'Assyrie. Les territoires anciennement sous domination égyptienne de Syrie et de Phénicie étaient passés dans la main des souverains assyriens et les principautés restées indépendantes, comme Damas, Karkémich et Israël avaient dû payer tribut à Tiglath-Phalasar III, le roi d'Assyrie. Après quelques années où les Assyriens avaient tourné leurs armes vers la Syrie du Nord, suivies de conflits dynastiques, un nouveau souverain, Sargon II, monta sur le trône et renoua avec une politique agressive au Proche-Orient, que justifiaient les incessantes rébellions de cités. Gaza et Raphia furent prises et l'Assyrie parvint à la frontière égyptienne du Sinaï, juste à l'ouest de la principauté de Tanis. Le dernier des rois tanites, Osorkon IV, peu avant sa déposition par Shabataqo, avait dû traiter avec Sargon, lui envoyant notamment en 714 un tribut de douze grands chevaux koushites, fort appréciés du roi assyrien.

Après la reconquête et l'assujettissement des principautés du Delta en 712, le pouvoir koushite se retrouva en contact direct avec l'Assyrie. Les annales de Sargon désignent désormais le roi de Melukhkha (la Nubie en assyrien) comme maître de l'Égypte. Sans pour autant renoncer à la traditionnelle politique d'influence des pharaons sur les principautés du Levant, Shabataqo tâcha d'entretenir des relations apaisées avec l'Assyrie. Il avait en effet offert l'asile à l'un des ennemis de son puissant voisin, Yamani, prince de la cité côtière d'Ashdod (au sud de l'actuelle Tel Aviv), qui avait cherché à fédérer les États de la région contre Sargon II. Shabataqo extrada le rebelle, chargé de chaînes, vers l'Assyrie. Ce geste du monarque koushite fut commémoré dans une inscription rupestre de Sargon à Tang-i-Var, au Kurdistan iranien, qui ne fut publiée qu'en 1999. Or elle comportait une date, correspondant à 707 av. J.-C., pour l'extradition de Yamani ainsi que le nom du «roi de Melukhkha», *Šapataku* en transcription assyrienne, c'est-à-dire clairement Shabataqo. Ce sont ces deux éléments qui ont conduit les historiens à remettre en question les dates des règnes de Shabaqo et Shabataqo.



On a ensuite peu de témoignages des relations entre les deux puissances, qui ne se dégraderont véritablement que sous le règne suivant. Au terme de huit ans passés sur le trône d'Égypte et de Nubie, Shabataqo mourut et fut inhumé dans le cimetière d'el-Kourrou, dans une tombe sous pyramide (Ku. 18) à l'architecture assez semblable à celle de Piánkhy, son père et prédécesseur.

## **Shabaqo et le retour aux sources de la civilisation égyptienne**

De manière inhabituelle, c'est son oncle, Shabaqo, qui lui succéda vers 705 av. J.-C. pour un règne d'une quinzaine d'années. On a supposé qu'il avait usurpé le trône promis à Taharqo par Shabataqo, comme il appert des stèles de Kawa IV et V, où Taharqo se présente comme le favori du roi Shabataqo.

Au début du règne, une sorte de paix armée avec l'Assyrie, sans doute entretenue par des cadeaux diplomatiques, semble d'être établie. Mais après la mort de Sargon, les cités de Palestine et de Phénicie se rebellèrent à nouveau et firent appel au roi d'Égypte. Shabaqo, saisissant l'occasion, prépara alors une expédition pour les aider. Il fit appel à son neveu Taharqo. Sous le règne précédent, Shabataqo l'avait fait venir de Napata, où il résidait, pour rejoindre Memphis avec un contingent de jeunes soldats. Cette fois, Shabaqo le mit à la tête des troupes égypto-koushites contre les Assyriens. C'est du moins ce que l'on déduit du passage de la Bible (II Rois 19.9) qui désigne «Tirhakah» comme commandant l'armée égyptienne. L'engagement contre le nouveau roi d'Assyrie, Sennachérib, se fit en 701 à Eltekeh, entre Ashdod et Jérusalem. D'après les sources assyriennes, l'armée égypto-koushite fut battue. Toutefois, Sennachérib se retira, abandonnant notamment le siège de Jérusalem qu'il avait entrepris. Peut-être le roi se résolut-il à abandonner le terrain pour mater une rébellion qui s'était simultanément déclenchée en Babylonie, une région plus importante pour l'empire assyrien. Aussi l'intervention égyptienne fut-elle considérée à Memphis comme une victoire. Il est vrai que, pour quelques décennies, une paix relative s'installa aux frontières nord de l'Égypte.

En Égypte, où semble s'être porté en priorité l'intérêt du nouveau souverain alors que son cartouche en Nubie n'est guère attesté qu'à Kawa et à Kerma/Doukki Gel, le règne de Shabaqo est caractérisé par un grand nombre de projets architecturaux. C'est particulièrement à Thèbes que son activité se déploya. À Médinet Habou, il agrandit le temple d'Amon. À Karnak, où il installa comme grand-prêtre d'Amon l'un de ses fils qui prit le nom égyptien de Horemakhet, il construisit l'édifice connu sous le nom de «Trésor de Shabaqo», précédé d'une porte monumentale, redécouverte en 2011 par les archéologues du Centre franco-égyptien de Karnak (CFEETK). Il élargit l'entrée du temple de «Ptah qui est au sud de son mur».

Il montra de manière générale pour le passé ancien de l'Égypte un grand intérêt. La tendance à l'imitation de modèles anciens, remontant parfois à l'Ancien Empire, était déjà perceptible sous les dynasties précédentes. Mais ce courant archaïsant fut particulièrement encouragé sous le règne de Shabaqo et de ses successeurs, tant dans la sculpture et la décoration que dans la littérature. Ce pharaon fit par exemple graver sur pierre le mythe cosmogonique du temple de Ptah à Memphis, d'après un papyrus qu'il aurait lui-même, selon le prologue de l'inscription, trouvé attaqué par les vers. On doute désormais de l'antiquité de ce texte, mais cette initiative du roi koushite n'est pas remise en question.

C'est aussi de ce règne ou de celui de ses successeurs que date le mythe d'une Nubie mère de la civilisation égyptienne. Ainsi, parmi les chapitres supplémentaires du Livre des morts, le viatique qui accompagnait le défunt dans l'au-delà, le chapitre 165, certainement rédigé à cette époque, situe l'habitat originel du dieu Amon dans le Gébel Barkal. Les chapitres 163, 164 et 165 comportent des formules magiques transcrites de langues étrangères où l'on peut reconnaître du méroïtique ancien. On a l'habitude de considérer cette revendication d'une « égyptianité » sublimée comme un calcul pour justifier a posteriori la légitimité des rois koushites au trône d'Égypte, donc comme une forme de propagande. La réalité est sans doute plus complexe car ce mythe s'est perpétué bien au-delà de la XXV<sup>e</sup> dynastie.

Les chapitres supplémentaires 163-165 continuent à être utilisés sous la XXVI<sup>e</sup> dynastie (dont datent d'ailleurs les premières attestations préservées) et bien au-delà jusqu'à la fin de la civilisation égyptienne. Après tout, pour les Égyptiens, le Nil prenait sa source en Nubie et il ne paraissait pas absurde de transférer cette conception géographique sur le plan historique. L'écrivain grec Diodore de Sicile, citant le géographe alexandrin Agatharchide de Cnide (I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.), relate que les « Éthiopiens », c'est-à-dire les Koushites, restaient persuadés de l'antécédence de leur civilisation : « Ils disent que les Égyptiens sont des colons venus de chez eux et qu'Osiris prit la tête de cette colonisation. [...] La plupart des coutumes des Égyptiens sont selon eux éthiopiennes, les colons ayant conservé leurs traditions anciennes. Ainsi l'idée selon laquelle les rois sont des dieux, le soin extrême apporté aux sépultures, et bien d'autres choses similaires sont des habitudes éthiopiennes, comme sont éthiopiens l'aspect des statues et la forme des signes d'écriture. »

À supposer que cette idée ait été originellement forgée à fin de propagande, il faut croire que les Koushites se prirent à leur propre jeu et finirent par s'en convaincre. Les mythes ont la vie dure : lorsque Lepsius, le grand égyptologue allemand, se rendit au Soudan au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle,

il était persuadé, sur la foi de Diodore de Sicile, d'y retrouver les racines de la civilisation égyptienne et donc des vestiges plus anciens. Il ne lui fallut pas longtemps pour se convaincre de son erreur.

## Taharqo, le pharaon bâtisseur

À la mort de Shabaqo, en 690 av. J.-C son neveu Taharqo, fils de Piânkhuy et de sa sœur Abala, monta sur le trône. Selon certaines sources tardives (gloses médiévales), il aurait combattu et mis à mort Shabaqo, qui l'aurait spolié de la succession au décès de Shabataqo, ce qui est possible mais attesté nulle part ailleurs. Son nom de naissance méroïtique signifie peut-être « c'est lui, le léopard », d'après les parallèles dans les langues apparentées. Il prit un nom de couronnement inédit, Khou(i)-Rê-Nefertoum, « Rê et Néfertoum (me) protègent », où apparaît Néfertoum, fils de Ptah et de Sekhmet dans la triade divine de la ville de Memphis. Comme Shabataqo avant lui, Taharqo exprimait ainsi le lien étroit entre sa dynastie et l'antique capitale de l'Égypte. Le seul couronnement mentionné par ses inscriptions eut lieu d'ailleurs à Memphis et non à Napata où, comme il le signale dans une stèle de sa sixième année de règne, il n'était pas retourné depuis l'âge de vingt ans, quand Shabataqo le fit venir en Égypte.

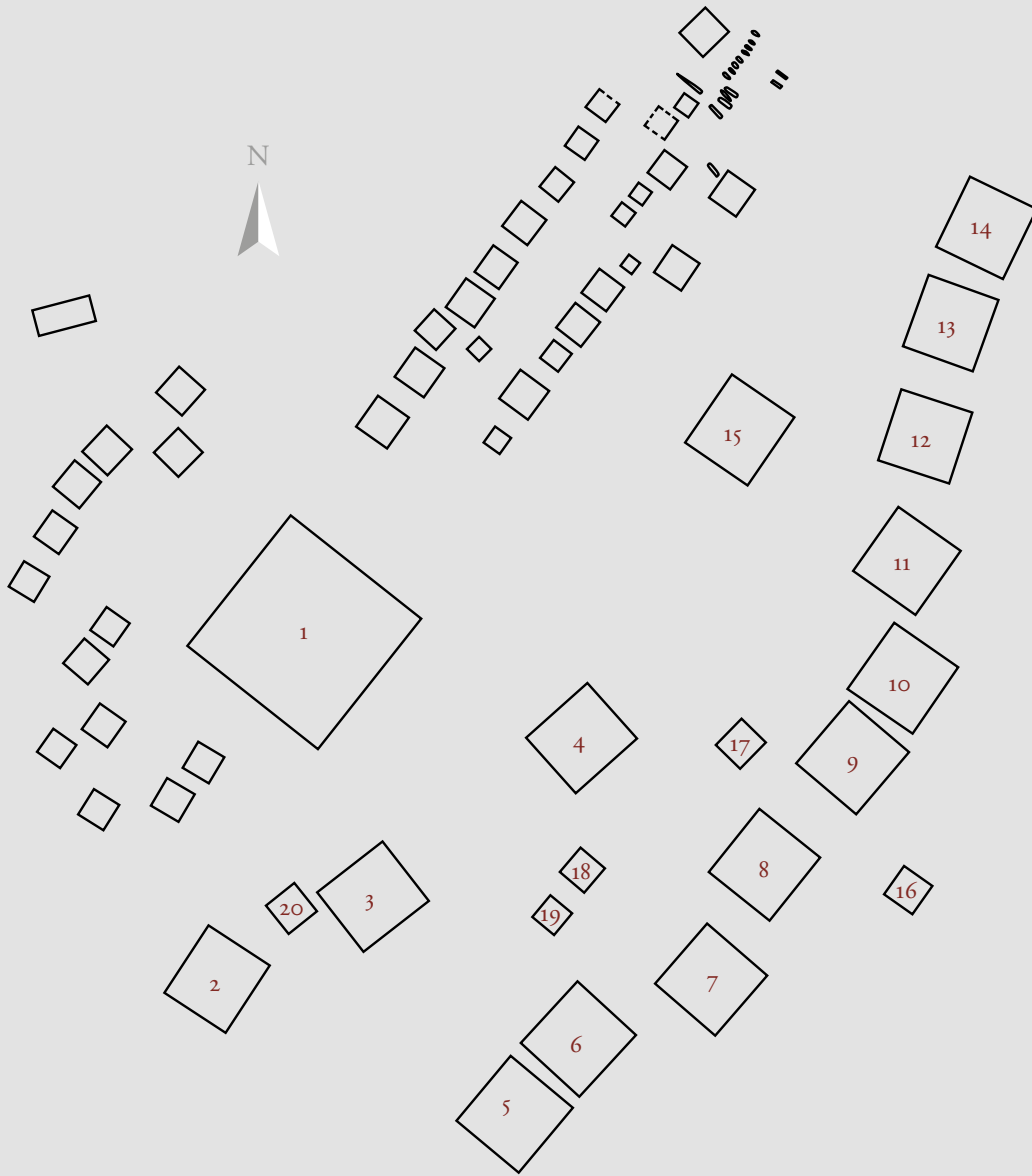
Les premières décennies de son règne correspondent à l'apogée de la royauté koushite. Il couvrit en effet l'Égypte et la Nubie de nouveaux monuments, tout en restaurant les anciens édifices. L'Empire n'avait pas connu une telle fièvre bâtisseuse depuis Ramsès II, sept siècles auparavant. Sur sa terre natale, il fit notamment construire un nouveau temple d'Amon à Kawa (photographie p. 131). Une stèle de l'an 6 retrouvée *in situ* raconte comment, lors de son voyage vers l'Égypte à la tête des renforts demandés par Shabataqo, il était passé par Kawa et, à sa grande désolation, avait trouvé le temple en briques en partie enfoui sous le sable. Devenu roi, il envoya à Kawa des artisans memphites, accompagnés de soldats utilisés comme manœuvres, étant donné les volumes de sédiments à déblayer. Un temple magnifique en grès fut ainsi érigé à côté des deux sanctuaires qui existaient depuis la XVIII<sup>e</sup> dynastie et qui avaient été en partie restaurés par les prédécesseurs de Taharqo. Bien qu'il soit aujourd'hui à nouveau recouvert de sable depuis la fin des fouilles britanniques, on peut juger de la qualité de son exécution par la chapelle-naos, intacte et transportée en 1936 à l'Ashmoleum Museum d'Oxford, et par deux splendides statues de béliers en granit de l'allée processionnelle, qui flanquent désormais l'entrée de la salle d'exposition du musée de Khartoum.

À Napata, Taharqo embellit le grand temple d'Amon et reconstruisit en pierre le temple de Mout, dont les sanctuaires sont creusés à l'intérieur de la falaise du Gébel Barkal et les premières salles situées à l'extérieur,

# nécropole de Nouri

le Soudan  
146

de la Préhistoire à la conquête de Méhémet Ali



- |                  |                       |                   |                |
|------------------|-----------------------|-------------------|----------------|
| 1 Taharqo        | 6 Anlamani            | 11 Malowiamani    | 16 Talakhamani |
| 2 Amaniastabarqo | 7 Amanikarqo          | 12 Amannoté-ériké | 17 Baskakéren  |
| 3 Senkamanisken  | 8 Aspelta             | 13 Harsiotef      | 18 Analamoye   |
| 4 Siospiqo       | 9 Aramatelqo          | 14 Akh-Ariténé    | 19 Nasakhma    |
| 5 Malonaqene     | 10 Amani-nataki-lebte | 15 Nastasen       | 20 Atlanersa   |



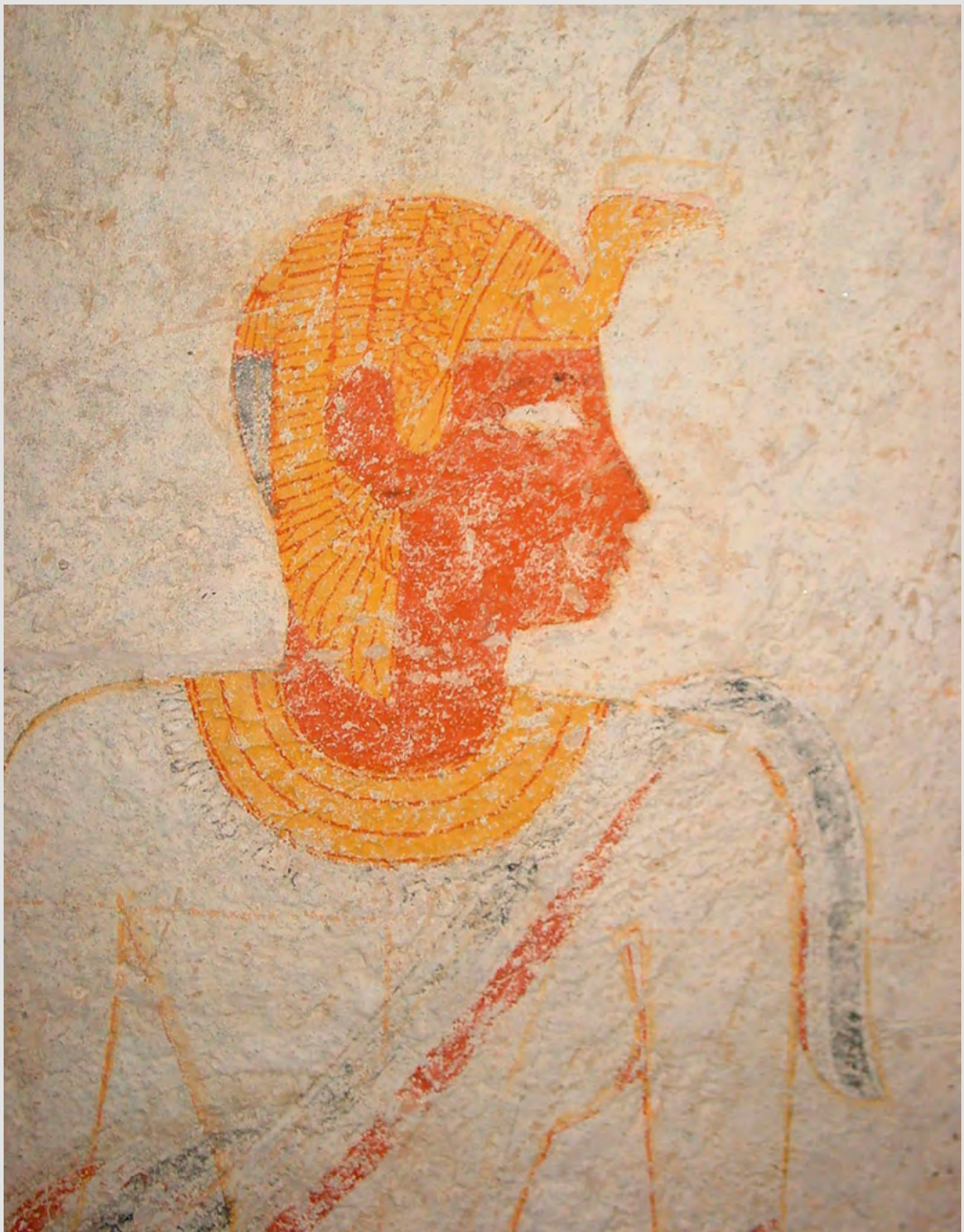
**Taharqo**, statue de Doukki Gel,  
musée de Kerma.



**Tanouétamani**, statue de Doukki Gel,  
musée de Kerma.



**Nouri**, pyramide de Taharqo.



**El-Kourrou**, tombe de la reine Qalhata : la reine.

**Qebhsenouf** (ci-contre). ►

**La reine** entre Amset et Qebhsenouf ; la momie placée sur le lit dans la chapelle funéraire (page 150).









◀ soutenues par des piliers en forme de dieu Bès, nain protecteur des nouveau-nés, et par des colonnes à chapiteaux représentant la tête d'Hathor, déesse de la fécondité. Ces éléments ont conduit l'archéologue Timothy Kendall à y voir un « mammisi », c'est-à-dire un édifice culturel prévu pour accueillir ou du moins commémorer la naissance des enfants royaux. Tout en haut de l'aiguille du Gèbel Barkal, à un endroit presque inaccessible, Taharqo fit graver une large inscription orientée au sud et recouverte d'une feuille d'or dont l'éclat devait se voir de loin. D'autres temples furent également construits à Sanam, sur la rive opposée à Napata, et à Tabo, sur l'île d'Argo, au sud de Kerma, là où il avait existé un petit sanctuaire pharaonique. À Sedeinga, Taharqo marqua également sa présence en faisant édifier devant le temple de la reine Tiyi une colonnade dont des éléments portant le cartouche du roi koushite ont été retrouvés *in situ* en janvier 2015. La Basse-Nubie ne fut pas oubliée, des temples de briques et de pierre ayant été bâtis à Qasr Ibrim et à Bouhen. De celui qu'il fit ériger à Semna pour le culte de Sésostri III divinisé, à côté de l'ancien édifice répondant à cet usage sous la XVIII<sup>e</sup> dynastie, ne subsistent aujourd'hui qu'une porte décorée et un reposoir de barque conservés dans les jardins du musée de Khartoum.

En Égypte, Taharqo, tout comme ses prédécesseurs, embellit le complexe d'Amon à Karnak. Quatre colonnades furent bâties à Karnak-Est, Karnak-Nord, devant le temple de Khonsou et devant celui de Mout, ainsi qu'une autre de grande dimension, dite « kiosque de Taharqo », entre le premier et le deuxième pylône. Il fit élargir le lac sacré et y fit ériger un bâtiment dit « édifice de Taharqo du Lac » pour accueillir les fêtes du dieu. L'ensemble de ces travaux furent exécutés sous la direction d'un personnage remarquable, issu d'une famille locale, Montouemhat, quatrième prophète (prêtre) d'Amon et maire de Thèbes, qui se maintiendra bien après la fin de la domination koushite sur l'Égypte. Mais Taharqo était aussi représenté par les membres de sa famille. Son cousin Horemakhet, nommé par Shabaqo, restera grand-prêtre d'Amon jusqu'à la fin de son règne. Pour seconder la divine adoratrice d'Amon, Chépénoupet II, sa sœur, et assurer l'avenir de sa lignée à la tête du domaine thébain, Taharqo lui fit adopter sa fille, qui prit le nom d'Aménirdis II.

Le pays semble avoir connu une prospérité enviable dont une autre stèle de Kawa (n° V), datée aussi de l'an 6, se fait l'écho : « Ce pays est dans l'abondance sous son règne, comme au temps du Seigneur du monde [règne mythique de Rê]. Chacun dort jusqu'à l'aube sans jamais se dire "ah! si j'avais quelque chose!" ».

La même inscription relate une crue centennale du Nil qui dépassa 21 coudées (11 m) à Thèbes, alors que la hauteur idéale était fixée à 16 coudées (8,40 m). La montée des eaux s'étant faite régulièrement,

◀ **El-Kourrou,**

tombe du roi

Tanouétamani

(page 151).

elle ne semble pas avoir entraîné de catastrophe ; au contraire, elle permit l'élimination des nuisibles et assura une année de récoltes exceptionnelles. Koush ne fut pas en reste et bénéficia de pluies abondantes. Enfin, un bonheur n'arrivant jamais seul, sa mère Abala, que le roi n'avait pas revue depuis vingt ans, vint, de la lointaine Napata, le rejoindre à Memphis. Ce voyage de près de deux mois, harassant et périlleux en raison de la traversée des cataractes, Taharqo l'avait fait avec la vigueur de ses vingt ans sous le règne de Shabataqo. Abala, elle, était sexagénaire, et son arrivée en Égypte constitua un exploit salué avec enthousiasme. C'est sur les fêtes données en son honneur et les acclamations des Memphites que se clôt la stèle V de Kawa.

## Taharqo vaincu par les Assyriens

Le règne prospère et paisible de Taharqo dura une vingtaine d'années, puis se mua en cauchemar. Dès l'an 13, le successeur de Sennachérib à la tête de l'Empire assyrien, Assarhaddon, avait engagé les hostilités à la frontière nord de l'Égypte. Trois ans plus tard, les armées assyriennes attaquèrent la cité rebelle d'Ascalon, au nord de Gaza, mais Taharqo intervint et réussit à chasser l'ennemi. Deux ans après cette victoire, en 671, Assarhaddon marcha sur l'Égypte avec une armée redoutable et balaya les troupes égypto-koushites. Memphis fut prise et pillée. Des membres de la famille royale, dont une reine et le prince héritier, furent emmenés en captivité à Ninive. Et, selon la stèle assyrienne de Zenjirli auquel nous devons ces détails, Taharqo fut grièvement blessé. Il s'enfuit à Thèbes, où les Assyriens ne le poursuivirent pas, sans doute pour ne pas s'éloigner trop de leur base. Assarhaddon réorganisa la Basse-Égypte, installant à la fois des gouverneurs assyriens et des hommes de confiance égyptiens, faisant évidemment la part belle à ceux de la ville de Saïs, lieu de résistance à la domination koushite. Mais sitôt l'armée ennemie repartie, Taharqo, qui s'était remis de ses blessures, renversa la situation établie par les Assyriens en Basse-Égypte et redescendit sur Memphis. Assarhaddon réagit en 669 en lançant une nouvelle expédition, mais elle tourna court car, déjà très malade, il mourut en chemin. Son fils Assourbanipal lui succéda et envoya une armée qui défit les troupes égypto-koushites à Péluse en 667. Puis, rassemblant ses forces et celles de ses alliés de Phénicie et de Basse-Égypte, il prit la tête d'une expédition jusqu'en Haute-Égypte pour se débarrasser enfin du pouvoir koushite. Le royaume thébain fit sa soumission, tandis que Taharqo échappa à ses poursuivants en se retirant à Napata. Assourbanipal remit en place ses affidés, y ajoutant Montouemhat à Thèbes et un gouverneur à Assouan. Mais plusieurs des régents de Basse-Égypte, trouvant la tutelle assyrienne trop pesante, reprirent langue avec Taharqo. Assourbanipal l'apprit

et fit exécuter ou déporter à Ninive la plupart d'entre eux. Il épargna Nécho de Saïs et son fils Psammétique. La domination assyrienne semblait plus solide que jamais.

Durant ces développements en Égypte, Taharqo était resté à Napata. Il y mourut en 664, âgé d'une soixantaine d'années. Plutôt que d'être inhumé à el-Kourrou comme ses prédécesseurs, il préféra fonder une nouvelle nécropole royale à Nouri, sur l'autre rive du Nil, à 26 km en amont de l'ancienne. Sa sépulture, dont les chambres funéraires, à moitié immergées à dessein dans la nappe phréatique, imitent le tombeau mythique d'Osiris à Abydos, fut coiffée d'une pyramide d'une hauteur, à l'origine, de 63 m, la plus grande jamais construite au Soudan. La nécropole de Nouri restera en usage jusqu'au milieu du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Ses pyramides, contrairement à celles d'el-Kourrou dont les blocs ont été réutilisés à l'époque chrétienne, sont encore debout aujourd'hui et forment un ensemble impressionnant.

## Tanouétamani et la reconquête éphémère de l'Égypte

Peut-être faute de prince héritier, que les Assyriens auraient capturé et qui serait mort en déportation, Taharqo avait choisi comme successeur son cousin germain Tanouétamani, fils de Shabaqo et de la reine Qalhata. Le fils cadet de Taharqo, Atlanersa, était sans doute trop jeune, alors que Tanouétamani était âgé d'une bonne quarantaine d'années. Le nom de ce roi est parfois transcrit, à l'égyptienne, Tanoutamon. On ignore sa signification en méroïtique, mais il comprend le nom local d'Amon, Amani, inaugurant ainsi une tradition que suivront la majorité des noms dynastiques jusqu'à la fin du royaume de Méroé. Il adopte un nom de couronnement inédit, Ba-ka-Rê, « le Bélier est l'âme de Rê », assez éloigné de la tradition égyptienne. L'animal est en effet associé au dieu Amon en Nubie, notamment au Gêbel Barkal. On a ici clairement une rupture avec la résonance memphite des noms de couronnement de ses prédécesseurs et une affirmation de la prééminence de Napata.

Dès sa première année de règne, il décida de récupérer le pouvoir perdu sur l'Égypte. Cette reconquête est relatée dans une inscription du temple d'Amon à Napata, dite « stèle du Songe ». Le récit s'ouvre sur un rêve du nouveau roi qui voit deux serpents, à droite et à gauche, et s'éveille soudain. Ses mages lui expliquent que l'un des serpents représente sa domination sur le Sud, bien réelle, l'autre celle qu'il doit reconquérir sur le Nord et ils établissent un parallèle avec les deux cobras traditionnels de la couronne koushite, qui symbolisent son pouvoir sur la Nubie et sur l'Égypte. Le reste du récit est en grande partie calqué sur la stèle de la Victoire de Piânkhy, auprès de laquelle elle était dressée. Le souverain y raconte

son voyage vers le nord, ponctué de visites pieuses aux différents sanctuaires. La seule bataille eut lieu à Memphis où, selon l'historien grec Hérodote, le roi Nechao I<sup>er</sup>, fidèle à Assourbanipal, fut tué, tandis que son fils Psammétique s'enfuit en Assyrie. Les princes du Delta se rendirent sans combattre, et Tanouétamani, dans la tradition de mansuétude koushite qui contrastait singulièrement avec la vindicte assyrienne, leur remit le gouvernement de leurs cités, se contentant de leur soumission.

Le souverain ne profita pas longtemps de sa victoire facile. Assourbanipal revint avec une armée, accompagné de Psammétique, héritier du trône de Saïs. Il bouscula les troupes de Tanouétamani, qui s'enfuit vers le sud. Le roi assyrien le poursuivit jusqu'à Thèbes qui, pour la première fois de son histoire, fut mise à sac. Les trésors des temples amassés depuis plus d'un millénaire furent pillés et les sanctuaires vandalisés, ce qui causa une immense émotion dans la population égyptienne et au-delà des frontières, et résonna jusque dans la Bible où le prophète Nahoun rappelle la chute de cette ville jugée jusqu'alors imprenable. Tanouétamani avait toutefois réussi, comme Taharqo, à échapper à la fureur d'Assourbanipal et revint à Napata. Les troupes assyriennes ne l'y poursuivirent pas. L'Égypte fut à nouveau réorganisée par le vainqueur. On nomma à la tête des cités du Nord des descendants des princes qui y régnaient avant la campagne de Piânkhly, comme si l'on voulait effacer toute trace de la domination nubienne. Psammétique fut considéré comme le seul pharaon, tout en restant sous la tutelle assyrienne qu'il devait faire respecter dans les diverses principautés. Cependant, la région thébaine demeura sous l'autorité de l'habile Montouemhat que Taharqo avait autrefois chargé des travaux dans le temple d'Amon. Il étendit sa domination jusqu'à Assouan. Prudent, il laissa en place des Koushites à la tête du domaine d'Amon : Chépénoupet II et sa « fille adoptive » Aménirdis II comme divines adoratrices et Horemakhet comme grand-prêtre d'Amon, auquel succéda bientôt son fils Horkhebi.

Pendant huit ans, les actes officiels seront datés à Thèbes du règne de Tanouétamani, alors que Psammétique I<sup>er</sup>, inaugurant la XXVI<sup>e</sup> dynastie, dite « saïte », étendait patiemment son pouvoir au nord. Un accord fut passé en 656 selon lequel Nitocris, fille de Psammétique, serait adoptée par les deux adoratrices divines koushites. Cette transition douce scellait la réunification de la Basse et de la Haute-Égypte sous l'autorité du roi saïte et sonnait le glas de la domination koushite sur la terre des pharaons. Trois ans plus tard, Psammétique se débarrassa de la tutelle des Assyriens, très affaiblis par les révoltes et les dissensions dans leur immense Empire. Assourbanipal mourut en 617. En 612, la ville de Ninive fut prise par les Mèdes et les Babyloniens et rayée de la carte. L'Empire assyrien, sans doute le plus grand prédateur de peuples de l'Antiquité, n'était plus ■

# **l'autre Terre des pharaons**

## **le royaume de Napata**

664-270 av. J.-C.

**Tanouétamani fut le dernier** souverain koushite à régner sur l'Égypte, même s'il n'y demeura que quelques mois avant d'en être chassé par les Assyriens et de se réfugier à Napata. Sa dernière date attestée, l'an 9 (656 av. J.-C.), correspond à certains monuments de Thèbes, juste avant l'adoption en Égypte d'un nouveau comput fondé sur le règne de Psammétique I<sup>er</sup>, si bien qu'il est possible qu'il ait régné quelques années encore en Nubie. Il choisit d'être inhumé non dans la nouvelle nécropole inaugurée par Taharqo à Nouri mais dans le cimetière ancestral d'el-Kourrou, à proximité de son père Shabaqo et de sa mère Qalhata. Les pyramides ont disparu, mais il est encore possible de visiter les hypogées de Tanouétamani et de sa mère (photographies p.148 sq.). Ils sont ornés de peintures et de frises de hiéroglyphes réalisées par des artistes égyptiens qui copièrent le décor des tombes de la XXII<sup>e</sup> dynastie à Tanis, notamment celle de Chéchonq III, antérieure d'un bon siècle.

## **Atlanersa et Senkamanisken, les premiers rois napatéens**

À partir de la mort de Tanouétamani, on entre dans la période que les historiens appellent « royaume de Napata » ou « époque napatéenne », et ce, bien que Napata ait été la capitale des rois de Koush depuis le x<sup>e</sup> ou le ix<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Leur territoire est désormais limité à la région des cataractes, étendue jusqu'au sud de Khartoum, dans la banlieue de laquelle, à Défaïa, a été retrouvé un sphinx au nom d'Aspelta. Au nord, la frontière avec l'Égypte fluctue, au gré des conquêtes, entre Assouan et la deuxième cataracte. Comme nous le verrons plus loin, la résidence royale et capitale administrative fut assez tôt transférée plus au sud, à Méroé. En revanche, les inhumations royales se font dans les deux nécropoles autour de Napata, à Nouri puis à Barkal Sud. À partir de 280-270 av. J.-C., elles se déplacent à proximité de Méroé, dans les cimetières royaux de Begrawwiya Sud et Nord et l'on parle en conséquence du « royaume de Méroé ». Ce changement de lieu d'inhumation (tout relatif d'ailleurs puisque certains souverains méroïtiques établiront leur sépulture à Barkal Nord) est à vrai dire la principale solution de continuité entre le « royaume de Napata » et le « royaume de Méroé », des termes que l'on conserve par tradition alors qu'il vaudrait mieux parler de « royaume napato-méroïtique ».

Avec la fin de la domination sur l'Égypte, les repères chronologiques et dynastiques se raréfient. D'une part, la politique koushite sort de l'orbite méditerranéenne et les possibilités de recoupements historiographiques avec les documents babyloniens, araméens, hébreux et grecs se réduisent comme peau de chagrin. D'autre part, les sources textuelles internes se font au fil des règnes de plus en plus rares, au fur et à mesure que la connaissance de la langue égyptienne et l'usage de l'écriture déclinent,

faute de contacts étroits et sans cesse renouvelés avec l'Égypte comme il en existait sous la XXV<sup>e</sup> dynastie. Ainsi, il n'est plus possible de situer les règnes dans une chronologie absolue. On trouve encore, dans certains ouvrages, des listes de souverains comportant des dates précises. Elles sont issues des publications de George Reisner, le père de l'archéologie soudanaise. Disposant d'encore moins de repères chronologiques que nous en avons aujourd'hui, il a inféré les durées des règnes d'après la taille des monuments funéraires et les a calées à partir de rares éléments datés. C'est évidemment une méthode très discutable : à cette aune, on jugerait en effet que le pharaon Khéfren, en raison de sa fameuse pyramide de 143 m de hauteur à Gizeh, a régné bien plus longtemps que Pépy II, dont le monument de Saqqara culminait à 52 m. Or, si le premier a régné environ 25 ans, Pépy II a le plus long règne de l'histoire égyptienne avec près de 70 ans. Si la chronologie relative des pyramides de Napata et de Méroé élaborée par Reisner à partir des caractéristiques architecturales est un outil toujours valable, ses dates sont illusoire et nous nous contenterons d'approximations. Pour certains des souverains, par ailleurs, nous ne possédons que des noms, sans que des événements précis puissent leur être reliés.

Le premier de ces rois napatéens, Atlanersa, succéda à Tanouétamani aux alentours du milieu du VII<sup>e</sup> siècle. On suppose que la succession se fit à nouveau par lignée collatérale et qu'il était le fils cadet de Taharqo. Il fut en effet inhumé non loin de son père dans la nécropole que ce dernier avait fondée à Nouri, et non à el-Kourrou comme Tanouétamani. De plus, son nom de couronnement, Khou(i)-ka-Rê, «l'âme de Rê (me) protège», est imité de celui de Taharqo. Il est connu surtout par la construction du temple B 700 au Gêbel Barkal. Une statue colossale (5,50 m) inachevée, retrouvée à l'entrée et aujourd'hui au musée de Khartoum, est peut-être la sienne, mais la maladresse des proportions suggère une date ultérieure, peut-être méroïtique. À la mort d'Atlanersa, c'est Senkamanisken, probablement son fils, qui lui succéda. Comme son prédécesseur, il fut en effet inhumé à Nouri, ce qui laisse supposer qu'il était également de la lignée de Taharqo et non de celle de Shabaqo. Son nom complexe comprend ceux d'Amon et de la déesse Shanaka, sans doute la désignation locale de Mout, épouse d'Amon. Comme la quasi-totalité des noms méroïtiques, y compris ceux des particuliers, il est à usage unique. On ne trouvera jamais dans le royaume de Koush de lignées comme les quatre Thoutmosis ou les onze Ramsès. Senkamanisken compléta le travail d'Atlanersa dans le temple B 700 de Napata et le consacra à Amon. Il construisit aussi à Sanam, de l'autre côté du Nil, et à Méroé, où les noms royaux les plus anciennement attestés sont le sien et celui de son successeur, Anlamani. Plusieurs statues sont connues de lui : trois proviennent du Gêbel Barkal et deux de Doukki Gel.



Leur bonne facture, si elle n'atteint pas l'excellence de celles de Taharqo et de Tanouétamani retrouvées dans les mêmes lieux, prouve que les artistes locaux avaient été formés par des maîtres égyptiens dont certains étaient peut-être restés après la séparation des deux pays. Une plaquette au nom de Senkamanisken a été récemment mise au jour dans la région memphite et témoigne peut-être d'échanges renouvelés entre Koush et l'Égypte. À sa mort, Senkamanisken fut inhumé dans la tombe n° 3 de Nouri, sous une pyramide aujourd'hui ruinée. Son trousseau funéraire comportait un nombre considérable d'*oushebtis*, ces statuettes de serviteurs qui accompagnent le défunt dans l'au-delà. Leur effectif idéal en Égypte, rarement atteint, était d'un par jour, plus un contremaître pour 10, soit 401. Or, pas moins de 1 277 ont été retrouvés dans les chambres funéraires de ce roi et sont aujourd'hui répartis entre le musée de Khartoum et celui de Boston. Taharqo en possédait 1 070, et des centaines ont été retrouvées dans chacune des sépultures des reines, malgré les pillages dont tous ces tombeaux ont été victimes.

## Anlamani et l'accession au trône d'Aspelta

Les deux souverains suivants, Anlamani et Aspelta, étaient frères, fils de la reine Nasalsa, «sœur et épouse royale», que l'on suppose être une des trois épouses connues de Senkamanisken. Anlamani prit comme nom de couronnement Ankh-ka-Rê, «l'âme de Rê est vivante», qui est peut-être une création originale puisque le seul pharaon égyptien à l'avoir porté est un obscur et éphémère roi de la XIV<sup>e</sup> dynastie. Ce nom aura en revanche une belle postérité puisqu'il sera régulièrement repris jusqu'à l'époque méroïtique. Le règne d'Anlamani est un peu mieux documenté que celui de ses prédécesseurs car il a laissé une stèle à Kawa datant de ses premières années sur le trône. Il y relate sa visite dans cette cité, les fêtes en l'honneur du dieu Amon et la nomination d'un nouveau prêtre de haut rang («troisième prophète»). S'y ajoute une expédition militaire contre les *Bulahau*, en qui l'on s'accorde à voir les ancêtres des Blemmyes. Ce peuple, qui s'empara de portions de la Basse-Nubie après la chute de Méroé, était apparenté aux actuels Bedjas, des nomades vivant le long de la mer Rouge. Beaucoup de passages de la stèle sont calqués sur les textes de son aïeul Taharqo (voir chapitre précédent, p. 157 sq.), jusqu'à la mention d'une crue exceptionnelle, demandée au dieu et non attestée, et de la visite de la reine-mère, présentée comme un événement d'importance, alors qu'elle ne devait pas résider bien loin!

Dans la lignée du serment fait par Alara de consacrer sa sœur à l'Amon de Kawa et rapporté par deux des stèles de Taharqo, Anlamani offre quatre de ses sœurs aux Amon de Napata, de Kawa, de Pnoub/Doukki Gel et du Taureau-de-Nubie (sans doute Sanam, face à Napata, sur la rive



**Senkamaniskén**, statue de Doukki Gel.



**Anlamani**, statue de Doukki Gel.

# 160



**Doukki Gel**, statues des rois, musée de Kerma.



**Nouri**, pyramide d'Anlamani.

gauche) « afin de jouer du sistre en leur présence ». Finalement, une des informations les plus importantes que nous apporte cette stèle est d'ordre idéologique. Alors que les rois de la XXV<sup>e</sup> dynastie avaient pris pour modèles les grands pharaons des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> dynasties, les rois napatéens se réfèrent maintenant à leurs propres prédécesseurs, notamment Piânkhy et Taharqo. Ils revendiquent toujours la royauté sur les Deux Terres, la Basse et la Haute-Égypte qui ont repris leur indépendance, mais ils se prévalent aussi du prestigieux passé, bien que récent, du royaume de Koush. Très parlante à cet égard est la statue d'Anlamani retrouvée en 2003 à Doukki Gel : il arbore le pschent, la double couronne des pharaons égyptiens, mais aussi le double *uraeus* (cobra royal) de Koush et surtout les deux cornes de bélier d'Amon de Napata de chaque côté du front. Une autre statue, plus classique et de grande taille (3,80 m), le présente coiffé de la couronne à quadruple plumes du dieu Onouris. Retrouvée au Gèbel Barkal, elle est aujourd'hui au musée de Boston, tandis qu'une dernière, plus petite, est conservée à Khartoum. Toutes ces statues sont de très belle facture, bien que moins sophistiquées que celles que l'on trouve en Égypte à cette époque, et elles témoignent à nouveau de la maîtrise atteinte par les sculpteurs locaux.

La succession d'Anlamani, qu'il faut situer sans doute autour des premières années du VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère, aurait dû se passer sans heurt, puisque le nouveau roi, Aspelta, était son frère cadet, fils de la reine Nasalsa. Mais plusieurs témoignages montrent qu'elle n'alla pas de soi et qu'elle suscita de tenaces rancunes. Aspelta nous a laissé un grand nombre d'inscriptions où ses cartouches ont été systématiquement martelés. Deux stèles, l'une à Méroé et une autre récemment retrouvée à Doukki Gel, ont même été volontairement réduites en morceaux. Deux autres, l'une érigée par Aspelta dans le temple du Gèbel Barkal en l'honneur de Khaliout, fils de Piânkhy depuis longtemps décédé, et y détaillant les dotations de son culte funéraire, et une stèle de Sanam consacrant sa sœur au culte d'Amon n'ont pas été touchées par les destructions. Mais le témoignage le plus troublant vient d'Aspelta lui-même. Dans la stèle de son intronisation du Gèbel Barkal sont relatées les péripéties de son accession au trône. Aspelta se trouve avec l'armée koushite en expédition en Basse-Nubie, aux alentours de la deuxième cataracte, lorsqu'on apprend le décès d'Anlamani. Il semble qu'il soit mort prématurément car nulle disposition n'avait été prise pour sa succession. Aucun des princes présents à la tête de l'expédition n'avait été déjà pressenti. L'armée se désole en effet : « Notre maître est ici parmi nous et nous ne le connaissons pas. » Les généraux remettent alors la question entre les mains du haut clergé de Napata. L'oracle d'Amon doit choisir le successeur entre les « frères du roi ». Mais la barque sacrée transportée par les prêtres ne se dirige vers aucun de ceux qui sont présents. Alors Aspelta est ajouté

au groupe et c'est lui qui reçoit l'investiture du dieu. Amon proclame sa légitimité en citant la lignée maternelle du nouveau souverain sur sept générations. Malheureusement, tous les noms de ces femmes ont été martelés, comme celui d'Aspelta (identifiable grâce au reste de sa titulature) et même celui de son frère et prédécesseur, Anlamani. Les généraux acceptent immédiatement le choix du dieu. Le texte se conclut par le couronnement du nouveau roi dans le temple d'Amon et la jubilation de l'armée.

Tous ces éléments ne permettent pas de reconstituer avec précision le problème qui s'est posé pour la succession d'Anlamani. Plusieurs solutions ont en effet été avancées, aucune totalement satisfaisante. Il se pourrait que Senkamanisken, le père d'Anlamani, ait eu de ses autres épouses des enfants mâles plus âgés qu'Aspelta. Ce sont eux les « frères du roi » qui se présentent devant l'oracle. Mais la reine Nasalsa, restée à Napata durant l'expédition dans le Nord, a sans doute circonvenu les prêtres d'Amon en faveur de son fils cadet et l'a fait reconnaître comme nouveau souverain. La destruction des cartouches royaux sur certaines inscriptions ou celle des stèles complètes s'expliqueraient par une vengeance exercée par un des clans princiers écartés ainsi du pouvoir. Le monument en l'honneur de Khaliout aurait été épargné par respect pour ce lointain ancêtre. Mais on ne comprend pas que la stèle de Sanam soit restée intacte. Surtout, un problème de chronologie se pose. Il faut supposer, en effet, que cette vindicte s'est exercée après la mort d'Aspelta, voire celle de ses descendants directs, car les noms royaux martelés n'ont jamais été restaurés, y compris sur les stèles exposées dans le temple dynastique de Napata. Or, les deux successeurs d'Aspelta appartiennent sans doute à sa lignée directe. Une solution — également proposée par Dominique Valbelle — serait que les cartouches aient effectivement été restaurés, mais par application d'une couche de plâtre, aujourd'hui disparue, sur les espaces martelés pour éviter un surcreusement trop visible. Un autre texte, énigmatique, est peut-être à mettre en relation avec le climat empoisonné qui suivit l'accession au trône du jeune roi. Il s'agit d'une stèle également retrouvée dans le temple d'Amon de Napata, dite « stèle de l'excommunication ». Datée de l'an 2, elle relate le châtement terrible infligé à un groupe de prêtres qui se seraient rendus coupables du meurtre d'un innocent dans l'enceinte même du temple et décrète le bannissement de leur famille. Il semble que l'affaire soit en rapport avec l'oracle d'Amon, ce qui, évidemment, nous rappelle le rôle que celui-ci a joué dans la désignation d'Aspelta. Mais on ne saurait avancer que les deux événements soient liés. La piété légendaire des rois koushites, soucieux d'éviter les impuretés en matière religieuse, peut à elle seule expliquer la réaction du roi face à un crime perpétré dans un espace sacré, sans que celui-ci ait eu une motivation politique.

## L'invasion de Psammétique II

Mais des événements infiniment plus graves allaient bientôt faire vaciller le royaume. En Égypte, le pharaon Psammétique II avait succédé à Nécho II, le fils de Psammétique I<sup>er</sup>, qui lui-même avait rétabli l'indépendance du pays (voir chapitre précédent, p.165). Sous les deux premiers rois de cette XXVI<sup>e</sup> dynastie originaire de Saïs, les deux États avaient entretenu des relations apaisées. On se souvient que Psammétique I<sup>er</sup> avait repris en douceur le contrôle de la région de Thèbes, où les deux adoratrices d'Amon précédentes et le grand-prêtre d'Amon, tous de famille royale koushite, étaient restés en fonction. Il avait ensuite assuré à l'Égypte, au cours de son long règne, une certaine prospérité et un regain d'influence internationale. Sous Nécho II, la principale préoccupation restait la situation au Proche-Orient. Le pharaon dut en effet protéger son pays de l'invasion des Babyloniens, qui avaient remplacé les Assyriens dans la région. Alternant victoires et revers, il réussit néanmoins à empêcher l'avancée de leur roi Nabuchodonosor II. Sous Psammétique II, son fils, le *statu quo* obtenu en Palestine permit au nouveau pharaon de tourner ses regards vers le Sud. Le royaume koushite restait en effet une menace d'autant plus grave qu'elle remettait en cause la légitimité même de la dynastie saïte. Ses rois continuent à se proclamer « fils d'Amon » et « rois de Haute et Basse-Égypte ». Ils arborent sur leur front le cobra royal et la double couronne des pharaons. Ils n'ont pas perdu la sympathie attachée à leurs prédécesseurs par les Thébains et, au vu de la qualité des textes du début du règne d'Aspelta, bénéficient sans doute de l'aide de collaborateurs égyptiens. De son côté, Psammétique II dispose d'une armée aguerrie par les combats en Palestine, renforcée par des mercenaires grecs, juifs et cariens (originaires du sud de l'Anatolie). En l'an 3 de son règne, soit 593 av. J.-C., il monte une expédition contre le royaume napatéen, avec l'intention d'anéantir toute velléité de retour des Koushites sur le sol égyptien.

Cette campagne semble s'être articulée en deux opérations distinctes selon l'analyse proposée par Dominique Valbelle. Une première expédition menée par deux généraux, Amasis pour les Égyptiens et Potasimto pour les mercenaires, est attestée par deux stèles lacunaires érigées à Tanis et à Karnak par Psammétique, ainsi que par des graffiti en grec archaïque gravés sur les colosses du temple d'Abou Simbel. Ces contingents auraient traversé le désert à la hauteur de Korosko pour rejoindre le Nil en aval de la cinquième cataracte et redescendre sur Napata où résidait le souverain koushite, auquel le texte égyptien refuse le nom de « pharaon » (*nsu*), préférant l'appeler *kw*, un mot qui transcrit le titre méroïtique écrit *qore* (« souverain ») et également prononcé /kur/. Simultanément,

un second corps expéditionnaire remonta le Nil jusqu'à Pnoub/Kerma où ils ravagèrent le pays et massacrèrent les Nubiens, comme en témoigne une troisième stèle de Psammétique II trouvée à Shellal en Basse-Nubie. Dans tous les grands complexes d'Amon qu'ils pillèrent au passage, les armées de Psammétique renversèrent les statues des rois koushites et en martelèrent les symboles royaux. Elles se retirèrent ensuite vers le nord, le roi égyptien n'ayant aucune intention d'occuper le pays. Ce scénario repose sur les textes cités mais aussi sur la découverte de trois cachettes où les prêtres enfouirent avec soin les fragments des statues royales brisées. Les fouilles de Reisner à Napata avaient mis au jour deux de ces fosses en 1916. En 2003, Charles Bonnet en découvrit une autre dans l'enceinte des temples de Doukki Gel. Toutes contenaient des statues de Taharqo, Tanouétamani, Senkamanisken, Anlamani et Aspelta, mais il ne s'en trouvait aucune qui leur fût postérieure, si bien que la campagne de Psammétique est datée du règne d'Aspelta, sans que l'on puisse exactement préciser, faute de textes napatéens à ce sujet, à quel moment de son règne elle eut lieu. En 2007, l'équipe anglo-soudanaise qui fouille le temple de Dangeil, très en amont de la cinquième cataracte, a découvert les restes dispersés d'une quatrième cachette comprenant les statues de Taharqo, Senkamanisken et Aspelta. Il est difficile de ne pas relier ce dépôt aux trois autres et donc de ne pas y voir les restes de statues brisées aussi durant la campagne de Psammétique II. Mais il faudrait admettre en ce cas qu'une troisième opération militaire, non attestée par les textes égyptiens ou grecs, aurait consisté à remonter le Nil depuis le haut de la boucle. Il est très probable qu'Aspelta et sa cour se soient réfugiés à Méroé car aucune mention de prisonniers illustres n'apparaît dans les inscriptions de Psammétique. La destruction des statues de Dangeil correspondrait-elle à une tentative avortée d'une partie de l'armée égyptienne d'atteindre Méroé? Si cette troisième opération s'est soldée par une défaite, il est naturel qu'elle n'ait pas été mentionnée dans les textes des ennemis d'Aspelta.

L'expédition de Psammétique fut sans lendemain. En Égypte, on martela les noms des rois soudanais qui avaient régné sur l'Égypte, comme pour effacer toute trace de la XXV<sup>e</sup> dynastie. Mais Koush resta l'autre terre des pharaons et continua pendant près de neuf siècles à considérer son souverain comme le maître des Deux Terres et à le parer de tous les symboles immémoriaux de la royauté sacrée égyptienne. Toutefois, c'est sous le règne d'Aspelta que, par prudence, on déplaça la résidence royale de Napata à Méroé, qui devint donc *de facto* la capitale administrative. Mais Napata demeura longtemps la cité du couronnement et de l'inhumation des rois et, jusqu'à la fin de Méroé, le lieu le plus sacré du royaume. On s'accorde à estimer qu'Aspelta régna encore de nombreuses années, bien qu'aucune inscription n'en témoigne. Des constructions sont attestées à Kawa, Sanam

et, plus au sud, à Méroé, où fut bâti le premier état du temple M 250, dit « Temple du Soleil ». Des blocs réutilisés dans des édifices ultérieurs montrent qu'il lança en divers endroits de la nouvelle capitale un vaste programme architectural. À sa mort, il fut inhumé à Nouri sous une pyramide assez bien conservée, bâtie auprès de celle de son frère Anlamani. Semblablement, son cercueil fut déposé dans une somptueuse cuve de granit, gravée de textes empruntés aux différents livres funéraires égyptiens, depuis les *Textes des Pyramides* jusqu'au *Livre des Morts*. Elle est conservée à Boston, alors que celle de son prédécesseur est une des pièces les plus impressionnantes du musée national de Khartoum.

## D'Aramatelqo à Talakhamani, montée des élites locales

Les successeurs d'Aspelta pendant près de deux siècles sont pour nous à peine plus que des noms et des tombeaux dans la nécropole de Nouri. Aucun texte d'ampleur n'est conservé. Le premier d'entre eux est Aramatelqo, dont le nom signifie « c'est lui, Horus l'enfant », livrant un équivalent méroïtique du jeune dieu égyptien *Hr-pw-hrd*, transcrit en grec Harpocrate. Ce nom pourrait l'avoir désigné dès sa naissance comme héritier du roi, ainsi que le fut Horus pour Osiris dans les mythes fondateurs égyptiens. Il est effectivement considéré comme le fils d'Aspelta, sur la foi de ce nom et de la position de sa sépulture à Nouri, à proximité immédiate de celle de son prédécesseur. On possède de lui une statue assise provenant de Sanam où il apparaît habillé du long fourreau blanc porté par les pharaons pour certains épisodes de la fête Sed, le jubilé des trente années de règne. Il n'est toutefois guère vraisemblable que ce souverain peu attesté dans les complexes culturels de Koush ait régné aussi longtemps. On doit plutôt voir dans cette tenue, que complétait sans doute la couronne blanche sur une tête aujourd'hui disparue, une imitation des pharaons du Moyen Empire qui affectionnaient ce vêtement. Taharqo, qui avait bâti un temple à Semna, avait ainsi réutilisé dans ce sanctuaire une statue en manteau de jubilé du roi Ougaf de la XIII<sup>e</sup> dynastie, statue qui a peut-être inspiré ce portrait. Pour les neuf rois suivants, en revanche, de Malonaqene à Talakhamani, on ne possède pas d'autre attestation que leurs noms inscrits sur des éléments de leur mobilier funéraire à Nouri.

Cette page blanche dans l'histoire du royaume napatéen, approximativement entre 550 et 410 av. J.-C., n'est vide que par l'absence de témoignages écrits. Le pays semble avoir joui d'une prospérité tranquille, si l'on en croit les vestiges archéologiques. Outre la nécropole royale de Nouri, où les pyramides des souverains se succèdent approximativement du sud au nord, avec une alternance de grands et de petits monuments, les vastes



cimetières de Méroé (Begrwwiya Ouest et Sud), de Sanam, face à Napata, de Kawa et Sedeinga, en Moyenne Nubie, montrent l'importance des pouvoirs locaux. Depuis probablement la fin de la XXV<sup>e</sup> dynastie, la pyramide n'est en effet plus une prérogative royale et on assiste à une floraison de monuments funéraires de ce type. Ils sont généralement en briques crues, alors que les pyramides royales sont en pierre, mais c'est l'unique concession que les grandes familles qui gouvernent les provinces semblent avoir laissée au pouvoir central. Les pyramides sont en effet parfois de très grande taille et certaines disposent même de premières assises de schiste, comme à Sedeinga. Dans la partie napatéenne de ce même cimetière apparaît une dichotomie entre les familles des princes locaux, enterrées sous pyramides, avec de vastes chambres souterraines et des chapelles funéraires pour le culte du défunt, dans les secteurs situés à l'ouest et au nord, et les familles d'extraction plus modeste, inhumées dans le secteur sud-ouest, dans de simples fosses couvertes d'un tumulus de schiste et de galets, qui perpétuent le type d'inhumation habituel à l'époque du royaume de Kerma.

Les sources égyptiennes sont également muettes sur leurs voisins du sud. Il faut dire qu'après le long règne d'Amasis (570-526), le général de Psammétique II qui avait mené les troupes égyptiennes durant le raid sur le royaume koushite et qui finit par prendre le pouvoir, l'Égypte a été conquise par les Perses Achéménides, la nouvelle puissance au Moyen-Orient. Leur roi Cambyse II se fait proclamer pharaon, inaugurant la XXVII<sup>e</sup> dynastie (525-404), mais gouverne en fait le pays, qui n'est plus qu'une province de son immense Empire, par l'intermédiaire d'un satrape. Les Égyptiens ressentent durement cette nouvelle occupation. S'ils avaient subi d'autres invasions étrangères, celles des Hyksôs, des Libyens et des Koushites, au moins leurs souverains s'étaient-ils installés en Égypte et s'y étaient-ils acculturés. Au vrai, les élites s'accommodèrent de cette première domination perse, avec laquelle ils collaborèrent, mais le peuple égyptien la vécut comme une humiliation. L'époque des « pharaons noirs » de la XXV<sup>e</sup> dynastie, magnanimes dans la victoire, respectueux du passé de l'Égypte, d'une piété irréprochable envers ses dieux, leur parut un âge d'or perdu dont ne subsistait que cette dynastie lointaine, isolée dans les sables de Méroé.

## Hérodote : les espions de Cambyse à Méroé

Cette image idéalisée se retrouve chez Hérodote, la première des sources grecques sur le royaume de Koush, qu'elles nomment « Éthiopie », *Aithiopia*, le pays des hommes à la « face » (grec *ops*) « brûlée » (*aithô*). Le mot est ancien, il appartient même au rare vocabulaire connu du grec mycénien, écrit en linéaire B *ai-ti-yo-qa*. Durant toute l'Antiquité, il désignera prioritairement

Koush et plus rarement l'Afrique noire. Utilisé dans la traduction grecque de la Bible par les Septante dans les passages nombreux qui font allusion à la domination koushite en Égypte, le terme « Éthiopie » sera dès le début du Moyen Âge régulièrement usurpé par les clercs abyssins, soucieux de voir leur pays mentionné dans le livre saint. Mais ce n'est que depuis le règne d'Hailé Sélassié qu'il a remplacé l'ancien nom d'Abyssinie, rendant officielle une appropriation progressive.

Certes, les Éthiopiens sont déjà cités chez Homère. C'est pour lui le peuple pieux « aux parfaites hécatombes », c'est-à-dire qui offrent aux dieux des sacrifices importants, et chez qui les Immortels vont festoyer une fois l'an. Mais c'est Hérodote qui, le premier, les intègre dans la vaste fresque géographique et historique du monde ancien que constitue son *Histoire*. Il n'a pourtant pas visité la Nubie, son voyage en Égypte (situé vers 460 av. J.-C.) n'ayant pas dépassé Éléphantine, sur la première cataracte. Mais il prend ses informations auprès des Égyptiens, les mixant sans doute avec d'autres sources grecques, orales ou écrites, et n'hésitant pas à distordre les faits pour les rendre pittoresques ou instructifs. Dans le livre III de son *Histoire*, il relate l'invasion de l'Égypte par Cambyse. C'est pour lui l'occasion de décrire ce pays qui fascinait les Grecs, tant par son antiquité fabuleuse que par ses coutumes exotiques, mais aussi de dénoncer la barbarie des Perses, un sujet inépuisable dans la littérature patriotique de la Grèce ancienne au sortir des Guerres médiques.

L'épisode des espions de Cambyse à Méroé conjugue à merveille ces deux tendances. Nous en donnons ici quelques extraits (voir encadré p. 169). S'étant emparé de l'Égypte, le souverain perse envisage d'étendre ses conquêtes à l'ouest vers Carthage et l'oasis d'Amon (Siwa) et au sud vers le royaume napatéen. Aussi envoie-t-il des espions, recrutés curieusement parmi les Ichthyophages, c'est-à-dire les peuples « mangeurs de poissons » habituellement placés le long de la mer Rouge et ici situés près d'Éléphantine. Les Koushites sont appelés « Éthiopiens à la longue vie » (*macrobioi Aithiôpes*). L'épithète provient d'une confusion entre *bíos* « vie » et *biós* « arc », mais Hérodote lui trouve une justification fabuleuse en leur prêtant une longévité extraordinaire, due à l'utilisation d'une fontaine de jouvence.

La suite du passage raconte comment l'armée de Cambyse, insuffisamment préparée pour une expédition dans des zones désertiques, périt en grande partie le long du chemin, obligeant leur roi à abandonner ses projets de conquête et à retourner en Égypte. L'ensemble du « récit éthiopien », comme souvent chez Hérodote, doit être reçu avec la plus grande précaution. Les détails qu'il livre sur l'Égypte que, selon la plupart des spécialistes, il a pourtant visitée, comportent souvent des inexactitudes, des affabulations ou des omissions étonnantes. Du royaume napatéen,

## Les espions de Cambyse à Méroé

extrait de l'*Histoire* d'Hérodote, livre III, 19-25

« Aussitôt qu'il se décida à envoyer des espions, Cambyse fit venir depuis Éléphantine, la ville des Ichthyophages, des gens qui connussent la langue éthiopienne [...] Après que les Ichthyophages d'Éléphantine se furent rendus auprès de Cambyse, il les envoya chez les Éthiopiens, les ayant instruits de ce qu'ils devaient dire et chargés de présents, à savoir un manteau de pourpre, un collier à mailles d'or, des bracelets, une alabastre de myrrhe et une jarre de vin phénicien.

Ces Éthiopiens auprès desquels Cambyse dépêcha ses envoyés sont, dit-on, les plus grands et les plus beaux de tous les hommes. On raconte aussi qu'ils ont des usages très éloignés de ceux des autres hommes et notamment celui-ci concernant la royauté : celui que ses concitoyens jugent le plus grand et doté d'une force proportionnée à sa taille, c'est lui qu'ils estiment digne de régner.

Lorsqu'ils arrivèrent chez les Éthiopiens, les Ichthyophages offrirent les présents à leur roi et lui tinrent ce discours : « Le roi des Perses, Cambyse, désirant être ton ami et ton hôte, nous a envoyés en nous ordonnant de prendre langue avec toi et de t'offrir ces présents dont il a lui-même le plus grand plaisir à se servir. » L'Éthiopien, qui savait qu'ils étaient venus en espions, leur parla en ces termes : « Le roi des Perses ne vous a pas envoyés chargés de présents parce qu'il voudrait par-dessus tout devenir mon hôte. Vous ne me dites pas la vérité : vous êtes en fait venus espionner mon royaume. Ce n'est pas un homme juste. Car s'il était juste, il ne convoiterait pas d'autre territoire que le sien propre et ne jetterait pas dans la servitude des hommes qui ne lui ont rien fait. Eh bien, donnez-lui cet arc et dites-lui ceci : « Voici le conseil que le roi des Éthiopiens donne au roi des Perses : lorsque les Perses pourront tendre un arc de cette dimension avec autant de facilité, qu'il rassemble alors des troupes nombreuses et lance une expédition contre les Éthiopiens à la longue vie. Mais d'ici-là, qu'il sache gré aux dieux de n'avoir pas mis en tête aux enfants de l'Éthiopie d'acquérir d'autre terre que la leur. »

À ces mots, il détendit l'arc et le donna aux envoyés. Il prit le manteau de pourpre et demanda ce que c'était et comment il avait été fabriqué. Les Ichthyophages lui ayant expliqué la nature du pourpre et de la teinture, il dit que ces gens étaient aussi trompeurs que leurs vêtements. Puis il s'enquit des objets d'or, le collier à mailles et les bracelets. Comme les Ichthyophages en expliquèrent le bon usage, le roi se mit à rire, pensant qu'il s'agissait de fers, et leur dit que chez eux les fers étaient plus solides

que ceux-là. Ensuite, il s'enquit de la myrrhe. Ils dirent alors comment elle était fabriquée et comment on s'en oignait et il fit la même remarque que pour le manteau. Quand il en arriva au vin et sut comment il était élaboré, il s'extasia de cette boisson et demanda de quoi se nourrissait leur roi et quelle était la plus longue durée de vie pour un homme perse. Ils répondirent qu'il se nourrissait de pain, expliquèrent la nature du blé et dirent que quatre-vingts années de vie était un chiffre maximal pour un homme. À cela, le roi répondit qu'il n'était pas étonnant que, se nourrissant de crottin, ils vivaient si peu de temps et qu'ils ne pourraient même pas vivre aussi longtemps s'ils ne se fortifiaient pas par cette boisson, désignant le vin aux Ichthyophages, car en cela, dit-il, les Éthiopiens étaient inférieurs aux Perses. Les Ichthyophages s'enquirent à leur tour auprès du roi de la longévité et du régime (des Éthiopiens), il répondit que la plupart d'entre eux atteignaient cent vingt ans, que certains les dépassaient même et qu'ils se nourrissaient de viande cuite et buvaient du lait.

Comme les espions s'étonnaient de cette longévité, il les emmena près d'une fontaine dont les baigneurs sortaient si brillants qu'on aurait dit de l'huile. L'odeur qui s'en exhalait était comme celle de la violette. L'eau de cette source était si peu dense, selon les espions, que rien ne pouvait y flotter, ni le bois ni quoi que ce soit de plus léger encore que le bois, mais que tout descendait au fond. C'est à cette eau, si elle était réellement ainsi qu'on la décrit, qu'ils devaient leur longue vie, car ils l'utilisaient tout le temps. Quittant la fontaine, il les emmena dans une prison, où la plupart des hommes étaient entravés de fers en or, car chez ces Éthiopiens le cuivre est plus rare et plus estimé que tout. Après avoir visité la prison, ils visitèrent aussi la Table du Soleil.

Après cela, ils terminèrent par une visite de leurs tombeaux, qui, dit-on, sont réalisés en pierre transparente de la façon suivante : après qu'ils ont desséché le corps, soit à la manière des Égyptiens, soit par un autre procédé, ils le couvrent entièrement de plâtre qu'ils décorent de peintures pour reproduire l'apparence du défunt autant que possible, puis ils l'entourent d'un bloc, préalablement creusé, de pierre transparente qu'ils extraient en quantité et qui se travaille aisément. Logé au milieu du bloc, le défunt est visible par transparence, sans qu'il ne comporte quelque odeur ni rien de déplaisant, et tous les détails sont visibles comme le corps lui-même. Pendant une année, les parents les plus proches gardent le bloc dans leurs maisons, lui offrant tous les prémices et lui effectuant des sacrifices. Après quoi ils le transportent au-dehors et le placent en bordure de la ville.

Après avoir tout visité, les espions repartirent d'où ils venaient. Lorsqu'ils rapportèrent tout cela à Cambyse, il se mit aussitôt en colère et lança une expédition contre les Éthiopiens (...). >>>

◀ l'écrivain ne pouvait relater que ce qu'il avait appris en Égypte, sans doute auprès des Grecs établis sous le pharaon philhellène Amasis et un peu auprès des locaux par le truchement d'interprètes. Il n'est donc pas étonnant que le récit corresponde aussi peu à ce que nous savons aujourd'hui du royaume de Napata au <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle avant notre ère.

Dans la tradition grecque, les pays les plus lointains sont à la fois ceux qui présentent le plus de monstruosité et de merveilles et ceux dont les habitants sont les plus admirables. Les Éthiopiens d'Hérodote n'échappent pas à la règle : ils vivent cent vingt ans ou plus et disposent d'une fontaine de jeunesse. Ils sont d'autre part les plus beaux et les plus grands des hommes et leur roi fait preuve d'une profonde sagesse. On trouve ici, pour la première fois dans l'histoire littéraire de l'Occident, le mythe du « bon sauvage » ou plutôt, selon la formulation anglaise, du « noble sauvage » : le souverain éthiopien ne connaît pas les produits raffinés de la civilisation méditerranéenne qu'on lui offre mais il a assez de bon sens pour en critiquer l'usage. Ce thème sera repris notamment à la Renaissance et, dans le chapitre « Des Coches » des *Essais* de Montaigne, l'échange fameux entre les Espagnols et les Indiens doit beaucoup au « récit éthiopien » d'Hérodote.

Il ne faut donc guère attendre d'Hérodote qu'il comble les lacunes dues à l'absence de textes napatéens durant presque deux siècles. Bien des détails sont manifestement erronés. Le souverain n'était certainement pas choisi en fonction de sa taille et de sa vigueur. La description du traitement réservé aux défunts (dessiccation, cartonnage, masque funéraire) correspond manifestement à la réalité égyptienne contemporaine, à l'exception des deux détails fantaisistes que sont le coffre transparent et le maintien du défunt à domicile pendant un an. Les coutumes funéraires napatéennes ne comportent pas d'embaumement, y compris pour la famille régnante, bien que plusieurs tombes royales aient renfermé des vases-canopes (prévus pour les organes périssables) qui étaient très certainement factices. Il n'y a pas de cartonnage et le corps est déposé directement dans un cercueil de bois, lui-même enclos dans une cuve de pierre pour les souverains. Pareillement, les Napatéens connaissaient le vin, qu'on importait d'Égypte, le blé, produit dans le nord du royaume (le sud cultivait plutôt du sorgho), et bien sûr la myrrhe, omniprésente encore aujourd'hui au Soudan. À l'époque d'Hérodote, on produit déjà du fer, et le bronze est répandu depuis des siècles, si bien qu'il n'est nul besoin de fabriquer des chaînes d'or pour les prisonniers. Les principales mines d'or, à l'est d'Abou Simbel, étaient d'ailleurs repassées sous contrôle égyptien depuis au moins le règne de Nécho II.

Tout n'est pas fantaisiste, néanmoins, dans le « récit éthiopien ». Bien que le thème de l'arc que seul peut bander le héros se trouve déjà dans l'Odyssée, le roi archer est une réalité dans le royaume koushite : outre

des reliefs et une statue de bronze doré (voir p. 373) très connue, figurant le monarque tenant cette arme, tous d'époque méroïtique, l'arc, dans certains textes napatéens, est placé entre les mains du nouveau souverain par le dieu Amon le jour du couronnement. D'autre part, le siège de la royauté est dans le « récit éthiopien » clairement localisé à Méroé : le nom de la ville n'est pas cité ici (il figure comme « capitale de tous les autres [*i.e.* non nomades] Éthiopiens » dans le livre II d'Hérodote), mais la mention de la « Table du Soleil », esplanade mythique de Méroé où des viandes apparaissent magiquement pendant la nuit, situe bien la scène dans cette cité. Nulle part chez cet auteur n'est mentionnée la ville de Napata, et ce un peu plus d'un siècle après qu'elle eut cessé d'être le siège du pouvoir royal. Mais l'apport essentiel de ce texte pour la connaissance du royaume napatéen au début du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle est l'image qu'en ont les Égyptiens à l'époque d'Hérodote et qui correspond à sa situation politique contemporaine : un pays paisible, prospère et apparemment refermé sur lui, n'intervenant plus dans les tumultes qui secouent son voisin du nord. Toutefois, le souverain du récit n'est ni un naïf, ni un pacifiste. Il est informé par ses propres agents de l'envoi d'espions avant leur arrivée et il entretient une armée redoutable.

On ne sait si le récit par Hérodote d'une campagne personnelle menée par Cambyse au cœur de la Nubie est historique, car aucune source indépendante ne le confirme. Ailleurs, l'historien grec parle du tribut levé par les Perses sur les Éthiopiens de Basse-Nubie qu'ils auraient soumis au début de son expédition malheureuse contre Méroé. Quoi qu'il en soit, sous Darius I<sup>er</sup> (522-486 av. J.-C.) et Xerxès I<sup>er</sup> (486-465), ses successeurs, la Perse prit le relais de l'Égypte dans l'échange de biens précieux avec le royaume napatéen. Koush est officiellement compté au nombre des pays vassaux dans les reliefs et les inscriptions de Suse et de Persépolis, mais il s'agit d'une forme de propagande que l'on trouve déjà dans les listes de pays « vaincus » des pharaons du Nouvel Empire. Si, par exemple, est signalé de l'ivoire envoyé par Koush dans les matériaux utilisés pour la construction du palais de Darius à Suse, on a retrouvé dans une des tombes de la famille royale à Méroé (Begravwiyya Sud n° 24) un rhyton, vase de luxe en forme de corne, signé par le plus grand céramiste grec du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, Sotadès, qui travaillait notoirement pour la cour de Perse vers 460-470 av. J.-C. On a donc affaire à des échanges de cadeaux diplomatiques et non au tribut unilatéral d'un pays soumis. Ce détail relativise de plus l'isolement supposé du royaume koushite sur la scène internationale. Hérodote rapporte que Xerxès I<sup>er</sup>, lors de sa grande campagne de 480 contre Athènes et ses alliés, disposaient de bataillons « éthiopiens ». Mais la description de leur armement, où par exemple ne figure aucun objet de métal, s'accorde mal avec celui dont disposaient les Koushites.

Leurs peintures corporelles divisant le corps en deux moitiés, l'une enduite de craie, l'autre d'ocre, selon la description d'Hérodote, étaient jusque tout récemment attestées chez les tribus des monts Nouba, au centre du Soudan, pour les lutteurs des duels à la *timbra* (lourd bracelet de métal). Les représentations de ces soldats dits « éthiopiens », dans la peinture grecque sur vase contemporaine, indiquent des types physiques certes variés mais qui rappellent majoritairement les habitants du Kordofan et rarement ceux de la Nubie. Plutôt que des Koushites, qui par ailleurs n'avaient aucune raison de seconder les Perses, il faut voir en ces soldats des captifs, faits prisonniers durant les expéditions que les rois napatéens organisaient à cet effet et qui étaient inclus dans les échanges.

## Le couronnement d'Amannote-erike et ses campagnes

Durant le siècle qui suit la visite d'Hérodote, le royaume napatéen nous est mieux connu par une série de textes édités par trois souverains dont le règne semble avoir été long et florissant. Le premier d'entre eux est Amannote-erike, dont le nom méroïtique signifie « engendré par Amon de Thèbes ». Il succède à Talakhamani, avec lequel son lien de parenté ne peut être précisé. Sa dernière année régnale attestée est comprise entre 25 et 30 — les unités étant endommagées dans l'indication numérique du texte. Son nom de couronnement, Neferibrê, est curieusement le même que celui de Psammétique II, le roi saïte qui avait dévasté Koush presque deux siècles auparavant. On en a conclu que ce choix était une forme de revanche et de revendication renouvelée sinon sur le trône des pharaons, du moins sur la Basse-Nubie. C'est sans doute sous son règne que cette région, passée aux mains des Achéménides, a été réoccupée par le pouvoir napatéen, probablement à la faveur des révoltes égyptiennes contre les Perses. Toutefois, aucun témoignage actuellement retrouvé, ni du côté égyptien, ni du côté koushite, n'indique une politique expansionniste au nord durant le règne d'Amannote-erike.

Le principal texte historique qu'il nous ait laissé est une très longue inscription gravée sur un mur du temple d'Amon à Kawa sous la deuxième année de son règne. Elle porte l'influence très nette des stèles de Taharqo érigées sur le même site. Comme dans la stèle de l'intronisation d'Aspelta, la mort du roi est apprise par l'armée qui se trouve donc « comme un troupeau sans berger ». Mais, contrairement à Taharqo, le choix du successeur se fait sans difficulté. Il faut dire que la situation est critique car une tribu de nomades belliqueux menace directement la région de Méroé depuis l'Atbara, où ils effectuent des raids contre la population koushite. Appelés *Lehlehes* (ou *Rehrehes*) dans ce texte et dans la stèle de Harsiotef,

quelques décennies plus tard, soit ils sont apparentés aux Blemmyes contre lesquels s'était battu le roi napatéen Anlamani deux siècles auparavant, soit ce sont les Blemmyes eux-mêmes sous un autre nom. Il s'agirait en ce cas d'un terme péjoratif à redoublement parodiant leur langue, comme le grec «Barbare» (le *-s* final est sans doute un suffixe d'ethnonymes, connu par ailleurs). Un passage d'Hérodote décrit le parler des «Troglodytes» — c'est le nom que les Grecs donnent aux habitants du désert oriental soudanais — comme ressemblant aux cris de chauves-souris. Il est sûr que cette description peu objective provient d'une source égyptienne, peut-être empruntée elle-même aux Koushites.

Face à la menace des *Lehlehes*, un couronnement est donc prévu en urgence, quelques semaines après la mort de Talakhamani, avec désignation par un oracle dans le temple d'Amon. On ignore lequel, mais il semble bien que, pour une fois, cette première cérémonie se soit tenue à Méroé. Le nouveau roi envoie son armée contre les envahisseurs, qui sont écrasés et dont le butin est partiellement redistribué aux populations spoliées. Alors seulement Amannote-erike peut entreprendre le voyage vers Napata où il reçoit la royauté sur les Deux Terres des mains d'Amon et la calotte royale des souverains de Koush.

Après les cérémonies de son intronisation et celles du nouvel an, Amannote-erike continue le périple qui doit l'amener dans les autres temples d'Amon au nord du royaume pour qu'y soit confirmé son nouveau pouvoir. Il quitte Napata pour Kawa mais, en chemin, doit à encore envoyer ses troupes contre une incursion de nomades, appelés *Meded*, qui sont certainement apparentés aux anciens Medjay (voir chapitre 3, p. 59 sq.). Ces invasions venant apparemment de l'est du Nil s'expliquent sans doute par des conditions climatiques de plus en plus difficiles. La grande dessiccation qui a créé le Sahara à partir du sixième millénaire atteint en effet son maximum au premier millénaire avant notre ère. Les peuples qui, aux époques précédentes, pouvaient encore tant bien que mal subsister dans les déserts sont obligés de descendre vers des latitudes plus clémentes ou de se rapprocher de l'oasis pérenne qu'est la vallée du Nil, occasionnant des conflits avec les riverains. Les *Meded* ayant été aisément vaincus, Amannote-erike gagne le temple de Kawa où l'Amon local confirme son couronnement, lui offrant un arc et ses flèches aux pointes de fer. Enfin, il descend le Nil jusqu'à Pnoub/Kerma où sa royauté est à nouveau proclamée.

Remontant sur Kawa, il fait dégager la route processionnelle recouverte de sable et reçoit la visite de sa mère. Ces deux détails, réels ou non, lui permettent de se présenter en nouveau Taharqo, puisque deux épisodes similaires sont évoqués dans une stèle de l'an 6 de ce roi à Kawa (voir chapitre précédent, p. 174 sq.). Ce long texte se termine sur les offrandes



du souverain à Amon de Kawa. Trois autres inscriptions murales de ce roi sont attestées dans le même temple, mais elles ne comportent malheureusement que des listes d'offrandes pour le dieu Amon. Après un long règne de près de trente ans, Amannoté-erike est inhumé à Nouri. Son successeur, Baskakéren, ne semble pas avoir régné très longtemps, eu égard à la minuscule pyramide qui fut édiflée à la hâte sur son caveau. On ne possède de lui qu'un court texte funéraire qui ne donne pas d'autres détails personnels que son nom de naissance.

## Le long règne de Harsiotef

Le règne suivant, celui de Harsiotef, est en revanche assez bien documenté par une longue stèle datée de l'an 35, retrouvée dans le temple d'Amon du Gèbel Barkal non loin de celle de Piànkhy et, comme elle, transportée au musée du Caire en 1862. Elle compte 161 lignes réparties sur ses quatre faces, contre 159 pour la Stèle de la Victoire. Cette proximité n'est évidemment pas due au hasard. Mais c'est malheureusement un des seuls points de ressemblance car, contrairement à la stèle de Piànkhy, elle est rédigée dans un égyptien assez pauvre et souvent fautif. Le lien depuis trop longtemps distendu avec les sphères intellectuelles thébaines explique le piètre travail des scribes locaux. Harsiotef est toutefois le seul roi de Koush, depuis Alara jusqu'à la fin du royaume de Méroé, dont le nom de fils-de-Rê, normalement le nom de naissance, est indubitablement égyptien. Il signifie «Horus fils de son père» (*Hr s<n> jt=f*), ce qui reste également sans équivalent dans l'onomastique égyptienne. Il est assez probable que le nom méroïtique originel du roi a été remplacé lors de son investiture par un composé égyptien proche d'une des désignations classiques d'Horus, «Horus curateur de son père» (égyptien *Hr-nd-jt=f*, transcrit en grec Harendotès), qui fait référence à la période mythique de la royauté d'Osiris sur terre bafouée par Seth et restaurée par Horus. Qui plus est, Harsiotef a aussi adopté un nom de couronnement totalement inédit, Sa-Mery-Amon, «fils aimé d'Amon». L'insistance avec laquelle est proclamée la filiation divine du souverain a laissé penser que son accession au trône ne s'était pas faite selon les règles. Sur sa stèle du Gèbel Barkal, il est cependant suivi de sa mère, Tesamalo, qui est légendée comme «mère de roi, sœur de roi et maîtresse de Koush», une titulature habituelle pour les reines-mères et qui offre toutes les garanties de légitimité pour son fils. On ignore en revanche qui était son père. On a proposé qu'Harsiotef soit un fils cadet d'Amannoté-erike, ce qui est possible mais n'est pas documenté. Sa grande épouse royale, Batahaliye, est représentée à sa suite sur la droite du cintre de sa stèle.

Cette inscription contient la chronique de trente-cinq ans de règne, le plus long connu pour un souverain de Koush, sans compter les quelques années que le roi pourrait avoir vécues après la rédaction du texte. Elle passe assez vite sur les détails de la succession et du couronnement, contrairement aux autres stèles royales, rédigées en général peu après l'intronisation. Harsiotef vient de recevoir l'aval du dieu Amon de Napata, sans doute par un oracle, lorsqu'on le prévient que le mur nord de la salle du grand temple du Gêbel Barkal s'est écroulé. Comme le roi est troublé par ce présage, on lui explique que le dieu attend de lui la restauration de l'édifice, qu'il réalisera en effet après les cérémonies du couronnement. Celles-ci prennent place à Napata, où Amon lui confère la royauté et l'invincibilité face à ses ennemis. Il lui promet en outre des pluies bénéfiques accompagnées d'une importante crue du Nil, une réminiscence des dons qu'Amon avait faits à son lointain prédécesseur Aspelta. Cette prédiction se réalise alors qu'il est encore à Napata. Puis, comme il est de rigueur, le roi s'embarque vers le nord pour répéter ce couronnement dans les deux temples d'Amon de Gematon (Kawa) et de Pnoub (Kerma). Une dernière étape, particulière au périple de Harsiotef, s'effectue dans le temple de la déesse-chatte Bastet à Tara, une cité récemment identifiée de manière encore hypothétique avec le site d'Usli, 40 km en amont de Sanam.

Revenu à Napata, le souverain accomplit sa promesse en restaurant le temple d'Amon de Napata, en l'ornant d'une chapelle de bois revêtue de quatre kilogrammes d'or, en emplissant son trésor de vaisselle précieuse et en offrant au complexe religieux vivres, serviteurs et esclaves. Plus tard dans le règne, il fera reconstruire la résidence royale à Napata, également endommagée par des éboulements, et des temples en plusieurs endroits. La dernière section de la stèle détaille les processions religieuses qu'a organisées Harsiotef à travers le royaume. Assez curieusement, c'est Osiris qui y est majoritairement représenté, alors que l'on a peu de traces de sanctuaires de ce dieu dans le royaume napatéen. Les lieux cités pour ces fêtes ne sont pas toujours identifiés, mais ils s'échelonnent du nord au sud depuis Mehat (Abou Simbel) en Basse-Nubie, jusqu'à Maraté, probablement Défaïa, aujourd'hui situé dans la banlieue du Grand Khartoum, en passant par Pnoub (Kerma), Gematon (Kawa), Napata et Méroé.

La majeure partie du texte est toutefois consacrée aux campagnes militaires. Les ennemis qu'avait vaincus son prédécesseur Amannoté-erike quelques années auparavant, les Meded et les Lehlehes, des tribus situées à l'est du Nil, avaient en effet refait leurs forces. Contre les Lehlehes, les plus dangereux, Harsiotef mena une première expédition en l'an 2. En l'an 18, les mêmes ennemis, sous la conduite de leur chef Kharawé, marchèrent sur Méroé, mais Harsiotef réussit à les mettre en déroute.

Enfin, en l'an 23, une seconde attaque lancée sur la capitale et menée par un nouveau chef, Arawé, fut stoppée par les armées royales. Contre les Meded, trois engagements eurent lieu, en l'an 3, 5 et 6, sans que l'on puisse cette fois garantir que ce peuple ait ouvert les hostilités, la mention d'expédition contre des « rebelles », aussi bien dans les textes égyptiens que napatéens, couvrant souvent une opération de razzia destinée à faire du butin. La dernière de ces campagnes, pour laquelle Harsiotef semble s'être personnellement engagé avec des troupes renforcées, porta un coup décisif aux Meded, dont le bétail et les esclaves furent confisqués et partiellement offerts au temple d'Amon de Napata.

C'est très probablement aussi avec l'intention de faire du butin que le roi envoya ses armées contre un peuple appelé les Makha, en l'an 16 et en l'an 35. Il s'agit cette fois non plus des tribus couchitiques situées à l'est du Nil mais des ancêtres des Noubas, qui allaient au IV<sup>e</sup> siècle de notre ère envahir la Nubie et lui donner son nom moderne. Les Noubas sont décrits au siècle suivant par le géographe alexandrin Ératosthène comme « un grand peuple habitant à l'ouest du Nil [...], qui n'est pas vassal des Éthiopiens et est divisé en plusieurs royaumes ». Le terme « Nouba », qui vient du méroïtique *nob*, « esclave », n'est évidemment pas leur vrai nom mais une désignation péjorative employée par les Méroïtes quelques siècles plus tard, en concurrence avec le terme neutre *Mho*, « Maghu », qui est une version plus récente de « Makha ». Eux-mêmes, d'après la comparaison entre les langues nubiennes, semblent s'être appelés « Magi » ou « Magur », et c'est une transcription égyptienne de ce terme que l'on retrouve sur la stèle de Harsiotef et de son successeur Nastasen. Il est possible que de jeunes Noubas aient déjà été recrutés des siècles auparavant, de gré ou de force, dans les armées égyptiennes : les textes pharaoniques de la XVIII<sup>e</sup> dynastie parlent en effet de guerriers *mâga* ou *mâgi* utilisés comme fantassins auxiliaires, notamment en Nubie. Comme le terme « Makha » dans les stèles napatéennes, le mot *mâga* était déterminé par le signe de l'enfant et parfois celui des jambes. Les Makha semblent avoir été une population d'éleveurs nomadisant dans le Kordofan et jusqu'au sud de l'actuel Khartoum. C'est d'ailleurs leur bétail qui constitue le butin de la campagne de l'an 16, tandis que celui de l'an 25, sans doute faute de place sur la stèle, n'est pas détaillé.

Une expédition en Basse-Nubie, tout près de la frontière égyptienne, est aussi rapportée. Située en l'an 11, elle visait à anéantir cette fois une véritable rébellion, en amont de la deuxième cataracte. Le souverain avait nommé ou confirmé deux gouverneurs d'origine koushite, Baraqo et Sa-Amanise, sur ces terres récemment reconquises. Il est assez probable qu'ils aient décidé d'affranchir leurs principautés respectives de la suzeraineté de Napata. On ne sait si l'Égypte toute proche et redevenue

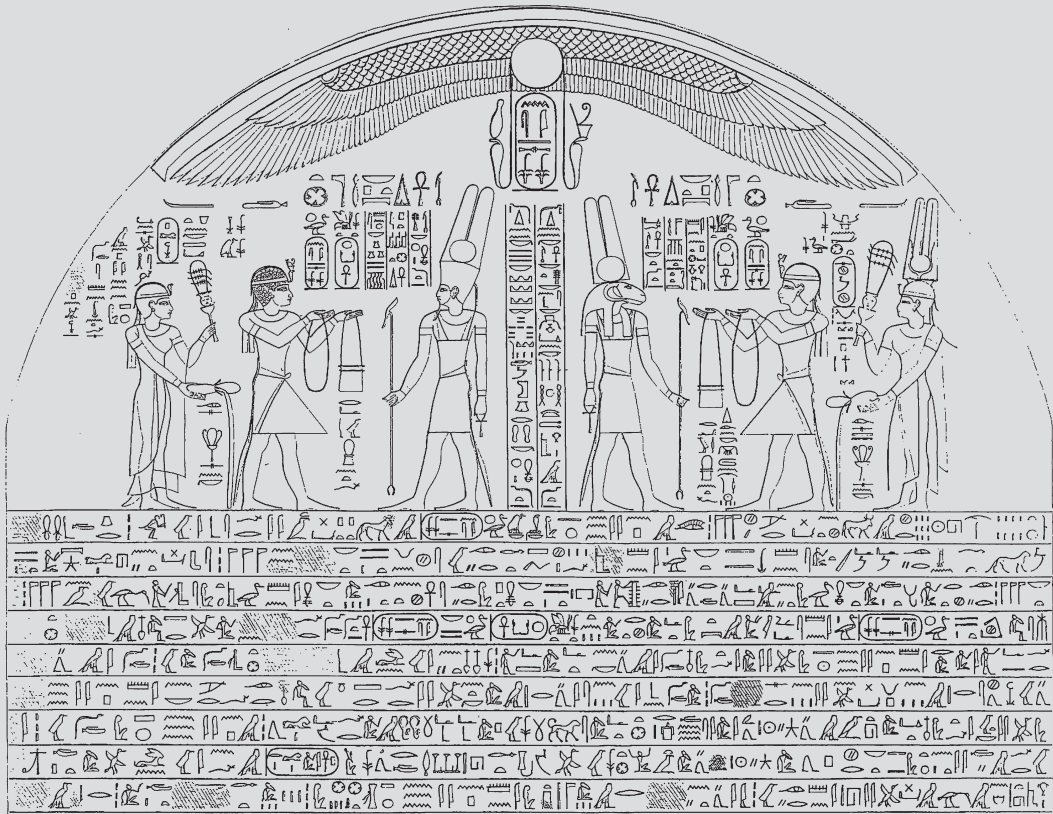
indépendante de 404 à 343 av. J.-C. (XXVIII<sup>e</sup> à XXX<sup>e</sup> dynasties) a joué un rôle dans cette tentative de sécession. Une armée dépêchée par Harsiotef poursuivit les deux gouverneurs félons jusqu'à Assouan, vainquit leurs troupes et les exécuta.

Harsiotef fut inhumé sous la pyramide n° 13 de la nécropole de Nouri, un large monument situé immédiatement au nord de celui de son père présumé, Amannotte-erike. Au nord de la pyramide n° 13 se dresse un autre édifice de taille similaire, portant le n° 14, qui clôt le rang oriental des pyramides royales de Nouri. Sur la base de cette proximité géographique, Reisner a proposé que le souverain de la tombe n° 14 ait été le successeur de Harsiotef. Son nom est Akh-Ariténé (anciennement lu « Akhratañ »). Nous ne possédons d'autre témoignage sur son règne que ce tombeau, incomplètement fouillé en raison de son mauvais état de conservation, et une statue fragmentaire de ce roi trouvée dans le temple d'Amon du Gébel Barkal, conservée à Boston (MFA 23.735). Cette dernière pièce nous offre toutefois un trésor d'informations sur la chronologie du règne et les relations avec l'Égypte contemporaine. La tête et les pieds ont disparu, mais le modelé du corps, très éloigné des canons athlétiques de la première période napatéenne, montre une mollesse clairement inspirée de modèles égyptiens de la XXX<sup>e</sup> dynastie. Le pilier dorsal conserve une titulature abrégée de trois noms, au lieu des cinq traditionnels. Le premier, « taureau puissant, au bras fort, curateur de son père », reprend le nom d'Horus de Nectanébo I<sup>er</sup> (380-362), « au bras fort », le combinant avec le nom d'Horus de Harsiotef (« taureau puissant qui apparaît à Napata ») et une paraphrase du nom de fils-de-Rê de ce dernier, « Horus, fils de son père ». Cet improbable mélange a au moins l'avantage de placer Akh-Ariténé assez exactement dans une chronologie relative comme successeur de Harsiotef, et son règne dans une chronologie absolue comme ultérieur à l'avènement de Nectanébo I<sup>er</sup> en 380. Son nom de couronnement, Néferibhor, « beau est le cœur d'Horus », reprend celui d'Amannotte-erike, Néferibrê, en substituant Horus au dieu Rê. Enfin, son nom de fils-de-Rê, Akh-Ariténé, contrairement à celui de Harsiotef, est à nouveau méroïtique. Il contient le nom d'une divinité particulièrement révérée dans les siècles suivants par les rois de Méroé, Aritene, qui n'est sans doute rien d'autre que la version méroïtique de l'égyptien Harakhty, « Horus de l'horizon », le faucon solaire qui vole du levant au couchant. Les listes royales établies à partir des travaux de Reisner à Nouri placent après Akh-Ariténé un roi nommé Amanibakhi, dont on ne possède qu'une stèle et une table d'offrandes réutilisées dans une église proche. Le style de ces monuments permet en effet une datation autour de la seconde moitié du IV<sup>e</sup> siècle, mais sa position après Akh-Ariténé reste arbitraire, son tombeau n'ayant pas été identifié.

## La stèle du roi Nastasen

Le souverain suivant, Nastasen, est probablement situé vers 340 av. J.-C. On ignore ici encore ses liens avec les rois qui l'ont précédé, mais il appartient à la lignée de Harsiotef. Son règne est un des mieux connus parmi ceux des rois napatéens tardifs, grâce à sa stèle datée de l'an 8. Elle provient très certainement du temple d'Amon au Gébel Barkal et s'est retrouvée après des vicissitudes inconnues à New Dongola. Découverte par un comte allemand, elle fut transportée au Caire et offerte par le khédivé Abbas Pacha au roi de Prusse, si bien qu'elle figure aujourd'hui dans les collections nubiennes du musée Égyptien de Berlin. Inscrite sur deux faces, la stèle compte 68 lignes de texte principal, qui constitue une chronique des premières années de règne de ce souverain (voir encadré p.180). Plus encore que celle de Harsiotef, avec laquelle elle offre de nombreux points communs, elle témoigne de la difficulté croissante des scribes napatéens à maîtriser la langue égyptienne. Elle mélange ainsi l'égyptien de tradition et l'égyptien contemporain, le démotique, mais aussi multiplie les fautes de graphie et de grammaire où l'on peut reconnaître l'influence du méroïtique, la langue maternelle du scribe.

Le cintre de la stèle est orné d'une double scène presque superposable à celle de Harsiotef. À droite, le roi, suivi de sa grande épouse royale Sakhmakh, « fille de roi, épouse royale, maîtresse de l'Égypte », est debout devant Amon de Napata à tête de bélier. À gauche, il est suivi de sa mère, la reine Pelkha, « sœur et mère de roi, maîtresse de Koush », et s'avance vers Amon de Thèbes à tête humaine. Dans les deux cas, le souverain tend un pectoral et un collier d'or au dieu. Sa titulature comporte, comme celle de Harsiotef, trois noms au lieu des cinq traditionnels. Son nom d'Horus, « Taureau puissant aimé de l'Ennéade, qui apparaît à Napata », est une variante de celui que l'on trouve depuis Piánkhy jusqu'à Harsiotef. Son nom de couronnement (« roi de Basse et Haute-Égypte »), Ankh-ka-Rê, « que vive l'âme de Rê », est emprunté au roi Anlamani qui régna deux siècles et demi auparavant. Son nom de fils-de-Rê, Nastasen, est méroïtique et reste actuellement intraduisible. De façon générale, à part la présence d'Amon de Thèbes, le titre de « maîtresse de l'Égypte » de la reine Sakhmakh et les termes traditionnels de la titulature royale, l'accent est assez peu mis dans cette stèle sur la revendication de légitimité sur le trône d'Égypte. Au rebours, la royauté sur Koush, la « Terre de l'Arc », donnée à Nastasen par Amon de Napata est appuyée sur des précédents purement koushites, notamment la mention répétée d'Alara, fondateur de la dynastie, au nom duquel est accolé le terme *piankhy* où il faut voir non une confusion avec le conquérant de l'Égypte mais la transcription égyptienne d'un titre méroïtique ancien (*bohe*) désignant une royauté tribale et que nous avons traduit, faute de mieux, par « chef ».



## L'intronisation du roi Nastasen

« Alors que j'étais un beau fils (*prince royal*) à Méroé, Amon de Napata, mon bon père, m'appela en me disant : « Viens ! » Alors j'appelai tous les frères royaux qui étaient à Méroé et m'adressai à eux en disant : « Venez, mettons-nous en route pour chercher lequel parmi nous est notre chef. » Ils me répondirent : « Nous n'irons pas avec toi, car c'est toi son beau fils, c'est toi qu'il aime, Amon de Napata, ton bon père. »

Je partis dès l'aube et atteignis Astorese, où je passai la nuit. J'entendis [lacune] qui disaient depuis Napata : « Il sera parmi les dieux (?) de tout le pays. » Je partis à l'aube et j'atteignis Taki, qui est le grand domaine, le jardin qu'a planté le roi Alara, le chef. Laissant à main gauche le poste de garde (?), je trouvai ce temple d'Amon (*un sanctuaire secondaire sur la rive gauche*). Alors vinrent à moi tous les gens du temple d'Amon de Napata, tous les citadins et les notables, pour parler avec moi. Ils me dirent : « Il a étendu devant toi la royauté sur la Terre de l'Arc, Amon de Napata, ton bon père. » Puis tous dirent : « Où [le bateau] devra-t-il aborder ? » Je leur répondis : « Allez, passez le fleuve et annoncez-moi à Amon de Napata, mon bon père. Mettez-vous en chemin, allez vous prosterner devant Amon de Napata ! »

Je descendis alors à l'embarcadère et traversai le fleuve vers le Temple de Rê. Monté sur un grand cheval, je me rendis au grand temple (*celui du Gébel Barkal*). Tous les notables et les prêtres d'Amon se prosternèrent devant moi. Ma louange était dans toutes les bouches. Je gravis la montée et ouvris les grands vantaux. On ouvrit (?) pour moi, le [lacune] ouvrit en grand (?) Karnak (*le sanctuaire d'Amon*) et la Maison de l'Or. Je dis à Amon de Napata, mon bon père, tout ce qui me concernait et tout ce qui était dans mon cœur. Amon de Napata écouta mon discours. Amon de Napata, mon bon père, m'accorda la royauté de la Terre de l'Arc, la coiffe royale du souverain Harsiotef et la puissance du roi Alara, le chef.

Troisième mois de l'inondation, dernier (?) jour. J'ai fait apparaître en procession Amon de Napata, mon bon père, et l'ai fait sortir du grand temple. Il m'a accordé la royauté sur la Terre de l'Arc, Iret, les Neuf-Arcs (*pays étrangers*), les deux rives [du Nil] et les quatre coins [du monde]. J'ai adressé mon beau discours à mon père Rê et à Amon de Napata les paroles que voici : « C'est toi qui as fait cela pour moi, tu as fait que tout le pays et tous les hommes m'écoutent. Tu m'as appelé depuis Méroé pour que je vienne à toi. Tu as étendu devant moi la royauté sur la Terre de l'Arc. Les hommes ne m'avaient pas fait roi au 24<sup>e</sup> jour du [mois], alors que tu m'avais [déjà] accordé la royauté. »

Les puissants et les humbles étaient sur le chemin et dansaient de joie en voyant le fils de Rê. Je me rendis sur le lieu du sacrifice, ayant amené deux bœufs à longues cornes. Puis je montai et m'assis sur le trône d'or dans le Karnak d'or (*le sanctuaire d'Amon*), à l'ombre des flabella, en ce jour-là, et tous les gens s'exclamèrent : « Il accomplira de belles choses dans tous les domaines, car Amon de Napata lui a accordé la royauté (vie, santé, force) sur la Terre de l'Arc, à lui, le fils de Rê, Nastasen. Il est monté et s'est assis sur le trône d'or dans le Karnak d'or, à l'ombre des flabella, en ce jour. Il régnera et résidera dans la joie à Méroé. » >>>

extrait de la stèle de l'an 8 de Nastasen, Berlin 2268, lignes 4-21



### Stèle de Nastasen,

Berlin ÄMP 2268, d'après Carl Richard Lepsius, *Denkmäler aus Aegypten und Aethiopien*, vol. V, pl. 16.

◀ Le texte montre bien la dualité des capitales du royaume napatéen à partir du règne d'Aspelta. Méroé est la résidence de la famille royale au sein de laquelle a été élevé le nouveau roi et depuis laquelle il régnera, tandis que Napata est la métropole religieuse, le lieu du couronnement principal. La narration semble indiquer que Nastasen parcourt la distance entre les deux capitales en moins de deux jours, avec une halte pour la nuit à Astarese, sans doute un point d'eau (*asta* est le nom méroïtique ancien pour « eau ») au milieu de la Bayouda, la savane sèche qui occupe le bas de la boucle du Nil.

Il est toutefois impossible de parcourir les trois cent cinquante kilomètres qui séparent Méroé de Napata en un si court intervalle de temps. À dos de chameau (qui n'était pas encore utilisé par les Koushites), il faut aujourd'hui entre trois et cinq jours. Il est probable que le voyage s'est fait à cheval, accompagné d'une escorte, en un laps de temps à peu près comparable. C'est d'ailleurs à cheval que le roi, après avoir traversé le Nil, se rend au grand temple d'Amon du Gébel Barkal.

Contrairement à d'autres textes, comme l'intronisation d'Aspelta ou d'Amannot-erike, la stèle de Nastasen ne décrit pas de période d'incertitude à la mort du prédécesseur. Le prince héritier propose à ses frères ou ses oncles (« frères royaux ») de l'accompagner à Napata pour que l'oracle choisisse l'un d'eux, mais c'est une politesse de pure forme car sa légitimité semble incontestable, et les éventuels concurrents déclinent l'invitation. Pourtant, le nom « Nastasen » n'inclut pas de divinité, Amon ou Horus ; ce doit être le nom de naissance d'un fils cadet qui ne s'est trouvé en tête de la ligne de succession que par la mort d'un ou plusieurs aînés. L'oracle divin n'est d'ailleurs pas décrit de manière claire et a dû intervenir dans le temple d'Amon juste avant la cérémonie de couronnement. La mention du trône royal installé dans le « Karnak d'or » est particulière au couronnement de Nastasen. Elle rappelle que Harsiotef avait fait construire dans le temple une chapelle de bois dorée à l'or fin qui a dû justement être utilisée pour l'intronisation de ses successeurs.

Le couronnement du nouveau roi se répète pratiquement dans les mêmes termes un mois et demi plus tard à Kawa puis à Kerma, avant son retour au temple du Gébel Barkal où la même cérémonie est répétée. Enfin, comme avant lui Harsiotef, Nastasen se rend au temple de la déesse-chatte Bastet à Tara (le site d'Usli en amont de Napata ?) où sa royauté est confirmée de manière moins formelle. De retour à Napata, la cérémonie du couronnement prend place pour la troisième fois en ce lieu, suivie du descriptif détaillé des offrandes en vaisselle précieuse et en victuailles diverses que le nouveau roi offre au temple d'Amon, faisant écho à une liste similaire sur la stèle de Harsiotef.



Le texte passe alors de manière abrupte à la première des campagnes militaires de Nastasen, qui n'est aucunement datée, mais que l'on situe au tout début du règne. Cet affrontement a fait couler beaucoup d'encre. L'ennemi est en effet un certain Kambasouden qui, sans titre ni origine ethnique, n'est désigné que par son nom. De plus, c'est lui l'agresseur : le texte, très laconique, mentionne simplement qu'« il est venu ». La première publication de la stèle par l'égyptologue allemand Johann Heinrich Schäfer, en 1901, était intitulée « *Regierungsbericht des Königs Nastesen, des Gegners des Kambyses*, « la chronique du règne du roi Nastasen, l'adversaire de Cambyse ». Pour lui, Kambasouden était clairement la version locale du nom de Cambyse (perse *Kambujiya*, égyptien *Kmbtt*, grec *Kambusès*), dont nous avons évoqué précédemment l'expédition contre le royaume de Napata. Mais la tentative d'invasion de Koush par Cambyse date de 524-523 av. J.-C., soit presque deux siècles avant le règne de Nastasen qui, s'il n'est pas daté avec précision, s'inscrit dans une lignée de souverains contemporains des ultimes dynasties indigènes en Égypte. Le dernier d'entre eux, Nectanébo II (360-343), est supposé, d'après les sources grecques, avoir fui devant l'avancée des Perses d'Artaxerxès III en Haute-Égypte, puis, de là, en Nubie. Une situation assez confuse s'ensuivit. Elle devait durer jusqu'à l'établissement de la « seconde domination perse » sur l'Égypte sous Darius III Codoman. Un roi très peu connu, d'origine libyenne, nommé Khababash, tient certains secteurs de l'Égypte face aux Perses pendant trois ans (338-335).

Khababash pourrait correspondre au Kambasouden de la stèle de Nastasen. L'évocation assez succincte du combat, remporté par les armées du roi koushite dépêchées sur place, s'accorde avec la faiblesse des moyens dont devait disposer cet adversaire malheureux. Si l'on en croit le texte napatéen, sa flotte fut saisie ainsi que son bétail et ses terres, ce qui semble indiquer que Kambasouden aurait pu s'établir en Basse-Nubie ou, selon certains commentateurs, prendre fait et cause pour un établissement fondé par Nectanébo II dans la province septentrionale du royaume napatéen. Malheureusement, les rares mentions géographiques accompagnant le récit de la campagne sont des cités dont nous ignorons la localisation et dont les noms complexes s'accordent peu avec les localités relativement bien connues de Basse-Nubie. L'identification de Kambasouden avec Khababash reste donc très fragile.

Les autres campagnes de Nastasen remplissent le reste de la stèle. Comme la première, elles ne comportent pas de dates, étant simplement introduites par une formule expéditive « autre chose encore » (*k.t 'n*), ce qui conduit l'historien László Török à opposer les cérémonies religieuses, datées d'après les archives des temples, et les opérations militaires, empruntées à des sources non datées. On observera que ces sources civiles,

peut-être simplement orales, préfigurent les stèles royales méroïtiques qui ne comportent jamais de dates chiffrées et se contentent d'indiquer sous le règne de quel roi, entouré de quelle reine-mère et de quel prince, se situent les faits. À aucune de ces expéditions Nastasen ne se joint aux troupes. Il se contente d'envoyer une armée, quitte à narrer ensuite les exploits militaires à la première personne : « J'ai accompli un grand carnage, j'ai fait prisonnier leur chef, etc. »

Plusieurs de ces raids sont dirigés contre les mêmes peuples qu'avaient déjà affrontés ses prédécesseurs Amannote-erike et Harsiotef. Ainsi, deux campagnes sont lancées contre les Makha, c'est-à-dire les Noubas (voir ci-dessus, p.177). La première concerne les Makha de Dakana, la deuxième ceux de Sharakha. On ignore si c'est leur localisation géographique ou leur clan qui sont ainsi précisés. Dans les deux cas, les chefs sont capturés, ainsi que toutes les femmes. Parmi les possessions saisies, un nombre absolument incroyable de petit et grand bétail est cité. De la campagne contre les Makha de Dakana, l'armée aurait ramené 209 659 bovins, 505 349 moutons et chèvres. De celle contre les Makha de Sharakha, 203 146 bovins et 33 050 moutons et chèvres. Ces chiffres sont de toute évidence largement exagérés : imagine-t-on le déplacement vers Méroé, à travers la savane sèche, d'un troupeau de 50 km de long, avec toutes les difficultés de ravitaillement que cela suppose ? De plus, le nombre de femmes raziées parmi les Makha de Dakana s'élève à seulement 2 236, ce qui, eu égard au fait qu'il s'agit probablement de femmes nubiles, suppose une population d'environ 15 000 individus pour la tribu entière. Le ratio hommes-bêtes, autour de 47, est bien trop élevé (il est au Soudan actuel de 4,2 dans les campagnes). Les effectifs doivent probablement être divisés par dix et encore cela suppose-t-il que les Makha cités ici habitaient une région plus verdoyante que ne l'étaient le Nord-Kordofan ou les oasis du désert occidental, qui ne bénéficiaient pas au IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère d'un climat beaucoup plus favorable qu'aujourd'hui. Entre les deux campagnes contre les Makha intervint une expédition dirigée contre deux tribus de localisation et d'identité inconnues, appelées dans le texte Labiru (*Rbjrw*) et Akurukuro (*jkꜣrwkꜣr*). Un énorme butin en bétail, légèrement supérieur à celui tiré des Makha de Dakana, est décompté. Même si, à nouveau, les chiffres doivent être minorés, il semble que seules les régions méridionales sont susceptibles de nourrir un tel cheptel. Le chef suprême de ces deux tribus, un certain Laboden, est capturé et offert à Amon de Napata, sans doute comme serviteur, car il n'y a aucun témoignage de sacrifices humains à l'époque napatéenne.

L'expédition suivante concerne peut-être la région d'Abou Simbel (Mehat), une localité citée également dans la stèle de Harsiotef. Les chiffres du butin en bétail sont à nouveau très élevés pour une contrée

aussi défavorisée, mais ils sont dix fois inférieurs à ceux des Makha. En revanche, de grandes quantités d'or sont saisies (1 212 debens, soit 110 kg), ce qui confirme la localisation de la campagne en Basse-Nubie ou dans son désert oriental, où se trouvaient les riches mines d'or du Wadi Allaqi et du Wadi Gabgaba. C'est peut-être aussi dans le nord du Soudan qu'il faut situer une campagne suivante, dirigée contre le pays de Mayoku, un lieu ou une tribu non identifiés. Le butin est en effet assez semblable: un nombre comparable de têtes de bétail et 2 000 debens d'or (182 kg).

Les deux dernières campagnes citées dans la stèle concernent un ennemi bien connu, les Medjay, ici appelés « Medyay » (*Medjy*). Il ne s'agit plus de raids offensifs, manifestement organisés pour razzier hommes et bétails, mais de simples opérations de police pour récupérer des ornements royaux (peut-être des couronnes, le terme utilisé, *ꜥbys*, est un hapax) offerts en son temps aux dieux par le roi Aspelta et volés par cette tribu dans le sanctuaire d'Amon de Kawa et celui de Bastet à Tara. Aucun butin n'est mentionné et il semble que les Medjay, depuis les campagnes de Harsiotef qui, on s'en souvient, avait ponctionné l'essentiel de leurs richesses, vivaient sur les marges du royaume sans causer d'autres dangers que ces larcins ponctuels.

On ignore combien de temps Nastasen vécut au-delà des huit années que compile sa stèle. Un témoignage assez inattendu de son règne a été découvert à la fin des années 1980, lorsque l'égyptologue américain Timothy Kendall, en charge du site, réussit à escalader l'aiguille du Gêbel Barkal où le roi Taharqo avait fait graver une inscription recouverte d'une feuille d'or (voir chapitre précédent, p.152). Or, à gauche de cette inscription, figurent deux petits personnages qui entourent les cartouches de Nastasen. Il est donc assez vraisemblable que ce roi ait fait restaurer le monument de son lointain prédécesseur, ce qui s'accorderait bien avec la piété qu'il manifeste dans sa stèle envers les précédents rois de Koush, d'Alara à Harsiotef, en passant par Aspelta. Cette opération, non enregistrée dans le texte de sa stèle, a pu s'effectuer plus tard durant son règne. À sa mort, Nastasen fut enterré au centre de la nécropole de Nouri (tombe n° 15), faute de place dans le rang principal où avaient été inhumés ses prédécesseurs. Une pyramide de grande taille fut érigée sur son hypogée. Son mobilier funéraire, pourtant largement pillé, comprenait encore beaucoup d'objets en métal précieux lorsqu'elle fut fouillée par Reisner, ce qui laisse supposer une grande richesse initiale. Parmi les pièces les plus remarquables figure un grand miroir d'argent et de bronze, conservé aujourd'hui au musée de Khartoum. Délicatement travaillé, son manche en forme de colonne est flanqué de quatre divinités debout. La sépulture de Nastasen est la dernière en date du cimetière royal de Nouri, fondé par Taharqo et resté en activité pendant plus de trois siècles.

## Les rois néo-ramessides, derniers souverains napatéens

La dernière lignée de rois napatéens se caractérise, en effet, par un second changement de nécropole — après celui qu'avait opéré Taharqo en déplaçant à Nouri le lieu des inhumations royales qui jusqu'à son règne avaient eu lieu dans le cimetière ancestral d'el-Kourrou. Après Nastasen, les rois de Napata sont enterrés au plus près du Gébel Barkal. Les visiteurs peuvent ainsi découvrir aujourd'hui, à deux cent cinquante mètres à l'est de la montagne sacrée, deux groupes de pyramides. Le secteur nord, situé sur une hauteur, composé de monuments relativement bien conservés, est un cimetière royal d'époque méroïtique, érigé autour du début de notre ère. En contrebas, le groupe sud, très érodé, est le lieu d'éternité des derniers rois napatéens. Reisner, qui avait fouillé les pyramides de Barkal Sud dont le matériel funéraire s'était avéré fortement pillé et sans doute assez pauvre à l'origine, n'y avait découvert aucune inscription et pensait que les souverains enterrés en cet endroit appartenaient à une dynastie collatérale limitée au nord du royaume. Sur des critères architecturaux, il attribua leurs règnes à la charnière entre le IV<sup>e</sup> et le III<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Ses successeurs, notamment Macadam, qui édita les volumes de rapport des fouilles de Reisner, mirent en relation les cinq pyramides de rois que contenait le groupe de Barkal Sud avec les noms de cinq souverains attestés par des inscriptions des temples de Kawa : Gatisen (Aktisanès), Aryamani, Kashtamani, Piânkhy-erike-qo et Sabrakamani. Mais la théorie d'une dynastie parallèle fut abandonnée, leurs règnes remplissant l'intervalle de quelques décennies qui sépare Nastasen du premier souverain méroïtique.

L'une des caractéristiques de ces rois était de posséder une titulature rappelant celle de Ramsès II et de ses successeurs directs : *Mry-Jmn* « aimé d'Amon » (Gatisen, Aryamani, Kashtamani, Sabrakamani); *Mn-mj'.t-R'* « l'Équité de Rê est endurente » (Gatisen); *Wsr-mj'.t-R'* « l'Équité de Rê est puissante » (Aryamani); *Stp-n-R'* « élu de Rê » (Gatisen, Aryamani). Aussi l'habitude s'est-elle prise de les nommer les « Néo-Ramessides », une appellation bien pompeuse pour des monarques si mal connus. Leur position chronologique a été plusieurs fois contestée, certains chercheurs friands de controverses voulant en faire non les derniers mais, au contraire, les premiers souverains de Napata, ancêtres de la XXV<sup>e</sup> dynastie. Leurs titulatures s'accordent certes avec les pharaons de la XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> dynasties mais aussi avec celles qu'adoptèrent les premiers rois macédoniens d'Égypte, Alexandre le Grand, Philippe Arrhidée et Ptolémée I<sup>er</sup>. De plus, les textes égyptiens partiellement conservés d'Aryamani et de Sabrakamani, pour ce qui est de la langue et de la phraséologie, se situent dans la continuité des stèles napatéennes tardives.

Le règne des Néo-Ramessides est donc contemporain du commencement de la dernière dynastie pharaonique, celle des Lagides. Sans doute la fin de la seconde domination perse (338-332 av. J.-C.) et, après la défaite de Darius III Codoman, le règne sur l'Égypte d'Alexandre (332-323) et de son demi-frère Philippe Arrhidée (323-317) correspondent-ils au règne de Nastasen. De l'ordre de ses successeurs néo-ramessides, nous savons juste que Piânkhy-erike-qo est cité dans l'inscription de Sabrakamani comme son prédécesseur. Il est de tradition de placer Gatisen en premier. Il est l'un des rares souverains de Koush cité par son nom dans un document en grec. En effet, le polygraphe Diodore de Sicile cite un passage de l'histoire d'Égypte rédigée par Hécatee d'Abdère qui relate l'invasion de ce pays par un roi « éthiopien » nommé Aktisanès au temps d'Amasis (570-526) et sa sage gestion des criminels par bannissement. Or, Hécatee résidait à Alexandrie au début du règne de Ptolémée I<sup>er</sup>, entre 317 et 305. Sa narration est en bonne partie fantaisiste, inspirée sans doute par la campagne contre la Basse-Égypte menée par Piânkhy. Il n'y a pas eu bien sûr de nouvelle invasion koushite de l'Égypte sous Amasis. Le récit n'est qu'un prétexte pour opposer un souverain tyrannique (Amasis) à un monarque éclairé (Aktisanès) et fait écho à l'opposition entre Cambyse et le roi « éthiopien » dans l'*Histoire* d'Hérodote que nous avons relatée ci-dessus. Mais il semble que, pour donner un peu de réalité à son conte, Hécatee ait utilisé le nom d'un souverain napatéen connu de ses contemporains. L'absence de la voyelle initiale dans le nom transcrit en égyptien, Gatisen, est déroutante, mais cette élision est attestée plus tard en méroïtique. Le « g » n'étant pas phonologique en méroïtique, on doit plutôt supposer un « k » comme en grec. Le sens du nom Gatisen-Katisen-Aktisanès est inconnu, mais il paraît composé du même élément final que celui de Nastasen, son prédécesseur présumé.

Le cartouche de ce roi apparaît dans quelques vestiges architecturaux inscrits retrouvés au Gébel Barkal ou dans ses environs, notamment à Nouri et très récemment à Hugeir, en amont d'el-Kourrou. Ces éléments laissent supposer une importante activité de construction dans les temples de la région de Napata, mais ils apportent peu d'éclairage sur le règne de ce souverain. Sa sépulture elle-même reste indéterminée : on a tour à tour supposé que la pyramide Barkal n° 11, la plus massive du groupe et la seule de dimensions comparables à celles de Nouri, était la sienne ou celle de son successeur présumé, Aryamani. Ce dernier est mieux connu par sa stèle de Kawa, réutilisée dans le pavement du temple A où elle a été retrouvée par l'archéologue britannique Macadam. Une seconde stèle brisée découverte à proximité lui est aussi attribuée, bien que la titulature originelle soit perdue. Les deux monuments recensent les offrandes au temple d'Amon

entre l'an 3 et l'an 24, ce qui indique un règne de très longue durée. C'est pour cette raison qu'on lui attribue aujourd'hui la grande pyramide Barkal n° 11. Le nom même du souverain n'est pas certain : son cartouche se lit « Ary (ou Aly), aimé d'Amon ». Macadam a supposé que le nom d'Amon (Amani en méroïtique), inscrit au début en antéposition honorifique, était placé en facteur commun au nom et à l'épithète, si bien que l'on devait lire « Ary-amani, aimé d'Amon ». Mais d'autres spécialistes lisent son nom simplement Ari ou Ary.

Le cintre de la première stèle d'Aryamani, aujourd'hui conservée à la Ny Carlsberg Glyptothek de Copenhague, présente le roi accomplissant une offrande d'encens à la triade thébaine : Amon à tête humaine, Mout et Khonsou. La gravure est en bas-relief et non en creux comme dans les stèles de Harsiotef et Nastasen. Le souverain porte un large pagne bouffant, des sandales à boucles immenses, et sa coiffe est surmontée d'un piton où est juché le vautour de la déesse Nekhbet aux ailes déployées, le tout lui conférant une silhouette fantasmagorique, d'autant que les détails internes sont en grande partie arasés. Trois veaux décapités, pattes en haut, surmontés de leurs têtes et de viscères, semblent flotter dans l'air entre le roi et Amon-De-Thèbes assis sur son trône. Les légendes accompagnant les personnages, au lieu d'être détachées signe par signe comme il est de tradition en Égypte, sont traitées à l'économie : seul le panneau rectangulaire qui les porte est détourné en bas-relief, les hiéroglyphes y étant incisés en creux. Toutes ces caractéristiques annoncent la sculpture méroïtique et notamment les scènes des chapelles funéraires de Méroé Beg. N. 11 et 12, datées du II<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Le texte de la stèle et de la suivante est très abîmé et souvent fautif. Il détaille les offrandes, essentiellement des bovins et de la bière, régulièrement attribuées par le souverain au temple de Kawa.

Des deux successeurs présumés d'Aryamani, nous ignorons tout. Le premier est un nom à la lecture controversée, Kashtamani, retrouvé sur une feuille d'or dans le temple A de Kawa, et qui semble formé sur le nom de Kashta, l'un des glorieux ancêtres des rois koushites. L'adjonction de l'épithète « aimé d'Amon » et sa présence à proximité des stèles néo-ramessides laissent supposer qu'il s'agit d'un représentant de cette dynastie. Quant à son successeur présumé, Piánkhy-erike-qo, il est simplement cité dans la stèle de Sabrakamani comme « fils de Rê » et « juste de voix », ce qui suffit pour l'identifier comme le roi auquel le nouveau souverain a succédé. Son nom méroïtique signifie « c'est lui, l'(enfant) engendré par le chef » (voir p. 179 notre commentaire de la stèle de Nastasen pour « *piankhy* » utilisé comme titre).

Le dernier roi de cette dynastie est Sabrakamani. Ce souverain n'est connu que par une inscription très fragmentaire, ajoutée sur un mur du grand temple de Kawa au-dessus de celle d'Amannot-erike, d'un siècle

et demi antérieure. Le peu qui reste du texte imite d'ailleurs la narration de ce grand ancêtre: la légitimation du nouveau souverain à la mort de son prédécesseur et le détail des offrandes à l'Amon de Kawa et celui de Pnoub. Comme pour les précédents, on ignore la durée de son règne et dans laquelle des tombes de Barkal il fut inhumé: on a supposé que c'était la grande pyramide Bar. 8, mais un fragment de relief retrouvé dans les ruines de la chapelle semble indiquer que cette sépulture fut celle d'une reine plus tardive.

Avec ce dernier souverain s'achève la lignée des monarques napatéens. Comme ils étaient installés depuis près de trois siècles dans leur résidence royale de Méroé, il est certain que le lien avec l'ancienne métropole religieuse de Napata s'était affaibli au fil du temps. Des relations matrimoniales s'étaient sans doute tissées avec des clans locaux de la région de Méroé. Deux nécropoles princières, Begrawwiya Ouest et Sud, coexistaient depuis le début de la royauté napatéenne. La première, implantée dans la plaine à l'ouest de la cité, semble avoir abrité les sépultures des princes locaux de Méroé, tandis que la seconde, Begrawwiya Sud, située sur les collines qui, encore plus à l'ouest, surplombent la région, a accueilli les inhumations des membres subalternes de la famille royale napatéenne. En effet, les souverains, leurs mères et leurs épouses étaient enterrés près de Napata dans les nécropoles royales de Nouri, puis de Barkal Sud. Vers 280-270 av. J.-C., monte sur le trône de Koush un nouveau roi qui, à sa mort, choisira de se faire inhumer non plus aux alentours de Napata, mais dans le cimetière sud de Begrawwiya. À partir de son règne, seul Begrawwiya Ouest subsiste comme nécropole princière, Begrawwiya Sud (puis Begrawwiya Nord quand celle-ci sera saturée) étant réservée au cercle du pouvoir, comme autrefois Nouri ou Barkal Sud. Tout cela semble indiquer que la famille royale est désormais unie avec le clan local. Le transfert de la nécropole royale de Napata à Méroé est donc vraisemblablement lié à un changement de dynastie ■



# **des temples dans la savane**

**le royaume de Méroé**

270 av. J.-C.-330 apr. J.-C.



**Avec l'installation sur le trône** d'Égypte d'une dynastie macédonienne, les Lagides (305-31 av. J.-C.), les Grecs entrèrent en contact direct avec le royaume de Koush, cette terre qu'ils nommaient « l'Éthiopie ». Ils étaient *a priori* bien disposés envers leurs nouveaux voisins, qu'Homère et Hérodote avaient décrits en des termes élogieux, les parant de toutes les vertus du corps et de l'esprit, ainsi que nous l'avons évoqué dans le chapitre précédent. Si les Grecs connaissaient une certaine forme de xénophobie, opposant leur culture à toutes les autres qualifiées de « barbares », ils étaient exempts de racisme, qui n'apparaîtra que tard dans la culture occidentale. Les Noirs étaient pour eux une humanité simplement différente sur le plan physique. Les quelques exemples de vases grecs du v<sup>e</sup> siècle, canthares ou œnochoés, opposant sur leurs panses deux visages en relief, l'un européen, l'autre africain, montrent que cette diversité physique était reconnue, voire magnifiée, mais n'était pas matière à hiérarchisation.

## Koush et la dynastie ptolémaïque

Or, maintenant que les deux royaumes, hellénistique et koushite, étaient face à face, les réalités de la géopolitique allaient s'imposer. Comme précédemment, l'enjeu principal en était la Basse-Nubie et ses mines d'or. Il semble que, dès le changement de pouvoir en Égypte, le royaume koushite (sans doute durant les derniers règnes napatéens) ait réagi en fortifiant sa présence militaire en Basse-Nubie et en testant les défenses du nouvel occupant. Peut-être dès le règne de Ptolémée I<sup>er</sup> Sôter (305-283) et de manière sûre au début du règne de son successeur Ptolémée II Philadelphe (283-246), des escarmouches sont lancées par les Koushites sur les cités frontalières d'Assouan et Éléphantine. Vers 274, Ptolémée Philadelphe envoie une expédition qui s'empare de la Basse-Nubie jusqu'à Bouhen, aux abords de la deuxième cataracte. La région est intégrée dans le territoire de l'Égypte lagide sous le nom de Triacontaschène (terre des douze schènes, soit 320 km) entre le sud d'Assouan et la deuxième cataracte. La partie nord de cette province, entre Assouan et Hiéra Sykaminos (moderne Maharraqa) est appelée Dodécaschène (terre des douze schènes, soit 128 km).

Parallèlement aux opérations militaires, une nouvelle diplomatie fut mise en place pour assurer la continuité des échanges avec le royaume koushite. La politique de prestige des Lagides et le rayonnement de la nouvelle capitale, Alexandrie, construite par Ptolémée I<sup>er</sup>, rendaient nécessaire l'acquisition de matériaux luxueux comme l'ivoire et l'ébène, les peaux de fauves et les plumes d'autruche, mais aussi d'esclaves exotiques, très appréciés dans le monde hellénistique, et, nouveauté dans l'arsenal militaire, introduite depuis les campagnes d'Alexandre en Inde, d'éléphants

de combat. À ces besoins commerciaux s'ajoutaient la soif de connaissances et la curiosité scientifique qui caractérisaient la culture grecque et qui s'incarnaient depuis peu dans la grande bibliothèque d'Alexandrie édifiée sous Ptolémée Sôter. Aussi vit-on fleurir à partir du début du III<sup>e</sup> siècle des traités littéraires ou géographiques dont l'Éthiopie était, en partie ou en totalité, la matière. Certains de ces polygraphes sont supposés avoir voyagé jusqu'à Méroé, comme Dalion et Bion de Soles, tous deux auteurs d'ouvrages appelés *Aithiopia* (les Éthiopiens), ou Aristocréon, un géographe. D'autres, comme Ératosthène, directeur de la bibliothèque d'Alexandrie et célèbre pour avoir le premier calculé la circonférence de la Terre, ou comme Agatharchide de Cnide, secrétaire à la cour de Ptolémée VI Philopator, se sont reposés sur les récits des voyageurs et les archives alexandrines. Aucun de ces ouvrages ne nous est parvenu entier et seules nous sont connues des citations plus ou moins fidèles dans les œuvres de Diodore de Sicile (90-30 av. J.-C.), Strabon (64 av. J.-C.-21/25 apr. J.-C.), Pline l'Ancien (23-79 apr. J.-C.) et Athénée de Naucratis (170-230 [?] apr. J.-C.).

## Ergaménès et le mythe grec de la fondation du royaume de Méroé

L'un de ces fragments a revêtu une grande importance dans l'histoire de la nubologie, car il est à l'origine de la division traditionnelle, actuellement contestée mais toujours en usage, entre royaume de Napata et royaume de Méroé. Ce passage emprunté à Agatharchide de Cnide est cité par Diodore de Sicile dans sa *Bibliothèque historique* :

« De tous les faits, le plus étrange concerne la mort des rois. À Méroé, en effet, les prêtres qui honorent les dieux et leur rendent le culte occupent le rang le plus élevé et le plus puissant si bien que, lorsqu'ils le décident, ils envoient au roi un messager lui ordonnant de mourir, (ajoutant) que c'est un décret divin rendu par l'oracle et qu'en aucun cas un simple mortel ne peut négliger les ordres des immortels. [...] Précédemment, les rois obéissaient aux prêtres, non qu'ils y fussent contraints par la force ou les armes, mais parce que leur esprit était soumis à cette superstition. Or, au temps de Ptolémée II, le roi des Éthiopiens, Ergaménès, qui avait reçu une éducation grecque et agissait en philosophe, fut le premier à dédaigner cet ordre. Il prit une décision digne d'un roi et, entouré de soldats, entra dans le saint des saints, où se trouvait le naos d'or des Éthiopiens. Il égorgea tous les prêtres et, ayant aboli cet usage, engagea des réformes selon ses propres principes. »

Lorsque Reisner fouilla les cimetières royaux de Méroé, Begrawwiya Sud et Nord, deux rois furent identifiés portant des noms très semblables à l'Ergaménès cité par Agatharchide. Le premier était lu Arakamani à l'époque (tombe Beg. S. 6) et le second Arqamani ou Arkamani (Beg. N. 7). C'est ce dernier, postérieur de plusieurs décennies, qui fut assimilé au souverain de la légende, car Reisner pensait que, jusqu'à son règne, l'État koushite avait été divisé en deux royaumes, l'un autour de Napata (les Néo-Ramessides), l'autre autour de Méroé. Une fois abandonnée cette théorie, dans les années 1960, Arakamani, lu désormais Arkamaniqo, fut assimilé à Ergaménès. Son tombeau de Begrawwiya Sud est en effet la première tombe royale de Méroé. Une interprétation historique nouvelle, fidèle à la narration d'Agatharchide, se mit en place : le royaume napatéen sur le déclin aurait été une théocratie où les prêtres d'Amon de Napata exerçaient la réalité du pouvoir. Ergaménès aurait mis fin à cet empiètement des religieux sur les prérogatives royales par un violent coup d'État, aurait transféré la capitale de Napata à Méroé et y aurait inauguré une nouvelle nécropole royale. Cette rupture politique et religieuse permettait de distinguer deux phases successives dans l'histoire koushite : le royaume de Napata et le royaume de Méroé.

Certains détails du récit d'Agatharchide sont en effet convaincants : si le temple d'Amon de Napata n'y est pas cité, la mention de l'oracle, qui présidait, on s'en souvient, au choix des souverains, et celle de la chapelle dorée construite par Amannote-erike et utilisée pour l'intronisation de Nastasen sont conformes à la réalité. Le nom du roi, Ergaménès, même s'il est quelque peu hellénisé, est reconnaissable. En fait, l'élément *-qo* final n'est qu'une formule de présentation («c'est lui X»). On le trouve fréquemment ajouté *ad libitum* à l'époque méroïtique, alors qu'il est constitutif du nom sous la XXV<sup>e</sup> dynastie (comme dans Shabaqo ou Taharqo). Par conséquent, le nom du roi de Beg. S. 6 est bien Arkamani, premier du nom, alors que le souverain de Beg. N. 7 est Arkamani II, offrant un des exemples rarissimes de réutilisation d'un nom royal dans l'histoire méroïtique. La date de son règne, malgré l'imprécision qui règne sur la chronologie de ces époques, s'accorde également avec le début de celui de Ptolémée II. Il est bien de surcroît le premier souverain à n'être plus inhumé dans la région napatéenne.

Mais ce scénario ne tenait pas compte de plusieurs éléments. La capitale politique était déjà Méroé depuis longtemps. Hérodote, par exemple, au V<sup>e</sup> siècle avant notre ère, n'en connaît pas d'autre et ne cite pas le nom de Napata. D'autre part, ni le culte d'Amon, ni le rayonnement de Napata ne semblent connaître d'éclipse durant toute la période méroïtique. Les noms des trois premiers rois de Méroé, Arkamani I<sup>er</sup>, Amanislo et Amanitékha, comportent d'ailleurs toujours le nom d'Amon, «Amani» en méroïtique. Aussi l'historien hongrois László Török, dont les ouvrages

font aujourd'hui référence, proposa-t-il dans les années 1990 une nouvelle interprétation qui minorait la rupture entre les deux royaumes. Le récit d'Agatharchide contient en effet des éléments recyclés de mythes anciens, que l'on trouve par exemple chez Hérodote. On ajoutera que le massacre des prêtres rappelle étrangement le mythe du roi Busiris, une légende grecque selon laquelle Héraclès, sur le point d'être sacrifié sur l'ordre de ce roi légendaire d'Égypte, brisa ses chaînes et tua les prêtres qui devaient procéder à son immolation. De manière générale, le récit emprunté par Agatharchide est pour Diodore un prétexte pour opposer la superstition à l'esprit rationnel éclairé par la philosophie grecque. Ergaménès est en quelque sorte un Socrate armé qui se serait révolté contre le verdict de ses juges.

### Les débuts du royaume de Méroé : rupture et continuité

On ne peut toutefois rejeter au rang de mythe ou de parabole l'ensemble du récit : il est certain qu'Ergaménès/Arkamani est le premier roi inhumé à Méroé. Pour Török, cette rupture correspond à un changement de dynastie qui s'est peut-être effectué dans la violence. Il rappelle que le nom de couronnement égyptien adopté par Arkamani I<sup>er</sup> était *Khenem-ib-Rê*, « le cœur de Rê se réjouit ». Or, c'était originellement celui du pharaon Amasis de la XXVI<sup>e</sup> dynastie, un ancien général qui avait déposé son prédécesseur. Pour Török, Arkamani I<sup>er</sup> assumait ainsi une légitimité obtenue par la force et non héritée par les liens du sang. Selon cette nouvelle interprétation, l'arrivée au pouvoir d'Arkamani I<sup>er</sup> constitue une rupture politique et dynastique, mais non une révolution idéologique et religieuse. Il est d'ailleurs assez probable que la lignée des rois napatéens avait déjà connu plusieurs fois des changements dynastiques, et les stèles d'intronisation d'Aspelta et de Harsiotef contiennent des éléments en ce sens. Il n'y aurait donc pas entre le royaume de Napata et celui de Méroé de rupture brutale, la différence principale résidant dans le choix du lieu d'inhumation royale.

Au fil du temps, le royaume de Méroé va toutefois développer des caractéristiques qui diffèrent des usages napatéens. Certaines d'entre elles sont en place dès le début et sont vraisemblablement liées aux particularités de l'île de Méroé, la province méridionale à laquelle se rattachait la nouvelle dynastie. La première concerne le costume royal. Dans les représentations napatéennes, le monarque est généralement vêtu d'un pagne court à devant, comme aux époques pharaoniques anciennes. En revanche, les souverains méroïtiques arborent un costume complexe, dit « tripartite », composé d'un manteau ajusté de lin blanc, d'une longue cordelière à glands descendant le long du torse jusqu'aux chevilles et d'une large écharpe à franges

teinte en rouge, passée sur une épaule et tombant jusqu'à la taille de l'autre côté. En revanche, les couronnes restent les mêmes, avec une prééminence de la calotte koushite et de l'imposante couronne composite *hemhem*, formée d'un échafaudage de faisceaux de papyrus, de disques solaires et de cobras sur deux cornes torsadées. Restent également en usage le collier ouvert à pendentifs terminés par des têtes de béliers (déjà présent dès les débuts de la XXV<sup>e</sup> dynastie) et les sandales, souvent très ornementées. De façon générale, la tenue royale méroïtique, volontiers surchargée de bijoux en tout genre, contraste avec la sobriété du costume napatéen.

Une autre nouveauté apparue dès les premiers règnes méroïtiques est le rôle politique accru des femmes de la famille royale. Certes, la reine-mère notamment tient le second rang protocolaire dans les stèles napatéennes, où elle est souvent appelée « maîtresse de Koush ». Mais, à Nouri, la principale nécropole napatéenne, tous les souverains identifiés sont des rois, occupant de leurs imposants monuments le cœur de l'espace funéraire, tandis que les reines, mères ou épouses, sont inhumées dans une annexe, située au nord-ouest, sous des pyramides de dimensions réduites. Dans la partie méroïtique de la nécropole de Begrawwiya Sud à Méroé, rois et reines partagent en revanche un espace commun, un usage qui avait toutefois commencé dès la fin de l'ère napatéenne, dans le cimetière de Barkal. Mais, surtout, les deux reines présentes, Bartaré (Beg. S. 10) et Kanarta (Beg. S. 4), sont figurées en costume tripartite de souverain méroïtique et sont coiffées de la calotte royale koushite. Au-dessus du nom de Bartaré est gravée la mention « fils (*sic*) de Rê » et « roi de Haute et Basse-Égypte ». On a suggéré que Bartaré ait été la mère de Sabrakamani, le dernier (?) des rois de Napata, mais, en ce cas, on attendrait qu'elle ait été inhumée à Barkal Sud, comme les autres reines néo-ramessides. Il serait plus judicieux de faire d'elle la mère d'un des deux premiers rois méroïtiques, Arkamani I<sup>er</sup> ou Amanislo, et de Kanarta, la mère ou la grande épouse d'Amanislo. L'une comme l'autre ont apparemment exercé le pouvoir suprême, en tant que régentes, lors de la minorité de leurs fils, plutôt qu'en tant que souveraines à part entière, comme on en verra des exemples aux siècles suivants. Malgré leurs atours et leurs titres royaux, elles ne disposent en effet que de monuments de petite taille, éclipsés par la masse des deux pyramides d'Arkamani I<sup>er</sup> et d'Amanislo.

## Amanislo, des lions de Prudhoe à l'opéra de Verdi

Sur le règne d'Arkamani I<sup>er</sup>, on ne dispose pas d'éléments plus précis que le récit légendaire d'Agatharchide, ses deux noms et la localisation de sa sépulture en un nouveau lieu. Son successeur, Amanislo, est à peine mieux connu. Sa pyramide et celle de sa mère ou épouse Kanarta,

ainsi que quelques autres petits monuments pour des membres de sa famille, occupent les dernières places disponibles sur l'affleurement gréseux où fut bâtie la nécropole de Begrawwiya Sud. On possède une trace de son activité par ses cartouches gravés sur les deux statues de lion en granite rouge transportées en Angleterre par Lord Prudhoe et données en 1835 au British Museum.

Originellement érigées par Amenhotep III devant le temple de Soleb, elles furent très vraisemblablement transférées au Gêbel Barkal sur l'ordre de Piânkhy lors de l'aménagement du grand temple d'Amon, en même temps que les mieux conservés des béliers de Soleb. Cette hypothèse est plus plausible que celle, plus souvent évoquée, d'un transport depuis Soleb sous Amanislo lui-même, d'une part parce qu'elle économise les déplacements et d'autre part parce qu'il est peu vraisemblable que ces deux statues magnifiques, bien plus remarquables que les béliers, aient été laissées en place par Piânkhy. Amanislo les fit transférer d'un lieu inconnu, sans doute le grand sanctuaire d'Amon, pour orner la voie processionnelle qui reliait le palais cérémoniel B 1200 aux temples, celle qu'empruntaient les rois pour leur couronnement.

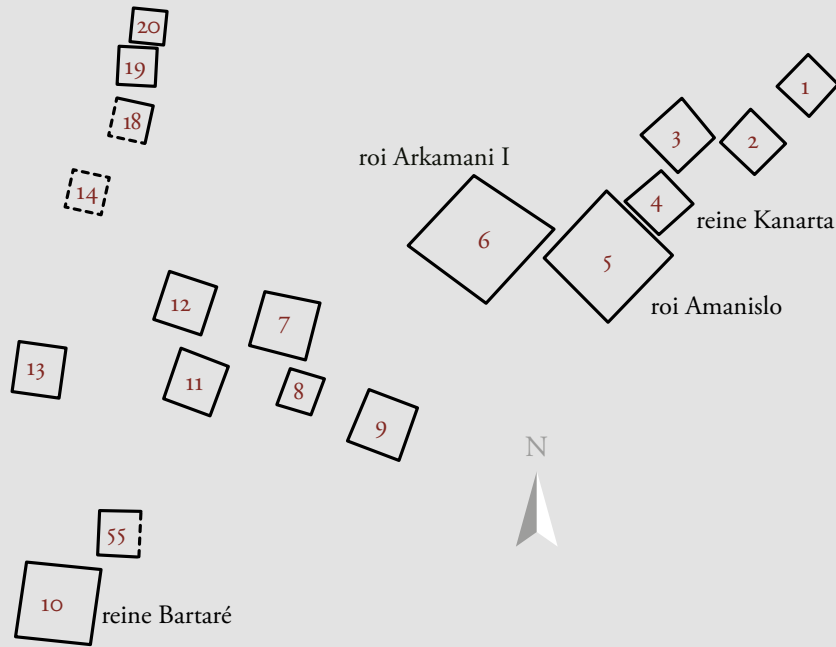
Alors que Piânkhy et ses successeurs s'étaient abstenus d'y inscrire leur nom, Amanislo y fit graver ses deux cartouches. Son nom de couronnement, Ankh-Nefer-ib-Rê, « que vive Néféribrê », renvoie curieusement non au dieu Rê directement, mais à un lointain prédécesseur, Amannot-e-ri-ke, qui avait choisi Néféribrê comme nom de couronnement. Mais il contient également la mention du « cœur de Rê » (ib-Rê) présente également dans le nom de couronnement de son prédécesseur Arkamani I<sup>er</sup>. Son nom de naissance est transcrit en égyptien *Jmn-jsr*, où l'hiéroglyphe de la bouche peut représenter aussi bien un « r » qu'un « l » méroïtique, voire un « d » intervocalique (rétroflexe). Comme, de plus, il n'est pas exclu que le nom d'Amon, *Jmn* en égyptien, Amani en méroïtique, soit placé en antéposition honorifique, de nombreuses lectures sont possibles, d'autant que l'élément noté *jsr* en égyptien n'est pas identifié en méroïtique : Asalo-Amani, Asaro-Amani, Amani-asalo, Amanisedewa, etc. La lecture Amanislo, suggérée par Dunham dans la publication des fouilles de Reisner, repose sur une interprétation *Amani-se-l-o*, « c'est celui d'Amon », très discutable, entre autres parce qu'elle ne tient pas compte de l'initiale vocalique de *jsr*.

Le nom, connu dès 1835 par les lions de Lord Prudhoe, avait été transcrit Amonasro par Auguste Mariette, le grand égyptologue français, nommé directeur des Antiquités au Caire par le khédivé d'Égypte, Saïd Pacha. Or, le successeur de ce dernier, Ismaïl Pacha, se mit en tête de faire représenter un grand opéra comme point d'orgue des festivités

lors de l'inauguration du Canal de Suez. Mariette fut chargé d'imaginer l'intrigue et de superviser les costumes et les décors. La musique fut commandée à Verdi et le livret à Ghislanzoni. En décembre 1871, la première d'*Aïda* eut lieu à l'Opéra khédival du Caire, construit pour l'occasion. Le scénario imaginé par Mariette mettait en scène une guerre entre Égyptiens et « Éthiopiens » et, parmi les rares noms de rois koushites connus alors, il choisit le nom d'Amonasro pour le *re d'Étiopia*, père d'Aïda. Bien entendu, l'histoire est entièrement fictive car on n'a aucune trace de conflit entre Égyptiens et Koushites au début de la période méroïtique. Mais il est assez amusant de voir par quels concours de circonstances, depuis le transport des lions de Soleb à Napata, puis de Napata à Londres, Amonasro/Amanislo est devenu, du moins pour les mélomanes, le plus connu des rois méroïtiques, alors même qu'on ignore presque tout de son règne. Le fait qu'il ait rénové le palais cérémoniel du Gêbel Barkal montre en tout cas la continuité de la dévotion royale envers Amon de Napata à l'époque méroïtique, en contradiction avec le mythe grec d'Ergaménès. Amanislo a peut-être fait exécuter des travaux également à Semna, en Basse-Nubie, où apparaît un cartouche qui pourrait renfermer son nom.

Après l'inhumation d'Amanislo, il ne restait plus de place dans le cimetière sud de Begrawwiya. Un nouvel emplacement également en hauteur, de l'autre côté d'une petite vallée, fut donc choisi à proximité : Begrawwiya Nord (en abrégé Beg. N). Depuis près d'un siècle, le sable a envahi en partie le lieu, ajoutant à la beauté du paysage par l'opposition de couleur entre les dunes blondes et les monuments de grès noir, mais contribuant aussi à la dégradation des gravures dans les chapelles funéraires laissées à ciel ouvert. C'est là, jusqu'à la fin du royaume de Méroé, que furent enterrés les souverains, rois et reines régnantes, au nombre d'une quarantaine, plus deux princes. Le premier, Amanitékha, n'est connu que par son double cartouche rescapé de sa chapelle funéraire détruite (Beg. N. 4). Son nom de couronnement, Men-ib-Rê, « stable est le cœur de Rê », le situe clairement dans la lignée d'Arkamani I<sup>er</sup> (Khenem-ib-Rê) et Amanislo (Ankh-Nefar-ib-Rê). D'un possible successeur, on ne possède qu'une titulature incomplète retrouvée sur des blocs issus d'un monument détruit à Begrawwiya Nord. Elle est composée de trois des cinq noms traditionnellement dévolus aux pharaons. Le premier, le nom d'Horus, commence par « Taureau puissant », comme la plupart des rois de Napata, et n'apporte donc aucune information spécifique. En revanche, le second, le nom d'« Horus d'or » est plus significatif, puisqu'il contient le segment *jrj ḏḥ.t*, « celui qui fait le bien », attesté dans la titulature de Ptolémée III Évergète I<sup>er</sup> (246-222 av. J.-C.). Ce détail permet de placer le règne de ce souverain vers le milieu du III<sup>e</sup> siècle.

## nécropole de Begrawwiya Sud (Méroé)



Claude Rilly, D. Bonardelle (CNRS-Llacan)

le Soudan

198

de la Préhistoire à la conquête de Méhémet Ali



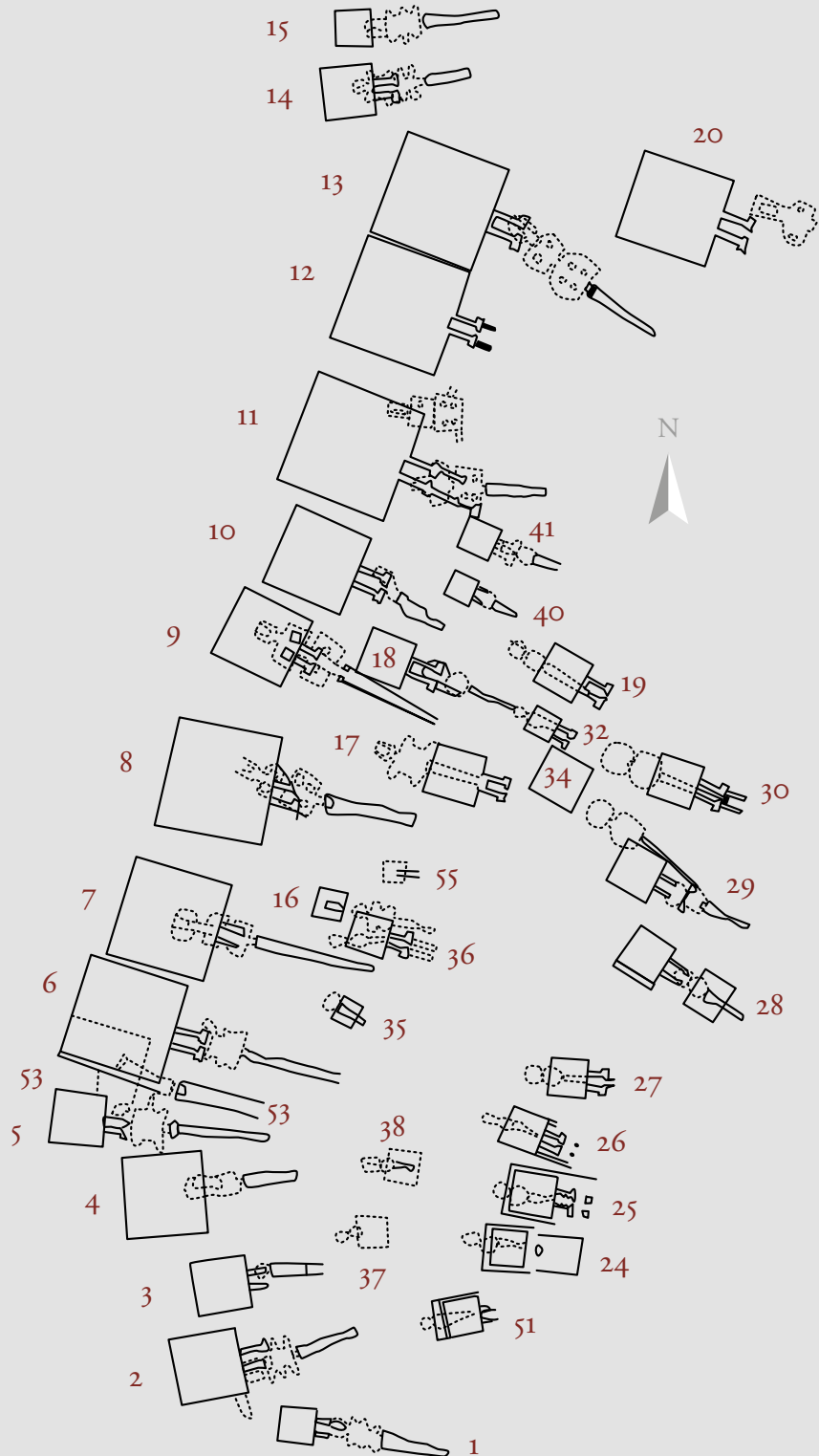
Méroé, Beg. S. 7, relief de la chapelle d'un chef d'armée.

Méroé, Beg. N. 11: Anubis. ►

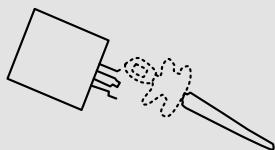




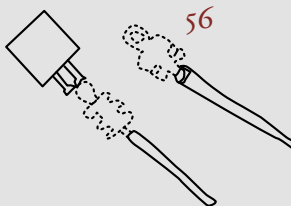
# nécropole de Begrawwiya Nord (Méroé)



21



22



56

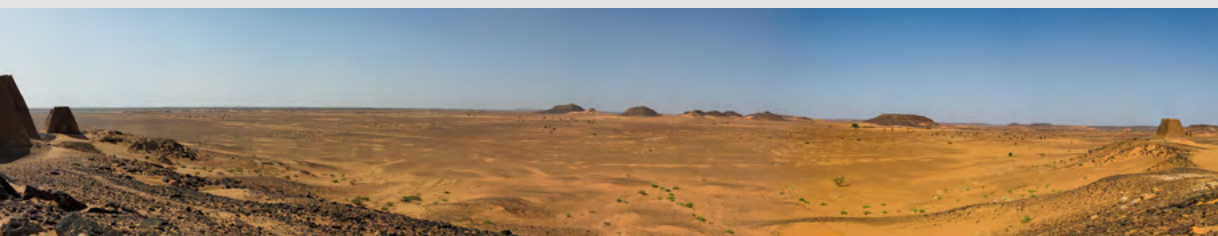
- |                 |  |           |                         |
|-----------------|--|-----------|-------------------------|
| <b>Beg.N. 1</b> | Amanitoré (reine)                      | <b>18</b> | Amanakhatashan (reine)  |
| <b>2</b>        | Amanakhabalé (roi)                     | <b>19</b> | Tarékéniwal (roi)       |
| <b>4</b>        | Amanitékha (roi)                       | <b>20</b> | Horus Ka-Nakht [...]    |
| <b>5</b>        | Arikankharor (prince)                  | <b>21</b> | Téritéqas (roi)?        |
| <b>6</b>        | Amanishakhéto (reine)                  | <b>22</b> | Natakamani (roi)        |
| <b>7</b>        | Arkamani II (roi)                      | <b>28</b> | Téqoride-Amani (roi)    |
| <b>8</b>        | Adikhalamani (roi)                     | <b>29</b> | Takide-Amani (roi)      |
| <b>9</b>        | Tabirqo (roi)                          | <b>30</b> | Roi non identifié       |
| <b>10</b>       | Prince?                                | <b>32</b> | Amanakhalika (reine)?   |
| <b>11</b>       | Nahirqo (reine)                        | <b>34</b> | Ariténé-yesbokhé (roi)? |
| <b>12</b>       | Tanéyidamani (roi)                     | <b>36</b> | Amanitaraqidé (roi)     |
| <b>13</b>       | Naqyrinsan (roi)                       | <b>37</b> | Amanakhadoké (reine)?   |
| <b>14</b>       | } Princes Arikankharor<br>et Shorkaror | <b>38</b> | Pisakara (roi)?         |
| <b>15</b>       |  | <b>40</b> | Roi?                    |
| <b>16</b>       | Amanakharéqérem (roi)?                 | <b>41</b> | Roi?                    |
| <b>17</b>       | Amanitenmomidé (roi)                   | <b>53</b> | Arnékhamani (roi)?      |



Pyramide de la reine Amanitoré, Begrawwiya Nord.



Pyramide de la reine Amanitoré et du roi Amanakhabalé, Begrawwiya Nord.

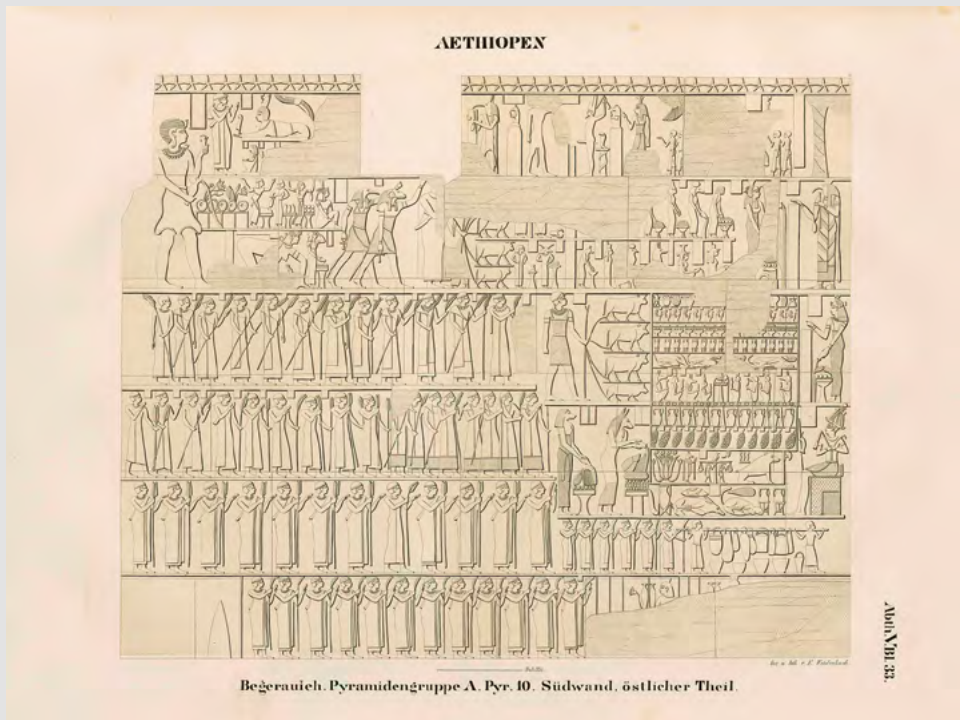


203

des temples dans la savane

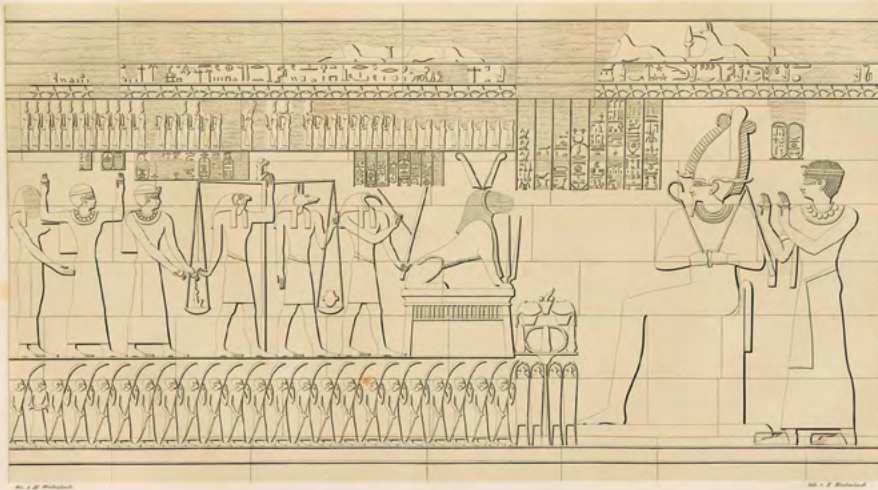


Méroé, vue de Beg. N. depuis Beg. S.



Procession funéraire de la reine Nahirqo, chapelle de la pyramide de Méroé Beg. N. 11, d'après Carl Richard Lepsius, *Denkmäler aus Aegypten und Aethiopien*, vol. V, pl. 33.

AETHIOPIEN

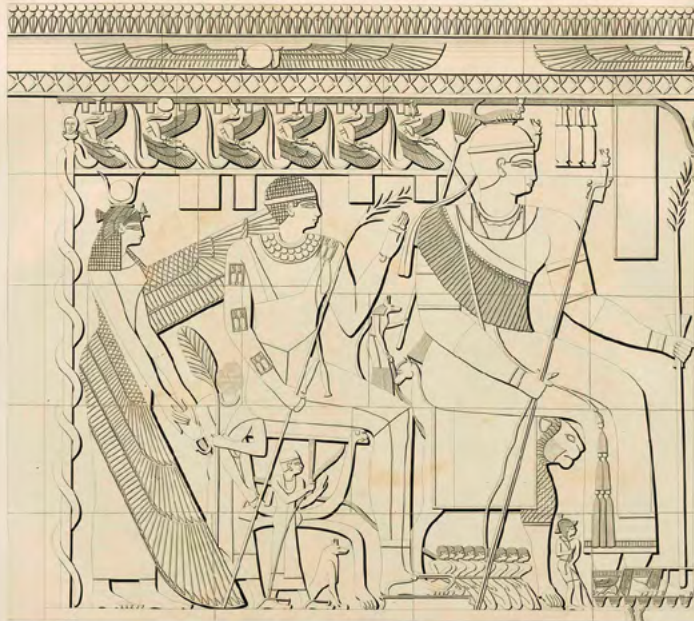


Begehrueh. Pyramidengruppe A. Pyr 16. Süd wand.

Abpl. N. 11. 44

**La pesée du cœur du prince Arikankharor**, chapelle de la pyramide de Méroé Beg. N. 5, d'après Carl Richard Lepsius, *Denkmäler aus Aegypten und Aethiopien*, vol. V, pl. 44.

AETHIOPIEN



Begehrueh. Pyramidengruppe A. Pyr 10. Nord wand, westlicher Theil.

Abpl. N. 11. 30

**La reine Nahirqo sur le trône au lion**, chapelle de la pyramide de Méroé Beg. N. 11, d'après Carl Richard Lepsius, *Denkmäler aus Aegypten und Aethiopien*, vol. V, pl. 30.



**Le catafalque d'Amanitoré, Méroé, Beg.N. 1.**



**Reliefs de la chapelle du roi Tanéyidamani (Méroé, Beg. N. 12)...**





La reine joue du sistre...



Isis protégeant de ses ailes le roi Tanéyidamani...



Le roi Tanéyidamani trônant en majesté...



Le prince héritier en Osiris et les quatre veaux offerts au roi défunt.

## Arnékhamani et les temples de Musawwarat

- ◀ Le roi suivant, Arnékhamani, est mieux connu. Bien que l'on ignore où il fut inhumé (peut-être en Beg. N. 53, une sépulture dont la pyramide a été entièrement détruite), on possède en revanche d'assez nombreuses traces de son activité architecturale et culturelle. Il prit comme nom de trône Kheper-ka-Rê, «l'âme de Rê est en devenir», emprunté à Sésostris I<sup>er</sup>, renouant ainsi avec la tradition des noms anciens, attestés de préférence en Nubie, puisque ce pharaon avait lancé la construction des forteresses de la deuxième cataracte au Moyen Empire. Le nom de naissance d'Arnékhamani est toujours accompagné d'une épithète: «qu'il vive éternellement, aimé d'Amon» au début de son règne, «aimé d'Isis» à la fin. Cette évolution possède un parallèle dans celle des épithètes des rois lagides en Égypte. Dans les cartouches de Ptolémée I<sup>er</sup> et de Ptolémée II Philadelphe, on trouve «qu'il vive éternellement, aimé d'Amon». Chez Ptolémée III Évergète I<sup>er</sup>, le dieu Ptah remplace Amon, tandis que Ptolémée IV Philopatôr est dit «aimé d'Isis». Si la formule incluant Ptah, divinité peu présente en Nubie, n'a guère eu d'influence à Méroé, on peut relier avec assurance l'apparition d'Isis dans le cartouche d'Arnékhamani à l'arrivée sur le trône de Ptolémée IV Philopatôr (222-204). Son règne devrait donc être placé à peu près entre 240 et 215 av. J.-C.

Le nom d'Arnékhamani est une lecture approximative de la transcription égyptienne *Jrnḥ-Jmn* et présente donc des incertitudes dans la reconstruction de l'original méroïtique, le signe *r* pouvant être un «r», un «l» ou un «d» intervocalique et les deux premières voyelles «a» et «é» étant purement arbitraires. Or, un sistre de bronze argenté, de provenance inconnue et apparu sur le marché de l'art européen en 2015, non seulement comporte sur l'arceau les deux cartouches du roi en écriture égyptienne (où il est «aimé d'Isis»), mais livre de surcroît la plus ancienne inscription datée en cursive méroïtique, gravée sur le manche. Le souverain y est cette fois nommé *Elxmini*, une séquence à lire «Élankhamani», puisque le «n» n'est jamais écrit en méroïtique s'il est directement suivi d'une consonne mais que sa présence se déduit de la transcription égyptienne. C'est la véritable prononciation du nom royal, dont «Arnékhamani» n'est qu'une approximation mais que nous conserverons ici pour ne pas égarer le lecteur. Ce composé signifie très probablement «il l'a donné, Amon» et correspond à l'égyptien Padiamon, un anthroponyme courant à l'époque tardive. Bien que l'inscription comporte de nombreux points obscurs, elle précise que l'objet a été offert pour le culte d'Isis. On connaît également une égide de bronze surmontée de la tête de cette déesse et gravée aux noms du souverain, cette fois «aimé d'Amon», qui provient de Kawa et se trouve aujourd'hui au British Museum.

Mais le témoignage le plus éclatant du règne d'Arnékhamani se trouve au sud de Méroé, au cœur de la savane sèche du Boutana, à Musawwarat es-Sufra. Là, à quelque 35 km du Nil, fut bâti un gigantesque complexe cultuel, l'un des mieux conservés du Soudan. Fouillé depuis 1960 par les archéologues de l'université Humboldt de Berlin (ancienne RDA) sous les directions successives de Fritz Hintze, Steffen Wenig, Pawel Wolf, Claudia Näser, Cornelia Kleinitz et Alexandra Verbovsek, le site s'étend sur un vaste cirque de quatre à cinq kilomètres de diamètre entouré de collines et traversé par le Wadi es-Sufra, un oued saisonnier. Il comprend deux réservoirs qui permettaient de conserver pendant plusieurs mois l'eau des pluies d'été (nommés *hafir* en arabe local), un vaste ensemble de bâtiments cultuels appelé la « Grande Enceinte », un second complexe peut-être à vocation résidentielle, la « Petite Enceinte », et un temple rectangulaire dit « temple du Lion », rebâti en 1969-1970 par l'équipe de Hintze, ainsi que plusieurs autres édifices de moindre importance.

La Grande Enceinte de Musawwarat est le plus remarquable des monuments du site. Elle s'organise sur 40 hectares en un vaste ensemble de cours et de couloirs labyrinthiques reliant trois temples alignés du nord au sud, plus un quatrième sur la bordure est. Les analyses architecturales ont montré qu'elle a connu huit périodes de construction, s'étageant sans doute entre la fin de l'époque napatéenne et le milieu de la période méroïtique. Les deux phases les plus actives correspondent au règne d'Arnékhamani et, au milieu du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère, au règne conjoint du roi Natakamani et de la Candace Amanitoré. Les murs de grès fin sont couverts de centaines de graffiti : dessins d'animaux, de divinités, portraits humains, mais aussi courtes inscriptions qui vont de l'époque méroïtique archaïque jusqu'aux temps modernes.

Sur le mur ouest du complexe 100, le sanctuaire central, deux graffiti du XIX<sup>e</sup> siècle se répondent en français (voir p. 217). Ils témoignent de la redécouverte des antiquités soudanaises par les voyageurs occidentaux. Ils furent inscrits à un mois d'intervalle par deux explorateurs bretons qui avaient accompagné la conquête du Soudan par les Turcs. Le premier, le Lorientais Louis Linant de Bellefonds, avait pris part en tant que dessinateur à une petite expédition envoyée d'Égypte par le collectionneur britannique William J. Bankes. Il y écrit : « L'an de Jésus 1822, Louis Linant a visité ces ruines renommées. Il y est venu mandé par l'Angleterre et il a pénétré jusqu'au royaume de Sennar, grâce aux conquêtes d'Ismaïle [*sic*] Pacha, général des armées de son père Mohamed Ali, vice-roi d'Égypte. » La mention des « ruines renommées » est due à une confusion. Linant de Bellefonds était passé le long du Nil au niveau de Méroé sans s'arrêter. C'est en revenant de son voyage à Sennar, sur le Nil Bleu, qu'il découvrit

Musawwarat (et Naga), et il crut que ces ruines étaient celles de la capitale mythique du royaume koushite. Il rencontra peu après à Shendi, la ville moderne la plus proche, Frédéric Cailliaud, un minéralogiste nantais engagé par Méhémet Ali, qui venait de visiter Méroé et avait été le premier à l'identifier. Alors que Linant de Bellefonds, convaincu de son erreur, revenait sur ses pas vers la véritable Méroé, Cailliaud, de son côté, se mit en route pour Musawwarat et Naga. Son graffiti est ironiquement démarqué de celui de Linant de Bellefonds: «L'an de Jésus 1822, Frédéric Cailliaud a visité ces ruines renommées. Il y est venu mandé de la France, favorisé par le prince Ismaël Pacha. Il a pénétré au-delà du Fazole (*Fazugli sur le Nil Bleu*) par 10° de latitude, où il a visité des peuples païens.» À son retour en France, Cailliaud publia en 1826 la première description moderne détaillée des sites archéologiques du Soudan dans son ouvrage *Voyage à Méroé*.

## Le dieu Apédémak, au centre d'une nouvelle théologie

Les textes méroïtiques y sont assez divers, mais une grande partie sont des graffiti de dévotion au dieu principal de Musawwarat, une divinité à tête de lion nommée Apédémak. Or, si le panthéon égyptien comporte quelques dieux léontocéphales de rang secondaire (Mahès, Chesmou, parfois Néfertoum), il ne s'agit pas ici d'une importation égyptienne mais d'une divinité locale. Son nom est méroïtique et se compose de *mk*, «dieu», (prononcé /maka/), et d'un premier élément *Apede-* (prononcé /abeðe/ avec un «d» rétroflexe proche de /r/) que l'on retrouve dans les langues modernes apparentées pour désigner le «Créateur». La langue nara, en Érythrée, et le nyimang, dans les monts Nouba, possèdent même des termes proches, respectivement *Èbbéré* et *Ábridi*, qui servent aujourd'hui à nommer Allah chez ces peuples récemment convertis à l'islam. Une influence méroïtique chez ces tribus très éloignées du Nil est exclue; la proximité des noms s'explique par une origine commune remontant au troisième millénaire. Le terme semble formé sur une racine verbale conservée en nubien du Kordofan et qui signifie «modeler», «créer». Il est donc très vraisemblable que, loin d'être un nouveau venu, le dieu Apédémak soit un ancien dieu-créateur, honoré de toute antiquité par la population koushite mais jusqu'alors jamais représenté dans un temple officiel.

Quelle était la raison d'une telle exclusion? Plusieurs hypothèses sont envisageables. D'une part, il a pu exister un tabou sur sa représentation. On connaît en effet une autre divinité méroïtique, Mash, dieu du Soleil, qui n'est attesté que par l'existence d'un clergé spécifique mentionné dans les textes, mais dont aucune représentation certaine n'a pour l'heure été retrouvée. D'autre part, les dieux napatéens figurés

dans les lieux de culte sont tous d'origine égyptienne, quand bien même, comme Amon de Napata à tête de bélier, ils sont le fruit d'un syncrétisme ancien avec les dieux locaux. Il est certain que ce fait doit être mis en relation avec la légitimité de la monarchie koushite, fondée sur l'héritage le plus strict possible de la royauté pharaonique. L'incorporation d'Apédémak et d'autres dieux locaux dans le culte officiel est une innovation. Elle témoigne de l'influence de la culture du sud sur la nouvelle dynastie qui en est issue et constitue l'aboutissement d'un phénomène que nous avons déjà vu à l'œuvre durant les derniers siècles du royaume de Napata : la civilisation koushite est désormais ancienne et prestigieuse et elle peut donc concurrencer la culture égyptienne comme référence de l'idéologie royale. C'était déjà vrai pour le choix des noms de couronnement, souvent empruntés à des prédécesseurs plus ou moins lointains et non aux pharaons égyptiens. Ce le sera maintenant pour le culte royal, où vont se juxtaposer le panthéon égyptien présidé par Amon et le panthéon méroïtique présidé par Apédémak.

Musawwarat est en quelque sorte le laboratoire de cette nouvelle théologie mixte. La Grande Enceinte comporte ainsi des linteaux ornés de sculptures où voisinent des protomés du bélier d'Amon, du lion d'Apédémak et le buste de Shébo, un autre dieu dont la tête est coiffée du pschent, la double couronne pharaonique. Ce dernier, malgré sa ressemblance avec le dieu égyptien Atoum, est purement méroïtique. Son nom, connu jusqu'à récemment par sa transcription égyptienne *Sbjwmkr* dans l'hymne qui lui est dédié dans le temple du Lion de Musawwarat, et donc écrit Sébiouméker, est depuis peu attesté sous sa forme méroïtique *Sebo* « Shébo » dans le temple 200 de Naga. La forme égyptienne *Sbjwmkr* est très certainement transcrite du composé méroïtique *Sebo-mk-l*, « le dieu Shébo ». Les inscriptions d'origine sont trop rares ou mal conservées pour que l'on puisse attribuer avec certitude à telle ou telle divinité chacun des trois sanctuaires compris à l'intérieur de la Grande Enceinte, mais on suppose que le temple central était consacré à Apédémak, tandis que le quatrième, sur la bordure orientale, où des statues colossales de ces deux dieux ont été retrouvées, était de plus dédié à Shébo et Arensnouphis, un dieu tardif de Base-Nubie au nom égyptien, adoré aussi à Philae.

La Grande Enceinte, comme le démontrent les graffiti innombrables de ses murs, était le lieu central de fêtes religieuses annuelles en l'honneur d'Apédémak. Y convergeaient la population établie le long du Nil, des pèlerins venus parfois de loin et la famille royale. Outre la Petite Enceinte, où se trouvait une résidence sans doute prévue pour le clergé, il n'y avait pas d'habitat en dur ni de cimetière à Musawwarat. Des jardins, alimentés en eau par un réseau complexe relié aux réservoirs,

étaient d'année en année réaménagés pour l'occasion, comme l'ont montré les fouilles récentes. Il est en effet probable que, dès le milieu de la saison sèche, vers février, les réservoirs étaient à sec, et la trop grande profondeur de la nappe phréatique à cet endroit excluait la construction de puits.

## Le temple du Lion à Musawwarat

L'autre lieu emblématique de Musawwarat est le temple du Lion, situé à l'est, de l'autre côté du Wadi es-Sufra. Magnifiquement restauré par l'équipe archéologique allemande, il offre le seul exemple d'un temple méroïtique du III<sup>e</sup> siècle presque intact. Il est constitué d'un simple édifice rectangulaire à salle unique (une structure connue uniquement pour les dieux locaux), le plafond étant soutenu par six colonnes. La façade revêt la forme d'un pylône et a dû être refaite après un effondrement survenu peu après la construction. Contrairement à la Grande Enceinte, il date entièrement du règne d'Arnékhmani et présente une riche décoration gravée. À l'extérieur, sur le côté sud, le roi apparaît debout en majesté, vêtu du costume tripartite, coiffé de la calotte koushite surmontée de la lourde couronne *hemhem*. Il élève la paume droite vers Apédémak qui lui tend son sceptre à tête de lion. Sous la main divine, le petit prince Arka, précédant son père, honore le dieu de deux brasiers d'encens. Apédémak est ici armé d'un arc et assume la fonction de dieu guerrier, terrible protecteur de la dynastie. Il est suivi d'un défilé divin où l'on distingue Amon de Thèbes à tête humaine, Shébo, Arensnouphis, Horus et Thot. Les proportions massives des dieux, leurs épaules larges, leurs muscles apparents offrent avec la finesse des visages et la luxuriance des bijoux et des broderies un contraste caractéristique de l'art méroïtique.

Sur le flanc nord, tourné vers l'Égypte, le roi, également accompagné de son fils, est cette fois revêtu d'une tunique longue et coiffé de la double couronne des pharaons, tandis qu'Apédémak porte un sceptre *ouas* également égyptien. De ce sceptre partent des signes de vie, le dieu assumant sur ce côté son rôle de créateur. Il est cette fois suivi non seulement de dieux mais aussi de déesses, dont seules Satis et Isis sont encore reconnaissables. La bipartition du temple, entre le côté sud, associé à Koush, à la masculinité et à la guerre, et le côté nord, associé à l'Égypte, à la féminité et à la vie se retrouve dans d'autres temples, par exemple plus tard à Naga, et nous donne un aperçu saisissant de l'organisation duelle du monde selon les Méroïtes et de la façon dont Apédémak fédère ces deux pôles.

L'intérieur du temple, suivant la tradition égyptienne, est orné de décors en bas-relief, alors que l'extérieur présente des reliefs incisés. Malheureusement, ces derniers ne sont pas aussi bien conservés



**Temple  
du Lion,**

à Musawwarat:  
Apédémak.



**Le petit prince Arka**

précède son père, le roi Arnékhmani.

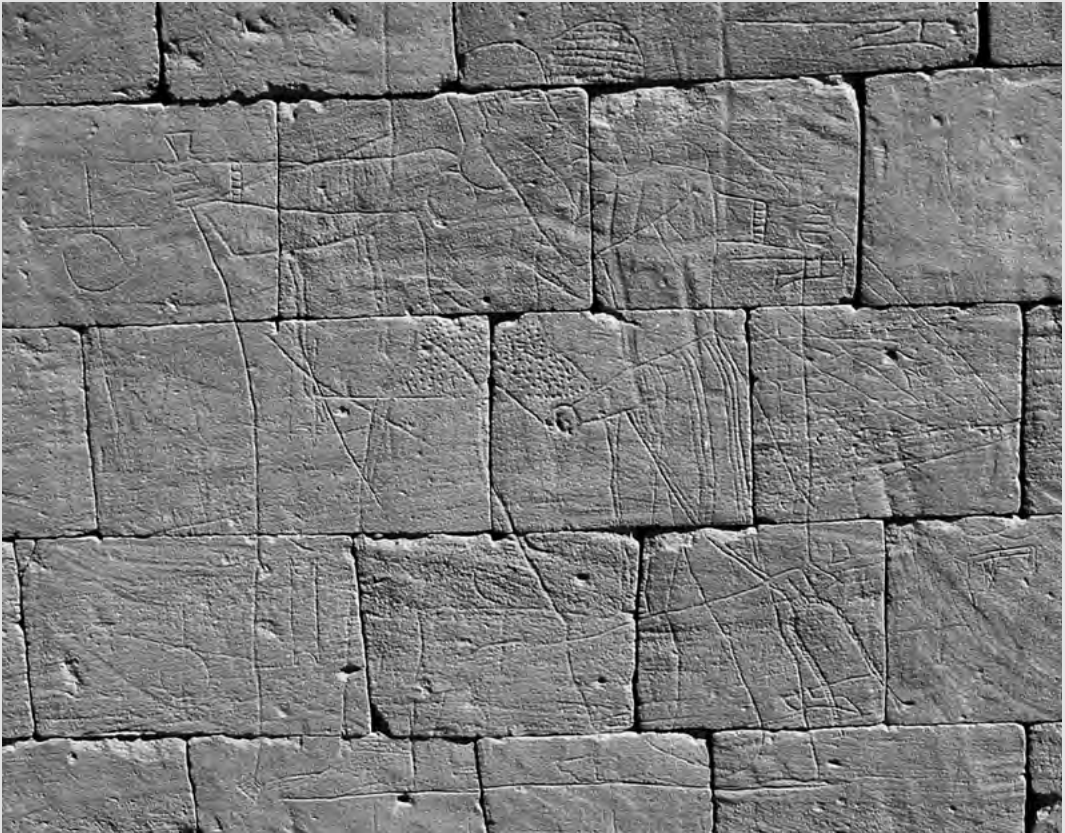




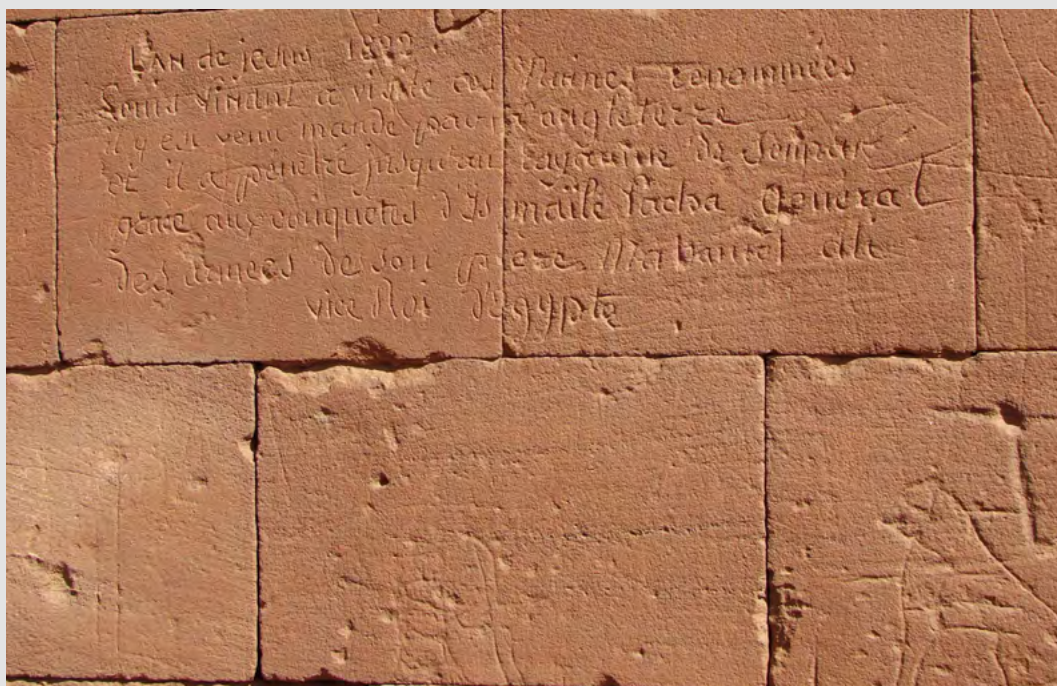
Isis et Haroeris.



**Temple du Lion :** un éléphant de guerre tient un prisonnier entravé.



**Graffito** méroïtique représentant un accouplement .



**Graffito de Linant de Bellefonds :** « L'an de Jésus 1822. Louis Linant a visité ces ruines renommées.

Il y est venu mandé par l'Angleterre et il a pénétré jusqu'au royaume de Sennar grâce aux conquêtes d'Ismaïle (*sic*) Pacha Général des armées de son père Mohamed ali (*sic*) vice Roi d'Égypte. » (voir p. 209)



**Graffito de Cailliaud :** « L'an de Jês[us] 1822. Frédéric Cailliaud a visité ces ruines renommées.

Il y est venu mandé de la France. Favorisé par le Prince Ismaël Pacha il a pénétré au-delà du Fazole par 10 degrés de la[titude] où il a visité des peuples payëns. » (voir p. 210)



Amon de Thèbes (Musawwarat, temple du Lion)



**Temple du Lion** de Musawwarat, face sud.



**Grande Enceinte** de Musawwarat,  
fragment de mur en forme d'éléphant.



**Grande Enceinte de Musawwarat**: la terrasse centrale et le complexe 100.



**Le temple du Lion** au centre de la plaine de Musawwarat.



**Apédémak** piétinant un ennemi (Musawwarat, Grande Enceinte, graffito).



**Natakamani et Isis** (Grande Enceinte).



**Arnékhamani** en costume égyptien devant Apédémak (Musawwarat, temple du Lion).





◀ que les précédents. Ici, la dualité simple de l'extérieur est remplacée par un jeu de chiasmes complexes ordonnés cette fois autour d'Apédémak et d'Amon. Sur le mur du fond, derrière l'autel, était représenté le roi entre Amon à gauche et Apédémak à droite. Sous chacune des divinités sont encore visibles un lion et un éléphant. Le décor le plus inattendu est celui des colonnes, organisé en plusieurs registres. Des scènes énigmatiques y figurent, comme le dieu Bès jouant de la harpe devant un lion assis ou un homme attaqué par le même fauve sous un fourré de papyrus. Elles semblent en rapport avec le mythe de l'Œil du Soleil, un récit mythologique égyptien où la déesse-lionne Tefnout, issue de l'œil de Rê, s'enfuit en Nubie et en est ramenée par les ruses des dieux Thot et Onouris/Arensnouphis.

Plusieurs de ces scènes présentent, pour la première fois dans l'art méroïtique, une nette influence hellénistique, visible notamment dans le traitement du corps humain et les positions des personnages. Qui plus est, lors du remontage du temple, on s'est aperçu que sur les faces internes des tambours de colonnes figuraient des repères d'architecte sous la forme de lettres grecques. Si l'on ajoute qu'une grande partie des légendes gravées en hiéroglyphes égyptiens auprès des divinités est clairement influencée par les textes des temples ptolémaïques de Philae, il est certain qu'Arnékhamani a pu bénéficier de la collaboration de lettrés égyptiens et d'artistes grecs pour la construction du temple du Lion et éventuellement de la Grande Enceinte. On a ainsi la preuve que les relations avec l'Égypte lagide s'étaient améliorées depuis la réoccupation de la Basse-Nubie par Ptolémée II.

223

des temples dans la savane

## Méroé et le commerce des éléphants de guerre

À l'arrière du temple, sur le mur extérieur, étaient gravées deux scènes, aujourd'hui fragmentaires, où le roi effectuait des offrandes devant Apédémak et Shébo. Au registre inférieur, des éléphants de guerre couverts de leur caparaçon amènent des ennemis prisonniers devant le roi. L'animal est pourtant très rare dans l'iconographie méroïtique officielle, alors qu'il figure souvent dans les graffiti et les gravures rupestres qui mettent volontiers en scène la grande faune sauvage. Ses représentations à Musawwarat épuisent pratiquement la liste de ses attestations connues en contexte royal. Il ne fait en effet l'objet d'aucun culte et, s'il est ici associé à Apédémak, c'est en raison du caractère guerrier de ce dieu.

L'utilisation d'éléphants de guerre était une innovation récente introduite par les royautes hellénistiques. Alexandre le Grand, après ses combats sur l'Indus où ses troupes avaient été confrontées à cette arme redoutable, avait fait venir en Perse des pachydermes et des cornacs indiens. Ses successeurs, notamment Séleucos en Syrie (qui couvrait alors

### ◀ Temple du Lion,

Musawwarat:

le roi Arnékhamani.

tout le Moyen-Orient) et Ptolémée I<sup>er</sup> en Égypte, se les étaient partagés. Mais lorsque les deux royaumes entrèrent en conflit, il ne fut plus possible aux Lagides, contrairement aux Séleucides, d'importer des éléphants indiens puisqu'ils auraient transité par le territoire ennemi. Ptolémée II décida donc de faire entraîner au combat des éléphants africains. Les Carthaginois avaient initié cette pratique quelques décennies auparavant avec des animaux capturés en Tunisie et dans l'Atlas, appartenant à une race aujourd'hui éteinte. Pour se procurer les pachydermes, alors nombreux dans le sud du royaume de Méroé, Ptolémée passa avec la royauté koushite des accords dont on ne connaît pas les termes mais qui devaient inclure des échanges, la monnaie étant inconnue des Méroïtes. Comme ces derniers ignoraient le dressage des éléphants, les Ptolémées envoyèrent des cornacs formés par les Indiens ainsi que des chasseurs spécialisés, dont nous possédons des bribes de correspondance et des graffiti en grec, notamment à Abou Simbel.

Sous le règne d'Arnékhamani, le commerce des éléphants battait son plein et constituait une source de revenus considérable pour Méroé. C'est dans ce contexte qu'il faut interpréter la présence du pachyderme à Musawwarat, non seulement dans les reliefs du temple du Lion mais aussi dans la Grande Enceinte où par exemple deux murs du temple central se terminent par une sculpture maçonnée en forme d'éléphant figuré grandeur nature. Le nom méroïtique même de Musawwarat (ce terme moderne désigne en arabe un « endroit dessiné »), *Abore-pi*, est un composé qui signifie « le lieu de l'éléphant ». Il est possible, si ce toponyme est plus ancien que la construction du complexe religieux, qu'il ait également motivé la présence de l'animal dans son programme iconographique.

Les liens diplomatiques et commerciaux étroits avec la dynastie lagide n'allaient toutefois pas durer. En l'espace d'une décennie, deux événements allaient les mettre à mal. Le 22 juin 217 av. J.-C., lors de la quatrième guerre de Syrie entre les royaumes lagide et séleucide, l'armée de Ptolémée IV Philopatôr engagea le combat contre celle d'Antiochus III à Raphia (aujourd'hui Rafah, entre l'Égypte et la bande de Gaza). Ptolémée IV disposait de 73 éléphants africains, alors qu'Antiochus alignait 102 éléphants indiens. C'était la première fois que de tels effectifs des deux espèces étaient face à face, et le résultat fut désastreux pour l'armée égyptienne. En effet, les éléphants de Méroé, une variété disparue de nos jours, étaient plus petits que les éléphants d'Asie. L'historien grec Polybe, dans son récit de la bataille de Raphia, raconte comment les pachydermes de Ptolémée furent saisis de terreur par la taille, les barissements et l'odeur de leurs congénères indiens. Ils refluèrent vers l'arrière, semant le chaos dans leur propre camp. Grâce au nombre supérieur

de ses troupes, où pour la première fois avaient été incorporés des phalangistes égyptiens récemment formés, Ptolémée gagna la bataille, mais au prix de lourdes pertes au sein de sa cavalerie. L'utilisation d'éléphants africains fut abandonnée et Méroé perdit ainsi un commerce lucratif.

L'incorporation de troupes égyptiennes dans l'armée lagide eut toutefois une conséquence plus fâcheuse pour Ptolémée IV. Jusque-là soumise au joug macédonien, la population égyptienne releva la tête et des révoltes éclatèrent contre les nouveaux maîtres. En 205 av. J.-C., la Haute-Égypte entra en dissidence et, deux ans plus tard, les rebelles prirent Thèbes, où leur chef fut couronné pharaon sous le nom d'Horounnéfer (transcrit en grec *Horronophris*). Vers 199 lui succéda Ankh-Ounnefer (grec *Chaonnophris*), peut-être son fils, bien que la question soit débattue. Pendant vingt ans, la Haute-Égypte constitua à nouveau un royaume indépendant. Les Koushites profitèrent comme d'habitude des troubles en Égypte pour avancer leurs pions sur leur frontière nord. Ils fournirent un soutien militaire aux armées des rois thébains mais, en échange, ils reprirent la Basse-Nubie, d'où ils avaient été chassés sous Ptolémée II, et rétablirent la frontière du royaume au sud d'Assouan.

## Arkamani II, Adikhalamani et les temples de Basse-Nubie

Pendant ce temps, à Méroé, Arkamani II avait succédé à son père Arnékhamani, peut-être au terme d'une régence assurée par sa reine-mère. Il s'agissait très probablement du prince qui figurait sous le nom d'Arka sur les murs du temple du Lion à Musawwarat. Malgré son jeune âge, il y était décrit comme prêtre d'Isis. Devenu roi, il ajouta d'ailleurs, ainsi que l'avait tardivement fait son père, l'épithète « aimé d'Isis » à sa titulature. Cette dernière, complexe et variable selon les sites, comporte des aspects « nationalistes » très marqués. Elle rappelle le passé glorieux de Koush : il y est décrit comme le « Koushite » (égyptien *Kꜣꜣy*), reprise du nom de Kashta, père de Piânkhly, et curieusement comme « la main vivante d'Amon ». Cette épithète était en effet un des titres des divines adoratrices d'Amon, dites « main du dieu », et possédait originellement une connotation sexuelle : le dieu-créateur, unique et donc seul, ayant engendré par masturbation le premier couple divin, Chou et Tefnout, la divine adoratrice était appelée à stimuler l'éjaculation du dieu pour répéter la création originelle. Il est évident que cet aspect n'était pas pris en considération dans la titulature d'Arkamani II et qu'il était peut-être oublié, la fonction de divine adoratrice ayant été abolie trois siècles auparavant. Ce qui comptait, c'était que les plus puissantes d'entre elles, sous la XXV<sup>e</sup> dynastie, avaient été Koushites (voir chapitre 5, p. 123 sq.).

Enfin, dans la dernière en date de ses titulatures, celle qui figure sur la cuve funéraire renfermant son sarcophage dans la tombe Beg. N. 7, le nom de couronnement du roi n'est plus égyptien. Pour la première fois depuis cinq siècles, il est rédigé en langue méroïtique, bien que transcrit en hiéroglyphes égyptiens. L'écriture cursive méroïtique existait depuis peu, mais seuls les signes sacrés, investis de pouvoirs magiques, pouvaient figurer sur le sarcophage. Or, l'écriture hiéroglyphique méroïtique, attestée un siècle plus tard, n'avait pas encore été inventée. Ce nom est *mk-l-tk js-trk*, «aimé du dieu, honoré (?) d'Isis» et représente donc une paraphrase, à défaut d'une traduction fidèle, des équivalents égyptiens «aimé d'Isis» et «élu de Rê» dans les autres titulatures de ce roi. Le choix de la langue méroïtique constitue en tout cas un précédent qui sera imité quelques décennies plus tard, quand elle prendra presque entièrement la place de la langue égyptienne.

Arkamani II s'empressa de laisser sa trace dans la Basse-Nubie reconquise en y édifiant temples et chapelles. Sur l'île de Philae, il poursuivit les travaux qu'avait entrepris Ptolémée IV avant la rébellion thébaine dans le petit temple dédié au dieu Arensnouphis. À Kalabcha, plus au sud, il entreprit l'édification du temple de Mandoulis. Ce dieu était considéré comme un fils d'Isis et arborait des formes diverses (oiseau à tête humaine ou homme à tête de lion) mais son culte était limité à la région. Son nom n'est pas égyptien et présente des variations orthographiques compatibles avec une origine koushite, mais on ne possède aucune attestation de lui plus au sud, ni dans les textes méroïtiques. Il fut particulièrement adoré plus tard, après que l'empereur Auguste eut fait agrandir son temple, par les Blemmyes, un peuple nomade de langue couchitique originellement installé dans le désert oriental. Enfin, à Dakka, une centaine de kilomètres au sud de Philae, Arkamani II continua les travaux entrepris sous Ptolémée IV dans le temple de Thot de Pnoub. Comme Arensnouphis dont il peut emprunter l'aspect physique, Thot de Pnoub était impliqué dans le mythe de l'Œil du Soleil selon lequel ils avaient tous deux, changés en singes, ramené par leurs ruses l'œil de Rê (la déesse Tefnout, dite aussi «la Lointaine») auprès de son père. Le nom de Pnoub, en égyptien *Pj-nbs*, «le jujubier», ne désigne pas ici la cité du même nom, l'actuelle Kerma, mais l'arbre lui-même qui semble avoir joué un rôle dans ce mythe que nous ne connaissons pas en totalité. Une gravure fameuse du temple de Dakka représente en effet un babouin sous un jujubier.

Qu'il s'agisse du culte d'Arensnouphis ou de celui de Thot de Pnoub, les travaux d'Arkamani II témoignent de l'influence grandissante sur la royauté méroïtique du clergé de Philae. C'est probablement à son instigation que la construction des temples en question avait été entreprise par Ptolémée IV Philopatôr. La révolte de la Thébaidé n'avait pas permis

de les achever, mais les prêtres de Philae obtinrent d'Arkamani, leur nouveau suzerain, qu'il continuât les travaux. C'est peut-être à leur demande expresse que les Ptolémées, lorsqu'ils prirent le relais après la reconquête de la Basse-Nubie, n'effacèrent pas les cartouches d'Arkamani II, donnant l'impression fautive d'une « collaboration » entre les deux royaumes dans l'édification de ces sanctuaires, une thèse que l'on a longtemps privilégiée. Il est vrai aussi que le nouveau souverain lagide, Ptolémée V Épiphane, soucieux d'éviter la répétition des conflits, tenta de se réconcilier avec la population des territoires nouvellement reconquis : la préservation des cartouches d'Arkamani peut être due aussi à cette politique de compromis. Du côté des Méroïtes, nous avons précédemment vu que les temples de Musawwarat avaient été bâtis, décorés et inscrits avec l'aide du clergé de Philae, dont l'influence à Méroé était donc effective dès le règne d'Arnékhamani. Son fils Arkamani II a manifestement continué cette collaboration. Le mythe de l'Œil du Soleil se retrouve d'ailleurs aussi bien dans le temple du Lion, à Musawwarat, que dans les temples d'Arensnouphi et de Thot en Basse-Nubie. Durant cette période, le clergé de Philae joue apparemment le même rôle de mentor que celui qu'avaient joué les prêtres d'Amon auprès de la XXV<sup>e</sup> dynastie naissante. L'épithète « aimé d'Isis » adoptée tardivement par Arnékhamani et reprise par Arkamani II et son successeur est peut-être autant un hommage à l'Isis de Philae qu'une imitation de la titulature de Ptolémée IV.

Alors que la Thébaïde était encore indépendante pour quelques années, un nouveau souverain méroïtique, Adikhalamani, peut-être fils ou frère du précédent, entreprit à Debod, à vingt kilomètres au sud d'Assouan, la construction d'un petit sanctuaire dédié à Amon, là où se trouvait une ancienne chapelle ramesside. Le roi y est figuré présentant des offrandes à Amon et Mout, mais aussi aux protagonistes de la geste de l'« Œil de Rê » : Onouris (ou sous ses autres formes Arensnouphis et Chou) et Tefnout. L'édifice fut agrandi par la suite par les Ptolémées puis les premiers empereurs romains et consacré également à Isis. Il fut offert par l'Égypte à l'Espagne en 1968, en récompense de son engagement dans la campagne de sauvetage des monuments de Nubie, et se trouve aujourd'hui dans un parc madrilène. Adikhalamani, comme son prédécesseur Arkamani II à Philae, Kalabcha et Dakka, y est représenté comme un pharaon égyptien, suivant un programme iconographique sans doute conçu à l'origine pour Ptolémée IV : ici, pas de costume tripartite ni même de calotte royale koushite. Adikhalamani est également attesté en Basse-Nubie sur une stèle à son nom retrouvée à Philae lors du démontage du temple en 1974-1975.

Mais la domination koushite sur la région ne devait pas durer. Malgré les renforts envoyés par Méroé, le pharaon thébain Horrounnefer ne put tenir face à l'offensive lancée par Ptolémée V Épiphane contre

la Thébaïde. À la fin d'octobre 186 av. J.-C., l'armée lagide défit ses dernières troupes et le captura après avoir tué son fils. Les Méroïtes furent chassés à nouveau de Basse-Nubie. Comme nous l'avons mentionné, Ptolémée V, tirant leçon des erreurs du passé, ménagea la population égyptienne. Il confirma l'attribution au temple de Philae des revenus du Dodécaschène. Il inaugura même en personne, en 185, la nouvelle chapelle qu'il avait fait construire à Philae pour Imhotep, le vizir et architecte du roi Djoser de la III<sup>e</sup> dynastie, plus tard divinisé et considéré désormais comme le fils du dieu memphite Ptah.

On a parfois suggéré qu'Adikhalamani n'ait été qu'un petit roi usurpateur de Basse-Nubie, car on a aucune trace de son nom au sud du royaume. Mais la mention d'« aimé d'Apédémak » accompagnant son nom à Debod le relie bien à la région méridionale. Le double cartouche du roi contient de plus des épithètes identiques ou proches de celles de son prédécesseur Arkamani II : « image de Rê », « élu des dieux », « aimé d'Isis ». Il est vrai que l'on ne possède pas de monument funéraire à son nom. La pyramide qui suit chronologiquement celle d'Arkamani II à Méroé, Beg. N. 9, est attribuée à un roi nommé Tabirqo, inconnu par ailleurs. La difficulté a été contournée par Reisner en proposant d'identifier Adikhalamani et Tabirqo. Cette solution est généralement acceptée. Toutefois, il serait possible d'attribuer la pyramide Beg. N. 8 à Adikhalamani. Elle contient en effet un reste de cartouche où seuls se lisent deux signes égyptiens : *mr*, « aimé », qui pourrait correspondre à son épithète *Mry Js.t*, « aimé d'Isis », ou à un retour à *Mry Jmn*, « aimé d'Amon », et un *t* qui conviendrait à la consonne méroïtique écrite *d* dans la transcription égyptienne du nom d'Adikhalamani (*Jdhr-Jmn*). Qui plus est, la tombe Beg. N. 8 se situe effectivement entre celles d'Arkamani II (Beg. N. 7) et de Tabirqo (Beg. N. 9). Malgré sa position dans le rang des sépultures, elle a été considérée par Reisner comme plus tardive que Beg. N. 9 parce qu'elle comporte une innovation, à savoir une première chambre funéraire à quatre piliers au lieu de deux précédemment, et que cette disposition se retrouve dans les règnes qui suivent celui de Tabirqo. D'autre part, sa pyramide possède des coins plus élaborés, une caractéristique qui apparaît dans les monuments postérieurs. Mais les dimensions réduites de la première chambre (deux piliers au lieu de quatre) de Beg. N. 9 ainsi que la taille modeste et la structure simple de sa pyramide s'expliquent peut-être par la mort prématurée de ce souverain, dont le nom n'apparaît sur aucun autre monument. La chapelle, pourtant bien conservée, ne présente ni relief ni inscription, ce qui est fort inhabituel et indique une situation d'urgence imprévue. En ce cas, Beg. N. 8 peut avoir accueilli Adikhalamani, tandis que Beg. N. 9 serait celle de son successeur éphémère, Tabirqo.

## La reine Nahirqo et l'attribution de la pyramide Beg. N. 11

Si le nom du roi sur le mur de la chapelle de Beg. N. 8 est partiellement perdu, celui de la reine qui l'accompagne était en partie conservé jusqu'à récemment. Comme celle de la reine-mère Kanarta au commencement du royaume de Méroé, sa titulature se compose de deux noms méroïtiques transcrits en hiéroglyphes égyptiens, Nahirqo et [...]nntny (début manquant). Elle y est dite «aimée de Mout», l'épouse du dieu Amon. Reisner lui avait attribué la sépulture Beg. N. 11, dont la pyramide et la chapelle sont les plus imposantes de toutes les tombes royales de Méroé. Sa chapelle est la seule qui comporte deux salles, précédée d'un haut portique où est représenté Horus, accompagné d'un chien, versant une libation. Les impressionnants reliefs des murs latéraux, foisonnants de détails, ont été prélevés durant la domination britannique. L'un se trouve dans le bâtiment d'entrée du musée de Khartoum, l'autre au British Museum. On y voit la reine, trônant en majesté, vêtue du costume tripartite des souverains méroïtiques, recevant offrandes et libations. Derrière elle est également assis un petit personnage masculin tenant une palme et touchant la couronne de la reine en signe de légitimation. Un groupe statuaire, représentant la souveraine debout et le même prince dans la même position, se trouve aujourd'hui au musée du Caire et est réputé avoir été exhumé dans la chapelle de Beg. N. 11 par un officier égyptien au temps de l'occupation turque. Malheureusement, aucune inscription n'a été conservée sur les représentations de cette reine, ni dans les reliefs de la chapelle, où elles étaient peintes et ont disparu, ni sur le groupe statuaire.

Sur la foi de rapprochements stylistiques et iconographiques, l'égyptologue allemand Fritz Hintze avait proposé d'identifier la reine de Beg. N. 11 avec Shanakdakhété, la commanditaire du petit temple F à Naga, situé sur la pente du *gèbel*. Le cartouche de cette dernière y figure en effet en hiéroglyphes méroïtiques, précédé de son titre en égyptien : «le fils de Rê, maître des Deux Terres». L'usage du masculin pour qualifier une reine est courant dans les inscriptions en égyptien du royaume de Méroé et s'explique par l'influence de la langue méroïtique où il n'existe pas de genre grammatical. Dans les reliefs du temple F, comme dans les scènes de Beg. N. 11, la reine est accompagnée d'un prince qui porte la main à sa couronne en un geste de légitimation. Le principal problème de l'identification proposée par Hintze et largement relayée par les spécialistes jusqu'à nos jours réside dans la forme des hiéroglyphes méroïtiques. Sous le règne suivant, celui de Tanéyidamani, ces signes sont encore dans leur enfance, adoptant des graphies variables. Ce n'est qu'au 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C. qu'ils acquièrent leur forme canonique. Or, c'est celle que présentent justement les hiéroglyphes du cartouche de Shanakdakhété à Naga. Ils sont

### Temple du Lion,

à Naga :

la Candace

Amanitoré

(page 231)

et son fils,

le roi

Natakamani

(page 232). ►

en fait semblables à ceux que l'on trouve dans les inscriptions de la reine Amanishakhéto, à la fin du 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C. Nous sommes donc d'avis que le nom de Shanakdakhété est soit celui d'une souveraine ayant régné autour du début de l'ère chrétienne, soit un autre nom de la reine Amanishakhéto, dont la présence à Naga est attestée par quatre stèles trouvées récemment et qui disposait d'un palais royal non loin de là, à Ouad Ben Naga. La figuration à la fois en Beg. N. 11 et dans le temple F d'un prince accomplissant un geste de légitimation tient au statut particulier de ces reines, les Candaces, et se retrouve aussi bien dans la chapelle funéraire d'Amanishakhéto à Méroé (Beg. N. 6). Nous préférons donc revenir à la théorie de Reisner et faire de Nahirqo la souveraine de Beg. N. 11. Si nos hypothèses sont justes, elle aurait été l'épouse d'Adikhalamani et aurait repris les rênes du royaume de Méroé à la mort prématurée de Tabirqo, peut-être son fils aîné. Son règne serait donc à placer aux alentours de 170 av. J.-C.

## Le statut de la Candace, mère du roi

Cette reine est considérée comme la première des « Candaces », mais le témoignage de Bion de Soles (voir ci-dessous, p. 234) permet de faire remonter le titre au début du royaume de Méroé. Le nom est connu à la fois en méroïtique, où il est diversement écrit *ktke*, *kdke*, *ktwe*, *kdwe*, et sous ses transcriptions égyptienne *kntjky* et grecque *kandakê*, qui restituent le « n » jamais noté devant une consonne en méroïtique. Son étymologie est inconnue. Le terme, contrairement à ce que l'on lit encore çà et là, ne semble pas dériver de *kdi* (prononcé /kaɖi/), « femme », encore moins de *kdise* (prononcé /kaɖisə/), « sœur », qui ne comportent pas de consonne nasale, ainsi que le montrent les nombreux rapprochements que l'on peut effectuer avec les langues apparentées au méroïtique. Comme les inscriptions des cartouches de Beg. N. 11 ont disparu (elles étaient simplement peintes), on ne peut certifier que ce titre y figurait, mais il est attesté aux premiers siècles avant et après notre ère pour les reines Amanirénas, Amanishakhéto et Amanitoré. L'institution dura sans doute très tard, puisqu'une stèle latine gravée par un visiteur venu de Rome, retrouvée à Musawwarat et récemment réétudiée, rend hommage à une reine inconnue que l'on doit replacer à la charnière des III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. Il est possible que les reines Bartaré et Kanarta, au début du royaume de Méroé, aient déjà bénéficié de ce statut. Contrairement à la situation qui prévalait en Égypte ancienne, où le pharaon est par essence un mâle et où les rares reines régnaient en abusant, à l'instar d'Hatchepsout, de leur position de régente du royaume durant la minorité du successeur du roi défunt), à Méroé ces souveraines









**Allée de béliers** du temple d'Amon à Naga.



**Temple d'Apédémak** à Naga, côté sud.

◀ jouissent apparemment d'une complète légitimité. Contrairement à une Hatchepsout qui se fait figurer en homme, elles sont représentées comme des femmes, éventuellement armées et massacrant les ennemis, à l'instar d'Amanishakhéto sur le pylône de sa chapelle funéraire ou d'Amanitoré sur celui du temple d'Apédémak à Naga. Dans les textes méroïtiques où elles n'accompagnent pas un roi, elles sont nommées « *gore* », « souverain », avant leur titre de Candace.

Toutefois, la possibilité pour une femme de monter sur le trône de Méroé n'implique pas, comme on l'a parfois extrapolé, que la civilisation méroïtique ait été régie par une sorte de matriarcat. Les fonctions administratives et religieuses sont ainsi l'apanage des hommes. On n'a aucune mention de reine régnante depuis la création du royaume koushite jusqu'à la fin de l'époque napatéenne, bien que la reine-mère dispose d'un rang élevé qui en fasse le deuxième personnage de l'État. Il ne semble pas qu'une fille puisse succéder à son père, comme aujourd'hui en Angleterre ou dans les pays nordiques. Il n'est donc pas exclu que l'institution des Candaces soit issue d'une extension du statut de régente. La Candace est assurément une reine-mère. Elle est figurée généralement comme une femme plantureuse, aux cuisses larges, aux fesses rebondies et aux seins tombants, et jamais comme une reine juvénile. Il ne s'agit pas, comme on le lit parfois, d'illustrer une conception « africaine » des canons de beauté féminine mais d'exalter sa maternité et sa maturité. D'autre part, on trouve dans les sources grecques une citation maintes fois reprise des *Éthiopiennes* de Bion de Soles, un écrivain alexandrin qui avait voyagé à Méroé dans la première moitié du III<sup>e</sup> siècle (donc au début du royaume de Méroé) et selon lequel « les Éthiopiens ne font pas état des pères de leurs rois, mais les donnent pour fils du Soleil. Ils appellent "Candace" la mère de chacun d'entre eux ».

Dans deux inscriptions du temps de la Candace Amanirénas ainsi que sur les reliefs du temple de Naga, trois personnages sont cités à la tête du royaume : le roi, la Candace et un jeune homme portant le titre de *pqr* ou *pkr*, « prince » (prononcé /bakora/). Le terme est généralement suivi de *tr*, « suprême », ou de *qorise*, « du souverain », pour le distinguer d'autres princes de second rang ou même locaux qui sont attestés avec le même titre dans les textes de Basse-Nubie. Des rares sources méroïtiques, démotiques et grecques qui nous livrent des liens familiaux, il ressort que le roi est le fils de la Candace (Amanitoré et le roi Natakamani, Nawidémak et le roi Amanakhabalé). Le *pqr* aussi est fils de la Candace dans le seul cas documenté (Akinidad, fils d'Amanirénas), ce qui en ferait le fils du roi défunt et le frère du roi régnant. Le personnage qui se tient dans les scènes des chapelles funéraires aux côtés de la Candace et célèbre sa légitimité pourrait être le *pqr*. On notera que dans les peintures de la chapelle funéraire

de la Candace Nawidémak à Barkal, c'est un autre prince, Etareteya, qui est debout devant la reine pour procéder à son encensement : il est effectivement précisé qu'« il est le frère du prince suprême (*pkr-tr*) ».

D'après les éléments, certes disparates et imprécis, dont nous disposons, il semble qu'à la mort d'un roi méroïtique, c'était à la fois son épouse et leur fils qui montaient ensemble sur le trône. Les titres, et sans doute les rôles, étaient toutefois différents : la reine-mère était la Candace, son fils le « souverain » (méroïtique *qore*). Il semble que, dans le cas où le fils venait à mourir jeune, la Candace prenait également le titre de « souverain ». Dans le cas inverse, le plus fréquent, où la Candace décédait avant son fils, le roi régnait seul. Cette institution semble héritée des coutumes locales de la région de Méroé, ce qui explique qu'elle n'existait pas encore dans le royaume de Napata. Néanmoins, l'importance déjà accordée à la reine-mère dans la tradition napatéenne a dû faciliter l'adoption de cette nouvelle institution. D'une part, c'est d'elle que le nouveau roi tenait sa légitimité. D'autre part, dans les textes d'Aspelta et d'Amannote-erike, elle est décrite comme « Isis qui se réjouit de voir son fils Horus apparaître sur le trône de son père Osiris ». Une fois son époux mort et devenu selon la tradition égyptienne un « Osiris », la reine-mère devenait, elle, une vivante Isis en charge du futur Horus. Le statut de régente trouvait donc une légitimation religieuse dans le mythe d'Isis, qui, après l'assassinat d'Osiris par son frère Seth, avait enfanté et élevé leur fils Horus dans les marais de Chemnis, jusqu'à ce qu'il puisse affronter l'usurpateur et récupérer la royauté de son père.

Toutefois, la situation est plus complexe qu'il n'y paraît, en bonne partie sans doute parce qu'il nous manque des éléments historiques. En effet, comment expliquer, si elles exercent la régence, que deux Candaces puissent succéder l'une à l'autre ? Or, c'est apparemment le cas d'Amanirénas et d'Amanishakhéto, à la fin du 1<sup>er</sup> siècle. Toutes deux ont le même *pqr*, Akinidad, qui semble n'avoir jamais régné, alors même qu'il dirigeait déjà les armées sous le règne d'Amanirénas et que son frère aîné, Téritéqas, était décédé après un règne probablement très court. Il ne fait pas de doute cependant, comme nous le verrons, que la Candace Amanishakhéto a eu un fils, représenté à ses côtés comme un jeune prince sur les bagues de son fameux trésor. Semblablement, nous ne savons pas comment, si le roi était mort avant elle, une Candace pouvait régner seule, puisque le roi défunt avait forcément un successeur mâle, proche ou plus éloigné. Elle aurait dû céder le pouvoir à ce dernier s'il était assez âgé. Dans le cas où il était encore mineur, elle aurait dû soit régner avec lui s'il était un autre de ses fils, soit s'effacer devant une nouvelle Candace s'il était le fils d'une autre femme. Faute d'information suffisante, nous sommes incapables pour l'instant de répondre à ces questions.

## Tanéyidamani et la grande stèle du Gèbel Barkal

Du règne de Nahirqo, nous ne possédons pas d'autre témoignage que son gigantesque monument funéraire. Il peut paraître étonnant qu'une reine dotée d'une telle sépulture n'ait laissé de traces dans aucun temple, mais la construction de sa chapelle et de sa pyramide a vraisemblablement été supervisée par son fils et successeur, Tanéyidamani. Il semble d'ailleurs que les deux hypogées jumeaux de Nahirqo et de Tanéyidamani aient été construits simultanément. Le monument de la reine, surdimensionné, recouvrit ensuite une partie de la deuxième substructure prévue pour le roi, si bien que la pyramide de ce dernier est largement décalée au nord et se trouve désolidarisée de ses chambres souterraines. L'importance de la pyramide et de la chapelle de Nahirqo semble donc un hommage filial de Tanéyidamani, un roi puissant qui disposait de moyens importants. Après la parenthèse de l'indépendance de la Thébaïde, les contacts directs entre l'administration lagide et le royaume de Méroé avaient repris de plus belle et les échanges étaient à nouveau nombreux. Ainsi, parmi le mobilier fortement pillé de la tombe de Nahirqo figuraient des jarres portant en démotique la mention « vin d'Égypte ».

Tanéyidamani était sans doute un fils cadet d'Adikhalamani et de la reine Nahirqo. Cette dernière aurait assuré la régence jusqu'à la majorité du nouvel héritier après la mort de Tabirqo, que l'on doit donc considérer comme le fils aîné, mort peu de temps après son accession au trône. Dans les débris de la chapelle de Tanéyidamani (pyramide Beg. N. 12), deux fragments d'une table d'offrandes inscrite en cursive méroïtique livrent la fin du nom de son père. Hintze le translittèrerait [...]*iwl*, mais, étant donné le ductus archaïque des signes, le signe lu erronément « *w* » est en fait un « *b* ». Le nom était donc sans doute [*Amni-(a)t]ihl*, soit Adikhalamani, avec antéposition du nom d'Amon peut-être écrit par un groupe idéographique, comme il est fréquent dans les inscriptions archaïques. Le lien entre Nahirqo et Tanéyidamani est d'autre part établi par deux parallèles. Dans les reliefs de la chapelle de la reine-mère apparaît le prince héritier, conduisant les cérémonies en l'honneur de la défunte. À côté d'une de ses représentations figure en cursive méroïtique la séquence *T[ne]yi*, relevée par Lepsius. Il s'agit du premier élément de son nom, comme on le trouve pour le futur Arkamani II, appelé simplement Arka dans les reliefs du temple du Lion à Musawwarat, où il apparaît enfant devant son père. D'autre part, la reine Nahirqo elle-même, comme nous l'avons précédemment noté, possède en Beg. N. 8 un second cartouche terminé par *-tny*, transcription égyptienne du méroïtique *tneyi*. On ignore le sens précis de ce mot, pour lequel Hintze proposait « lion » mais qui est plus vraisemblablement un terme désignant une qualité royale comme la force ou le pouvoir.

Contrairement à ses prédécesseurs, Tanéyidamani ne prit pas de nom de couronnement égyptien mais une épithète variable en méroïtique insérée dans un second cartouche. La pratique était connue, mais encore en hiéroglyphes égyptiens, pour certaines reines, Bartaré, Kanarta et Nahirqo. Son usage pour un roi marque une rupture supplémentaire avec la tradition égyptienne et napatéenne. Sur un cylindre de bronze retrouvé au Gébel Barkal, et qui doit dater du début de son règne, cette épithète est peut-être *Tneyi-Apedemk*, où le nom du dieu Apédémak serait figuré par l'idéogramme du lion. Les hiéroglyphes méroïtiques, dont c'est ici la première attestation assurée, sont très maladroits : le choix de certains signes puisés dans le répertoire égyptien pour donner des équivalents aux signes cursifs est fondé sur une vague ressemblance formelle avec eux, qui néglige la valeur phonétique. Cette imperfection sera corrigée par la suite. Sur la lunette de sa grande stèle du Gébel Barkal, l'épithète suit le nom à gauche dans le même cartouche. Elle est cette fois inscrite en hiéroglyphes plus évolués, la stèle étant sans doute bien postérieure au cylindre de bronze. Elle se lit *wte lxte*, sans doute « doué d'existence » (*wte* « existence », traduit d'après le nara *wud-* « exister », est remplacé habituellement par *pwite* « force de vie »). Elle transcrit l'épithète égyptienne usuelle, *dj 'nh*, « doué de vie », après le nom des pharaons. Cette « méroïtisation » de la formule ne sera pas généralisée par la suite, les inscriptions des temples continuant à l'inclure en langue et écriture égyptiennes. Mais elle montre avec quel enthousiasme les scribes accueillirent l'apparition d'une écriture hiéroglyphique méroïtique qui pouvait se substituer à l'égyptien.

Le règne de Tanéyidamani, que l'on présume long, se situe au milieu du II<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Le souverain est largement attesté par des inscriptions diverses, toutes en méroïtique, retrouvées essentiellement à Méroé et au Gébel Barkal. Deux d'entre elles, une très belle plaquette votive de schiste rouge conservée à Baltimore et une statuette à tête de lion aujourd'hui au Louvre, indiquent la dévotion particulière que Tanéyidamani a montrée pour Apédémak. La plaquette provient d'ailleurs du temple de ce dieu à Méroé, sans doute érigé ou restauré par ce roi. Mais le monument le plus important est une grande stèle de granit (158 × 53 cm) inscrite sur ses deux faces et ses deux côtés en cursive méroïtique. Retrouvée par Reisner à l'entrée du temple d'Amon au Gébel Barkal, contre le premier pylône, elle compte 161 lignes de texte, à comparer avec les 159 lignes de la Stèle de la Victoire de Piânkhy ou les 161 lignes de la stèle du roi napatéen Harsiotef, toutes deux originellement érigées dans le même temple. Ces chiffres similaires ne sont pas un hasard : il s'agit à la fois d'imiter les grands ancêtres mais aussi de s'en démarquer en utilisant le méroïtique au lieu de l'égyptien, sans doute pour la première fois sur un tel support. Le cintre de la stèle

présente, en un tracé assez fruste, le roi face au couple divin, Amon de Napata et Mout. Sur la moitié gauche, Tanéyidamani, vêtu d'une version légère du costume tripartite, offre deux colliers aux divinités. Sur la moitié droite, accompagné d'un chien, il abat rituellement un ennemi devant le couple divin. Contrairement aux stèles napatéennes, la double scène n'est pas symétrique, le roi étant chaque fois placé à droite d'Amon. Autre nouveauté : sous la ligne de sol figure un second registre où apparaissent quatre ennemis ligotés, à plat ventre autour de quatre arcs, symbole pharaonique des peuples vaincus. Le cintre du revers représente le roi debout, une palme à la main. Juché sur un ennemi gisant à terre, il est vêtu d'une dépouille de léopard et entouré d'Amon de Thèbes et Amon de Napata. Les dieux sont en relief incisé, tandis que le monarque est en bas-relief, ce qui laisse supposer que le décor n'ait pas été achevé.

Notre connaissance encore très partielle de la langue méroïtique ne permet pas actuellement de vraiment comprendre les chroniques des rois. Alors que les inscriptions funéraires, très stéréotypées, sont en bonne partie traduisibles, les grandes stèles royales, peu nombreuses, contiennent essentiellement des narrations, mettant en œuvre une morphologie variée et un vocabulaire riche et changeant au gré du récit. Les bribes de texte qui offrent prise à la traduction dans la stèle de Tanéyidamani peuvent, sous toutes réserves, se résumer comme suit. Après un protocole royal minimal, le récit commence par l'évocation d'un conflit avec un peuple ennemi. Les hommes sont tués, tandis que les femmes sont emmenées en captivité et le butin offert au temple d'Amon. Suit une liste de douze divinités pour lesquelles des sanctuaires ont été construits : plusieurs formes d'Amon, dont Amon de Napata, Amon de Thèbes et peut-être Amon de Pnoub, Aqedise (dieu lunaire équivalant à Khonsou), Isis, Makedoke (littéralement : « le grand dieu », autre forme d'Amon ?) et peut-être Apédémak. Ensuite sont détaillées les offrandes faites aux dieux. Dans le passage suivant, très obscur, apparaît la mention d'un *pqr qorise*, un « prince royal » qui semble porter le nom de Tabibalé. Puis sont évoqués des déplacements à travers le royaume, qui permettent de rendre un culte à des divinités éloignées, comme Isis et Horus de l'« île de Saï ». Le texte se termine par deux actions armées. Une nouvelle campagne militaire est lancée contre une tribu ou une faction rebelle dans la région de Napata, le butin étant donné à l'Amon local. Enfin est décrit l'écrasement d'une rébellion dont les chefs portent des noms méroïtiques : Akhatoné et son frère Nakharora. L'ensemble de la famille, détaillé par leurs liens de parenté, est soit massacré, soit asservi.

L'inscription suit donc le modèle napatéen, qui alterne généralement les campagnes militaires, la description des honneurs rendus aux dieux et les travaux effectués dans leurs temples. Toutefois, le texte



ne semble pas commencer par le couronnement du souverain. Il n'y a également aucun repère temporel par années régnales, cette tradition égyptienne, déjà évanescence dans la stèle de Nastasen au IV<sup>e</sup> siècle, ayant été totalement abandonnée dans les chroniques royales méroïtiques. Le peu que nous comprenons comporte tout de même deux éléments importants. Le culte d'Amon de Napata reste une institution fondamentale dans le royaume de Méroé et ne paraît pas affaibli face à l'essor des divinités locales, notamment Apédémak. En second lieu, le pouvoir royal doit faire face non seulement aux incursions de tribus hostiles mais aussi à des oppositions internes, dont on ignore l'origine et l'ampleur. Tanéyidamani fut à sa mort inhumé aux côtés de sa mère, dans une tombe de dimension plus modeste (Beg. N. 12) mais dotée d'une profonde chapelle aux murs tapissés de reliefs splendides et bien conservés (photographies p. 206-207). Le roi y apparaît en majesté, assis sur un trône de forme léonine, les pieds posés sur un support où sont peints aussi des lions. Il est vêtu du grand costume tripartite, il porte la couronne *atef* d'Osiris et il est couvert d'une incroyable profusion de bijoux, dont le plus notable est un grand sautoir auquel est fixée une statuette d'Amon de Napata à tête de bélier. Derrière lui se tient une petite Isis aux ailes déployées et une reine aux formes plantureuses tenant un sistre, sans doute la future reine-mère. Malheureusement, aucune inscription n'est conservée : elles étaient très probablement peintes sur des placards qui, eux, sont encore visibles.

## Deux nécropoles royales en alternance, Méroé et Barkal

Le renforcement de la présence royale dans le complexe d'Amon au Gêbel Barkal correspond peut-être à un rééquilibrage entre les deux pôles du royaume, Napata et Méroé. On n'a pas en effet de traces en ce lieu des souverains précédents depuis Amanislo. Il est même assez probable que cette initiative royale ait impliqué de nouvelles alliances matrimoniales. À cette époque commence en effet à se développer un cimetière princier à Barkal Nord, à quelques centaines de mètres en contrehaut des anciennes pyramides de la dernière dynastie napatéenne. Une sépulture de grande dimension, Bar. 8, est érigée pour un membre important de la famille royale, peut-être une reine d'après un relief abîmé, le seul fragment retrouvé de la chapelle funéraire. Un peu plus tard, un prince est enterré sous la pyramide Bar. 5, qui se trouve être par un heureux hasard la mieux préservée de toutes les pyramides du Soudan. Les reliefs de la chapelle, qui étaient en très bon état lorsque Lepsius visita Barkal et les fit reproduire, nous montrent des scènes d'une grande qualité picturale, qui rappellent, à moindre échelle, celles des chapelles de Nahirqo et de Tanéyidamani à Méroé. Le prince est assis sur le trône au lion, sous un dais, protégé par les ailes d'Isis debout

derrière lui. Il tient un sceptre et les insignes pharaoniques que sont le fouet (*nekhakha*) et la crosse (*beqa*). Un jeune membre de sa famille tend l'encensoir devant ses narines. Mais la ressemblance avec un souverain s'arrête là. Il ne porte ni le costume tripartite, ni la couronne, et n'arbore pas au front l'uraeus, le cobra réservé aux rois. En revanche, il tient un arc de grande taille, qui illustre peut-être la fonction militaire de certains des « princes royaux », dont l'exemple le plus fameux est Akinidad qui combattit les armées d'Auguste.

Lorsque Reisner dégagea ce second groupe de pyramides de Barkal, qui comprend aussi des sépultures de rois et de reine plus tardifs, et qu'il constata qu'il était contemporain de certaines tombes de Begrawwiya Nord, il imagina un « second royaume de Napata » qui aurait correspondu à une sécession du nord du royaume. On s'aperçut ensuite que les souverains de cette époque, qui va jusqu'au 1<sup>er</sup> siècle apr. J.-C., étaient aussi attestés dans le sud s'ils étaient enterrés à Napata, dans le nord s'ils étaient inhumés à Méroé, si bien que cette théorie fut vite abandonnée. L'explication la plus cohérente est de supposer qu'à partir du règne de Tanéyidamani, ou peu auparavant, la famille royale de Méroé renoua des alliances matrimoniales avec l'ancien clan royal de Napata, écarté de la lignée dynastique sous le règne d'Arkamani I<sup>er</sup>-Ergaménès.

La situation s'est d'ailleurs compliquée dernièrement avec la découverte en 2012 à Sedeinga, lors des travaux de terrassement de la route bitumée passant sur la rive gauche du Nil, d'une grande tombe de format royal, contemporaine de Beg. N. 11 (Nahirqo), Beg. N. 12 (Tanéyidamani) et Bar. 5 (prince inconnu). Elle présente en effet la même substructure à deux chambres, plus une niche funéraire, la première salle comportant quatre piliers et la seconde, deux. Les analyses au carbone 14 des charbons d'un encensoir ont confirmé une date autour de 150 av. J.-C. ( $\pm 30$ ). La tombe se situe au degré près à l'ouest du temple de la reine Tiyi, laquelle était réinterprétée à l'époque méroïtique comme une forme d'Isis. Comme à Méroé, elle est localisée largement à l'ouest des nécropoles locales. Il semble évident que quelque membre éminent de la famille royale ait désiré se mettre sous la protection de la déesse, loin de Méroé et même de Napata. Mais ce projet, pour une raison inconnue, avorta. La niche funéraire fut juste entamée dans le roc et aucune pyramide ne fut bâtie sur les appartements souterrains, pourtant très soigneusement taillés dans le grès. La tombe fut tout de même occupée (puis totalement pillée), mais sans doute pas par le royal défunt à qui elle avait été destinée.

Les souverains situés entre le milieu du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et le milieu du 1<sup>er</sup> siècle apr. J.-C. sont alternativement inhumés à Méroé (Begrawwiya Nord) et à Napata (Barkal Nord), sans que l'on puisse discerner les raisons

qui orientèrent le choix de la nécropole. La succession chronologique des différents monarques est elle-même sujette à caution. Jusqu'à 30 av. J.-C., ils ne sont connus dans le meilleur des cas que par leurs noms. Outre la reine anonyme de Bar. 8 (voir ci-dessus), est attesté un roi dans un texte en égyptien citant un « Osiris (roi défunt), le roi de Haute et Basse-Égypte *Nqyrjnsn* » sur un fragment de table d'offrandes retrouvé en Beg. N. 13, la pyramide de grande taille située à côté de celle de Tanéyidamani. Le nom, peut-être Nakidenasene (?) en méroïtique, comporte une finale *-sen* connue chez ses lointains prédécesseurs napatéens Nastasen et Gatisen/Aktisanès. Les reliefs de la chapelle funéraire de Beg. N. 13 sont étroitement imités de celle de Tanéyidamani. Le monarque, coiffé de la couronne *atef* d'Osiris, est assis devant les officiants de ses funérailles, qui lui présentent hommage et offrandes. Il est protégé par les ailes d'Isis et suivi de la reine, son épouse.

Le rang de pyramides sud-nord dans le cimetière de Begrawwiya Nord étant alors arrivé au bord du plateau, les monuments suivants furent érigés sur les points les plus élevés de la frange ouest-est dominant la plaine. La pyramide la plus proche de Beg. N. 13 est Beg. N. 20. Un fragment de la chapelle portant un nom d'Horus en égyptien, *K3-Nht*, « taureau puissant... », a été vu et recopié par Lepsius. Ce retour aux titulatures traditionnelles est remarquable, même si l'orthographe de l'inscription est rudimentaire. En revanche, cette partie du nom d'Horus, commune à tant de rois depuis Piânkhy et également fréquente chez les pharaons lagides, ne nous apporte aucune information sur la position chronologique du règne. Les reliefs du mur sud de la chapelle, aujourd'hui perdus mais copiés par l'équipe de Lepsius, sont de toute beauté. Le roi assis est encensé par le prince héritier, reconnaissable à son collier à grosses boules. Il est protégé par Isis, suivie de tout le reste de la famille royale : épouse, princesse et petit prince. La représentation du roi rappelle le prince de Bar. 5 : il tient comme lui un arc, un long sceptre ainsi que le fouet et la crosse des pharaons. Mais il porte le costume tripartite des souverains et la calotte koushite, curieusement entourée d'un large diadème où quatre paires de cobras sont fixées. Une grande corne de bélier derrière l'oreille, recourbée sur sa joue, rappelle les figurations royales napatéennes. L'ensemble manifeste une qualité digne des reliefs de la chapelle de Tanéyidamani mais s'en démarque nettement. Les deux sépultures, Beg. N. 13 et 20, par leur taille et leur décor, témoignent de deux règnes prospères qu'il faut placer approximativement entre 120 av. J.-C. et la première moitié du siècle suivant.

Un autre souverain est connu en dehors d'un contexte funéraire pour cette période. Il est représenté et nommé sur un graffito d'une carrière de grès près du Gèbel Suweigat, quelque cinq kilomètres au nord du Gèbel Barkal. C'est en bonne partie de cet endroit que provient le grès utilisé pour

les pyramides de Barkal, selon l'ancien directeur des Antiquités du Soudan, Abdelrahman Ali Mohamed, qui étudia cette carrière dans le cadre de sa thèse sur les matériaux de construction des nécropoles royales de la région de Napata. Le graffito, de bonne facture, figure un souverain dont le costume est couvert d'une peau de léopard, une palme à la main, debout devant Amon de Napata à tête de bélier assis sur un trône. On possède un parallèle exact sur le revers de la grande stèle de Tanéyidamani retrouvée au Gèbel Barkal (voir ci-dessus, p. 238). Ici, toutefois, le monarque est suivi d'une petite princesse jouant du sistre. La scène est traversée par une inscription sur trois lignes, partiellement arasée, appelant la bénédiction d'Amon de Napata sur le roi. Son nom, suivi du titre *qore* «souverain», se lit difficilement P[...]khedateqo. Si la lettre manquante est bien un «t», comme il le semble, on peut reconstruire «Patakhedateqo», mais sans certitude. Le nom rappelle certains anthroponymes égyptiens tardifs commençant par *P3-dj-*, «celui qu'a donné...», mais il serait étrange qu'un souverain méroïtique ait porté un tel nom. La graphie des signes rappelle d'assez près celle de la grande stèle de Tanéyidamani, ce qui ajoute un élément pour voir en ce roi un de ses proches successeurs. Sa sépulture, que la présence du graffito dans les carrières suggère de situer à Barkal, n'est pas localisée et doit compter parmi les monuments non attribués faute d'inscriptions. Ces quatre souverains, la reine de Bar. N. 8, les deux rois de Beg. N. 13 et 20 et Patakhedateqo, sont les seuls pour lesquels on possède une trace entre le règne de Tanéyidamani, mort probablement vers 130-120 av. J.-C., et l'avènement de Tèritéqas, situé sans doute peu de temps avant 30 av. J.-C. Ce siècle sur lequel nous ne disposons que de peu de données précises semble avoir été une ère de paix et de prospérité. Aucun conflit n'est par exemple attesté avec l'Égypte ptolémaïque, qui continue à administrer la Basse-Nubie sans heurts particuliers. Toutefois, durant le règne de Tèritéqas, le royaume de Méroé va à nouveau entrer dans les tumultes de l'histoire méditerranéenne.

## **Tèritéqas, Amanirénas et Akinidad** la guerre entre Méroé et Rome

Le 12 août 30 av. J.-C., Cléopâtre VII, dernière souveraine d'Égypte, se donna la mort à Alexandrie, un an après la bataille d'Actium où sa flotte et celle de son amant Marc-Antoine avaient été défaits. Octave, vainqueur, annexa l'Égypte, désormais intégrée dans l'Empire romain. Il y nomma un gouverneur, le premier «préfet d'Alexandrie et d'Égypte», en la personne de Cornélius Gallus, un ami proche. Celui-ci acheva la conquête romaine du pays en s'emparant de la région de Thèbes, qui était aussitôt entrée en rébellion, et poursuivit jusqu'en Basse-Nubie.

Il fit ériger à Philae, en date du 17 avril 29 av. J.-C., une stèle trilingue (latin, grec, égyptien hiéroglyphique) où il commémorait ses victoires et expliquait la nouvelle organisation de la région. Le Triacotaschène, « les trente schènes » (320 km) entre Assouan et Faras sur la deuxième cataracte, était désormais placé sous la direction d'un gouverneur local (*tyrannos*) qui lèverait l'impôt pour Rome. Le royaume de Méroé devenait un État allié (c'est le sens de *proxenia* dans la version grecque) ou vassal (comme l'indique le terme *tutela* dans la version latine, comprise uniquement des Romains), après que Cornélius Gallus eut rencontré les « envoyés du roi d'Éthiopie ».

Le roi en question était très probablement Têritéqas, dont le nom est connu par deux textes méroïtiques, un graffito du temple de Dakka, rédigé vers 25 av. J.-C., et une stèle ovale assez fruste du temple d'Isis à Méroé, conservée au musée de Liverpool. Sur cette dernière, le roi apparaît seul face à la déesse, tendant la main vers elle en un geste de salut, tandis qu'elle dirige vers lui un signe de vie fixé au bout d'une longue palme.

Deux inscriptions méroïtiques d'origine figurent derrière les personnages. Une troisième, sans doute ajoutée plus tard sous la scène et très abrasée, proclame : « C'est le souverain Têritéqas, c'est le [?] de la Candace Amanirénas et d'Akinidad. » On le considère traditionnellement comme l'époux d'Amanirénas, bien que l'on n'ait aucune preuve de ce lien matrimonial. Mais selon notre interprétation de la position de la Candace dans les institutions du royaume (voir ci-dessus, p. 230 sq.), Têritéqas serait plutôt le fils d'Amanirénas et d'un roi au nom inconnu auquel il aurait succédé. Le « prince royal » (*pqr qorisé*) Akinidad, qui allait jouer un rôle éminent dans la suite des événements, serait donc le frère cadet de Têritéqas.

Les relations amicales entre Octave, devenu en 27 av. J.-C. l'empereur Auguste, et le premier préfet d'Égypte allaient toutefois s'envenimer, Cornélius Gallus étant soupçonné de s'appuyer sur la nouvelle province, source inégalable de richesses et de puissance, pour assouvir des ambitions personnelles. Rappelé à Rome, il fut déchu de ses fonctions et se suicida. Un second préfet, Aelius Gallus, fut nommé en 26 av. J.-C. Mais à peine s'était-il installé, qu'Auguste l'envoya en expédition dans la péninsule arabe, le remplaçant à Alexandrie par un nouveau préfet, Caius Pétronius. Aelius Gallus partit pour l'Arabie en emmenant la moitié des légions stationnées en Égypte, dégarnissant en bonne partie la protection de la frontière sud. La suite nous est racontée par le géographe et historien grec Strabon, d'après des informations de première main. Il avait en effet accompagné Aelius Gallus, son ami, peu après son investiture, dans un voyage jusqu'à la frontière égypto-méroïtique.

## La guerre entre Rome et Méroé

extrait de la *Géographie* de Strabon, XVII.1.53-54

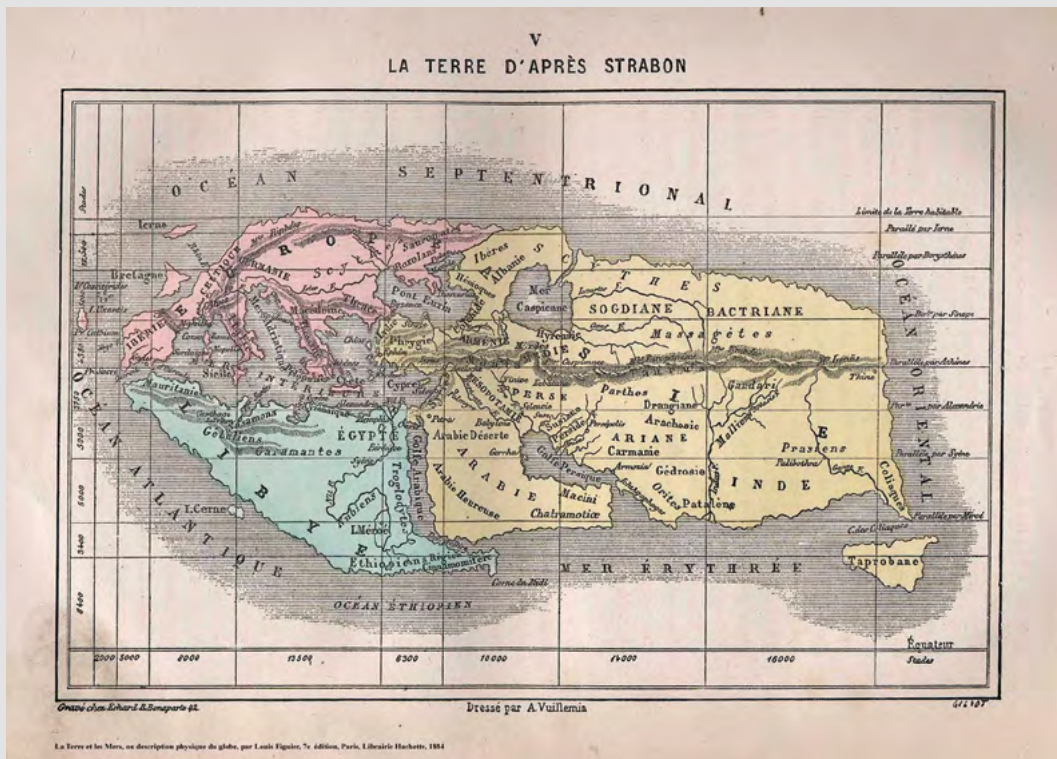
« Gonflés de présomption par le départ d'une partie des troupes stationnées en Égypte pour suivre Aelius Gallus dans sa campagne contre les Arabes, les Éthiopiens attaquèrent la Thébaïde et une garnison de trois cohortes à Syène (*Assouan*). Ils parvinrent à prendre Syène, Éléphantine et Philae au terme d'un assaut soudain, en asservirent les habitants, et renversèrent même les statues de César (*Auguste*). Alors Pétronus les attaqua avec moins de dix mille fantassins et huit cents cavaliers contre trente mille hommes. Il les contraignit tout d'abord à se réfugier dans la ville éthiopienne de Pselchis (*actuelle Dakka*) et envoya une ambassade pour réclamer ce qui avait été pillé et demander des comptes sur les raisons pour lesquelles ils avaient commencé la guerre. Comme ils répondirent qu'ils avaient été lésés par les nomarques (*collecteurs d'impôts*), il leur répliqua que ce n'était pas ceux-là les maîtres de la région, mais César.

Ils demandèrent trois jours pour délibérer, mais comme ils n'avaient rien fait de ce qu'il fallait, il attaqua et les força à se battre. Il les mit rapidement en fuite en raison de la faiblesse de leur tactique et de leur armement. Ils avaient en effet de grands boucliers oblongs en peau de bœuf non tannée et comme moyens de défense des haches, certains des épieux, certains aussi des glaives. Les uns furent repoussés dans la cité, d'autres s'enfuirent dans le désert, d'autres trouvèrent refuge dans les nombreux îlots en franchissant le lit du fleuve, car en raison du courant il n'y avait guère de crocodiles. Parmi eux se trouvaient aussi les généraux de la reine Candace qui régnait de notre temps sur les Éthiopiens, une femme hommasse qui avait perdu un œil. Tous ceux-là, Pétronus les capture vifs, après avoir traversé sur des radeaux et des bateaux, et les envoya immédiatement à Alexandrie, puis il se dirige vers la cité (*Pselchis/Dakka*) et s'en empare. Si l'on ajoute aux prisonniers le grand nombre de ceux qui tombèrent au combat, le chiffre de ceux qui échappèrent se trouva être extrêmement réduit.

De Pselchis, Pétronus arriva à Premnis (*actuelle Qasr Ibrim*), une cité fortifiée, après avoir traversé les dunes où l'armée de Cambyse, prise dans une tempête de sable, avait été ensevelie. Il attaqua et s'empara de la citadelle au premier assaut, et après cela s'élança vers Napata. C'était la résidence royale de Candace, et son fils s'y trouvait, alors qu'elle-même s'était installée dans un endroit proche. Bien qu'elle eût envoyé une délégation pour demander un traité d'amitié et qu'elle eût rendu les captifs de Syène ainsi que les statues, il marcha sur Napata, d'où le prince s'était enfui,

et la détruisit complètement. Il réduisit la population en servitude et revint sur ses pas avec son butin, jugeant trop difficiles d'accès les régions situées plus en avant. Il fit améliorer les défenses de Premnis, y plaça une garnison avec des provisions pour quatre cents hommes pendant deux ans et s'en revint en Alexandrie. Quant aux captifs, il vendit les uns comme butin, en envoya mille autres à César, qui venait de rentrer de Cantabrie, d'autres enfin périrent de maladie.

Pendant ce temps, Candace marcha avec plusieurs dizaines de milliers d'hommes sur la garnison (*de Premnis*). Pétronius partit à la rescousse et parvint à arriver le premier devant la garnison. Il renforça les défenses du lieu en multipliant les équipements militaires. Alors que les Éthiopiens voulaient parlementer, il leur enjoignit de parlementer avec César. Comme ils répondirent qu'ils ne savaient pas qui était César et comment ils devaient accéder à lui, il leur accorda une escorte. Ils arrivèrent à Samos, où se trouvait César, qui de là s'appretait à partir pour la Syrie, ayant envoyé Tibère en Arménie. Après qu'ils eurent obtenu tout ce qu'ils demandaient, il leur fit même remise du tribut qu'il leur avait imposé. >>>



**La Terre, d'après Strabon**, in Louis Figuier, *La Terre et les mers, ou description physique du globe*, 7<sup>e</sup> édition, Paris, 1884 (carte dressée par A. Vuillemin).

◀ Le récit de Strabon est le plus précis qui nous soit parvenu de la guerre entre les Méroïtes et les Romains parmi les sources gréco-romaines (Pline l'Ancien et Dion Cassius en parlent brièvement). Certains détails sont confirmés par la géographie, comme le raccourci par le désert entre Qasr Ibrim (Premnis) et Dakka (Pselchis), qui évite la boucle que fait le Nil autour de Korosko. D'autres le sont par l'archéologie. C'est ainsi que les fouilles britanniques à Qasr Ibrim ont mis au jour à la fin des années 1970 des centaines de boulets de catapulte au pied des remparts, destinés à empêcher l'approche de l'armée de la Candace lors de sa tentative de reprise de la cité. L'un d'entre eux portait même une inscription en grec : « Ça te suffit, Candace ? » écrite par un légionnaire facétieux. Hans Barnard, qui a publié ces projectiles, en rapproche les commentaires tracés à la craie sur les missiles par les pilotes britanniques qui bombardaient l'Allemagne lors de la Deuxième Guerre mondiale, comme : « Voilà pour toi, Adolf ! ». Enfin, d'autres éléments du récit nous permettent de reconstituer la chronologie des faits. Aelius Gallus partit d'Égypte avant l'été de l'an 25 av. J.-C., son départ déclenchant la révolte du Dodécaschène et le raid des Méroïtes sur Assouan. La première campagne de Pétronius fut achevée au retour d'Auguste de Cantabrie, en Hispanie, à la fin de l'an 24. La deuxième attaque des Méroïtes sur Qasr Ibrim doit coïncider avec la fin des vivres amassés pour deux ans, soit en l'an 22. Le traité de Samos s'est conclu lorsqu'Auguste résida pour la seconde fois sur cette île grecque, durant l'hiver 21-20. En revanche, d'autres éléments du récit de Strabon sont étranges. Dans la description de la panoplie hétéroclite des Méroïtes, nulle mention n'est faite de l'arc, une arme à laquelle ils excellaient. Semblablement, on a peine à croire qu'ils aient ignoré qui était César Auguste. Tout porte à croire en effet que de tout temps la monarchie koushite était bien informée de ce qui se passait en Égypte.

Mais surtout, on s'est interrogé à juste titre sur le bilan réel de l'expédition de Pétronius. Strabon est riche de détails sur le début du conflit, sans doute en raison de sa proximité avec Aelius Gallus, lui-même probablement bien renseigné sur les développements de la situation dont son départ était en partie responsable. Or, les premiers événements de 25 av. J.-C. ne constituent en fait qu'une révolte des habitants du Triacontaschène face aux impôts que font peser sur eux les Romains et non pas encore l'affrontement direct entre le pouvoir royal méroïtique et les armées de Pétronius. Sur la suite des opérations, Strabon se fait beaucoup moins précis, et on peut soupçonner quelque exagération des faits en faveur des Romains de la part de ses sources. L'historienne Inge Hofmann a essayé de démontrer qu'il était matériellement impossible à Pétronius, depuis Alexandrie, d'avoir mené toutes ces opérations militaires, atteint Napata et rejoint Alexandrie



durant le court espace de temps qui sépara la révolte du Triacontaschène du retour d'Auguste de son expédition ibérique, soit entre 4-5 mois (estimation basse) et 6-7 mois (estimation haute), alors que le simple trajet d'Assouan jusqu'à Napata demandait deux mois à une armée. Si, dans la chronique de son règne laissée par Auguste (*Res gestae Divi Augusti*), l'empereur affirme que Napata «a été atteinte», ce qui pouvait être le fait d'éclaireurs ou d'espions envoyés par Pétronius, il n'indique pas expressément, contrairement à Strabon, qu'elle a été rasée. La prise de Napata semble confirmée une centaine d'années après les faits par Pline l'Ancien et au début du III<sup>e</sup> siècle par Dion Cassius dans sa monumentale *Histoire romaine*. Le récit de ce dernier est dans l'ensemble un résumé de Strabon, mais il ajoute que «Pétronius, ne pouvant ni avancer plus loin en raison du sable et de la chaleur, ni rester dans le pays dans de bonnes conditions avec toute son armée, se retira en emmenant la plupart de ses hommes».

Qu'il ait eu lieu ou non, le sac de Napata, l'ancienne capitale restée métropole religieuse, ne pouvait cacher que l'objectif principal des Romains programmé de longue date dans la stèle de Cornélius Gallus, à savoir la prise de Méroé, n'avait pas été atteint. L'aveu de cette semi-défaite se lit entre les lignes dans la chronique d'Auguste, qui ajoute dans le passage cité plus haut que Napata est «proche de Méroé», une proximité pourtant toute relative (350 km par les pistes). La contre-offensive de la Candace, moins de deux ans après la première campagne, montre bien que l'expédition de Pétronius n'avait pas entamé les forces du royaume de manière significative. Qui plus est, la forteresse de Qasr Ibrim fut réoccupée par les troupes méroïtiques après le traité de Samos, et la découverte à Méroé, sous le seuil du temple M 292, de la tête d'une des plus belles statues de bronze connue d'Auguste montre que le butin des villes pillées par les Méroïtes n'avait pas été entièrement rendu, ce qui était pourtant une des premières exigences de Pétronius. Le traité de Samos conclu avec Auguste en 21/20 est étonnamment favorable au royaume koushite. La frontière fut remontée en deçà du Triacontaschène et aucun tribut ne fut exigé. Tous ces faits indiquent que la campagne contre le royaume de Méroé (comme d'ailleurs celle que mena simultanément Aelius Gallus en Arabie) n'avait pas rencontré le succès escompté.

## La guerre contre Rome vue par les Méroïtes

Il serait évidemment du plus grand intérêt pour les historiens aussi bien de Rome que de Méroé de connaître le point de vue des Méroïtes sur ce conflit. Or, on possède quatre inscriptions relatives à cette guerre, qui sont malheureusement toutes écrites en méroïtique, une langue qui n'est que partiellement comprise.

Toutefois, nos récentes recherches ont permis d'affiner les quelques informations que l'on peut en tirer. Les deux premières sont des graffiti gravés sur les murs du temple de Dakka, l'antique Pselchis. Les deux autres sont des stèles royales érigées dans le sud du royaume.

Le premier graffito de Dakka n'est certes pas une œuvre d'art. Enscrit dans un grand cartouche un peu bancal surmonté de deux hautes plumes, gravé en caractères peu soignés, il contient un protocole initial qui cite le roi Têritéqas, la Candace Amanirénas et le prince Akinidad suivi du locatif *Sek-te*, «à Pselchis (Dakka)». Trois propositions très abîmées donnent les noms de peuples ennemis dont les hommes furent tués et les femmes asservies. Le texte se termine par la mention de son commanditaire: «Akhamora étant stratège (*gouverneur de province*)», détail important car il s'agit du nom méroïtique du nouvel administrateur établi par la royauté méroïte pour remplacer le gouverneur que les Romains avaient mis à la tête du Triacotaschène. Le second graffito de Dakka, en partie effacé, ne cite qu'Akinidad et semble dédier son butin à Isis.

De 1909 à 1914, le Britannique John Garstang dirigea pour le compte de l'université de Liverpool des fouilles de grande ampleur à Méroé. Durant la dernière saison, il se déplaça de trois kilomètres au sud, sur le site de Hamadab, où il dégaga les ruines d'une cité périphérique. Elle comportait un temple de briques, précédé d'un pylône flanqué de deux grandes stèles en grès, inscrites en cursive méroïtique. Celle de gauche était dans un bon état de conservation, à l'exception de la partie supérieure cintrée, porteuse de l'image gravée du souverain devant les dieux, qui avait été partiellement détruite, ne laissant voir que les pieds des personnages. Le texte était néanmoins intact. L'autre stèle était par contre très abîmée. Le cintre était également brisé et, surtout, la majeure partie de l'inscription était fortement érodée. Garstang fit transporter la première en Angleterre.

Acquise par le British Museum où l'on peut la voir aujourd'hui, elle est constituée d'un bloc de grès massif de 3,5 tonnes. Elle mesure 258 cm de hauteur et 100 cm de largeur. Elle porte 42 lignes de texte en cursive méroïtique. La partie restante du cintre montre une scène d'adoration divine en deux volets symétriques. Sur la gauche, une reine méroïtique en sandales à grandes boucles, suivi d'un prince reconnaissable à ses pieds nus, rend hommage à un dieu vêtu d'un pagne simple, vraisemblablement Amon. Sur la droite, les mêmes font face à une déesse porteuse de la croix de vie, sans doute la déesse Mout, parèdre d'Amon. Sous cette scène figure une ligne de prisonniers entravés que les personnages foulent ainsi aux pieds. Le protocole initial (*lignes. 1-2*) livre l'identité des deux personnages royaux: «Alors qu'Amanirénas, le souverain, la Candace, celle qui les subjuge (?), régnait et qu'Akinidad était prince (*pqr*) et vice-roi...»

La stèle présente donc une Candace et un prince, soit la même configuration du pouvoir que celle décrite par Strabon lors du conflit, et l'on savait par l'étude paléographique dont Griffith avait jeté les bases que le texte se situait dans un espace chronologique « archaïque » qui incluait cette période. Le passage qui suit immédiatement (*lignes 2-5*), bien que largement incompréhensible, déclencha l'intérêt des méroïtisans. Il contient en effet trois mots qui ont orienté l'interprétation vers le conflit entre Rome et Méroé: *Qes*, *Armeyose* et *Armi*. Dans une première étude, Archibald H. Sayce, l'épigraphiste de la mission Garstang, proposait de voir dans ces mots les noms respectifs de Koush, des Romains et de Rome. Le nom de Rome en méroïtique est en effet connu dans les textes postérieurs sous la forme *Arome*. Griffith reprit l'analyse du texte qu'il publia en 1916. Il admit la traduction de *Qes* par « Koush », d'*Armi* (selon lui une variante ancienne d'*Arome*) par « Rome » et suggéra que *Armeyose* fût un calque du grec *Rhomaïos*, « Romain ». Qui plus est, il avait identifié peu de temps auparavant les mots « homme » et « femme », ce qui lui permettait d'avancer pour un passage récurrent une traduction approximative, « tuant les hommes, asservissant les femmes », bien qu'il ne pût rendre compte en détail de la syntaxe de la proposition. Cette mention en forme de bilan de campagne, qui revient plusieurs fois dans le texte (avec parfois des chiffres précis pour le nombre d'hommes et celui de femmes), était une preuve supplémentaire de la teneur militaire du texte. Pour plusieurs décennies, on tint comme établi que la stèle dite « d'Akinidad » était bien la version méroïtique de la guerre contre Rome.

Mais les études qui suivirent montrèrent que l'identification par Sayce et Griffith de l'ennemi des Méroïtes comme « romain » sur la base du terme *Armi* devait être abandonnée. Le mot semble en effet une désignation archaïque du Triacontaschène. La première stèle de Hamadab et le premier graffito de Dakka sont étroitement liés. La principale différence est la présence de Téritéqas dans le graffito et son absence dans la stèle. L'hypothèse traditionnelle selon laquelle il serait décédé après l'assaut des Méroïtes sur la Basse-Nubie semble la meilleure explication. Le prince Akinidad fut alors délégué comme commandant de l'armée de Koush par la Candace Amanirénas. Les deux textes décrivent la guerre non pas comme une importante expédition contre les Romains mais simplement comme l'écrasement de plusieurs tribus rebelles, selon la tradition des stèles napatéenne tardives. L'une de ces « tribus », basée à Pselchis, est citée sous le nom d'*Arobe* (peut-être prononcé /arumbe/) qui pourrait désigner les Romains et être une forme archaïque du mot *Arome*, « Rome ». La question de la souveraineté sur *Armi*, le Triacontaschène, est cependant présente dans l'introduction de la première stèle de Hamadab. Que cette question

n'ait probablement pas été réglée par les prétendues négociations entre Cornélius Gallus et les émissaires du roi de Méroé quatre ans auparavant se devine d'après la remarque de Pétrionius aux Méroïtes dans le récit de Strabon : « Ce n'étaient pas ceux-là [les collecteurs d'impôt] les maîtres du pays, mais César. » Le texte cite également comme chef des ennemis d'*Armi* capturés par les Méroïtes (seulement 32 hommes et 137 femmes) un certain Kouper, connu par ses deux fils Pétéisé et Pahor. Ceux-ci s'étaient en effet noyés dans le Nil. Or, ce genre de mort était une raison suffisante, selon le témoignage d'Hérodote, pour qu'ils soient divinisés. Tous les noyés, bien évidemment, ne recevaient pas de sanctuaire en dur. Mais dans ce cas précis, sans doute en hommage à l'ancien allié de Rome, Caius Pétrionius fera plus tard ériger à Dendour un temple aux fils de Kouper. La première stèle de Hamadab et les graffiti de Dakka décrivent donc le début de la guerre : Akinidad ravage le Triacontaschène, fait prisonnier Kouper, le gouverneur nommé par les Romains, ainsi que plusieurs hommes et femmes. Après quoi il marche contre trois différents centres culturels et administratifs du Dodécaschène, décrits chacun comme un peuple ennemi dans la tradition koushite. Le premier était Pselchis (moderne Dakka), où était peut-être stationnée une garnison romaine. Un nouveau gouverneur de province, Akhamora, est nommé par Akinidad, qui remonte peu après sur Napata.

Nous avons ci-dessus signalé qu'il existait une seconde stèle à Hamadab. Placée par Garstang à l'entrée de la cité royale de Méroé, elle disparut à une époque indéterminée. Selon le service des Antiquités, elle aurait été réinhumée à Méroé, mais, d'après les gardiens de ce site, elle aurait été transportée dans les magasins du musée national de Khartoum. C'est effectivement là qu'elle a été retrouvée en 2006. Elle a été ensuite installée dans les salles d'exposition, où nous avons pu en faire une étude nouvelle en février 2007. Le monument comporte 32 lignes inscrites. Comme la première stèle de Hamadab, elle n'a conservé que la partie inférieure de la lunette, montrant les pieds des personnages dans une scène similaire. Toutefois, la déesse se trouve à gauche et le dieu Amon, à droite, enlace la Candace selon un geste bien connu dans la tradition royale égyptienne. La représentation semble en relation directe avec celle de la première stèle en raison de leur symétrie. Qui plus est, elle en constitue la suite, puisque, précédemment, la reine se tenait encore à l'écart du dieu. La frise de prisonniers, sous les pieds des personnages, est totalement arasée, au point que l'on peut se demander si elle a jamais été exécutée ou si elle n'a pas fait l'objet d'un martelage.

L'inscription était dès la découverte très érodée. Elle ne comporte pas de protocole complet. La mention du prince Akinidad avec son titre de *pqr qorise*, « prince royal », à la première ligne ne s'accompagne pas de celle

de la Candace Amanirénas. Cette absence de protocole confirme les déductions que l'on pouvait faire de la scène gravée, à savoir que la seconde stèle de Hamadab constitue la suite de la première. Le texte commence de manière abrupte par une proposition que l'on peut traduire : « Ce sont les captifs Tameya. » Ce mot a été récemment identifié sur une petite stèle de Naga, où il barre la figure gravée d'un captif romain, reconnaissable à son type physique européen, son casque et son ceinturon. Bien évidemment, on regrette fort de ne plus pouvoir vérifier que les prisonniers de la frise sur la seconde stèle de Hamadab étaient originellement du même type que le Romain de Naga. Aux lignes 3-4, on lit le passage suivant (où le premier verbe est inconnu) : « Des Tameya, j'ai [?] chaque homme, j'ai razié chaque femme et chaque garçon. » Il semble bien que l'on tienne enfin le récit détaillé de la guerre tant recherché. Le terme « Tameya » apparaît en effet plusieurs fois dans la suite du texte, montrant qu'il ne s'agit pas d'un simple accrochage mais d'une campagne narrée en continu. Évidemment, le passage traduit fait penser à la prise d'Assouan par les Méroïtes et à la réduction en esclavage de sa population selon le récit de Strabon. Malheureusement, le mauvais état de conservation du texte et notre connaissance lacunaire de la langue méroïtique nous empêchent de comprendre la plus grande partie du récit. Mais des toponymes apparaissent, dans le même ordre que chez Strabon : Éléphantine (?), Assouan, Napata puis Qasr Ibrim. Tous ces éléments sont les seuls en rapport avec la guerre contre les Romains que nous avons pu actuellement identifier, mais ils nous paraissent assez convaincants pour avancer que le récit méroïtique de ce conflit a bien existé et qu'il figure sur cette stèle si malencontreusement mutilée. Il ne permet pas en revanche de savoir si Pétrionius a effectivement atteint Napata, car la mention de cette ville figure dans un contexte obscur.

La deuxième stèle de Hamadab ressemble plus à une réécriture de l'ensemble du conflit qu'à une simple suite de la première stèle. L'importance qu'y joue le prince Akinidad seul, contredite par le texte de Strabon qui met la Candace au premier plan, est peut-être motivée par des considérations politiques et pose à nouveau la question de sa position dans la lignée de succession. Tous ces témoignages méroïtiques, en tout cas, citent l'ensemble des opérations militaires. Or, les règles implicites de la propagande antique veulent que la défaite, lorsqu'elle est totale, ne laisse pas de traces dans les annales. Elle est exorcisée par le silence des sources du côté des vaincus. Par contre, une semi-défaite, ainsi que l'a été par exemple la bataille de Qadesh entre Ramsès II et l'Empire hittite, sera commémorée comme une victoire, les aspects négatifs étant soigneusement tus. C'est de toute évidence le cas de la guerre entre Rome et Méroé. Nous avons précédemment lu entre les lignes des sources gréco-latines que la campagne

de Pétrionius n'avait sûrement pas été un succès complet. Avec les textes de Hamadab et de Dakka, nous en avons la confirmation, puisqu'elle paraît avoir été considérée par les Méroïtes comme une victoire.

De fait, il semble que la politique de modération adoptée par Auguste lors des négociations qui aboutirent au traité de Samos fut payante, puisque les conflits de Méroé avec l'Empire romain cessèrent pour des siècles. Les bonnes relations avec le puissant voisin du nord sont attestées par l'existence de contacts réguliers, assurés sans doute par des ambassadeurs qui portent le nom méroïtique d'*apote Arome-li-se*, « envoyé auprès de Rome » (c'est-à-dire auprès du pouvoir romain en Égypte). L'équipement des tombes royales de Méroé comporte également des objets précieux d'importation méditerranéenne, notamment des bronzes qui sont probablement des cadeaux diplomatiques ou le fruit des échanges qui avaient repris avec le nord sur une plus grande échelle, l'Empire romain étant un marché bien plus vaste que ne l'était l'Égypte. La demande en bêtes sauvages (notamment pour les jeux du cirque) et en produits de luxe (ivoire, plumes d'autruche, peaux de fauves, esclaves africains) fut multipliée. Méroé restait plus que jamais un « couloir vers l'Afrique », selon le mot de l'archéologue W. Y. Adams, car il n'existait pas encore de voies de pénétration vers les régions subsahariennes à l'ouest du continent, qu'elles fussent par mer ou à travers le désert, qui ne put être aisément franchi avant l'introduction du chameau dans la région, au Moyen Âge. En retour, les importations en provenance de la Méditerranée dans le royaume de Méroé devinrent plus nombreuses, exerçant notamment dans le domaine des arts plastiques et de la céramique une influence considérable. L'art méroïtique, qui était jusqu'alors un mélange de traditions locales et égyptiennes, incorpore une troisième composante gréco-romaine qui, à partir du premier siècle de notre ère, fait jeu égal avec les concepts hérités de la culture napatéenne.

## La Candace Amanishakhéto et la réorganisation de la Basse-Nubie

On ignore où furent inhumés le roi Téritéqas et la Candace Amanirénas. On a proposé pour le premier la tombe Beg. N. 21, dont les reliefs inachevés pourraient s'expliquer par l'urgence de la situation dans un contexte de guerre. Mais d'autres solutions sont possibles à Méroé (Beg. N. 14) ou au Gèbel Barkal (Bar. 2). Dans tous les cas, les sépultures sont anépigraphes. La Candace, sa mère, ne semble pas lui avoir longtemps survécu. Elle est attestée en compagnie seulement du prince Akinidad sur la première stèle de Hamadab et un petit autel portatif de bronze retrouvé à Kawa. Dans les deux cas, elle porte, en plus du titre de « Candace », celui de *qore*, « souverain »,

pris (ou repris) à la mort de Têritéqas. Bien que, là aussi, on n'ait aucune inscription attestée, on attribue à Amanirénas la pyramide de Barkal n° 4, l'une des mieux conservées et des plus grandes du groupe nord. Les reliefs, simples mais d'excellente facture, représentent une reine protégée par Isis et encensée par un prince. Sur le mur nord, elle porte la calotte koushite surmontée de la couronne hathorique des épouses royales connue depuis la reine égyptienne Tiyi, mais, sur le mur sud, elle arbore le pschent, la double couronne des pharaons. Ces deux figurations s'accordent bien avec son double titre de Candace et de souverain. Le trousseau funéraire, qui comporte des verreries romaines du début de l'Empire, confirme pour ce tombeau une date qui s'accorde à celle de son règne. Sachant que les deux Candaces qui l'ont suivie sur le trône ont des sépultures parfaitement identifiées, la pyramide Bar. 4 semble bien avoir été la dernière demeure d'Amanirénas.

La succession de cette reine est un mystère. En effet, son fils Akinidad, aurolé dans les chroniques méroïtiques de Hamadab de son rôle éminent dans le conflit contre les Romains, était toujours en vie. Toutefois, c'est une autre Candace, Amanishakhéto (écrit Amanishakhété dans quelques inscriptions), qui monta sur le trône. Dans les débris sur le sol de sa chapelle ont été retrouvés des fragments de deux ou trois tables d'offrandes inscrites, qui ont conduit certains chercheurs, comme Fritz Hintze, à reconstruire en partie le nom de ses parents. Malheureusement, la graphie des signes et le type des formules employées sont plus tardifs d'un siècle et demi au moins. Ces tables d'offrandes, dont l'une est assurément royale, ont donc plutôt été déplacées ou proviennent d'une éventuelle réutilisation de la tombe. Aussi ignorons-nous la filiation d'Amanishakhéto. Comme son avènement s'est toutefois fait dans la continuité avec le règne précédent, on peut proposer, selon notre conception du rôle de la Candace, qu'elle ait été la grande épouse royale de Têritéqas et régente de son fils. Il reste toutefois inexplicable qu'Akinidad, si c'est bien lui le prince que cite Strabon comme fils de la Candace (mais on voit mal comment il pourrait en être autrement), n'ait pas été couronné non seulement au décès de Têritéqas mais, de plus, à la mort d'Amanirénas.

Il est assez probable que la Candace Amanishakhéto se soit maintenue sur le trône jusqu'au début du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère. Outre son imposant monument funéraire à Méroé, elle est attestée en effet par un grand nombre d'inscriptions à travers tout le royaume, depuis Qasr Ibrim, au nord, jusqu'à Naga, au sud. Au début de son règne, elle y est accompagnée du même prince (*pqr*) Akinidad que la Candace Amanirénas. C'est notamment le cas sur une large stèle retrouvée à Qasr Ibrim (ancienne Primis, Premnis chez Strabon), dans la citadelle que Pétronus avait fortifiée et où il avait établi une garnison pendant deux ans. Selon les termes du traité de Samos,

elle fut, comme toute cette partie sud du Triacontaschène, évacuée par les Romains qui se retirèrent sur la nouvelle frontière nord, vers Hiéra Sycaminos (actuelle Maharraqa). Le texte méroïtique est largement incompréhensible et d'ailleurs mal conservé, la stèle ayant servi de pavement dans la cathédrale copte édifée plus tard en ce lieu. Le protocole initial se lit : « Amanishakhéto étant souverain et Candace, Akinidad étant prince. » Les Romains (*Tmey*) y sont deux fois cités, ainsi que plusieurs officiels méroïtiques : il semble bien que ce document atteste donc la réorganisation du Triaconstaschène après le départ de la garnison romaine, ainsi que l'établissement du culte d'Amon (*Amp*) et d'Isis « Maîtresse du Sud » (*Nbeyrose*, de l'égyptien *Nb.t rsy*). Le nom d'Akinidad apparaît encore une fois dans un cartouche en hiéroglyphes méroïtiques, au côté de celui d'Amanishakhéto, sur des blocs de grès ayant servi à la restauration du grand temple de Kawa, puis il disparaît : dans les autres inscriptions, Amanishakhéto est seule et continue d'assumer les titres de « souverain » et de « Candace ».

Si, comme nous le supposions précédemment, elle est montée sur le trône comme régente de son fils, on n'a aucune trace écrite de ce dernier, peut-être mort trop jeune pour régner. On possède en revanche des témoignages iconographiques. Parmi les bagues du trésor découvert dans la pyramide d'Amanishakhéto, sur lequel nous reviendrons, plusieurs possèdent des chatons gravés où est souvent figurée la reine, seule ou accompagnée de divinités. Sur l'un d'eux, elle trône face à Amon à tête de bélier, également assis. Elle est coiffée d'un scorpion à tête d'Isis surmontant la calotte koushite, comme son aïeule Nahirqo dans sa chapelle de la pyramide Beg. N. 11, et elle pose sur les genoux du dieu un enfant au front paré d'un cobra royal. Sur un autre chaton, elle est assise sur un lit matrimonial en compagnie d'un roi de Méroé, reconnaissable à son costume tripartite et son double *uraeus* (cobra royal). Elle porte la même coiffure au scorpion et tend au roi un petit prince dont le statut est cette fois simplement signalé par la « mèche de l'enfance », une tresse unique conservée sur un crâne rasé.

Les très nombreuses stèles et inscriptions connues au nom d'Amanishakhéto entraient très certainement dans un programme de restauration des édifices cultuels et royaux, mais l'intense activité architecturale développée sous le règne conjoint d'Amanitoré et de Natakamani, quelques décennies plus tard, a sans doute oblitéré les travaux entrepris sous sa direction, dont seuls nous restent les quelques blocs du grand temple d'Amon de Kawa, sans doute restaurés par elle, et son palais de Ouad Ben Naga. On possède ainsi deux petites stèles à son nom et des fragments de deux autres, toutes d'une très grande qualité d'exécution, retrouvées en 1999 et 2000 dans le temple d'Amon de Naga, ce qui laisse supposer qu'elle a fait construire ou rénover en ce lieu. Mais l'ensemble du bâti actuellement en place



et la totalité des reliefs datent du règne d'Amanitoré et Natakamani. Il n'est toutefois pas impossible, comme nous le verrons, qu'il faille lui attribuer le temple F, un petit édifice perché sur le flanc de la montagne de Naga. Si tel est le cas, les quatre stèles pourraient provenir de ce bâtiment.

Amanishakhéto fit notamment construire (ou rénover) un imposant palais à Ouad Ben Naga, non loin de Méroé. Sur un plan carré de près de 60 m de côté, cet édifice doté de deux étages, construit sur une série de caissons et de magasins, comportait une cour centrale à ciel ouvert qui permettait la diffusion de la lumière et la circulation de l'air, créant une sorte de climatisation naturelle dans l'édifice. L'ensemble était richement décoré de peintures géométriques et de reliefs sur stuc, parfois recouverts encore d'une mince feuille d'or. Les magasins servaient à entreposer non seulement les denrées mais aussi les produits de luxe destinés à l'exportation dont la royauté avait le monopole : on y a retrouvé notamment des défenses d'éléphants. Il semble avoir servi de modèle pour les résidences royales des règnes suivants, particulièrement ceux de Natakamani, dont des exemples sont connus à Napata et à Mouweis. La multiplication de ces résidences royales, y compris dans des centres de moyenne importance comme Mouweis, semble montrer que les souverains, bien que basés à Méroé, avaient l'habitude de se déplacer à travers le royaume de palais en palais, à la manière de la royauté française à l'époque de la Renaissance.

C'est sans doute sous le règne d'Amanishakhéto que fut mise en place une réorganisation de la Basse-Nubie qui devait rester inchangée jusqu'au départ des cohortes romaines au III<sup>e</sup> siècle de notre ère. Le Dodécaschène (entre Assouan et Maharraqa) était officiellement rattaché à l'Empire romain et protégé par des garnisons détachées par le préfet d'Égypte. Dans les faits, il s'agissait d'une zone tampon administrée en commun par les principaux complexes religieux, Philae, Pselchis (moderne Dakka) et Talmis (moderne Kalabcha) et placée sous la direction d'un « stratège » (en méroïtique *pelmos*). Aux différents échelons de cette administration se trouvaient des notables issus de grandes familles locales où se mêlaient Méroïtes et Égyptiens, alliés par des liens matrimoniaux, et qui cumulaient les fonctions religieuses et séculières. Bien qu'ayant partiellement délégué leur pouvoir sur la région, les Romains eurent à cœur d'encourager et de financer l'agrandissement des temples de Basse-Nubie, où leurs empereurs furent représentés sous les traits de pharaons. Un vaste programme architectural et iconographique couvrant la majorité des complexes religieux fut lancé sous le règne d'Auguste. Une cour monumentale entourée de colonnades devant le temple d'Isis fut inaugurée à Philae. À Debod, le temple d'Amon autrefois érigé par le roi méroïtique Adikhalamani fut agrandi et consacré à Isis. À Kalabcha, le petit sanctuaire

laissa place à un temple monumental et son dieu local, Mandoulis, y fut associé aux principaux dieux d'Égypte et de Nubie. À Dakka, le temple de Thot fut agrandi et devint un important lieu de pèlerinage. Nous avons vu précédemment que Pétrionius, vers 10 av. J.-C., fit bâtir à Dendour un temple aux fils divinisés de l'infortuné Kouper, le gouverneur nommé par Cornélius Gallus et capturé par Akinidad lors de la guerre avec Rome. Ce petit sanctuaire, offert par l'Égypte aux États-Unis en récompense de leur participation au sauvetage des monuments de Nubie en 1963-1964, se dresse aujourd'hui au *Metropolitan Museum of Art* de New York.

Le Triacontaschène (entre Maharraqa et Faras) avait été rendu aux Méroïtes par le traité de Samos en 20-21 av. J.-C. Il était administré par un officiel qui portait le titre méroïtique de *pesto* (écrit *pesti* sous le règne d'Amanirénas et *peseto* à partir du 1<sup>er</sup> siècle apr. J.-C.). Le mot est d'origine égyptienne, mais son étymologie est discutée. Il est connu en grec sous la forme *psentês*, simple transcription du méroïtique, et traduit en égyptien par *p3-s3-nsu*, « le fils royal », le titre officiel des anciens vice-rois de Koush (voir chapitre 4, p. 99) que les pharaons du Nouvel Empire déléguaient à la tête de la Nubie. Si certains doutent que ce dernier soit l'étymon du terme *pesto*, il n'en reste pas moins qu'il s'accorde avec le contenu de la fonction : une délégation du pouvoir royal en Nubie, rendue nécessaire par la grande distance qui séparait la province du pouvoir central. Le premier *pesto* fut certainement Akinidad, le fils d'Amanirénas qui combattit contre les Romains et qui porte ce titre jusqu'à l'avènement d'Amanishakhéto. Rappelé assez vite à Méroé, il fut remplacé par un administrateur de famille non royale, établi à la limite sud du Triacontaschène, à Faras. Le premier attesté est un dénommé Tasémérékha (le nom est de lecture incertaine). Il est connu uniquement par la table d'offrandes funéraire retrouvée à proximité de sa tombe à Faras, dont l'inscription présente des graphies qui correspondent au premier siècle av. J.-C. Son probable successeur, également enterré à Faras, s'appelait Khalalakhara et semble avoir connu une longue carrière, jalonnée de titres aussi bien administratifs que sacerdotaux. La paléographie de l'inscription de son épitaphe laisse supposer qu'il fut inhumé dans la première moitié du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère. Il est le premier à porter le titre de « vice-roi en Akine » (*pesto Akine-te-l*) par lequel ses successeurs seront régulièrement désignés. « Akine » est la nouvelle désignation de la province, tirée du nom de la cité de Mirgissa, à proximité de la deuxième cataracte, qui s'appelait en égyptien « Iken » et qui est sûrement la localité nommée *Acina* sur la liste de toponymes nubiens du géographe romain Pline l'Ancien. Par la suite, les monuments des *pesto/peseto* furent érigés au entre du Triacontaschène, à Karanóg, qui était désormais le nouveau siège de l'administration du vice-roi.

Bien que son règne, contrairement à celui d'Amanirénas, semble avoir été une ère de paix et de prospérité, Amanishakhéto entretint l'image guerrière de son prédécesseur. On doit déplorer que son monument inscrit le plus important soit en grande partie détruit. Il s'agit d'une stèle en forme d'obélisque, inscrite en méroïtique cursif sur ses quatre faces, qui a été découverte en 1911 devant le deuxième pylône du grand temple d'Amon de Méroé. Sa taille originelle devait avoisiner les trois mètres, mais seules les dernières lignes sont conservées aujourd'hui, ainsi qu'une multitude de petits fragments impossibles à raccorder. Elle semble faire état de campagnes militaires, comme ses équivalents napatéens et méroïtiques et, du moins sur la partie conservée, dénombrer des prisonniers en grand nombre : sur la face A, le chiffre des jeunes gens et des jeunes filles razzies s'élève à 1 538, sur la face B sont comptabilisés 1 032 hommes et 2 673 femmes. Il semble, d'après l'occurrence du nom divin dans le récit, que ce butin humain était offert à Amon, mais il est très probable que les plus robustes de ces malheureux soient entrés dans les transactions avec l'Empire romain où les esclaves noirs étaient très recherchés.

Même les stèles de dévotion d'Amanishakhéto rappellent par leur iconographie les expéditions militaires de la Candace et de ses prédécesseurs. Ainsi, la première des quatre petites stèles de Naga précédemment citées représente la reine amenée par-devant le dieu Apédémak par son épouse, la déesse Amésémi. Sous la scène figure une frise de prisonniers, pour une fois très détaillés. Tous sont de type africain sauf le premier qui, comme nous l'avons précédemment noté, est un soldat romain désigné comme un « Blanc » (Tameya) par une légende en méroïtique : *Tmey-l-o*, « c'est un Tameya ». Bien entendu, il est assez peu vraisemblable que de nouveaux conflits aient eu lieu avec les armées d'Auguste ou de Tibère sans laisser de traces dans les sources gréco-latines, et le prisonnier n'est là que comme un rappel des combats du règne précédent.

## La pyramide d'Amanishakhéto et son trésor

La représentation la plus emblématique d'Amanishakhéto comme femme de guerre figure sur le pylône de sa chapelle funéraire à Méroé (Beg, N. 6). De part et d'autre de la porte, sous son nom gravé en hiéroglyphes, elle apparaît en costume tripartite de souverain méroïtique (tunique, châle et cordelière). Sur le côté nord (le côté « féminin », celui de la Candace), elle porte un diadème orné d'un écusson à l'effigie du bélier d'Amon et surmonté d'un rapace, faucon d'Horus ou milan d'Isis dont les ailes éployées protègent ses tempes. Ses joues sont scarifiées de trois traits verticaux, comme celles de la déesse Amésémi, épouse d'Apédémak.





La pyramide d'Amanishakhéto en 1821 gravure du *Voyage à Méroé* de Frédéric Cailliaud.

258



**Bracelet** en or et pâte de verre colorée, hauteur 4,5 cm, Munich, Ssāk, Ant. 2455. Ce bracelet était porté au bras ou à l'avant-bras et était attaché par un lien de cuir ou de tissu. Au centre, une déesse Mout — épouse d'Amon — aux quatre ailes déployées et coiffée de la dépouille de vautour, surmontée de la couronne de Haute et Basse Égypte, marque l'articulation du bracelet.



**Bagues cachets à intaille**, or, hauteur de 1,75 à 5 cm, Berlin, ÄMP 1696, 1723 et 1720.

Plus de cinquante bagues cachets ont été trouvées dans la chambre funéraire d'Amanishakhéto, dont trois paires représentant la naissance divine, l'élection et le couronnement de la reine. Sur ces bagues, on distingue également les représentations d'Amon du Gébel Barkal, d'Amon de Méroé et d'Amon de Kawa. En général, Isis est coiffée d'une couronne hathorique et tient une palme: c'est donc l'Isis de Méroé — associée ici à Amon, ce qui est sans parallèle en Égypte.

◀ Sur le côté sud (le côté « masculin », celui du souverain), elle arbore la grande couronne *hemhem*, conjuguée avec la double plume et le disque solaire du dieu Amon-Rê, un diadème à deux cobras royaux, une corne de bélier autour de l'oreille et elle tient un grand arc. Mais, dans les deux cas, elle pousse devant elle une cohorte d'ennemis entravés d'une corde dont elle tient fermement l'extrémité, tout en dardant sur eux une longue pique acérée. Tout aussi spectaculaire est son apparence physique: elle est représentée comme une femme obèse, avec un double menton, trois plis de graisse sur le cou, des bras pleins et un fessier incroyablement proéminent. Ses longs ongles acérés rappellent à dessein les griffes d'une lionne. Ajoutée au récit de Strabon qui peignait Amanirénas comme une « femme hommasse qui avait perdu un œil » et qui dirigeait elle-même ses armées, cette représentation d'Amanishakhéto a beaucoup contribué dans les ouvrages de vulgarisation au mythe de la Candace comme guerrière barbare.

La pyramide de la reine fut bâtie sur un emplacement où s'élevait deux siècles plus tôt une autre pyramide royale (Beg. N. 53) — déjà écroulée sans doute et qui avait probablement appartenu à Arnékhmani. Celle d'Amanishakhéto était autrefois la mieux conservée des monuments de Begrawwiya Nord. Elle culminait à plus de 28 m de hauteur et dominait la nécropole. Il ne nous reste malheureusement, pour témoigner de la splendeur de cet édifice, qu'une gravure de l'ouvrage de Frédéric Cailliaud qui la visita en avril 1821 et publia son *Voyage à Méroé* cinq ans plus tard. En 1835, un aventurier italien de Bologne, Giuseppe Ferlini, qui avait été engagé comme médecin militaire au service du khédivé d'Égypte et était basé à Khartoum, entreprit dans la nécropole royale, avec quelques ouvriers, des « fouilles archéologiques » comme on l'entendait à l'époque, c'est-à-dire une chasse au trésor. Après avoir fait démolir pierre par pierre deux petites pyramides tardives et n'y avoir rien trouvé de monnayable, il s'attaqua à la plus haute, celle d'Amanishakhéto, qu'il fit presque entièrement détruire. Il prétend dans un opuscule publié plus tard avoir trouvé un bol de bronze rempli de bijoux dans le bâti de la pyramide, mais il semble qu'il ait ainsi voulu ou égarer les pistes d'autres chercheurs de trésor, ou se dédouaner de la destruction du monument. C'est très probablement de la chambre funéraire que proviennent les fameux bijoux de la reine que Ferlini arriva à vendre en deux lots aux rois Louis I<sup>er</sup> de Bavière en 1839 et Frédéric-Guillaume II de Prusse en 1844. Du fait de cette séparation, ils sont conservés les uns au musée Égyptien de Berlin, les autres au musée d'Art égyptien de Munich.

Le trésor était d'après le catalogue original composé de 10 bracelets, 66 bagues et anneaux, 6 colliers, une chaîne, 54 amulettes, 4 clochettes, 26 perles, 2 camées et 4 intailles, la plupart en or, argent, pierres fines et pâte

de verre. L'une des difficultés que rencontra Ferlini pour vendre son butin tenait à l'aspect composite des bijoux qui mêlaient la tradition égyptienne, d'importantes influences hellénistiques (notamment les camées et intailles) et quelques caractéristiques locales. Un des meilleurs exemples de cet improbable mélange est un anneau-écusson en or et pâte de verre, destiné à être fixé sur la coiffure royale. À l'anneau de fixation est suspendue une égide figurant un large collier, surmontée de deux yeux *oudjat* (l'œil d'Horus considéré comme une protection magique) avec au centre le buste du dieu Shébo, certes coiffé de la double couronne égyptienne mais avec un visage souriant modelé selon les canons grecs. Sur le bord inférieur du collier sont accrochés dix cauris d'or qui évoquent les traditions africaines. À lui seul, ce petit bijou de 3,7 cm de largeur est un concentré d'art méroïtique, mêlant les trois cultures égyptienne, gréco-romaine et soudanaise.

La succession d'Amanishakhéto reste obscure. Sur les reliefs des murs sud et nord de sa chapelle funéraire, la Candace trône en majesté, entourée de personnages non identifiés qui portent des palmes. Derrière elle est assis un prince qui porte la main sur sa couronne en un geste de légitimation, une scène que nous avons déjà décrite dans la chapelle de la reine Nahirqo, plus d'un siècle et demi auparavant. Devant elle figurent trois personnes : un homme de haute taille, un prince très semblable à celui qui est assis derrière elle et une princesse. Sur le mur sud, le prince procède à l'encensement de la souveraine. Aucune des inscriptions, originellement peintes sur des panneaux stuqués disposés au-dessus des personnages, n'est malheureusement conservée. On peut supposer que le prince héritier, son épouse et deux autres princes, dont éventuellement le *pqr* qui a peut-être succédé à Akinidad, sont représentés. On devrait donc penser qu'un roi, peut-être le plus grand des trois hommes, a remplacé la Candace sur le trône. Mais aucun nom ne nous est parvenu.

## L'énigme de la reine Shanakdakhété

La situation est d'autant plus complexe que c'est probablement à cette époque qu'il faut replacer la reine Shanakdakhété à qui on a longtemps attribué la pyramide Beg. N. 11 de Méroé, construite vers 170 av. J.-C., et que nous avons précédemment rendue à la reine Nahirqo. Parmi les édifices cultuels du site de Naga figure un petit temple rectangulaire d'une douzaine de mètres de longueur, bâti en hauteur sur le flanc du Gèbel Naga, dit Temple F ou Naga 500. Très ruiné, il comporte sur ses murs intérieurs des gravures difficilement reconnaissables, couvertes de millénaires de graffiti divers. Il faut dire qu'étrangement les scènes sont sommairement gravées en relief incisé, alors que la tradition égyptienne, généralement respectée dans le royaume

napato-méroïtique, réserve ce type de relief aux décors extérieurs, tandis que les décors intérieurs sont exécutés en bas-relief. Les murs extérieurs, dont l'enduit est partiellement conservé, ne comportent aucune figuration gravée. On peut donc se demander si ce petit bâtiment a jamais été terminé. Il s'agit probablement, comme le temple du Lion de Musawwarat, d'un sanctuaire consacré à Apédémak et à Amon. Les scènes du mur sud-ouest, les mieux conservées, représentent une Candace et un prince debout devant Apédémak, assis sur un trône figurant un éléphant (rappel des reliefs de Musawwarat) et suivi de la déesse Amésémi, sa compagne. Le même couple royal honore plus loin la triade koushite, Amon à tête de bélier devant Mout et Khonsou. D'un côté de l'entrée on distingue la Candace assise sur un trône et, de l'autre, le prince debout. Cette double figure de la royauté, reine et prince, a été comparée par les archéologues aux reliefs de la chapelle de la reine inhumée en Beg. N. 11 à Méroé, et la pyramide a été dès lors attribuée à la Candace du temple F, Shanakdakhété, alors même que plusieurs autres Candaces sont représentées en compagnie d'un prince.

Au fond du temple, une niche est flanquée de deux inscriptions symétriques, aujourd'hui presque totalement détruites, mais relevées par Fritz Hintze en 1958. Elles sont en hiéroglyphes égyptiens, à l'exception du cartouche de la reine Shanakdakhété qui est inscrit en hiéroglyphes méroïtiques. Le cartouche est unique, ne contenant que le nom de naissance, ce qui s'accorde aux usages du règne de la reine Amanishakhéto. De plus, comme nous l'avons signalé lors de notre passage sur la reine Nahirqo, les graphies des signes ne correspondent pas aux plus anciens hiéroglyphes méroïtiques connus, sous le règne de Tanéyidamani, mais à celles du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère. Qui plus est, certains hiéroglyphes égyptiens du texte adoptent la forme des hiéroglyphes méroïtiques de cette période. Un indice, certes infime, relie ces deux inscriptions à Amanishakhéto et à la Candace suivante, Nawidémak : la reine y est dite en égyptien « douée de vie », suivant la formule habituelle. Mais au lieu que l'expression soit suivie de la mention la plus courante : « comme Rê pour toujours », on lit une variante rare *m r' nb*, « chaque jour ». Contrairement aux règles de l'écriture égyptienne, le signe du disque solaire (*r'*) ne remplit pas l'espace disponible, laissant le cadrat à moitié vide. Il est constitué d'un cercle minuscule placé derrière la tête de la chouette (l'hiéroglyphe *m*) qui précède. Or, dans plusieurs exemples du cartouche d'Amanishakhéto et dans le seul que nous possédons pour la reine Nawidémak, c'est ainsi qu'est écrite la lettre méroïtique « *m* » : une chouette flanquée d'un petit cercle qui n'a pas de fonction phonétique. Cette graphie particulière ne se retrouve ni avant ni après ces deux règnes.



Une première hypothèse consiste donc à voir en Shanakdakhété une Candace ayant régné entre Amanishakhéto et Nawidémak. Dans ce cas, elle aurait pu avoir été inhumée sous la pyramide royale n° 10 de Barkal, construite pour une reine inconnue et datant de cette époque. Une autre solution, qui nous semble plus simple, serait que Shanakdakhété ne soit qu'un autre nom d'Amanishakhéto. Shanakadakhété signifie « Shanaka l'a enfantée », Shanaka étant le nom local de la déesse Mout, tandis que « Amanishakhéto » (variante Amanishakhété) se traduit probablement « Amon l'a conçue ». Mout et Amon étant époux, les deux noms peuvent être interprétés comme les deux aspects d'une même filiation, ainsi que dans le nom du roi napatéen Senkamanisken, transcription égyptienne d'un composé méroïtique ancien signifiant « Shanaka et Amon l'ont (?) conçu ». Cette hypothèse aurait l'avantage d'expliquer que quatre stèles au nom d'Amanishakhéto aient été retrouvées dans le temple d'Amon de Naga, alors que l'on n'a pas trace par ailleurs de constructions diligentées par cette reine sur ce site. Les stèles ont pu être transportées sous le règne d'Amanitoré et Natakamani du temple F dans le temple d'Amon qui venait d'être construit. On comprendrait mieux également qu'elles représentent toutes les quatre la Candace en compagnie de la déesse Amésémi, épouse d'Apédémak, deux divinités auxquelles le temple F a été en partie consacré, alors qu'elles sont quasiment absentes du temple d'Amon.

## La reine Nawidémak et les tribulations de sa statue d'or

Le souverain attesté de manière assurée après Amanishakhéto est à nouveau une Candace, la reine Nawidémak. Selon notre théorie du rôle de la Candace, il faut supposer que s'est intercalé entre elles un roi — voire deux si Shanakdakhété est distincte d'Amanishakhéto —, mais nous n'en avons aucune trace écrite. La position chronologique de Nawidémak dans la première moitié du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère est inférée d'une part par la localisation de sa sépulture à Barkal Nord (Bar. 6) et l'architecture de sa pyramide et de son hypogée, d'autre part par les graphies des signes dans les inscriptions qui portent son nom et qui la situent clairement entre les règnes d'Amanishakhéto et d'Amanitoré. Son nom comprend le mot *mk*, « dieu » ou « déesse », en dernière position, là où d'autres comportent le nom d'Amon (Tanéyid-amani, Téqoride-amani), mais il ne peut actuellement être traduit avec assurance. Sa pyramide est l'une des plus larges de Barkal et la seule que l'on puisse attribuer à un règne précis grâce aux textes de sa chapelle. Les reliefs des murs nord et sud, stuqués et peints, avaient lors de la visite de l'expédition prussienne en 1844 conservé leurs couleurs. Ils sont malheureusement totalement détruits aujourd'hui, et les planches des *Denkmäler*

de Lepsius en sont l'unique témoignage qui nous soit parvenu. La reine y apparaît seule sur son trône, contrairement aux Candaces qui l'ont précédée et qui sont toujours accompagnées d'un prince anonyme assis sur un second siège. Elle est protégée par Isis, qui étend sur elle ses ailes, et encensée à l'aide d'un long brûle-parfum tendu sous ses narines par un prince. Un texte en cursive méroïtique décrit ce dernier comme « Etareteya, le frère du prince suprême (*pqr-tr*) ». Le nom de la reine apparaissait au-dessus de sa représentation sur le mur nord dans un cartouche abîmé se lisant *N[...]dmk*. Aussi fut-il longtemps restitué sous une forme erronée, « Naldamak », jusqu'à ce que les philologues Hintze puis Macadam rétablissent la bonne lecture, « Nawidémak », à l'aide d'autres documents.

L'un de ces documents a connu une étonnante destinée depuis sa découverte fortuite en 1948 au Gébel Barkal. Il s'agissait d'une statuette de la reine Nawidémak, originellement d'une vingtaine de centimètres, qui pour son malheur avait été réalisée dans un matériau qui excite les pires convoitises, l'or. L'œuvre représentait la reine debout sur un socle gravé d'une inscription en cursive, vêtue du costume royal tripartite et tenant deux objets disparus. Il est assez probable qu'elle appartenait au trousseau funéraire de la sépulture de la reine, située non loin du là, qu'elle avait été enfouie dans le sable par un pillier de tombes antique, peut-être dérangé dans sa coupable besogne, et qu'elle n'avait jamais été récupérée. Elle fut découverte par une petite fille du hameau de Barkal, Amina Babiker, qui faisait brouter ses chèvres près du temple. Rapportée au village, la statuette fut démembrée : le socle en fut détaché, les deux jambes furent désolidarisées en dessous du genou et peut-être également la tête, jamais retrouvée. Ce trésor devint l'enjeu de rivalités entre familles et l'affaire finit par être rapportée à la police. Les autorités punirent les auteurs des dégâts d'une amende, payée si rapidement que l'on soupçonna que la jambe droite, disparue, avait servi à acquérir la somme exigée. Le service des Antiquités, alors dirigé par le Britannique P.L. Shinnie, rétribua la petite fille au poids de l'or sur le marché local. La statuette, ou plutôt ce qui en restait, entra dans les collections du musée de Khartoum.

Shinnie écrivit un court article sur cette découverte dans *Kush*, la revue des Antiquités soudanaises. Faute d'inscription, le socle ayant disparu, il attribua hypothétiquement la statuette à la reine Amanitoré, ce qui est tout à son honneur car elle ne régna que quelques années plus tard. Tout aurait pu en rester là si l'affaire n'avait pas connu un autre rebondissement. En 1961, un riche Américain, amateur de pièces de joailleries anciennes, Melvin Gutman, prêta sa collection pour une exposition à l'*Allen Memorial Art Museum*, à Oberlin (Ohio). Un catalogue fut rédigé pour l'occasion par Ch. Parkhurst, directeur du musée. La pièce n° 164 attira l'attention d'un des conservateurs : il s'agissait d'une fine plaquette



Barkal. Nördliche Pyramidengruppe. Pyr. 15. a. Nordwand. b. Westwand.

**La reine Nawidémak**, chapelle de la pyramide Barkal 6,

d'après Carl Richard Lepsius, *Denkmäler aus Aegypten und Aethiopen*, vol. V, pl. 19.



**Gébel Barkal**, pyramides du groupe nord.



**Gébel Barkal**, piédestal méroïtique.



**Gébel Barkal**, piédestal méroïtique, prisonnier libyen [?].

◀ en or, gravée de signes méroïtiques, de 5,7 × 3,2 cm. L'objet fut signalé à M. F. Laming Macadam, un des meilleurs spécialistes britanniques du Soudan. Des traces d'arrachement en deux endroits montraient que cette plaquette était à l'origine le socle d'une statue dont on l'avait détachée. Macadam comprit immédiatement qu'il s'agissait de la statuette trouvée à Barkal. Il publia un long article intitulé *Queen Nawidemak* dans le bulletin du musée. L'inscription, en partie toujours intraduisible, est une prière à Amon de Napata, appelé à favoriser de ses dons la reine Nawidémak. Elle est désignée par le titre de *gore*, «souverain», et non «Candace», ce qui laisse supposer qu'elle régnait seule.

Comment le socle de la statuette, sans aucun doute vendu par les villageois, avait-il fait son chemin jusqu'à la collection de Melvin Gutman? L'amateur new-yorkais l'avait acquis d'un autre collectionneur bien plus fameux, Robert Garrett. Fils d'une riche famille du Maryland, né en 1875 et décédé en 1961, Robert Garrett gagna la célébrité en remportant les médailles d'or du lancer du disque et du poids aux premiers Jeux Olympiques modernes de 1896, et accessoirement deux médailles d'argent en saut en hauteur et en longueur. Ayant repris la banque familiale, il consacra une grande partie de sa fortune à collectionner des œuvres d'art, particulièrement des manuscrits anciens, et à parrainer des fouilles archéologiques. Mais comment avait-il acquis le socle d'or? On l'ignore. Après la mort, en 1967, de Melvin Gutman, sa collection fut mise en vente chez Sotheby's à New York en octobre 1969. L'acquéreur du socle est inconnu et on perd alors la trace de l'objet qui a sans doute poursuivi son incroyable odyssée à travers le monde. La statue, quant à elle, fut volée à Khartoum dans les années 1990 et ne fut jamais retrouvée. Depuis lors, tous les objets d'or sont gardés sous coffre au musée national du Soudan.

## Amanakhabalé et les hafirs du Kéraba

Bien qu'aucun prince clairement désigné comme son héritier n'apparaisse à ses côtés dans les reliefs de sa tombe, Nawidémak avait un fils qui lui succéda. Plusieurs fragments jointifs de deux tables d'offrandes royales, retrouvés à Méroé et provenant de la pyramide Beg. N. 2, conservent, sur l'une, en cursive méroïtique, la mention d'un souverain (*gore*) «enfanté par Nawidémak», sur l'autre, en méroïtique hiéroglyphique, le nom de ce roi bien connu, Amanakhabalé. À l'exception d'un cône de bronze portant ses cartouches retrouvé à Kawa, tous les témoignages de son règne sont attestés dans la région de Méroé où il fut d'ailleurs inhumé, contrairement à sa mère qui reposait à Barkal près de Napata. Nous n'avons pour l'heure aucune explication certaine de ces alternances entre Méroé et Barkal comme lieu de sépulture

des souverains. Elles ne résultent pas de changements dynastiques, ainsi que le montre le cas de Nawidémak et d'Amanakhabalé. On suppose qu'au sein de la famille royale existaient depuis le début du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. deux lignées, l'une originaire de Méroé, l'autre de Napata. Ce pourrait être la raison de ces changements de lieu d'inhumation, les souverains reposant au plus près de leurs ancêtres soit à Napata, soit à Méroé. Mais comme on ignore la généalogie précise des souverains (et parfois même leurs noms) durant cette période, il est impossible de vérifier cette théorie.

Amanakhabalé (et non Amanikhabalé, comme on le trouve souvent transcrit à tort) est le premier d'une petite série de souverains et de princes à porter un nom où apparaît une mystérieuse hypostase d'Amon, Amanakh (écrit *Amnxe* ou *Mnxe*). Le dieu Amon, en méroïtique Amani (*Amni* ou *Mni*), est adoré sous un grand nombre de formes locales dans le royaume de Méroé: Amon de Napata (*Amnpte*), Amon de Karnak (*Amnp*, confondu avec le précédent), Amon de Thèbes (*Amnote* ou *Amni Note*), Amon de Pnoubis (*Amnbse*), Amon de Méroé (*Amni Bedewite*), etc. On ignore en revanche quelle est l'origine d'Amanakh, qui n'est pour l'heure attesté que dans ces quelques noms royaux ou princiers.

Deux inscriptions, l'une sur le cône de bronze de Kawa, l'autre sur un lion de grès de Basa, présentent le nom de ce roi dans un double cartouche. Évidemment, on songe immédiatement à un double nom, celui reçu à la naissance et celui pris au couronnement, comme on en a maints exemples à l'époque napatéenne et au début du royaume de Méroé. Mais le second cartouche n'est pas en égyptien et varie d'une inscription à l'autre. Sur le cône, on y lit *wtemroso*, une paraphrase méroïtique de l'épithète habituelle des pharaons, «doué de vie». Une formule similaire avait déjà utilisée par Tanéyidamani dans le second cartouche de sa grande stèle du Gébel Barkal. Le premier cartouche du cône de Kawa comprend le titre méroïtique *gor*, «le souverain», au-dessus du nom du roi. Sur le lion de Basa, on lit dans le premier cartouche le nom du roi, dans le second le titre égyptien «roi de Haute et Basse-Égypte», suivi du groupe *gor* et de trois signes de vie égyptiens. Il ne s'agit donc pas d'un nom de couronnement mais de titres et d'épithètes qui remplissent artificiellement un second cartouche hérité des usages anciens mais dont la fonction est oubliée ou considérée comme caduque. Il faudra attendre les règnes suivants pour retrouver de véritables noms de couronnement égyptiens.

Amanakhabalé a peut-être effectué des travaux dans un des temples de Kawa, comme semble l'indiquer le cône de bronze à son nom qui paraît avoir originellement coiffé un mât à oriflamme devant le premier pylône. Mais c'est surtout dans le Kéraba, la partie occidentale de la région du Boutana, que se concentrent les vestiges connus de son activité.

À Naga, tout d'abord, un fragment de récipient en pierre à son nom a été trouvé en 1958 par un gardien. Il proviendrait, sans certitude, du temple d'Amon, où il pourrait avoir été déplacé en même temps que les stèles d'Amanishakhéto. Il indique en tout cas la continuité du culte à Naga sous le règne d'Amanakhabalé. Entre Naga et Méroé, le site de Basa abritait un temple et un palais, aujourd'hui réduit à des tertres qui n'ont jamais été fouillés. Un grand *hafir* («réservoir» en arabe local) permettait, comme à Musawwarat, de fournir en eau le complexe culturel. De nombreuses sculptures en grès en ornaient les bords, notamment deux statues de grenouilles et cinq de lions assis. Elles ont été transportées au musée de Khartoum à la fin des années 1960, ainsi que d'autres provenant de l'entrée du palais. Les lions forment désormais une allée monumentale qui mène à la salle d'exposition, et les grenouilles ont été placées aux deux extrémités du bassin creusé dans les jardins. Les batraciens (en fait une espèce de crapaud) sont les représentations de la divinité égyptienne Héqet, déesse de l'eau et de la fécondité. Les lions sont évidemment associés à Apédémak, dieu-créateur mais aussi guerrier divin : l'un des fauves tient d'ailleurs entre ses mâchoires un ennemi vaincu qu'il s'apprête à dévorer. Sur un autre sont gravés les cartouches du roi Amanakhabalé, signant la fondation ou la rénovation du complexe de Basa. Enfin, au sud-est de Basa, à Umm Usuda, se trouve un autre réservoir bordé de statues de lions et de béliers. Une grande stèle brisée comporte un texte en cursive méroïtique, originellement gravé sur les quatre faces. Le nom du souverain qui la fit ériger est perdu, mais les graphies des signes correspondent exactement à celles, très caractéristiques, du règne d'Amanakhabalé. On peut penser qu'Umm Usuda, avec Basa et d'autres sites qui restent à découvrir, faisait partie d'une ceinture de complexes culturels et de relais pour la population nomade bâtis par ce souverain dans le Kéraba.

Le monument le plus connu d'Amanakhabalé est une petite stèle en stéatite, une pierre à la fois compacte et facile à tailler, ce qui a permis à l'artiste une profusion de détails difficiles à exécuter sur du grès. Elle mesurait originellement plus de 50 cm de hauteur. Découverte dans le temple d'Amon de Méroé durant les fouilles réalisées par John Garstang en 1911, elle était brisée en deux morceaux non jointifs. La partie supérieure est actuellement conservée à Khartoum ; la partie inférieure, dite «stèle Touraïeff», est au musée de l'Ermitage à Saint-Petersbourg. Cette dernière avait été achetée pour la collection archéologique impériale, Garstang ayant financé en partie ses fouilles par la vente des objets découverts. Le cintre représente deux scènes symétriques : à gauche, Amanakhabalé devant Mout et, à droite, devant l'Amon-Rê koushite à tête de bélier. Le roi, vêtu d'une tunique brodée à l'effigie d'un faucon et coiffé comme Amon de deux hautes plumes autour d'un disque solaire, posées sur la calotte koushite,

offre des colliers aux deux divinités. L'ensemble rappelle fortement l'iconographie des stèles napatéennes, mais plusieurs détails montrent l'influence de l'Égypte romaine, notamment le trône du dieu, orné d'un sphinx assis de style grec. Le texte, malheureusement en partie perdu, est gravé avec grand soin et figure parmi les rares inscriptions méroïtiques à présenter d'indéniables qualités calligraphiques. Il commence non par la nomination du souverain mais par celle de son épouse : « C'est l'épouse, c'est Kaditede [...] le roi [Amakha]balé. » Bien que seules les deux dernières syllabes du nom royal soient conservées, il n'y a pas de doute sur son identité. Le reste du texte, sur la « stèle Touraïeff », est une sorte de litanie comprenant de courtes prières identiques adressées à différentes divinités, notamment Aritene, hypostase d'Amon-Rê (sans doute Rê-Harakhty) et Mout. Néanmoins, une traduction est actuellement impossible. La mention d'un « enfant » (*tdxe*, littéralement « personne enfantée ») dans le texte, la position de l'épouse royale en tête de l'inscription et peut-être le ventre gonflé de la déesse Mout laissent supposer que la stèle contient des prières pour la santé d'un héritier à venir.

Si tel est bien son contenu, les suppliques de la stèle Touraïeff furent exaucées. Les reliefs très érodés de la chapelle de la pyramide Beg. N. 2, sous laquelle fut inhumé le roi, le représentent assis en costume royal tripartite, face à non moins de quatre princes reconnaissables à leur collier à grosses boules. L'un, le plus grand, procède à l'encensement, suivi par trois autres de petite taille, tandis qu'un cinquième, minuscule, est debout aux côtés du monarque. Le roi est protégé par Isis, juchée sur un lotus comme dans les reliefs de la chapelle de Nawidémak et ceux de Beg. N. 10. Derrière lui se trouvent deux femmes aux formes opulentes sur deux registres superposés. Comme le règne suivant est celui, conjoint, de la Candace Amanitoré et du roi Natakamani, il est tentant de voir en l'une des femmes la future reine-mère, dans le prince thuriféraire le futur roi Natakamani et dans les trois petits personnages qui le suivent les trois princes royaux (*pqr qorise*) qui ont successivement complété le trio royal dans l'iconographie du règne à venir.

## Le couple royal Amanitoré et Natakamani, mère et fils

Avec l'avènement d'Amanitoré et Natakamani s'ouvre une ère d'extraordinaire prospérité dans le royaume de Méroé. Aucun souverain depuis le règne de Taharqo, sept siècles plus tôt, n'avait à ce point couvert le territoire koushite de temples et de palais. Eu égard à la profusion de réalisations architecturales, on peut penser que leur règne fut aussi de longue durée. De nombreux auteurs, jusqu'à récemment, l'ont situé des deux côtés du début de notre ère ou dans les premières années du 1<sup>er</sup> siècle apr. J.-C.



Inge Hofmann, une des meilleures spécialistes de la chronologie méroïtique, l'a replacé dans la seconde moitié du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère dans un ouvrage paru en 1978. Ses arguments, fondés sur la situation des monuments funéraires d'Amanitoré et de Natakamani, ainsi que sur les importations méditerranéennes dont les dates peuvent être précisées, ont convaincu la plupart des historiens actuels de Méroé. L'étude de la paléographie, c'est-à-dire l'évolution des tracés des signes dans l'écriture méroïtique, nous permet également de placer les deux corégentes plusieurs décennies après le règne d'Amanirénas, la Candace qui affronta les armées de Pétronus en 25-24 av. J.-C., dont les séparent au moins trois souverains connus par des inscriptions (Amanishakhéto, Nawidémak et Amanakhabalé), et sans doute deux de plus dont nous ignorons les noms. On peut donc situer avec une certaine confiance le règne d'Amanitoré et de Natakamani approximativement entre 50 et 80 de notre ère.

Un autre argument en faveur de cette chronologie a été avancé sur la base du récit par différents auteurs latins et grecs d'un épisode remarquable du règne de l'empereur Néron. Vers 62-63 apr. J.-C., il envoya une petite expédition, dirigée par deux centurions, le long du Nil afin d'en chercher les sources. Le problème des sources de ce fleuve a été une des grandes questions scientifiques de l'Antiquité, qui a passionné des générations d'écrivains grecs depuis Hérodote et ne fut résolue que dans les années 1860. Le but de cette expédition était très certainement dénué d'ambitions militaires contre Méroé, contrairement à ce que rapporte, cent cinquante ans plus tard, l'écrivain grec Dion Cassius. Si Pline l'Ancien parle des centurions comme des *exploratores*, c'est-à-dire de manière ambiguë « des explorateurs » ou « des éclaireurs », selon Sénèque, qui était un des intimes de l'empereur jusqu'à sa disgrâce et son suicide en 65, Néron les avait bien envoyés « pour rechercher les sources du Nil » (*ad investigandum caput Nili*). Le fait que les explorateurs romains se soit aventurés de manière certaine bien au-delà du royaume de Méroé, au péril de leurs vies, prouve également que l'État koushite n'était pas visé en priorité. Voici le récit que fait Sénèque, dans ses *Questions naturelles*, à l'occasion d'un développement sur l'existence d'un grand lac au centre du continent africain :

« J'ai entendu moi-même les deux centurions que César Néron, épris de vérité au-dessus de toutes les autres vertus, avait envoyés pour rechercher les sources du Nil. Ils racontèrent qu'ils avaient accompli un long voyage et que, aidés par le roi d'Éthiopie et recommandés par lui auprès des souverains voisins, ils étaient arrivés dans les régions les plus reculées. « Enfin nous sommes parvenus, dirent-ils, à d'immenses marécages, auxquels les indigènes ne connaissaient aucune issue et dont personne n'aurait pu espérer sortir. La végétation et les eaux sont à ce point mêlées que l'on ne peut

se frayer un chemin à travers cette eau, ni à pied, ni en bateau, parce que seule une petite embarcation pour une personne unique peut flotter sur ce marécage boueux et encombré. Là, dirent-ils, nous avons vu deux rocs, dont les flots s'échappaient avec une force immense." >>>

Il n'y a pas de doute, d'après la description précise des centurions, qu'ils étaient parvenus à cette gigantesque étendue marécageuse en amont de Malakal, saturée de plantes aquatiques, que l'on appelle aujourd'hui le *Sudd* (« barrage » en arabe) et qui obligea les explorateurs anglais en quête des sources du Nil au XIX<sup>e</sup> siècle à passer par l'Afrique de l'Est. En revanche, les deux rocs d'où sortait le fleuve sont, sinon une invention, du moins une reprise du mythe rapporté par Hérodote, selon lequel sa source se trouvait entre deux rochers nommés Crophi et Mophi. Par ce petit mensonge ajouté à d'indéniables réalités, les centurions dissimulaient l'échec de leur mission.

L'expédition est aussi décrite par le géographe Pline l'Ancien, contemporain des faits. Il ne parle pas du *Sudd* mais fournit quelques détails sur les distances, la végétation, la faune et les habitants. Méroé y est décrite comme une petite ville avec peu de bâtiments mais un temple d'Amon, ce qui laisse supposer que les Romains furent peut-être reçus par prudence dans une localité périphérique comme el-Hassa/Damboya ou Mouweis, de préférence à la cité royale. Mais, surtout, Pline rapporte que le souverain qui les accueillit était une reine, Candace, « dont le nom était transmis de reine en reine depuis de nombreuses années ». Ce désaccord entre Sénèque et Pline, pourtant tous deux contemporains de l'expédition et tous deux bien informés, a été expliqué par l'existence d'une corégence à Méroé. Or, le règne conjoint d'Amanitoré et Natakamani en offre le meilleur exemple connu. Il est possible que les centurions aient été reçus par les corégents et que Sénèque, dont le récit est centré autour des sources du Nil, ait négligé de mentionner la reine, tandis que Pline, qui connaissait mieux le royaume de Méroé par les descriptions grecques de Dalion, Aristocréon et Bion de Soles, lui accorde la prééminence.

On a souvent hésité sur le lien de parenté entre Natakamani et Amanitoré, ce qui revient à s'interroger sur la place de la Candace dans la royauté méroïtique. Malgré les sources grecques qui présentent d'une même voix la Candace comme « mère du roi », certains spécialistes les voyaient plutôt époux, d'autres frère et sœur, voire les deux à la manière de Ptolémée II Philadelphe et Arsinoé II. Nos recherches récentes permettent ici de lever le voile sur leur parenté. Les deux souverains sont en effet nommés dans deux graffiti consécutifs en démotique (égyptien tardif) du temple de Dakka, au sud de Philae, qui avaient jusqu'à présent été lus sans examen critique. Deux officiels du Dodécaschène, la région semi-autonome

de Philae, y ont fait inscrire une sorte d'« attestation d'offrandes » à l'intention d'Isis afin qu'elle donne la vie aux « pharaons » pour services rendus au temple. Le second graffito date l'inscription de l'an 3 « du roi Aqrakamani (ꜥqrgꜣmnꜣ) et de la reine Naytal (Nyꜥt), sa mère ». Griffith, qui a publié et traduit les deux graffiti d'après la copie d'un original perdu, signale à la fois la mauvaise qualité de la rédaction du scribe égyptien (un certain Harmakhis qui a signé le graffito) et celle du copiste moderne. Aussi, plutôt que d'inclure dans la liste des monarques de Koush, comme nos prédécesseurs, deux noms royaux qui n'apparaissent nulle part ailleurs, nous semble-t-il préférable d'envisager que le deuxième graffito comporte des maladresses, commises soit par le scribe sur ces noms étrangers, soit par le copiste moderne, soit plus vraisemblablement les deux. Nous nous sommes appuyé sur les avis éclairés des démotisants Michel Chauveau et Damien Agut-Labordère, que nous remercions.

Le segment écrit ou lu ꜥqr- était sans doute à l'origine *nt*, l'aspect général des deux groupes étant assez proche en démotique et quasiment identique si on fait précéder le nom d'un souverain d'une ouverture de cartouche. Dans ce cas, le nom du roi n'est pas Aqrakamani (ꜥqrgꜣmnꜣ) mais Natakamani (Ntgꜣmnꜣ), pour lequel on connaît une autre transcription avec « g » (Ntg-Jmn). Pour la reine, la correction est plus importante : il faut en effet supposer qu'un « m » initial a été omis par le scribe et que la lettre finale est un « r » et non un « l », la différence entre les deux signes démotiques étant assurée par l'ajout pour « l » d'un petit trait, réduit sur la copie à un point qui n'était sans doute qu'une éraflure dans la pierre. Le nom aurait donc dû être <M>nytr, soit Amanitoré, généralement écrit sans le « a » initial en méroïtique (Mnitore). Ainsi, au prix de quelques corrections mineures, les deux corégentes inconnus du texte, qui ne sont mentionnés dans aucun autre document, deviennent le couple de souverains les plus fameux de l'histoire méroïtique. Cette simplification ajoute un fort élément de vraisemblance en faveur de notre thèse.

La date de ces deux graffiti a fait débat. Selon les démotisants qui ont publié le texte, Griffith en 1937 et Burkhardt en 1985, le graffito présente une paléographie qui le place avant la fin du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère (Griffith) ou entre la fin du 1<sup>er</sup> et le début du 11<sup>e</sup> siècle (Burkhardt). L'historien László Török préfère une date beaucoup plus ancienne, vers 30 av. J.-C., car c'est la dernière période où le Dodécaschène a été sous la juridiction directe des Méroïtes. Mais d'une part, c'est une date pour laquelle nous connaissons déjà deux souverains, Téritéqas et la Candace Amanirénas ; d'autre part, il n'est pas besoin que le clergé de Dakka ait été sous domination koushite pour qu'il ait consenti, dûment rétribué, à désigner comme « rois » les souverains méroïtiques et à dater l'inscription

d'après leur règne. Si l'on rectifie les noms comme nous le suggérons, une fourchette entre 60 et 70 apr. J.-C., correspondant au début du règne conjoint d'Amanitoré et de Natakamani, tombe parfaitement dans l'intervalle suggéré par les démotisants. Outre cet aspect chronologique, les deux graffiti confirment qu'Amanitoré est bien la mère de Natakamani et non sa femme ou sa sœur. Probablement épouse d'Amanakhabalé après Kaditédé, elle serait également la mère des trois princes (*pqr*) qui apparaissent successivement dans les reliefs des temples construits sous son règne, Arikankharor, Arakakhataror et Shorkaror. Déjà représentés aux côtés de Natakamani dans les scènes funéraires de la chapelle d'Amanakhabalé, comme nous l'avons suggéré, ils seraient donc les frères de Natakamani et non ses fils. Parmi les noms de cette famille royale, seul celui du roi est compris : il signifie « Amon (est) puissant » et correspond à l'anthroponyme égyptien fréquent Amen-nakht. Les trois princes partagent la même terminaison *-(a)ror* qui désigne probablement « l'enfant mâle ».

## Les temples d'Amanitoré et Natakamani

Le programme architectural mis en œuvre par le couple de corégents est d'une ampleur sans précédent. À l'exception des grands complexes dynastiques à Napata et Méroé — où il est clair que le travail d'Amanitoré et Natakamani consista à réaménager l'espace existant —, il est souvent difficile de savoir si les temples furent restaurés, reconstruits ou bâtis de neuf, car il ne subsiste aucune trace d'édifices plus anciens. C'est le cas à Naga où il est possible qu'aient existé des constructions antérieures là où se dressent aujourd'hui le temple d'Amon et celui d'Apédémak. Il serait en effet étrange que le site n'ait comporté que le petit temple F au nom de Shanakdakhété, bâti à flanc de montagne, et rien en contrebas, sur les berges du Wadi Awatib qui se prêtaient bien mieux à la construction d'édifices religieux, pour lesquels un cours d'eau, fût-il symbolique, était requis. Mais aucun vestige de bâtiments antérieurs au règne d'Amanitoré et Natakamani n'a pu y être mis en évidence, peut-être parce qu'ils ont été rasés pour faire place nette.

C'est le dieu Amon qui fut le principal bénéficiaire des travaux entrepris sur l'ensemble du territoire de Koush et que nous allons détailler du nord au sud. Un temple aujourd'hui disparu lui fut dédié à Amara-Est. Ses colonnes, relevées par Lepsius, comportaient sur quatre registres des scènes d'adoration semblables à celles du temple d'Amon de Naga et des inscriptions en hiéroglyphes méroïtiques identiques, sinon que le prince (*pqr*) Shorkaror y remplace Arakakhataror. Sur l'île de Saï, Vincent Francigny a identifié et publié en 2011, parmi les vestiges architecturaux

gisant à l'est de la forteresse ottomane, deux fragments d'abaques et des fûts de colonnes ayant appartenu à un temple méroïtique similaire à celui d'Amara. Les parties inférieures des trois cartouches de Natakamani, Amanitoré et un prince dont le nom se termine par *-ror*, comme les trois connus, figurent sur les abaques. À Tabo, sur l'île d'Argo située au sud de Kerma, le couple royal fit aménager une nouvelle cour dans le temple d'Amon construit par Taharqo.

Au Gébel Barkal, les chantiers des corégers furent particulièrement nombreux. Une seconde cour avec son pylône d'entrée fut ajoutée devant le grand temple d'Amon que Piânkhy avait fait construire huit siècles auparavant (B 500), ainsi qu'un nouveau dromos (allée monumentale) où furent déplacés les béliers que le Conquérant avait fait transporter depuis Soleb. À l'est, un petit temple (B 561) a été découvert durant l'hiver 2014-2015 par l'équipe de l'archéologue américain Timothy Kendall. Il s'agit vraisemblablement d'un mammisi (sanctuaire consacré à la naissance d'enfants royaux) car il est orné de décors étroitement imités du mammisi principal de Philae, notamment des frises de génies apotropaïques aux formes fantastiques protégeant le jeune Horus. Il comprend des colonnes historiées identiques à celles de Naga et d'Amara. Même si les tambours supérieurs où figuraient les cartouches royaux ont disparu, il ne fait pas de doute, d'après la partie conservée des inscriptions qui répètent les formules connues à Naga et Amara, qu'ils renfermaient les noms d'Amanitoré et Natakamani. Il est toutefois vraisemblable d'après les données architecturales que les corégers ont rénové un temple existant depuis longtemps et ne l'ont pas bâti de neuf. On leur doit également la restauration du temple de Barkal B 1100 où, selon Kendall, qui l'a fouillé en 2000-2002, s'effectuait originellement le couronnement des rois. Enfin, au sud-est du site, un grand palais méroïtique est depuis 1978 dégagé par l'équipe italienne de l'université La Sapienza de Rome. Une stèle fragmentaire, au nom de Natakamani (sur la partie disparue), de la « Candace Amanitoré » et du « prince Arikankharor » y a été découverte en 1984.

Au sud de la cinquième cataracte, sur le site de Dangeil où depuis 2000 travaille une équipe anglo-soudanaise sous la direction de Salah el-Din Mohammed Ahmed et Julie Anderson, un important temple d'Amon a été mis au jour. Peut-être originellement construit par Taharqo, il fut entièrement rebâti sous le règne des corégers. Il comporte notamment les mêmes colonnes historiées que celles de Naga ou d'Amara, mais, comme dans le temple B 561 de Barkal, conservées trop bas pour que les cartouches soient visibles. Toutefois, des fragments de grès retrouvés dans les débris portaient bien les noms de la Candace Amanitoré et du roi Natakamani.

À Méroé, comme au Gébel Barkal, ils agrandirent le temple principal du dieu Amon en y aménageant une nouvelle cour à l'avant du complexe. Au centre de cette cour fut édifié un reposoir pour les barques sacrées utilisées lors des processions. Il semble que les statues de béliers du dromos en grès sombre que l'on peut voir aujourd'hui devant le temple datent aussi de leur règne : elles comportent la même toison à bouclettes que celles de Naga, une caractéristique que l'on ne trouve pas ailleurs. Également à Méroé, c'est au couple royal que l'on associe la reconstruction des « Bains royaux », un édifice comprenant une sorte de piscine interne, entourée de statues hellénisantes, et dont la fonction (bains ou sanctuaire consacré aux divinités des eaux) reste encore indéterminée. Toujours à Méroé, les petits temples situés le long de l'allée processionnelle qui mène au temple d'Amon, M 720, KC 102 et KC 104, ont livré des fragments de peinture sur enduit qui nous préservent les noms d'Amanitoré et Arikhankharor (en transcription égyptienne) et un saisissant portrait de la Candace, pour une fois en couleur, sobrement coiffée d'un bandeau à égide d'Isis.

À Mouweis, un site urbain au sud de Méroé fouillé depuis 2007 par une équipe du musée du Louvre, le cartouche fragmentaire d'un des princes, soit Arakakhataror, soit Arikankharor, retrouvé dans le temple, signe également le règne des corégentes. Un palais royal situé au sud du site a été dégagé par Michel Baud et Marc Maillot. Architecturalement très proche de celui du Gébel Barkal, il est également attribuable à Natakamani, bien qu'aucune inscription n'y ait été retrouvée. À proximité de Mouweis, à Ouad Ben Naga, là où la reine Amanishakhéto avait fait édifier un palais, le couple royal construisit un temple consacré à la déesse Isis. Dans ce temple figuraient trois reposoirs de barques, dont le plus beau fut rapporté au musée de Berlin par Lepsius. Gravé sur ses quatre faces, il comporte des inscriptions en égyptien, mentionnant la Candace et le roi, ainsi que leurs cartouches en méroïtique hiéroglyphique au-dessus de leurs représentations. Ce monument joua un rôle important dans le déchiffrement effectué en 1911 par Griffith, puisque les noms royaux y figuraient en deux écritures, égyptienne et méroïtique. Enfin, bien que les preuves absolues manquent, le dernier état de construction de la Grande Enceinte de Musawwarat, notamment la décoration des colonnes du sanctuaire central, le temple 100, autrefois considéré comme l'œuvre d'Arnékhamani, a été récemment attribué à Natakamani.

Mais c'est à Naga que l'on peut voir dans toute sa splendeur l'activité architecturale du règne. Situé à près de 160 km de Khartoum, c'est souvent le premier site que découvrent les rares touristes qui viennent au Soudan. Après avoir parcouru une piste sablonneuse d'une quarantaine de kilomètres à travers une savane arborée ponctuée de grands acacias, où l'on s'attendrait à rencontrer girafes, éléphants et lions, et qui y étaient effectivement

présents à l'époque (les derniers lions sont attestés vers 1830), on débouche au pied d'un sombre gébel où s'élèvent les temples pharaoniques les plus méridionaux d'Afrique et les mieux conservés du Soudan. L'absence de ville moderne à proximité et le défilé des troupeaux, que viennent abreuver, à un profond puits situé au centre du site, les populations nomades de la région, ajoutent à la magie du lieu. Trois grands édifices s'élèvent en bordure du Wadi Awatib, un oued rarement en eau : le vaste temple d'Amon au nord et, au sud, la chapelle d'Hathor et le temple d'Apédémak. Un peu plus haut sur la pente du gébel est situé le petit temple de la reine Shanakdakhété que nous avons précédemment évoqué. Contrairement à Musawwarat, Naga était une véritable ville, avec des bâtiments administratifs, un habitat et une nécropole. Elle possédait trois *hafirs* (réservoirs) qui permettaient de stocker l'eau des pluies durant la saison sèche.

Le temple d'Amon était originellement le moins bien conservé des trois édifices bâtis sous Amanitoré et Natakamani. En 1993, le musée égyptologique de Berlin obtint la concession du site de Naga et se lança dans un vaste chantier, doté d'importants moyens, mêlant travaux archéologiques et restauration du monument, sous la conduite du professeur Dietrich Wildung et de sa directrice des fouilles, Karla Kröper. Comme les temples d'Amon en Égypte ou ceux de Napata et Méroé, l'édifice est bâti sur un plan axial est-ouest. L'allée monumentale, qui comportait, de part et d'autre d'une chapelle-reposoir pour les barques sacrées, deux alignements de six statues de béliers sur socle, fut la première partie du temple à être remontée.

De cette allée, on accède par un pylône de grès et de briques à la salle hypostyle où seule une colonne était restée debout, jusqu'à ce que l'équipe berlinoise, en 2004-2005, remontât les sept autres qui gisaient en tronçons sur le sol. Puis se succèdent le pronaos et, flanqué de deux magasins, le petit sanctuaire, où fut retrouvé, encore en place, un support de naos en grès. Transporté au musée de Khartoum et remplacé dans le temple par une copie en plâtre, il est gravé sur ses quatre faces d'images des divinités accomplissant le *sema-taouy* (« l'union des Deux Terres ») : sur les faces ouest et est, Horus et Thot lient les plantes de la Haute et Basse-Égypte autour d'un poteau central portant les cartouches en hiéroglyphes méroïtiques de la reine Amanitoré et du roi Natakamani ; sur les deux autres faces, les dieux du Nil accroupis sur le registre inférieur répètent le même geste autour des cartouches bilingues, au nord, de Natakamani, dont le nom de couronnement égyptien est *Kheper-ka-Rê*, au sud, d'Amanitoré, appelée *Mery-ka-Rê*. Sur le registre supérieur apparaît le souverain, suivi des « âmes de Pé et de Nékhen », esprits des ancêtres royaux, exécutant l'étonnante danse hénou (en position accroupie comme dans les danses russes), associée

aux traditions les plus anciennes de la royauté pharaonique. Derrière le mur du sanctuaire s'élève un petit « contre-temple », avec un espace sacrificiel et un unique bélier tourné vers la montagne.

Le temple d'Amon de Naga est inspiré des temples, égyptiens ou napatéens, qui existaient sur le territoire de Koush. Le support de naos est ainsi clairement démarqué de celui que le roi Atlanersa avait fait placer dans son temple du Gébel Barkal. Parmi les inscriptions égyptiennes, seules celles qui légendaient les personnages ont été recopiées, avec toutefois de grossières maladroites : ainsi Thot, « seigneur de l'Ogdoade », c'est-à-dire des huit divinités d'Hermopolis, fut réduit à « seigneur des six », deux traits étant manquants. Horus, le « grand dieu », devint « le dieu bon », ce qui est habituellement une épithète du pharaon, parce que le signe 𓆎 « grand » dans le texte d'Atlanersa est confondu avec le signe *nfr*, « bon ». Les âmes de Nékhén devinrent les âmes de « khe », le filet d'eau représentant la consonne « n » ayant été oublié à l'initiale (comme dans le naos d'Atlanersa) et à la finale. Toutefois, une telle méconnaissance de l'égyptien, à vrai dire presque inutilisé à Méroé depuis près de deux siècles, n'est pas systématique durant ce règne. Le reposoir de barque de Ouad ben Naga, par exemple, ainsi que les chapelles funéraires d'Amanitoré et d'Arikankharor à Bégrawwiya comportent des textes égyptiens assez longs, certes de type tardif mais généralement corrects.

Dans d'autres cas, la différence avec les modèles anciens est volontaire et témoigne d'une adaptation plutôt que d'une déformation. Les temples du Nouvel Empire et, plus rarement, d'époque tardive comportent souvent, sur le linteau de la première porte, une scène symétrique figurant le pharaon devant la divinité, accomplissant une course dite « aux vases et à la rame ». Très ancienne, elle est probablement liée aux rites d'arrivée de la crue du Nil. D'un côté, le roi brandit le vase *hs* utilisé pour les libations, de l'autre côté un aviron et le signe *hp*, une pièce de batellerie archaïque, d'usage inconnu, ressemblant à une équerre. On trouvait cette scène en Nubie, par exemple à l'entrée du grand temple d'Abou Simbel ou sur un bloc effondré du temple de la reine Tiyyi à Sedeinga.

Sur le linteau de la première porte du temple d'Amon de Naga, on décida de la faire figurer, mais en l'adaptant. Le signe *hp* fut remplacé par le fouet royal *nekhakha*, de forme assez semblable, le vase *hs* par une aiguière à bec plus répandue dans le culte méroïtique, et l'aviron disparut. Les deux scènes, l'une devant Amon de Thèbes à tête humaine, l'autre devant Amon de Naga à tête de bélier, tout en restant symétriques, furent unifiées : le roi tiendrait le vase et le fouet aussi bien à droite qu'à gauche. Mais, surtout, il fallait que soit présent sur un pied d'égalité l'ensemble de la famille royale : le souverain, la Candace et le prince Arakakhataror,



représentés comme une trinité dans le temple d'Amon. Or, il était difficile de figurer la Candace, vêtue de la robe à fourreau d'Isis, courant à grandes enjambées comme Ramsès II à Abou Simbel. Pour lui conserver sa majesté, on décida que la marche serait plus digne que la course. Finalement, les trois personnages furent représentés marchant vers Amon avec, seule concession aux modèles égyptiens, le talon de la jambe arrière légèrement levé, alors que le pied du pharaon est habituellement à l'équerre dans les courses traditionnelles. Sur les linteaux intérieurs, qui comportent des scènes d'offrandes plus conventionnelles aux deux Amon, les talons des personnes royales touchent la ligne de sol.

L'ensemble des textes du temple d'Amon, à l'exception des titres royaux et des noms de couronnement, est en méroïtique hiéroglyphique et constitue le corpus le plus nombreux rédigé dans cette écriture qui nous soit parvenu. Le retour des noms de couronnement égyptiens, qui avaient connu une éclipse de près de deux siècles, doit être interprété non comme une imitation de l'Égypte, où d'ailleurs cette pratique avait disparu sous les empereurs au profit de titres romains transcrits en hiéroglyphes, mais comme un retour aux sources de l'histoire koushite. Le nom égyptien d'Amanitoré, Mery-ka-Rê, «l'âme de Rê est aimée», est repris de la titulature d'Aspelta. Celui de son fils Natakamani, Kheper-ka-Rê, «l'âme de Rê est en devenir» est emprunté au roi méroïtique Arnékhamani, tandis que celui du prince royal Arakakhtaror, Ankh-ka-rê, «l'âme de Rê est vivante», avait été le nom de couronnement d'Anlamani, frère et prédécesseur d'Aspelta, puis de Nastasen, et sera repris par son frère, le prince royal Arikankharor. Tous ces points montrent que le règne des corégentes ne constitue pas seulement une période de frénésie architecturale mais aussi une ère de renouveau idéologique et intellectuel qui avait très probablement été amorcée sous la Candace Amanishakhéto et se poursuivra jusqu'au début du II<sup>e</sup> siècle.

Plus encore que dans le temple d'Amon de Naga, c'est dans celui d'Apédémak qu'apparaît l'ampleur de ce renouveau. Le sanctuaire de ce dieu, situé de l'autre côté du wadi, semble avoir été construit *ex nihilo* par les corégentes puisqu'il ne comporte pas de soubassements plus anciens. Tout laisse pourtant à croire qu'il existait dès le II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. un temple consacré au dieu-lion sur le site, autre que le petit édifice décoré sous Shanakdakhété, le temple F. L'hymne du dieu sur les murs de son sanctuaire à Musawwarat mentionne en effet un «Apédémak de Toulakaté». Or ce toponyme (écrit *Tolkte*) est le nom méroïtique de Naga. Le temple F, de date trop tardive, de taille réduite et de localisation très marginale sur la pente du gébel, peut difficilement avoir été le lieu de culte principal du dieu-lion, dont les traces restent donc à découvrir sur le site. À l'instar du temple F et de celui de Musawwarat, le temple d'Apédémak de Naga

se présente comme un bâtiment rectangulaire à salle unique, contrastant avec l'architecture égyptienne du temple d'Amon qui aligne le long d'un axe est-ouest une succession de différents espaces sacrés. Sa façade, tournée vers le gébel, est constituée d'un pylône solidaire des murs, comme dans les chapelles funéraires royales (photographies p. 231-233). C'est d'ailleurs à celle de la reine Amanishakhéto à Bégrawwiya que fait penser le décor, qui met en scène le massacre des ennemis par le roi et la Candace. Sans doute l'une et l'autre scène sont-elles inspirées du premier pylône du temple d'Isis à Philae, où le roi lagide Ptolémée XII Néos Dionysos est représenté de façon symétrique sur les deux môles exécutant les guerriers ennemis.

La position des souverains méroïtiques à Naga est plus statique qu'à Philae, parce qu'il n'était pas possible ou souhaitable, comme nous l'avons vu déjà dans le temple d'Amon, de représenter la Candace effectuant un large pas dans sa robe à fourreau. Il n'en reste pas moins que la symétrie de la scène renvoie à la parfaite égalité entre les deux corégents, un thème central dans l'iconographie du temple. De façon plus systématique encore que dans le temple du Lion à Musawwarat, l'édifice est scindé en deux parties : la moitié nord renvoie à la féminité, à la Candace et à l'Égypte, tandis que la moitié sud est consacrée à la masculinité, au roi et à Koush. Ainsi, sur le môle nord du pylône apparaît la Candace Amanitoré, massacrant les ennemis tenus par leur chevelure autour d'une pique centrale, une scène connue en Égypte depuis les toutes premières dynasties mais réservée aux rois. Comme avant elle Amanishakhéto, Amanitoré est représentée comme une femme aux rondeurs exagérées. Au-dessus d'elle, ainsi que sur le pylône de Philae, plane la déesse-vautour Nekhbet. À ses pieds, un lion lance ses griffes contre la grappe d'ennemis qu'elle tient fermement. Sur le môle sud, c'est le roi Natakamani qui accomplit le massacre des ennemis. Il est survolé par le dieu-faucon Horus et accompagné également d'un lion qui attaque à la gorge un guerrier nouba tombé à terre. Les deux scènes sont légendées en méroïtique hiéroglyphique, donnant les noms et titres du souverain et de la Candace et appelant sur eux deux les bénédictions d'Apédémak, seigneur du lieu.

Sur les tranches extérieures du pylône figure une étonnante représentation de cette divinité, un serpent à buste et tête de lion, coiffé de la couronne *hemhem* et dont les anneaux empilés en volutes régulières sortent d'une touffe d'acanthé tout à fait hellénistique. Les murs extérieurs latéraux présentent la triade royale, Natakamani, Amanitoré et le prince royal Arikankharor face à une procession de divinités. Sur le mur sud, le défilé est exclusivement masculin : Apédémak face au roi, puis Horus, Amon de Napata, Aqedise (le dieu-lune équivalant à l'Égyptien Khonsou) et enfin Amon de Pnoub. Le roi et la Candace sont tous deux habillés du costume tripartite

et coiffés de la calotte koushite. Sur le mur nord, en revanche, ils sont figurés comme Isis et Osiris, elle portant un disque solaire entre deux cornes de vaches, lui la haute mitre dite *atef* du premier roi mythique de l'Égypte. Face à eux, des divinités purement féminines, cette fois: Isis, Mout, Amésémi, Hathor et Satis. C'est toutefois sur l'arrière du temple, face à l'est, que l'on trouve la plus extraordinaire représentation divine de tout l'art méroïtique. Vers cette divinité s'avancent depuis le nord la Candace, accompagnée du prince qui était peut-être trop jeune pour être catégorisé comme « masculin », depuis le sud le roi Natakamani, également suivi d'Arikankharor. Le dieu Apédémak est au centre du mur et tourne un premier visage léonin vers la Candace et un second vers le roi. Une troisième tête est figurée de face, vers le spectateur. Semblablement, à l'aide d'une première paire de bras, le dieu présente à gauche un bouquet à la reine Amanitoré et soulève le coude de la Candace en signe de légitimation. À l'aide d'une seconde paire de bras, il accomplit les mêmes gestes à droite envers le roi Natakamani.

Il s'est évidemment trouvé quelques esprits imaginatifs pour rapprocher ce dieu à trois têtes et à quatre bras des divinités hindoues traditionnelles. Or on n'a absolument aucun élément qui puisse suggérer une influence à si longue distance, sachant que même les rivages de la mer Rouge étaient en dehors de la domination méroïtique. Mais surtout, c'est méconnaître la motivation religieuse et politique de cette singulière représentation: sur le plan théologique, le dieu Apédémak appartient à la fois au côté féminin et au côté masculin, assurant par ce mélange la fécondité qui permet la création. Sur le plan idéologique, il est le protecteur de la Candace et du souverain, placés ainsi exactement à parité. La multiplication des têtes et des bras symbolise ces différents aspects du dieu.

L'intérieur du temple, comme à Musawwarat, comporte des bas-reliefs qui conjuguent l'héritage égyptien et l'influence grecque. On y voit ainsi deux représentations de dieux barbus figurés de face, correspondant aux divinités lagides Zeus-Amon et Sérapis. Au registre supérieur du mur nord, une image de dieu solaire assis sur un trône, à la tête présentée de face et entourée de rayons, pourrait être une figuration d'Hélios, éventuellement assimilé au dieu méroïtique du Soleil, Masha, bien connu par les textes mais dont on ne possède aucune représentation certaine. Ce mélange d'influences se retrouve dans la chapelle d'Hathor, précédemment dénommée le « kiosque romain », qui s'élève à l'ouest du temple d'Apédémak. Ce bâtiment à colonnes, autrefois un peu courtaud, a retrouvé des proportions élégantes depuis que l'équipe de Berlin l'a débarrassé de la gangue d'alluvions qui emprisonnait son quart inférieur. La façade orientale, la mieux conservée, présente une porte d'entrée typiquement méroïtique, avec sa découpe trapézoïdale. Elle est décorée de frises gigognes

de cobras royaux entourant le disque solaire, empruntées à l'architecture égyptienne. Quatre colonnes à chapiteaux composites soutiennent cette façade qui s'ouvre de chaque côté de la porte sur deux fenêtres voûtées plus romaines qu'hellénistiques. On a longtemps pensé que cet édifice était très tardif, car on rapprochait son style particulier du kiosque de Trajan à Philae (II<sup>e</sup> siècle apr. J.-C.) ou de la porte de Dioclétien sur le même site (III<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> siècle apr. J.-C.). En fait, il y a quelques années, nous avons pu dater paléographiquement du I<sup>er</sup> siècle de notre ère un graffito méroïtique d'adoration à la déesse Mout, gravé à l'intérieur du temple sur des blocs d'origine. Il est maintenant admis par les archéologues du site que cette chapelle, qu'une statue découverte récemment lors du nettoyage de la base a permis d'attribuer à la déesse Hathor, est contemporaine des temples d'Amon et d'Apédémak et appartient donc au programme architectural lancé à Naga par Amanitoré et Natakamani.

## Les princes royaux de Natakamani ont-ils régné ?

S'il paraît clair que la Candace est la mère du roi en exercice, et ce point est démontré dans le cas d'Amanitoré et Natakamani par la relecture du graffito de Dakka (voir *supra*, p. 272 sq.), la position du « prince royal » (méroïtique *pqr*) reste une question difficile. Akinidad par exemple a été au siècle précédent le *pqr* de deux Candaces, Amanirénas et Amanishakhéto, sans régner pour autant lui-même, alors que, selon le témoignage de Strabon, il était le fils d'Amanirénas. Semblablement, on connaît trois *pqr* successifs durant le règne d'Amanitoré et Natakamani, figurés avec eux en une triade royale : Arikankharor dans le temple d'Apédémak de Naga, Arakakhataror dans le temple d'Amon de Naga et Shorkaror dans le temple d'Amon d'Amara. Selon le précédent d'Akinidad, il est vraisemblable qu'il s'agisse de fils d'Amanitoré et donc de jeunes frères de Natakamani. Tous trois sont représentés à la suite du couple de corégentes dans les temples, et les deux premiers au moins disposent d'un nom de couronnement égyptien, Ankh-ka-Rê, inscrits dans un cartouche à côté de leur nom méroïtique. À Naga, au-dessus des cartouches d'Arikankharor, apparaissent les titres égyptiens *nsw-bjty <nb>t3.wy*, « roi de Haute et Basse Égypte, maître des Deux Terres » et, au-dessus des cartouches d'Arakakhataror, *ntr nfr bjty nb t3.wy*, « le dieu bon, roi de Basse-Égypte, maître des Deux Terres », soit dans les deux cas une véritable titulature de pharaon. Néanmoins, le prince est bien le troisième dans l'ordre protocolaire, après le roi et la Candace. Contrairement à eux deux, dans les temples de Naga, il ne porte pas de couronne mais un simple diadème et n'arbore jamais le costume royal tripartite.

On possède deux monuments où Arikankharor et Shorkaror figurent seuls en position royale, mais dans l'un et l'autre il leur manque certains des insignes du pouvoir suprême. Le premier est représenté accomplissant le massacre rituel des ennemis sur une très belle plaquette trouvée à Méroé et conservée au Worcester Art Museum. Une Victoire ailée, coiffée d'un long plumet typiquement méroïtique mais munie d'ailes aux épaules et aux talons comme la déesse grecque dont elle est inspirée, tend une palme réinterprétée en chasse-mouches au-dessus du prince. De l'autre côté, une divinité disparue lui présente une nouvelle grappe d'ennemis entravés. Si la scène est royale, Arikankharor ne porte toutefois pas le costume des souverains et sa coiffure consiste en un diadème orné non du double cobra qu'arborent rois et Candaces mais de l'effigie d'Apédémak, sous forme d'une tête de lion surmontée de la couronne *hemhem*.

Shorkaror, quant à lui, est attesté dans une gravure monumentale non loin de la frontière sud-est du royaume, au Gébel Geili, entre Khartoum et Kassala. Dans ce lieu désolé, sur le flanc d'un rocher rarement éclairé faisant face à la falaise, le prince est figuré armé d'une pique, d'un arc, et ceint d'une épée dans son fourreau. Deux cartouches érodés donnent son nom et un titre peu lisible (*mmslbe?*) et de signification inconnue, si du moins la lecture est correcte. Comme surgissant d'une nuée, le buste d'un dieu solaire de type gréco-latin (peut-être Hélios), représenté de face et couronné de rayons, lui tend une grappe de prisonniers à massacrer et un bouquet d'épis de sorgho. D'autres ennemis, disloqués, tombent du ciel, tandis que d'autres encore, ligotés, sont alignés sous les pieds du prince. Mais, à l'instar d'Arikankharor, le prince Shorkaror ne porte pas le costume des souverains. Toutefois, il est coiffé de la calotte koushite ornée d'un uraeus à tête de bélier et couronne *atef*, à l'instar des images de souverains tardifs. Dans ces deux représentations, les princes sont investis d'une partie seulement de la puissance royale : ils agissent en chefs d'armée et reçoivent l'appui des dieux dans leur mission de défenseurs du royaume. Ce rôle militaire du *pqr* avait déjà été souligné dans les chroniques du siècle précédent où Akinidad menait les troupes méroïtiques à l'assaut des Romains. Mais il ne donne pas pour autant aux « princes royaux » de légitimité au trône. Bien que ce point soit débattu, il ne nous semble pas, au vu de la documentation actuelle, que Shorkaror ait régné. Si des fouilles futures mettaient au jour un document où il serait désigné comme *qore* « souverain », cette position serait bien sûr révisée.

Le seul de ces trois princes dont la sépulture soit connue est Arikankharor, qui fut inhumé sous la pyramide Beg. N. 5 à Méroé. Bien qu'assez petite, elle est dotée d'une chapelle profonde aux murs décorés de très beaux reliefs, où le défunt affronte le jugement d'Osiris dans la plus complète des scènes de psychostasie (pesée de l'âme) que nous ait léguées

l'art koushite (voir p. 205). Il est possible qu'elle ait été inspirée par un exemplaire du *Livre des Morts* égyptien, où elle est souvent représentée en détail. Sur le mur sud, Arikankharor est mené au tribunal par la déesse Maât puis assiste à la pesée de son cœur dans une grande balance régulée par Horus et Anubis. Thot enregistre les résultats, face à Osiris assis sur un trône et précédé de la Dévoreuse, le monstre hybride qui aurait avalé le cœur si la pesée n'avait pas été favorable. Sur le mur nord, Arikankharor, désormais justifié, est enlacé par la déesse de l'Occident et prend place sur le trône au lion, encensé par un autre prince et recevant les offrandes aux défunts glorifiés. Le programme iconographique de la chapelle d'Arikankharor est tout à fait singulier dans la nécropole de Méroé. Dans la plupart des chapelles, en effet, la pesée de l'âme est juste évoquée par une balance placée au milieu d'autres détails sur le mur ouest, tandis que sur le mur sud est représenté le défunt (ou la défunte) assis sur le trône au lion et attendant son jugement face aux offrandes propitiatoires. Également insolite est l'absence de la déesse Isis, protectrice habituelle du défunt. En fait, ces singularités n'ont peut-être été possibles que parce qu'Arikankharor ne disposait pas d'un plein statut royal. Il ne porte d'ailleurs pas de couronne mais un simple diadème orné d'un cobra unique, fixé sur une perruque ronde.

Arikankharor est considéré comme le premier en date des princes à avoir occupé le statut de *pqr tr*, « prince suprême », durant le règne des corégentes. Il semble certain qu'il est décédé avant la reine-mère Amanitoré, dont la tombe occupe la dernière place possible pour un souverain, quoiqu'exiguë, dans la rangée ouest des pyramides de Bégrawwiya Nord. Les sépultures des deux autres princes ne sont pas identifiées, mais la suggestion faite par l'égyptologue viennoise Inge Hofmann de leur attribuer les deux petites pyramides Beg. N. 14 et Beg. N. 15, totalement au nord de la rangée ouest et situées sur une extension étroite de la barre rocheuse la plus élevée, correspond bien à la « crise du logement » qui a touché la fin du règne des corégentes. Ces deux tombes ne comportant plus d'inscriptions qui, selon le témoignage de Lepsius, étaient originellement peintes sur enduit, il n'est pas possible de prouver qu'elles furent bien les dernières demeures des deux princes.

La pyramide de la Candace Amanitoré, Beg. N. 1, située sur le rebord sud de la crête rocheuse, est bien conservée. Elle est étonnamment petite pour une si grande reine, mais sa position ne permettait pas l'édification d'un vaste monument en surface. Le fait que l'on ait tenu malgré cela, qu'il s'agisse de la volonté de la reine ou de son fils Natakamani, à édifier son tombeau en cet endroit est un indice de plus pour faire d'Amanitoré l'épouse du roi Amanakhabalé, inhumé à côté en Beg. N. 2. Comme pour son fils Arikankharor, les reliefs de sa chapelle font preuve d'originalité.

Contrairement à la tradition, elle n'est pas représentée sur le mur sud assise sur le trône au lion recevant les hommages et les offrandes dans l'attente du jugement d'Osiris. Ce sont en fait des scènes de ses funérailles qui sont figurées : l'enlèvement du corps sur la barque sacrée du dieu-faucon Sokar, portée à dos d'homme et encensée par un prince, le transport sur le Nil et la dépose du catafalque dans la chambre funéraire où deux Isis accomplissent les libations rituelles. Dans chacune des scènes, son cercueil est accompagné par le dieu Sokar, guide des défunts dans l'Au-delà, sous forme de faucon momifié. Le jugement d'Osiris est simplement suggéré par une petite balance où est pesée l'âme au chevet du catafalque. Le mur nord, plus conforme à la tradition, montre la reine justifiée, assise sur le trône au lion et protégée par Isis. On notera que, dans tous ses portraits, la Candace est modestement coiffée de la couronne hathorique des grandes épouses royales égyptiennes, comme Tiye ou Néfertari, et non de celles que portent les souverains, *hnm* ou *pschent*. Comme dans la chapelle d'Arikankharor, les scènes sont accompagnées de citations des textes funéraires égyptiens gravées en hiéroglyphes, renouant avec une pratique interrompue depuis le règne d'Arkamani II, trois siècles auparavant.

Nous ignorons si le roi Natakamani a longtemps survécu à sa mère, faute de textes complets où il soit cité sans elle. À son décès, il fut inhumé sur une colline isolée au nord-est de Bégrawwiya, totalement à l'opposé de la Candace Amanitoré. Cette position a beaucoup été discutée : on en fit soit le résultat d'une brouille familiale, soit le désir que les deux sépultures « embrassent » l'ensemble de la nécropole royale. En fait, comme nous l'avons vu, il n'y avait plus de place sur la ligne de crête la plus élevée de Bégrawwiya Nord. Il fallait donc se résoudre, ou à localiser la nouvelle sépulture en contrebas, comme on le fera aux règnes suivants, ou à la bâtir au même niveau que les autres, mais sur une colline plus éloignée. C'est cette seconde option, plus conforme peut-être au statut d'égalité entre les corégentes, qui fut choisie.

Curieusement, deux hypogées parallèles de dimensions comparables furent creusés mais seule la tombe située à l'est, Beg.N. 22, se vit complétée par une pyramide et une chapelle. L'autre fut toutefois utilisée, sans doute plus tardivement et pour un membre secondaire de la famille royale puisqu'aucune superstructure ne fut érigée. Peut-être avait-elle été prévue originellement pour Amanitoré afin que mère et fils reposent côte à côte, mais, en ce cas, on changea d'avis avant la mort de la Candace. La chapelle funéraire de Natakamani en Beg.N. 22 présente des reliefs moins élaborés que ceux d'Amanitoré ou Arikankharor. On y voit le roi en costume royal méroïtique, assis en majesté sur le trône au lion sur les murs nord et sud, à l'ouest encensant Osiris suivi d'Isis. Un détail cependant

est significatif, surtout si l'on considère que la construction de la chapelle est généralement l'œuvre du successeur du défunt : aucune reine n'est présente dans les scènes conservées de la chapelle funéraire. L'institution de la Candace va en effet connaître dans les deux règnes suivants une moindre importance.

## De l'ombre à la lumière : le roi Amanakharéqérem

Ce souverain est un des meilleurs exemples des progrès rapides et constants de notre connaissance de l'histoire de Méroé, si partielle soit-elle encore. Son nom était inconnu il y a vingt ans. Il est maintenant considéré comme un des grands rois bâtisseurs de la période méroïtique classique et son visage retrouvé est exposé aux yeux de millions de visiteurs au musée de Berlin. Il n'est pas certain qu'il ait directement succédé à Natakamani. Sa position relative par rapport à Amanitenmomidé, lui aussi un des successeurs immédiats du corégent, n'est en effet pas élucidée. Mais il est constant qu'Amanakharéqérem a complété, à Naga, au Gêbel Barkal et peut-être à Tabo, les constructions principales érigées sous le règne de Natakamani et que le style des gravures est étroitement inspiré des représentations de ce souverain.

Durant la domination turco-égyptienne du Soudan, une statue de bélier inscrite en méroïtique fut dégagée en 1863 par Johannes Dümichen dans les ruines de la cathédrale de Soba, sur le Nil Bleu, lors de la seconde expédition égyptologique prussienne. Le fameux Gordon Pacha, gouverneur du Soudan nommé par le khédive d'Égypte, la fit transporter, dit-on, dans les jardins de son palais de Khartoum. Bien que fortement endommagée, la statue était de belle facture. Elle imite les anciens modèles égyptiens, notamment les béliers du temple construit par Taharqo à Kawa, car son pelage est rendu par un motif en écailles et non en grosses boucles, comme les béliers de Naga. Alors que ces derniers sont anépigraphes, celui de Soba était inscrit. Une bande courante, très abîmée, gravée en hiéroglyphes méroïtiques et égyptiens sur la base du monument, livrait le nom fragmentaire du roi dédicataire du temple dont il provenait. Dans ses *Meroitic Inscriptions* en deux tomes publiées en 1911 et 1912, Griffith, qui venait de déchiffrer l'écriture méroïtique, lui accorda le numéro 1, puisqu'elle était la plus méridionale des inscriptions rédigées dans cette langue. Elle porte encore aujourd'hui, dans le *Répertoire d'épigraphie méroïtique (REM)*, le numéro REM 0001. Dümichen et Griffith ne doutèrent pas que la cathédrale de Soba eût été bâtie sur les ruines d'un temple méroïtique, et cette opinion prévalut jusqu'aux fouilles de Soba par les Britanniques au début des années 1980, qui ne trouvèrent pas d'installation antérieure à la période chrétienne. Le cartouche brisé du souverain ne livrait que la seconde partie



de son nom [...] *regerem*, et c'est sous cette forme qu'il fut inclus dans les listes royales de Koush. Sur des critères extrêmement ténus, Hintze data ensuite son règne du II<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. et lui attribua même une sépulture à Méroé, la pyramide Beg. N. 30, où aucune inscription n'avait conservé le nom du royal occupant.

Or, en 1975, à une vingtaine de kilomètres au sud de Méroé, dans un lieu-dit appelé Giblab, des agriculteurs qui creusaient un canal d'irrigation découvrirent un bélier très semblable. Le site était connu depuis les premiers voyageurs européens, notamment Frédéric Cailliaud, qui y avait décrit des restes de statues et de bâti en briques. L'inscription de la base n'était guère mieux conservée que celle du bélier de Soba. Cette fois, c'était la fin du cartouche qui était manquante. L'archéologue P. L. Shinnie, qui avait été appelé sur le site depuis Méroé où il fouillait alors, fit bien le lien entre le bélier de Soba et cette statue, mais il lut le nom du roi « Amankheremy ». En revanche, le cartouche du nom de couronnement égyptien, manquant sur le bélier de Soba, était présent, et Shinnie proposa de le lire « Nebmaâtrê », ce qui avait été celui du grand pharaon Amenhotep III dont les monuments, notamment à Soleb, étaient encore visibles sur la terre de Koush. Or, un roi méroïtique avait porté ce nom de couronnement, mais son nom de naissance était peu lisible. Ses deux cartouches apparaissaient sur un objet assez étrange, une sorte de demi-sphère décorée en pierre trouvée en 1916 par Reisner au Gêbel Barkal, qu'on avait nommé « Omphalos de Napata » par comparaison avec l'« Omphalos de Delphes », une pierre conique du temple grec censée représenter le « nombril » (grec *omphalos*) du monde. Il a été établi depuis lors que cet objet était en fait un naos en forme de hutte traditionnelle qui contenait une statuette divine et qui devait à l'origine s'orner d'un cobra dressé à l'avant, évoquant ainsi la silhouette caractéristique du Gêbel Barkal.

En 1999, l'archéologue allemand Steffen Wenig publia un article au titre humoristique, *Ein "neuer" alter Königsname* (« Un "nouveau" vieux nom royal »), qui montrait que les rois du bélier de Soba, du bélier de Giblab et du naos de Napata étaient un seul et même souverain, dont le nom devait être lu « Amanikharéqérem ». C'était presque exact, à la nuance près que le nom ne comprend pas d'« i » et doit être lu « Amanakharéqérem » et même, en toute rigueur, « Amanakharéqéréma ». Il ne contient pas le nom simple d'Amon (Amani), mais d'une de ses hypostases, Amanakh, que nous avons évoquée précédemment dans le nom du roi Amanakhabalé. D'après les parallèles avec les langues nubiennes, les plus proches du méroïtique, le groupe Amanakh-are-qerema pourrait signifier « Amanakh, tu es noir » et correspondrait à un nom donné à la naissance, peut-être selon les caractéristiques physiques de l'enfant, augmenté par la suite du nom

divin, peut-être au moment du couronnement. Le nom de la Candace Amanirénas (de *Amani-are-nase*) offrait, toujours d'après le nubien, un parallèle convaincant, signifiant «Amon, tu es long(ue)». Mais on doit garder à l'esprit que ces traductions, dans l'état actuel de notre connaissance du méroïtique, restent fragiles.

L'identification de ce roi précéda de peu la découverte de ses constructions. En 1999, Vincent Rondot ouvrit une nouvelle fouille française sur le site où avait été trouvé le second bélier et qui s'avéra être appelé localement «el-Hassa». En quelques saisons, un temple de briques de grandes dimensions fut dégagé. L'analyse architecturale montra qu'il avait été construit en trois étapes, dont la plus importante correspondait au règne d'Amanakharéqérem. Outre le bélier retrouvé en 1975, un autre mieux conservé apparut en 2001 et, lors de la fouille de l'allée monumentale en 2008, trois autres furent découverts en place. De cette manière, l'ensemble de l'inscription bilingue, appelant en égyptien et en méroïtique le dieu local Amon de Tabakha à donner la vie au roi, put être reconstitué. Tabakha était le nom méroïtique du lieu aujourd'hui appelé el-Hassa. Or, il apparaissait déjà sur le bélier de Soba, ce qui prouvait que la statue avait été amenée par voie fluviale depuis el-Hassa pour être réutilisée sur le site chrétien, peut-être comme figure de l'Agneau mystique, après avoir été amputée de la statuette du roi nichée entre les pattes avant de l'animal. Devant les temples d'Amon à Naga et Méroé semblablement, la figure de Natakamani a été détachée volontairement du corps des béliers. Les statuettes de Naga ont été récemment retrouvées dans plusieurs cachettes à l'intérieur du temple d'Amon, en compagnie de restes biologiques qui ont permis de dater l'enfouissement d'une période très tardive, au <sup>x</sup>e siècle de notre ère, en pleine époque chrétienne. Les murs du temple d'el-Hassa étaient couverts de mortier, malheureusement très dégradé, mais un pan, au sud de l'édifice, conservait les formes rebondies d'une reine, peut-être la Candace du règne, dont le nom n'a pas été conservé. Les annexes du temple, comportant notamment un palais cérémoniel, cérémoniel, ont été récemment mises au jour. Une seconde fouille sous la direction de Marc Maillot a été ouverte en 2020 sur le site de Damboya, à moins d'un kilomètre à l'est, où se trouve un palais résidentiel.

Pendant ce temps, à Naga, l'équipe du musée de Berlin dirigée par le professeur Wildung contribuait elle aussi à la résurrection du roi Amanakharéqérem. En 1998, un médaillon de pierre gravé en méroïtique au nom du roi, suivi de l'épithète *wtemroso*, équivalant de l'égyptien *dj 'nh*, «doué de vie», était retrouvé dans le temple d'Amon. Jusqu'alors, on ne disposait pour ce roi que d'inscriptions en hiéroglyphes méroïtiques, qu'il est difficile de dater en raison de la relative stabilité de cette écriture et du maigre corpus que nous disposons. Or, cette fois, le texte était rédigé

en cursive, dont l'évolution est plus marquée et mieux documentée. Au vu de la forme des signes, il n'était plus possible de dater le règne d'Amanakharéqérem de la fin du II<sup>e</sup> siècle de notre ère (on avait suggéré vers 190 apr. J.-C.), mais il fallait le remonter d'un siècle dans le passé. Je proposai donc une date autour de 80-90 apr. J.-C., qui est largement acceptée aujourd'hui. Ce souverain devenait dès lors un des successeurs directs de Natakamani, et la suite allait le confirmer. En effet, en 2004, Dietrich Wildung et Karla Kröper commencèrent à dégager, au nord-est du temple d'Amon, un édifice dont les ruines avaient déjà été signalées par les voyageurs du XIX<sup>e</sup> siècle, Cailliaud et Lepsius, le temple Naga 200. Il apparut qu'il s'agissait d'un monument assez semblable au temple d'Apédémak de Naga. Il se présente en effet comme un quadrilatère de dimensions modestes (15×16 m), avec un pylône d'entrée solidaire des murs. En revanche, l'intérieur est aménagé comme un temple égyptien avec deux salles successives ouvrant sur un sanctuaire composé de trois chapelles. Il était précédé d'une chapelle-reposoir et d'un autel monumental.

L'ensemble était orné de reliefs magistralement exécutés, dont la qualité fit même croire un moment qu'ils avaient servi de modèle au temple d'Apédémak, alors que la succession chronologique des deux édifices est bien inverse. Ainsi, sur deux blocs jointifs montrant le bas du buste royal, c'est avec une délicatesse extrême que sont rendus la légère mollesse du cou, le modelé du menton, et la sensualité des lèvres épatées et finement ourlées. Préservée sur trois fragments, une tête de lion à l'attaque, mufle retroussé et crinière hérissée, est un autre chef-d'œuvre, inspiré du réalisme de la sculpture gréco-romaine. Il s'agit de l'animal emblématique d'Apédémak, accompagnant le roi lors du massacre rituel des ennemis, comme sur le pylône du temple de Natakamani.

À la différence de ce dernier, le souverain est toujours seul face aux divinités dans le temple Naga 200 : ici, ni Candace ni prince royal. Le pylône présente ainsi une scène symétrique du massacre des ennemis où seul le roi est chaque fois figuré, abattant les peuples vaincus devant l'image d'un dieu adjuvant. Comparé aux temples de Natakamani et Amanitoré sur le même site, celui d'Amanakharéqérem semble témoigner du retour à une royauté non partagée, entièrement centrée sur la figure du roi. Une autre particularité tient à la division des murs longs en scènes séparées. Sur le mieux conservé, le mur extérieur ouest, une première scène campe le roi honorant Apédémak et sa compagne Amésémi. Pour la première fois apparaît entre eux deux un personnage divin qui doit être leur enfant mais dont le nom ne nous est pas parvenu. Amanakharéqérem, comme dans les chapelles funéraires royales, est protégé par Isis qui étend sur lui ses ailes. Le visage de la déesse est remarquablement calqué sur les portraits

du roi. Une deuxième scène le montre face à Amon à tête de bélier suivi de Mout, mais leur fils Khonsou est séparé d'eux dans une troisième scène où, enserré à la manière du dieu Ptah dans un naos, il reçoit l'hommage du souverain. Les parties les mieux conservées de ce mur ont fait l'objet d'un prêt de longue durée au musée Égyptien de Berlin, où elles ont été reconstituées sur les murs de la salle consacrée aux antiquités du Soudan. Ces reliefs qui égalent et souvent surpassent en qualité les œuvres du temps d'Amanitoré et de Natakamani montrent que la « Renaissance méroïtique » qui avait caractérisé les arts, les constructions et le climat intellectuel à l'époque des corégentes s'est perpétuée sous leurs successeurs.

Au Gébel Barkal également, les fouilles récentes ont mis en évidence la continuité entre ces règnes. On se souvient que l'activité d'Amanakharéqérem dans le grand temple d'Amon était attestée par la présence du naos dit « Omphalos de Napata ». En 2014, à l'est du temple d'Amon, l'équipe de Timothy Kendall a mis au jour une chapelle-reposoir au nom du même souverain devant ce qui, l'année suivante, allait être identifié comme un temple (B 561) restauré sous Amanitoré et Natakamani. Bâti en pierre alors que le temple correspondant l'avait été en briques cuites, cette chapelle comportait des reliefs en majorité disparus illustrant la procession de la barque divine. Sur un des lin-teaux a été retrouvé le cartouche d'Amanakharéqérem « vivant éternellement ». Étonnamment, le nom est transcrit en hiéroglyphes égyptiens et non méroïtiques. Ce détail, ajouté au choix du nom de couronnement Nebmaâtrê, au plan classique du temple Naga 200, au pelage en écailles et à la base inscrite des béliers d'el-Hassa, témoigne des tendances archaïques très perceptibles dans les réalisations du règne.

L'activité d'Amanakharéqérem durant un règne que l'on doit supposer long et florissant ne se limite pas à ces sites. À Doukki Gel/Kerma, où les traces des rois de Méroé sont malheureusement rares, sans doute en raison des destructions que ce site a connues, les fragments d'une ou de plusieurs plaquettes décorées et gravées à son nom ont été retrouvés dans le temple méroïtique. C'est peut-être à ce roi, enfin, que nous devons les deux statues colossales de Tabo qui, transportées à Khartoum, furent érigées le long des salles d'exposition du musée national du Soudan. Selon l'analyse de Vincent Rondot, elles doivent être datées du début du II<sup>e</sup> siècle de notre ère. Celle de gauche représenterait le prédécesseur du roi régnant, dont le pschent s'orne d'une couronne de lauriers à étoile centrale caractéristique des défunts glorifiés dans l'Égypte romaine contemporaine ; celle de droite, le roi vivant, flanqué le long de sa jambe du petit prince héritier figuré en Harpocrate (Horus-l'enfant). De manière très prudente, en l'absence d'inscriptions qui auraient nommé

ces personnages royaux, Vincent Rondot suggère de les attribuer au règne du roi Amanakharéqérem, notamment en raison de l'archaïsme dont elles témoignent, les sculpteurs ayant essayé de renouer avec la grande statuaire napatéenne, mais sans succès puisque l'une des statues se fendit et qu'elles ne furent jamais érigées devant le pylône du temple de Tabo. Une autre caractéristique de ce groupe est l'accent mis sur la lignée mâle, du prédécesseur à l'héritier. Or, cette préoccupation, après un siècle de pouvoir partagé entre souverain, Candace et prince royal, semble avoir déjà dicté le décor extérieur du temple Naga 200. Ce serait donc un indice supplémentaire pour attribuer les deux colosses au règne de ce souverain.

## **Les souverains du II<sup>e</sup> au début du III<sup>e</sup> siècle des noms et des pyramides...**

On ignore où fut inhumé Amanakharéqérem, même s'il est très probable que ce fut à Méroé et non à Barkal, où aucun enterrement royal ne semble s'être fait après celui de la reine Nawidémak, à partir de la première moitié du I<sup>er</sup> siècle de notre ère. Les hypothèses qui ont été émises avant la nouvelle datation de son règne à la fin du I<sup>er</sup> siècle (Beg. N. 30, 37 ou 41) ne sont évidemment plus recevables, puisqu'elles reposaient sur la succession chronologique des sépultures royales en fonction de leurs caractéristiques architecturales. Nous n'en voyons aucune qui soit pleinement satisfaisante. Toutefois, il serait assez logique qu'il ait été inhumé en Beg. N. 16, une sépulture dont la superstructure a été remaniée par la suite mais dont l'hypogée, malgré les pillages, a livré aux fouilleurs les restes d'un splendide trousseau funéraire, comportant notamment des cloches de bronze gravées, de nombreux bracelets d'or et un jeu de plaques d'argent représentant des divinités armées.

Son règne correspond en effet à la période où, le rang ouest des pyramides de Bégrawwiya Nord étant complet, les souverains inaugurèrent un second rang parallèle situé en contrebas et à l'est du précédent. La taille de ces monuments, réduite de moitié par rapport aux structures érigées par leurs prédécesseurs, ainsi que le recours fréquent à la brique et non plus à la pierre, témoignent d'une économie amoindrie par rapport aux siècles précédents. Semblablement, l'intervention royale dans les complexes religieux paraît se limiter à des restaurations de piètre qualité. Il semble qu'un tremblement de terre de grande magnitude se soit produit au tournant des I<sup>er</sup> et II<sup>e</sup> siècles, abattant les colonnes de la salle hypostyle du temple d'Amon à Naga ainsi que l'autel monumental de l'approche du temple d'el-Hassa. Or, dans un cas comme dans l'autre, on ne reconstruisit pas. À el-Hassa, seul le bâtiment principal du temple à Amon fut restauré.

Quant à Naga, il semble que le site fut laissé en l'état et plus ou moins abandonné. Ainsi, les souverains dont les noms apparaissent dans les chapelles funéraires ou sur des tables d'offrandes retrouvées dans les décombres de leurs pyramides ne sont pas attestés en dehors de la nécropole. Bien que les fouilles à venir puissent nous réserver quelques bonnes surprises, comme on l'a vu pour le roi Amanakharéqérem, on n'a, pour l'heure, pas mis au jour de temples bâtis ou reconstruits datant de ces règnes.

Les premières tombes royales de cette nouvelle rangée sont Beg. N. 16, 17 et 18. Considérée comme la plus ancienne, Beg. N. 16 est énigmatique. Il s'agit d'une petite pyramide de briques qui a clairement été l'objet d'aménagements ultérieurs. La chapelle se trouve en effet à l'intérieur de la pyramide, ce qui est tout à fait inhabituel. De plus, un monument beaucoup plus tardif, Beg. N. 36, a été construit immédiatement à l'est, oblitérant les rayons du soleil levant sur cette chapelle. Dans la première chambre funéraire de Beg. N. 16, située juste sous la pyramide Beg. N. 36 et largement ouverte par les pilliers, deux tables d'offrandes ont été retrouvées lors des fouilles de George Reisner. Elles proviennent évidemment de chapelles proches à l'entrée desquelles elles étaient originellement déposées. Elles comprennent les formules royales habituelles qui appellent Isis et Osiris à abreuver le défunt de lait et non d'eau, comme pour les particuliers.

À juger par la paléographie, la plus ancienne appartenait à un souverain nommé Amanitaraqidé, l'autre à un défunt beaucoup plus tardif appelé Aryesbokhé. Notons au passage que rien ne permet d'assurer le sexe de ces défunts, la langue méroïtique ne possédant pas de genre et le texte ne présentant aucun détail autre que la filiation et les bénédictions finales. L'hypothèse la plus répandue serait qu'Amanitaraqidé ait régné au début du II<sup>e</sup> siècle de notre ère et ait été l'occupant de Beg. N. 16. Il serait donc le successeur direct d'Amanakharéqérem. Toutefois, si le mobilier de la tombe pourrait s'accorder avec une telle datation, la table d'offrandes d'Amanitaraqidé présente une paléographie bien plus tardive. De plus, les noms de son père, Pisakara, et de sa mère, Amanakhadoké, ne renvoient à aucun souverain connu au début du II<sup>e</sup> siècle. Eu égard au contexte très perturbé dans lequel a été trouvée la table d'offrandes d'Amanitaraqidé, il serait plus plausible de voir en lui un roi ou une reine de la fin du II<sup>e</sup> siècle.

Le successeur le plus probable d'Amanakharéqérem est le roi Amanitenmomidé, qui partage avec lui le même nom de couronnement, Nebmaâtré, et fut inhumé en Beg. N. 17. On ne peut toutefois pas être certain que ce souverain, qui n'est actuellement pas attesté autre part que dans la nécropole, n'ait pas régné en premier. Les scènes de sa chapelle funéraire, de grande qualité, sont en partie inspirées de celles de Natakamani. Sur le mur sud, le monarque, vêtu du costume royal tripartite mais la tête

couverte, comme Natakamani, de l'antique coiffure dite « némès » des pharaons égyptiens, est assis sur le trône au lion, protégé par Isis, et reçoit l'encensement d'un prince. Sur le mur ouest, consacré traditionnellement à la transformation en Osiris du défunt justifié au tribunal divin, il est également assis sur le trône, dans la même tenue, suivi d'Isis, qui étend sur lui ses ailes, et reçoit une libation de lait effectuée par Anubis et Nephtys. Cette scène habituellement réservée à des registres secondaires occupe ici tout l'espace, ce qui semble inspiré des décors des tables d'offrandes. Sur le mur nord, enfin, au lieu de l'apparition en gloire du souverain justifié, on a adapté la scène du mur ouest de la chapelle de Natakamani, où le roi rendait hommage à Osiris : Amanitenmomidé, identifié par ses deux cartouches surmontés du titre égyptien de « roi de Haute et Basse-Égypte, maître des Deux Terres », est cette fois en costume pharaonique, coiffé de la double couronne, et accomplit devant Osiris trônant en majesté l'antique rite égyptien « d'amener les veaux », souvent représenté dans les scènes funéraires méroïtiques. Il est suivi de deux théories de porteurs de palmes et d'un troupeau de bovins dont les cornes sont artificiellement déformées, suivant des usages encore vivants chez les peuples nilotiques. Cette scène du mur sud est clairement inspirée, outre les références égyptiennes, par les reliefs de la chapelle de la reine Nahirqo (Beg. N. 11), exécutés trois siècles auparavant. Les panneaux décorés des murs nord et sud de Beg. N. 17 furent détachés en 1844 par Lepsius lors de l'expédition prussienne puis transportés en Allemagne : le panneau sud est actuellement visible au musée de Berlin mais le panneau nord, autrefois au musée Égyptien de l'université de Leipzig, fut détruit dans les bombardements de la cité en décembre 1943.

Dans la chambre funéraire de Beg. N. 17 furent trouvés trois crânes. En 1954, ils furent examinés par un anthropologue du *Peabody Museum* de Harvard, où ils sont toujours conservés. Le spécialiste affirma qu'il s'agissait de deux jeunes femmes et d'un homme d'environ 30 ans. Mais on a quelques raisons de douter de cette conclusion : l'identification du sexe à partir d'un crâne, surtout jeune, est aujourd'hui sujette à caution. D'autre part, rien ne prouve qu'il s'agisse des occupants initiaux de la sépulture et non d'inhumations plus tardives, la réutilisation d'anciens hypogées étant très répandues, dans les derniers siècles du royaume de Méroé et à l'époque postméroïtique. Par ailleurs, le même anthropologue analysa également des fragments de crâne trouvés dans la tombe du roi napatéen Harsiotef à Nouri (voir chapitre précédent, p. 175 sq.) et en tira la conclusion qu'il s'agissait d'un homme d'environ vingt-cinq ans. Or ce souverain est l'un des rares dont le règne soit décrit dans une chronique précise, datée de sa trente-cinquième année sur le trône et rédigée avant sa mort, si bien qu'il n'y a aucune chance qu'il soit décédé avant l'âge de cinquante ans.

Entre les grands monuments d'Amanitenmomidé et celui de la Candace Amanakhatashan s'intercalent chronologiquement deux petites pyramides, Beg. N. 40 et 41, dont Reisner trouva les chapelles trop ruinées pour en donner une reproduction. La taille réduite des sépultures laisserait penser qu'il s'agit plutôt de princes que de rois. Mais Lepsius, qui était passé sur le site soixante-dix ans auparavant, aborde dans son journal en quelques mots les décors des chapelles, qui étaient alors mieux visibles, et décrit les défunts comme des rois. Il signale notamment le cobra couronné sur le front du souverain en Beg. N. 41. Sur le mur du fond (mur ouest), dit-il, ils présentent une offrande à Osiris, ce qui s'accorde avec la typologie des décors que l'on trouve en Beg. N. 18. En Beg. N. 41, une inscription méroïtique en cursive très fragmentaire, gravée entre deux personnages secondaires de la procession funéraire et préservée par un moulage de Lepsius, donne les titres de l'un d'entre eux. Sa paléographie correspond au milieu du II<sup>e</sup> siècle, ce qui confirme la position chronologique des monuments.

Le règne suivant, si l'on suit la disposition des sépultures dans la nécropole, doit être attribué à une Candace, Amanakhatashan, dont le nom méroïtique (peut-être Amanakhatasene) est transcrit en égyptien sur les murs de sa chapelle funéraire de Beg. N. 18 dans un cartouche précédé d'un nom de couronnement effacé dont ne subsiste que l'hiéroglyphe « Rê ». On ignore sa filiation mais il est possible qu'elle ait été l'épouse du roi attesté en Beg. N. 41 et soit donc séparée d'Amanitenmomidé par une génération. Comme Amanakharéqérem et plusieurs autres personnages royaux ou princiers à partir du premier siècle, son nom méroïtique contient la forme du dieu Amon appelée Amanakh, ici suivie d'un élément de sens inconnu qui était déjà présent dans les noms des rois Nastasen et Gatisen/Aktisanès.

La reine est désignée, sans marque de féminin comme il est courant dans les textes égyptiens de Méroé, par les titres de « fils de Rê, seigneur des apparitions » et de « roi de Basse et Haute-Égypte, maître des Deux Terres ». Semblablement, la déesse Isis, qui la couvre de ses ailes, est légendée en égyptien « Isis, elle protège son fils », ce que l'on doit corriger en « sa fille ». Elle apparaît enveloppée dans le manteau royal et ceinte de la large écharpe du costume tripartite, sans l'embonpoint habituel avec lequel sont représentées les Candaces, mais son genre féminin est attesté par la dépouille de vautour ajoutée sur sa calotte koushite. Sur le seul relief reproduit, celui du mur sud, elle est assise sur le trône au lion, sous lequel sont placés les « neuf arcs » figurant les peuples ennemis, comme précédemment sous les trônes d'Amanitoré et Natakamani. Deux inscriptions méroïtiques cursives qui nomment des personnages secondaires appartenant à la procession funéraire permettent, grâce à la paléographie des signes, de placer ce règne au milieu du II<sup>e</sup> siècle de notre ère. Un autre texte, également



en cursive méroïtique, figure sur des blocs extérieurs de cette pyramide et peut être daté approximativement de la même époque. Il évoque le sacrifice commémoratif de trois bœufs et de quatre vaches, sans doute effectué dans les années qui ont suivi l'inhumation.

Une inscription très similaire, mais où le nombre de vaches immolées s'élève cette fois à vingt-quatre, se trouve sur la pyramide Beg. N. 19, celle du roi Tarékéniwal. Cette pratique consistant à commémorer un sacrifice *post mortem* par une inscription gravée à l'extérieur sur le monument est attestée uniquement en Beg. N. 2 pour le roi Amanakhabalé, cent ans auparavant, avec une formulation un peu différente, et pour ces deux souverains dans deux textes semblables, à un chiffre près. Elle atteste leur proximité chronologique, que l'on peut également déduire de la position proche des deux pyramides sur le deuxième rang de Bégrawwiya Nord. Comme on connaît le nom de la grande épouse royale de Tarékéniwal, Amanakhalika, il est plausible qu'Amanakhatashan ait été la mère de ce monarque et ait exercé la fonction de Candace, marquée par ses titres royaux égyptiens. Leurs deux monuments funéraires, bien que de taille modeste comparés à ceux des siècles précédents, comportent une décoration de grande qualité qui témoigne d'une époque encore prospère.

Le portique de la chapelle de Beg. N. 19 est bien conservé et montre le roi effectuant le massacre rituel des ennemis, comme celui de la reine Amanishakhéto en Beg. N. 6, deux siècles auparavant. Tarékéniwal porte un pagne et une tunique ajustée couverte d'écailles comme une armure et ornée de bandes brodées d'images divines. Il est coiffé d'un diadème arborant un cobra à tête de bélier couronnée, dont les rubans flottent sur ses épaules. Il porte une mentonnière, habituelle sur les portraits royaux depuis l'époque de Natakamani et sans doute adaptée de la jugulaire des casques grecs et romains. D'une main, il tient un arc et une pique à laquelle est attachée une grappe de quatre ennemis miniatures dont les pieds battent dans le vide; de l'autre, il lève une hache de combat pour les abattre. Au-dessus de lui est inscrit dans un cartouche son nom en hiéroglyphes méroïtiques, suivi de l'élément *qo*: «c'est», «voici». Il est surmonté des titres égyptiens de «roi de Haute et Basse-Égypte» et de «maître des Deux Terres». Il n'y a pas de second cartouche contenant un nom de couronnement égyptien, contrairement à ses prédécesseurs. Les reliefs intérieurs du mur sud de la chapelle sont très fortement inspirés de ceux du mur ouest de la chapelle d'Amanitenmomidé (Beg. N. 17): ils montrent Anubis et Nephtys effectuant une libation devant le souverain assis sur le trône au lion sous lequel figurent les neuf arcs.

Le successeur de Tarékéniwal fut sans doute son fils, Aritényesbokhé, inhumé en Beg. N. 34, où fut retrouvée sa table d'offrandes. Elle indique qu'il était le fils de Tarékéniwal et d'Amanakhalika, sans doute

la reine enterrée tout à côté de son époux en Beg. N. 32. Son nom semble le premier d'une série de trois rois tardifs qui comporte la séquence -yesbokhé (écrit *yesebohe*), Ariténé-yesbokhé, Aryesbokhé et Yesbokhé-Amani. Il s'agit d'une forme verbale construite sur le substantif *bohe* qui désigne un « chef » et qui était transcrite *piankhy* en égyptien (voir « La stèle du roi Nastasen », p.179-181). Le sens du nom royal est donc probablement « Ariténé l'a fait chef » ou « Ariténé règne en chef », Ariténé étant sans doute la forme méroïtique du dieu solaire égyptien Harakhty. La pyramide et la chapelle de Beg. N. 34 ont été trouvées en ruines, mais des blocs appartenant à son pylône ont été découverts *in situ* par Reisner, puis en 1977-1978 par l'archéologue allemand Fritz Hinkel qui restaura un bon nombre de monuments funéraires à Bégrawwiya. Les deux blocs de Reisner contiennent les cartouches du roi surmontés de ses titres en égyptien, identiques à ceux de son père. Contrairement à lui, il dispose d'un nom de couronnement, Kheper-ka-Ré, emprunté à ses ancêtres Arnékhamani et Natakamani. À côté de chaque paire de cartouches se tient un cobra à tête de bélier couronné qui devait se trouver sur la coiffure de deux figures royales disparues. Les fragments mis au jour par Hinkel complètent partiellement ces blocs : ils présentent le roi massacrant ses ennemis en deux scènes symétriques gravées sur les deux môles du pylône de la chapelle, comme son père en Beg. N. 19.

On doit sans doute placer une génération plus tard le roi Amanitaraqidé dont la table d'offrandes, retrouvée dans la chambre funéraire de Beg. N. 16, provient sans doute de la chapelle de Beg. N. 36, située juste au-dessus (voir début de cette section). La paléographie de l'inscription indique une date à la fin du II<sup>e</sup> ou au commencement du III<sup>e</sup> siècle de notre ère. Il y est présenté comme le fils d'un nommé Pisakara et d'une femme appelée Amanakhadoké, deux personnes sans doute royales dont on ignore le lieu d'inhumation. Les reliefs du mur nord de la chapelle de Beg. N. 36 figurent un roi assis sur le trône au lion, en costume tripartite et diadème à *uraeus*, encensé par un prince suivi d'une reine.

C'est au début du III<sup>e</sup> siècle qu'un troisième rang de pyramides fut inauguré à Bégrawwiya Nord, à l'est du précédent, sans doute par les trois pyramides Beg. N. 30, 29 et 28. Dans les ruines de la pyramide Beg. N. 29, Lepsius trouva une table d'offrandes gravée en écriture hiéroglyphique méroïtique, qu'il rapporta à Berlin. Assez curieusement, il ne la publia pas dans ses *Denkmäler*. On soupçonne qu'il ait voulu la garder inédite afin de pouvoir se réserver une éventuelle étude en vue du déchiffrement de l'écriture méroïtique, qu'il ne trouva jamais le temps de mener à bien. C'est en effet la seule table d'offrandes complète en méroïtique hiéroglyphique et, comme ses formules sont presque identiques à celles des autres tables d'offrandes royales en cursive, elle permettait d'établir

une correspondance signe à signe entre les deux écritures. C'est ce que fit Griffith, qui la publia en 1911 après l'avoir étudiée à Berlin. Elle joua donc un rôle crucial dans son déchiffrement des signes méroïtiques. Elle est dédiée à un roi non attesté par ailleurs, Takide-Amani. Son père, Adéqétali, et sa mère, Napatadakhéto, sont également inconnus. L'historien L. Török considère que ces deux derniers ne sont pas issus de famille royale, parce que leurs noms n'incluent pas celui d'une divinité. Mais on peut citer les noms d'une bonne douzaine de rois, depuis Alara jusqu'à Tarékéniwal, où n'apparaît aucun nom de dieu. Par ailleurs, le nom de la mère de Takide-Amani, Napatadakhéto, signifie «Napata l'a enfantée» et, plutôt qu'une simple allégorie de l'antique cité royale, Napata doit ici être la déesse tutélaire de la ville, de même qu'en Égypte Ouaset était celle de Thèbes.

En fait, qu'il s'agisse d'Amanitaraqidé ou de Takide-Amani, le principal problème vient de ce que leurs ascendants ne sont pas connus par ailleurs, contrairement à Ariténé-yesbokhé dont le père, Tarékéniwal, était attesté en Beg. N. 19. Or, dans les bribes de généalogie que l'on peut reconstituer pour les lignées royales de Koush, on n'a aucun exemple de monarques qui ne soient pas fils ou filles de roi. Il est évidemment probable qu'il y ait eu des usurpateurs, comme dans tous les royaumes anciens, mais on ne peut bien entendu en faire une règle et évincer des listes royales les noms des parents de souverains attestés uniquement sur les tables d'offrandes de leur enfant. Une autre solution serait de supposer que le successeur du monarque défunt ait pu dans certains cas être choisi parmi ses neveux ou ses cousins, comme le fut Taharqo sous la XXV<sup>e</sup> dynastie (mais il était tout de même un fils cadet du roi Piânkhy). Ce type de succession collatérale, de l'oncle au neveu, est bien attesté en Nubie pour de nombreuses charges sacerdotales ou administratives. Dans le cas d'Amanitaraqidé, son père Pisakara et sa mère Amanakhadoké pourraient avoir été inhumés en Beg. N. 38 et 37, comme le supposait Dunham dans sa publication des fouilles de Reisner. Mais pour ce qui est des parents de Takide-Amani, seule Beg. N. 30, érigée pour un roi, pourrait être attribuée à son père Adéqétali s'il était avéré qu'il ait régné.

## Basse et Moyenne Nubie aux premiers siècles de notre ère

Autant les sources écrites méroïtiques ou égyptiennes sont rares et laconiques au centre du royaume à partir du règne d'Amanakharéqérem, autant elles sont nombreuses et volubiles au nord, entre Philae et Sedeinga. La situation est paradoxalement inversée par rapport à l'époque précédente, où la quasi-totalité des textes était issue du Soudan central. Trois facteurs conjugués expliquent cet état de fait : le repeuplement de la Basse-Nubie,

la densité des fouilles archéologiques et les caractéristiques locales des textes funéraires. Tout d'abord, il est généralement admis que la Basse-Nubie a connu de très importantes fluctuations démographiques entre le premier millénaire av. J.-C. et le début de notre ère. À l'époque napatéenne et au méroïtique ancien et classique, la zone est très largement dépeuplée. Le fait est d'ailleurs constaté par Pline l'Ancien qui attribue cette dépopulation à la « guerre entre les rois », c'est-à-dire aux conflits qui opposèrent Méroé aux Ptolémées, et il en dédouane ainsi l'expédition de Pétronus. Toutefois, le phénomène est plus ancien que l'époque lagide et remonte à la fin de la domination égyptienne.

L'archéologue Williams Y. Adams, qui fut l'un des plus actifs lors de la campagne de sauvetage de la Nubie submergée et qui examina en détail cette question, est catégorique : « En archéologie, l'argument par le silence » est rarement sans risque, mais quand une région de plus de 300 milles de longueur a été examinée pouce par pouce et que les prospections ont relevé des centaines de sites datant du second millénaire av. J.-C. et du premier millénaire apr. J.-C., mais moins d'une douzaine pour le millénaire qui les sépare, je crois que l'on peut parler avec confiance d'un dépeuplement général. »

Adams admet que, parmi les rares sites des périodes napatéenne et méroïtique ancienne, figurent d'importants centres royaux, égyptiens ou koushites, comme à Dakka, Debod ou Qasr Ibrim. Selon lui, il s'agit non d'agglomérations conséquentes mais d'établissements où les deux États rivaux « montrent leur drapeau, c'est-à-dire proclament leur souveraineté » face au pouvoir adverse, ce qui correspond effectivement à la politique menée sur cette zone-frontière durant toute l'Antiquité. On suit moins Adams lorsqu'il attribue la raréfaction des sites d'habitat à une baisse des eaux du Nil. Cette hypothèse est en effet contredite par les relevés de hauteur de crues effectués par les Égyptiens, notamment durant les dynasties libyennes. On se souvient également du record atteint sous l'an 6 de Taharqo (voir chapitre 6, p. 156 sq.). Le repeuplement de la Nubie aux premiers siècles de notre ère serait en partie dû selon Adams à l'introduction de la *saqieh*, la roue à eau, depuis l'Égypte. Ici aussi, les preuves matérielles manquent : certains spécialistes estiment que ce dispositif d'irrigation n'a pas été adopté en Nubie avant l'époque chrétienne, où elle est alors abondamment attestée.

Une autre hypothèse d'Adams, souvent reprise par la suite, doit être sûrement abandonnée. Il propose en effet que les nouveaux arrivants aient été des colons nubiens (c'est-à-dire des Noubas, locuteurs de langues nubiennes), encouragés par les rois de Méroé dont ils seraient ainsi devenus les sujets. Cette théorie s'appuie sur des arguments linguistiques discutables sur lesquels nous reviendrons dans le chapitre 9 (voir p. 374 sq.) mais

dont on peut déjà dire qu'ils supposent dès l'antiquité la présence, entre la première et la troisième cataracte, d'une forme archaïque de nubien dont le descendant est encore parlé aujourd'hui. Pourtant, sur le plan historique, il ne fait pas de doute que la population de la Basse et Moyenne Nubie des premiers siècles de notre ère constituait un ensemble homogène de langue et de culture méroïtique. D'une part, on n'y a pas retrouvé de cimetières qui attestent une culture parallèle différente, et aucun texte méroïtique de Basse ou Moyenne Nubie ne semble contenir de noms de personnes et de lieux de langue nubienne. D'autre part, à supposer, comme le fait Adams, que ces Nubiens se soient acculturés au terme d'un long séjour plus au sud dans le royaume et soient ainsi devenus « invisibles » aux archéologues, on ne voit pas comment ils auraient abandonné leurs coutumes propres mais conservé leur langue, alors que c'est généralement l'inverse qui se produit quand une culture est ainsi phagocytée.

La théorie originelle d'Adams, c'est-à-dire le repeuplement de la Basse-Nubie aux I<sup>er</sup>-II<sup>e</sup> siècles de notre ère après une longue période d'étiage démographique, est difficilement contestable, bien que les causes de ces fluctuations restent obscures. Mais, plutôt qu'une origine exogène, il faut privilégier une remontée vers le nord de population méroïtique, ce que suggèrent d'ailleurs à l'unisson les rares études d'anthropologie physique consacrées à la question. Les grandes familles du Triacontaschène, qui fournirent les principaux administrateurs de la région, aiment d'ailleurs à rappeler dans leurs textes funéraires leurs liens avec des « princes royaux » issus sans doute des lignées dynastiques de Méroé.

La quantité importante de textes découverts en Basse-Nubie est aussi une conséquence des prospections et des fouilles effectuées au début du xx<sup>e</sup> siècle pour anticiper les rehaussements de l'ancien barrage d'Assouan, puis de la campagne de sauvetage des monuments de Nubie lancée par l'Unesco lors de l'érection du haut barrage au début des années 1960. Plus de trente nations répondirent en effet à l'appel, permettant un quadrillage extensif du terrain archéologique. C'est ainsi que la quasi-totalité des cimetières méroïtiques de la région furent fouillés en l'espace de soixante ans, livrant plus de trois cents stèles funéraires et tables d'offrandes inscrites. Cette abondante moisson a été majoritairement effectuée sur les sites de Karanóg et Shablul (fouilles anglo-américaines sous la direction de D. Randall-MacIver), de Qasr Ibrim (fouilles britanniques de l'Egypt Exploration Society dirigées par J. M. Plumley), de Nag Gamus (fouilles espagnoles sous la direction de M. Almagro), d'Arminna (fouilles américaines dirigées par W. K. Simpson et B. G. Trigger), du Gèbel Adda (fouilles américaines sous la direction de A. J. Mills et N. B. Millet) et de Faras (fouilles britanniques dirigées par F. L. Griffith). Il faut ajouter

pour la Moyenne Nubie une soixantaine de textes découverts plus récemment dans les fouilles françaises de la nécropole de Sedeinga et du cimetière méroïtique d'élite de l'île de Saï.

La richesse des informations apportées par ces documents méroïtiques retrouvés en Basse et en Moyenne Nubie tient à une évolution des textes funéraires spécifique à la région septentrionale du royaume. Au sud, les épitaphes se contentent de donner le nom du défunt et de ses deux parents et enchaînent immédiatement sur les bénédictions finales priant Isis et Osiris d'accorder nourriture et boisson dans l'Au-delà. Même pour les rois, la mention du titre *qore*, «souverain», est rarissime, leur statut étant exprimé par des bénédictions spécifiques. En revanche, au nord, une section plus ou moins développée a été ajoutée entre la filiation et les bénédictions. Dénommée «description», elle donne une liste des fonctions exercées par le défunt («description individuelle») et ses liens de parenté avec des personnes jugées importantes, généralement des notables locaux mais parfois de hauts dignitaires du royaume («description relative»). Elles peuvent comporter, plus rarement, des passages dits «biographiques» qui détaillent des faits d'armes ou des états de service. C'est de cette «description» que proviennent la plupart de nos informations sur la société en Nubie méroïtique aux premiers siècles de notre ère.

Sur l'extrême nord de la Nubie, c'est-à-dire le Dodécaschène, entre Assouan et Maharraqa, nos sources d'information principales sont les nombreux graffiti en égyptien (démotique), grec et méroïtique inscrits sur les murs du temple d'Isis à Philae et de Thot à Dakka. Il s'agit de textes d'adoration aux divinités, dits «proscynèmes» d'après leur nom grec, mais qui, lorsqu'ils sont rédigés par des Méroïtes, incluent de nombreux détails, contrairement aux courtes prières laissées par les Égyptiens. Le Dodécaschène était devenu à partir du traité de Samos en 21 av. J.-C. une zone tampon semi-autonome, officiellement partie de l'Égypte romaine mais placée *de facto* sous l'autorité du haut-clergé des temples de Philae, de Kalabcha, de Dakka et de Dendour. L'Empire était représenté par des garnisons romaines, incluant parfois des soldats d'origine locale, qui y furent stationnées jusqu'au III<sup>e</sup> siècle de notre ère. Le pouvoir exécutif était en fait tenu par des lignées d'origine méroïtique. L'une d'entre elles, que l'on appelle la «famille Wayekiye», d'après le nom de deux de ses membres principaux, cumule des fonctions importantes, administratives et cultuelles, à la fois dans le Dodécaschène et le Triacontaschène, la région plus au sud jusqu'à la deuxième cataracte. Cette lignée est attestée entre le début du II<sup>e</sup> siècle et celui du IV<sup>e</sup> siècle sur huit générations par de longs graffiti à Philae et Dakka ainsi que par trois textes funéraires de Médik, près de Ouadi es-Seboua et du Gébel Adda.



**Table d'offrandes  
de Malitabelito,**

Nécropole méroïtique  
de Sedeinga, fouilles  
de décembre 2016.





◀ Confinée au début dans des fonctions sacerdotales en rapport avec le culte d'Isis de Philae, cette famille acquiert à partir du III<sup>e</sup> siècle des responsabilités plus importantes qui en font les représentants du souverain de Méroé dans le Dodécaschène et le Triacontaschène. Deux de ses membres éminents, Manitawawi et son neveu Hornakhtiotef II, au milieu du III<sup>e</sup> siècle, sont ainsi « prophètes d'Isis », « administrateurs (du temple) d'Isis », « agents du roi dans le Pays de Nubie », « princes héréditaires de Takompo », « scribes royaux de Koush, qui connaissent les levers des cinq étoiles vivantes (planètes) et calculent les heures des éclipses du Soleil et de la Lune ».

L'un des plus sûrs témoignages des liens étroits qu'entretenait cette administration locale avec le pouvoir central méroïtique nous est donné par un proscynème en démotique inscrit dans le temple de Dakka pour Qoréné, frère de Hornakhtiotef II, qui demande à Thot de l'« amener sain et sauf jusqu'à Méroé » et de lui accorder « la faveur de Pharaon, notre chef, et de ses gens », afin qu'il puisse « apporter la dîme annuelle ». Le même Qoréné, fils de Wayekiye, a inscrit sur le mur du temple d'Apédémak à Naga un proscynème, le plus méridional des textes démotiques, ce qui prouve qu'il est bien arrivé, à cette occasion ou une autre, à Méroé, prenant même le temps de visiter les sanctuaires de la région.

Peu après 220 apr. J.-C., les légions romaines du Dodécaschène s'étaient en effet retirées massivement vers le nord, bien que ce ne fût que sous le règne de Dioclétien, en 298, que les troupes quittèrent officiellement la frontière égyptienne. L'historien grec Procope, qui rapporte les faits (avec quelques confusions) au milieu du VI<sup>e</sup> siècle, explique ce retrait par le faible rendement en taxes de la région, qui ne compensait pas les frais nécessaires pour entretenir des garnisons si lointaines. Il incrimine également les attaques récurrentes de peuples nomades, les Blemmyes et les Noubades, mais évoque un accord avec Rome livrant à ces derniers le Dodécaschène, alors que l'on sait qu'ils n'en devinrent les maîtres qu'au milieu du V<sup>e</sup> siècle, après la chute de Méroé. C'est probablement avec les Koushites que fut passé ce pacte qui leur laissait la région, à charge pour leur roi de protéger les complexes religieux et de contrer les incursions des nomades qui menaçaient aussi le sud du territoire égyptien sous domination romaine. Plusieurs ambassades, sur lesquelles nous reviendrons, furent à cet effet dépêchées par le souverain méroïtique à Philae.

Le reste du Triacontaschène, de Maharraqa jusqu'à la deuxième cataracte, était partie intégrante du royaume de Méroé depuis le traité de Samos. Elle était administrée par un gouverneur, le vice-roi de Nubie, en méroïtique *peseto*, qui, à partir du début de notre ère, avait son siège à Karanóg, à une soixantaine de kilomètres au nord d'Abou Simbel.

◀ **Psychostasie,**  
toile de sarcophage  
provenant de Sedeinga,  
initialement considérée  
comme méroïtique,  
mais dont la datation  
au carbone 14 révèle  
qu'elle est napatéenne  
et date d'environ  
400 av. J.-C.  
(voir « L'autre Terre  
des pharaons »,  
page 156 sq.)  
(image numérisée  
par Arkhénium).

Les vice-rois étaient choisis, sans doute par le pouvoir central, dans certaines familles de haut rang établies dans le Triacotaschène mais apparentées de manière lointaine au clan royal.

Une stèle de la fin du III<sup>e</sup> siècle, malheureusement très abîmée, trouvée à Faras et conservée à Oxford, nous préserve partiellement une liste de vice-rois de la même lignée. Le défunt, Makhéye, lui-même adjoint d'un vice-roi, détaille en effet les titulaires de cette fonction auxquels il était apparenté par sa lignée maternelle: Karinakarora, Nétéwitarora, [...]ye (début perdu), Khawitarora, Malotona, [...]tanidé, Abratoye, Makhésé, Amanibélilé, Téwinéye. Quatre d'entre eux sont aussi attestés par leurs textes funéraires de Karanóg: Nétéwitarora, Khawitarora, Malotona et Abratoye. Ordonnée chronologiquement, la liste de la stèle de Makhéye couvre sans doute plus d'un siècle. Nétéwitarora (ou Nétéwitarara), le second de la liste initiale, a dû mourir à la fin du II<sup>e</sup> siècle, à en juger par la paléographie de son épitaphe. Abratoye est bien connu par deux proscynèmes de Philae datés de 253 et 260 apr. J.-C. et il est suivi de trois autres vice-rois. Cette lignée compte également à son origine trois «princes royaux» (méroïtique *pqr qorise*), ce qui semble indiquer qu'elle est issue, au moins à haute date, du sang dynastique de Méroé. Aucun texte funéraire de «prince royal» n'a en effet été retrouvé en Basse-Nubie, alors qu'il n'est pas rare que des dignitaires de la région en citent parmi leurs ancêtres. Une stèle un peu plus tardive (début du IV<sup>e</sup> siècle), trouvée à Arminna Ouest et rédigée pour deux défunts, frère et sœur, mentionne «des princes», non nommés, dans leur lignée maternelle et trois vice-rois inconnus par ailleurs, Akinara, Maléqoli et Shadéwali. Il semble qu'il s'agisse ici d'une famille différente et moins puissante que la précédente, même si elle compte aussi quelques prestigieux ancêtres.

La fonction de vice-roi ne paraît pas avoir été proprement héréditaire. Si le choix des vice-rois se faisait, probablement sur décision royale, dans les grandes familles du Triacotaschène, aucun d'entre eux n'était fils du *peseto* précédent et un seul, Khawitarora, cite un vice-roi, Litakarora (absent de la liste de Makhéye), dans sa lignée maternelle. En revanche, tous ont exercé auparavant d'autres fonctions dans les deux hiérarchies sacerdotale et administrative qui n'étaient pas séparées. Les textes funéraires de Basse-Nubie détaillent en effet la carrière des dignitaires en partant des fonctions les plus prestigieuses, normalement les dernières exercées, jusqu'aux premières, les moins élevées. C'est ce que l'historien L. Török appelle le *cursus honorum*, «course aux honneurs», par référence aux carrières programmées des hauts magistrats romains. Le vice-roi Malotona, un de ceux qui mentionnent le moins d'étapes, a ainsi été «prêtre d'Amon en chef» (*womnise kroro*), puis «grand-prêtre à Napata» (*beliloke Npte-te*), avant d'être nommé «vice-roi de Nubie» (*peseto Akine-te*).

Les textes funéraires de Basse et de Moyenne Nubie regorgent de titres divers (plus de 150 actuellement attestés), dont beaucoup ne sont pas traduits ou le sont imparfaitement. Certains sont empruntés clairement à l'égyptien, souvent en incluant l'article de la langue d'origine, tel *pelmos*, « stratège » (de l'égyptien *p3 mr-mš'*, « le général »), qui désigne, comme en Égypte tardive, un gouverneur de nome (province). Le terme peut être d'ailleurs complété: *pelmos adb-li-se*, « stratège du nome », ou *pelmos ato-li-se*, « stratège du Nil », ce dernier recouvrant peut-être une fonction en rapport avec les processions fluviales en l'honneur d'Isis. Le titre de *xrpxne*, « maire », à l'origine « gouverneur », est un emprunt plus ancien à l'égyptien *hrp*, « administrer ». On trouve ainsi *xrpxne Phrse-te* « maire de Faras » ou *xrpxne Atiye-te*, « maire de Sedeinga ». Les relations avec les contrées environnantes étaient assurées par des ambassadeurs qui portaient le titre méroïtique d'*apote*, emprunté à l'égyptien *wputj*, « messenger ». C'est surtout avec l'Égypte romaine que les contacts diplomatiques étaient les plus fréquents, effectués par l'*apote Arome-li-se*, « ambassadeur auprès de Rome », ce qui n'obligeait pas le titulaire à des voyages au-delà de la région d'Assouan.

L'administration des temples était l'affaire du *perite*, « agent » (de l'égyptien tardif *p3 rt*, de même sens), et du *plsn*, « administrateur » (de l'égyptien tardif *p3 mr-šn*). Dans le domaine sacerdotal, il semble que la plus haute fonction était celle de *beloloke* ou *beliloke*, un mot purement méroïtique signifiant « grand-prêtre » et généralement associé au culte d'Amon de Napata. Les Égyptiens avaient plusieurs catégories de prêtres, dont principalement les « prophètes » (*hm-ntr*), les plus haut placés, et, au bas de la hiérarchie, les « prêtres purs » (*w'b*). Le premier de ces titres est passé en méroïtique sous la forme *ant* (prononcé /annata/). C'est le plus courant et il s'applique à tous les cultes: *ant Wos-se*, « prêtre d'Isis », *ant Mni-se*, « prêtre d'Amon », *ant Mnp-se*, « prêtre d'Amon de Napata », *ant Ms-se*, « prêtre de Masha (le Soleil) », etc. Curieusement, le mot égyptien pour « prêtre pur » ne semble s'être maintenu que dans le composé *wom-nise* « prêtre d'Amon » (de l'égyptien *w'b Jmn*), parfois suivi de l'adjectif *lh* « grand », ou (*a*)*kroro*, signifiant peut-être « premier ». Ce n'est plus alors une dignité subalterne mais un titre prestigieux, souvent porté par les vice-rois. La multiplicité des mentions de fonctions sacerdotales dans les textes funéraires laisse supposer que chaque localité de Basse-Nubie disposait de temples en activité à côté des temples égyptiens en pierre souvent ruinés, mais presque aucun n'a été retrouvé. Leur bâti de briques, fragile et facilement réutilisable, explique sûrement ce vide archéologique. Celui de Qasr Ibrim, où était adoré Amon de Primis (*Amni Pedeme-te*), fait exception. Les fouilles britanniques de l'*Egypt Exploration Society* y ont mis au jour un important sanctuaire méroïtique, héritier du temple bâti par Taharqo

au VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. C'était notamment un lieu de pèlerinage où étaient rendus des oracles. Transcrits sur des bandes de papyrus et recopiés sur des ostraca (tessons) ou des morceaux de cuir, ils étaient soigneusement gardés comme talismans.

Au sud du Triacontaschène, on ne connaît pas de manière sûre quelles étaient les régions administratives du royaume. Le seul témoignage est sujet à caution. Il s'agit des représentations des nomos (divisions territoriales) de Basse-Nubie et de Koush sur les murs du temple d'Isis à Philae. Une version date du règne de Ptolémée II Philadelphe (283-246 av. J.-C.), l'autre de Ptolémée VI Philométôr (180-145 av. J.-C.). Bien que chaque région soit symbolisée par une divinité particulière comme celles qui, en Égypte, personnifient les nomos, il est probable que seules les localités importantes et surtout connues des Égyptiens soient ici figurées et non les divisions administratives officielles. La Basse-Nubie (de la première à la deuxième cataracte) en comporte en effet sept, alors que le vaste territoire en amont de la boucle du Nil n'en compte que trois, Napata, Méroé et Kenset. La Haute-Nubie est représentée par Pnoubis (Kerma) et Kawa. La Moyenne Nubie (de la deuxième à la troisième cataracte) en compte deux : Sedeinga sur la rive gauche et, sur la rive droite, *Ta-Ouadj* (la « terre verte »), sans doute nommé ainsi en raison de la teinte verdâtre du désert causée par la présence d'oxyde de cuivre. Curieusement, l'île de Saï, principauté autonome sous le royaume de Kerma et seul évêché de la région à l'époque chrétienne, ne figure dans aucune des deux listes. Sedeinga est le chef-lieu de la région, probablement depuis l'essor de la XXV<sup>e</sup> dynastie, puisque le petit temple bâti sous Amenhotep III pour la reine Tiyi fut rénové et agrandi sous le règne de Taharqo, au début du VI<sup>e</sup> siècle. Il s'effondra peu après, probablement par suite de mouvements telluriques qui eurent raison de fondations trop fragiles. L'adoration de la reine divinisée ne disparut pas complètement mais subsista sous la forme d'un culte à Isis dont le temple reste à découvrir. Les textes funéraires méroïtiques de Sedeinga font en effet mention plusieurs fois de cette déesse, qui dispose en ce lieu de prêtres nommés *ateki* ou *ateqi* et d'autres appelés *semte*. Une stèle tardive du temple d'Apédémak à Méroé, au nom de Yesbokhé-Amani, un des derniers souverains, mentionne encore une Isis et un Horus de Sedeinga en parallèle avec les formes de ces divinités honorées à Philae.

Sedeinga et sa région étaient dirigés par des princes locaux qui, nous l'avons vu, disposaient d'un lieu d'inhumation à part sur une colline située à l'écart de la grande nécropole, le secteur ouest. Leurs prédécesseurs napatéens y avaient fait bâtir de vastes pyramides qui étaient alors ruinées. L'habitude se répandit sur le site, à l'époque méroïtique tardive,



### Verrerie

sans doute importée  
d'Alexandrie, Sedeinga,  
secteur ouest, musée  
national du Soudan,  
Khartoum, SNM 20406.



### Verrerie

sans doute importée  
d'Alexandrie,  
déroulé, Sedeinga,  
secteur ouest, musée  
national du Soudan,  
Khartoum, SNM 20406.

◀ de réutiliser les caveaux anciens vidés par les pillages et de construire immédiatement à l'est de la pyramide originelle un nouveau monument comportant une chapelle funéraire neuve. C'est ce que l'on appelle des « pyramides couplées », bien que les deux bâtiments soient d'époque différente. Le même procédé a récemment été mis en évidence dans le secteur II de Sedeinga. Ces pyramides secondaires sont de taille inférieure et de facture moins soignées que les pyramides originelles. Cette pratique laisse supposer un certain déclin, économique ou démographique de la cité, qui a son parallèle à Méroé où les monuments funéraires des souverains, à partir du II<sup>e</sup> siècle de notre ère, décroissent en taille et en qualité. Il semble que seule la Basse-Nubie connaisse à cette époque une période florissante, profitant sans doute de sa situation frontalière avec l'Égypte romaine. Toutefois, le déclin supposé de Sedeinga est tout relatif : les fouilles du secteur ouest ont mis au jour, malgré les pillages, des trousseaux funéraires luxueux, incluant des verreries de toute beauté, sans doute importées d'Alexandrie, et des bagues d'or et d'argent aux chatons ornés de motifs où se mêlent les traditions koushite et gréco-romaine. On a supposé qu'une des sources principales de la richesse des princes de Sedeinga provenait de sa position au débouché des pistes du désert occidental sur le Nil, ce qui leur permettait d'encaisser des taxes importantes sur le commerce caravanier.

Parmi la dizaine de textes funéraires découverts sur le secteur ouest, un ensemble exceptionnel nous donne un aperçu du clan princier qui gouvernait Sedeinga. Quatre inscriptions (stèle, table d'offrandes, seuil et linteaux inscrits) proviennent d'une petite chapelle ajoutée devant la pyramide secondaire WT2. Elles commémorent un prince nommé Natemakhora qui dirigeait la région dans la seconde moitié du II<sup>e</sup> siècle de notre ère. Son *cursus honorum* indique qu'il a exercé les fonctions de stratège (gouverneur) du nome, d'*aribet* (contrôleur des taxes) à Sedeinga, d'*atxho* (titre sacerdotal) à Amara, de « premier prêtre pur d'Amon » et enfin de « *slegene* à Sedeinga », sans doute « chef de district », un titre relativement subalterne en Basse-Nubie mais qui, ici, désigne apparemment la plus haute fonction locale. Natemakhora rappelle par ailleurs ses liens de parenté avec des ancêtres et parents prestigieux. Bien qu'il soit lui-même né à Sedeinga, dont il est un « bon habitant » (*mlomrse Atiye-te*), il compte parmi ses ancêtres de hauts personnages de la région de Méroé, dont un « prince royal ». Les dernières lignes de ces textes sont des indications biographiques plus générales. « Il a administré ce nome (Sedeinga) et Ta-Ouadj », c'est-à-dire la région située sur l'autre rive du Nil, comme nous l'avons vu ci-dessus. Il a administré la région avec équité : « c'était un homme bon pour le roi, pour le dieu et pour ses subordonnés. » Enfin,

il mentionne apparemment un pèlerinage officiel effectué en tant que chef du nome auprès de l'Isis de l'Abaton, face à l'île de Philae. L'ensemble de ces textes montrent que Natemakhora disposait d'un statut très similaire à celui du *peseto*, le vice-roi de Basse-Nubie, dont il ne dépendait probablement pas encore. Toutefois, moins d'un siècle plus tard, il semble que, face à la dégradation de la situation due aux incursions des Noubas, Sedeinga fut intégré dans une vaste province septentrionale dirigée par le vice-roi Abratoye (vers 260 apr. J.-C.). Celui-ci, d'après sa stèle funéraire, proclamera sa suzeraineté « depuis la Basse-Nubie jusqu'à Ta-Ouadj » mais sera de surcroît contraint d'engager le combat contre les tribus noubas sur le sol même de Sedeinga. La cité de Tiyi, qui longtemps avait bénéficié de sa position au débouché des pistes caravanières du désert, en subira cette fois de fâcheuses conséquences, les mêmes chemins ayant aussi servi à l'ennemi pour gagner la vallée du Nil.

### Téqoride-Amani et les ambassades de Méroé à Philae

Le roi Téqoride-Amani est le seul souverain de Méroé dont on connaisse la date d'accession au trône, en 248-249 apr. J.-C., grâce à une inscription démotique de Philae datée conjointement de son règne et de celui de l'empereur romain Trébonien Galle. Le texte, une très longue prière (proscynème) à Isis gravée sur la porte d'Hadrien, fourmille de détails de grande valeur historique, bien que l'interprétation n'en soit pas toujours aisée. Il est daté du 10 avril 253 et relate deux ambassades successives de Sasan, envoyé du roi Téqoride-Amani (en démotique *Tqrrmn*, avec la transcription habituelle par un *r* égyptien du /d/méroïtique rétroflexe entre voyelles). Le nom du dignitaire, autrefois lu « Pasan », a récemment été rectifié et figure sous la forme « Sasan » dans une nouvelle étude du texte publiée en 2009 par Jeremy Pope.

Sasan était « scribe royal en chef » (méroïtique *qorene akroro*) et « grand envoyé auprès des Romains », et c'est en cette qualité qu'il convoya à Philae, deux années de suite, un dîme de dix talents d'argent versée par le souverain au clergé d'Isis. Le roi l'avait de plus chargé de prendre part en son nom aux cérémonies en l'honneur de la déesse et de son époux Osiris (notamment aux plus importantes, les fêtes annuelles de Khoïak), de procéder aux sacrifices rituels et de régaler par des festins les prêtres de Philae. Son second séjour ne dura pas moins de six mois, de novembre à avril. Il était entouré de personnages connus par ailleurs grâce à leurs proscynèmes : Wayekiye (deuxième du nom), gouverneur du Triascontaschène, frère de Sasan et homonyme du Qoréné que nous avons évoqué dans la section précédente et Abratoye, le vice-roi de Nubie, désigné du reste en démotique



par le titre pharaonique ancien de « fils royal » (voir chapitre 4, p. 99), qui fit le voyage depuis Karanóg sur l'ordre du souverain durant les deux séjours de l'ambassadeur. Chacun d'entre eux, y compris Sasan, ajouta au présent royal une quantité d'or pour la confection d'objets de culte destinés à la déesse. L'ambassadeur du roi était également chargé de cadeaux diplomatiques destinés à « César », l'empereur de Rome, sans doute confiés à des représentants du préfet d'Égypte dans la région d'Assouan.

Le fait que le proscynème soit daté *in fine* du règne de Trébonien correspond, semble-t-il, à une période de passage de relais où le pouvoir romain s'exerçait encore autour de Philae. Deux autres proscynèmes de Méroïtes, datés de 260, sept années plus tard, indiquent que la situation avait évolué vers un renforcement de l'influence koushite sur la région. Ils sont en effet inscrits non en démotique mais en grec, la langue officielle de la partie orientale de l'Empire romain. Leurs auteurs sont à nouveau le vice-roi Abratoye et un ancien intendant du temple de Philae, Tami, envoyé en tant que « très honorable ambassadeur » du roi de Méroé. Comme précédemment, Abratoye avait dû accompagner l'émissaire du souverain à Philae. Les deux textes, qui sont avant tout des proscynèmes adressés à « Isis aux milliers de noms », nous éclairent peu sur le contenu de la mission, mais celui de Tami indique que « revenant après sept ans, il a fait la paix » et qu'il a procédé à l'investiture d'un prêtre d'Isis. Il est difficile de savoir si la première affirmation doit être replacée dans un contexte officiel ou personnel, mais la nomination d'un prêtre à Philae revêt une importance politique : elle était précédemment du ressort des autorités égyptiennes.

On ne peut garantir que l'ambassade de Tami s'est effectuée sous le règne de Téqoride-Amani, dont on connaît la date d'accession au trône, dix ans auparavant, mais non celle de sa mort. Sa table d'offrandes, retrouvée par Reisner à l'angle de la chapelle de la pyramide Beg. N. 28, indique que sa mère s'appelait Araqatan-makas et son père, Térítanide. Une fois de plus, aucun des deux n'est attesté comme souverain et l'hypothèse d'une succession collatérale pourrait expliquer ce fait. Son nom méroïtique signifie sans doute « celui qu'il a fait roi, Amon ». Il est le dernier des monarques de Méroé pour lequel on possède un nom de couronnement, Kheper-ka-Rê, imité de celui de Natakamani deux siècles plus tôt et inscrit dans le premier d'un double cartouche sur le mur sud de sa chapelle funéraire en Beg. N. 28, le second contenant son nom méroïtique en écriture hiéroglyphique. Le roi, selon la tradition la plus fréquente, y est représenté assis sur le trône au lion, protégé par les ailes d'Isis tenant la plume de Maât en signe de justification du défunt et encensé par un prince. Au-dessus de ce dernier, sur le mur nord, figuraient son nom et ses titres en cursive, mais les trop nombreuses lacunes

ne permettent pas de l'identifier. Il est suivi d'une femme légendée (avec lacunes) comme « *So [..]wo [...]eti*, la grande épouse royale », et d'un second personnage féminin de haute taille, puis d'une procession de femmes sur deux registres. Sur le mur nord, le prince thuriféraire est seul face au roi, mais un défilé d'hommes, sur trois registres, se trouve derrière lui. Tous les participants, sauf l'officiant, portent des palmes, associées à Méroé aux cérémonies en l'honneur des rois défunts.

Le roi Téquoride-Amani est également cité sur trois cubes de grès sombre, sans doute des socles de statues, retrouvés par Garstang dans le temple d'Apédémak à Méroé. Le nom du dieu-lion y apparaît en tête, suivi de celui du souverain sur lequel les bienfaits divins sont appelés. Ces inscriptions témoignent d'une dévotion royale ininterrompue, même à cette période tardive, envers le dieu-créditeur auxquels étaient déjà consacrés les temples bâtis par Arnékhamani à Musawwarat cinq siècles auparavant. De manière générale, le règne de Téquoride-Amani semble encore une période de stabilité où le souverain tient son territoire au sud comme au nord, accroît son pouvoir et, par ses luxueux présents répétés au temple d'Isis de Philae, fait montre de sa richesse à la lisière d'un monde romain en recul.

Lorsque Lepsius visita Méroé en 1844, il se livra, sinon à de véritables fouilles, du moins à quelques dégagements. C'est ainsi qu'il trouva en Beg. N. 28 une table d'offrandes inscrite en méroïtique cursif qu'il rapporta dans les collections du musée de Berlin et attribua au roi inhumé en ce lieu. Ce n'est que soixante-dix ans plus tard que fut découverte par Reisner celle de Téquoride-Amani, le véritable possesseur de la tombe. La table d'offrandes de Berlin présente plusieurs difficultés. Le nom du défunt, tout d'abord, est sans doute orthographié de manière fautive, si bien que deux lectures sont possibles : *Tmlqordemni* (vocalisé Tamalaqorade-Amani) ou *Tmelordemni* (Tamélorade-Amani). Ensuite, sa mère Araqatan-makas est la même que celle de Téquoride-Amani, tandis que le nom de son père, Arotanide, tout en ressemblant à Téritanide, père de Téquoridémami, est différent.

De plus, sur cette stèle, la formule de filiation maternelle est redoublée, ce qui est généralement interprété comme signalant un deuxième mariage. Tamalaqorade-Amani (ou Tamélorade-Amani) serait donc un demi-frère du roi Téquoride-Amani... ou une demi-sœur, car on ignore le sexe du défunt, le méroïtique ne connaissant pas de genre grammatical. Quant à son statut royal, il n'est pas certain. Les méroïticiens, Griffith le premier, ont généralement distingué les souverains par l'emploi de formules spécifiques, dites K et L, au lieu des habituelles A et B. Dans les formules de bénédiction qui concluent les textes funéraires méroïtiques, on appelle généralement Isis et Osiris à fournir aux défunts

de l'eau (formule A) et du pain (formule B). Mais dans les tables d'offrandes royales, c'est une qualité de pain particulière (formule K) et du lait (formule L) qui sont demandés aux dieux.

Or, il s'est passé à Méroé ce qui est arrivé dans de nombreuses civilisations : les prérogatives des souverains ont été peu à peu réclamées par le clan royal, puis par les puissants du royaume. C'est ainsi qu'en Égypte la pyramide, l'embaumement, les textes funéraires se sont étendus petit à petit de la personne du pharaon à la famille royale, puis à tous ceux qui en avaient les moyens. Dans le royaume méroïtique, les formules de bénédiction royales K et L se trouvent ainsi sur plusieurs tables d'offrandes du cimetière de Bégrawwiya Ouest où, depuis le III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., étaient enterrés les membres subalternes de la famille royale et peut-être, comme à l'époque napatéenne, les administrateurs de la région de Méroé.

Certains spécialistes, notamment Inge Hofmann, ont supposé que ces tables d'offrandes avaient été déplacées depuis le cimetière nord pour être réutilisées dans des enterrements tardifs. Considérés comme des souverains, ces défunts, Amanakhedoli, Mashaqadakhel, Patrape-Amani, Amanipilade, ont donc été ajoutés sur les listes royales publiées dans des ouvrages récents sur la simple foi de leurs formules funéraires. Certes, on a un exemple de tombe très tardive dans un cimetière privé de la ville de Méroé où, par superstition, le défunt s'est entouré de tables d'offrandes glanées çà et là dans les monuments voisins. Mais il paraît invraisemblable que l'on ait déplacé des tables d'offrandes depuis la nécropole royale dans le cimetière ouest, distant de près d'un kilomètre, alors que tant d'autres étaient disponibles dans les monuments ruinés de la même nécropole. De plus, certaines de ces tables d'offrandes retrouvées dans le cimetière ouest, d'après leur paléographie, datent de la même époque que les sépultures à proximité desquelles elles ont été retrouvées. Enfin, la plupart de ces souverains supposés sont à peu près contemporains de Téqoride-Amani, ce qui mènerait à une inflation considérable de rois en un espace de temps restreint, soit la seconde moitié du III<sup>e</sup> siècle. Il est donc plus rationnel et plus économique de penser que ces princes du cimetière ouest n'ont jamais régné, mais ont simplement adopté, à partir de cette époque, les formules auparavant réservées aux monarques.

Il est de même probable que le possesseur de la table d'offrande de Berlin trouvée dans la tombe de Téqoride-Amani soit, non un souverain, qui disposerait alors d'une sépulture propre, mais un demi-frère ou une demi-sœur du roi, peut-être enterré(e) à ses côtés. Dans les nécropoles provinciales, notamment à Karanóg, Saï, Sedeinga, il est courant que plusieurs membres d'une même famille partagent la même tombe. On trouve au Gèbel Adda, à Karanóg, des exemples de textes funéraires rédigés pour deux personnes, souvent des frères ou des sœurs. Il est également possible

que Tamalaqorade-Amani (ou Tamélorade-Amani) ait été une des épouses de Téquoride-Amani, conformément à la coutume pharaonique et napatéenne des mariages royaux consanguins.

## Les incursions des Noubas et l'expansion d'Axoum

On a longtemps avancé avec beaucoup de précaution que les tribus noubas et le royaume abyssin d'Axoum étaient à l'origine de la chute de Méroé, vers 350 apr. J.-C. La réanalyse des sources textuelles et archéologiques fait désormais de cette hypothèse une certitude. Toutefois, leur action destructrice commence à se faire sentir dès les siècles précédents. Les Noubas sont un ensemble de tribus nomades situées à l'origine dans le Darfour et le Kordofan. Sur le plan linguistique, leurs langues sont les plus proches du méroïtique, ce qui laisse supposer une ascendance commune entre le sixième et le troisième millénaire, probablement dans le bassin inférieur du Wadi Howar, à l'ouest de la boucle du Nil. L'établissement du puissant royaume de Kerma vers 2450 av. J.-C. les a vraisemblablement empêchés, lors de la dessiccation du désert occidental, de se réfugier comme les Koushites dans la vallée du Nil. On suppose qu'ils ont pu subsister dans le Kordofan entre le milieu du troisième millénaire et la fin du premier millénaire avant notre ère, une période où l'aridité de la région s'installe progressivement. Au quatrième siècle av. J.-C., les rois napatéens Harsiotef et Nastasen relatent des campagnes militaires dirigées contre les Makha (*Mh*), où l'on peut reconnaître les ancêtres des Noubas (voir chapitre 6, p. 156 sq.). Les Méroïtes, rappelons-le, utiliseront deux termes pour les désigner : un premier, neutre et précis, *Mho*, « Maghu » (napatéen *Mh*), dérivé du nom qu'ils se donnaient (que l'on peut reconstruire comme *Magur* ou *Magi*), et un second, péjoratif et imprécis, *Nob*, « Nouba », qui signifie en méroïtique « esclaves » et pouvait à l'occasion être employé pour d'autres populations. Les expéditions de Harsiotef et de Nastasen contre les Makha sont d'ailleurs des campagnes offensives et sans doute assez lointaines pour razzier bétail et main-d'œuvre servile.

Au début du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., les Noubas, selon le savant alexandrin Ératosthène, constituent un « grand peuple » (grec *mega ethnos*), une qualification où l'adjectif doit être interprété en termes de démographie. Ils vivent selon lui « en Libye », c'est-à-dire, d'après la tradition des géographes antiques, à l'ouest du Nil et non sur le territoire libyen actuel, et ce « depuis Méroé jusqu'aux méandres (du fleuve) ». Cette dernière précision doit être rectifiée ou du moins clarifiée. Il est en effet exclu que les Noubas aient pu prospérer dans la Bayouda entre Méroé et Napata, un territoire crucial pour les Méroïtes puisque les pistes reliant leurs deux capitales

y passaient. Il faut plutôt comprendre « entre la latitude de Méroé et celle de la grande boucle du Nil », c'est-à-dire dans la région du Wadi el-Melik qui, jusqu'à l'époque moderne, a servi de voie de passage privilégiée entre le Darfour, le Kordofan et le Nil. Toujours selon Ératosthène, ils sont « divisés en plusieurs royaumes », bien que la proximité de leurs langues supposent qu'ils ont dû longtemps former une unité ethnique. Dans les premiers siècles de notre ère, ils sont en tout cas dispersés sur un large espace entre l'ouest de la Basse-Nubie et la Gézira, au sud de Khartoum, à en juger par la localisation de leurs incursions.

La première mention connue des Noubas (*Nob*) dans les textes méroïtiques — si c'est bien eux et non de simples « esclaves » qui sont cités — se trouve au dos d'une statue d'Isis placée dans le temple d'Amon du Gébel Barkal et aujourd'hui conservée à Berlin. Elle est contemporaine du règne de Tanéyidamani, vers 170-150 av. J.-C. Le contexte du mot n'est pas clair mais la mention récurrente de l'« ouest » (*teneke*) et peut-être le verbe « tuer » (*ked-d*) laissent supposer qu'il s'agit d'opérations armées. Plus tard, au 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C., le contenu militaire ne fait pas de doute. Un support d'oriflamme du temple d'Amon de Napata, en forme de statuette de bronze, figure un ennemi ligoté, à la chevelure hérissée surmontée d'une longue plume. Sur son ventre est gravée l'inscription *qo qore Nob-o-l-o* : « Celui-ci est le roi des Noubas ». Au 1<sup>er</sup> siècle de notre ère, la table d'offrandes du *pesto* Khalalakharora, retrouvée à Faras, contient un passage où il apparaît que le vice-roi de Nubie a réprimé une attaque des *Mho* contre Koush, « tuant l'homme et asservissant la femme » (singulier à sens collectif), selon la phraséologie habituelle. Sur les tables d'offrandes de Basse-Nubie du III<sup>e</sup> siècle, les mentions de combats contre les Noubas se multiplient dans des passages biographiques, indiquant le nombre de chefs capturés ou tués. La stèle funéraire du vice-roi Abratoye (vers 270) contient un long paragraphe qui décrit ses campagnes en Basse-Nubie ou à Sedeinga : « Il a tué 50 Noubas [...] il a tué 40 chefs nobas. » Encore plus tard, à la fin du III<sup>e</sup> siècle, même la représentation d'une ambassade méroïtique à Philae, sur laquelle nous reviendrons, est prétexte à recenser les ennemis abattus. La figure du vice-roi Békemetéli y est ainsi légendée d'une inscription qui se termine par : « C'est le stratège du nome. Il a tué 537 Nobas. »

Bien entendu, c'est toujours le terme péjoratif *Nob*, « Nouba », qui est utilisé dans ces passages de teneur guerrière. Le terme neutre *Mho*, « Maghu », réapparaît peu après, et justement dans des circonstances plus diplomatiques, sur deux textes funéraires du début du IV<sup>e</sup> siècle. Une stèle de Faras commémore en effet un certain Maluwitara, dignitaire dont la généalogie mêle de hauts lignages de la même cité et de l'île de Saï. Son *cursus honorum* indique qu'il a par trois fois exercé la fonction

d'ambassadeur (*apote*), d'abord auprès de la contrée de Khalité, de localisation inconnue, puis auprès du pays des Maghu (apote *Mbeyo-se*) et enfin auprès des Romains. L'autre stèle, originaire du Gébel Adda, est contemporaine ou légèrement postérieure. Elle comporte un passage biographique qu'il serait encore périlleux de traduire mais où est assurée la mention d'un certain «Tarutikhi, roi des Maghu» (*Trotihi gore Mho-li-se-l*). Le nom de ce souverain comporte sans doute le verbe vieux-nubien *taru* «honorer». Il semble donc qu'à partir du iv<sup>e</sup> siècle, les Noubas aient passé un cap : ils n'étaient plus seulement des ennemis que l'on repoussait, mais un pouvoir établi avec lequel on était contraint de traiter. On ignore en revanche où se trouvait ce royaume nouba : sur les marches de l'État méroïtique ou déjà sur une portion de son ancien territoire ? L'acte final de cette irrésistible progression des Noubas sera, quelques décennies plus tard, le remplacement de l'administration méroïtique par leurs propres élites.

Méroé était non seulement menacée à l'ouest mais aussi à l'est, par l'ascension du royaume d'Axoum. Depuis probablement le deuxième millénaire avant notre ère, les peuples sud-sémitiques du Yémen avaient commencé à coloniser des portions de l'actuelle Éthiopie. Au viii<sup>e</sup> siècle av. J.-C., une première entité politique dite «pré-axoumite», le Da'mot, est fondée par des colons originaires du royaume de Saba dans le Tigray et en Érythrée autour des cités de Yéha et Wuqro. Vers le début de l'ère chrétienne est créé l'Empire d'Axoum qui mêle aux origines sudarabiques des éléments locaux et des influences hellénistiques, comme le montrent les langues dans lesquelles sont rédigées ses inscriptions, à savoir le sabéen, le guèze et le grec. Depuis le port d'Adoulis, au sud de l'actuelle Massaoua, en Érythrée, se développe un commerce transcontinental dont se fait l'écho un texte grec anonyme, le *Périple de la mer Érythrée*, qui recense les ports de la mer Rouge et de l'océan Indien. Axoum exporte des produits africains, notamment de l'ivoire et des animaux vivants, des épices, de l'encens et de la myrrhe. Il importe en grande quantité toute sorte de produits manufacturés originaires du monde méditerranéen et des Indes. Pour sécuriser ce commerce rentable et étendre leur pouvoir, les rois d'Axoum s'emparent aux iii<sup>e</sup> et iv<sup>e</sup> siècles de vastes portions de la côte et conquièrent de l'autre côté de la mer Rouge, dans l'actuel Yémen, les royaumes de Himyar et de Saba, d'où avaient émigré une partie de leurs ancêtres. Dans l'arrière-pays érythréen jusqu'à la frontière avec le royaume méroïtique, ils soumettent diverses tribus, dont les Bedjas, cousins des Blemmyes qu'avaient combattus les rois napatéens.

L'Empire d'Axoum est un pouvoir récent, beaucoup plus dynamique et ouvert sur le monde contemporain que le royaume de Méroé confiné sur la vallée du Nil et engoncé dans les traditions pharaoniques

millénaires. Le grec, la *lingua franca* du Moyen-Orient dans l'Antiquité tardive, est d'usage fréquent à Axoum, et c'est une des langues dans lesquelles sont inscrits les textes officiels. Le christianisme, en plein essor à cette époque, y est considéré avec bienveillance et deviendra au milieu du IV<sup>e</sup> siècle la religion d'État. Enfin, les rois axoumites introduisent un dispositif dont le royaume méroïtique s'était étonnamment passé, la monnaie. Il faudra attendre au Soudan la fin de la période médiévale pour qu'elle entre en usage, alors que l'Égypte l'avait déjà adoptée dès la domination perse. Les échanges se faisaient sur le principe du troc, bien qu'il existât des unités de référence basées sur un poids de métal précieux pour estimer la valeur d'une marchandise, comme le *chât* ou le *deben* dans l'Égypte antique. À Méroé, ces mesures étaient apparemment empruntées au voisin ptolémaïque.

Un graffiti méroïtique du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., inscrit sur un mur de la Grande Enceinte de Musawwarat par un chasseur, figure un lévrier attrapant un lièvre et ajoute ce commentaire optimiste : « Puisse ce chien me rapporter trois talents. » Bien qu'il s'agisse de talents de cuivre, la somme reste coquette. Le mot écrit *tlt* et prononcé /talanta/ est emprunté au grec *talanta*, « talents », et aussi attesté dans des inscriptions plus tardives. Mais ce procédé ne pouvait rivaliser avec la commodité qu'apportait l'existence d'une monnaie sonnante et trébuchante. Moins d'une trentaine de pièces ptolémaïques et romaines ont été retrouvées sur le territoire actuel du Soudan, ce qui indique bien que la monnaie, fût-elle importée, n'avait pas cours dans le royaume de Méroé. À Axoum en revanche, les premières pièces, en or, argent et bronze, sont frappées sous le règne du roi Endoubis, vers 270 apr. J.-C.

Mais le commerce axoumite avec le monde méditerranéen battait son plein bien avant cette introduction dont elle était plutôt une conséquence et permettait à l'Empire romain d'acquérir les produits convoités de l'Afrique par voie maritime, un chemin plus sûr et plus rapide que les pistes caravanières qui reliaient Méroé à l'Égypte. Cette concurrence est probablement l'une des causes du déclin des élites méroïtiques, tant royales que provinciales (sauf en Basse-Nubie), qui se devine par la taille et la qualité décroissante des monuments funéraires dans la nécropole royale de Begrawwiya Nord et les cimetières de Sedeinga. S'y ajoutait l'insécurité causée par les incursions et les raids des tribus noubas et blemmyes qui devait considérablement affecter les transports caravaniers. Enfin, la main-d'œuvre servile, que les rois de Napata et des premiers siècles de Méroé se procuraient aisément par des razzias sur les populations noubas, était plus difficile à acquérir, ces tribus étant apparemment plus belliqueuses et mieux organisées. Dans une économie fondée non sur un véritable commerce mais, comme en Égypte pharaonique,

sur la concentration des biens entre les mains des élites politiques et religieuses et leur redistribution vers la population, tous ces nouveaux développements ont eu un effet délétère qui explique la chute rapide du royaume de Méroé, affaibli, vers le milieu du IV<sup>e</sup> siècle.

## Les derniers souverains de Méroé

Nous disposons pour les derniers des monarques de Méroé, dont les règnes s'étendent sur une période de 70 à 80 ans avant la chute complète du royaume, de cinq pyramides (Beg. N. 24-27 et 51), d'une ancienne pyramide transformée en chapelle (Beg. N. 16) et de quatre noms, Aryesbokhé, Maloqorébar, Talakhide-Amani et Yesbokhé-Amani. Il est pour l'heure impossible de faire correspondre les trois derniers de ces noms avec des sépultures précises et d'établir entre eux une succession chronologique assurée.

Les tombeaux de cette époque correspondent à la partie sud du troisième rang de pyramides. Ils sont aujourd'hui réduits à de simples kôms de briques cuites et nous sommes limités aux descriptions et aux rares fac-similés des *Denkmäler* de Lepsius et de la publication des fouilles de Reisner. Aucun de leurs noms, sans doute peints et non gravés, n'a été conservé. La pyramide Beg. N. 51 est peut-être la première en date parmi elles. Le mur sud de la chapelle, reconstitué au musée de Boston, montre des reliefs de facture inégale, dont la meilleure partie présente le souverain sur le trône au lion, protégé par Isis et recevant une libation de lait versée devant lui par Anubis et Nephtys. La scène et ses détails attestent une nette influence de la chapelle du roi Tarékéniwal, tandis que la procession qui la continue à gauche est réalisée en simple relief incisé de manière assez grossière. Malheureusement, les cartouches gravés au-dessus du roi sont vides, probablement parce que les noms y étaient peints et ont été totalement effacés par l'érosion. Sur le mur sud, en partie effondré quand les relevés furent effectués, le roi est également assis sur le trône et reçoit l'hommage d'une procession de femmes conduite par une Candace aux larges épaules et aux seins tombants, porteuse d'une longue palme. Les fragments d'une table d'offrandes en faïence ont été retrouvés dans les décombres de la pyramide, mais l'inscription méroïtique partielle, qui cite la mère et le père d'un défunt, peut être datée sur des bases paléographiques et grammaticales du début du I<sup>er</sup> siècle de notre ère et ne correspondait pas originellement à cette sépulture.

La pyramide Beg. N. 24 a été brièvement décrite par Lepsius, peu avant son effondrement complet. Elle appartenait à un roi représenté sur le mur ouest de la chapelle effectuant une offrande face à Osiris assis en majesté. Les murs sud et nord figuraient, comme habituellement, le monarque



sur le trône au lion, sans qu'aucun autre détail ne nous soit parvenu. La pyramide Beg. N. 25 était mieux conservée lorsqu'elle fut fouillée par Reisner. C'est la plus grande du groupe et sa chapelle était précédée d'un portique. Un fac-similé de la publication des fouilles représente la scène du mur sud : un roi vêtu de l'habit tripartite et couronné de la calotte koushite, protégé par la déesse Isis, reçoit l'encensement d'un prince. On retrouve d'après les notes de Lepsius un décor similaire dans les restes de la chapelle de Beg. N. 27, totalement détruite lorsque Reisner arriva à Méroé. Le savant allemand note que, sur le mur nord, apparaît devant le roi une « grosse femme » représentée plus grande que tous les autres personnages. Il s'agit sans doute de l'épouse royale, devenue reine-mère à la mort du roi.

La pyramide Beg. N. 26 est justement celle d'une Candace, peut-être la même. Les restes de la chapelle la présentent assise sur le trône au lion, recevant l'hommage d'un prince qui tend d'une main l'encensoir vers ses narines, tout en effectuant une libation de l'autre main. La scène est légendée d'extraits de textes funéraires en hiéroglyphes égyptiens dont les bribes restantes semblent correctes, y compris à cette époque tardive (la dernière inscription dans cette écriture, totalement isolée, à Philae, date de 394).

La souveraine, sans doute la dernière des Candaces, pourrait être celle que cite une courte inscription latine retrouvée à Musawwarat sur un mur de la Grande Enceinte. Le bloc, détaché par Lepsius et rapporté à Berlin, était supposé avoir été détruit durant les bombardements de la Seconde Guerre mondiale. Heureusement, il fut récemment retrouvé dans les collections et publié à nouveau par le nubiologue Adam Łatjar. Ce document constitue la plus méridionale de toutes les inscriptions latines. Elle fut gravée le 15 avril d'une année inconnue par un certain Acutus, venu de Rome (*venit [a]b Urbe mense Apr. die xv*) et souhaite bonne fortune à la reine pour de nombreuses années (*Dominæ reginae in multos annos feliciter*). Selon cette nouvelle analyse, le texte date du début du IV<sup>e</sup> siècle au plus tôt, notamment en raison du comput simple des jours du mois et non plus calculé en calendes, nones et ides. La paléographie confirme une telle datation.

Les derniers ensembles funéraires de Bégrawwiya ne semblent pas témoigner d'une déliquescence du pouvoir central, bien que ni la taille des monuments, ni la solidité du bâti, ni la qualité des décors ne puissent rivaliser avec les fastes des siècles passés. Le nombre de pyramides conservées, cinq en tout, laisserait supposer de longs règnes si l'on pense qu'ils remplissent l'espace entre le règne de Téquoride-Amani et la chute de Méroé au milieu du IV<sup>e</sup> siècle. Il est donc possible que ces sépultures correspondent à la fin du III<sup>e</sup> siècle et au début du IV<sup>e</sup>, tandis que les souverains

des dernières décennies, en raison d'un contexte troublé, auraient éventuellement réutilisé des caveaux anciens. Nous verrons en effet que c'est probablement le cas du roi Aryesbokhé

Parmi les rares noms royaux qui nous ont été conservés pour cette époque, Maloqorébar et Talakhide-Amani sont associés dans le plus étonnant ensemble d'inscriptions méroïtiques du temple d'Isis à Philae. Dans la deuxième (et non la troisième, comme on le lit souvent) des salles de la colonnade orientale située entre les deux pylônes, a été grossièrement incisée la représentation d'une procession de dignitaires méroïtiques venus en ambassade à Philae. On se souvient que précédemment, en 252-253, le roi Téqoride-Amani avait dépêché sur l'île d'Isis un émissaire chargé de présents nommé Sasan. Mais alors que ce dernier avait pu bénéficier d'un excellent graveur pour exécuter avec soin une longue inscription en démotique, cette fois-ci les prêtres de Philae furent incapables de trouver un bon lapicide à mettre à la disposition de l'ambassade. Elle dut se contenter d'un des scribes de l'expédition pour inciser maladroitement, en deux défilés, les figures des dignitaires et les accompagner de légendes mentionnant leurs titres non plus en démotique, qu'il ne devait pas maîtriser, mais en méroïtique cursif. La paléographie indique la fin du III<sup>e</sup> siècle ou le début du IV<sup>e</sup>.

Au milieu d'une des deux processions est inscrit le plus long des textes qui ne décrit pas un personnage mais détaille les présents du pouvoir royal de Méroé aux dieux, particulièrement Isis et Osiris de Philae et de l'Abaton, le sanctuaire de l'île de Biggeh située immédiatement à l'ouest. Le texte indique au début les personnes royales qui ont commandité l'ambassade : « L'enfant Maloqorébar (et) le souverain Talakhide-Amani. » Les spécialistes du méroïtique ont longtemps débattu de ce passage, notamment parce que le premier éditeur du texte, Griffith, avait malencontreusement segmenté les mots de manière erronée. Il faut dire que le scribe antique avait utilisé une ponctuation assez parcimonieuse. En conséquence, au lieu de *qore Tlhidmni*, « le souverain Talakhide-Amani », Griffith avait découpé \**qore-t Lhidmni*, « celui du souverain, Lakhidamani ». Comme le terme « enfant », *tdxe*, qui désigne le fils ou la fille « enfanté(e) » par une mère, n'était pas encore bien analysé, le personnage de Lakhidamani se trouva considéré comme une reine, éventuellement une Candace, mère d'un roi nommé Maloqorébar, et fut ajouté comme tel sur les listes royales figurant dans les publications. En fait, c'est la découverte en 2012, par la mission soudano-canadienne dirigée par K. Grzymiski, d'une inscription de Méroé contenant clairement l'expression *Tlhidemni[i]qor* « le souverain Talakhide-Amani » qui a permis de confirmer le bon découpage du texte de Philae. Il s'agit là aussi d'un graffito tracé à la diable sur un bloc aujourd'hui détaché, situé derrière le sanctuaire du grand temple d'Amon, à proximité

de l'enceinte de la cité royale. Assez mal conservé, il contient au début un certain nombre de bienfaits (la vie, la force, etc.) demandés aux dieux pour le monarque, mais le reste du texte est obscur et souvent illisible.

La nouvelle segmentation du graffito de Philae ne résout pas, néanmoins, tous les problèmes. Qui est en effet Maloqorébar, qualifié d'« enfant » et précédant même le nom du souverain ? Son nom, signifiant peut-être « beau (*mlo*) est le garçon (*ar*) des souverains (*qoreb*) », le désigne comme un prince. Il semble que Talakhide-Amani, qui utilise à Philae comme à Méroé le titre de *qore*, « souverain », est bien un roi et non une reine. En cas de régence, l'enfant serait en effet désigné comme « roi » et sa mère comme « Candace », d'après les rares précédents dont nous disposons. Le nom même de Talakhide-Amani, de sens obscur, fait écho au nom Talakhamani signifie « il donne la victoire, Amon », que portait un roi napatéen sept siècles plus tôt. Il n'est pas impossible que Maloqorébar ait été un héritier attendu et fêté après sa naissance par une action de grâce à Isis de Philae, à qui fut envoyée une délégation. Sa position en tête de l'inscription s'expliquerait alors plus aisément. Toutefois, on ne peut être sûr qu'il ait jamais régné, son nom n'étant pas attesté ailleurs que dans le graffito de Philae.

Le dernier roi de Méroé dont le règne ait laissé des témoignages multiples est Yesbokhé-Amani. Son nom signifie « Amon l'a fait chef » ou « Amon règne en chef » et devrait sans doute être rectifié en Amani-Yesbokhé. Dans l'écriture égyptienne, les noms de dieux sont toujours placés au début des cartouches royaux par un procédé que l'on appelle « antéposition honorifique ». De plus, ces noms divins sont souvent rejetés, pour les mettre en valeur, au début de la phrase que constitue le nom royal, si bien qu'ils sont aussi au début de la forme oralisée. Ainsi, *R'-ms-s(w)*, « Ramsès », signifie « C'est Rê qui l'a engendré », avec emphase sur le nom du dieu. Sans ce rejet, le groupe devrait être oralisé \**Ms-R'-s(w)* selon l'ordre habituel de l'égyptien classique (verbe/sujet/objet). Mais cette emphase n'est pas systématique, si bien que l'on n'est pas toujours certain de la forme exacte à l'oral d'un nom royal : le successeur de Chéops est ainsi appelé Djedefrè ou Râdjedef. On dispose parfois de transcriptions en grec ou en babylonien qui permettent de rétablir l'ordre de prononciation. Ainsi, le nom de couronnement d'Amenhotep III, Nebmaâtrè, « Rê est possesseur de justice », est écrit *R'M3'.tnb*, mais la position exacte des éléments dans le groupe oralisé est assurée par la transcription babylonienne *Nimmuriya* connue par la correspondance diplomatique entre l'Égypte et le Levant. L'antéposition honorifique est également utilisée dans le royaume koushite lorsque les noms sont transcrits en égyptien, mais généralement pas lorsqu'ils sont écrits en méroïtique. Ainsi, Natakamani est écrit *Jmn-ntk* ou *Jmn-Ntg* en transcription

égyptienne, mais *Ntkmni* en écriture méroïtique, aussi bien hiéroglyphique que cursive. À l'imitation de l'égyptien, des phénomènes d'emphase sont également possibles, avec un rejet du sujet, non au début de la séquence mais à la fin, l'ordre syntaxique du méroïtique (sujet/objet/verbe) étant l'inverse de l'égyptien. Si l'on ajoute que l'écriture méroïtique hiéroglyphique se lit dans le sens inverse des hiéroglyphes égyptiens, on ne s'étonnera pas que les scribes aient pu être perdus. C'est ce qui doit expliquer que, pour le roi Yesbokhé-Amani, on ait deux versions : Yesbokhé-Amani sur deux de ses textes, Amani-Yesbokhé sur les deux autres, dont celle qui est probablement la dernière inscription rédigée en méroïtique hiéroglyphique pour un roi de Méroé. Figurant sur un lion de grès qui provient de Qasr Ibrim, elle a été récemment publiée par Jochen Hallof. Cette statue, retrouvée sur ce site par J. Plumley en 1966, a été transportée au musée de la Nubie à Assouan où l'on peut la voir aujourd'hui. Le texte, gravé assez maladroitement sous la crinière de l'animal, proclame : « C'est Amani-Yesbokhé, le souverain aimé d'Amon de Napata. »

La datation de ce monarque peut être précisée. Deux graffiti tardifs identiques à son nom ont été inscrits sur les murs du passage de la porte dite d'Hadrien à Philae, au-dessus de la représentation de Marc-Aurèle en pharaon. Le texte en méroïtique cursif, assez court, commence par « C'est le souverain Yesbokhé-Amani » et se termine par « il est sous la protection d'Isis ». Il s'agit très probablement d'une usurpation volontaire de l'image de l'empereur romain, d'ailleurs simplement légendé par le titre *Pt-ꜣ*, « Pharaon », dans un cartouche, comme souvent à époque tardive. L'occupation romaine avait officiellement cessé en 298 avec le retrait complet du Dodécaéchène. Les deux graffiti, si discrètement situés soient-ils, entérinent le passage de relais entre la domination romaine et la pleine suzeraineté méroïtique.

Aux deux inscriptions de Philae est venue s'ajouter récemment la table d'offrandes de ce roi par un heureux hasard, comme en réserve parfois la muséologie. Découverte en 1834 dans une chapelle de Begrawwiya Nord par Giuseppe Ferlini, l'aventurier de sinistre mémoire qui détruisit la pyramide de la reine Amanishakhéto pour y retrouver son fameux trésor de bijoux, elle fut rapportée à Bologne où elle passa longtemps pour anépigraphe, de mauvaises conditions de transport ou de conservation ayant depuis sa découverte effacé le texte cursif original. Mais une copie du décor dessinée par Ferlini a été retrouvée en 2002 par l'égyptologue italienne Paola Davoli et publiée avec la collaboration de Michael Zach. Ce fac-similé avait été réalisé soixante-dix ans avant le déchiffrement de l'écriture par Griffith, ce qui paradoxalement est à la fois une source d'erreur (certaines griffures dans la pierre ont été considérées comme partie des signes) et un gage

de fidélité (il n'y a pas eu d'interprétation à partir de signes connus). Or, la paléographie du texte montre des formes extrêmement évoluées, que l'on doit dater du IV<sup>e</sup> siècle de notre ère. On ignore en revanche dans quelle pyramide exactement Ferlini a retrouvé la table d'offrandes, mais, d'après ses vagues indications, ce serait l'une de celles que nous avons décrites ci-dessus, là où se situent les inhumations les plus tardives de la nécropole. Ce texte nous livre également des fragments des noms de sa mère, terminé par -Amani, «Amon», et de son père, Shebera[...]teli. Ce dernier, une fois de plus, n'est pas connu par ailleurs et il est donc possible que Yesbokhé-Amani ait appartenu à une lignée collatérale.

Ces éléments récents permettent de mieux cerner le règne de Yesbokhé-Amani. Il n'est pas impossible qu'il se soit déplacé en personne en Basse-Nubie. Le lion de Qasr Ibrim, bien que retrouvé hors contexte, dans une strate médiévale, devait orner à l'origine l'entrée d'un bâtiment palatial. Il présente en effet des similitudes frappantes avec ceux que les fouilles italiennes ont exhumés devant les portes du palais de Natakamani à Napata, et il est assez probable que l'inscription ait été gravée à la hâte sur une statue ancienne, peut-être pour honorer le passage du souverain. Son inhumation à Méroé indique que Yesbokhé-Amani tenait encore l'ensemble du royaume. La date du retrait des troupes romaines du Dodécaschène, ainsi que la paléographie tardive que présente sa table d'offrandes et la position de sa sépulture parmi les dernières de la nécropole royale permettent de placer son règne avec assurance dans les premières décennies du IV<sup>e</sup> siècle. Il fut sans doute le dernier souverain important de Méroé et précéda de peu la désintégration du royaume.

C'est toutefois un peu plus tard que nous situerions le règne d'Aryesbokhé. Nous avons vu précédemment que Reisner avait retrouvé dans la chambre funéraire de la pyramide Beg. N. 16 deux tables d'offrandes comportant des bénédictions de type royal. L'une était au nom d'Amanitaraqidé, l'autre commémorait un certain Aryesbokhé. L'hypogée de Beg. N. 16, pillé et ouvert, se situe juste sous la chapelle effondrée de la pyramide Beg. N. 36, si bien qu'il est plausible que l'une des deux tables en provienne. D'autre part, la substructure de Beg. N. 36 est d'un type plus récent que celle de Beg. N. 16. De même, les inscriptions des deux tables d'offrandes montrent d'importantes différences paléographiques, celle d'Amanitaraqidé étant la plus ancienne. Les spécialistes allemands Fritz Hintze et Inge Hofmann ont donc attribué Beg. N. 16 à Amanitaraqidé et Beg. N. 36 à Aryesbokhé. Une autre difficulté se présentait toutefois : la pyramide Beg. N. 16 a été reconstruite et une chapelle funéraire ménagée à l'intérieur même du monument, ce qui est sans précédent. Les pyramides méroïtiques étaient en effet pleines et les chapelles construites à l'extérieur,

adossées contre le mur est du monument. Pour contourner cette difficulté, on supposa que, lors de la construction de la pyramide Beg.N. 36, très proche de Beg. N. 16, au point que leurs deux descenderies sont situées sous le monument Beg. N. 36, la chapelle de la plus ancienne des deux pyramides avait été rasée et replacée à l'intérieur même du monument. Toutefois, on sait désormais que l'on ne restaurait pas les sépultures ruinées. Même aux temps glorieux d'Amanishakhéto, cette reine fit construire son imposante pyramide (Beg.N.6) sur les arases de celle d'Arnékhmani (Beg. N. 53), antérieure de deux siècles et sans doute effondrée depuis longtemps.

Il faut donc supposer que l'ensemble constitué par Beg.N.16 et 36 recouvre trois règnes, à savoir, dans l'ordre chronologique: le possesseur du monument originel de Beg.N.16, celui de Beg.N.36 et celui pour qui fut modifié Beg.N.16. Le premier nous paraît être, en raison de sa position initiale dans le second rang, le roi Amanakharéqérem, à la fin du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère. Le deuxième est probablement le possesseur de la première table d'offrandes, Amanitaraqidé, à la charnière des II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles. Le troisième est sans doute un défunt très tardif. La réutilisation inédite d'une ancienne pyramide comme chapelle funéraire est caractéristique d'une époque de troubles et d'une économie diminuée. Or, il se trouve que la deuxième table d'offrandes, celle d'Aryesbokhé, présente une paléographie très tardive, à dater vraisemblablement de la première moitié du IV<sup>e</sup> siècle, offrant des similitudes avec ce que l'on peut lire sur la table d'offrandes de Yesbokhé-Amani. Le texte est non seulement de type tardif mais sa gravure et même sa rédaction sont extrêmement négligées pour une inscription royale. Il manque par exemple une des deux bénédictions royales, celle qui demande à Isis et Osiris du lait pour le défunt.

Les noms de la mère et du père y sont peu lisibles: Amani[...] patidé pour la première, Téritédakhateye (?) pour le second. Ici encore, aucun des deux n'est connu par ailleurs et ne peut être identifié de manière certaine comme roi ou reine. Le redoublement de la formule de filiation maternelle semble indiquer, comme nous l'avons évoqué plus haut pour Tamélorade-Amani, un remariage de la mère. Contrairement à Tamélorade-Amani, il n'y a ici pas de raison de douter du statut royal du défunt. Son nom, qui signifie «Horus l'a fait chef» ou «Horus règne en chef», l'inclut bien dans une lignée royale, comme peu avant lui Yesbokhé-Amani (ou, mieux, Amani-Yesbokhé), où le dieu Amon est cette fois cité. Toutefois, un dernier écueil demeure concernant le défunt, à savoir le lieu où reposait sa dépouille. Le déplacement de sa table d'offrandes, de l'entrée de Beg.N.16 à la chambre funéraire de cette même tombe, ne fait pas de difficulté: il est dû aux effondrements et aux pillages. En revanche, le riche matériel de la première inhumation en Beg.N.16, ou du moins ce qu'il en restait,

a été retrouvé dispersé dans les appartements funéraires, ce qui laisse supposer que l'on n'ait pas procédé à une nouvelle inhumation, qui aurait normalement été précédée d'un nettoyage de la structure. Les rares ossements en Beg. N. 16 (deux mains ornées d'anneaux d'or et des fragments dispersés) ne sont d'aucun secours pour savoir si cet hypogée a reçu un enterrement secondaire, mais le désordre introduit par les pillages répétés ne permet pas d'écarter cette hypothèse.

## La chute du royaume de Méroé

La fin du royaume koushite n'est mentionnée dans aucun texte antique. Aucune source grecque, latine ou guèze ne nous a rapporté la date précise ou les circonstances exactes de la disparition du dernier État de type pharaonique. Il est toutefois possible de la placer de façon assurée entre 330 et 350 apr. J.-C. Le témoignage principal est une série de stèles rédigées en grec et en guèze (l'ancienne langue éthiopienne) et relatant les hauts faits du roi Ézana, le plus illustre des souverains axoumites et le premier à avoir embrassé la foi chrétienne. Dans toutes ces inscriptions, Ézana se présente comme « roi des Axoumites et des Himyarites, [...], des Bedjas et des Koushites (*Kasu*) ». Un premier récit, dont il existe trois versions, une en grec (DAE 4) et deux en guèze, l'une transcrite en écriture éthiopienne (DAE 7) et l'autre en écriture sudarabique (DAE 6), relate une campagne contre les Bedjas. Le roi y est décrit comme « fils d'Arès », version hellénisée du dieu axoumite de la guerre, Mahrem.

Un second récit, en guèze (DAE 11, voir encadré), semble dater du début de la conversion d'Ézana, puisqu'il évoque plusieurs fois le « Seigneur du Ciel » et une fois « le Seigneur de la Terre », un des titres les plus courants du dieu des chrétiens utilisé par la suite en Éthiopie. Le texte décrit une région où le pouvoir central méroïtique n'existe déjà plus et qui est désormais aux mains des Noubas, à l'exception de quelques enclaves encore tenues par les *Kasu*, c'est-à-dire les Koushites, contre qui Ézana engage également un combat victorieux. Un troisième texte, en grec, publié en 1970, évoque cette fois le Christ et la Trinité et atteste donc la conversion complète d'Ézana. Il y rapporte une campagne contre les Noubas qui, sur les marches occidentales de l'Empire, ont attaqué les tribus vassales du pouvoir axoumite. Il pourrait toutefois s'agir de la même que la précédente, qui évoque un *casus belli* similaire.

Ces stèles témoignent de la mainmise progressive des Noubas sur un territoire de Koush pourtant présenté dans la titulature initiale d'Ézana comme un des nombreux vassaux d'Axoum. Cette suzeraineté n'est pas une conséquence des combats contre les *Kasu* relatés

## Inscription d'Ézana, roi d'Axoum, sur sa guerre contre les Noubas et les Koushites

stèle DAE 11 formant le dos d'un trône, retrouvée à Axoum,  
traduction du texte guèze par Munro-Hay, 1991

« Par la puissance du Seigneur du Ciel qui, dans le firmament et sur la terre, détient le pouvoir sur toute chose, Ézana, fils d'Ella Amida, Bisi Halen, roi d'Axoum, de Himyar, Raidan, des Sabéens, de Salhin, de Tsiyamo, des Bedjas et des Koushites, roi des rois, fils d'Ella Amida, vaincu par l'ennemi. Que la puissance du Seigneur du Ciel, qui m'a fait roi et règne invincible pour l'éternité, fasse qu'aucun ennemi ne me résiste, qu'aucun ennemi ne me poursuive. Par la puissance du Seigneur de l'Univers, j'ai combattu contre les Noubas, alors que les peuples noubas s'étaient révoltés et que les Noubas se vantaient en disant : « Il n'osera pas franchir le Tekezé ! » Quand ils eurent opprimé les Mangourtos, les Hasas et les Baryas et quand les Noirs [les Noubas] combattirent les Rouges [Éthiopiens] et qu'ils eurent manqués à leur parole pour la seconde et la troisième fois et mis à mort leurs voisins sans pitié, qu'ils eurent rançonné nos messagers et les ambassadeurs que je leur avais envoyés pour les admonester et eurent pillé leurs biens jusqu'à leurs lances et enfin, quand aux nouveaux messagers que j'ai envoyés, ils répondirent sans les écouter par des refus, des mépris et des agressions, alors je me mis en marche.

Je partis par la puissance du Seigneur de la Terre et je combattis sur le Tekezé et le gué de Kémalké. Là, je les mis en fuite et les poursuivis sans repos pendant vingt-trois jours, pendant lesquels j'en massacrais partout où ils s'arrêtaient. Je fis les autres prisonniers et en tirai du butin. En même temps, ceux de mes gens qui étaient au combat ramenèrent des captifs et du butin. En même temps, j'incendiai leurs villages, aussi bien ceux de pierre que ceux de paille. Mes gens prirent leurs céréales, leur bronze, leur fer et leur cuivre, renversant les idoles dans leurs établissements, ainsi que leur grain et leur coton, et les jetèrent eux-mêmes dans la Seda [le Nil]. Beaucoup perdirent leur vie dans le fleuve, personne n'en sait le nombre. En même temps, mes gens percèrent et coulèrent leurs bateaux qui transportaient une foule d'hommes et de femmes. Je capturai deux officiels qui étaient venus comme espions, montés sur des chameaux, nommés Yesaka et Boutala, et le chef Angabene. Les nobles suivants furent mis à mort, à savoir Danako, Dagale, Anako, Haware. Les soldats avaient blessé leur prêtre Karkara et lui prirent un collier d'argent et une boîte en or. Ainsi tombèrent cinq nobles et un prêtre.



J'arrivai chez les Koushites (*Kasu*), les combattis et les fis prisonniers au confluent de la Seda [le Nil] et du Tekezé [en fait l'Atbara]. Le jour après mon arrivée, j'envoyai au combat les bataillons de Mahaza, Hara, Damawa (?), Falha (?) et Sera (?) le long de la Seda en remontant vers les cités aux murs de pierre et celles aux murs de paille. Leurs cités aux murs de pierre étaient Alwa et Daro.

Mes troupes les tuèrent et les capturèrent, jetèrent (d'autres) dans l'eau, puis revinrent saines et sauvées après avoir terrifié leurs ennemis et les avoir vaincus grâce au pouvoir du Seigneur du Ciel. Ensuite, j'envoyai les bataillons de Halen, Laken (?), Sabarat, Falha et Sera le long de la Seda en descendant vers les quatre villes de paille des Noubas et la ville de Negwes. Les villes des Koushites (*Kasu*) avec des murs de pierre que les Noubas avaient prises étaient Tabito (?), Fertoti. Et les troupes pénétrèrent sur le territoire des Noubas rouges et mes gens revinrent sains et saufs après avoir fait des prisonniers et du butin et tué par la puissance du Seigneur du Ciel.

Puis j'érigai un trône au confluent de la Seda et du Tekezé [le Nil et l'Atbara] en face de la ville aux murs de pierre qui s'élève sur la presqu'île [actuellement la ville d'Atbara]. Voyez ce que le Seigneur du Ciel m'a donné. Prisonniers: 214 hommes, 415 femmes, au total 629; tués: 602 hommes, 156 femmes et enfants, au total 758; en additionnant les prisonniers et les tués: 1387. Le butin s'éleva à 10560 têtes de bétail et 51050 moutons.

J'érigai un trône à Shado par la puissance du Seigneur du Ciel qui m'a aidé et m'a donné le pouvoir. Puisse le Seigneur du Ciel affermir mon règne et, de la même façon qu'il a vaincu mes ennemis pour moi, puisse-t-il continuer à le faire où que j'aie. Comme il a désormais conquis pour moi et a soumis à moi mes ennemis, je veux régner avec justice et équité, sans causer d'injustices à mes peuples.

Je mets ce trône que j'ai érigé sous la protection du Seigneur du Ciel qui m'a fait roi et de celui de la Terre qui le porte. Si quelqu'un se trouve l'arracher, le dégrader ou le déplacer, que lui et sa lignée soient déracinés et anéantis. Ils devront être bannis. Car j'ai érigé ce trône par la puissance du Seigneur du Ciel. >>>

◀ dans l'inscription DAE 11, puisqu'elle est déjà présente dans les récits de la guerre contre les Bedjas, antérieurs à la conversion du roi. En fait, Méroé avait déjà été prise par les Axoumites plusieurs années auparavant. En témoignent deux fragments de stèles en grec retrouvés dans les fouilles de la ville par Garstang puis par Shinnie. Seules quelques lignes incomplètes peuvent être lues, mais elles contiennent des détails éclairants. La première a préservé des bribes de titulature d'un « roi des Axoumites et des Himyarites », « [fils d']Arès », et des allusions à des pillages, à des rapt de jeunes femmes de haut rang, à un tribut et à une statue de bronze. La seconde devait appartenir à un trône votif inscrit, comme avaient l'habitude d'en ériger les rois d'Axoum dans les territoires vaincus, puisqu'elle comporte la mention de « ce trône ». Le dieu Arès y est également cité. Malgré le piètre état de conservation de ces inscriptions, elles permettent d'établir qu'avant la conversion d'Ézana une armée axoumite avait investi et pillé la capitale de Koush. Deux graffiti en guèze ont d'ailleurs été retrouvés sur une pyramide de Méroé (Beg. N. 2) et dans le temple de Kawa. En revanche, on ne sait s'il faut attribuer cette première campagne à Ézana avant sa conversion ou à un de ses prédécesseurs païens, Ouazebas ou Ousanas. L'absence de stèle au nom d'Ézana racontant cet épisode parmi celles, pourtant nombreuses, qu'ont mis au jour les fouilles du site d'Axoum incite à privilégier un roi précédent.

Le règne d'Ézana est imparfaitement daté. Ses stèles, à l'instar des textes royaux méroïtiques auxquelles elles ressemblent fortement, ne comprennent aucune indication calendaire. On ne possède à cet égard que la copie d'une lettre que lui a adressée l'empereur romain Constance II (337-361), s'inquiétant de l'orthodoxie doctrinale de Frumence de Tyr, précepteur d'Ézana, qui avait converti son élève au christianisme et était devenu par la suite le premier évêque d'Axoum. Mais la copie ne comportant pas de date, elle ne permet pas de préciser davantage la chronologie du règne d'Ézana et notamment de sa conversion. L'occupation axoumite de Méroé, si elle est bien le fait d'un de ses prédécesseurs, peut déjà avoir eu lieu aux environs de 330 et donc avoir précédé et favorisé l'invasion des Noubas.

Une autre date, malheureusement imprécise parce qu'issue d'analyses au carbone 14, situe l'établissement d'un premier royaume nouba dans la région de Méroé vers  $350 \pm 50$  (date calibrée). Sur le site d'el-Hobagi, situé au sud de Méroé, mais sur la rive gauche du Nil, l'archéologue français Patrice Lenoble avait repéré une nécropole d'élite post-méroïtique composée de grands tumuli. Deux d'entre eux (HBG III et VI) ont pu être fouillés entre 1985 et 1990, avant que les travaux s'arrêtent faute de moyens financiers. Ils ont révélé des inhumations princières accompagnées de sacrifices de bovins et d'un cheval et dotées d'un riche matériel : lances,

flèches et bols de bronze de très belle exécution. Tous ces artefacts sont clairement méroïtiques, mais l'abandon de la forme pyramidale, l'absence des monuments caractéristiques des sépultures koushites (chapelle et table d'offrandes) montrent que sur une culture matérielle méroïtique s'était greffée une nouvelle élite qui ne partageait pas entièrement les mêmes coutumes funéraires.

### **El-Hobagi,**

bol de bronze, tumulus

HBG III/1/135, musée

national, Khartoum,

SNM 26291 (REM 1222),

in Patrice Lenoble,

*El-Hobagi: une nécropole*

*de rang impérial*

*au Soudan Central,*

dir. Vincent Rondot,

Ifao, 2018.



Parmi les objets les plus significatifs se trouvait un bol de bronze sur lequel avait été gravée, dès sa fabrication, une inscription en hiéroglyphes méroïtiques, la plus tardive actuellement connue. Son étude par le présent auteur montre qu'il est vraisemblablement contemporain du prince enterré sous le tumulus HBG III où il fut trouvé en compagnie d'éléments qui ont permis la datation autour de 350 apr. J.-C. Les signes sont en effet proches de l'inscription de Yesbokhé-Amani sur la statue de lion de Qasr Ibrim (voir section précédente, p. 322 sq.), tout en étant à certains égards plus évolués. Mais surtout, le texte, qui décrit le dédicateur du bol comme « fidèle (?) au roi et au dieu », comprend deux séquences qui ne semblent pas méroïtiques. Elles livrent le titre et le nom du dédicateur en question, qui a offert au défunt le bol orné et y a fait inscrire son nom et ses titres, suivant en cela un usage méroïtique bien attesté. La comparaison avec les langues nubiennes et les noms des chefs noubas tués par Ézana dans la stèle DAE 11 suggère d'identifier ce dédicateur comme « le chef de Yaram, Galaya le Léopard », bien que cette traduction reste éminemment fragile. Le bol de bronze d'el-Hobagi témoigne d'un remplacement d'élite au sein d'une culture prestigieuse partiellement préservée, comme en a connu l'Égypte sous les Hyksôs puis sous les dynasties libyennes et koushite, ou la Chine sous les Mongols puis les Mandchous ■



# **hiéroglyphes africains**

à la recherche

de la langue perdue de Méroé

**Parmi tous les mystères** dont le royaume de Méroé est nimbé, sa langue est sans doute le plus tenace. Les textes existent, en grand nombre, mais beaucoup d'entre eux — et surtout les plus riches en informations, les chroniques royales — résistent en grande partie à la traduction depuis plus d'un siècle. Il est faux, comme on le lit parfois, que les inscriptions méroïtiques ne soient pas déchiffrées. L'écriture est en effet connue depuis les travaux de Griffith, entre 1907 et 1911, et seule la valeur de quelques rares signes (des unités de mesure) nous échappe. Le méroïtique appartient à ce petit groupe de langues anciennes, d'origine et de localisation diverses, dont l'écriture est connue mais la langue en grande partie ignorée. Il y voisine avec l'étrusque, le gaulois, le picte d'Écosse, le messapien de la région des Pouilles en Italie, etc. Toutes ces langues peuvent donc être lues, au sens le plus restreint du terme, car la valeur des signes est connue, mais la signification des mots nous échappe en grande partie, si bien qu'il est impossible de traduire l'ensemble des textes.

Il est également faux que le méroïtique soit une langue totalement obscure. On connaît un peu de vocabulaire et des pans non négligeables de la grammaire. La plupart des textes funéraires, qui constituent presque le tiers du corpus actuel, sont aujourd'hui bien compris. On sait même depuis quelques années à quelle famille linguistique appartenait le méroïtique, alors que cette énigme avait défié les chercheurs pendant un siècle. Malheureusement, aucune des langues apparentées n'est assez proche pour assurer une traduction aisée. Si le français était un idiome oublié, la connaissance de l'italien permettrait de comprendre assez vite des textes écrits en cette langue, mais la connaissance du russe, pourtant classé dans la même famille indo-européenne, serait d'un piètre secours pour le même exercice. C'est que, si la séparation de l'italien et du français s'est faite il y a un millénaire et demi, celle de l'italique (dont descendra le latin, puis le français) et du proto-slave (dont descendra le russe) remonte sans doute à près de quatre mille ans. Le groupe de langues le plus proche génétiquement du méroïtique, le nubien, s'en est séparé depuis à peu près le même espace de temps, ce qui explique leurs importantes différences.

## **Le déchiffrement de l'écriture méroïtique** une conquête britannique oubliée

En 2010 eut lieu à Londres, au British Museum, la douzième conférence internationale des Études nubienues. Assez curieusement, les Britanniques, qui ont en général un sentiment patriotique bien affirmé, laissèrent passer l'occasion de célébrer le centenaire du déchiffrement de l'écriture

méroïtique par leur compatriote Francis Ll. Griffith. Pourtant, comme nous allons le voir, cette découverte n'était pas un mince exploit, d'autres savants s'y étant essayés sans succès pendant près d'un demi-siècle. S'il a existé un « Champollion du méroïtique », c'est bien Griffith. Certes, il n'a pu, à l'aide de cette clef retrouvée, donner immédiatement accès à l'ensemble des textes, contrairement à son glorieux collègue français. Mais cette différence tient à la destinée des deux langues : l'égyptien avait subsisté sous la forme du copte, alors que le méroïtique avait disparu sans descendance. D'autre part, si des textes bilingues, comme la fameuse Pierre de Rosette, permettaient d'avoir une version grecque d'un texte égyptien, aucune inscription importante de ce type, juxtaposant au méroïtique soit le grec, soit l'égyptien, n'a été jusqu'à présent retrouvée. C'est ce qui rend d'autant plus admirable la prouesse de Griffith.

Contrairement à ce qui s'était passé en Égypte, on ne se souvenait même plus qu'il avait existé une langue et une écriture originales au temps de ces rois dont les pyramides se dressaient encore à Méroé. Il fallut attendre les voyages de quelques hardis explorateurs pour que le monde savant redécouvrit le méroïtique. Le premier relevé d'inscription fut effectué par l'architecte franco-allemand Franz Christian Gau en 1819 dans le temple de Dakka et apparut sans commentaires sur une planche de son ouvrage, *Antiquités de la Nubie ou Monuments inédits des bords du Nil, entre la première et la seconde cataracte*, publié en 1822. C'était l'année où Champollion déchiffrait les hiéroglyphes, et nul, pas même l'auteur de la *Lettre à M. Dacier*, n'accorda d'attention à cette ligne de signes incompréhensibles.

La même année parut à Londres, sous la plume des voyageurs britanniques George Waddington et Barnard Hanbury, un livre intitulé *Journal of a Visit to Some Parts of Ethiopia*, où figurait le relevé d'un graffito en cursive méroïtique de la salle hypostyle du temple de Soleb. Un commentaire laconique définissait l'inscription comme écrite « en caractères inconnus de nous, bien que ressemblant fortement à du grec ». Dans les mêmes années (1820-1822) eut lieu la conquête du Soudan par Ismaïl Pacha. Suivant de près l'armée turco-égyptienne du prince, le Français Frédéric Cailliaud visita un grand nombre de sites méroïtiques et copia cinq inscriptions qui parurent en 1826 dans le troisième tome de sa relation de voyage, *Voyages à Méroé, au Fleuve Blanc, au-delà du Fâzoql, dans le midi du royaume de Sennâr, à Sywah et dans cinq autres oasis, faits dans les années 1819, 1820, 1821 et 1822*. Il fut d'ailleurs le premier à reconnaître l'originalité de cette écriture (« caractères éthiopiens », c'est-à-dire, à l'époque, « soudanais »), mais cette assertion reposait sur l'intuition, puisque les études égyptologiques étaient alors dans leur enfance.

Ni Champollion, ni Rosellini, qui passèrent à Kalabcha et à Philae lors de leur expédition franco-toscane en 1828, n'accordèrent d'importance aux quelques textes méroïtiques inscrits sur les murs de ces temples : ils avaient déjà suffisamment de travail avec l'égyptien.

C'est avec le grand égyptologue allemand Richard Lepsius que fut enfin reconnue la civilisation de Méroé. Son œuvre prodigieuse, les *Denkmäler aus Aegypten und Aethiopien* [*Monuments d'Égypte et d'Éthiopie*], est le fruit d'une expédition de trois ans, de 1842 à 1845, le long de la vallée du Nil. L'ouvrage parut de 1849 à 1858. Les volumes V et VI, consacrés à la Nubie, comportaient, outre de nombreuses planches détaillant les monuments, cinquante-trois relevés d'inscriptions, qui allaient permettre à deux générations de savants d'exercer leur sagacité. Parmi les objets qu'il rapporta à Berlin figurait un grand reposoir de barque sacrée retrouvé à Ouad Ben Naga, non loin de Méroé, et qui avait la particularité de présenter les noms de deux monarques, la reine Amanitoré et le roi Natakamani, dans des cartouches séparés inscrits en hiéroglyphes égyptiens et en hiéroglyphes méroïtiques. Ce monument allait dans les années qui suivirent jouer un grand rôle dans les tentatives de déchiffrement. Lepsius avança déjà un certain nombre d'observations et d'hypothèses dont plusieurs frappent par leur clairvoyance : « D'un usage plus courant et commun que les hiéroglyphes, existait en ce temps une écriture démotique éthiopienne [la cursive méroïtique], dont les tracés ressemblent au démotique égyptien, bien qu'elle utilise un alphabet au nombre de signes très réduit, consistant en 25 à 30 caractères. Cette écriture se lit pareillement de droite à gauche, mais les mots y sont séparés de manière constante par deux points marqués. [...] Le déchiffrement de cette écriture, au terme d'une étude précise, ne sera peut-être pas difficile et devrait alors nous livrer les premiers sons de la langue éthiopienne parlée ici. » (Lepsius 1952 : *Briefe aus Aegypten, Aethiopien und der Halbinsel des Sinai*. Lettre du 22 avril 1844, écrite des pyramides de Méroé).

En revanche, un certain nombre de suppositions devaient se révéler fausses : ainsi Lepsius n'était-il pas convaincu en 1844 que l'écriture hiéroglyphique fût autre chose qu'une imitation des hiéroglyphes égyptiens à but uniquement décoratif. Il croyait également que le vieux-nubien, la langue des royaumes chrétiens médiévaux du Soudan, dont il avait pu observer quelques inscriptions à Soba et à Musawwarat, était au méroïtique ce que le copte était à l'égyptien, et il affirma d'ailleurs dans un premier temps que la langue de Koush était l'ancêtre du nubien moderne. Aussi consacra-t-il beaucoup de temps à étudier cette langue, dont il publia une des premières grammaires quelques décennies plus tard. Curieusement, une autre hypothèse de filiation apparaît dès 1844 dans une lettre datée du 24 novembre, donc peu de temps après la première :

les Bedjas, peuple nomade vivant le long de la mer Rouge, seraient les descendants des Méroïtes. En 1880, dans la préface de sa *Nubische Grammatik*, il revint à cette dernière opinion et soutint plus clairement que la langue bedja avait dû être celle de l'Empire de Méroé. Malheureusement il n'en donna aucune justification, bien qu'il soit possible que ce changement d'opinion ait été dû à une recherche jamais publiée sur les inscriptions qu'il avait recueillies. Malgré ces quelques approximations, on peut assurément saluer en Lepsius le génial précurseur du déchiffrement de l'écriture méroïtique. Tous ceux qui lui succédèrent dans cette étude, Griffith inclus, utilisèrent avec profit ses relevés et ses observations.

La prédiction de Lepsius, selon laquelle le déchiffrement ne serait peut-être pas difficile, ne se réalisa pas tout de suite. Plusieurs grands noms de l'égyptologie ou de l'orientalisme s'y essayèrent en vain pendant des décennies. Derrière les apparences policées des échanges savants, on devine combien était vive la concurrence entre les chercheurs pour savoir qui apporterait à son pays la gloire d'un second déchiffrement, après celui des hiéroglyphes égyptiens que Champollion avait mené victorieusement pour l'honneur de la France. Une première tentative, à partir des noms royaux, fut conduite par l'Anglais Samuel Birch en 1868. Mais une mauvaise lecture des hiéroglyphes égyptiens, de graphie particulière, contenus dans le cartouche du roi Natakamani sur le reposoir de barque de Ouad Ben Naga, ainsi qu'un rapprochement erroné avec l'amharique, langue principale de l'actuelle Éthiopie, l'empêchèrent d'aller plus avant.

Après lui, le grand démotisant Heinrich Brugsch publia le résultat de ses recherches sur le sujet en deux articles qui parurent en 1887 dans la même livraison du *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, dont il était le rédacteur, sous le titre encore trop ambitieux d'*Entzifferung der meroitischen Schriftdenkmäler* [Déchiffrement des inscriptions méroïtiques]. Un bon nombre de ses hypothèses étaient pourtant d'une grande justesse. Il comprit, contrairement à Birch, que certains hiéroglyphes s'écartaient du modèle égyptien et étaient eux-mêmes sujets à de fortes variations graphiques. Il réduisit en conséquence à 23 le nombre des signes hiéroglyphiques méroïtiques, ce qui correspondait à leur décompte exact, même s'il y arrivait par un ajout et un oubli. Il prédit justement que le nombre des signes cursifs devait être équivalent. Il donna une translittération correcte de douze des hiéroglyphes, et repéra l'article *-l*. En revanche, il crut que le sens de lecture des signes était le même qu'en égyptien, c'est-à-dire que les êtres animés regardaient vers le début de la ligne. Il limita le champ de ses investigations à l'écriture hiéroglyphique, ce qui ne représentait qu'un petit nombre d'inscriptions, souvent lacunaires. Enfin, reprenant



les premières théories de son maître Lepsius, il s'efforça de retrouver dans le nubien moderne les traces du méroïtique, ce qui ne pouvait que l'entraîner dans une impasse. Au terme de cette étude liminaire, il annonça la parution imminente d'un ouvrage consacré à ce déchiffrement, qui inclurait l'examen de la cursive. Il est fort possible que ce n'ait été qu'une stratégie destinée à décourager les autres chercheurs, comme Reinisch et Dümichen, qui avaient commencé à travailler dans ce domaine. Certains points de la démonstration de Brugsch montrent en effet qu'il ne s'était pas encore intéressé à la cursive. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage ne parut jamais et les articles de 1887 ne connurent pas de suite, pas plus d'ailleurs que les recherches de ses rivaux.

Dix ans plus tard, Adolf Erman reprit les travaux de Brugsch, et proposa dans un article de 1897 quelques équivalences supplémentaires. Certaines étaient judicieuses, mais d'autres constituaient un recul par rapport à Brugsch, puisque Erman introduisait dans l'écriture méroïtique des déterminatifs, signes idéographiques connus en égyptien pour encoder la catégorie sémantique des mots. Il ne s'engagea pas, contrairement à son prédécesseur, dans une discussion des rapports du méroïtique avec le nubien, mais proposa très justement de voir dans les transcriptions des noms royaux de la XXV<sup>e</sup> dynastie les précurseurs de l'écriture hiéroglyphique méroïtique.

La fin de l'insurrection mahdiste au Soudan et l'établissement d'un pouvoir colonial britannique avaient entre-temps permis la reprise des activités archéologiques. Les fouilles de John Garstang à Méroé mirent au jour un certain nombre d'inscriptions qui venaient s'ajouter à celles que Lepsius avait reproduites dans ses *Denkmäler*. En Basse-Nubie, l'archéologue David Randall-MacIver découvrit à Shablul, puis à Karanóg, plus d'une centaine de textes funéraires. Tout ce nouveau matériel exigeait un spécialiste. Or, peu de temps auparavant, le grand orientaliste Archibald H. Sayce, qui avait déjà avec quelque succès étudié les inscriptions hitites et hourrites, commença à s'intéresser à l'écriture méroïtique et travailla dans la lignée d'Erman. Comme l'article d'Erman, la contribution de Sayce constituait plutôt un recul par rapport aux articles de Brugsch. Le savant y multipliait par deux le nombre des hiéroglyphes. Bien qu'il eût admis le principe du sens de lecture opposé à l'égyptien, exposé par Griffith dans *Areika* dès 1909, il n'offrait de transcription correcte que pour huit signes, et approximative pour cinq autres. Surtout, il n'était toujours pas question des inscriptions en cursive, qui auraient pourtant permis de multiplier le nombre des équivalences. Il eut la malchance que le résultat de ses recherches non seulement coïncidât avec la publication des premières lectures de Griffith, mais parût, comble d'infortune, dans le même ouvrage édité par Garstang en 1911, *Meroë, the City of the Ethiopians*.


Bien qu'il n'eût pas encore atteint les plus hauts rangs de l'université, Francis Llewellyn Griffith (1862-1934) était sans conteste à cette époque le plus brillant philologue de Grande-Bretagne dans le domaine égyptologique. Ses travaux sur le démotique et l'hiéroglyphique anormal avaient fait de lui en quelques années l'un des meilleurs spécialistes mondiaux des écritures égyptiennes tardives. Randall McIver lui confia dès 1907 la publication des premiers textes découverts à Shablul lors de son expédition en Nubie. Bientôt, les fouilles de Karanóg livrèrent une abondante moisson de stèles et de tables d'offrandes, qui, ajoutées à celles de Shablul, doublèrent en quelques mois le nombre d'inscriptions méroïtiques connues. En 1909 parut *Areika*, le premier volume détaillant les nouvelles découvertes effectuées en Nubie. Dans le chapitre IX, intitulé *Meroitic Inscriptions*, Griffith exposait les premiers résultats de ses recherches. Il y récapitulait les analyses de ses prédécesseurs et surtout y donnait déjà, avec une amorce de paléographie, la liste exacte des signes cursifs. L'inventaire des hiéroglyphes n'était pas encore au point et comportait huit signes surnuméraires, mais quinze équivalences, toutes justes, entre les écritures cursive et hiéroglyphique y étaient déjà indiquées. Le sens de lecture des hiéroglyphes, inverse de celui des Égyptiens, était clairement défini et constituait à lui seul une avancée décisive. Le chapitre se terminait par un exposé des parentés possibles du méroïtique, où Griffith rejetait, pour des raisons tant philologiques qu'historiques, la filiation du nubien avec la langue de Koush. Les douze pages de ce court exposé levalent tous les obstacles qui avaient jusque-là empêché les progrès : le sens de lecture des hiéroglyphes, l'absence d'étude de la cursive et la fixation sur un hypothétique héritage nubien.

L'*Egypt Exploration Fund* ne s'y trompa pas, qui misa à son tour sur Griffith, et lui permit en 1909 de visiter les riches collections berlinoises ramenées par Lepsius, puis de partir copier sur place, en Égypte et au Soudan, toutes les inscriptions disponibles. Ces relevés, étudiés et publiés en un temps record, devaient fournir la matière de deux volumes intitulés *Meroitic Inscriptions*. Enfin, en 1910, John Garstang mit entre ses mains pour publication les photographies et les relevés des textes découverts durant ses fouilles à Méroé. L'étonnante acuité d'esprit et l'impressionnante puissance de travail de Griffith lui permirent d'avancer rapidement et de mener de front toutes ces lourdes tâches. La publication des inscriptions de Méroé était sous presse en octobre 1910. *Les Meroitic Inscriptions I* et *Karanóg* furent envoyés à l'imprimeur en novembre 1910, les épreuves étant révisées et enrichies entre le printemps et l'automne de l'année suivante. Dès le début de cette année 1911 parut dans la revue allemande *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, qui avait déjà accueilli les tentatives de déchiffrement de Brugsch et de Erman, un bref article de deux pages :

*A Meroitic funerary text in hieroglyphic*, où Griffith démontrait qu'il « tenait l'affaire », pour reprendre la célèbre formule de Champollion. Le savant britannique donnait en effet une analyse de la table d'offrandes de Takideamani (REM 0060), le seul exemple alors connu d'épithaphe en écriture hiéroglyphique, rapporté à Berlin par l'expédition prussienne. L'article débutait par un hommage aux travaux de Lepsius, suivi — *in cauda venenum* — de quelques lignes où Griffith s'étonnait qu'une pièce aussi capitale pour le déchiffrement n'eût pas été publiée dans les *Denkmäler*. Suivait une reproduction du texte hiéroglyphique, puis une transcription en cursive qui n'avait d'autre utilité que de montrer l'ampleur des avancées de Griffith sur les deux formes de l'écriture méroïtique. Enfin, une brève analyse du contenu, donnant le nom des divinités invoquées, celui du défunt et de ses parents, prouvait, si besoin en était, que le déchiffrement était complet, et que le travail sur le lexique était déjà bien entamé.

Effectivement, l'année 1911 vit la publication des trois volumes en préparation : *Karanóg*, les *Meroitic Inscriptions I* et le chapitre de *Meroë* consacré à la transcription des textes méroïtiques. Cette dernière contribution, écrite rapidement, n'offrait que peu d'études approfondies des textes et fut surtout pour Griffith l'occasion de prouver la justesse de son déchiffrement. De leur côté, les *Meroitic Inscriptions I*, qui avaient bénéficié d'un plus long mûrissement, livraient de nombreuses analyses, notamment lexicales, où Griffith, revenu de ses premières théories, proposait divers parallèles nubiens. Mais c'est dans *Karanóg*, le plus achevé des trois volumes et le premier à paraître, qu'il déployait toute la mesure de son génie. Les trois chapitres d'introduction constituent en effet une synthèse sur la langue et l'écriture méroïtique à laquelle, aujourd'hui encore, il n'y a rien ou presque à changer. Les données qui lui avaient permis le déchiffrement sont tout d'abord exposées avec une grande clarté en une série d'équivalences avec l'égyptien, le copte et le grec. Le deuxième chapitre, consacré à l'étude de la paléographie, définit les trois styles de cursive (archaïque, transitionnel, tardif), en un classement qui fait toujours autorité. Le troisième chapitre résume les données phonologiques, lexicales et grammaticales que Griffith avait réunies en quatre ans de labeur acharné. Là encore, il y a peu à rectifier, et ces quelques pages constituent toujours le noyau de notre connaissance — partielle — des structures de la langue. La majeure partie de l'ouvrage est constituée d'une lecture des textes funéraires de *Karanóg* et de *Shablul*, et d'une étude serrée des éléments récurrents dont ils sont composés : invocation, nomination et description du défunt, bénédictions finales. L'ouvrage se termine par l'Index *C* qui énumère quelque six cents mots et expressions, parfois traduits, et qui reste une référence capitale pour l'étude du lexique méroïtique.

L'année suivante parut le second tome des *Meroitic Inscriptions*, comportant les textes originaires de la région entre Napata et Philae. Cet ouvrage, plus abouti encore que le précédent, offrait des analyses prometteuses et se terminait par un index de huit cents séquences méroïtiques.

Griffith, bien que lucide sur l'ampleur de la tâche qui restait à accomplir, se montrait cependant optimiste pour la suite: « Tout cela en est encore à un stade initial. Même dans l'alphabet, les voyelles restent extrêmement obscures et, parmi les consonnes, la valeur attribuée à la lettre  est sans doute encore incertaine; pour ce qui est du vocabulaire méroïtique, à l'exception des noms de personnes et de lieux et des termes empruntés à l'égyptien, presque rien n'est connu. Mais on peut espérer que le matériel présenté ici a été vérifié, classé et étudié, au point qu'une étincelle supplémentaire suffirait à y apporter promptement toute la lumière. Si des yeux neufs, ceux de déchiffreurs aguerris ou de savants experts en langues d'Afrique du Nord, voulaient s'y exercer, les secrets du méroïtique devraient bientôt être percés. » (Griffith 1911, *Karanóg*, Preface, p. vi)

Dans les années qui suivirent, Griffith travailla sans relâche à la traduction du méroïtique. Il s'attela notamment à l'étude du vieux-nubien, la langue écrite des royaumes chrétiens médiévaux, et publia en 1913 *The Nubian Texts of the Christian Period*, œuvre qui devait rester pendant quinze ans la meilleure synthèse de cette langue. Il lui fallut cependant admettre que ce n'était pas là la clef du problème, car les deux idiomes différaient trop. Les résultats de ses travaux sur le méroïtique proprement dit parurent en quatre articles intitulés *Meroitic Studies* dans la revue britannique *Journal of Egyptian Archaeology* en 1916 et 1917. Une certaine amertume les marquait, Griffith se désolant que les progrès vers la traduction soient si lents, mais ces quelques pages permettaient de nouvelles avancées dans l'étude des chiffres, de la phonologie, des structures verbales et du contenu des stèles royales. Cependant, la carrière brillante de Griffith continuait. Il devait mener de front un enseignement universitaire au *Queen's College* d'Oxford, une activité éditoriale intense, la rédaction d'innombrables articles et rapports, ainsi que plusieurs directions de fouilles en Égypte et au Soudan. Cette besogne incessante, ajoutée à sa déconvenue face à la lenteur des progrès, explique qu'il ait si peu publié sur le méroïtique après la Première Guerre mondiale, se limitant à quelques articles dans le *Journal of Egyptian Archaeology*.

Certains témoignages, comme celui-ci, rapporté par Bryan Haycock en 1978, font amèrement regretter qu'il n'ait pu poursuivre une tâche qu'il avait si brillamment débutée: « Griffith pensait que, s'il pouvait se concentrer seulement sur le méroïtique pour cinq ans de plus, il en savait assez pour résoudre la plupart des problèmes qui s'y posaient,

mais il lui fallait consacrer beaucoup de temps à organiser et à financer son projet favori, les fouilles d'Oxford en Nubie à Sanam, Faras et Kawa, ainsi qu'à s'occuper de sujets purement égyptologiques, puisqu'il était reconnu comme le principal expert de sa génération sur l'héroglyphique et le démotique, et des collègues, pensant bien faire, accumulaient sur lui des masses de textes nouveaux, sans comprendre l'importance bien plus grande de ses travaux sur le méroïtique. »

## Les études méroïtiques de Griffith à nos jours

Entre la fin des travaux de Griffith et le milieu des années 1950, les études méroïtiques ne suscitèrent plus grand intérêt. Seuls sont à noter la publication des graffiti du temple de Kawa par M. F. L. Macadam, disciple de Griffith, et les travaux très contestables d'un linguiste autrichien, Ernst Zyhlarz. Depuis l'échec de la comparaison avec les langues nubiennes, l'avis général était que le méroïtique appartenait à la famille afro-asiatique (dite aussi chamito-sémitique), comme l'égyptien ancien, les langues berbères et sémitiques et celles de la Corne de l'Afrique, aujourd'hui appelées couchitiques (bedja, afar, somali, etc.). C'est plus spécifiquement à ce dernier rameau que l'on reliait la langue de Koush et cette hypothèse explique le nom de « couchitique » (tiré de « Koush ») toujours utilisé pour cette famille, bien que l'on sache maintenant que cette filiation était inexacte. C'est à partir de cette parenté supposée que Zyhlarz étudia le méroïtique, n'hésitant pas à distordre les données pour les faire coïncider avec les parlers couchitiques. C'est ainsi qu'il proposa de distinguer un genre grammatical en méroïtique, alors que Griffith avait démontré depuis longtemps qu'il n'en existait pas.

En 1955, un nouveau venu sur ce terrain, Fritz Hintze (1915-1993), professeur d'égyptologie à l'université Humboldt de Berlin-Est, fit paraître une réfutation des thèses de Zyhlarz, intitulée *Die Sprachliche Stellung des Meroitischen* [La position linguistique du méroïtique]. Dans ce premier travail où se manifestait déjà une grande maîtrise du sujet, Hintze prouvait l'absence de genre en méroïtique, analysait les formes verbales des bénédictions finales des textes funéraires et affirmait l'originalité de la langue, isolée selon lui parmi les grandes familles linguistiques africaines. Il ne devait jamais démordre de cette opinion, attaquant systématiquement les affiliations diverses que l'on proposa par la suite. Puisqu'on ne pouvait selon lui espérer quelque progrès de la méthode comparative, Hintze privilégia l'analyse interne de la langue. En 1963 parut dans les *Mitteilungen des Instituts für Orientforschung* un essai de trente pages : *Die Struktur der "Deskriptionssätze" in den meroitischen Totentexten* [La structure des « phrases de description » dans les textes funéraires méroïtiques] qui demeura durant quarante ans

un bréviaire pour les méroïtisans. L'article traitait en effet des propositions qui indiquent dans les épitaphes la position sociale du défunt, et les classait selon la présence d'un nom propre, d'un génitif, d'un locatif, d'un terme de parenté et de leurs combinaisons. Si les principes syntaxiques exposés par Griffith n'étaient pas fondamentalement améliorés, la présentation des données fournissait aux chercheurs une noria d'exemples dûment translittérés, vérifiés et augmentés de textes découverts peu auparavant. Une liste de mots transcrits en caractères romans, donc beaucoup plus accessible et maniable que les index en écriture méroïtique de Griffith et de Macadam, figurait en annexe. Par la suite, Hintze publia de nombreux articles et contributions orientés dans le même sens, la recherche des structures syntaxiques. Il fut également le premier à démontrer que l'écriture méroïtique n'était pas un « alphabet », fût-il défectif comme le supposait Griffith, mais un alphasyllabaire semblable dans ses principes aux écritures indiennes, un point sur lequel nous reviendrons. Toutefois, l'apport des travaux de Hintze sur le plan sémantique, c'est-à-dire vers une traduction des textes, était décevant. Ses méthodes furent reprises, de manière moins rigide, par Inge Hofmann, professeur à l'université de Vienne, qui privilégia une approche multi-contextuelle, conjuguant dans ses études de textes méroïtiques l'analyse structurelle héritée de Hintze et celle du contexte archéologique, historique et culturel des inscriptions. Elle publia entre 1967 et 1993 plus d'une soixantaine d'articles et de monographies consacrées à la culture et à la langue méroïtiques, dont un petit volume paru en 1981 et intitulé *Material für eine meroitische Grammatik* [Matériel pour une grammaire méroïtique], qui reste encore aujourd'hui une référence en ce domaine.

Avec la campagne de sauvetage des monuments de Nubie lancée par l'Unesco en 1960 et qui dura jusqu'à l'ennoïement de la région sous les eaux du lac de retenue du barrage d'Assouan en 1964, les études méroïtiques, devenues depuis la mort de Griffith une spécialité germanique, prirent une dimension internationale. De nombreux sites de Nubie furent en effet fouillés et plusieurs livrèrent des inscriptions méroïtiques en grand nombre, suscitant l'intérêt de nouveaux chercheurs. On citera ainsi le Canadien Bruce Trigger et l'Américain Nicholas B. Millet, l'Espagnol Martin Almagro, les Russes Isidor Katznelson et Youri Zawadowski, le Soudanais Abdelgadir Mahmoud Abdalla. En France, une entreprise de longue haleine, le catalogage complet de tous les textes méroïtiques, publiés jusque-là dans des monographies et articles dispersés, fut lancé en 1959 par le professeur Jean Leclant et André Heyler, sous le nom de *Répertoire d'épigraphie méroïtique* (en abrégé *REM*). Ce projet bénéficia, ce qui était une première dans l'étude des langues anciennes, du secours des techniques informatiques alors naissantes.



**Montant de porte**

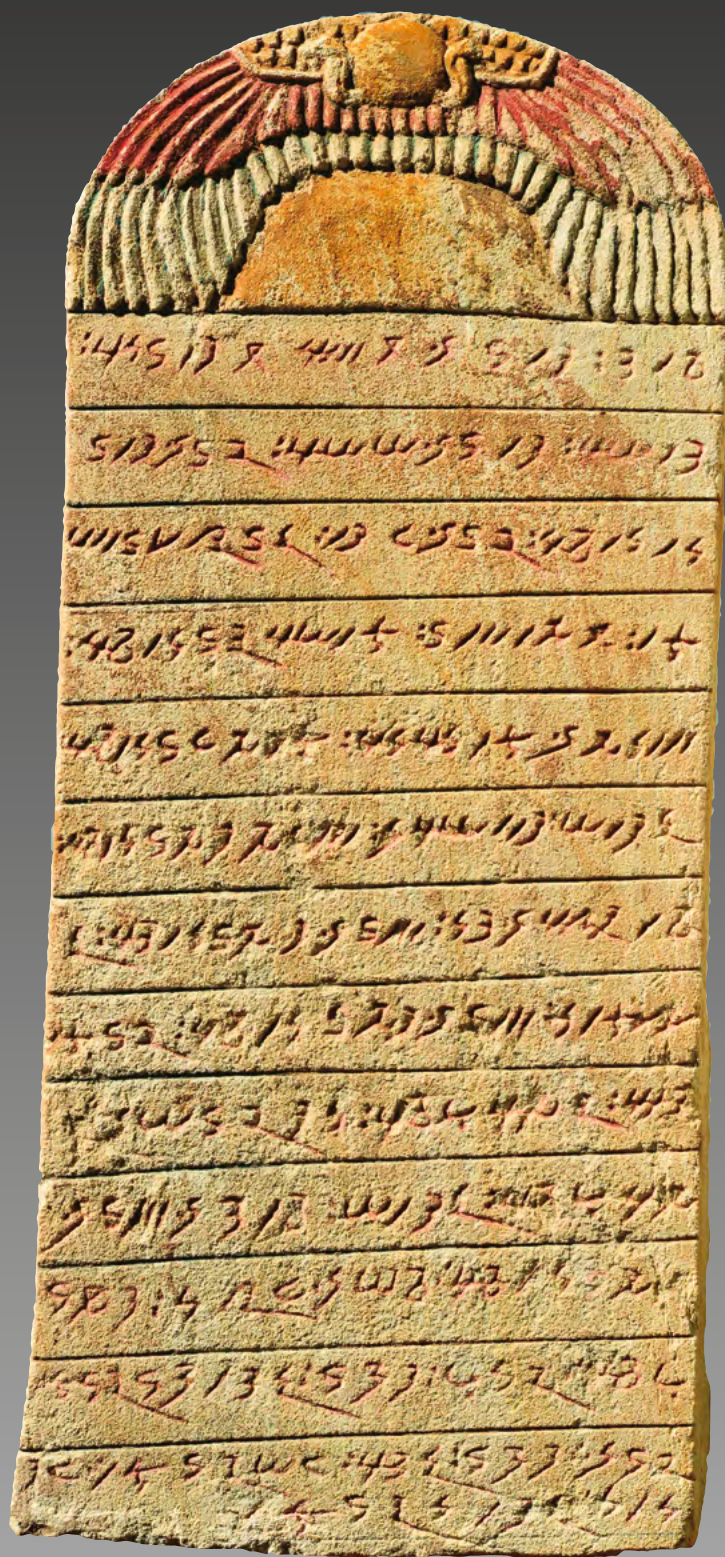
de chapelle funéraire

figurant la déesse Maât.

Nécropole méroïtique

de Sedeinga, fouilles

de décembre 2016.



**Stèle funéraire**

de la dame Ataquéloula.

Nécropole méroïtique

de Sedeinga, fouilles

de décembre 2016.



◀ Bien que Hintze eût banni les recherches sur la famille linguistique du méroïtique, affirmant longtemps que la langue était isolée en Afrique, puis, vers la fin de sa vie, que les conditions n'étaient pas réunies pour trancher en faveur de telle ou telle famille, les progrès trop lents de la traduction des textes incitèrent les chercheurs à mieux explorer cette piste. La filiation afro-asiatique (chamito-sémitique) chère à Zyhlarz avait été battue en brèche par Hintze dès 1955 et offrait peu de vraisemblance. En 1958, dans un court article intitulé « The Present State of Meroitic Studies », l'africaniste Werner Vycichl proposait de chercher du côté des langues subsahariennes.

Or, en 1963, le linguiste américain Joseph H. Greenberg fit paraître un ouvrage capital, *Languages of Africa*, qui regroupait toutes les langues d'Afrique en quatre superfamilles (ou phylums) : l'afro-asiatique (que les francophones appellent souvent chamito-sémitique), le Niger-Congo (les langues apparentées au groupe bantou, depuis le Sénégal jusqu'à l'Afrique du Sud), le khoïsan (langues « à clics » d'Afrique australe) et le nilo-saharien. Dans ce dernier phylum, Greenberg avait rassemblé un grand nombre de familles de langues d'Afrique orientale considérées auparavant comme indépendantes, notamment le nubien, le nilotique (dinka, massai, etc.) et les langues sahariennes (toubou, kanouri, etc.). Le cœur du nilo-saharien était constitué d'un groupe appelé « soudanique oriental » (*East Sudanic*) où se retrouvaient le nubien, le nara (un parler isolé d'Érythrée), l'ensemble des langues nilotiques plus quelques groupes divers. Dès l'année qui suivit la parution de cet ouvrage, l'archéologue et méroïtisant Bruce G. Trigger publia dans la revue *Kush* un article important intitulé *Meroitic and Eastern Sudanic: a Linguistic Relationship?* Il y reprenait la comparaison du méroïtique et du nubien, y adjoignant plusieurs autres langues du groupe soudanique oriental comme le nara. Malheureusement, nouveau venu dans l'arène des études nubiennes, il utilisa en partie, sans méfiance, les traductions erronées de Zyhlarz. C'en était trop pour Fritz Hintze, qui, lors de la première conférence d'études méroïtiques à Berlin en 1971, réfuta l'ensemble des conclusions de Trigger et se permit une parodie un peu cruelle, montrant qu'avec des méthodes aussi approximatives on pourrait relier le méroïtique aux langues altaïques (turc et mongol). Cette attaque en règle mit pour longtemps un terme aux recherches sérieuses sur la parenté du méroïtique.

La dernière décennie du xx<sup>e</sup> siècle vit l'étude du méroïtique tomber en léthargie. Fritz Hintze mourut en 1993 et Inge Hofmann arrêta ses publications la même année. Bruce Trigger s'était depuis longtemps tourné vers l'archéologie amérindienne. Nicholas Millet publia certes quelques inscriptions de Qasr Ibrim en 1991, mais de façon minimaliste. Le projet français du *Répertoire d'épigraphie méroïtique (REM)* était presque arrêté. Pourtant, c'est de France qu'allait venir un regain d'intérêt. En 1998,

sous l'impulsion de Claude Carrier, le *REM* fut remis sur les rails et, finalement, les trois premiers volumes, fraîchement sortis des presses, furent offerts au professeur Leclant pour son quatre-vingtième anniversaire en juillet 2000. Dès 1999, j'inaugurai pour ma part une série d'articles consacrés à la langue et à l'écriture méroïtiques. En 2002, j'achevai un ouvrage, intitulé *La langue du royaume de Méroé*, paru en 2007, qui constituait la première synthèse d'envergure sur le méroïtique, son système graphique, sa grammaire et les méthodologies qui permettraient de progresser en ce domaine. La partie consacrée à la classification de cette langue dans une famille donnée n'était alors qu'une compilation de mes prédécesseurs, sans parti pris. Mais en 2004 fut menée une étude comparative qui confirmait, quarante ans plus tard, la thèse de Trigger : le méroïtique était bel et bien une langue nilo-saharienne, appartenant à la famille soudanienne orientale et plus exactement à un groupe « soudanienne orientale nord » (SON) comprenant le nubien, le nara et deux autres groupes de langues parlées au Darfour et dans les monts Nouba. Cette étude, enrichie des enquêtes linguistiques de terrain que j'ai réalisées en Érythrée et au Soudan, a débouché sur un volume publié en 2010, *Le méroïtique et sa famille linguistique*, qui ne présente plus des comparaisons isolées mais replace, selon les vœux ultimes de Hintze, le vocabulaire et la grammaire du méroïtique au sein des reconstructions que l'on peut établir pour l'ensemble du groupe SON.

Ce renouveau ne s'est pas cantonné à la France. L'Allemagne a repris la place qu'elle avait toujours tenue dans les études méroïtiques avec la publication, actuellement en trois volumes, par Jochen Hallof, des nombreux textes inédits trouvés depuis 1976 dans les fouilles britanniques de l'*Egypt Exploration Society* à Qasr Ibrim, en Nubie égyptienne. Un ouvrage intitulé *Einführung in die Meroitistik* [Introduction aux études méroïtiques] a été publié en 2014 par Francis Breyer, reprenant, entre autres et avec quelques annotations critiques, mes travaux sur la langue de Méroé. On peut donc espérer que ce regain d'intérêt pour le méroïtique suscite de nouvelles vocations et permette des progrès accrus dans les années à venir.

## L'écriture méroïtique, une invention originale

Quoique la langue méroïtique ait été présente dans la vallée du Nil moyen depuis au moins le deuxième millénaire avant notre ère, ce n'est qu'au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. qu'elle fut dotée d'une écriture spécifique. Le royaume de Kerma, bien que constituant un Empire durable doté d'une administration centralisée, ne fit usage de l'écrit que dans ses échanges diplomatiques avec les États du nord, notamment le royaume hyksôs de la XVI<sup>e</sup> dynastie, et ce certainement en recourant à des scribes égyptiens. L'utilisation

de l'écriture avec parcimonie au Soudan ancien, que ce soit sous la XXV<sup>e</sup> dynastie ou dans les royaumes de Méroé et de Napata, est peut-être un héritage de Kerma et l'oppose à l'Égypte, où le moindre site urbain livre des centaines de textes. Les fouilles récentes des villes méroïtiques de Mouweis par le Louvre ou de Hamadab par l'université Humboldt de Berlin n'ont, sur plusieurs années, mis au jour aucune trace d'écrit en dehors des temples.

On sait pourtant que l'éloquence était au Soudan ancien une qualité appréciée. En témoigne la stèle triomphale de Piânkhy, certes composée par des scribes égyptiens, mais à l'initiative d'un monarque koushite. En témoignent également les graffiti tardifs du complexe d'Isis à Philae, rédigés en démotique par des scribes locaux mais sous la dictée de notables méroïtiques, et dont la volubilité contraste avec la sécheresse des inscriptions similaires laissées par les pèlerins égyptiens. Mais ce goût de l'éloquence allait sans doute de pair, comme souvent en Afrique subsaharienne, avec une grande importance de l'oralité et une certaine réticence devant la mise par écrit. Le nombre des textes méroïtiques illustre cette tendance : alors que le système d'écriture était d'une extrême simplicité et que certains graffiti maladroits montrent qu'il était connu en dehors des cercles lettrés, à peine plus de deux mille inscriptions ont été retrouvées en un siècle de fouilles. C'est bien peu pour six cents ans de civilisation méroïtique.

L'invention d'une écriture spécifique dans le royaume de Méroé peut être retracée dans ses grandes lignes, mais de nombreux détails, ici aussi, restent obscurs. Les Égyptiens ont introduit l'écriture au Soudan lors de leur colonisation du territoire sous la XVIII<sup>e</sup> dynastie, mais uniquement pour les besoins de leur administration et la rédaction des textes sacrés dans les temples. Les élites acculturées pratiquaient l'égyptien et savaient l'écrire, souvent pour l'avoir appris dans le *kap*, cette école égyptienne pour les princes étrangers : dans la famille des Grands de Miam (actuel Aniba, en Basse-Nubie), Aménémopé, le futur « délégué de Koush », assistant du vice-roi Houy sous Toutânkhamon, commença sa carrière comme scribe auprès d'un vice-roi précédent. Sous la XXV<sup>e</sup> dynastie puis le royaume de Napata, les textes sont nombreux mais toujours écrits en égyptien. Les rois font venir des scribes d'Égypte, qui enseignent leur art à des jeunes Koushites, ainsi que l'attestent les listes des hauts dignitaires des temples de Kawa et de Pnoub (Doukki Gel) dans les stèles de l'an 3 d'Aspelta (vers 588 av. J.-C.), où des anthroponymes purement égyptiens voisinent avec des noms indigènes. Dans la seconde moitié de l'époque napatéenne, il est manifeste que les scribes sont presque entièrement de formation locale, comme en témoigne notamment la stèle de Nastasen, au milieu du IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère, truffée de fautes d'égyptien dont les particularités trahissent la langue maternelle méroïtique du rédacteur. L'écriture est alors cantonnée aux établissements royaux et son seul vecteur est la langue égyptienne, ce qui oblige

à traduire en langue sacrée une pensée exprimée en langue vulgaire, exactement comme on le fera dans l'Europe du Haut Moyen Âge, où l'expression écrite s'effectue exclusivement en latin. Sur des sites provinciaux éloignés du pouvoir central, il ne semble pas que cette pratique ait été connue. Ainsi, les grandes tombes napatéennes de la nécropole de Sedeinga, en Moyenne Nubie, n'ont jusqu'à présent fourni aucune inscription en égyptien.

Toutefois, il était nécessaire dans ces textes napatéens de transcrire au moins quelques termes de la langue méroïtique ancienne : les noms de personnes, de tribus et de lieux. Pour cela, on recourait aux moyens que la tradition égyptienne mettait à la disposition des scribes. L'écriture syllabique, utilisée pour les noms étrangers particulièrement au Nouvel Empire, permettait en théorie de figurer les voyelles que l'égyptien de tradition, à l'instar de l'arabe et de l'hébreu, n'écrivait pas. Malheureusement, ses règles étaient fluctuantes et, surtout, mal connues à cette époque tardive. Aussi pouvait-on se contenter d'indiquer uniquement les consonnes. Mais dans la plupart des cas, les deux systèmes, syllabique et consonantique, sont mêlés inextricablement selon le bon vouloir du scribe. Il semble que pour les noms des souverains il y ait eu une doxa officielle, car les variations sont rares. En revanche, pour les particuliers, les graphies peuvent énormément varier d'un scribe à l'autre, ainsi que l'on peut le constater dans la transcription des noms des prêtres de la délégation royale dans les deux stèles de l'an 3 d'Aspelta, à Doukki Gel et à Kawa.






Il est à peu près certain que c'est de ce procédé de transcription des noms propres indigènes qu'est issu le système de l'écriture méroïtique, mais les étapes n'en sont pas encore claires, notamment parce que l'on n'a pas retrouvé jusqu'à présent de traces de cursive égyptienne tardive sur le territoire de Koush. Seules des inscriptions hiéroglyphiques, gravées sur pierre ou sur métal, nous sont parvenues. Or, il est improbable que les Napatéens n'aient pas eu recours pour les textes courants au démotique qu'utilisent à cette époque les Égyptiens. On sait par exemple par les chroniques royales que les temples conservaient des archives qui étaient sans doute rédigées non en hiéroglyphes, écriture sacrée et de tracé complexe, mais en égyptien cursif, soit l'hieratique tardif ou le démotique ancien. Toutefois les fouilles archéologiques n'en ont pas livré jusqu'à présent, peut-être parce que le papyrus sur lequel elles étaient écrites se conserve difficilement au Soudan, où alternent fréquemment des chaleurs infernales et des pluies diluviennes. Il faut d'ailleurs supposer qu'il existait une forme de démotique particulière à Koush, dont les caractères sont à l'origine de l'écriture cursive méroïtique. On ne comprendrait pas sinon pour quelle raison, malgré un air de famille indéniable de la plupart des signes, certains autres présentent autant de divergences avec le démotique d'Égypte.

L'écriture cursive méroïtique, contrairement à ce que l'on croyait il y a peu, est apparue avant son équivalent hiéroglyphique, selon un ordre inverse à ce qui s'était passé en Égypte trois millénaires plus tôt. Mais si en Égypte les écritures cursives (hiératique puis démotique) sont issues des hiéroglyphes par simplification graduelle des tracés, dans le royaume de Méroé les deux écritures sont nées indépendamment : la cursive est un développement local du démotique égyptien à visée utilitaire, tandis que l'hiéroglyphique est une transcription de la cursive à l'aide de signes empruntés au répertoire traditionnel des hiéroglyphes égyptiens. Cette dernière n'est d'ailleurs attestée que dans des contextes culturels associés à la royauté. Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent (voir p. 208), c'est au règne d'Arnékhamani, vers 220 av. J.-C., que l'on doit désormais faire remonter le premier texte en cursive qui puisse être daté, mais il existe parmi les graffiti méroïtiques des temples de Kawa et de Doukki Gel des formes moins évoluées qui sont certainement plus anciennes : le nom d'Amon y est encore écrit au moyen d'un signe idéographique, alors que, sur le manche du sistre d'Arnékhamani, il est rédigé de manière phonétique, (*A*)*mmi*, comme il le sera systématiquement par la suite. Le dernier long texte en cursive que l'on puisse dater serait l'inscription du roi blemmye Kharamadoyé, vers 410-420 de notre ère (voir chapitre suivant, p. 384 sq.), mais certains graffiti de Philae sont plus tardifs de quelques décennies.

Le premier texte méroïtique hiéroglyphique connu est un double cartouche du roi Tanéyidamani, vers le milieu du II<sup>e</sup> siècle avant notre ère, gravé sur un cylindre de bronze provenant du Gébel Barkal. Les caractères sont encore hésitants et il faut attendre la fin du règne de ce souverain pour que le répertoire des signes hiéroglyphiques soit fixé, comme l'atteste une nouvelle version de son cartouche figurant sur sa grande stèle originale du même site. Le cartouche de la reine Shanakdakhété dans le temple F de Naga, présenté jusque récemment comme le plus ancien texte méroïtique, doit être quant à lui replacé vers le début de notre ère : on se reportera à la section consacrée à cette souveraine dans le chapitre précédent (voir p. 261 sq.). Les textes écrits en hiéroglyphique sont peu nombreux et presque exclusivement constitués de légendes iconographiques des temples : même les chroniques royales sont rédigées en cursive. L'invention de cette écriture s'explique sans doute par la raréfaction des scribes capables d'écrire l'égyptien de tradition, utilisé pour les reliefs des temples jusqu'à la fin du II<sup>e</sup> siècle, par exemple dans le temple du Lion de Musawwarat. Elle permettait donc de faire figurer sur les parois des sanctuaires les signes sacrés égyptiens, revêtus d'un pouvoir magique, même s'il s'agissait d'une petite sélection et s'ils encodent désormais, non la langue égyptienne, mais le méroïtique. Il semble d'ailleurs qu'il existait un tabou sur cette écriture, que le roman grec tardif d'Héliodore,

les *Éthiopiennes*, présente comme l'«écriture royale éthiopienne». Dans les rares contextes privés où elle est utilisée, notamment dans deux graffiti de Basse-Nubie, elle est mélangée à dessein avec des signes cursifs. Le dernier texte connu en écriture hiéroglyphique est une inscription sur un bol de bronze retrouvée dans la tombe d'un prince noba à el-Hobagi (voir p. 329, à la fin du chapitre précédent). Elle date du milieu du IV<sup>e</sup> siècle.

Comme dans toutes les écritures manuscrites, la forme des signes méroïtique a évolué depuis leur invention jusqu'à leur disparition. C'est surtout vrai de la cursive, l'écriture hiéroglyphique étant plus stable car fondée sur des représentations d'éléments empruntés au réel. Cette transformation progressive permet de dater avec une certaine précision les textes, à partir de tables paléographiques indexées sur les règnes connus, qui définissent trois grandes périodes : archaïque, transitionnelle et tardive, déjà stipulées par Griffith mais affinées depuis lors par la division de chacune en deux ou trois stades.








Un exemple particulièrement représentatif est celui du signe cursif transcrit *q* (mais prononcé /k<sup>w</sup>/), composé de deux segments que l'on peut décrire (en n'oubliant pas que l'écriture se développe de droite à gauche) comme une courbe à laquelle est collé un triangle, suivie d'un trait vertical. Il provient d'une forme démotique locale issue du groupe hiéroglyphique égyptien  qui se transcrit *k* mais se prononçait /ku/ en écriture syllabique. Dans les documents les plus anciens (III<sup>e</sup>-II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), le premier segment comprend un triangle énorme, et le trait, de petite dimension, est collé contre lui : . À la fin de la période archaïque (vers 100 av. J.-C.), le trait s'allonge et se détache et l'on trouve alors une forme  qui se maintient ainsi jusqu'au milieu du I<sup>er</sup> siècle de notre ère (période transitionnelle B). Le triangle a ensuite tendance à s'affiner et à partir du II<sup>e</sup> siècle (période transitionnelle C), il se transforme souvent en un simple trait . À partir du milieu du III<sup>e</sup> siècle (Tardif A), ce trait central devient largement majoritaire. Enfin, au début du IV<sup>e</sup> siècle (Tardif B), la courbe du premier segment se scinde en deux et le caractère est écrit . Il est donc possible, à partir de la forme de ce signe, mais aussi de plusieurs autres qui présentent semblablement une évolution régulière, de dater à cinquante ans près un texte méroïtique.

## Les principes de l'écriture méroïtique

Les systèmes graphiques à travers le monde et les siècles se rangent en plusieurs catégories, que l'on peut classer grossièrement en deux groupes : les écritures logographiques, autrefois appelées idéographiques, qui encodent en priorité le sens des mots, chacun d'entre eux étant représenté par un signe

spécifique, et les écritures phonétiques, qui encodent les sons de la langue. Parmi ces dernières, on distingue quatre grandes catégories : les syllabaires, les alphasyllabaires, les alphabets consonantiques (ou abjads) et les alphabets. Les syllabaires présentent théoriquement autant de signes qu'il y a de syllabes différentes dans la langue (généralement entre 40 et 60) : on citera le linéaire B, écriture du grec mycénien, utilisé particulièrement en Crète, et les kanas japonais. Les abjads n'écrivent originellement que les consonnes et sont limités aux langues afro-asiatiques, notamment sémitiques, où les voyelles ne font pas partie des racines des mots : arabe, hébreu, araméen, etc. Les alphabets proprement dits écrivent de façon séparée les consonnes et les voyelles et sont tous issus, par leur généalogie ou leur principe, de l'alphabet grec.

Les alphasyllabaires utilisent un système à mi-chemin entre les syllabaires et les alphabets, d'où leur nom. Les signes de base correspondent à une syllabe dont la voyelle par défaut (ou voyelle inhérente) est presque toujours /a/ : /ba/, /ta/, /sa/, etc. Si l'on veut écrire une syllabe dont la voyelle est différente, il faut introduire autour du signe de base un modificateur. Ainsi la syllabe /bi/ sera écrite /ba/ (signe de base + modificateur /i/). Ces modificateurs peuvent être placés au-dessus, en dessous, à droite ou à gauche des signes de base, chacun ayant une place spécifique (écritures indiennes), ou être inclus dans le signe (écritures éthiopiennes et vieux-perse).

Dans le cas du méroïtique, le modificateur suit simplement le signe de base comme dans un alphabet : il se place à gauche, puisque cette écriture était orientée de droite à gauche. Ainsi on écrit en cursive  pour /ba/ et  pour /bi/, avec adjonction du modificateur  /i/, et en hiéroglyphique  /ba/ et  /bi/, le modificateur /i/ étant ici . C'est cette succession linéaire générale des signes (elle concerne tous les modificateurs) qui avait conduit Griffith, le déchiffreur de l'écriture méroïtique, à penser qu'il s'agissait d'un alphabet, bien qu'il le jugeât « défectif », certaines voyelles « faibles » n'étant pas écrites selon lui. En fait, la voyelle non écrite est systématiquement /a/ et la nature de ce système a été tirée au clair par Fritz Hintze dans un article de 1973. Toutefois, le savant est-allemand n'alla pas jusqu'à proposer une réforme de la translittération que Griffith avait mise en place : chaque signe de base y est représenté en écriture romane par sa consonne. Ainsi , « dieu », est translittéré conventionnellement *mk* alors qu'il était écrit (et prononcé) *ma-ka*. Toutefois, comme nous le verrons, l'écriture méroïtique comporte des ambiguïtés qui empêchent dans bien des cas de rétablir une prononciation certaine. Aussi vaut-il mieux garder cette translittération conventionnelle qui a l'avantage de rendre exactement compte de la graphie des mots, signe par signe, même si elle ne correspond pas au système alphasyllabique de l'écriture.

Les alphasyllabaires sont généralement issus des abjads (alphabets consonantiques): les écritures indiennes, qui se comptent par dizaines, puisqu'elles comprennent la *devanâgarî* utilisée pour le sanscrit et l'hindi, mais aussi les systèmes tamoul, cinghalais, tibétain, birman, khmer, etc., sont toutes issues de l'écriture brahmi, qui s'est développée vers le III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. à partir de l'écriture administrative de l'Empire perse, l'araméen, qui était un abjad. Le vieux-perse ou syllabaire persépolitain, bien que ses signes soient cunéiformes, est sans doute également un rejeton du système araméen, artificiellement élaboré par Darius I<sup>er</sup>, pour doter sa langue d'une écriture propre. L'alphasyllabaire éthiopien dérive de l'écriture sudarabique, également un abjad. L'écriture méroïtique, quant à elle, provient principalement des caractères consonantiques simples qui constituent un abjad à l'intérieur du répertoire des signes égyptiens (aussi bien hiéroglyphiques que démotiques). Mais cet abjad ne constitue qu'une toute petite partie des caractères de l'écriture égyptienne, qui est un système mixte où voisinent des logogrammes, des signes exprimant plusieurs consonnes, d'autres une seule, et des compléments phonétiques destinés à lever des ambiguïtés. L'élaboration de l'écriture méroïtique a donc représenté un travail de simplification drastique à partir d'un système extraordinairement complexe constitué sur des millénaires.

Les alphasyllabaires comportent un grand avantage, puisque l'on économise l'écriture de tous les /a/ internes ou finals, mais leur découpage des mots en syllabes simples constituées d'une consonne et d'une voyelle entraîne quelques inconvénients. Il faut en effet recourir à des subterfuges pour transcrire une syllabe composée simplement d'une voyelle (notamment à l'initiale) ou des successions de consonnes. Chaque écriture a élaboré des procédés divers. En méroïtique, le même signe,  $\text{Ⲣ}$  en cursive,  $\text{Ⲛ}$  en hiéroglyphique, était utilisé pour les /a/ et les /u/ (peut-être aussi /o/, dont l'existence n'est pas certaine) situés à l'initiale. Ainsi le nom du dieu Horus, prononcé /ara/ (du moyen-égyptien *Hr*) était-il écrit  $\text{ⲠⲢ}$ , en hiéroglyphique  $\text{ⲠⲚ}$  tandis que celui d'Osiris, prononcé /usuri/ (de l'égyptien *Wsjr*), était-il écrit  $\text{ⲠⲚⲓⲣ}$ , en hiéroglyphique  $\text{ⲠⲚⲓⲣ}$ . Pour les /e/ et les /i/ initiaux, on pouvait au début utiliser les modificateurs *e* et *i* avec une valeur de signe de base, ce qui semble une entorse aux principes d'une écriture alphasyllabique, mais au fil des siècles on régularisa la situation en les faisant précéder d'un  $\gamma$ , qui n'était pas prononcé mais servait de signe de base factice: ainsi  $\text{ⲢⲓⲚ}$  *erike*, «enfant d'un père», devint *yerike*  $\text{ⲢⲓⲚⲓ}$ . Pour les successions de consonnes, on introduisit entre elles le modificateur *e*, qui représentait la voyelle fermée /e/ du français «été» mais aussi la voyelle neutre /ə/ du français «revenir» et qui était ici muet, comme dans le français du Nord «bouleversant». Ainsi le nom de la cité de Qurta, en Basse-Nubie, connue en grec ancien sous la forme Kortê, est écrit en méroïtique  $\text{ⲠⲓⲚⲓⲣ}$  *Qoreti*, où le signe  $\text{Ⲣ}$  *e* est un



simple artifice pour noter la succession immédiate du /r/ et du /t/. Pour les nasales, /m/ ou /n/, placées devant une consonne, on recourut à un procédé encore plus étonnant mais attesté dans d'autres écritures comme le syllabaire chypriote, tout simplement en ne les écrivant pas: ainsi «Candace», «reine-mère», est orthographié *kdke* ou *ktke* et, si l'on ne disposait pas des transcriptions égyptienne *kntjky*, grecque *kandakê* et latine *Candace*, on ne saurait même pas que le mot comportait une nasale. Semblablement, les consonnes doubles ne sont pas répétées, mais écrites comme les consonnes simples: le groupe prononcé /k<sup>w</sup>urra/, «le souverain» (avec l'article assimilé), est ainsi orthographié *gor*. Toutes ces conventions particulières, ainsi que plusieurs autres qu'il serait fastidieux d'énumérer ici, rendent difficile la reconstitution de la prononciation exacte du méroïtique.

Enfin, une originalité de cet alphasyllabaire est de posséder quatre signes à valeur vocalique fixe: on n'écrit jamais les syllabes *ne*, *se*, *te* et *to* en deux caractères (\*n+e, \*s+e, etc.) mais on utilise pour cela des signes spéciaux, respectivement *ne*, *se*, *te*, *to* en cursive, *ne*, *se*, *te*, *to* en hiéroglyphique. Cette particularité, qui rappelle les véritables syllabaires, s'explique sans doute par le fait qu'il s'agissait de suffixes ou de désinences verbales fréquentes.

## Liste des signes méroïtiques

Les valeurs phonétiques du tableau présenté sur la page suivante appellent quelques remarques. Tout d'abord, nous nous sommes contentés d'une notation phonologique (par convention entre traits obliques), sans rentrer dans le détail de la réalisation phonétique précise (qui serait entre crochets). Mais il n'est pas inutile de préciser deux d'entre elles. Le phonème méroïtique /s/ était prononcé [ɛ], c'est-à-dire comme un «s» français partiellement chuinté. Cela explique que les Égyptiens aient hésité entre *s* et *š* pour la transcription des mots koushites: le nom même de Koush est écrit *Kš* (*Kš* ou *Kšz*) jusqu'à la fin du règne de Sésostris I<sup>er</sup> (vers 1945 av. J.-C.), *Kš* par la suite. D'autre part, le /d/ était réalisé entre voyelles comme une rétroflexe [d], c'est-à-dire avec le bout de la langue retourné contre le milieu du palais, ce qui produisait un son très proche d'un /r/ roulé. Par conséquent, les mots comprenant cette consonne sont écrits avec un /d/ en méroïtique mais avec un /r/ dans les transcriptions grecques et égyptiennes: la capitale est en méroïtique *Medewi*, en égyptien *Mrw.t* et en grec *Méroé*, d'où le nom français de «Méroé». Dans les deux cas, ces réalisations du /s/ et du /d/ intervocaliques existent encore à l'identique dans plusieurs langues du Soudan, notamment le bedja et le nyimang. Il s'agit donc de traits aréaux (communs à une aire linguistique, même entre langues non apparentées).

cursive	hiéroglyphique	translittération	valeur phonétique
ⲤⲚ	ⲤⲚ	<i>a</i>	/a/ ou /u/ <i>initial</i>
Ⲙ	Ⲙ	<i>b</i>	/ba/
Ⲛ	Ⲛ	<i>d</i>	/da/
Ⲏ	Ⲏ	<i>e</i>	/e/, /ə/, ou <i>absence de voyelle</i>
Ⲟ	Ⲟ	<i>h</i>	/x <sup>w</sup> /
Ⲙ	Ⲙ	<i>i</i>	<i>modificateur /i/</i>
Ⲛ	Ⲛ	<i>k</i>	/ka/
Ⲙ	Ⲙ	<i>l</i>	/la/
Ⲟ	Ⲟ	<i>m</i>	/ma/
Ⲛ	Ⲛ	<i>n</i>	/na/
Ⲟ	Ⲟ	<i>ne</i>	/ne/, /nə/ ou /n/
Ⲙ	Ⲙ	<i>o</i>	<i>modificateur /u/ (peut-être aussi /o/)</i>
Ⲛ	Ⲛ	<i>p</i>	/pa/ ( <i>dans les emprunts égyptiens</i> ) ou /ba/
Ⲛ	Ⲛ	<i>q</i>	/k <sup>w</sup> a/
Ⲟ	Ⲟ	<i>r</i>	/ra/
Ⲟ	Ⲟ	<i>s</i>	/sa/
Ⲙ	Ⲙ	<i>se</i>	/se/, /sə/ ou /s/
Ⲛ	Ⲛ	<i>t</i>	/ta/
Ⲛ	Ⲛ	<i>te</i>	/te/, /tə/ ou /t/
Ⲛ	Ⲛ	<i>to</i>	/tu/ ( <i>peut-être aussi /to/</i> )
Ⲟ	Ⲟ	<i>w</i>	/wa/
Ⲟ	Ⲟ	<i>x</i>	/xa/
Ⲙ	Ⲙ	<i>y</i>	/ya/(?)
⋮	⋮	:	<i>séparateur de mots</i>

Les valeurs des modificateurs vocaliques restent encore partiellement obscures, sans doute parce qu'elles ne reflètent qu'imparfaitement le système des voyelles méroïtiques. Il est évident, grâce aux transcriptions grecques et latines de noms propres et de toponymes, que le signe translittéré *e* possède, comme en français, trois valeurs: (1) /e/ (entre «é» et «è»), (2) /ə/, le «e» atone de «revenir», (3) absence de voyelle, comme le «e muet» du français du Nord. Comme nous l'avons vu, cette dernière valeur permet d'écrire des consonnes nues, soit dans une suite de consonnes, soit en finale. En conséquence, les signes spécifiques *ne*, *se* et *te* ont aussi ces trois valeurs. Il est très probable, à la fois par la comparaison avec les idiomes apparentés et par déduction des quelques transcriptions grecques et latines dont nous disposons, que la langue méroïtique possédait les deux voyelles /o/ et /u/. Elles seraient dans la plupart des cas transcrites par le même signe (/ en cursive, Ⲙ en hiéroglyphique) que l'on translittère par convention *o*.

Mais il est possible que certains /a/ internes aient été en fait des /o/: le nom du « pied », *st*, était prononcé plus probablement /sota/ que /sata/, comme le laisse supposer le proto-nubien \*os-ti issu d'un ancien \*so-ti.

Trois signes sont particulièrement attestés dans les emprunts à l'égyptien, *p*, *x* et *h*. Il est quasiment certain que la langue méroïtique ne possédait pas de /p/, qui est absent des langues apparentées. Le signe translittéré *p* devait donc être prononcé /b/ et faire double emploi avec le signe *b*, comme en témoignent certaines variations orthographiques (par exemple *qorpse* ou *qorbse*, « celui des rois »). Il est surtout utilisé à l'initiale, particulièrement lorsqu'il transcrit l'article égyptien *pj* dans les emprunts, mais aussi, par extension, dans des mots purement méroïtiques. Il est toutefois possible que les lettrés aient affecté une prononciation différente, à l'égyptienne, dans les emprunts tels que *pelmos*, « stratège », (de l'égyptien *pj-mr-mš'*, « le général »).

Pour ce qui est des deux signes actuellement translittérés *x* et *h* (autrefois *h* et *h*), la situation n'est pas encore tout à fait claire et le court exposé suivant est le résumé d'une recherche récente. Il semble que, dans les emprunts égyptiens, ces deux signes étaient prononcés comme la fricative vélaire égyptienne /x/ (translittérée *h*), qui sonne comme le « ch » de l'allemand « Achtung » ou le « kh » de l'arabe « Khaled ». Le second signe, *h*, se trouve plutôt devant les voyelles arrondies comme /u/ et /o/ : ainsi le nom de personne *Phome*, « Pacôme », (de l'égyptien *Pj-ḥm* « faucon sacré ») ou le toponyme *Phrse*, « Pakhôras », (transcription grecque), actuel Faras. Mais dans les mots purement méroïtiques, ces deux caractères servaient sans doute à transcrire la nasale vélaire /ŋ/, c'est-à-dire le « ng » de l'anglais « king » : ainsi le verbe « boire », *he*, devait se prononçait /ŋe/ ou /ŋ<sup>w</sup>e/, à comparer avec le vieux-nubien  $\square$  prononcé /ŋi/. C'est d'ailleurs du signe méroïtique  $\triangleleft$  *x* que dérive la lettre  $\square$  qu'utilisait le vieux-nubien au Moyen Âge pour écrire la nasale vélaire /ŋ/. Dans le nom de la reine Amanishakhéto « Amon l'a engendrée », *Amni-sxe-to*, le radical verbal écrit *sxe-* était sans doute prononcé /saŋ/ ou /soŋ/ et serait en ce cas apparenté au nubien du Kordofan *šij-*, « accoucher », ou au nyimang *suŋo*, « enfanter, engendrer ». Les transcriptions égyptiennes d'époque méroïtique utilisent d'ailleurs le digramme *nh* ou *nh* pour cette nasale vélaire : *Jrnh-Jmn* pour le nom du roi Arnékhamani, méroïtique *Elxmini*, *Jrknhr* pour le prince Arikankharor, méroïtique *Arikxror*. La différence entre *x* et *h* en ce cas n'est pas encore bien éclaircie. Qu'un caractère puisse avoir dans une langue deux lectures phonétiques suivant son étymologie est bien attesté ailleurs, notamment en français, où le digramme « ch » est prononcé /š/ dans les mots du fonds latin (chanter, sécher, etc.), mais /k/ dans les termes empruntés au grec (archéologie, orchestre, etc.).

Enfin, il n'est pas sûr que le caractère *y* ait eu la même valeur que son étymon égyptien, c'est-à-dire la semi-voyelle /y/ (notée [j] en alphabet phonétique international). Nous avons vu précédemment qu'elle pouvait servir de signe de base factice pour les voyelles initiales. Elle a aussi ce rôle à l'intérieur des mots: *Asoreyi*, «ô Osiris!», était prononcé /usurii/. De plus, cette semi-voyelle est généralement absente des langues apparentées. On peut donc légitimement se demander si le caractère *y* avait une valeur phonologique en méroïtique ou s'il n'était pas plutôt un instrument commode pour pallier les inconvénients inhérents au système alphasyllabique.

### Liste des signes numériques méroïtiques

1	1	𐎗	9	𐎗𐎗	200	𐎗𐎗𐎗	6 000	𐎗𐎗𐎗𐎗	50 000
11	2	𐎗𐎗	10	𐎗𐎗𐎗	300	𐎗𐎗𐎗𐎗	7 000	𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗	60 000
111	3	𐎗𐎗𐎗	20	𐎗𐎗𐎗𐎗	400	𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗	8 000	𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗	100 000
1111	4	𐎗𐎗𐎗𐎗	30	𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗	500	𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗	9 000	𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗	500 000
𐎗	5	𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗	40	𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗	600	𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗	10 000	𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗	600 000
𐎗𐎗	6	𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗	50	𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗	700	𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗	20 000	𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗	700 000
𐎗𐎗𐎗	7	𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗	70	𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗	800	𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗	30 000	𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗	800 000
𐎗𐎗𐎗𐎗	8	𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗	100	𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗	1 000	𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗	40 000	𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗𐎗	900 000

Les chiffres ne sont pas tous connus: on ignore par exemple ceux pour 60, 80 et 90. Griffith en avait établi une liste dont il avait déduit les valeurs à partir des signes égyptiens (démotiques et hiéroglyphes). Tout récemment, parmi la documentation de Qasr Ibrim, Jochen Hallof a publié un ostracon (tesson inscrit) qui semble un exercice scolaire de numération ou un pense-bête et qui livre une suite de chiffres depuis les fractions jusqu'à 900 000, à raison de cinq signes par rang de chaque classe. Le nombre des chiffres connus a donc fortement augmenté, mais on ignore toujours les signes pour 60, 80 et 90. En revanche, les unités manquantes de centaines, milliers, dizaines et centaines de milliers peuvent être facilement inférées à partir de celles que l'on connaît puisqu'elles incluent les signes des unités simples. Mais, surtout, trois signes ont pu être rectifiés: le 5 de Griffith était

en fait un 7, son 8 était un 5 et son 7 était un 8. Par contre, il n'y a pas eu de rectification pour les fractions, qui sont marquées par des séries de points dont chacun représente  $1/12^e$ .

## La langue méroïtique : quelques éléments de grammaire

Il n'est évidemment pas possible dans le cadre de ce chapitre de donner un aperçu complet de la langue de Méroé : on se référera à nos ouvrages de 2007 (*La langue du royaume de Méroé*) et de 2010 (*Le méroïtique et sa famille linguistique*) pour un examen détaillé. On se contentera ici de quelques remarques générales et de quelques exemples choisis.

Le méroïtique est une langue de type agglutinant, comme le sumérien, le turc, le hongrois, le basque ou la plupart des parlers bantous, bien qu'il n'y ait pas entre elles de lien génétique. Dans ces langues, les différents traits grammaticaux sont indiqués par des préfixes ou suffixes généralement invariables qui s'ajoutent en chaîne au radical du nom ou du verbe. Toutefois, en méroïtique, de fréquents phénomènes d'assimilation des consonnes brouillent les frontières entre ces suffixes. L'ordre des mots est assez rigide : le sujet d'une phrase est en tête et le verbe à la fin, le déterminant (article, adjectif) est placé après le déterminé (nom), on trouve des postpositions au lieu de prépositions. Les préfixes (par exemple la négation *m-* formant des antonymes) sont rares, alors que les suffixes sont fréquents.

On connaît actuellement en méroïtique des substantifs, quelques adjectifs, des articles, des verbes, des postpositions, une conjonction de coordination (*kelw* « et aussi »). Les pronoms personnels récemment identifiés sont *ye* « je », *are* « tu », *go* « il/elle », *deb* « vous » et *qoleb* « ils, elles ». Le seul adverbe connu avec certitude est *dik*, « sur toute l'étendue » pour préciser un parcours entre deux lieux. Aucune conjonction de subordination n'a été jusqu'à présent repérée.

Le substantif est formé sur des racines de type divers comprenant deux consonnes radicales et une ou deux voyelles. Contrairement à l'égyptien, ces voyelles appartiennent à la racine : ainsi, *kd-i* prononcé /kadi/, « femme », et *ked-* /ked/, « massacrer », sont différenciés par leur voyelle radicale. À l'exception des mots d'origine étrangère (*nbr* /nabara/, « or », emprunté à l'égyptien *nbrw*, *tlt* /talanta/, « talent », emprunté au grec *talanta*), les radicaux qui comprennent plus de deux consonnes sont théoriquement suffixés ou composés : *kdise* /kadis/, « sœur », est ainsi issu de *kdi*, « femme ».

L'article est *-l* (prononcé /la/) ou *-li* (sans doute /lai/). Il n'a pas vraiment de valeur sémantique (indéfini et défini, comme en français) mais constitue plutôt un outil syntaxique. Il est placé à la fin du groupe nominal, quelle qu'en soit la longueur : *kdi-l*, « la femme » ou « une femme », *kdi-lh-l*,

« la grande femme », *kdi-se-l*, « chaque femme » ; *ant-li*, « le prêtre » ou « un prêtre », *ant Mni-se-l*, « le prêtre d'Amon ». Si le substantif est terminé par une consonne, il y a souvent assimilation, régressive ou progressive : *qore* /k<sup>w</sup>ur/, « souverain », *qor* /kwurra/, « le souverain » (/r/ + /l/ > /rr/ par assimilation progressive), *wide* /wid/, « frère », *wil* /willa/, « le frère » (/d/ + /l/ > /ll/ par assimilation régressive). Si cette consonne finale est un /s/, la séquence /s/ + /l/ devient /t/ à partir du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère (loi de Griffith) : *kdise* /kadis/, « sœur », *kdit* /kadita/, « la sœur » (originellement /kadisla/). Le pluriel des substantifs est le plus souvent marqué par l'article au pluriel *-leb* /leba/, « les » ou « des » : *kdi-leb*, « les femmes » ou « des femmes ».

Le génitif (complément de nom) existe sous deux formes : un génitif direct, antéposé, sans marqueur spécifique, mais où l'article suit généralement le nom déterminant : *pelmos-li seml*, « l'épouse d'un stratège » (lit. « stratège-un épouse-la »), et un génitif indirect, postposé, utilisant la postposition *-se*, équivalant au français « de » : *ant Wos-se-l*, « un prêtre d'Isis » (lit. « prêtre Isis-de un »).

Les phrases non-verbales, très fréquentes dans les textes funéraires, utilisent une copule *-o* ou *-owi* au singulier : « c'est », *-kwi* au pluriel : « ce sont ». Le groupe nominal ainsi prédiqué est obligatoirement suivi de l'article. On trouve ainsi *pesto-l-o*, « c'est un vice-roi », *apote-leb yetmde-leb-kwi*, « ce sont des neveux d'ambassadeurs » (lit. « ambassadeur-des neveu-des ce sont »). Si c'est un nom propre qui est ainsi prédiqué, on utilisera *qo*, sans doute issu de *qo* + *-o*, « celui-ci/celle-ci est » : *Amnisxeto qo*, « celle-ci est Amanishakhéto », « c'est Amanishakhéto ».

Le méroïtique utilise non des prépositions comme le français ou l'anglais, mais des postpositions, placées après le nom. Outre la postposition génitive *-se*, « de », mentionnée ci-dessus, on trouve *-te*, « dans », marque du locatif, ex. : *Wos Pilqe-te* « Isis de Philae », lit. « Isis dans Philae » ; *-w* « à », « pour », ex. : *mk-l-w*, « pour le dieu » ; *-ke*, « depuis » (anglais « from ») ex. : *Medewi-ke*, « depuis Méroé » ; *-yte*, « jusqu'à », ex. : *Selele-yte* « jusqu'à Shellâl », et plusieurs postpositions composées : *-n-l-w*, « en présence de », *-se-l-w*, « sous l'autorité de ».

La morphologie verbale reste encore mal connue, parce qu'elle n'est guère présente que dans les textes royaux, qui sont les moins accessibles des inscriptions méroïtiques. Seuls quelques verbes sont traduits : *(e)l-*, « donner », *ked-*, « massacrer » (sans doute aussi « découper »), *are-*, « prendre », *tk(e)-*, « aimer ». Dans les narrations, les formes verbales comportent des des pronoms sujets autrefois indépendants qui se sont préfixés devant le radical : ainsi, dans la grande stèle de Hamadab, *abr-se-l ye-ked-i* signifie « j'ai massacré chaque homme » (lit. « homme-chaque-un je-massacrai »), où *ye* représente le pronom sujet de la 1<sup>e</sup> personne.

L'optatif, fréquent dans les prières, est marqué par une désinence *-te* au singulier, au pluriel *-k(e)te*: ex. *pwrite l-x-te*, « puisses-tu lui donner la vie » (lit. « vie donner-à lui puisses-tu »), *ato mbe pso-he-kete*, « puissiez-vous lui faire boire de l'eau abondante » (lit. « eau abondante faire-boire-puissiez-vous »). La recherche sur la morphologie verbale est un vaste champ inexploré qui sera sans doute la prochaine étape dans l'étude du méroïtique, grâce notamment à la comparaison avec les langues dont l'appareil phonétique a été récemment mis en évidence.

## Petit glossaire méroïtique

La liste suivante inclut la plupart des termes méroïtiques pour lesquels la traduction présente un haut degré de vraisemblance. Ils sont donnés ici sous leur graphie la plus fréquente mais nombre d'entre eux présentent des variantes, comme *kdwe* et *ktwe* pour *kdke*, « Candace », qui ne sont pas systématiquement précisées. La transcription phonétique entre crochets est encore souvent incertaine, pour des raisons que nous avons énoncées dans la section consacrée à l'écriture. Par précaution, nous avons conservé aux signes *x* et *h* les valeurs [x] et [x<sup>w</sup>] qui sont bien attestées dans les emprunts à l'égyptien, la consonne [x] étant le « kh » de l'arabe *Khaled*, bien qu'il semble que, dans certains cas, il s'agissait d'une nasale vélaire (« ng » de l'anglais *king*): cette nouvelle interprétation, exposée dans l'introduction de notre tableau des signes ci-dessus, est en effet un travail en cours. La voyelle [ə] est un « e » atone comme dans le français « le »; [e] est un « s » légèrement chuinté; [d] est un « d » rétroflexe, produit avec la langue retournée contre le palais, acoustiquement proche d'un « r » roulé.

<i>abese</i>	[əbeɛe]	gazelle
<i>abore</i>	[ambur]	éléphant
<i>abr</i>	[əbara]	homme (mâle)
<i>ant</i>	[annata]	prêtre (< égyptien)
<i>apede</i>	[əbede]	Créateur
<i>apote</i>	[upute]	ambassadeur (< égyptien)
<i>ar</i>	[ara]	jeune garçon
<i>are-</i>	[ar]	prendre, recevoir
<i>asr</i>	[əɛara]	viande, animal
<i>at</i>	[utta]	pain
<i>ato</i>	[attu]	eau
<i>bohe-</i>	[bux <sup>w</sup> e]	chef tribal, régner
<i>dime</i>	[dim]	vache
<i>dmtke</i>	[damakat]	offrande

<i>dxe-</i>	[daxe]	enfanter
<i>erk-</i>	[erak]	piller, razzier
<i>erike-</i>	[erikə]	engendrer
<i>he</i>	[x <sup>w</sup> e]	boire
<i>hr</i>	[x <sup>w</sup> ara]	nord
<i>kdi</i>	[kaɖi]	femme
<i>kdite</i>	[kaɖit], <i>kdise</i> [kaɖiɛ]	sœur
<i>kdke, ktke</i>	[kandake]	Candace, reine-mère
<i>ked-</i>	[keɖa]	massacrer, découper
<i>kelw</i>	[kelawa]	et aussi
<i>kl</i>	[kala]	nourriture
<i>(e)l-</i>	[(e)la]	donner
<i>lh</i>	[lax <sup>w</sup> a]	grand, vieux
<i>mdxe</i>	[maɖaxe]	vierge (adj.)
<i>mete</i>	[məte]	jeune (< <i>mte</i> )
<i>mhe</i>	[maxu]	abondant, beaucoup
<i>mk</i>	[maka]	dieu, déesse
<i>mlo</i>	[malu]	bon, beau
<i>mlowi</i>	[malui]	santé
<i>ms</i>	[maɛa]	soleil
<i>mte</i>	[mate], <i>mse</i> [maɛɛ]	enfant
<i>nbr</i>	[nabara]	or (< égyptien)
<i>nob</i>	[nuba]	esclave, d'où Noba (locuteur de langue nubienne)
<i>nse</i>	[naɛ]	sacrifice
<i>ntke</i>	[natake]	force
<i>pelmos</i>	[balamuɛa]	stratège, chef de nome (< égyptien)
<i>perite</i>	[bərit]	administrateur de temple (< égyptien)
<i>peseto</i>	[bəɛntu], <i>pesto</i> [bəɛantu]	vice-roi (< égyptien)
<i>pete</i>	[bette]	serpent
<i>pi</i>	[bi]	lieu, endroit
<i>pqr</i>	[bak <sup>w</sup> ara]	prince
<i>purite</i>	[bawarit]	vie, force vitale
<i>qebese</i>	[kwəbəɛ]	leur (adj. possessif)
<i>qelile</i>	[kwəlil]	collier
<i>qese</i>	[kwəɛ]	son (adj. possessif)
<i>qerem</i>	[k <sup>w</sup> urəma]	noir
<i>qo</i>	[k <sup>w</sup> u]	ce, cette; celui-ci, celle-ci
<i>qore</i>	[k <sup>w</sup> ur]	souverain (roi ou reine)



<i>sdk</i>	[ɕaɖaka]	voyage
<i>se</i>	[ɕe]	chaque
<i>semle</i>	[ɕemal]	épouse
<i>ssor</i>	[ɕæɕura]	scribe (< égyptien)
<i>st</i>	[ɕata] ou [ɕota]	pied, paire de pieds
<i>ste</i>	[ɕate]	tuteur, mère
<i>tdxe</i>	[tadaxe]	enfant (d'une mère)
<i>teneke</i>	[tenekə]	ouest
<i>telepi</i>	[teləbi]	grenier, conteneur à grain
<i>tewiseti</i>	[twiɕti]	adoration (< égyptien)
<i>tke-</i>	[tak]	aimer
<i>tkk-</i>	[takaka]	piller, razzier
<i>tlt</i>	[talanta]	talent, unité de poids (< grec)
<i>tmey</i>	[tamia]	homme blanc (< égyptien?)
<i>tre-</i>	[tar]	donner, offrir
<i>wte</i>	[wat(ə)]	vie, existence
<i>wide</i>	[wiɖ(ə)]	frère
<i>wle</i>	[wal]	chien
<i>xlbi</i>	[xalabi]	taureau
<i>xr-</i>	[xara]	manger (du dur)
<i>xrpxne</i>	[xarabaxan]	gouverneur (< égyptien)
<i>yed</i>	[eɖa]	argent (métal ; < égyptien)
<i>yer</i>	[era]	lait
<i>yetmde</i>	[etamaɕe]	neveu, nièce (individu plus jeune dans la lignée maternelle)
<i>yireqe</i>	[irku]	sud
<i>yirewke</i>	[irəwak]	est (point cardinal)

### noms de divinités

<i>Amésémi</i>	[əmeɕemi]	Amésémi (parèdre d'Apedemak)
<i>Amnbse</i>	[amannabæ]	Amon de Pnoub (< égyptien)
<i>Amni</i>	[amanai]	Amon (< égyptien)
<i>Amnote</i>	[amannute]	Amon de Thèbes (< égyptien)
<i>Amnp</i>	[amanaba]	Amon de Louqsor (confondu avec le suivant) (< égyptien)
<i>Amnpte</i>	[amannabatte]	Amon de Napata (< égyptien)
<i>Apedemk</i>	[əbedɕemaka]	Apédémak
<i>Agedise</i>	[akwəɖiɕe]	Khonsou, également forme lunaire d'Amon
<i>Ar</i>	[ara]	Horus (< égyptien)

<i>Aritene</i>	[aritene]	Ariténé (peut-être nom local de Rê-Harakhty)
<i>Asori</i>	[uɕuri]	Osiris (< égyptien)
<i>Atri</i>	[atarai]	Hathor (< égyptien)
<i>Ms</i>	[maɕa]	Mash (dieu-soleil local)
<i>Mt</i>	[mata]	Mout (< égyptien)
<i>Wos</i>	[uɕa]	Isis (< égyptien)

**toponymes**

<i>Aborepi</i>	[amburbi]	Musawwarat es-Sufra
<i>Adomn</i>	[aɖumana]	Arminna
<i>Akine</i>	[akinə]	Basse-Nubie
<i>Arome</i>	[ərumɛ]	Rome (= Égypte romaine)
<i>Atiye</i>	[attai]	Sedeinga
<i>Bedewi</i>	[bedɕwi]	Méroé (forme récente)
<i>Dor</i>	[dur]	Derr
<i>Medewi</i>	[medɕwi]	Méroé (forme ancienne)
<i>Nlote</i>	[nalutə]	Karanóg
<i>Np̄te</i>	[nabatə]	Napata
<i>Pedeme</i>	[bedɕmə]	1. Qasr Ibrim ; 2. Amara
<i>Phrse</i>	[bax <sup>w</sup> araɕ]	Faras
<i>Pilqe</i>	[bilaku]	Philae
<i>Qes</i>	[kwəɕa]	Koush
<i>Qomo</i>	[kumu]	Égypte (< égyptien)
<i>Sye</i>	[ɕai]	île de Saï
<i>Tene</i>	[tene]	Shablul
<i>Tbx</i>	[tabaxa]	el-Hassa (Giblab)
<i>Tebwe</i>	[təbawe]	Abaton (= Biggeh, île voisine de Philae)
<i>Tolkte</i>	[tulakat]	Naga

## À quelle famille de langues appartient le méroïtique ?

Ainsi que nous l'avons relaté dans nos sections précédentes sur le déchiffrement du méroïtique et la recherche ultérieure, la question des langues apparentées a joué un rôle central, bien souvent plus dommageable qu'utile, dans le long chemin vers la traduction des textes. Mais, comme le méroïtique avait disparu sans descendance et qu'aucun véritable bilingue n'avait été trouvé, il était inévitable que les savants cherchent des informations en dehors de l'analyse interne des textes, qui avait démontré ses limites. D'autres langues anciennes avaient été déchiffrées en grande partie par la méthode comparative. L'akkadien par exemple avait bénéficié de la comparaison avec les autres langues sémitiques. Le hittite était resté longtemps une énigme, jusqu'à ce que le philologue autrichien Bedřich Hrozný s'avisât en 1916 de le comparer avec les langues indo-européennes, malgré le scepticisme de ses collègues, ce qui guida les premiers pas vers le déchiffrement complet de la langue.

On se souvient que Griffith avait dans un premier temps privilégié la piste nubienne. Les langues nubiennes, parlées en Égypte et au Soudan, présentent en effet de nombreux traits communs avec le méroïtique. Mais l'examen du vocabulaire s'était révélé décevant. Griffith était notamment frappé de ce que le méroïtique possédât deux racines pour « engendrer » (*erike-*) et « enfanter » (*dxē-*) qui ne ressemblaient guère aux verbes nubiens pour « concevoir » (sans distinction entre les rôles du père et de la mère), en nobiïn et en vieux-nubien *unn-* et en dongolawi *uski*. Il ne pouvait savoir que les dialectes nubiens du Kordofan, alors presque inconnus, possédaient un verbe *ir/irki* signifiant « enfanter », « engendrer » qui expliquaient le vieux-nubien *ir-kane* « naissance », présent dans le *Lectionnaire* (recueil de textes pour les lectures des offices) qu'il avait pourtant publié en 1913. Sinon, le lien avec le méroïtique *erike-* lui aurait sauté aux yeux.

Aussi, après lui, privilégia-t-on la piste couchitique, en cherchant notamment du côté du bedja, du somali, de l'afar, etc. et ce malgré le peu de similitudes que présentent dans leurs structures ces langues avec le méroïtique. Fritz Hintze par la suite démontra que cette piste était illusoire, mais ferma la porte à toute comparaison en décrétant que la langue de Méroé était un isolat linguistique, comme le sumérien ou l'étrusque, auxquels on ne connaît aucune langue apparentée. Il réfuta notamment la tentative de la relier au groupe « soudanique oriental » (*l'Eastern Sudanic* de Greenberg), rameau central des langues nilo-sahariennes, que développa Trigger en 1964 dans un article, il est vrai mal étayé. Plus tard, dans une étude de 1989, Hintze revint sur ce problème et, sans rejeter totalement

l'hypothèse, précisa que l'on ne pouvait la prouver qu'en comparant le méroïtique à des formes reconstruites du soudanique oriental, c'est-à-dire en restituant tout d'abord les mots de la langue primitive à partir des langues actuelles, comme on l'a fait depuis longtemps pour l'indo-européen.

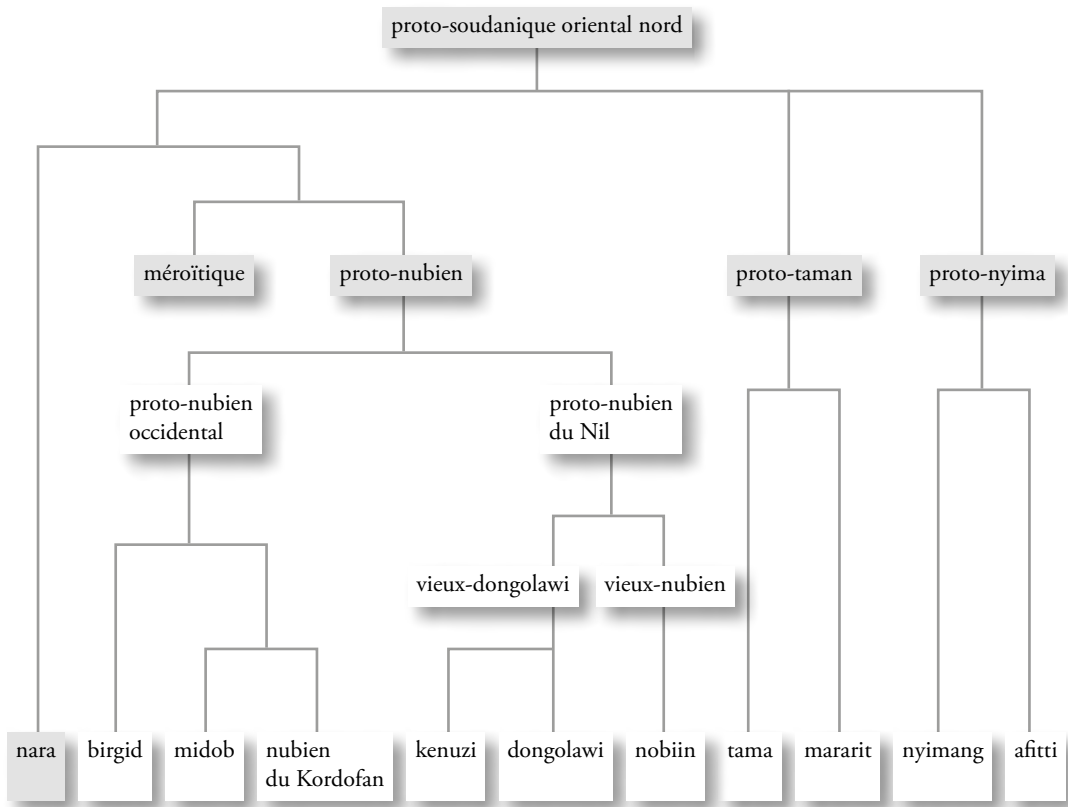
C'est cette méthode qui m'a permis de confirmer dans mon ouvrage, publié en 2010, *Le méroïtique et sa famille linguistique* — et de manière probante cette fois —, la thèse initialement soutenue par Bruce Trigger. Mes recherches ont bénéficié d'une situation beaucoup plus facile qu'en 1964. D'une part, le méroïtique, sa morphologie et son vocabulaire sont mieux connus. D'autre part, les efforts des linguistes de terrain pour étudier les langues nilo-sahariennes, dont les locuteurs sont souvent isolés et en petit effectif, ont permis d'en publier des descriptions plus précises et plus nombreuses que celles dont on disposait dans les années 1960.

Le nilo-saharien, le dernier des phylums (ou superfamilles, voir p. 343) postulés par Greenberg dans sa classification des langues d'Afrique, compte environ 120 idiomes très divers, répartis du nord au sud entre l'Égypte et la Tanzanie, de l'ouest à l'est entre le Niger et l'Éthiopie. Il se subdivise en plusieurs grandes familles (saharien, soudanique central, soudanique oriental), quelques groupes moins conséquents (maba, koman, kado) et plusieurs langues isolées (four, berta, kunama, gumuz). La famille soudanique orientale est le cœur du nilo-saharien et compte à son tour plusieurs groupes : le soudanique oriental nord, le nilotique, le surmique et des langues ou groupes dialectaux isolés : le jebel, le temeïn, le dadjo (ou daju). Le nilotique est un vaste ensemble réparti sur plusieurs pays, dont les langues les plus connues sont le massäï (Kenya/Tanzanie), le dinka (Soudan du Sud), le luo (Kenya, ethnie du père de Barack Obama). Le surmique est également représenté par de nombreuses langues parlées au Soudan du Sud et en Éthiopie, dans la vallée de l'Omo. Le groupe surmique le plus connu est la tribu des Mursi, célèbres pour les plateaux insérés dans la lèvre inférieure que portent les femmes.

Le **soudanique oriental nord** (en abrégé SON) est constitué de cinq langues ou groupes de langues : le **méroïtique**, le **nara**, le **nubien**, le **taman** et le **nyima**, qui s'articulent généalogiquement comme présenté page ci-contre.

— Le **nara**, autrefois appelé « barya », est parlé en Érythrée par environ 50 000 personnes au nord de la ville de Barentu, non loin de la frontière avec le Soudan.

— Le groupe **nubien**, parlé par 900 000 locuteurs, présente une variété importante, que l'on pourrait comparer au groupe des langues germaniques. Il compte une langue ancienne, le vieux-nubien, écrite à l'aide de caractères coptes complétés de quelques signes méroïtiques. Elle était parlée



au nord du royaume chrétien de Makouria, entre la première et la troisième cataracte du Nil. La littérature connue est pour l'essentiel constituée de textes religieux. Son descendant actuel est le nobiin, parlé sur le même territoire et souvent appelé « mahasi » au Soudan. Entre la troisième cataracte et la grande boucle du fleuve, de part et d'autre de la ville de Dongola au Soudan, se situe le dongolawi (appelé localement « andaandi »), une langue nubienne assez différente: il n'y a pas d'intercompréhension avec les locuteurs du nobiin. Une ancienne colonie venue de Dongola au XIV<sup>e</sup> siècle de notre ère s'est établie près d'Assouan en Égypte, introduisant la langue dongolawi qui a évolué en un dialecte légèrement différent, le kenuzi (appelé localement « mattokki »). Les autres langues nubiennes sont parlées à l'ouest du Soudan: au nord des monts Nouba, dans la province du Sud-Kordofan, se situe un ensemble de dialectes désigné sous le nom de « nubien du Kordofan » et localement appelé « ajang ». Le plus connu est le dilling, parlé autour de la ville du même nom. Enfin, le midob et le birgid (presque éteint aujourd'hui) sont respectivement localisés dans les provinces du Darfour du Nord et du Darfour du Sud.

— Le groupe **taman** se situe à cheval sur le Soudan et le Tchad et se compose de deux ensembles dialectaux, le tama et le mararit, parlés par près de 150 000 locuteurs.

— Enfin, le groupe **nyima** comprend deux parlers des monts Nouba, le nyimang (dialectes ama et mandal) et l'afitti, avec près de 80 000 locuteurs.

Parmi toutes ces langues, très peu disposent d'une description satisfaisante. C'est surtout pour les langues nubiennes qu'il existe de bonnes grammaires et des dictionnaires. Mais la situation s'améliore, en partie grâce aux projets linguistiques de l'université de Cologne et à ceux que j'ai personnellement conduits ou initiés.

La dispersion des langues SON entre l'Ennedi au Tchad et la vallée du Nil au Soudan est expliquée, comme nous l'avions évoqué dans notre premier chapitre, par la dessiccation d'un affluent du Nil, le Wadi Howar, entre le quatrième et le deuxième millénaire avant notre ère, obligeant les populations établies sur les rives à se réfugier dans des zones plus hospitalières à l'est, au sud et à l'ouest de la rivière disparue. Quant aux locuteurs du nara (ex-Baryas), isolés en Érythrée où ils sont attestés depuis la fin de l'Antiquité (ils sont cités dans la stèle d'Ézana dont le texte figure aux p. 326-327, à la fin du chapitre précédent), ils ont très probablement transité par le Nil, puis l'Atbara, qui porte leur nom : cet affluent, aujourd'hui le dernier à rejoindre le fleuve, est connu dans les transcriptions des géographes alexandrins sous la forme *Astaboras* ou *Astabaras*, ce qui signifie « la rivière des Baryas » en méroïtique ancien (méroïtique classique \**ato Bres-o*).

Toutes les langues SON ont conservé des structures très proches : elles ne possèdent pas de genre grammatical, le verbe est à la fin de la phrase, l'adjectif suit le nom, le génitif précède le substantif qu'il détermine. Elles utilisent des postpositions et non des prépositions et recourent le plus souvent à des suffixes et non des préfixes. Dans le domaine morphologique, on trouve un article suffixé de forme \*-r ou \*-l, soit opérationnel (méroïtique, taman), soit vestigiel (nubien, nara) ; une négation \**ma* (toutes les langues, sans lien génétique avec la négation arabe *ma*), une marque d'accusatif en \*-g, ici encore opérationnelle (nubien, taman, nyimang) ou vestigielle (méroïtique, nara) ; un suffixe de pluriel pronominal en \*-gu (nubien, nara, taman) qui a en méroïtique évolué en *-ba*, par exemple dans l'article pluriel *-leb*, prononcé *laleb*, suivant un processus bien connu en linguistique, notamment dans les langues indo-européennes (cf. gaulois *bana*, « femme », vs. grec *gunê* ; roumain *limbă*, « langue », du latin *lingua*).

Dans le domaine lexical, la grande distance chronologique qui sépare ces langues a largement érodé le vocabulaire initial. Les traductions des termes les plus basiques du méroïtique sont, de plus, encore peu nombreuses. Toutefois, les correspondances sont édifiantes, particulièrement

avec le nubien qui est le groupe génétiquement le plus proche. On citera les exemples suivants, où le proto-nubien est la langue nubienne originelle, reconstruite à partir des langues modernes et du vieux-nubien, et où le proto-SON désigne les formes reconstruites pour l'ensemble du soudaniqu oriental nord.

	<b>méroïtique</b>		<b>proto-Son</b>	<b>proto-nubien</b>
<i>are-</i>	[ar]	« prendre »	*ar-	*aar-
<i>kdi</i>	[kadʒi]	« femme »	*kadi / *kari	*kari
<i>ms</i>	[maɛa]	« soleil »	*masi	*eesi (*m initial amui)
<i>wide</i>	[wid(ə)]	« frère »	*wer-	*weri
<i>wle</i>	[wal]	« chien »	*wel	*wel

Il ne fait pas de doute que cette découverte récente va accélérer les progrès dans la compréhension de la langue méroïtique et la traduction des textes. Toutefois, la comparaison linguistique en ce domaine doit être conduite avec précaution. Les racines SON, en effet, sont souvent brèves et comportent un inventaire réduit de phonèmes, tant consonnes que voyelles, si bien que de nombreux homonymes existent : \*ar- par exemple est la forme reconstruite pour « prendre », mais aussi pour « enfanter », « engendrer » (cf. méroïtique *eri-ke*). Il est probable que ces homonymes étaient souvent distingués par des tons, hauts ou bas, qui sont attestés dans toutes les langues SON modernes et devaient aussi exister en méroïtique, bien qu'ils ne soient pas notés dans l'écriture, comme plus tard en vieux-nubien. Pour toutes ces raisons, on devra continuer à encadrer l'usage de la comparaison linguistique par les méthodes traditionnelles fondées sur l'analyse contextuelle des textes et une bonne connaissance des réalités de la civilisation méroïtique.

## Les textes méroïtiques beaucoup d'épithaphes et peu de littérature

Les quelque deux mille inscriptions actuellement retrouvées entre le sud de l'Égypte et le nord du Soudan ne peuvent se comparer, ni quantitativement, ni qualitativement, avec l'abondante documentation disponible en égyptien. Nous avons précédemment invoqué le moindre recours à l'écrit dans le royaume koushite, mais d'autres raisons expliquent cette situation. La population était moins nombreuse, de l'ordre de 900 000 habitants pour Koush, contre 4 à 5 millions pour l'Égypte, bien que ces chiffres doivent être pris *cum grano salis*. D'autre part, les fouilles sont plus récentes et moins nombreuses au Soudan. Enfin, le climat soudanais, au moins sous la boucle du Nil, alterne des périodes de chaleur intense et des épisodes

## Un exemple de texte méroïtique l'építaphe de la dame Wiritélito

Cette stèle funéraire a été découverte lors des fouilles que Woolley et Randall-MacIver effectuèrent entre 1908 et 1910 sur la grande nécropole de Karanóg, en Basse-Nubie. La localité était en effet à l'époque tardive le siège des vice-rois de Nubie, représentant le pouvoir central dans le nord du royaume. La stèle de Wiritélito a été retrouvée à l'avant de sa pyramide (G 217), dans les ruines de la chapelle funéraire. Elle se présente comme un bloc rectangulaire, muni d'un bec (apex) sur le côté supérieur, et entièrement couvert de signes. Le cadre gravé sur le champ de la stèle, divisé en douze lignes par des traits horizontaux, n'a pas suffi à placer l'ensemble de l'építaphe prévue. Il a fallu recourir, comme il est usuel pour les tables d'offrandes mais exceptionnel pour les stèles, aux bords extérieurs, où la fin de l'inscription court dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. Le style paléographique des signes indique une date dans la seconde moitié du III<sup>e</sup> siècle de notre ère.

Le texte avait été publié en 1911 par Griffith dans *Karanóg*. Il est enregistré au *Répertoire d'épigraphie méroïtique* sous le numéro REM 0289. Nous en présentons ici une relecture et une traduction en petite partie lacunaire, car le sens de certains titres et fonctions exercés par des parents de la défunte (*senete*, *soni*, *atos*, etc.) n'est pas entièrement clair. Les deux points transcrivent le séparateur de mots, dont l'usage n'est pas constant, les nombres en exposant correspondent à la numérotation des lignes puis des côtés de la stèle. Les contractions dues à la loi de Griffith (voir notre section grammaticale ci-dessus, p. 355 sq.) ont été développées pour que le lecteur puisse percevoir la composition des groupes nominaux : *kditowi*, « elle était la sœur » (ligne 10), est ainsi transcrit *kdise-l-owi*, et *kdisebetowi*, « elle était leur sœur », (ligne 12) est transcrit *kdise-bese-l-owi*.



### Table d'offrandes

de la dame Wiritélito  
(orthographié Wirétélito)  
REM 0219, fonds Leclant.

### Table d'offrandes

d'Arététéli, fils  
de la dame Wiritélito.  
REM 0220, fonds Leclant. ►







### Stèle

de la dame Wiritelito,  
nécropole de Karanóg,  
seconde moitié  
du III<sup>e</sup> siècle apr. J.-C.,  
REM 0289,  
fonds Leclant.

4ḏ : 4||| 9ω / 3 : 43 / Ḑ <sup>1</sup>  
 : 4Ḑ / 17 Ḑ 4514 4ω <sup>2</sup>  
 9< 214 : 9||| 2 / 17 95 9 <sup>3</sup>  
 9 V||| 9 93 : ω / 33 : 4Ḑ / 9 <sup>4</sup>  
 : 4Ḑ / 9 93 4ω 14 : 93 9 V||| / ω <sup>5</sup>  
 9 9||| : 914 / 93 : V||| 9 93 9 9 9 9 <sup>6</sup>  
 ω 9 : V||| 9 93 : 9 9 9 9 : 4Ḑ / 9 9 9 9 <sup>7</sup>  
 3 : 4 9 9 : 9 9 9 9 : 4Ḑ / 914 3 : 9 ω 9 <sup>8</sup>  
 9 9 9 9 : V||| 9 93 : 14 2 V||| : 4Ḑ / 914 <sup>9</sup>  
 9 ω 9 9 V||| 4 93 : 4 9 / 3 : 4Ḑ Ḑ 4 9 9 : 9 <sup>10</sup>  
 9 9 9 4 9 9 9 : 3 Ḑ 9 9 : 9 9 4 9 / V||| 9 9 <sup>11</sup>  
 4 93 : 4 9 / 3 : 4Ḑ Ḑ 9 9 4 9 9 : 9||| <sup>12</sup>  
 : 2 9 / 9 9 9 9 4Ḑ / 914 3 : 9 9 4 9 4 9 9 9 : V||| <sup>13</sup>  
 9 : 9 9 9 Ḑ 9 9 : 4Ḑ / 9 9 V||| : 2 9 9 9 ω 4||| : V||| 9 93 <sup>14</sup>  
 : 14 9 9 9 9 / 3 <sup>15</sup>  
 43 9 : 9 9 9 9 9 9 <sup>16</sup>  
 3 9 : 9 / 9 9 : 14 9 9 9 ω 9 <sup>17</sup>  
 : 9 9 9 9 : 14 9 9 9 9 <sup>18</sup>  
 ||| 9 ω / 3 : 43 9 9 : 14 9 9 9 9 : 9 43 9 <sup>19</sup>

: 4Ḫ / 1Ḫ ḫ 4ḫ1ḫ 4ω<sup>2</sup> 4Ḫ: 4|| ḡω / 3: 43 / Ḫ<sup>1</sup>

<sup>1</sup>Wos-i: Sorey-i: Wi<sup>2</sup>ritelito q-owi:  
Isis+ô! Osiris+ô! Wiritélito celle-ci est;

: Ḫ / ḫ<sup>4</sup> ḡ < 2ḡ1ḫ: ḡ || 2 / 1ḡ ḫ ḫ<sup>3</sup>

<sup>3</sup>Pleqneye: tedxe-<sup>4</sup>-l -owi:  
de Baléqonéyé fille enfantée la (elle) est;

: 4Ḫ / ḫḡ 3 4ω1ḫ: ḡ 3ḫ ḡ || / ω<sup>5</sup> ḫ ḡ || ḫ 3ḫ: ω / 33

ssor: Mnp-se T<sup>5</sup>rosetme: terike -l -owi:  
du scribe Amanap+de Tarusetamé fille engendrée la (elle) est

: 4Ḫ / ḫḡ 2 3<sup>7</sup> ḡ ḡ ||: ḫ1ḫ / 3ḫ: ḡ || ḫ 3ḫ ḫ 3ḡ 2<sup>6</sup>

<sup>6</sup>ant: Mnp-se: Mnotel: yet<sup>7</sup>mde -l -owi:  
du prêtre Amanap+de Manutela nièce la (elle) est;

: 4Ḫ / ḫ1ḫ 3: ḫω ḫ<sup>8</sup> ω ḡ: ḡ || ḫ 3ḫ: ḫ 3ḡ 2

ant Mnp-se: Br<sup>8</sup>trl: ste -l -owi:  
du prêtre Amanap+de Baratarala tutrice (= mère) la (elle) est;

: 4Ḫ / ḫ1ḫ<sup>9</sup> 3: 4ḫ 3ḫ: ḫ 3ḡ 2

ant: Tni: s<sup>9</sup>te -l -owi:  
du prêtre Tani tutrice (= mère) la (elle) est;

: 4Ḫ ḫ 4 2 3: ḫ<sup>10</sup> ḡ 3 3ḫ: ḡ || ḫ 3ḫ: 1ḫ 2 ḡ ||

senete: Mnp-se: Mske<sup>10</sup>l: kdise -l -owi:  
du senete (titre) Amanap+de Mashakéla sœur la (elle) est

: ḡ ||<sup>12</sup> ḫ ḡ 3 4ḫ ḡ ḡ: 3 / ḫ ḡ 2: ḡ 2 4ḫ / ḡ1ḫ 3<sup>11</sup> ḡω ḡ 3 ḡ || 4ḫ 3ḫ: 4ḫ / 3

soni: Mni-se Mere<sup>11</sup>mtebolide: atos: Belimet<sup>12</sup>ye:  
du soni (titre) Amon+de Mérématébolidé atusha (titre) Bélimétayé

: 4Ḫ ḫ ḡ ḡ 4 2 3

kdise -be-se -l -owi:  
sœur eux+de la (elle) est;

4Ḫ / ḫ1ḫ 3: ḫ 2 4ḫ 4ḫ ḡ ḡ: ḡ ||<sup>13</sup> 4ḫ 3ḫ: 4ḫ / 3

soni: Mni<sup>13</sup>-se Belilid: ste -l -owi:  
du soni (titre) Amon+de Bélilidata tutrice (= mère) la (elle) est;

: 4Ḫ / ḫ 3 ḡ ||: 2 ḡ 3 ḡω 4 ||: ḡ || ḫ 3ḫ<sup>14</sup>: 2 ḡ / 1ḡ ḫ 3

sleqene: <sup>14</sup>Mnp-se: Yiremene: sem -l -owi:  
du shalqun (titre) Amanap+de Yirémène épouse la (elle) est;

<i>ato</i>	<i>mhe</i>	<i>p<sup>15</sup>so-he-kete</i>	: 15 9 3 9 3 / 3 <sup>15</sup> 4 9 3 3 4 9 2
eau	abondante	veuillez faire qu'(elle) boive;	
<sup>16</sup> <i>at</i>	<i>mhe</i>	<i>psi-<sup>17</sup>xr-kete</i>	: 15 9 3 ω < <sup>17</sup> 4 3 4 9 3 3 4 9 2 <sup>16</sup>
pain	abondant	veuillez faire qu'(elle) mange;	
<i>x-</i>	<i>mlo</i>	<i>-l:</i>	: 15 9 3 5 <sup>18</sup> 3 4 9 5 / 5 < <sup>17</sup> <i>p-h&lt;o&gt;<sup>18</sup>l-kete</i> :
repas	bon	un	veuillez faire que (lui) soit servi;
<i>x-</i>	<i>lh</i>	<i>-l:</i>	: 15 9 3 < 4 4 3 4 <sup>19</sup> 5 3 3 < <i><sup>19</sup>psi-tx-kete</i> :
repas	grand	un	veuillez faire que (lui) soit offert;
<i>W[o] s-i</i>	<i>Sorey-i</i>		/// 9 ω / 3: 4 3 
Isis+ô!	Osiris+ô!		

« Ô Isis, ô Osiris! Voici Wiritélito.

Elle a été enfantée par Baléqonéyé; elle a été engendrée par le scribe d'Amanap (Amon de Napata) Tarusetamé.

Elle était la nièce de Manutéla, prêtre d'Amanap. Elle était la mère de Baratarala, prêtre d'Amanap. Elle était la mère du prêtre Tani. Elle était la sœur de Mashakéla, *senete* d'Amanap. Elle était la sœur de Mérématebolidé, *soni* d'Amon et de l'*atusha* Bélimétayé. Elle était la mère de Bélilidata, *soni* d'Amon. Elle était l'épouse de Yirémène, *shalqun* d'Amanap.

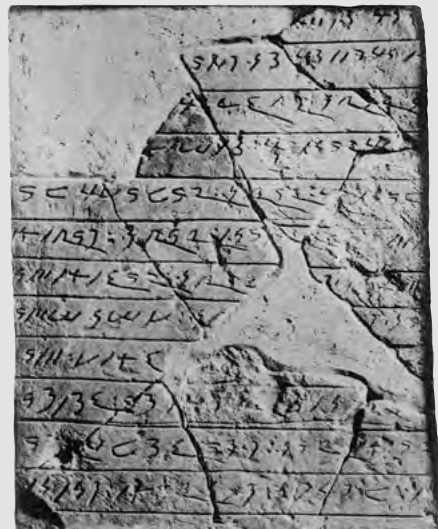
Faites qu'elle boive de l'eau en abondance! Faites qu'elle mange du pain en abondance. Faites-lui servir un bon repas! Faites-lui offrir un grand repas, ô Isis, ô Osiris! »

L'épithète suit parfaitement le schéma prototypique des textes funéraires méroïtiques: invocation à Isis et Osiris, nomination de la défunte, puis de sa mère et de son père, longue description de sa situation sociale, en tant que nièce, mère, sœur et épouse de notables, bénédictions A (eau), B (pain) et C (« le bon repas »), auxquelles s'ajoute la rare bénédiction D, celle du « grand repas », qui fait toutefois doublon avec la précédente. Le texte se termine par une reprise d'invocation assez fréquente.

La dame Wiritélito appartient à la classe sacerdotale de la cité de Karanóg et provient d'une famille suffisamment aisée pour que ses membres les plus influents aient été inhumés sous des pyramides de briques de bonne taille (3,20 m d'arête pour celle de Wiritélito). Sa tombe a été pillée et la superstructure s'est effondrée, mais, outre la présente stèle, on a retrouvé à proximité une table d'offrandes à son nom, où il est cette fois orthographié Wirétélito (REM 0219). Elle n'appartient pas toutefois à la classe dirigeante, ne citant aucun vice-roi (*peseto*) ou prince (*pqr*) dans sa lignée.

Deux autres épitaphes de sa famille sont connues : la table d'offrandes et la stèle (REM 0220 et 0221) d'un de ses fils, Arététéli, prêtre d'Amanap, curieusement non cité ici, peut-être parce qu'il était trop jeune au décès de sa mère. La plupart des membres de cette famille appartient au personnel du temple local d'Amanap, c'est-à-dire Amon de Napata, bien qu'originellement le nom repose sur un jeu de mots entre l'égyptien *Jmn n Jp.t*, « Amon de Louqsor », et *Jmn (n) Npt*, « Amon de Napata ». Un oncle de Wiritélito, Manutéla, exerçait déjà la fonction de « prêtre d'Amanap ». Un de ses frères a servi le même dieu, bien que son titre (*senete*) soit de sens obscur. Elle a épousé un « shalqun » (peut-être « chef de district ») rattaché au même temple.

Au moins deux de leurs enfants (dont Arététéli, non mentionné ici) ont hérité du titre de « prêtre d'Amanap ». L'épitaphe de Wiritélito est un des principaux documents qui atteste de la transmission des charges dans la lignée maternelle, ce qui constitue une rupture par rapport à la tradition égyptienne, où la lignée paternelle était privilégiée, les fils héritant généralement des fonctions de leurs pères.



**Stèle** d'Arététéli,

fil de la dame Wiritélito.

REM 0221, d'après Griffith,

Karanóg, 1911.

◀ pluvieux parfois diluviens, ce qui est extrêmement dommageable à la conservation des éléments organiques. Or, l'évolution des signes cursifs méroïtiques au fil des siècles, avec des tracés moins anguleux et des queues de signes de plus en plus allongées, montre que les scribes ont adapté leurs graphies à une écriture tracée au pinceau et non par le ciseau des lapicides. Il faut en déduire que le papyrus était un support courant, quoique les seuls exemplaires de papyri méroïtiques connus aient été trouvés à Qasr Ibrim, en Nubie égyptienne, et récemment publiés par Jochen Hallof. Plus au sud, le matériau ne s'est probablement pas conservé, bien que nous ne soyons pas à l'abri d'heureuses surprises dans des fouilles à venir. Le support d'écriture le plus fréquemment retrouvé, parce que le mieux conservé, est évidemment la pierre, qu'il s'agisse de monuments funéraires ou de murs de temples. On possède aussi de nombreux ostraca, tessons de céramiques qui fournissaient un support bon marché, où les textes sont généralement tracés au pinceau. Des inscriptions sur cuir et sur métal ont aussi été découvertes, en nombre plus réduit.

Les épitaphes, il est vrai souvent longues et détaillées, constituent près de 40 % du total des textes. Elles se présentent sur deux types de monuments, les stèles funéraires et les tables d'offrandes. Sur ces dernières, l'inscription court généralement le long des bords, le centre étant consacré à la représentation des offrandes, pains ronds, aiguères d'où s'écoule un filet d'eau, fleurs de lotus, etc. Elles suivent le plus souvent un schéma constant : invocation à Isis et Osiris, nomination du défunt, filiation maternelle et paternelle, description sociale de l'individu par l'énoncé de ses fonctions et de ses liens familiaux avec des parents prestigieux dont les titres sont donnés, bénédictions finales généralement au nombre de trois, celle garantissant de l'eau au défunt (formule A), celle du pain (formule B) et celle du « bon repas » (formule C). La partie descriptive est évidemment plus ou moins développée selon le rang et la famille de l'individu : elle constitue souvent une source d'informations précieuses sur la société provinciale du royaume koushite. Curieusement, elle est absente dans le Sud, par exemple à Méroé, pourtant siège du pouvoir central, où les épitaphes, y compris celles des souverains, sont extrêmement laconiques. Les inscriptions funéraires sont les mieux comprises parmi les textes méroïtiques, en raison de leur contenu stéréotypé et d'une focalisation sur elles de la recherche depuis l'époque de Griffith.

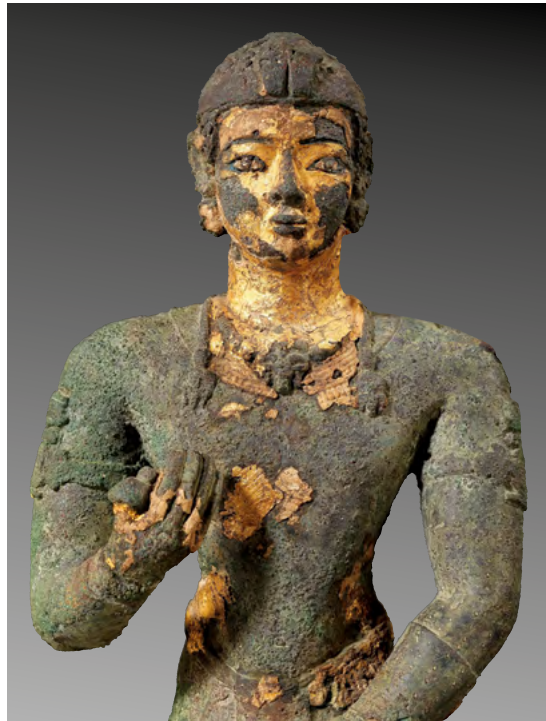
Une autre catégorie de textes, historiquement importante mais peu nombreuse, est celle des inscriptions royales. Généralement gravées sur des stèles de grès ou de granite, plus rarement sur des murs de temples, elles sont au nombre d'une vingtaine. Les plus célèbres sont celles du roi Tanéyidamani, datant du milieu du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., aujourd'hui

à Boston, celle de la Candace Amanirénas et du prince Akinidad, peu avant le début de notre ère, aujourd'hui conservée à Londres, et l'inscription murale du roi blemmye Kharamadoyé, au début du <sup>v</sup>e siècle, gravée dans le temple de Kalabcha en Égypte. Elles poursuivent en méroïtique la tradition napatéenne des chroniques de règne rédigées en égyptien, avec quelques différences notables : elles ne comportent pas de repères chronologiques par années régnales par exemple. Leur contenu semble très similaire : après un protocole initial détaillant les titres du souverain et un éloge de sa personne, se développe une série de narrations où alternent les actes de piété envers les dieux et les campagnes militaires contre les rebelles ou les peuples ennemis. Il s'en faut de beaucoup que ces textes, dont le vocabulaire et la morphologie riches défient notre faible connaissance de la langue, soient aussi bien compris que les épitaphes.

Le corpus des textes religieux gravés dans les temples, où ils légendent les représentations des souverains et des dieux, a la particularité d'être entièrement rédigé en méroïtique hiéroglyphique, alors que les autres types d'inscriptions sont presque tous en cursive. La plupart d'entre eux, que ce soit à Naga, Méroé, Dangeil, Barkal ou Amara, datent du règne conjoint de la Candace Amanitoré et du roi Natakamani, vers 60 apr. J.-C. Les temples comportent aussi très souvent des graffiti pieux en cursive, appelés « proscynèmes », tracés par les pèlerins dans les parties de ces monuments ouvertes aux profanes. Le temple d'Isis à Philae en est particulièrement riche, mais on en trouve aussi beaucoup à Kawa, Méroé et el-Hassa. Un type de graffiti assez commun accompagne la représentation d'un pied ou deux, parfois chaussés de sandales : le texte, connu aussi en démotique et en grec, informe le visiteur que « ce pied qui appartient à Untel a été gravé en présence d'Isis » (ou d'un autre dieu). Il témoigne que le pèlerin est bien venu en personne adorer la divinité.

Un autre type de texte religieux, délivré par le clergé des temples contre rémunération, assure une protection divine contre les malheurs de la vie. Ce sont les « décrets oraculaires amuletiques », qui perpétuent dans le royaume de Méroé une tradition attestée en Égypte au début du premier millénaire avant notre ère. Après une introduction codifiée, ils énumèrent les dangers auxquels, par décret divin obtenu par oracle, échapperont leurs bénéficiaires, bien que cette partie du texte nous soit incompréhensible et que seuls les parallèles égyptiens nous permettent de l'affirmer. Plusieurs d'entre eux sont attestés sur les papyri retrouvés à Qasr Ibrim, d'autres ont été recopiés sur des ostraca, conservés dans les maisons de particuliers, ou même sur des bandelettes de cuir que l'on nouait sur le bras en guise de talisman. Une coutume similaire s'est conservée en Afrique, notamment en terre d'Islam, des sourates du Coran ayant remplacé les décrets divins.

Les textes utilitaires étaient inscrits sur des tessons de poterie ou ostraca : on a retrouvé ainsi des comptes administratifs ou commerciaux qui sont notre principale source sur le système de numération méroïtique. De courtes inscriptions tracées sur des objets, majoritairement des vases en contexte funéraire, nous sont aussi parvenues. Elles indiquent le nom et le titre du dédicateur de ces offrandes ou, dans d'autres cas, le contenu. Une des rares inscriptions bilingues provient ainsi de jarres retrouvées brisées dans les chambres funéraires de la reine Nahirqo à Méroé (pyramide Beg. N. 11). Elle précise en démotique égyptien le contenu : *jrp n Kmy*, « vin d'Égypte », et est paraphrasée en méroïtique : *Qomo-s-o*, « cela vient d'Égypte ». Avec un texte aussi succinct, on est évidemment bien loin de la Pierre de Rosette! ■



**Le roi archer.** Tabo, île d'Argo, cour du grand temple. Sculpture méroïtique datant soit du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., soit, plus probablement, du règne de Natakamani (I<sup>er</sup> siècle de notre ère) : ce dernier ayant construit à Tabo, cette seconde hypothèse paraît la plus plausible. Khartoum, musée national du Soudan, SNM 24705.



**batailles sur  
les ruines de Méroé**

**Blemmyes et Nubiens :**

**les royaumes postméroïtiques**

330-543 apr. J.-C.

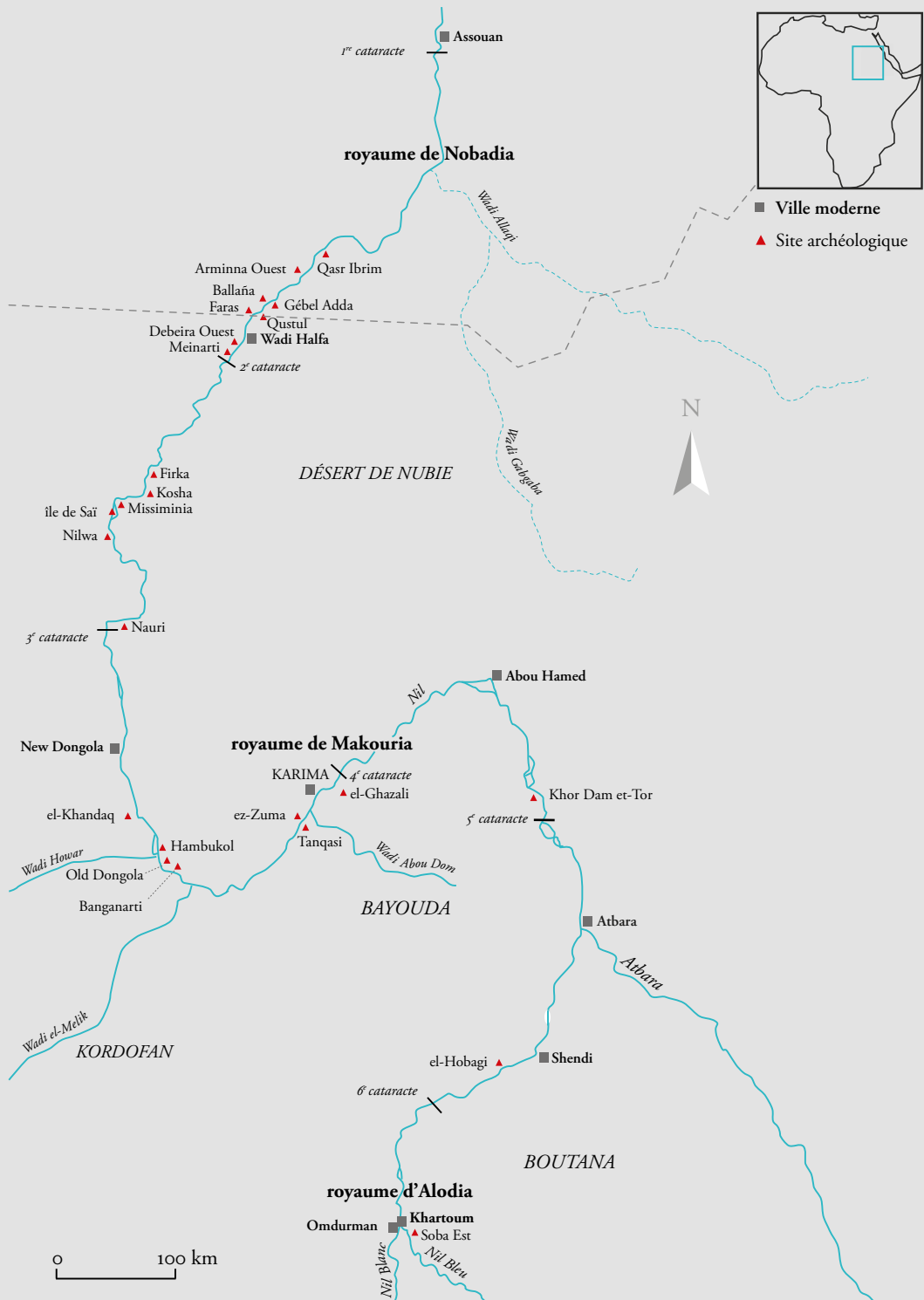


**La période qui suit la chute** du royaume de Méroé et s'étend jusqu'à la conversion officielle au christianisme des États qui ont pris son relais constitue deux siècles que l'on qualifie souvent d'« obscurs », entre 350 et 550 de notre ère. Les sources historiques qui les éclairent quelque peu ne concernent en effet que la Basse-Nubie. Il s'agit de textes d'historiens grecs ou de documents locaux, généralement aussi en grec. À la lecture de ces témoignages, trois acteurs se partageaient alors le pouvoir sur la région : les Blemmyes et les Noubades (ou Nobades) sur le terrain et, depuis son territoire en deçà de la première cataracte, auquel s'ajoutait la petite principauté autour des temples de Philae, l'Empire romain, dont la principale préoccupation était de contrer les raids que lançaient régulièrement les Blemmyes et les Noubades sur les villes du sud de la Haute-Égypte. Les Méroïtes ne sont plus cités comme une entité politique, alors qu'ils constituaient certainement la masse de la population.

Les sources archéologiques ne fournissent également que des informations partielles. Aucun complexe cultuel n'a été retrouvé jusqu'ici et très peu d'habitat. On connaît surtout des sites funéraires, qui marquent à la fois une rupture et une continuité par rapport aux enterrements méroïtiques. La forme pyramidale est abandonnée au profit du tumulus qui, particulièrement dans le sud du royaume koushite, n'avait jamais été totalement évincé ; la position contractée pour les corps des défunts, devenue très rare en raison de l'utilisation de cercueils à l'imitation de l'Égypte, refait son apparition ; les textes funéraires disparaissent. En revanche, y compris dans les enterrements des princes noubas, le rite funéraire, comprenant des libations et des sacrifices, est conservé ; le matériel inhumé avec le défunt est très proche de celui des tombes méroïtiques et il ne fait pas de doute que tout ou partie de la religion funéraire koushite est adopté par les nouveaux arrivants. On observe au nord une recrudescence des « morts d'accompagnement », c'est-à-dire de personnes sacrifiées pour accompagner les princes dans l'Au-delà. Les grands absents de l'archéologie funéraire sont en revanche les Blemmyes, dont les chefs ne peuvent être associés de manière certaine avec aucun des cimetières retrouvés jusqu'à présent. Les pionniers de l'archéologie postméroïtique, notamment Reisner puis les Britanniques W. B. Emery et L. P. Kirwan, qui fouillèrent les tombes princières de Qustul et Ballaña en Basse-Nubie, ne pouvant décider de l'ethnie des défunts dans les sépultures qu'ils excavèrent, employèrent la désignation commode de « Groupe X » pour cette culture tardive, un terme que l'on retrouve encore utilisé dans certains travaux.

La continuité culturelle entre le méroïtique et la période suivante a amené plusieurs spécialistes, au premier rang desquels l'archéologue français Patrice Lenoble, à s'interroger sur la réalité de la « fin de Méroé » :

# le Soudan, de la chute de Méroé au royaume Fung



- ◀ ne pouvait-on pas considérer que la civilisation méroïtique avait perduré au-delà de la chute de la capitale, sous de nouveaux monarques issus des tribus désormais maîtresses du territoire? Cette hypothèse s'accompagnait d'une réinterprétation de l'État méroïtique comme un Empire composé de plusieurs royaumes et dont le *gore*, «souverain», aurait été l'empereur. Cette thèse, qui s'appuyait sur trop peu d'éléments, est maintenant quasiment abandonnée. Le terme de «méroïtique postpyramidal», forgé par Lenoble pour entériner cette continuité et se substituer à celui de «Groupe X», a fait place aujourd'hui de manière presque unanime à l'appellation «postméroïtique».

## Les nouveaux maîtres de la Basse-Nubie : Blemmyes et Noubades

Les nouveaux venus sur les rives du fleuve ne sont pas des inconnus : nous les avons croisés à maintes reprises dans les chapitres précédents, car ils ont, depuis des siècles, compté au nombre des adversaires des souverains napatéens et méroïtiques.

Les Blemmyes étaient un peuple couchitique ancien apparenté aux actuels Bedjas, une population originellement nomade, aujourd'hui séparée en plusieurs groupes depuis le sud de l'Égypte jusqu'en Érythrée, mais principalement à l'est du Soudan. Leur première mention se trouve dans la stèle que le roi napatéen Anlamani fit ériger à Kawa à la fin du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., où il relate sa campagne militaire contre les Bulaḥaw (*Bw-l-ḥꜣ-ju*). Un siècle plus tard, vers 513, apparaît en Haute-Égypte, dans le papyrus démotique Rylands IX, le terme *Bblm*, «Blemmye», qui qualifie un chef de la police au service du vizir. Son rang élevé dans la hiérarchie montre l'intégration dans le royaume pharaonique de familles d'immigrants blemmyes, peut-être réfugiées en Égypte à la suite des campagnes napatéennes. Son nom égyptien, Ouahibrê-Merenrê, qui n'est autre que le nom de couronnement de Psammétique I<sup>er</sup> (664-610), est sans doute un hommage au roi qui accueillit ses aïeux. Par la suite, les Blemmyes sont cités dans les textes égyptiens sous diverses variantes : *Bblm*, *Bblw*.

Dans les sources napatéennes, ils semblent disparaître après le règne d'Anlamani mais il est très probable, comme nous l'avons proposé dans nos sections consacrées aux rois Harsiotef (voir p.175 sq.) et Nastasen (voir p.179 sq.) (IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), que le terme de *Lehle(es)* ou *Rehreh(es)* qui désigne les plus dangereux de leurs adversaires est un nom péjoratif donné par les Koushites au même peuple. Dans les sources grecques, le mot «Blemmyes» apparaît au III<sup>e</sup> siècle : selon le géographe

alexandrin Ératosthène, ils vivent entre le Nil et la mer Rouge et sont vassaux des rois koushites. Ils sont voisins des Troglodytes (sans doute les ancêtres des Bedjas proprement dits), qui habitent plus près des côtes. Par la suite, il semble que certains géographes gréco-romains aient confondu Blemmyes et Troglodytes. Ainsi, pour Pline l'Ancien, les Blemmyes sont des êtres étranges qui ne possèdent pas de tête et ont les yeux et la bouche fixés sur le thorax. Mais il mentionne bien, entre Nil et mer Rouge, les Troglodytes comme des êtres humains normaux, sinon qu'ils sont d'une incroyable vitesse à la course à pied et parlent par cris, une caractéristique que Pline a empruntée à Hérodote.

Les Blemmyes disposaient bien entendu d'une véritable langue. En 2003, le philologue Gerald Browne, spécialiste du vieux-nubien, publia aux États-Unis sur cet idiome disparu un ouvrage singulier d'une trentaine de pages. Il le rédigea en effet en latin, tout en le faisant paraître aux presses de son université d'Urbana-Champaign dans l'Illinois sous le titre *Textus blemmyicus aetatis Christianae* («Un texte blemmye d'époque chrétienne»). La préface commence par cette adresse ironique : «Ô lecteur très avisé et, comme je le crains, très rare, tu tiens entre tes mains l'opuscule qui contient, pour autant que je sache, tout ce qui reste de la langue blemmye.» Il y étudiait à nouveau un ostracon médiéval retrouvé à Saqqara en Égypte par Quibell en 1907-1908 et que Griffith tenait pour l'unique témoignage interne, rédigé en lettres coptes, de la langue blemmye. Browne démontrait qu'il contenait une paraphrase des Psaumes, ce qui prouvait qu'au moins une partie des Blemmyes avait alors adopté la foi chrétienne. Il y ajoutait l'analyse des quelques noms de princes et de notables blemmyes qui sont parvenus jusqu'à nous. La comparaison qu'il effectuait avec la langue bedja actuelle montrait une très grande proximité. Si les Blemmyes n'étaient pas les ancêtres directs des Bedjas, ils constituaient en tout cas une branche extrêmement proche.

Il ne fait pas de doute que les Méroïtes, comme les rois napatéens, aient eu à en découdre avec les Blemmyes. Un passage des *Panegyriques latins*, daté des alentours de l'an 291 de notre ère, décrit des combats acharnés entre les deux camps. Toutefois, on ignore par quel terme, apparemment non transparent, sont désignés les Blemmyes dans les textes méroïtiques, si bien qu'il est pour l'heure impossible de les repérer dans les récits de campagnes militaires des souverains de Méroé. Du côté de l'Empire romain, les chroniqueurs semblent indiquer assez tôt des conflits récurrents avec les Blemmyes en Haute-Égypte, mais les termes utilisés pour les désigner, souvent «Barbares» ou «Indiens» (sic!), sont imprécis. Il faut attendre le règne de l'empereur Probus pour que soit signalée explicitement une victoire romaine contre les Blemmyes autour de la ville de Coptos en 280. En 336, Constantin reçoit à Byzance des délégations

blemmyes et «éthiopiennes», ces dernières constituant peut-être une des ultimes représentations à l'étranger du royaume méroïtique moribond. La chute finale de Méroé va permettre aux Blemmyes de s'installer au bord du fleuve jusqu'au début du v<sup>e</sup> siècle.

Les Noubades, dont le nom est attesté sous de nombreuses variantes (Nobades, Nobatai, Annoubades, etc.), sont la frange la plus septentrionale des Noubas, un peuple que nous avons longuement présenté dans les chapitres précédents (voir «le long règne de Harsiotef», p.175-179, et «Les incursions des Noubas et l'expansion d'Axoum», p.314-318). La stèle du roi napatéen Nastasen, au iv<sup>e</sup> siècle av. J.-C. (voir p.179-181), décrit deux campagnes contre les Noubas, désignés non par ce terme péjoratif qui signifie «esclave» en méroïtique, mais par leur nom «neutre» Makha (méroïtique *Mho*, protonubien \*magur ou \*magi). La première expédition oppose l'armée napatéenne aux Makha de Dakana, l'autre à ceux de Sharakha. Cette différenciation entre deux lieux qui ne sont apparemment pas contigus est confirmée au siècle suivant par le géographe grec Ératosthène. Dans sa description de l'«Éthiopie», il signale que les Noubas, alors installés dans l'ouest du Soudan, sont divisés en plusieurs principautés.

Dans sa stèle de victoire, le roi d'Axoum Ézana relate ses combats contre les Noubas, désignés comme «Noirs» au début du texte, dans le sud du royaume de Méroé désormais morcelé. Mais il signale que ses troupes ont fait une incursion sur le territoire des «Noubas rouges». Or, c'est par cet adjectif que les Abyssins des hauts plateaux, résultat d'un mélange entre immigrés sudarabiques et population locale, se qualifient traditionnellement, par opposition aux «Noirs», terme qui désigne les tribus indigènes non métissées. On sait qu'au vi<sup>e</sup> siècle les royaumes nubiens du Nil sont au nombre de trois, Nobadia au nord, Makouria au centre et Alodia (ou Alwa) au sud. Les Noubas «noirs» sont très certainement les fondateurs du royaume nubien d'Alodia, frontalier avec l'Abyssinie. Quant aux «Noubas rouges», il pourrait s'agir des Noubades, si l'on admet que l'installation des Makourites dans la boucle du Nil s'est effectuée plus tard. Toutefois, les chefferies noubas installées sur le fleuve à la période postméroïtique étaient plus nombreuses que les trois royaumes en place au vi<sup>e</sup> siècle, si l'on en juge par les nécropoles princières connues : Qustul-Ballaña et Gemmai en Basse-Nubie, Firka et Kosha en Moyenne Nubie, ez-Zuma et Tanqasi à proximité de l'ancienne Napata, el-Hobagi au sud de Méroé.

Les Noubades forment en effet un groupe très particulier au sein des peuples nubiens. Alors que tous les autres parlers de cette famille présentent un vocabulaire de base très proche, la langue héritée des Noubades, appelée vieux-nubien au Moyen Âge et nobiin aujourd'hui, comporte des termes complètement différents qui empêchent encore actuellement

leurs locuteurs de se comprendre par exemple avec les gens de Dongola, un peu plus au sud. Sans entrer ici dans les détails techniques, on peut montrer que cette particularité provient d'une situation originelle où un groupe de langue nubienne a formé une confédération avec une tribu d'une autre langue, celle-ci étant d'ailleurs apparentée au nara d'Érythrée et donc de manière lointaine au nubien et au méroïtique. Où et quand s'est formée cette confédération, on l'ignore, mais probablement avant l'installation sur les rives du Nil. Le nom de « Noubades » (et ses variantes) est bien entendu tiré de « Nouba », et il n'est pas le terme indigène, même s'il a fini par être adopté par les Noubades eux-mêmes dans leurs textes rédigés en grec, comme l'inscription du roi Silko que nous aborderons un peu plus loin. Le nom qu'ils se donnaient est en vieux-nubien *Migi* et provient d'un protonubien \*magi qui, avec sa variante \*magur, est l'endonyme des peuples nubiens.

Ce n'est qu'à partir du début du v<sup>e</sup> siècle que les sources gréco-romaines attestent la présence des Noubades en Basse-Nubie et leurs attaques sur les villes de Basse-Égypte. Mais il est possible que certaines mentions antérieures d'« Éthiopiens » en conflit avec le pouvoir romain, comme lors d'un raid contre Assouan vers 395 raconté dans *L'histoire des moines d'Égypte*, aient en fait désigné les Noubades plutôt que les Blemmyes, dont le nom était bien connu. Les sources méroïtiques de Basse-Nubie, essentiellement de courts passages biographiques des épitaphes, évoquent régulièrement des combats contre les Nouba (méroïtique *Nob*) ou les Makhu (*Mho*), depuis la table d'offrandes du vice-roi de Nubie Khalalakhara, au début de l'ère chrétienne, jusqu'à la fin de la période méroïtique. Nous avons vu également que, dans les dernières décennies du royaume de Méroé, deux épitaphes de Faras et du Gêbel Adda mentionnent des liens diplomatiques entre les Méroïtes et un État « makhu », dont il est malheureusement impossible de préciser la localisation mais qui est sans doute limitrophe de la Basse-Nubie, voire constitué d'une portion de territoire déjà soustraite au pouvoir méroïtique. Le v<sup>e</sup> siècle verra les Noubades imposer une domination sans partage sur l'ensemble de la région et en expulser les Blemmyes.

## Rome face à de nouveaux voisins tumultueux

On se souvient qu'en 298 l'empereur Dioclétien retira ses légions du Dodécaéchène, le nord de la Basse-Nubie, conservant juste une garnison près de Philae pour en protéger les sanctuaires. Un accord fut sans aucun doute conclu avec Méroé pour qu'il prenne le relais de Rome dans la région libérée de la tutelle romaine, bien que les sources dont nous disposons soient confuses sur ce point. Mais à peine quelques décennies plus tard,

le royaume méroïtique s'effondra et avec lui la sécurité qu'il pouvait assurer à la frontière avec l'Égypte. Les incursions des Blemmyes, puis des Noubades, sur les villes du sud de l'Égypte se multiplièrent, visant particulièrement les églises, les monastères et leurs trésors. Plusieurs pièces d'orfèvrerie chrétienne, dont un reliquaire d'argent, ont été retrouvées dans les hypogées des princes noubades inhumés à Ballaḥna et proviennent certainement de tels pillages. Les Blemmyes, quant à eux, étendirent leur rayon d'action très loin dans l'Égypte romaine puisque vers 371 est signalée une attaque contre l'oasis de Kharga et en 373 contre un monastère du Sinaï. Les prêtres d'Isis à Philae, dont le culte était encore toléré malgré l'irrésistible expansion du christianisme, durent renoncer pendant deux ans à effectuer le pèlerinage de la barque portant l'effigie de la déesse jusqu'à l'île proche de Biggeh, où elle était censée retrouver son divin époux Osiris. L'un des témoignages de ces exactions les plus poignants, bien qu'empli de déférence byzantine, nous a été conservé dans la supplique qu'un évêque de Syène (Assouan), Appion, adressa entre 425 et 450 aux empereurs d'Orient Théodose II et d'Occident Valentinien III, pour obtenir que la garnison de Philae étendît sa protection à son diocèse tout proche: « Je me trouve avec mes églises au milieu de barbares diaboliques, entre les Blemmyes et les Annoubades [= Noubades]; nous souffrons d'eux d'innombrables attaques, comme venues de l'invisible, sans qu'aucun soldat ne défende nos lieux. Puisque les églises placées sous mon autorité sont humiliées et qu'elles ne peuvent protéger ne serait-ce que ceux qui fuient ces tribus, je me jette et me roule à terre devant les divines et pures empreintes de vos pas pour que vous jugiez bon de décréter que nos saintes églises soient gardées par les soldats postés près de nous. » (Papyrus Leyde Z SB XX 14606, 5-9, texte grec établi par T. Eide, *Fontes Historiae Nubiorum* III [314].)

À de nombreuses reprises, les Romains tentèrent de remédier à cette situation selon leur politique habituelle vis-à-vis des peuples barbares qui harcelaient leurs frontières: des expéditions punitives, suivies de négociations pour établir un pacte de non-agression, voire un traité qui les reconnaissait comme alliés (*fœderati*) de Rome. Mais la plupart du temps, ces conciliations restèrent sans lendemain, les exactions reprenant très vite comme avant. L'historien grec Priscus de Panium relate un tel épisode qui met en scène le duc de la Thébaidé Maximin vers 452. Après avoir défait les Blemmyes et les Noubades, Maximin entama avec leurs chefs tribaux des pourparlers sur l'île de Philae. Ils acceptèrent une trêve réduite dans un premier temps au mandat de Maximin sur la Thébaidé, dans un second à la durée de sa vie, puis, sur l'insistance du duc, à une période de cent ans. Des otages pris parmi les fils des chefs furent livrés aux Romains. En retour, ceux-ci accordaient à leurs adversaires le libre accès aux temples de Philae et permettraient à nouveau

l'acheminement annuel de la statue de la déesse Isis jusqu'à leurs sanctuaires, afin qu'elle puisse servir pour les oracles. Mais, dès l'année suivante, Maximin vint à mourir, et aussitôt les Blemmyes et les Noubades dénoncèrent le traité et reprirent leurs otages par la force.

## Talmis (Kalabcha), capitale des Blemmyes sur le Nil

Vers 394, le père de l'Église Épiphane de Salamine composa un *Traité des douze gemmes* où il décrivait et commentait les pierres précieuses qui auraient orné le pectoral du grand-prêtre Aaron, frère de Moïse. L'une d'elle offre à Épiphane l'occasion de parler des mines d'émeraudes, situées dans le désert Arabe, entre Nil et mer Rouge, non loin de Talmis (l'actuel Kalabcha). Il signale que cette cité, qui était auparavant sous la tutelle des Romains, vient de passer sous la domination des Blemmyes, ainsi que plusieurs autres. Elle y restera jusqu'aux victoires du roi nubade Silko vers 450.

Kalabcha, une cité située à près de 60 km au sud d'Assouan, abritait un temple de grande dimension, commencé sous les Ptolémées et les rois méroïtiques, mais dont l'état actuel date essentiellement du règne d'Auguste. Il était consacré à un dieu local, Mandoulis, considéré comme un fils d'Isis. Son nom peut être écrit aussi bien avec un «d» qu'un «r» (dénotique *Mr* et var.), ce qui laisse supposer qu'il comportait un /d/ réflexe (sonnant comme un «r») présent aussi bien en méroïtique qu'en bedja actuel, langue apparentée au parler ancien des Blemmyes. Toutefois, cette divinité n'est pas attestée dans les textes méroïtiques et, bien que cette hypothèse ait été contestée par plusieurs spécialistes, il ne nous paraît pas impossible que Mandoulis ait été dès l'origine un dieu blemmye. Il est en tout cas certain qu'après la prise de Talmis, il fit l'objet de la part des chefs et de la population blemmye d'un culte tout particulier, attesté notamment par une inscription grecque qui détaille l'organisation de congrégations religieuses en l'honneur de Mandoulis et de divinités inconnues par ailleurs, Abéné et Khopan.

D'autres inscriptions en grec témoignent à Kalabcha de la dévotion des rois blemmyes Tamal et Isemné, lequel cite un autre monarque, Dégou, comme prédécesseur. Il n'est toutefois pas certain que ces rois aient régné depuis Talmis. S'ils sont bien désignés par le titre de *basileus*, «roi», le texte mentionné précédemment sur l'organisation des congrégations indique que Talmis était gouverné non directement par le roi des Blemmyes mais par un «chef de tribu» (*phylarkhos*). Il répondait alors au nom de Phonen et ne devint roi que quelques années plus tard, comme nous le verrons plus loin dans sa lettre au roi nubade Abourni. Dans cette missive, son fils Breitek portera alors le titre de *phylarkhos*, ce qui laisse supposer que ces «chefs



Handwritten Meroitic script on a curved stone surface, likely an inscription from the temple of Kalabcha. The text is arranged in approximately 15 horizontal lines, following the curve of the stone. The script is finely etched and appears to be a form of Meroitic used by the ruler Blemmye. The stone shows signs of age, including some pitting and surface wear.

Inscription méroïtique du roi blemmye  
Kharamadoyé, temple de Kalabcha.

◀ de tribu » étaient, au moins pour certains d'entre eux, des princes de sang nommés à ces postes par le souverain, dont la résidence était sans doute plus à l'est, sur les terres traditionnellement tenues par les Blemmyes.

Le temple de Kalabcha comporte également une inscription très fameuse, cette fois rédigée en méroïtique sur une colonne et constituant la dernière des chroniques de règne connues dans cette langue. Elle commémore un « roi » (méroïtique *qore*) nommé Kharamadoyé. Abondamment commentée depuis sa publication par Griffith en 1912, elle a été tour à tour attribuée à un souverain méroïtique, blemmye ou noubade et datée en conséquence du IV<sup>e</sup> ou du V<sup>e</sup> siècle. Bien qu'étudiée à deux reprises (1973 et 2003) par le méroïtisant Nicholas B. Millet, elle reste majoritairement incompréhensible. Tout au plus peut-on signaler qu'elle traite pour l'essentiel de la répartition du territoire de la Basse-Nubie au terme de plusieurs campagnes militaires. Parmi les peuples rivaux, on relève les *Temey* et les *Mho*, c'est-à-dire respectivement les Romains (anciennement *Tmey*, lit. « les Blancs ») et les Noubades, cités côte à côte.

Millet avait noté la similitude entre un personnage nommé dans le texte *Yisemeniye* et le roi blemmye Isemné commémoré dans une inscription grecque du même temple. Il envisageait que ce souverain ait pu être l'adversaire principal de Kharamadoyé, qui aurait en conséquence été un roi noubade. S'il ne fait pas de doute que *Yisemeniye* est une version « méroïtisée » d'Isemné, rien n'indique, dans le contexte des deux passages où il est cité, qu'il ait été opposé à Kharamadoyé. Bien au contraire, il est qualifié de *qore lh*, « grand roi », « souverain suprême ». À un autre endroit, il est question des « huit rois du nord » (*qore 8 hre-se*) sur un territoire inclus entre Adere (lieu inconnu au sud) et Philae. Il nous paraît donc que, dans cette inscription, *qore* est l'équivalent du grec *phylarkhos* et *qore-lh* celui du grec *basileus*. Kharamadoyé, comme plus tard Phonen, aurait donc été un *phylarkhos* blemmye établi à Kalabcha, placé sous la suzeraineté du roi Isemné. Comme plusieurs spécialistes l'ont déjà relevé, son nom commence par l'élément *khara* qui désigne « dieu » en langue blemmye et est attesté dans d'autres noms de princes de cette ethnie.

Il reste à comprendre pour quelle raison un « chef de tribu » blemmye, au début du V<sup>e</sup> siècle, a ressenti le besoin de faire graver à Kalabcha une inscription commémorative en méroïtique et non en grec, comme les rois blemmyes Tamal et Isemné, ou plus tard le roi noubade Silko. La rédaction du texte a été effectuée par un scribe méroïte, à une époque très tardive pour cette langue, comme en témoignent non seulement la paléographie mais aussi certaines orthographes inédites. Le long protocole initial qui détaille les titres du *qore* a été simplement recopié sur un modèle ancien, dont nous possédons des bribes par un fragment de stèle royale retrouvé

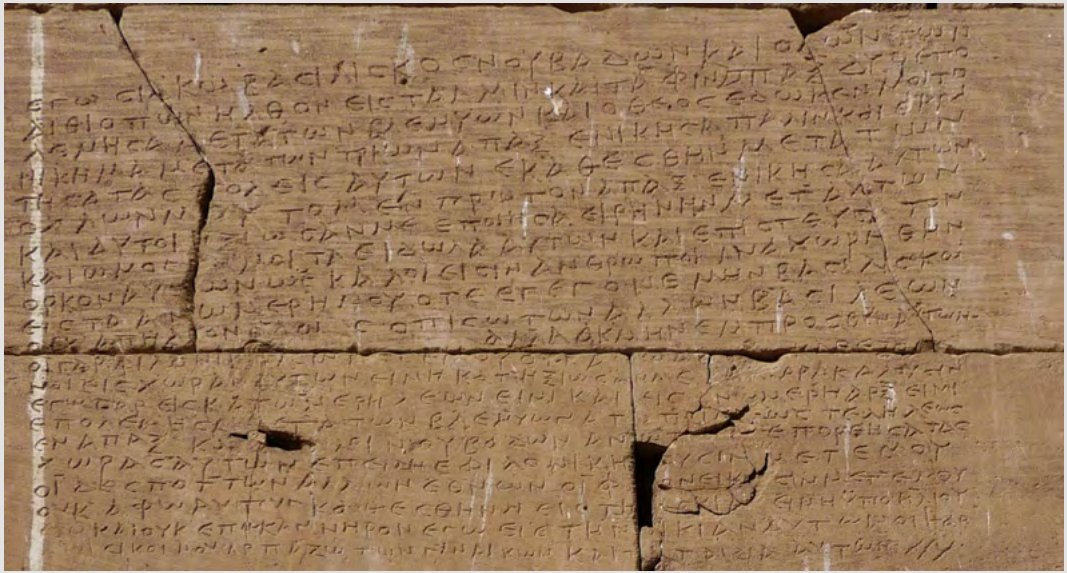
à Qasr Ibrim et datant de la fin du III<sup>e</sup> siècle de notre ère. Il est assez vraisemblable que le choix de la vieille langue de Koush, de préférence au grec, la *lingua franca* de l'Empire romain d'Orient et des pays adjacents, procède d'une volonté de présenter la domination blemmye sur Kalabcha comme une continuation du défunt royaume de Méroé auprès d'une population locale qui devait être encore en majorité composée de Méroïtes. Mais on ignore de quel poids ces derniers, qui désormais n'étaient plus maîtres de leur destin, pouvaient peser dans la rivalité qui opposait les nouveaux seigneurs de la Nubie, Blemmyes et Noubades.

## La victoire finale des rois noubades

Un dernier texte gravé sur les murs du temple de Mandoulis, à l'entrée de la salle hypostyle, revêt une importance historique de premier plan. Il s'agit de l'inscription triomphale du roi noubade Silko. Contrairement à celle de Kharamadoyé, elle est rédigée en grec et non en méroïtique, notamment parce qu'elle devait pouvoir être lue des Blemmyes, qui utilisaient le grec dans leurs rares écrits. Elle est toutefois accompagnée de deux représentations gravées du souverain qui le placent dans la continuité des rois de Méroé. La première est empreinte d'influence gréco-romaine, dont n'étaient pas exemptes certaines figurations de rois méroïtiques. Silko est monté sur un fringant destrier et transperce de sa lance un ennemi couché. Une Victoire ailée ajuste sur sa tête la couronne *hemhem* traditionnelle des monarques koushites et les pharaons de la période tardive, mais portée aussi par le dieu Mandoulis, maître de Kalabcha. La seconde figure du roi est presque entièrement égyptienne : Silko y est représenté debout, coiffé de la double couronne pharaonique avec *uræus* et corne d'Amon, tenant un sceptre et la croix de vie. L'inscription grecque prend place entre ces différents portraits du souverain.

Le texte a sans doute été composé par un scribe égyptien de Basse-Nubie frotté de culture grecque, car il comporte de nombreuses fautes où transparait sa langue maternelle copte, tout en utilisant à l'occasion des termes rares ou recherchés. Il est possible que ce scribe ait été chrétien, car « le dieu » (*ho theos*) est au singulier, les divinités des Blemmyes par lesquelles ils prêtent serment sont désignées par le mot grec *eidola*, « idoles », et la double comparaison du souverain avec un lion et un ours, animal inconnu en Afrique orientale, a des parallèles dans la Bible. Mais cela ne signifie pas que Silko lui-même ait été chrétien, ce qui paraît fort improbable et est de toute façon contredit par sa représentation en pharaon.

L'inscription reste, malgré ses imperfections, compréhensible, contrairement à d'autres documents grecs de Nubie plus ou moins contemporains. Silko s'y présente comme le roi des Noubades, sa propre ethnie, et plus largement



**Inscription triomphale** du roi Silko, gravée en grec sur un mur  
du temple de Kalabcha, Basse-Nubie, milieu du V<sup>e</sup> siècle.

## Inscription du roi noubade Silko

«Moi, Silko, roi des Noubades et de tous les Éthiopiens, je suis venu à Talmis [Kalabcha] et Taphis [Tafa]. Par deux fois, j'ai guerroyé contre les Blemmyes et le dieu m'a donné la victoire. La troisième fois, j'ai vaincu à nouveau et me suis emparé de leurs cités; je m'y suis installé avec mes armées. La première fois, je les ai vaincus et eux-mêmes m'ont demandé [mes conditions]. J'ai fait la paix avec eux, ils m'ont juré par leurs idoles — et j'ai cru à leur serment — qu'ils étaient des gens honnêtes et je me suis retiré vers mes terres en amont.

Lorsque je suis devenu roi, je ne suis pas du tout parti derrière les autres rois, mais juste à leur tête, car ceux qui me défient, je ne permets pas qu'ils restent dans leur royaume sans qu'ils demandent à traiter avec moi et requièrent mon jugement.

Je suis en effet dans les régions d'aval un lion et, dans les régions d'amont, un ours. J'ai guerroyé contre les Blemmyes depuis Primis (Qas Ibrim) jusqu'à Télélis (Shellâl?); quant aux autres [tribus], en amont des Noubades, j'ai même une fois ravagé leurs terres, après qu'elles m'eurent défié. Quant aux chefs des autres peuples qui me défient, je ne permets pas qu'ils s'assoient à l'ombre, mais au dehors au soleil, au lieu de boire de [l'eau] fraîche à l'intérieur, dans leur maison. Quant à mes adversaires, j'enlève leurs femmes et leurs enfants. »



**Le roi Silko** en cavalier, temple de Kalabcha.

◀ comme celui de « tous les Éthiopiens », c'est-à-dire des différents peuples qui constituent au <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle la population de Nubie, incluant les Méroïtes désormais assujettis à la nouvelle élite et sans doute, au terme de ses combats victorieux, les Blemmyes. Néanmoins, le titre par lequel il se désigne, en grec *basiliskos*, « petit roi », ménage la suzeraineté au moins théorique du *basileus*, titre de l'empereur romain, et suggère que Silko était un allié (*fœderatus*) de Rome. Il semble d'ailleurs que le nom même de Silko soit construit sur le mot protonubien \*sil qui désigne un chef suprême et s'est conservé jusqu'à nos jours avec le sens de « roi » en nubien du Kordofan (*šil*). Si l'élément final *ko* est bien, comme on peut le supposer, le groupe méroïtique *qo*, « celui-ci est », largement attesté dans les noms royaux koushites (Taharqo, Aramatelqo, Tabirqo, etc.), l'ensemble serait un composé mixte nubio-méroïtique emblématique du roi « de tous les Éthiopiens » probablement adopté comme nom de couronnement, plutôt qu'un nom de naissance.

Ses guerres contre les Blemmyes sont le sujet principal du texte, puisqu'il s'agit de montrer en ce temple de Kalabcha, jusqu'alors capitale religieuse de ce peuple en Basse-Nubie, qu'il est désormais le maître des lieux. Cette victoire s'est construite sur trois campagnes, la première ayant été conclue par un traité de paix que les Blemmyes n'ont pas respecté et la dernière par l'occupation de leur cité principale par les armes. Il semble toutefois que les guerres menées par Silko ne mirent pas un terme aux ambitions des Blemmyes puisque son successeur Abourni se vit réclamer les territoires confisqués, comme nous le verrons plus loin.

Silko fut très probablement inhumé dans la nécropole royale de Ballaña, récemment inaugurée, qui remplaçait le cimetière de Qustul, situé sur l'autre rive, où quatre générations de chefs noubades avaient été enterrées sous des tumuli depuis environ 370 ou peut-être un peu auparavant. Découvertes par Walter Emery en 1928, les sépultures de la nouvelle nécropole étaient à la mesure du pouvoir croissant des Noubades. Elles étaient couvertes de larges tumuli dont les plus importants dépassaient 70 m de diamètre et 13 m de hauteur. Les défunts y reposaient sur des *angarebs* (lits de bois soudanais) dans des appartements en briques crues, au milieu de trésors de provenances diverses. Y figuraient notamment des chaises curules, tabourets pliants réservés aux magistrats à *imperium* dans la Rome antique : des cadeaux diplomatiques accompagnant les traités et qui, ici, témoignaient clairement du statut d'alliés que les Romains avaient concédé aux rois noubades. Furent aussi retrouvées, parfois encore fixées sur le crâne des souverains, des couronnes en argent d'inspiration méroïtique, également influencées par l'orfèvrerie byzantine, où des pierres fines en cabochon voisinaient avec des yeux *oudjat* et des cobras royaux : d'autres symboles de leur pouvoir, mais cette fois-ci de fabrication locale.

Le plus frappant pour les fouilleurs fut toutefois le grand nombre d'animaux et surtout d'humains sacrifiés qui, pour longtemps, fit passer les Noubades pour des Barbares. Toutefois, on est assez loin des chiffres des tumuli de Kerma (voir chapitre 3, p.82 sq.): à Qustul, on dénombre au maximum 19 personnes par tombe et 9 à Ballaña. Il ne s'agit pas à proprement parler de sacrifices humains, encore moins de massacres rituels d'ennemis, comme le proposait l'archéologue Patrice Lenoble qui interprétait de façon trop littérale les représentations de souverains koushites abattant des prisonniers. Ces scènes copient en effet un thème emprunté à l'Égypte, où il n'avait pas d'autre réalité que de symboliser en un raccourci iconographique les victoires militaires de Pharaon. Les victimes des tumuli noubades sont clairement des « morts d'accompagnement », les serviteurs du souverain ayant été mis à mort pour qu'ils continuent leurs fonctions auprès de lui dans l'Au-delà. Cette coutume avait disparu à Koush entre la fin du royaume de Kerma et la phase ancienne du royaume de Méroé, peut-être sous l'influence de l'Égypte où elle avait été abandonnée dès la II<sup>e</sup> dynastie. Mais elle est à nouveau attestée, quoiqu'en très petits effectifs, à partir de la période méroïtique classique. Néanmoins, plutôt que d'y voir une preuve supplémentaire de la continuité des usages postméroïtiques avec le royaume de Méroé, il faut plutôt penser à une tradition propre aux Noubades, que l'on retrouve dans d'autres cimetières princiers comme Firka, au nord de l'île de Saï. En revanche, les nécropoles situées plus au sud, comme Tanqasi ou el-Hobagi, attribuables à d'autres groupes de Noubas, n'ont pas livré de morts d'accompagnement.

Si Kalabcha fut l'éphémère capitale des Blemmyes sur le Nil, il semble que les souverains noubades, bien qu'inhumés à Ballaña, un peu en amont de la deuxième cataracte, aient fixé leur résidence à Qasr Ibrim, une ville fortifiée située à 70 km au nord. Cette cité bâtie en hauteur sur un rocher a par chance échappé à l'immersion dans le lac de retenue du barrage d'Assouan et a livré aux fouilleurs de l'*Egypt Exploration Society* des documents historiques de première importance en de nombreuses langues, du démotique à l'arabe, en passant par le méroïtique, le grec, le copte et le vieux-nubien. En 1976, un lot d'archives contenant quatre lettres en grec et en copte a été mis au jour. La plus longue est l'original d'un message adressé par le roi blemmye Phonen au roi des Noubades Abourni, successeur de Silko. Bien qu'écrite dans un sabir grec difficilement intelligible, elle a fait l'objet en 1998 dans les *Fontes Historiae Nubiorum* d'une nouvelle édition par Richard Holton-Pierce, qui en améliore grandement la compréhension.

Phonen commence par saluer fort courtoisement Abourni et ses deux fils, Nakasé et Mousès. Il rappelle qu'il est issu d'une noble lignée et cite son propre fils, Breitek, ainsi que ses frères. Le sujet principal

de la lettre est la question de la restitution des terres confisquées par Silko, comprenant notamment la cité de Talmis (Kalabcha): «Silko le premier a vaincu et pris Talmis. Aujourd'hui, tu as vaincu et pris Talmis. Silko le premier nous a pris et interdit nos terres.» Le roi noubade avait alors exigé une rançon de bovins, de petit bétail et de chameaux pour redonner aux Blemmyes leurs terres conquises. Or, Phonen avait livré ces animaux sans que pour autant elles lui eussent été rendues. Il rappelle donc ce pacte à Abourni, qui semble avoir récemment succédé à Silko. D'autres demandes de restitution accompagnent cette requête: les statues des dieux adorés par les Blemmyes auraient été elles aussi confisquées. Qui plus est, un des frères de Phonen, Yeni, a été tué par les soldats d'Abourni alors qu'il avait été envoyé en ambassade; malgré la maladresse du texte grec (*thanatos* «la mort» pris pour un adjectif), il est vraisemblable que c'est son corps que réclame Phonen. De façon générale, malgré ses manifestations de fierté et même quelques menaces voilées, la lettre de Phonen présente le roi blemmye dans une position pitoyable: défait une première fois et floué par Silko, vaincu à nouveau par Abourni, il n'a clairement pas les moyens militaires de renverser la situation et invoque en désespoir de cause la parole donnée, alors que son peuple a notoirement bafoué tous les traités de paix dans le passé. On ignore la réponse d'Abourni, mais il est certain que les Blemmyes ne récupérèrent jamais Kalabcha, où ils n'auraient pas manqué en ce cas d'effacer l'humiliante inscription triomphale de Silko.

Les trois autres lettres retrouvées à Qasr Ibrim dans le même lot que celle de Phonen sont en copte et adressées au chef local (*phylarkhos*) de la «nation des Anouba», c'est-à-dire au gouverneur noubade de la région limitrophe de la frontière égyptienne, qui répondait au nom de Tantani. Une première a été envoyée par un certain Viventius, commandant de l'armée romaine postée de l'autre côté de cette frontière. Elle traite de l'établissement d'un traité de paix entre Noubades et Romains, pour lequel une rencontre entre les deux officiels est envisagée. Il pourrait en fait s'agir d'un renouvellement de l'alliance que Silko avait très probablement conclue avec Rome et qui transparait dans son inscription triomphale de Kalabcha. On se souvient que l'historien grec Procope de Césarée, qui écrivait au milieu du VI<sup>e</sup> siècle, faisait remonter à 298, c'est-à-dire au retrait des armées romaines de la Basse-Nubie, un traité par lequel le Dodécaschène avait été cédé aux Noubades. À cette date, comme l'ont remarqué tous les spécialistes, le royaume de Méroé était encore maître de la région, et on a plutôt envisagé qu'il fût le vrai bénéficiaire de cette dévolution. Toutefois, il est également possible que Procope ait simplement été abusé par des sources inexactes sur la chronologie des événements et qu'un traité au profit des Noubades ait été effectivement négocié,



leur reconnaissant entière suzeraineté sur la Basse-Nubie au détriment des Blemmyes. Mais il aurait été conclu au <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, lorsque ce peuple a pu être considéré par les Romains comme un rempart fiable contre les Blemmyes. Le règne de Silko est alors le moment le plus probable et expliquerait l'assurance du monarque face à ses ennemis.

Une seconde lettre adressée à Tantani provient d'un certain Iahatek, dont le nom est clairement blemmye (*tek* signifie « homme » et termine fréquemment les anthroponymes). Elle est à ce point fragmentaire qu'il est impossible de comprendre son objet. Le rédacteur demande d'envoyer quelque chose à Talmis (Kalabcha), ce qui prouve que certains Blemmyes y étaient encore présents sous le règne d'Abourni, bien que soumis aux Noubades, et qu'ils n'en avaient pas été tous expulsés, comme s'en plaignait le roi Phonen.

## L'influence croissante du christianisme dans la Nubie postméroïtique

La troisième lettre en copte retrouvée dans le lot d'archives noubades de Qasr Ibrim a été expédiée par un moine de Philae, dénommé Mousès (Moïse). Elle concerne toutefois des préoccupations bien temporelles, à savoir l'envoi depuis l'Égypte de produits de luxe, *id est* de la pourpre et du poivre. Sa formule finale, « salut par le Christ, frère bien-aimé », semble désigner Tantani comme un de ses coreligionnaires. Tantani n'aurait en ce cas pas changé son nom païen pour un nom chrétien, mais on connaît des exemples où une personne convertie est désignée par ses deux noms : ainsi dans des documents d'une enclave blemmye à Gébelein, en Haute-Égypte, au siècle suivant, une femme est appelée « Amnas, dont le nom chrétien est Sophia ». D'autre part, les premiers rois de Nobadia connus comme chrétiens, au <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle, Eirpanomé et Tokiltoéton, portent encore des noms nubiens. Des conversions individuelles au christianisme sont attestées sporadiquement chez les Noubades dès le <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle. Nous avons vu précédemment, dans la lettre de Phonen, qu'un des fils du roi Abourni s'appelait Mousès, comme le moine de Philae, correspondant de Tantani. Des Égyptiens chrétiens étaient par ailleurs employés à la cour royale, comme vraisemblablement le scribe qui a rédigé l'inscription triomphale du roi Silko.

La Nubie ne pouvait en effet rester isolée des profonds changements religieux qui s'opéraient au nord de sa frontière. En 380, l'empereur Théodose I<sup>er</sup> avait décrété, par l'édit de Thessalonique, que le christianisme catholique serait la seule religion permise dans l'Empire romain. Toutefois, cette décision fut difficile à appliquer à la lettre. Ainsi, les sanctuaires païens en bordure de frontières bénéficièrent de tolérances. Tel fut le cas

des temples de Philae, situés dans une enclave romaine à l'intérieur du territoire nubien, puisqu'aussi bien les Méroïtes que les Noubades et les Blemmyes continuaient à rendre un culte à ses divinités, en premier lieu Isis dont la statue en bois était annuellement acheminée dans sa barque sacrée jusqu'aux temples de Basse-Nubie. Le fonctionnement de Philae était donc un enjeu diplomatique. Les Romains en usèrent par exemple en 452, lorsqu'ils tentèrent d'établir un traité de paix avec les Blemmyes et les Noubades, ainsi que nous l'avons mentionné précédemment, en leur concédant un droit d'accès aux sanctuaires de Philae.

Ce n'est peut-être pas un hasard si le dernier texte égyptien, un graffito démotique commémorant la participation des frères Smet l'Aîné et Smet le Jeune, tous deux prêtres d'Isis, aux fêtes de Khoïak en l'honneur d'Isis et d'Osiris, a été gravé justement en cette année 452. D'après Jitse Dijkstra, spécialiste de l'Antiquité tardive en Égypte, cette famille aurait fourni les derniers représentants du clergé d'Isis de Philae, vivant en autarcie dans un environnement presque entièrement christianisé. Malgré leurs noms égyptiens, ce sont bel et bien des Méroïtes, car ils ont inscrit non seulement des graffiti grecs et démotiques, mais aussi trois inscriptions méroïtiques aux graphies très tardives à proximité des précédentes. Ce sont donc aussi les derniers textes écrits dans la langue de Koush, plusieurs décennies après l'inscription du roi blemmye Kharamadoyé à Kalabcha.

Ce dernier bastion du paganisme, nous rapporte l'historien Procope, aurait été balayé vers 537, lorsque l'empereur Justinien décida d'envoyer le général Narsès, qui commandait les troupes dans la région, démolir les sanctuaires, arrêter les prêtres et envoyer les statues divines à Constantinople. Toutefois, comme le remarque Jitse Dijkstra, les temples ne furent pas détruits, et il est probable qu'ils n'abritaient plus aucune activité culturelle continue depuis près de quatre-vingts ans. Mais c'est sans doute à ce moment que le sanctuaire d'Isis fut transformé en église consacrée à saint Étienne et placée sous la direction de l'évêque Théodore. Plusieurs inscriptions en grec gravées sur ses murs commémorent cette conversion de l'édifice. La plus brève scelle cruellement la défaite du monde ancien : « La Croix a vaincu. Elle vainc toujours. » ■



**des « rois grecs »  
à la peau sombre**

**les royaumes chrétiens**

**du Soudan médiéval**

543-1500 apr. J.-C.

**L'une des constantes** des États qui se sont succédé sur le territoire du Soudan depuis la chute de Kerma est d'avoir toujours voulu se conformer à des modèles culturels étrangers : l'Égypte pharaonique pour les royaumes koushites, l'Empire byzantin pour les royaumes chrétiens médiévaux, les monarchies du Golfe aujourd'hui. L'influence byzantine sur le Soudan du Moyen Âge est particulièrement visible dans l'épigraphie : les pierres tombales des autorités ecclésiastiques et politiques sont ainsi le plus souvent rédigées en grec (plus rarement en copte). Mais elle est aussi confirmée par les récits des chroniqueurs chrétiens orientaux et arabes, qui sont nos sources principales sur l'histoire de cette période. Ainsi, Jean Diacre l'Égyptien nous apprend que le roi de Makouria, Merkourios, était surnommé le « Nouveau Constantin ». Un auteur arabe appelle d'ailleurs le monarque nubien « le roi grec » (*al-malik al-yunani*).

Toutefois, pas plus que le modèle égyptien ne remettait en cause les coutumes particulières des Koushites, l'influence grecque n'effaçait les spécificités locales. Assez vite, les langues nubiennes furent écrites à l'aide d'un alphabet inspiré du copte et les Saintes Écritures traduites au moins en partie en vieux-nubien, la langue du nord. Sur les peintures murales des églises, face aux personnages de l'Ancien et du Nouveau Testament représentés avec la peau claire, les rois, les princes et les évêques de Nubie tranchent par leur carnation sombre. La Nubie et l'Éthiopie (l'ex-Abyssinie) représentent en effet les deux grands ensembles chrétiens de l'Afrique noire médiévale, même si en Occident on ignore souvent que le Soudan, avant de céder face à l'islam, a connu un millénaire de chrétienté.

## La conversion des royaumes nubiens au christianisme

Au milieu du <sup>vi</sup>e siècle, trois royaumes nubiens se partagent la Vallée du Nil moyen, après avoir absorbé ou fédéré les principautés noubas bien plus nombreuses de l'époque postméroïtique. Au nord, en amont de la première cataracte, limitrophe de l'Égypte, se trouve le royaume de Nobadia (ou Nobatia), avec sa capitale à Qasr Ibrim et plus tard à Faras. Au centre, entre la troisième cataracte et la cinquième, s'étend le royaume de Makouria, dont la capitale est Old Dongola. Enfin, au sud de la cinquième cataracte et jusqu'au-delà de l'actuel Khartoum, se trouve le royaume d'Alodia (ou Alwa), avec sa capitale à Soba sur le Nil Bleu, non loin de la confluence avec le Nil Blanc. Enfin, le désert Arabique jusqu'à la mer Rouge est toujours tenu par les Blemmyes et les Bedjas, entre lesquels les sources écrites ne font plus de différence. C'est cette situation politique complexe que trouvent les premiers missionnaires envoyés par Constantinople.

Si, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, le christianisme n'était pas inconnu dans le royaume des Noubades, le Soudan n'était pas non plus étranger aux textes fondamentaux de la nouvelle foi. Dans l'Ancien Testament, le pays de Koush était à maintes reprises cité sous son nom classique d'*Aithiopia* dans la version grecque des Septante, notamment dans le Livre d'Ésaïe et dans le Psaume 68 (Septante: 67), où il est dit que «l'Éthiopie tendra sa main vers Dieu». Il ne s'agit évidemment jamais de l'Éthiopie actuelle, malgré les tentatives éhontées de récupération des Abyssins qui allèrent jusqu'à revendiquer Taharqo comme un de leurs anciens rois. Dans le Nouveau Testament, les Actes des Apôtres (8/27-39) racontent une bien curieuse histoire. Vers 37 de notre ère, le diacre Philippe rencontre un «Éthiopien, un eunuque, haut fonctionnaire de Candace, reine d'Éthiopie, en charge de tous ses trésors», qui s'en revient d'un pèlerinage à Jérusalem par la route de Gaza, tout en lisant dans son char le livre d'Ésaïe. Philippe le convertit et le baptise à sa demande. Il est peu probable que cette anecdote soit entièrement vraie, sauf à croire que la reine Nawidémak ait employé comme trésorier un eunuque probablement d'origine étrangère (la castration n'est pas attestée au Soudan ancien) et converti une première fois au judaïsme, ce qui suppose une conjonction de situations toutes extraordinaires.

Aux v<sup>e</sup> et vi<sup>e</sup> siècles, l'un des schismes les plus durables de la chrétienté se produisit. La question était de savoir si le Christ possédait une nature unique hybride, à la fois divine et humaine, ou deux natures séparées, l'une divine et l'autre humaine. Les tenants de la première thèse sont dits «monophysites», ceux qui soutiennent la seconde, «dyophysites» ou «melkites», car cette position était celle de l'empereur de Constantinople, en syriaque *malka*, «le roi». En 451, l'empereur Marcien fit condamner lors du concile de Chalcédoine les monophysites comme hérétiques, causant la scission de l'Église égyptienne (dite copte) et éthiopienne du christianisme officiel. Près d'un siècle plus tard, les deux dogmes coexistaient encore au cœur même de Constantinople et au plus haut lieu, à savoir le couple impérial. L'empereur Justinien, évidemment de confession melkite, avait épousé en effet une femme au destin extraordinaire, Théodora. Ancienne dompteuse de cirque, puis courtisane renommée, elle était issue d'une famille monophysite et resta fidèle à ses convictions, même après l'accession au trône de son époux en 527. Elle protégea notamment Théodose, le patriarche d'Alexandrie, monophysite, qui avait été démis et exilé par Justinien. Cette fidélité à sa foi va jouer un rôle capital dans l'histoire du Soudan médiéval. Comme nous l'avons vu au chapitre précédent, Justinien avait ordonné vers 535-537 la fermeture définitive des temples de Philae en Basse-Nubie, qui furent transformés en église. C'est peut-être là que mûrit l'idée d'une conversion officielle des Nubiens au christianisme,

à commencer par le royaume limitrophe de Nobadia. À Constantinople, un prêtre monophysite nommé Julien s'en ouvrit à Théodora. La suite (voir ci-contre) nous est contée par Jean d'Éphèse, évêque monophysite de cette ville, qui rédigea en syriaque une *Histoire ecclésiastique*, l'une de nos sources principales sur le règne de Justinien.

Les faits rapportés par Jean d'Éphèse sont clairs et abondamment documentés (nous n'en avons ci-contre traduit qu'une partie), si bien que son récit a passé depuis longtemps comme une source historique suffisante pour attester la conversion de la Nubie : en 543, le royaume de Nobadia aurait été converti par Julien, passant ainsi directement du paganisme au christianisme, et, en 580, le royaume d'Alodia l'aurait été par Longin, nouvel évêque de Nobadia. Une inscription commémorant la conversion en église du temple de Dendur confirme de plus cette version des faits. Elle cite en effet l'évêque de Philae Théodore, à qui, vers 546, Julien avait confié ses nouvelles ouailles. Elle est inscrite en copte, langue de l'Église monophysite d'Égypte. Qui plus est, elle est rédigée au nom d'un roi nommé Eirpanomé, qui est sans doute celui que le texte syriaque (non vocalisé) de Jean d'Éphèse appelle *Wrpywl*.

Toutefois, le but de l'auteur de l'*Histoire ecclésiastique* est avant tout de produire une défense et illustration de la foi monophysite en racontant ses épreuves et en exaltant ses victoires. Même si l'aspect officiel de la conversion de Nobadia en 543 est difficilement réfutable, il est possible qu'une pénétration massive de la foi chrétienne dans le royaume se soit produite dès le début du VI<sup>e</sup> siècle, ainsi que semblent en témoigner plusieurs indices archéologiques comme l'apparition de tombes chrétiennes et l'incision de croix sur les céramiques. L'initiative de Julien à Constantinople et surtout la décision de Théodora s'expliqueraient alors par une course de vitesse pour éviter qu'un État melkite de Nubie ne flanque au sud ce bastion du monophysisme qu'était alors l'Égypte.

Mais, surtout, Jean d'Éphèse ne souffle mot de la conversion du royaume de Makouria. Son témoignage montre clairement que, si les monarques de Nobadia et Alodia étaient alliés, le royaume situé entre eux, Makouria, était leur ennemi commun. La réaction des Makourites face à l'expédition de Longin vers Alodia, qu'ils cherchent à empêcher par tous les moyens, se comprend mieux si l'on suppose que, dans l'espace de temps situé entre 543 et 580, ce pays avait été converti à la foi melkite. Cette conversion pourrait avoir été le fait de la première mission envoyée par Justinien, qui était arrivée trop tard en Nobadia mais avait peut-être poursuivi sa route vers Old Dongola, ou plus vraisemblablement d'une seconde mission expédiée un peu plus tard. Bien évidemment, ce succès des missionnaires melkites aurait été omis à dessein par Jean d'Éphèse. Semblablement,

## La conversion des royaumes nubiens

Jean d'Éphèse, *Histoire ecclésiastique* III, extraits.

D'après les traductions anglaises de G. Vantini, *Oriental Sources concerning Nubia*, Heidelberg-Varsovie, 1975, et de R. Payne Smith, *The Third Part of the Ecclesiastical History*, Oxford, 1860

« L'empereur, ayant appris qu'elle (Théodora) s'appêtait à dépêcher quelqu'un de cette Église opposée à lui (monophysite), en fut contrarié. Il fit rédiger une lettre destinée à ses évêques dans la région de la Thébaïde, leur enjoignant d'entrer sur ce territoire et d'instruire les gens tout en évitant de mentionner cette Église. Empli lui-même de zèle, il envoya immédiatement des ambassadeurs chargés d'or, de vêtements baptismaux et de présents destinés au roi de ce peuple, et des lettres au gouverneur de la Thébaïde pour qu'il prenne soin des ambassadeurs et les fassent guider vers ce peuple. Aussi, dès qu'elle eut connaissance de cela, elle (Théodora) écrivit une lettre astucieusement rédigée au gouverneur de la Thébaïde, qui lui fut remise par un officiel. La teneur de cette missive était telle : « Attendu que Sa Majesté et moi-même avons décidé d'envoyer une ambassade au peuple des Noubades, je dépêche à cet effet un saint homme nommé Julien. De plus, je veux que mon ambassadeur arrive auprès dudit peuple avant celui de Sa Majesté. Sache que, si tu permets que son ambassadeur arrive avant le mien et que tu ne l'en empêches pas en usant de prétextes variés jusqu'à ce que le mien soit parvenu jusqu'à toi, ait traversé ta province et soit arrivé à destination, tu m'en répondras sur ta vie, car j'enverrai immédiatement quelqu'un te couper la tête. »

Lorsque le gouverneur de la Thébaïde lut cela et que l'ambassadeur de l'empereur fut parvenu auprès de lui, il l'abusa en disant : « Attendez patiemment que nous nous procurions les chameaux, que nous les équipions et trouvions des hommes qui connaissent la piste du désert. Vous les aurez ensuite à disposition et entrerez dans ce pays. » Il le congédia donc et attendit l'arrivée des envoyés de la noble impératrice. Ces derniers trouvèrent les chameaux prêts et les guides et, le jour même, sans attendre, ils feignirent de s'emparer par la force des chameaux et partirent les premiers. Le gouverneur fit porter alors un message à l'ambassadeur de l'empereur : « Alors que j'avais terminé les préparatifs et voulais vous faire partir, voilà que des envoyés de l'impératrice sont arrivés, m'ont assailli, se sont emparés des bêtes de somme que j'avais préparées et ont continué leur chemin. Je ne connais que trop la crainte qu'inspire l'impératrice pour risquer de m'opposer à eux. Restez toutefois avec moi, le temps que je puisse recommencer les préparatifs pour vous, et vous pourrez vous aussi prendre la route en paix. » L'ambassadeur

de l'empereur, à ces mots, déchira ses vêtements et se répandit en menaces et en insultes. Quelques jours après, il put se mettre en route à son tour et partit enfin sans s'être aperçu du tour qu'on lui avait joué.

Quand Julien et les envoyés qui l'accompagnaient eurent atteint le pays et eurent fait prévenir de leur arrivée le roi et ses princes, une armée entière fut dépêchée à leur rencontre. Ils reçurent l'expédition de Julien avec joie et les amenèrent devant le roi, qui les accueillit tout aussi cordialement. Alors Julien présenta les lettres de l'Impératrice, qui furent lues et dont le contenu fut expliqué. Ils acceptèrent aussi les cadeaux et les vêtements baptismaux, tout étant en abondance. Ils s'offrirent aussitôt volontiers à l'instruction, renonçant aux errements de leurs pères et confessant le dieu des chrétiens en disant : « C'est lui le vrai Dieu unique et il n'y en a pas d'autre à part lui. » Après leur avoir donné une instruction et une formation complètes, le groupe de Julien les informa aussi que certaines disputes s'étaient soulevées entre chrétiens à propos d'un point de dogme particulier, que, pour cette raison, même le bienheureux Théodose [d'Alexandrie] s'était vu enlever son diocèse par l'empereur pour avoir refusé d'obtempérer mais que la reine l'avait soutenu vaillamment. Ils ajoutèrent : « Elle nous a envoyés vers vous avec cette foi pour que vous suiviez le patriarche Théodose, receviez le baptême conformément à sa foi et en préserviez la vérité. Mais l'empereur a aussi dépêché une ambassade qui va arriver après nous. » Alors ils enseignèrent aux Noubades comment les recevoir et que leur répondre.

Tandis qu'ils venaient juste de les instruire de tous ces détails, l'ambassadeur de l'empereur arriva. Il présenta semblablement au roi les lettres et les cadeaux et commença à l'informer en lui disant, selon les instructions qu'il avait reçues : « L'empereur des Romains nous a envoyés vers vous afin que, si vous deveniez chrétiens, vous soyez fidèles à son Église et ne vous laissiez pas détourner par ceux qu'il en a expulsés. » Quand le roi des Noubades et ses princes entendirent ces paroles, ils répondirent : « Ce présent honorable que nous a envoyé l'empereur des Romains, nous l'acceptons et nous lui enverrons nous-mêmes un présent. Mais quant à sa foi, nous ne pouvons l'accepter. Car si nous consentons à devenir chrétiens, nous suivrons la trace du patriarche Théodose qui, parce qu'il ne voulut accepter la foi mauvaise de l'empereur, fut par lui exilé et expulsé de son Église. Aussi, si nous renonçons à notre paganisme et nos errements, nous ne pouvons consentir à tomber dans la foi mauvaise professée par l'empereur. » Alors ils renvoyèrent l'ambassade et firent mettre tout cela par écrit.

Le bienheureux Julien resta deux ans parmi eux, supportant des chaleurs torrides. Il déclara plus tard qu'il avait l'habitude de demeurer de la troisième à la dixième heure [9 heures à 16 heures] dans des cavernes



pleines d'eau avec tout le peuple de la région, nu ou plutôt seulement vêtu d'un drap, tant qu'il ne pouvait transpirer qu'avec l'aide de l'eau. Malgré cela, il persévéra, instruisit et baptisa le roi et ses nobles et beaucoup de gens avec eux. Il réussit aussi à faire venir à ses côtés un certain évêque de la Thébaïde, un vieil homme nommé Théodore.

Ayant instruit et organisé la communauté, il la confia à cet évêque, prit congé et revint à Constantinople. J'étais moi-même présent quand l'impératrice le reçut avec les plus grands honneurs. Il racontait sur ce grand peuple des choses merveilleuses, que je ne mentionne pas parce qu'elles sont trop nombreuses, me contentant des quelques éléments que je rapporte ici.

[...] Le patriarche Théodose, le jour de sa mort, se souvint de ce peuple, et ce d'autant plus que le pieux Julien qui les avait évangélisés était décédé et que sa perte était durement ressentie. L'impératrice Théodora également était morte. Aussi, Théodose donna des ordres pour que le pieux Longin prît la place de Julien car Longin était un homme plein de zèle, capable de parachever la conversion des Noubades et de les conforter dans la religion chrétienne. Tout de suite après la mort du patriarche, Longin fut ordonné évêque de ces contrées et se prépara pour le voyage. [...] Lorsqu'il arriva dans ce pays, il fut reçu avec grande joie. Il instruisit à nouveau tout le peuple dans la religion chrétienne, prêchant et éclairant leur esprit. Il fit aussi bâtir une église et installa un clergé, organisa la liturgie et mit en place toutes les institutions ecclésiastiques. [...]

Quand le peuple des Alodiens apprit que les Noubades avaient été convertis, leur roi adressa une lettre au roi des Noubades, lui demandant d'envoyer celui qui avait instruit et baptisé les Noubades, pour qu'il pût évangéliser et baptiser aussi les Alodiens. [...] Lorsque les Alexandrins [les autorités melkites d'Égypte] surent que le roi des Alodiens avait missionné une seconde ambassade auprès du roi des Noubades pour qu'il lui dépêchât Longin, qui avait instruit ses sujets dans la foi, alors, animés d'une jalousie ardente, ils envoyèrent une délégation à ce peuple [les Alodiens] pour les monter contre Longin, introduire chez eux cette ruine et cette transgression de la doctrine ecclésiastique qu'ils avaient initiées et en laquelle ils voulaient les instruire. Ils rédigèrent alors avec soin une lettre fallacieuse pour eux concernant Longin. [...] Ils écrivirent : « Comme nous avons appris que vous avez mandé Longin, actuellement résidant chez les Noubades, pour qu'il vous baptise, nous vous envoyons ces évêques avec d'autres personnes pour vous informer que vous ne devez pas être baptisés par cet homme, qui est un hérétique et a été démis de ses fonctions. Il ne peut donc plus légalement exercer son sacerdoce ni baptiser personne. » Ils ajoutèrent divers propos de la même farine

pour leur enseigner leurs dangereuses convictions. [...] Les Alodiens dirent aux envoyés : « Nous ne savons pas qui vous êtes, nous ne pouvons vous recevoir et être baptisés par vous ; mais nous recevrons celui qui a baptisé les Noubades et c'est lui qui nous baptisera. Quant à ce que vous dites de lui, nous ne l'écoutons pas parce que nous voyons que vous êtes ses ennemis et parlez de lui ainsi par jalousie. Quittez donc notre pays et vous éviterez une mort ignominieuse. »

[Extrait de la lettre du roi des Noubades *Wrpywl* à Théodore, patriarche monophysite d'Alexandrie:]

« En raison des desseins pernicieux de celui qui réside entre nous [les Noubades et Alodia], j'entends le roi des Makourites, j'ai envoyé mon saint père [Longin] auprès du roi des Blemmyes pour qu'il le fasse guider jusqu'à destination par les pistes de l'intérieur des terres. Mais les Makourites ont eu vent de cela aussi et ont posté des gens pour surveiller toutes les passes de leur royaume, aussi bien en plaine qu'en montagne et jusqu'à la mer des Roseaux [la mer Rouge], désirant mettre la main sur mon père [Longin] et arrêter l'œuvre bienfaisante de Dieu, comme me l'a écrit mon père. Il a dû endurer des tourments et de dures épreuves physiques et morales dans le pays des Blemmyes, sans compter les souffrances dues aux privations. Malgré tout cela, la navrante malice de l'ennemi ne put détourner des œuvres de Dieu le zèle de mon père. Le Seigneur Dieu lui-même guida sur les chemins et les pistes mon saint père afin qu'il puisse franchir les longues pistes et échapper aux fortes garnisons, même lorsque ses chameaux de bât et autres bêtes périrent. Avec l'aide de Dieu, il réussit à atteindre le pays et fut reçu par le roi et tout le peuple avec allégresse. Il instruisit le roi et le baptisa, ainsi que tous ceux qui l'accompagnaient, comme il est écrit dans la lettre qu'il m'a envoyée. [...]

Ces faits se produisirent avec l'aide de Dieu en l'année 891 [ère séleucide = 580 apr. J.-C.] et furent consignés par nous.

- ◀ la réaction violente des Alodiens face aux envoyés d'Alexandrie les prévenant contre Longin s'explique plus facilement si l'on suppose que les Makourites avaient adopté le dogme melkite.

On sait par l'archéologie, d'autre part, que les premières églises d'Old Dongola datent de la seconde moitié du VI<sup>e</sup> siècle, ce qui confirme la christianisation de l'élite makourite peu après 543. De plus, contrairement aux édifices chrétiens les plus anciens de Nobadia, où se ressent l'influence copte égyptienne, ceux de Makouria semblent inspirés de l'architecture byzantine, corroborant l'hypothèse de l'introduction du dogme melkite. Enfin, la chronique en latin de Jean de Biclar, un clerc wisigoth qui avait séjourné à Constantinople, mentionne en l'an 3 de Justin II, successeur de Justinien, soit en 568, que « les Makourites ont reçu la foi du Christ » et qu'en l'an 7 (en 573) une délégation de Makourites, amenant comme cadeaux diplomatiques des défenses d'éléphant et une girafe, fut reçue à Constantinople pour établir un traité d'amitié avec l'Empire byzantin. On pense généralement que cette ambassade avait pour but d'obtenir la création d'un siège épiscopal métropolitain à Old Dongola, mais dans tous les cas elle atteste clairement une conversion toute récente à la doctrine de l'empereur.

## De la christianisation à l'annexion de la Nobadia

Entre la conversion des royaumes chrétiens (543-580) et la première tentative de conquête musulmane en 651-652, nos sources sont extrêmement réduites. Une inscription grecque commémorant la fondation d'une église dans la forteresse d'Ikhmindî, au nord de Qasr Ibrim, cite en 577 un roi des Noubades nommé Tokiltoéton, qui pourrait être le successeur d'Eirpanomé. Mais pour le reste, il faut se tourner vers les témoignages archéologiques. L'adoption officielle du christianisme par les élites nubiennes s'est concrétisée sur le terrain par la construction d'églises et de monastères. En Nobadia, certains de ces bâtiments chrétiens ne sont qu'une récupération et un aménagement de temples païens, comme à Philae, Qasr Ibrim et Dendour. D'autres semblent des édifices nouveaux, comme à Faras, sans doute déjà nouvelle capitale du royaume noubade. Mais ils réutilisent volontiers des matériaux issus des sanctuaires antiques : ainsi, à Nilwa, une église est bâtie entre les VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles à l'aide des blocs et des colonnes du temple de Sedeinga tout proche.

Contrairement à la Nobadia où les centres urbains principaux sont situés sur les anciennes cités koushites, dans les royaumes de Makouria et d'Alodia les lieux où s'installe l'élite nubienne sont le plus souvent des fondations nouvelles, ce qui oblige à construire des édifices

religieux également nouveaux. Ainsi, à Old Dongola, une première cathédrale est bâtie avant la fin du VI<sup>e</sup> siècle, suivant un plan basilical qui rappelle certaines églises byzantines de Syrie et de Palestine. Le plafond de bois était supporté par des colonnes de granit provenant des carrières de la troisième cataracte. À plus d'un kilomètre de la cité fut entreprise à la même époque la construction d'un monastère dédié à saint Antoine, le fondateur égyptien du monachisme. Dans le royaume d'Alodia, converti plus tard, il faut attendre le milieu du VII<sup>e</sup> siècle pour voir surgir de terre à Soba les premiers édifices chrétiens connus. Mais la fouille de l'immense site de la capitale ayant été jusqu'à présent très partielle, on ne peut exclure que des églises aient existé plus tôt.

Dans le domaine funéraire, la mutation qu'amène le christianisme, avec sa conception épurée de la vie dans l'Au-delà, est radicale. Les vastes superstructures laissent place à des fosses étroites orientées ouest-est, parfois munies d'une couverture de briques en forme de banc. Les sacrifices d'animaux et d'humains disparaissent. Les riches trousseaux auparavant inhumés avec le défunt se réduisent dans le meilleur des cas à ses vêtements et ses bijoux. L'usage de cercueils en bois se fait rare, le corps étant le plus souvent enveloppé d'un suaire fréquemment ceinturé de cordes. Il est désormais placé en position allongée, la tête face à l'est. Pour les personnages les plus importants, rois, gouverneurs, évêques, une stèle gravée en grec est érigée sur le tombeau, comportant des passages des Écritures et quelques éléments biographiques. Certains exemplaires en copte appartiennent à des moines, que l'on peut supposer d'origine égyptienne.

En 613, au moment même où, dans la lointaine Arabie, un prophète du nom de Mahomet commençait sa prédication, l'Empire byzantin vacille : ses armées sont battues à Antioche par les troupes du roi perse sassanide Chosroès II, qui occupe ensuite la Syrie. L'année suivante, il s'empare de Jérusalem. En 617-619, l'Égypte à son tour est conquise. Les Sassanides sont alors aux portes de la Nobadia. De 622 à 628, l'empereur Héraclius mène une contre-attaque patiente et efficace, qui s'achève par la défaite et la mort de Chosroès II. L'Égypte est restituée à Constantinople en 629, après une année de négociation avec le général perse qui l'occupait.

Plusieurs spécialistes ont proposé de situer durant cette période d'administration sassanide l'annexion par Dongola de la Nobadia. On sait en effet que les deux royaumes nubiens sont encore distincts et ennemis vers 580 (voir section précédente) mais que les Arabes, lors de leur assaut sur la Nubie en 651, s'attaquent à un royaume unifié. On ignore en revanche les modalités de la conquête de la Nobadia par son voisin du sud. On a prétendu que l'Église copte n'était pas en mesure, durant l'occupation perse,



Église de Soba.

◀ de venir en aide à son alliée la Nobadia. Mais on sait que les occupants sassanides étaient plutôt favorables aux monophysites, habituellement en butte aux persécutions des officiels byzantins, et il faut donc chercher une autre piste.

L'historien persan al-Tabari (839-923) et le polygraphe syrien Bar Hebraeus (1226-1286) rapportent que les Sassanides s'emparèrent d'Alexandrie et de l'Égypte jusqu'à la frontière avec la Nubie, c'est-à-dire le royaume de Nobadia. Après une période initiale de pillages, ils instaurèrent en Égypte une politique plutôt pacifique et renversèrent la balance entre melkites et monophysites au profit de ces derniers. Bien qu'aucune trace écrite n'en ait subsisté, on peut penser que les Noubades trouvèrent en eux un allié, dans leur commune opposition aux Byzantins. Si tel est le cas, c'est plutôt lors du retrait d'Égypte des Sassanides en 629 que Makouria annexa le territoire noubade, profitant d'un vide politique momentané et peut-être de l'assentiment de Constantinople.

Le royaume annexé devint la province de Nobadia. Comme à l'époque de Méroé, le roi de Dongola se fit représenter, sans doute un peu plus tard, dans ce nouveau territoire par un vice-roi. Il était appelé «éparque» de Nobadia, en grec *eparkhos*, «gouverneur», en vieux nubien *songoj*. Les Arabes le nommeront «le Seigneur de la Montagne» (*sahib al-jabal*), qui est peut-être un calque de son titre nubien *songoj*, dont l'étymologie est incertaine. Les éparques résidèrent d'abord à Faras, puis à Qasr Ibrim où les fouilles britanniques ont mis au jour une importante correspondance en vieux-nubien issue de leurs archives. Le rôle de l'éparque était double : il administrait la province de Nobadia et constituait le principal relais diplomatique de Makouria avec l'Égypte, réglant les différends qui pouvaient se produire entre les deux États. Les éparques étaient sans doute choisis par le souverain de Dongola parmi les hauts fonctionnaires du royaume plutôt qu'au sein de la famille royale. Ils étaient cependant entourés d'une cour, à l'instar d'un véritable monarque. Les fresques des cathédrales de Faras et Dongola nous ont conservé plusieurs portraits, que l'on considère traditionnellement comme ceux des éparques de Nobadia, accompagnés du Christ ou de la Vierge. Ils arboraient un costume somptueux et étaient coiffés d'une couronne singulière, flanquée d'une ou deux rangées de cornes et constituée d'une calotte au centre de la laquelle se dressait une tige surmontée d'un croissant de lune.

## L'échec de l'invasion arabe de Dongola et le Baqt

La longue guerre entre Byzantins et Sassanides laissa les deux Empires exsangues. Cette faiblesse explique, plus encore que l'ardeur que leur donnait leur nouvelle foi, les succès rapides des armées de l'Islam en Asie et en Afrique. En 636, quatre ans après la mort de Mahomet, l'Empire sassanide est vaincu. En 638, Jérusalem

est enlevée à l'Empire byzantin. En 639, avec moins de 20 000 hommes, le général arabe Amr Ibn al-'As s'empare de l'Égypte, qui change ainsi de maître pour la troisième fois en à peine plus d'une décennie. Vers 642, une armée musulmane menée par Abdallah Abou Sarh, futur gouverneur de l'Égypte, est à la frontière de Makouria et attaque le pays. Mais la contre-offensive des Nubiens désorienta les Arabes, qui subissent de lourdes pertes. Sur la suite des événements, notre principale source est l'historien égyptien al-Maqrizi (1364-1442), qui écrit huit siècles après les faits, cite probablement l'opuscule (perdu) d'Ibn Sulaym al-Uswānī et déforme plusieurs faits... mais nous en fournit le tableau le plus détaillé. Selon lui, un traité conclu avec les Arabes aurait été bafoué par les Nubiens, qui pillèrent les villes égyptiennes de la première cataracte.

En 651 Abdallah Abou Sarh, qui avait succédé à Amr Ibn al-'As comme gouverneur d'Égypte, lança une seconde expédition contre Makouria avec une forte armée. Cette fois, il atteignit sans difficulté la capitale, Dongola, et en fit le siège en usant de catapultes, armes inconnues des Nubiens et détruisit en partie les églises. Selon al-Maqrizi, le roi de Makouria, qu'il nomme Qalidurut, serait alors entré en négociation. Mais d'autres auteurs décrivent une situation plus inégale: les archers nubiens, d'une précision diabolique, auraient infligé aux assaillants une pluie de flèches en visant particulièrement les yeux, ce qui leur valut dans la littérature médiévale arabe le surnom de «frappeurs de pupilles». Le traité de paix serait autant le résultat du nombre important de morts et de blessés dans le camp musulman, que de l'effet de leurs catapultes. Pour la première fois depuis leur sortie triomphale d'Arabie, les musulmans rencontrèrent une résistance inattendue en Nubie et durent composer avec leur ennemi.

Plutôt qu'un véritable traité, l'accord conclu entre eux était vraisemblablement un simple armistice accompagné d'un agrément comportant des dons réciproques. Il porte le nom de *Baqt*, qui est probablement un rare dérivé arabe du latin *pactum*, «pacte», mais désignait à cette époque simplement le tribut en esclaves qu'impliquait cet accord. Signé en l'an 31 de l'Hégire, soit en 652, il comporte quatre clauses. Premièrement, Nubiens et Arabes s'engagent à cesser leurs agressions mutuelles. Deuxièmement, les musulmans ont liberté de circuler en Nubie et les Nubiens en pays musulman, mais aucun des deux ne peut s'installer à demeure. Troisièmement, les Nubiens s'engagent à ne pas héberger d'esclaves fugitifs ou de transfuges musulmans, mais à les remettre aux autorités arabes. Quatrièmement, les Nubiens fourniront 360 esclaves en bonne santé chaque année aux musulmans, en échange de livraisons de céréales et de tissus. Al-Maqrizi ajoute une clause supplémentaire, la protection et l'entretien de la mosquée d'Old Dongola, mais il s'agit probablement d'une interpolation, car les fouilles n'ont jusqu'à présent mis au jour aucun édifice musulman construit dans la capitale à cette époque.

Avec quelques périodes de vacuité, ce traité resta en vigueur jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle. Ce sont ainsi près de 100 000 esclaves qui furent fournis aux autorités musulmanes. Cela n'alla pas toujours sans difficulté. On a par exemple retrouvé à Qasr Ibrim une lettre du gouverneur de l'Égypte se plaignant de la mauvaise qualité des esclaves fournis précédemment et du retard pris dans la livraison suivante. Il est assez probable que les rois de Makouria, à la fois pour honorer cette clause du *Baqt* et pour leurs propres besoins (notamment afin de renforcer leurs armées), lancèrent des raids réguliers contre les tribus du Kordofan et du Nil Bleu. Il semble que Dongola possédait des relais dans le Kordofan, qu'atteste un grand nombre d'emprunts lexicaux au nubien du Nil dans certaines tribus de la région, comme les Nyimang et les Ajang qui habitent aujourd'hui les monts Nouba. Faute de fouilles archéologiques suivies dans le Kordofan, on ignore s'il s'agissait de simples postes coloniaux ou d'établissements plus conséquents.

## Le roi Merkourios, le « Nouveau Constantin »

Dans les années qui suivirent le raid des musulmans, les monuments détruits furent restaurés à Dongola et la cathédrale fut rebâtie en forme de basilique, coiffée d'un dôme et pavée de mosaïques. Bien que la menace venue du nord se fût atténuée avec l'établissement du *Baqt*, les travaux concernèrent aussi les fortifications de la ville, qui furent considérablement renforcées. Les relations avec Alodia étaient de surcroît toujours aussi tendues et, bien qu'il ne semble pas que des conflits importants aient éclaté entre les deux royaumes nubiens, il fallait parer à toute éventualité.

Aux rois Qalidurut et Zacharias succéda Merkourios (697-env. 710), salué comme le « Nouveau Constantin ». L'une de ses décisions les plus importantes fut, selon l'analyse de W. Godlewski, de rallier l'église monophysite, ce qui, après un siècle de fidélité au melkisme, s'explique sans doute par des raisons géopolitiques. La province de Nobadia et le royaume d'Alodia au sud étaient d'obédience monophysite. De plus, la conquête arabe de l'Égypte et de la Syrie rendait malaisés les contacts avec Constantinople. Enfin, en raison des guerres, il y avait presque un siècle que le pouvoir byzantin n'avait pas délégué de patriarche melkite à Alexandrie, alors que le patriarcat copte n'avait pas cessé d'être présent. De cette façon, Merkourios obtint enfin la nomination d'un siège métropolitain à Dongola, ce qui permettait d'ordonner des évêques sur place.

De nouvelles cathédrales furent alors bâties à Dongola et à Faras, capitale de la province de Nobadia. C'est d'ailleurs du règne de Merkourios que date la première mention d'un évêque de Nobadia (voir ci-dessus, p. 404), bien que l'institution ait peut-être existé auparavant. La cathédrale





**Sainte Anne**, cathédrale de Faras, VIII<sup>e</sup> siècle,

Muzeum Narodowe w Warszawie, n° 234058.

de Faras, qui fut enrichie au fur et à mesure des siècles, est emblématique de l'art nubien grâce ses peintures murales. Retrouvées par les archéologues polonais de 1961 à 1964, elles furent partagées entre le musée national de Khartoum, où elles remplissent presque la totalité du premier étage, et le musée de Varsovie. Datant de l'époque de la construction de la cathédrale, l'une des plus célèbres de ces peintures représente sainte Anne, la mère de la Vierge, le doigt sur la bouche, sans doute pour symboliser le mystère de la conception du Christ. Au nord de Faras, sur le site de Qasr el-Wizz, fut également bâti un grand monastère.

À la mort de Merkourios — selon la tradition rapportée par Jean Diacre l'Égyptien, chroniqueur copte d'Alexandrie — son fils Zacharias (nom très fréquent dans la dynastie makourite) préféra se retirer dans un monastère plutôt que de damner son âme par les compromissions et les machiavélismes auxquels les rois sont contraints. Paradoxalement, il garda la haute main sur la nomination de ses successeurs. Le premier, nommé Simon, était un de ses proches, homme de bien et très attaché à la doctrine monophysite adoptée par Merkourios. Mais il mourut assez vite et Zacharias le remplaça par un certain Abraham, un choix moins heureux. En effet, des querelles éclatèrent assez vite entre lui et l'évêque métropolitain de Dongola. Le nouveau roi porta l'affaire devant le patriarche d'Alexandrie

qui, bien que persuadé du bon droit de l'évêque, consentit par réalisme politique à l'éloigner de Dongola et à nommer un remplaçant. Zacharias, qui apparemment n'était retiré du monde qu'en théorie, réagit en exilant Abraham et nomma un nouveau roi en la personne d'un certain Markos. Mais celui-ci ne régna que six mois, avant d'être tué dans la cathédrale de Dongola par des sbires à la solde d'Abraham.

## Le règne de Cyriaque, le « grand roi »

Le roi Cyriaque (env. 746-770) accède au trône de Makouria en des temps particulièrement agités, aussi bien en Nubie qu'en Égypte. Son prédécesseur, Markos, a été assassiné, et il semble que Zacharias, le prince faiseur de rois, était déjà décédé. En Égypte, le gouverneur Abd el-Malik, en désaccord avec le patriarche copte d'Alexandrie, Michel I<sup>er</sup>, l'avait fait emprisonner. Le roi Cyriaque envoya alors l'éparque de Nobadia auprès du gouverneur pour exiger la libération du patriarche. Mais Abd el-Malik fit également jeter l'éparque en prison.

Furieux, Cyriaque convoqua une armée qui, selon Jean Diacre, ne comportait pas moins de cent mille cavaliers et autant de méharistes, chiffre évidemment très exagéré, et, en 749-750, il commença à prendre et piller les villes de Haute-Égypte. Incapable de faire face à une telle invasion, Abd el-Malik relâcha l'éparque puis le patriarche. Le roi Cyriaque, après avoir amassé un considérable butin, retourna à Dongola sans avoir eu besoin de livrer bataille.

Par la suite, les relations entre Makouria et les Arabes n'allèrent pas cesser de s'améliorer. En 750, le dernier calife omeyyade, Marwan II, fut vaincu par une rébellion qui installa une nouvelle dynastie à Bagdad, les Abbassides. Marwan s'enfuit en Égypte, où il fut rattrapé et mis à mort. Deux de ses fils cherchèrent asile en Nubie, mais, conformément à une des clauses du *Baqt*, le traité entre Arabes et Makourites, Cyriaque refusa de les accueillir et les fit accompagner vers la mer Rouge. Le prestige du roi de Makouria auprès des autorités égyptiennes, tant coptes que musulmanes, ressort particulièrement par le titre arabe de « grand roi » (*al-malik al-'azim*) que lui confère Jean Diacre.

Avec Alodia également les tensions d'hier sont en passe d'être résolues. L'adoption du monophysisme sous Merkourios a probablement contribué largement à la détente. Bien que l'on ne possède pas de témoignage historique de ce rapprochement entre les deux royaumes, des indices archéologiques vont dans ce sens. L'architecture alodienne subit alors une nette influence makourite : la cathédrale de Soba est apparemment rebâtie sur le modèle de celles de Dongola et de Faras. D'autre part, la poterie

caractéristique de Soba, dite *Alwa ware*, laisse place à des importations massives de Makouria, qui montrent l'importance nouvelle des relations commerciales entre les deux États.

## L'âge d'or de la Nubie chrétienne du IX<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle

Les quatre siècles qui suivent constituent la période la plus brillante des royaumes nubiens, quoique nos sources continuent à être rares pour Alodia. Au début du IX<sup>e</sup> siècle, il fallut au royaume de Makouria solder auprès de l'Égypte musulmane un lourd contentieux qui menaçait la paix fragile entre les deux pays. Les livraisons d'esclaves prévues dans le *Baqt*, le traité de non-agression, n'avaient pas été effectuées depuis quatorze ans, l'Empire abbasside étant déchiré par les guerres de succession entre les fils du calife Haroun al-Rachid. Le régent Zacharias, qui régnait alors à Dongola, fut sommé par les Arabes de régler la dette, mais en était bien incapable : il aurait fallu rassembler immédiatement plus de 5 000 esclaves correspondant aux critères rigoureux du *Baqt*, c'est-à-dire des hommes et des femmes jeunes et sans défauts physiques. En 836 il décida alors de déléguer à Bagdad son fils, le roi Georges I<sup>er</sup>, âgé de vingt ans, auprès du calife abbasside Al-Mutasim, afin de négocier directement avec lui.



Old Dongola, vestiges de l'église cruciforme, IX<sup>e</sup> siècle.

Cette ambassade était tout à fait extraordinaire en raison de la qualité de l'envoyé: le jeune souverain en personne, qui devrait affronter les mille dangers d'un si long et difficile voyage. Mais s'il en réchappait, son arrivée à Bagdad serait une insigne marque d'honneur de Makouria envers le calife et les musulmans. C'est bien ainsi qu'elle fut interprétée. Après une étape en Égypte, le roi Georges et son escorte, rutilants d'or et chargés de présents, furent accueillis avec curiosité et bienveillance par Al-Mutasim. Non seulement il remit leur dette aux Nubiens, mais il décida que le *Baqt* ne serait versé que tous les trois ans et renvoya après plusieurs mois le roi Georges dans son pays, muni de somptueux cadeaux. Le pari du régent Zacharias était gagné au-delà de toute espérance.

Ce nouveau départ pour le royaume fut marqué par l'édification d'une nouvelle cathédrale à Dongola, qui surpassait toutes les constructions précédentes. Sur le site de la basilique fut érigé un bâtiment grandiose de plan cruciforme, coiffé d'une coupole qui atteignait 28 m de hauteur. C'est peu après que fut lancée la construction d'un palais royal ou plutôt d'une salle d'audience pour recevoir les ambassades. Ce monument emblématique d'Old Dongola a été préservé jusqu'à nos jours grâce à sa conversion en mosquée au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle. Il s'élève sur un escarpement rocheux au-dessus de la citadelle, si bien qu'il est visible depuis des kilomètres, y compris de la rive ouest du Nil. De forme quadrangulaire, doté de murs formidables, il comporte deux étages auxquels on accède par un escalier monumental. La salle d'audience proprement dite, située au sommet, comprend un dais encadré de colonnes de granit décorées où se tenait le trône du souverain. Elle est percée de larges fenêtres qui offrent une vue grandiose sur la ville et les environs jusqu'à la boucle du fleuve au sud.

Le royaume de Makouria durant ces siècles d'or se couvre d'églises et de monastères. La technique nubienne des peintures murales religieuses connaît alors son apogée et constitue un des sommets de l'art pictural chrétien, surpassant de loin ce que l'on pouvait trouver en Égypte. Il ne s'agit pas de fresques à proprement parler, puisque le support est sec quand le pigment est appliqué, mais de peintures à *tempera*, comme les icônes. Les plus belles œuvres retrouvées sur les murs de la cathédrale de Faras et actuellement conservées au musée de Khartoum en offrent une splendide illustration. Ainsi de la scène montrant les trois jeunes Hébreux dans la fournaise, un épisode tiré du Livre de Daniel, qui évoque le sauvetage par un archange des trois jeunes gens que le roi de Babylone Nabuchodonosor avait fait jeter dans une fosse emplie de feu. Elle date du <sup>xi</sup><sup>e</sup> siècle, où des gammes chaudes de rouge et de jaune ont remplacé les teintes sévères des siècles précédents. Un siècle encore, et c'est toute la palette des couleurs possibles qui apparaît dans la plus connue et la plus grande des peintures



**Old Dongola**, salle d'audience des rois de Makouria.



**Les jeunes Hébreux dans la fournaise**, cathédrale de Faras, XI<sup>e</sup> siècle, musée national, Khartoum.



**La Nativité**, cathédrale de Faras, XII<sup>e</sup> siècle, musée national, Khartoum.

◀ de Faras, la Nativité, qui ornait le mur oriental de la cathédrale. Très éloignée du dénuement évoqué par l'Évangéliste, la scène donne une version quasi royale de la naissance du Christ. Allongée sur un riche sofa et vêtue d'une robe sombre rehaussée de broderies, une immense Vierge au teint blanc fait face au spectateur. L'enfant Jésus est quant à lui placé dans une mangeoire en forme d'église. Le ciel est empli des grandes ailes des anges et des archanges. Sur la gauche arrivent en grand arroi les trois rois mages à cheval, côtoyant deux petits bergers presque nus, à la peau sombre, qui dansent d'allégresse. Sous la scène est représenté un roi nubien, dédicateur du tableau. Les fouilles récentes d'Old Dongola par les équipes polonaises, notamment celles du monastère Saint-Antoine et de l'église de Banganarti, à quelques kilomètres au sud de la capitale, ont révélé des peintures qui égalaient en splendeur et surpassaient parfois en technique celles de Faras. Mais leur état de conservation moins bon n'a pas permis de les déposer et elles ne peuvent être vues qu'*in situ*.

L'architecture militaire aussi est bien représentée dans les royaumes nubiens, particulièrement en Basse et Moyenne Nubie où furent bâties nombre de forteresses afin de prévenir les raids des musulmans depuis le nord qui, en dépit du *Baqt*, n'avaient jamais totalement cessé, mais étaient peu intenses. Cette longue période de paix armée permit aux royaumes nubiens de développer une économie prospère. S'y ajoutaient des conditions climatiques plutôt favorables, avec des pluies et des crues importantes jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle. L'agriculture bénéficia de la large extension d'une technique d'irrigation connue depuis l'antiquité tardive en Égypte mais qui ne se diffusa en Nubie que durant la période postméroïtique, la *saqieh*. Ce système de grandes roues en bois solidaires, entraîné par un animal, permettait de puiser l'eau en contrebas par un jeu de godets qui la déversaient dans un canal. Il était particulièrement utile au Soudan où le lit du Nil est généralement trop escarpé pour que l'inondation annuelle se répande naturellement dans les champs. Les *saqiehs* étaient très souvent la propriété des monastères et des églises qui les mettaient à la disposition des paysans contre une rémunération en nature prélevée sur la récolte.

Un rapport détaillé de l'organisation administrative et de l'économie des royaumes nubiens nous est donné par le géographe égyptien Ibn Sulaym al-Uswani au X<sup>e</sup> siècle. Originaire d'Assouan, comme son nom l'indique, il a voyagé dans le royaume de Makouria et bénéficié de l'amitié du roi, auprès duquel il avait été envoyé en ambassade par le calife fatimide d'Égypte. Mais il semble qu'il n'ait pas poussé son exploration jusqu'au territoire d'Alodia et se soit, à son propos, contenté de sources orales. Son manuscrit est perdu, mais il est en partie cité par des écrivains plus tardifs et principalement son compatriote al-Maqrizi, au début du XV<sup>e</sup> siècle.

▶

## La description de la Nubie d'après al-Uswani

x<sup>e</sup> siècle; cité par al-Maqrizi. D'après la traduction anglaise de G. Vantini, *Oriental Sources concerning Nubia*, Heidelberg-Varsovie, 1975. Intertitres ajoutés

### la frontière avec l'Égypte

« Le premier village des Nubiens est al-Qasr, à cinq milles d'Assouan. La dernière place forte des musulmans est une île appelée Bilaq (Philae), à un mille du village nubien qui est situé sur la rive nubienne du fleuve. Depuis Assouan jusqu'à cet endroit, le Nil comporte de grands rapides. Les bateaux n'y peuvent passer qu'avec l'habile assistance de pêcheurs locaux qui connaissent bien les lieux, car les rochers sont abrupts et le fleuve divisé en nombreux chenaux. Le grondement de la cataracte s'entend de très loin. Dans ce village, il y a une garnison armée et une porte menant au pays des Nubiens. Entre ce village et la première cataracte du pays nubien (la deuxième cataracte du Nil) se trouvent dix stations. Les musulmans qui vivent dans cette région sont libres de posséder des terres dans le voisinage et de se livrer au commerce en amont. Il y a quelques habitants musulmans mais aucun ne parle arabe. Cette région est étroite et accidentée, entourée de montagnes et limitée aux berges du Nil, le long duquel les villages se succèdent avec leurs palmiers et leurs arbres à gomme.

### la Basse-Nubie

La partie de cette contrée située en amont est plus large qu'en aval et possède des vignes. Le Nil n'inonde pas les champs en raison de la forte déclivité du sol. La largeur de la surface cultivée est deux ou trois *feddans* (80 à 120 ares) et elle est irriguée par des *saqiehs* [roues à eau] actionnées par des bœufs. Les habitants y font pousser un peu de blé mais surtout de l'orge et du seigle. Comme la bande cultivable est étroite, ils y plantent en continu sans période de jachère. En été, après avoir fertilisé le sol avec du fumier et de la terre rapportée, ils l'ensemencent de sorgho et de millet, de sésame et de fèves.

Dans cette région est située la cité de Bujarash (Faras), la capitale de Maris (Nobadia), ainsi que deux forteresses, dont celle de [Qasr] Ibrim. Il y a aussi un port appelé Adwa [...] et les ruines remarquables d'un temple païen. Cette région est administrée par un gouverneur appelé « le Seigneur de la Montagne » (éparque de Nobadia), qui représente le grand Seigneur des Nubiens (roi de Makouria). Il compte parmi leurs gouverneurs du plus haut rang. Comme cette région est limitrophe de la terre d'Islam, toute personne qui vient du pays des musulmans doit s'adresser à lui, tant pour s'identifier



que pour apporter un cadeau destiné à lui ou à son seigneur. Il reçoit tout le monde et leur offre des esclaves mais ne permet à personne, musulman ou non, de continuer sa route pour rendre visite à son seigneur.

### **le Batn-el-Hajjar**

Sur la première cataracte du pays des Nubiens (la deuxième cataracte du Nil), il y a un village appelé Baqwa qui est un terminal pour les bateaux des Nubiens qui remontent le fleuve depuis al-Qasr, à la frontière de leur pays. Les embarcations ne peuvent aller plus loin. Nul, musulman ou non, n'a le droit de continuer en amont au-delà de ce point, sauf permission expresse du Seigneur de la Montagne. Entre ce port et le Maqs Supérieur (la Moyenne Nubie), il y a six étapes entourées de rapides. C'est la pire partie de cette région que j'ai vue, car le chenal est étroit, très difficile pour la navigation, empli de rapides et d'obstacles rocheux et par endroits guère plus large que cinquante coudées. Le paysage de chaque côté du fleuve est coupé de passes resserrées, de sommets élevés et de cols montagneux si étroits que ni un cavalier ni un voyageur à pied mal équipé ne peuvent les franchir. Les rives occidentale et orientale sont toutes deux couvertes de sable. Les montagnes sont pour les habitants autant de forteresses où ils peuvent se réfugier. Sur quelques îles, il y a des palmiers et des plantations de peu de valeur. La nourriture de base est le poisson. Ils utilisent de la graisse de poisson pour s'enduire la peau. Ces îles dépendent de Maris et sont sous l'autorité du Seigneur de la Montagne.

### **la Moyenne Nubie**

Le gouverneur de la garnison qui est dans le Maqs Supérieur (Moyenne Nubie) est désigné par leur seigneur. Il exerce un contrôle très strict sur eux (les Nubiens), si strict que même l'homme le plus élevé, quand il vient à passer, est arrêté par n'importe quel soldat de la garnison qui feint de le fouiller et qui peut faire de même aux fils du roi, à ses vizirs ou qui que ce soit d'autre.

Ici le dinar et le dirham ne sont d'aucun usage parce que les habitants n'utilisent pas de monnaie dans leurs transactions, à part avec les musulmans au-delà de la cataracte. Ils n'achètent ni ne vendent pour de la monnaie mais effectuent ces opérations en troquant contre des esclaves, du bétail, des chameaux, des outils de fer ou du grain.

Personne ne peut remonter au-delà de ce lieu sauf permission expresse du roi. Celui, quel qu'il soit, qui transgresse cette interdiction est passible de la peine de mort. Grâce à ces précautions, tout ce qui se passe [dans le royaume] est tenu secret, si bien que leur armée peut attaquer un pays ou mener une expédition dans le désert sans que personne n'en soit averti. [...]

En amont de cette garnison se trouve un village appelé Say (l'île de Saï) qui est situé sur une cataracte. C'est l'un des chefs-lieux de leur pays et le siège d'un évêque. Il y a un temple païen en ruine. Plus en amont se trouve la région de Saqluda (le Sukkot) qui signifie les « sept gouverneurs » (en fait « les sept districts »). C'est une terre très semblable à la région qui borde le pays des musulmans, tour à tour large ou étroite, avec des palmiers, des vignes, des arbres à gomme et autres plantations. Il y a quelques champs de coton qui produisent du coton brut et il y a aussi quelques oliviers. Le gouverneur de cette région est directement nommé par le roi et il commande à d'autres gouverneurs qui exercent une autorité (locale). Ici se trouve une forteresse nommée Astanun qui marque le début de la troisième cataracte, la plus difficile à traverser, parce qu'il y a une montagne qui empiète sur le fleuve d'est en ouest et que les eaux s'engouffrent sur trois passages, qui peuvent être limités à deux en période d'étiage. Elle produit un formidable grondement mais offre une belle vue parce que les eaux se déversent depuis le haut de la montagne. Au sud, le lit du fleuve est plein de rochers qui en obstruent le milieu, sur une distance de trois jours de navigation, jusqu'au village de Bastu qui est le dernier village de Maris et marque le début du territoire de Muqurra (Makouria proprement dite). Entre cet endroit et la frontière des musulmans, la langue des habitants est le marisi (le nobiin), le Maris étant l'extrémité (nord) des possessions de leur roi.

### le bassin de Kerma

Il y a une contrée nommée Baqun, qui signifie « merveille », appelée ainsi à cause de sa beauté. Je n'ai jamais vu une région plus large sur le Nil : j'estime que la largeur de [la vallée du] Nil, d'est en ouest, est de cinq jours de marche. Des îles divisent le fleuve en plusieurs bras qui les entourent et coulent au milieu d'une plaine, le long d'un chapelet ininterrompu de villages et de beaux édifices avec des pigeonniers, du bétail et des chameaux. L'essentiel de la nourriture dont leur capitale est ravitaillée provient de cette contrée. [...] Leur roi a sa villégiature préférée dans cette région. Je l'ai accompagné (dit al-Uswani) à plusieurs de ces occasions et nous sommes passés par des chenaux étroits sous le couvert des arbres des deux rives. Les crocodiles dans ce pays ne sont pas dangereux : j'ai vu des gens traverser ces chenaux à la nage.

### la région de Kawa et Old Dongola

En amont se trouve la région de Safad Baal, relativement étroite, semblable à celle qui jouxte la frontière de leur pays, à la différence près qu'à Safad Baal il y a de belles îles et qu'à moins de deux journées de voyage se trouvent près de trente villages avec de beaux édifices, églises

et monastères, de nombreuses palmeraies, vignes, jardins, champs cultivés et larges pâtures où l'on peut voir des chamelles et de très beaux dromadaires pour la reproduction. Leur roi vient souvent là parce que la frontière sud de cette région est limitrophe de Dongola (Old Dongola), la capitale. De la ville de Dongola, capitale du pays, à Assouan, il y a une distance de cinquante jours de voyage. (al-Uswani en donne une description et ajoute ceci :) Ils couvrent leurs maisons avec du bois d'acacia et de *saj*, qui est charrié par le Nil lors de la crue et leur arrive en planches avec des gravures, sans que personne ne sache d'où elles viennent. J'y ai vu moi-même des signes très étranges.

### de la quatrième à la cinquième cataracte

La distance qui sépare Dongola et le début du pays d'Alwa (Alodia) est supérieure à celle qui sépare Dongola d'Assouan. Dans cette contrée, il y a des villages petits et grands, des îles, du bétail, des palmeraies, [...] des champs cultivés et des vignes, en quantité bien plus grande que ce que l'on voit du côté [du royaume] qui jouxte le pays des musulmans. Dans cette région s'étendent des îles dont la longueur équivaut à plusieurs jours de marche et où il y a des montagnes, des bêtes sauvages et des lions, ainsi que des étendues de désert où le voyageur doit craindre de cheminer sans réserve d'eau. Depuis ces contrées, le cours du Nil tourne vers l'est et l'ouest sur de longues distances équivalentes à plusieurs jours de marche, et ce jusqu'à la plaine où la boucle du Nil atteint la mine appelée al-Shanka. [...] Les hippopotames sont nombreux dans les environs. À cet endroit commence la piste qui mène à Souakin, Badi, Dahlak et les îles de la mer Rouge. C'est par là que passèrent les Omeyyades (les fils de Marwan II) qui avaient fui chez les Nubiens pour échapper à la mort. Dans cette région vivent aussi un certain nombre de Bedjas qu'on appelle les Zanafij. Ils ont émigré en Nubie il y a longtemps et se sont installés là. Ils mènent tous une vie pastorale et conservent leur propre langue sans se mêler aux Nubiens ni se sédentariser dans les villages. Ils dépendent d'un administrateur nommé par le roi de Nubie (Makouria). [...]

### la frontière d'Alodia et l'Atbara

La frontière du pays d'Alwa (Alodia) se situe en un lieu appelé al-Abwab (« les Portes » en arabe), où il y a quelques villages sur la rive est du Nil. Cette région a un administrateur qui est aux ordres du seigneur d'Alwa et porte le nom de *wahwah*. À partir de là, le Nil se divise en sept bras, dont l'un vient de l'est, a des eaux boueuses mais s'assèche complètement en été, si bien que les gens peuvent installer leurs campements sur son lit. Lorsque vient la saison des crues, l'eau surgit de son lit et y forme des mares, puis

les pluies et les écoulements se produisent dans toute la région et le niveau de l'eau monte. On dit aussi que la source de cette rivière s'écoule depuis une montagne. [...]

### **Soba, capitale d'Alodia**

Suyya (faute de copiste pour Soba) est la capitale d'Alwa, située à l'est de la grande île entre les deux fleuves, le [Nil] Blanc et le Vert (Nil Bleu), à son extrémité nord, près du confluent [...]. La ville possède de beaux bâtiments et de grands monastères, des églises richement parées d'or et de jardins. Il y a également un large faubourg où vivent de nombreux musulmans. Le roi d'Alwa est plus puissant que le roi de Makouria, il possède une armée plus importante et plus de chevaux que le Makourite. Son pays est plus fertile et plus étendu, mais les palmeraies et les vignobles y sont moins nombreux. La céréale la plus répandue est le sorgho blanc qui ressemble à du riz. Ils en tirent leur pain et leur bière. Ils ont de la viande en abondance grâce à leur nombreux bétail et aux vastes plaines où il peut paître, si larges qu'il faut plusieurs jours pour atteindre les montagnes. Ils ont d'excellents chevaux et des dromadaires de couleur fauve, de pure race arabe. Leur religion est le christianisme d'obédience jacobite (copte); leurs évêques dépendent du patriarche d'Alexandrie comme les Nubiens (Makourites). Leurs livres sont en grec et ils les traduisent dans leur propre langue. Ils sont moins intelligents que les Nubiens. Leur roi peut réduire en esclavage à son gré n'importe lequel de ses sujets, coupable d'un crime ou non, et ils ne s'y opposent pas mais se prosternent devant lui. Ils ne se révoltent pas contre cet ordre, si injuste soit-il, mais crient bien fort : « Vive le roi! Que son ordre soit exécuté! » Sa couronne est en or. On trouve de l'or en abondance dans son pays. >>>

## Le déclin et la chute des royaumes nubiens

XIII<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles

- ◀ En 1250, le sultanat ayyoubide d'Égypte, qui depuis Saladin gouvernait le pays, fut remplacé par la dynastie mamelouke. À de multiples occasions dans le passé où le pouvoir avait basculé en Égypte, comme lors des invasions macédonienne ou romaine, les souverains soudanais s'étaient enhardis et avaient tenté de pousser leurs pions vers le territoire de leur voisin. Semblablement, le nouveau roi de Makouria, David, qui avait déposé son oncle Shékanda peu auparavant, se lança dans une expédition hasardeuse en 1275 en attaquant le port d'Aidhab sur la mer Rouge, jusqu'alors aux mains des Égyptiens. Puis, traversant le désert Arabique à marche forcée, il dirigea ses troupes sur la ville d'Assouan. La réplique du sultan mamelouk Baybars ne se fit pas attendre. Son armée envahit la Nubie et poussa jusqu'à Dongola en 1276, où elle rétablit sur le trône le roi Shékanda, lui imposant toutefois un lourd tribut et la cession de provinces entières au pouvoir mamelouk.

Une dizaine d'années plus tard, pour une raison que les chroniqueurs arabes n'expliquent pas clairement, Makouria, alors sous le règne d'un nouveau roi, Shémamoun, fut à nouveau envahie et Dongola fut mise à sac en 1288. Le souverain makourite, déposé par les musulmans, revint cependant au pouvoir immédiatement après leur départ, obligeant le sultan mamelouk à organiser une seconde expédition contre Shémamoun, qui se conclut, comme la précédente, par son retour sur le trône en 1290, une fois l'armée musulmane revenue au Caire. Il s'engagea à payer le *Baqt* annuel et bénéficia de la clémence des Mamelouks, fatigués de ces expéditions répétées et occupés par les guerres de succession à la mort du sultan Qalâwun en 1290.

Les années 1315 à 1326 connurent une alternance, au gré des batailles où intervinrent sans cesse les armées mameloukes, entre Kérenbès, le nouveau roi chrétien de Makouria, pourtant soutenu par Le Caire, et son neveu musulman Kanz al-Dawla Abou Abdallah Mohammed. La famille royale de Dongola comportait en effet de plus en plus de membres acquis à l'islam. L'historien arabe Ibn Khaldoun, qui écrit peu après les faits, explique ce fait par une stratégie délibérée de la part de chefs nomades islamisés (essentiellement des Bedjas et des Arabes Juhayna) qui auraient épousé des princesses nubiennees durant l'affaiblissement du royaume, monnayant par ces alliances leur support militaire. Selon le droit islamique, les enfants de telles unions étaient musulmans, mais, selon les coutumes nubiennees, ils héritaient du pouvoir royal, de type matrilineaire, qui se transmettait par les sœurs du souverain, d'oncle maternel à neveu.

Ces mariages auraient inévitablement entraîné une islamisation de la dynastie. Tel était le cas d'Abou Abdallah Mohammed, dont la lignée paternelle remontait à un prince arabo-bedja auquel les califes fatimides avaient accordé au XI<sup>e</sup> siècle une principauté autour d'Assouan et le titre arabe de « Kanz al-Dawla », signifiant « Trésor de l'État ».

En 1317, sous le règne du Kanz al-Dawla, le palais d'audience des rois de Dongola fut transformé en mosquée, la plus ancienne du Soudan encore debout aujourd'hui, bien que désacralisée en 1969 et devenue propriété du service des Antiquités. À la même époque, selon Ibn Khaldoun, le *Baqt* fut aboli puisque Makouria était devenue, au moins par son souverain, une terre d'Islam. Toutefois, le Kanz al-Dawla ne termina pas sa vie sur le trône de Dongola. Déposé, il gagna Assouan, le fief de ses pères, avec une grande partie de sa cour et y fonda une colonie de langue nubienne. C'est de ces colons que descendent les Nubiens Kunuz (d'après le nom de Kanz) qui constituent aujourd'hui l'ethnie nubienne principale d'Égypte et se sont transmis une forme particulière de la langue de Dongola.

En 1364, devant les assauts répétés des tribus arabisées, la capitale de Makouria, Old Dongola, fut abandonnée et la région, évacuée. Une partie des habitants fondèrent à plus de cent kilomètres au nord, sur la rive gauche du Nil, une nouvelle ville à laquelle ils donnèrent le même nom, Dongola, et qui est aujourd'hui la capitale de l'État du Nord dans le Soudan fédéral. La cour royale se retira en Basse-Nubie, à Daw (actuel Gébel Adda), tandis que l'éparque de Nobadia était établi un peu au nord, à Qasr Ibrim. C'est au cours des fouilles de ce site dans les années 1970 que fut retrouvée, parmi un nombre considérable d'écrits d'époques variées (que nous avons évoqués dans le chapitre précédent), la correspondance en vieux-nubien des éparques entre le XIV<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> siècle. Complétée par quelques documents de la région, elle montrait que le christianisme était encore bien vivant en Nubie et qu'une lignée de rois chrétiens avait perpétué le royaume de Makouria au nord. Ces monarques sont appelés en vieux-nubien « roi du Dotawo ». On sait désormais que « Dotawo » était le nom nubien de Makouria, jamais attesté par ailleurs (le terme « Makouria » n'apparaît en effet que dans les textes en grec) et non, comme on l'a longtemps cru, une principauté locale qu'aurait reprise les souverains émigrés de Dongola. Le dernier roi connu est Joël, vers 1484. Puis on perd toute trace d'un pouvoir nubien centralisé, jusqu'à ce que les troupes ottomanes, vers 1560, investissent le nord du pays et y construisent des forteresses.

La chute du royaume d'Alodia, comme en général l'histoire de ce pays, est beaucoup moins documentée que celle de son voisin du nord. Les sources sont réduites à quelques passages chez les historiens arabes et à la *Chronique fung*, un texte très tardif et peu informatif sur lequel

nous reviendrons. L'archéologie n'aide guère, puisque seules quelques petites portions des immenses ruines de la capitale, Soba, ont été fouillées par les équipes britanniques dirigées par P.L. Shinnie dans les années 1950 et D. Welsby dans les années 1980. Les sources arabes ne concernent pas directement Alodia mais une principauté située au nord du royaume, appelée al-Abwab (« les portes » en arabe) où al-Aswani plaçait au <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle la frontière entre Makouria et Alodia. À la fin du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, cette principauté semble avoir pris son indépendance. Son roi, Adour, entretient avec l'Égypte mamelouke de bonnes relations diplomatiques mais n'hésite pas à porter les armes contre le royaume de Makouria. Il est donc possible que la chute d'Alodia ait commencé bien plus tôt par le démembrement de son territoire. Si le royaume chrétien du sud était trop loin de l'Égypte pour craindre les assauts des armées mameloukes, il dut faire face à partir du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle aux attaques incessantes des tribus arabes (ou du moins arabisées) qui commençaient à se déverser sur tout le territoire soudanais. Mais c'est un peuple noir récemment islamisé — les Fungs, venus du sud — qui acheva le démembrement d'Alodia en 1504 ■



**Épée de  
Nasir Mohamed,**

roi Hamaj pendant  
le sultanat fung  
de Sennar,  
1762-1769, musée  
national, Khartoum.

# la victoire de l'islam

Ottomans et Fungs

1500-1820



**Lorsque les premiers voyageurs occidentaux** pénétrèrent au Soudan, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, ils ne rencontrèrent plus aucune trace vivante du christianisme. Les coptes, assez nombreux, qui résident aujourd'hui au Soudan et possèdent leurs églises, descendent tous d'Égyptiens immigrés et ne constituent donc pas une survivance de la chrétienté nubienne. En moins de trois siècles, la foi chrétienne a été complètement supplantée par l'islam. Cette disparition rapide s'explique par la situation géographique et politique du pays. Après la chute du Dotawo et d'Alodia, au début du XVI<sup>e</sup> siècle, il n'existait plus d'État chrétien au Soudan, alors que l'Abyssinie avait pu préserver sur les hauts plateaux un royaume orthodoxe monophysite, pourtant cerné de principautés musulmanes. Mais il n'existait pas davantage d'État musulman puissant et centralisé qui, à l'instar de l'Égypte médiévale, eût pu s'accommoder de la présence en son sein de communautés chrétiennes et, moyennant un impôt spécifique, leur assurer une protection, notamment contre les tribus arabes esclavagistes qui menaçaient les populations non musulmanes. Enfin, l'isolement de la Nubie, renforcé par l'insécurité des routes vers l'Égypte, empêchait le renouvellement du clergé. Une ambassade portugaise présente en Éthiopie dans les années 1520 à 1527 relate qu'une délégation de chrétiens nubiens était venue demander au monarque abyssin de leur envoyer des prêtres, ce que le roi déclina, disant qu'il avait lui-même le plus grand mal à obtenir du patriarche d'Alexandrie l'envoi d'un métropolitain.

423

## Les Ottomans dans le nord de la Nubie

En 1517, le sultan ottoman Sélim I<sup>er</sup> conquiert l'Égypte, mettant fin au pouvoir suprême des Mamelouks. Il en maintint certains comme gouverneurs de provinces et administrateurs, tout en les plaçant sous le strict contrôle de la Sublime Porte. La mainmise du nouveau pouvoir sur l'ensemble du territoire fut toutefois une œuvre de longue haleine, car la Haute-Égypte était tenue par des tribus arabes qu'il fallut réduire une par une. Dans les dernières années du règne suivant, celui de Soliman le Magnifique (1520-1566), l'ensemble du pays était enfin aux mains des Ottomans. Le sultan envisagea alors d'étendre son Empire en Afrique et, ce faisant, de protéger les frontières égyptiennes, et il dépêcha à cet effet le général Özdémir Pacha. Celui-ci partit avec une armée de 40 000 hommes vers le Soudan, où il s'empara de Qasr Ibrim.

Il laissa en Nubie plusieurs bataillons bosniaques avec la mission de pacifier le territoire et de construire des forteresses, dont les principales furent bâties à Assouan, à Qasr Ibrim et dans l'île de Saï, c'est-à-dire sur les lieux stratégiques qui permettaient le contrôle de la Basse et de la Moyenne Nubie.

Özdémir Pacha continua sa mission en s'emparant de vastes portions de l'Abyssinie et de la côte de la mer Rouge, notamment la cité de Massaoua, aujourd'hui en Érythrée.

Afin d'administrer la Nubie et de faire rentrer l'impôt, il installa des potentats locaux, appelés « kachefs », qui jusqu'à la conquête de Méhémet Ali, en 1820, devaient rester les seules autorités du nord du Soudan. Ces kachefs étaient originellement des officiers ottomans, souvent des Mamelouks, mais au fil des mariages avec la population nubienne, ils finirent par constituer une aristocratie locale sous la suzeraineté plus théorique que réelle du pacha d'Égypte. Le territoire sous domination ottomane s'étendait jusqu'aux abords de la troisième cataracte, en amont de la ville fortifiée de Hannek. En effet, lors de leur progression vers le sud, les soldats turcs s'étaient heurtés aux troupes du sultanat fung de Sennar, qui depuis quelques décennies s'implantaient en Nubie en venant du sud. Une bataille fut livrée à Hannek entre les deux camps, à l'avantage des Ottomans. Toutefois, la conquête ne fut pas poursuivie vers le sud, la Sublime Porte se contentant d'établir entre le sud de l'Égypte et la troisième cataracte une province (turc *eyalet*) dont la capitale était Qasr Ibrim et qui dura jusqu'à l'invasion de l'Égypte par Napoléon. Pendant près d'un siècle, la menace fung obligea les Ottomans à maintenir une importante garnison sur l'île de Saï, portée jusqu'à 800 hommes. Mais, à partir de 1660, la révolte contre le pouvoir fung des Shaigiyas, la tribu dominante entre la boucle du Nil et la quatrième cataracte, établit une zone tampon qui éloigna le danger d'une conquête de la Nubie par les sultans de Sennar.

### Les Fungs : avènement des « Sultans noirs »

Au début du XVI<sup>e</sup> siècle apparaît au Soudan central un peuple inconnu jusqu'alors, les Fungs (ou Funjs). Nul ne sait d'où ils viennent. Selon leurs traditions, la dynastie descendrait des fils de Marwan II, les derniers Omeyyades pourchassés par les Abbassides qui avaient cherché à se réfugier en Nubie sept siècles plus tôt (voir chapitre précédent, p. 408). Mais cette légende n'est qu'une des nombreuses généalogies mythiques par lesquelles la plupart des tribus du Soudan essaient de se rattacher à des ancêtres prestigieux. On a plus sérieusement proposé qu'ils descendaient de Shillouks, le plus septentrional des peuples nilotiques, émigrés sur le Nil Bleu ou qu'ils aient leur origine parmi les tribus du Nil Bleu, non loin de la frontière éthiopienne. Il est également possible qu'ils n'aient pas initialement représenté une ethnie particulière mais une caste militaire de « janissaires noirs » constituée par les monarques d'Alodia au fil de leurs raids esclavagistes dans les marches du royaume. Leur ascension subite s'expliquerait alors par leur expérience



La forteresse ottomane de l'île de Saï, vue d'ouest en est.



La forteresse ottomane de l'île de Saï.



◀ de la guerre. Les premiers califes fatimides d'Égypte avaient semblablement mis sur pied des régiments d'esclaves africains, obtenus par le *Baqt* ou le négoce, appelés al-Sudan (« les Noirs »), dont la révolte au début du XI<sup>e</sup> siècle ne fut que difficilement écrasée.

Le premier de ces monarques fungus que l'on surnomma *Sultana al-zerga*, « les Sultans noirs » (littéralement « bleus »), était Amara (ou Omara) Dunqas. Il aurait accédé au pouvoir en l'an 910 de l'Hégire, soit en 1504-1505, selon la *Chronique fung*. C'est lui qui aurait fondé sur le Nil Bleu la cité de Sennar, destinée à devenir la capitale du sultanat que l'on appelle aussi le « Royaume de Sennar ». Toutefois, ce n'est que plus d'un siècle plus tard qu'y fut construite une mosquée, ce qui laisse supposer que cette ville n'a pas immédiatement acquis son statut de résidence royale. La première capitale fut Lamul, un site en amont sur le Nil Bleu qui n'a pas encore été localisé, et non Soba, comme le relate la *Chronique fung*.

Sur le premier sultan Amara Dunqas, nous possédons un témoignage direct. Un aventurier excentrique, peut-être juif oriental, nommé David Reubéni, a laissé un manuscrit en hébreu de ses nombreux voyages, y compris un séjour dans le sultanat fung où il se fit passer pour un musulman, descendant du Prophète, auprès du sultan. Il décrit ce dernier comme un homme aimable et généreux, mais il est évident que le souverain et sa cour n'avaient de l'islam qu'une connaissance très rudimentaire. Il est probable qu'ils n'aient été à cette époque que récemment et partiellement convertis. Par la suite, les Fungs feront tout pour attirer et fixer dans leur royaume des oulémas itinérants, afin de parfaire leur éducation musulmane.

La chute du royaume d'Alodia et la prise de Soba, sa capitale, ne sont pas dues aux seuls Fungs. Quelques décennies avant l'avènement d'Amara Dunqas, la ville d'Arbaji fut fondée sur le Nil Bleu par une tribu arabe, à un endroit qui était précédemment au cœur du royaume d'Alodia. Peu de temps après, les tribus arabes voisines furent fédérées sous le commandement d'un certain Abdallah Jamma (« Abdallah le Rassembleur »). Cette confédération, appelée les « Abdallabs » d'après le nom de son chef, est selon la tradition responsable de la prise de Soba. Assez rapidement, les Abdallabs et les Fungs devinrent rivaux pour récupérer les territoires autrefois tenus par les Alodiens. Au terme d'une bataille près d'Arbaji, les Abdallabs vaincus durent se soumettre à Amara Dunqas, qui apaisa la situation en nommant Abdallah Jamma gouverneur de la région de Qerri, au nord de l'actuel Khartoum.

La *Chronique fung* fut compilée et rédigée vers 1838 par un administrateur de la période turque (*Turkiyya*), Cheikh Ahmed. Elle reprend des archives anciennes mais n'est véritablement détaillée que pour le dernier siècle

▶

## Début de la Chronique fung

Cheikh Ahmed ibn el-Hajj Abou Ali, dit Kateb al-Shuna, XIX<sup>e</sup> siècle, d'après la traduction anglaise de G. Vantini, *Oriental Sources concerning Nubia*, Heidelberg-Varsovie, 1975

« [I] Voici l'histoire des terres des Noubas, rapportant qui les gouverna, en commençant par les rois des Fungs, ce qui arriva durant leurs règnes jusqu'aux temps présents, qui leur succéda et comment leur royaume tomba ; mais Dieu le Tout-Puissant connaît et juge mieux ce qui est caché. On raconte dans les histoires que j'ai lues que le premier chef des Fungs à être investi du pouvoir royal était le roi Omara Dunqas, qui fonda la cité de Sennar en l'an 910 de l'Hégire.

Avant cette date, les Fungs avaient vaincu les Noubas (Alodiens) et fait de la cité de Soba leur capitale. Dans cette ville, il y avait de beaux édifices et jardins et un bâtiment où résidaient les musulmans. Elle était située à l'est du Nil, non loin de la confluence de cette rivière avec le Nil Blanc. La nourriture principale de ses habitants était le sorgho blanc appelé *al-qassabi*. Leur religion était le christianisme et ils avaient un évêque nommé par le patriarche d'Alexandrie, comme avant eux les Noubas (comprendre « les Makourites »). Leurs livres étaient en grec mais ils les commentaient dans leur propre langue.

[II] Ces peuples furent vaincus au IX<sup>e</sup> siècle (de l'Hégire, soit notre XVI<sup>e</sup> siècle). À cette époque, il n'y avait pas d'école pour les musulmans qui vivaient parmi eux, ni respect de la loi islamique, si bien qu'une femme, dit-on, pouvait être répudiée par son époux et mariée par un autre homme le même jour sans délai de purification. Cette situation continua jusqu'à l'arrivée parmi eux de Mahmoud el-Araki depuis l'Égypte. Il leur enseigna les rudiments de la loi islamique (...).

[IV] L'islam pénétra au pays des Noubas durant le califat d'Haroun el-Rachid l'Abbasside, mais, comme nous l'avons précisé, il n'y avait pas de véritable respect de la loi.

[V] Le début du règne d'Omara Dunqas se passa au commencement de... (lacune). Le peuple se rassembla autour de lui et ne cessa de lui rendre visite alors qu'il résidait au Gêbel Moya, qui est à l'est de Sennar. Enfin vint à lui Abdallah Jamma de la tribu des Arabes Kawasma, père de Cheikh Ajib al-Kafuta, ancêtre des Awlad Ajib. Ensemble, ils décidèrent de faire la guerre aux Anags, aux rois de Soba et de Gerri.

[VI] Ainsi Omara et Abdallah Jamma et leurs troupes partirent faire la guerre aux rois de Soba et de Gerri, les vainquirent et les tuèrent.

[VII] Alors leurs peuples acceptèrent qu'Omara fût roi à la place du roi d'Alwa (Alodia), c'est-à-dire Soba, parce qu'il était le plus puissant, et qu'Abdallah Jamma prît la place du roi de Gerri.

[VIII] Ainsi, il partit fonder la ville de Gerri qui est près du Gêbel el-Royyan sur la rive orientale et en fit le siège de son royaume. Semblablement, Omara fonda la ville de Sennar [d'après le nom d']une femme appelée Sennar qui vivait là, et il en fit sa capitale. Cela se passa en l'an 910 de l'Hégire (1504-1505 de notre ère).

[IX] Désormais Omara et Abdallah vécurent comme des frères, mais Omara avait préséance sur Abdallah s'ils se trouvaient ensemble en un même lieu. Toutefois, si Omara était absent, Abdallah était investi des mêmes pouvoirs que ceux dont Omara était investi, et ce système demeura en place parmi leurs descendants jusqu'à la fin de leurs règnes.

[X] Après la victoire des Fungs sur les Noubas, ces derniers se dispersèrent et firent vers le Fazugli et le Kordofan, à l'exception de quelques-uns qui s'étaient convertis à l'islam et mêlés avec les Arabes installés dans leur pays. Ils sont à présent peu nombreux et vivent dans les environs de Shendi et de Gereif Oumr. Peu de gens savent que ces hommes sont d'origine nouba, car leur langue est devenue l'arabe et leur apparence physique s'est rapprochée de celle des Arabes par suite de leur mélange avec eux. >>>





**Le mausolée** (qubba) de l'ouléma cheikh Idriss à Koya (xviii<sup>e</sup> siècle).

- ◀ du sultanat. Nous en donnons ici les premières sections, qui racontent les commencements de la dynastie fung, son alliance avec Abdallah Jamma et la fin d'Alodia.

## Extension territoriale des Fungs et conflits avec leurs voisins

Durant les règnes suivants, le sultanat fung gagna les territoires autrefois tenus par les rois chrétiens de Nubie. Sous le règne d'Abd el-Gadir I<sup>er</sup> (1551-1558), fils d'Amara Dunqas, les troupes atteignirent la Moyenne Nubie où elles entrèrent en conflit avec les Ottomans, comme nous l'avons vu précédemment. À la même époque, les régions encore indépendantes situées entre le Nil Bleu et le Nil Blanc, le Gébel Moya et le Gébel Saqadi, furent annexées par le sultan. Vers le sud et le sud-est, les Fungs étaient en concurrence avec l'Empire éthiopien. Lors d'une révolte, le sultan Abd el-Gadir II (1604-1606) fut destitué et gagna l'Abyssinie. Il avait accepté de reconnaître la suzeraineté de l'empereur Sournéyos s'il parvenait à remonter sur le trône, ce qui ne se produisit pas. Son remplaçant, Adlan (1606-1611), régna assez peu longtemps mais parvint à écraser une rébellion de leurs anciens alliés, les Abdallabs, rois de Gerri. Le pouvoir des sultans fungs, qui devinrent alors seuls maîtres de leur territoire, s'en trouva renforcé.

Aussi, lorsque le sultan Badi I<sup>er</sup> (1611-1616), fils d'Abd el-Gadir II, accéda au trône qu'avait perdu son père, il fut extrêmement humilié de recevoir de Sournéyos un bracelet d'or et une chaise dorée, des présents que les empereurs d'Éthiopie offraient traditionnellement à leurs vassaux. C'était un double affront, remettant en question l'indépendance du sultanat et rappelant au nouveau souverain le destin peu glorieux de son père. En guise de réponse, Badi fit parvenir à Sournéyos une paire de vieux chevaux aveugles. C'était un *casus belli*, que saisit l'Empereur. Une guerre s'engagea entre les deux royaumes sous le règne de Rubat (1616-1645), fils et successeur de Badi I<sup>er</sup>, lequel était mort peu après cet échange de présents humiliants. Toutefois ce conflit, entre 1618 et 1619, consista plutôt en une succession d'escarmouches. Lors de la seule bataille rangée, les Éthiopiens eurent le dessus. Mais il n'y eut pas de lendemain car Sournéyos concentra ensuite ses efforts sur l'adoption d'une réforme religieuse visant à remplacer la doctrine copte par le catholicisme, une tentative qui aboutira à la guerre civile en Éthiopie et à l'abdication de l'empereur une décennie plus tard.

Sous le règne de Badi II (1645-1680), fils de Rubat, une expédition fut lancée à l'ouest, dans le Kordofan, contre le royaume de Tégali. Cette petite principauté avait été fondée vers 1530 par un prêcheur itinérant, originaire de la province de Shendi, qui avait converti la région à l'islam.

Elle se situait à l'est des monts Nouba, près de la ville de Rashad. Les rois de Tégali avaient attiré des hommes de foi et des commerçants (souvent les deux à la fois) de tout le Soudan en leur distribuant des terres. Le royaume était devenu prospère et sa réputation amena le sultan fung Rubat à céder en mariage l'une de ses filles au souverain de Tégali, Geili Abou Gouroun. Mais sous le règne de Badi II, un incident se produisit à Tégali : un ami du sultan de Sennar fut molesté et dépouillé de ses biens. Geili Abou Gouroun, au cours de la dispute, avait mis au défi Badi II, son beau-frère, de venir l'affronter à Tégali. Le sultan le prit au mot et partit avec ses troupes pour le Kordofan. Toutefois, la conduite chevaleresque de Geili Abou Gouroun lors du siège de la cité toucha le cœur de Badi II. Le roi de Tégali en fut quitte pour la reconnaissance de la suzeraineté de Sennar, assortie d'un tribut annuel. Néanmoins, le sultan revint à la capitale avec un large butin d'esclaves capturés dans les monts Nouba, qu'il installa par quartiers autour de la cité pour en assurer la défense.

Badi II s'empara également, le long du Nil Blanc, de terres occupées par les Shillouks, une importante tribu nilotique, étendant ainsi le territoire de Sennar vers l'ouest et facilitant la jonction avec le Kordofan. La gloire du sultanat durant le règne fut toutefois ternie par la révolte des Shaigiya, que nous avons évoquée plus haut. Elle détacha en effet du royaume fung une large portion de la vallée du Nil, la partie centrale de la grande boucle, rendant difficiles les communications entre la province septentrionale du royaume et la capitale, et dangereux le commerce caravanier entre l'Égypte et la région de Sennar. L'indépendance des Shaigiya ne devait cesser qu'avec la conquête du Soudan par les armées de Méhémet Ali en 1819-1821, et encore eurent-elles plus de mal à venir à bout de leur résistance qu'à s'emparer du reste du pays.

## Le sultanat du Darfour

Comme nous l'avons indiqué dans les chapitres précédents, on ne possède pas de données historiques sur l'ouest du Soudan, Darfour et Kordofan, avant l'époque moderne, si l'on excepte quelques pauvres lignes chez les chroniqueurs arabes. Les récits des voyageurs occidentaux, notamment Gustav Nachtigal qui séjourna au Darfour en 1874, rapportent des traditions qui permettent de remonter quelques siècles en arrière mais ne sont pas toujours fiables. On devine des bribes du passé de ces régions par les rares et difficiles fouilles archéologiques qui y ont été menées. Ainsi, les excavations dirigées par Brigitte Gratien au début des années 2000 sur les sites de Zankor et Abou Sufyan, à la lisière entre Darfour et Kordofan, dans le haut bassin du Wadi el-Melik, ont montré que,

depuis le début de l'ère chrétienne jusqu'au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, une population y était installée dans de véritables cités fortifiées. Malheureusement, faute d'écrits, faute d'objets d'importation et de parallèles pour la céramique singulière trouvée sur le site, il n'est pas possible pour l'heure de reconstituer, même partiellement, l'histoire de ces cités. Les fouilles rapides et superficielles dirigées dans les années 1930 par le Britannique Arkell sur les sites royaux d'Ain Farrah et Turra, au nord du Gèbel Marra, n'ont guère apporté d'éléments exploitables, au point qu'Arkell, qui voyait dans certains bâtiments une influence de l'architecture islamique du sultanat du Bornou, au Tchad, dut réviser son interprétation lorsqu'il eut en mains de la céramique chrétienne ramassée par des voyageurs sur le site d'Ain Farrah quelques années auparavant.

Vers le <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, le Darfour était divisé entre plusieurs royaumes païens dont les principaux étaient au nord celui des Zaghawas et au sud celui des Dadjos (ou Dajus). Les Zaghawas, un peuple nomade de langue nilo-saharienne, étaient très nombreux et très anciennement installés dans la région, tant au Tchad qu'au Soudan. Leur territoire, plus étendu encore auparavant, fut amputé de larges portions à l'ouest par son voisin le sultanat du Kanem. Mais c'est surtout la migration de nombreuses tribus arabes depuis l'Égypte à partir de la fin du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle qui mit fin au royaume zaghawa. Quant au royaume dadjo, il était centré sur la région du Gèbel Marra, au sud du Darfour. On ignore à quelle date il fut fondé. Les Dadjos sont une ethnie de langue nilo-saharienne, aujourd'hui dispersée depuis le Tchad jusqu'à l'est des monts Nouba, au Kordofan.

À une époque indéterminée, mais sans doute avant la fin du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, les souverains dadjos furent vaincus par un nouveau peuple, les Tounjours (ou Tounjours), qui s'empara également du royaume voisin du Ouaddaï, dans l'est du Tchad. Les Tounjours sont aujourd'hui musulmans et arabophones et font remonter leur origine à Tunis. Mais il semble bien qu'ils provenaient plutôt de Dongola, comme le rapportent des traditions alternatives, et le nom nubien de la capitale de Makouria, *Tungul*, est une bien meilleure étymologie pour leur nom que Tunis. Le premier roi tounjour du Darfour aurait été Ahmed Ma'agur, « Ahmed aux jarrets coupés », dont le second élément semble une déformation du nom de Makouria, alors que le premier est une réfection anachronique, l'islam n'étant apparu que plus tard dans la région.

De très nombreux emprunts au nubien du Nil dans les langues de la région montrent sans ambiguïté la présence à un moment donné d'une importante entité politique de langue nubienne, qui ne peut être autre que le royaume tounjour. La découverte de céramiques à motifs chrétiens dans ce qui semble les ruines d'un monastère à Ain Farrah, siècle du dernier roi

toungour du Darfour, Shaw Dorshid, montre que le christianisme était la religion de l'élite, même si les traditions orales ultérieures ont occulté ce point pour d'évidentes raisons politiques. Les sultans du Darfour, par la suite, ont en effet revendiqué l'héritage des Toungours tout en se présentant comme les champions de l'islam.

Vers le milieu du xvi<sup>e</sup> siècle, les Toungours du Darfour furent renversés par une nouvelle dynastie, les Keira, issus de la principale ethnie de la région, les Four, auxquels elle doit son nom actuel, *Dar-Fur* ou « pays des Four ». Le premier sultan keira, Suleiman Solong, est réputé avoir introduit l'islam dans le royaume, d'où peut-être son surnom de Solong ou Solongdongo, « l'Arabe » en langue four. Sous son règne, une partie du clan keira se révolta. Battus militairement, ils s'exilèrent dans le Kordofan où ils créèrent sous le nom de « Musaba'at » un sultanat indépendant. Vers 1670, le fils de Suleiman Solong, le sultan Musa, lui succéda dans le palais de Turra. Mais après son règne, chacun des souverains se fit construire un nouveau palais (en arabe local *fasher*) en un nouvel endroit, jusqu'à ce que le sultan Abdelrahman al-Rachid, à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle, choisisse un site, près du lac Tendelti, qui resta jusqu'à nos jours la capitale du Darfour, à laquelle on donna le nom d'el-Fasher, « le Palais ».

Sous le règne du fils de Musa, le sultan Ahmed Bukr (env. 1682-1730), le royaume s'étendit, ce qui mena à des conflits avec ses voisins, notamment le sultanat du Ouaddaï où, vers 1635, les Toungours locaux avaient également été renversés par un chef arabe qui y établit l'islam. Vainqueur du Ouaddaï, Ahmed Bukr mit sur pied une armée bien entraînée qu'il équipa d'armes à feu grâce au commerce avec l'Égypte à laquelle le sultanat était relié par une route caravanière célèbre, la Piste des Quarante jours (*darb el-arba'in*). Comme les sultans fungs, il favorisa l'installation de docteurs de la loi venus de l'étranger pour répandre l'islam, qui jusqu'alors était confiné à la sphère dirigeante.

Ses fils, Mohamed Dowra, Omar Leel, Abulgasim et Mohamed Teirab, qui lui succèdent l'un après l'autre sur le trône de 1730 à 1787, furent moins avisés. Les deux premiers se firent remarquer par leur cruauté. Les suivants se lancèrent dans des campagnes hasardeuses (le premier contre le sultanat du Ouaddaï au Tchad, le second contre le sultanat rival des Musaba'at au Kordofan) et ils y perdirent la vie. Toutefois, une bonne partie du Kordofan fut ainsi annexée par le successeur de Mohamed Teirab, le sultan Abdelrahman al-Rachid (1787-1802), et resta sous le contrôle du sultanat keira jusqu'à l'arrivée des troupes de Méhémet Ali en 1821. Le Darfour lui-même échappa à l'annexion et, à part une période de rattachement au Soudan entre 1874 et 1899, resta indépendant jusqu'en 1916, quand les Anglais vainquirent et tuèrent le dernier sultan, Ali Dinar.

## Le dernier siècle du sultanat fung

À partir de la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, l'histoire du royaume de Sennar n'est qu'une longue décadence où se succèdent les guerres civiles et les coups d'État. Badi III (1692-1716), dit « le Rouge », s'aliéna une partie de la population et dut mater la révolte conduite par un prétendant au trône. Son fils Ounsa III fut déposé au bout d'un an de règne en raison de ses mœurs dissolues et remplacé par un membre d'une lignée indirecte, le sultan Noul, qui mourut au bout de quatre ans. Son fils et successeur Badi IV, malgré un long règne (1723-1761), n'eut à son actif qu'une victoire contre une tentative d'invasion éthiopienne en 1744. Mais il ne put la repousser que grâce à l'aide d'une faction des Musaba'at, le sultanat four dissident du Kordofan (voir section précédente), qui avaient été intégrés dans l'armée fung sous la direction de leur chef Khamis ibn Jangal. Ce dernier écrasa les troupes de l'empereur abyssin Jésus II sur la Dinder. Les initiatives personnelles de Badi IV furent plus malheureuses. Il engagea une série de réformes impopulaires, qui visaient notamment à placer à des postes importants des hommes de confiance choisis parmi les descendants d'esclaves des monts Nouba, au détriment des représentants de la vieille noblesse fung. Un des généraux que Badi IV avait placé à la tête des possessions du Kordofan suite à ses victoires contre l'ennemi, Mohamed Abou al-Kaylak, prit la tête des nobles mécontents et, suivi de son armée, s'avança vers Sennar où il déposa le sultan.

Les aristocrates fongs avaient sans le savoir fait le pire des choix. Abou al-Kaylak n'était pas fung lui-même, mais hamag, une ethnie d'origine obscure qui représente peut-être ce qui restait de la composante nubienne du royaume de Sennar. Il agit dès lors pour son compte et celui de sa tribu, faisant et défaisant les rois à son gré et n'hésitant pas à supplicier les nobles fongs qui s'opposaient à lui. Il plaça le fils de Badi IV, Nasser, sur le trône, puis le déposa huit ans plus tard et le fit mettre à mort quand il voulut se révolter. Abou al-Kaylak choisit un nouveau sultan en la personne d'Ismaïl, frère du précédent.

Nous possédons du royaume de Sennar sous le règne d'Ismaïl et le gouvernement du régent Abou al-Kaylak un témoignage très précis, celui de James Bruce. Cet aristocrate écossais effectua entre 1768 et 1773 un grand voyage à travers l'Afrique orientale, dont le but principal était de découvrir les sources du Nil. Il passa notamment deux ans auprès de la cour d'Éthiopie, avant de visiter près du Lac Tana les sources du Nil Bleu, qu'il considéra comme le fleuve principal. Alors qu'il revenait vers l'Égypte, il fut détenu quelque temps dans le royaume de Sennar en 1772, avant de pouvoir continuer vers l'Égypte. Le récit de cette expédition fut publié assez tardivement en 1790.

## Description du royaume fung de Sennar

James Bruce, *Travels to Discover the Sources of the Nile*,  
1790, Tome IV, 479-481

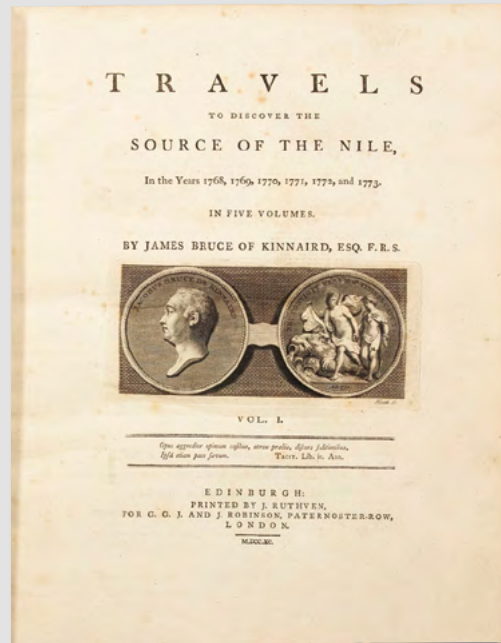
« Il y a trois principaux gouvernorats dans le royaume de Sennar. Le premier est à el-Ais (Kowwa), la capitale du pays dont viennent les Shillouks. Le Bahr el-Abiad (Nil Blanc) se répand sur tout le territoire et, divisé en une multitude de petits chenaux — naturels ou artificiels, je l'ignore —, entoure un grand nombre de petites îles, sur chacune desquelles s'élève un village, et cet ensemble de villages est appelé el-Ais. Les habitants sont tous pêcheurs et possèdent nombre de bateaux ressemblant à des pirogues, avec lesquels ils descendent et remontent les cataractes. C'est avec une incroyable flottille de ces bateaux qu'ils envahirent la région lorsqu'ils entreprirent sa conquête contre les Arabes, les prenant complètement au dépourvu. Ils n'avaient à cette époque aucune arme en fer, leurs épées et leurs lances étant faits d'un bois dur appelé *dengi-sibber*. Le gouverneur d'el-Ais doit être un parent du *mek* (roi) de Sennar et n'est jamais autorisé à quitter son poste ou à se rendre à Sennar.

Le deuxième gouvernorat, second en importance après le précédent, est le Kordofan. Son tribut principal consiste en esclaves venus de Dyre (Gébel el-Dair) et Tegla (Tégali). Il semble que ces endroits soient les plus commodes pour envahir ces montagnes, soit qu'ils disposent de points d'eau sur la route, soit pour une autre raison inconnue. Mahomet Abou Kalec (Mohamed Abou al-Kaylak, régent du royaume fung) était à la tête de ce gouvernorat avec mille chevaux noirs équipés de cottes de mailles, ce qui lui permit de rester alors indépendant du roi. C'est une région frontalière avec le Darfour, un État noir encore plus barbare, s'il est possible, que Sennar. Le Darfour l'a souvent conquise et reconquise sur Sennar.

Le troisième gouvernorat est Fazuclo (Fazugli), bordé par la rivière el-Ais [Nil Blanc] à l'ouest, le Nil [Bleu] à l'est et au sud, par les montagnes de Fazuclo, où il y a de grandes cataractes. Ces sommets font partie de la large chaîne montagneuse de Dyre (Gébel el-Dair) et Tegla (Tégali), qui se poursuit vers l'est jusqu'à cette partie du continent et dont provient la majeure partie de l'or et des esclaves qui font la richesse de ce pays. L'or constitue en effet le tribut principal de Fazuclo. Le gouverneur n'est pas un Fung, mais précisément le prince contre lequel l'armée de Sennar conquiert le pays. C'est un point de civilisation remarquable dans cette nation barbare et une politique qui a dû être couronnée de succès, puisqu'ils l'appliquent constamment, que de faire du prince de l'État qu'ils ont conquis leur lieutenant dans le gouvernement ultérieur de son propre

pays. Tel avait été le cas avec Dongola, dont ils laissèrent en place le *mek* (chef), mais aussi avec Wed Ageeb, prince des Arabes (*Ajib al-Kafuta*, chef des Abdallabs, second roi de Geiri). Ce fut aussi le cas dans le Fazu clo, le Wed Aboud, le Jibbel Moia (Gébel Moya) et bien d'autres petits États qu'ils conquièrent tous sans en changer le prince.

Les troupes à Sennar, tout autour de la capitale, sont constituées d'environ 14 000 Noubas (ressortissants des monts Nouba) qui combattent nus, sans autres armes qu'une courte javeline et un bouclier rond — d'assez mauvais soldats, je suppose; de 1800 chevaux, tous noirs, montés par des esclaves noirs équipés de cottes de mailles et sans autre arme qu'une large épée slavonne. Je crois que, par le poids et la puissance de l'homme et du cheval, ils pourraient abattre ou disperser n'importe quelle troupe au monde, même deux fois plus nombreuse. Nul, sans avoir vu cette cavalerie, ne peut avoir la moindre idée de la perfection à laquelle atteint ici le cheval. Le *mek* (roi) n'a pas un seul mousquet dans toute son armée. Outre cette cavalerie, il y a un nombre indéfini d'Arabes qui paient leur tribut directement au *mek* et aux hautes autorités du gouvernement et vivent sous leur protection à proximité de la ville. Ils ont ainsi l'avantage de commercer avec elle, de l'approvisionner et doivent sans doute contribuer à l'armer et la défendre en cas de besoin. >>>



### James Bruce,

*Travels to Discover the Sources of the Nile*, Londres, 1790, page de grand titre du premier volume.



- ◀ En 1777, le régent Mohamed Abou al-Kaylak mourut, mais son fils Badi wad Rajab lui succéda. Il exila le sultan Ismaïl, qui avait comploté contre lui, et installa sur le trône de Sennar le frère du roi déchu, Adlan II. La lutte entre les sultans et les régents, avec son lot de conspirations, de batailles, d'exils et d'assassinats, continua jusqu'à l'arrivée des troupes de Méhémet Ali en 1820-1821.

C'est un royaume en totale décomposition qu'attaquèrent les troupes turco-égyptiennes, avec un succès prévisible. Le dernier régent venait d'être assassiné et le dernier sultan de Sennar, Badi VII, offrit la reddition de la capitale sans grand état d'âme. Ce dernier acte mettait fin à vingt-cinq siècles d'indépendance du Soudan. Le pays avait réussi à résister aux Perses, aux Macédoniens, aux Romains, aux Arabes. Il s'était nourri des cultures de la Méditerranée sans se soumettre à leurs Empires. Il avait changé trois fois de religion sans pour autant s'assujettir à un joug étranger. La domination turque serait toutefois de courte durée. Soixante ans plus tard, avec la révolte du Mahdi, le Soudan allait connaître une nouvelle période d'indépendance ■



**Méhémet Ali,**  
vice-roi d'Égypte, par  
Louis-Charles-Auguste  
Couder (1840).

# **bibliographie**

## ouvrages historiques généraux

- Arkell, A. J.** 1955 — *A History of the Sudan. From the Earliest Times to 1821*, Londres, Athlone Press. (Une synthèse datée, mais d'un format maniable et de lecture aisée.)
- Bonnet, C. (éd.)** 1990 — *Kerma, royaume de Nubie*, Genève, musée d'Art et d'Histoire. (Un ouvrage collectif détaillant les différents aspects de la civilisation de Kerma.)
- Edwards, D. N.** 2004 — *The Nubian Past. An Archaeology of the Sudan*, Londres, Routledge. (Une histoire du Soudan depuis la préhistoire jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle à la lumière de l'archéologie.)
- Eide, T., T. Hägg, et al.** 1994, 1996, 1998 et 2000 — *Fontes Historiae Nubiorum, Textual Sources for the History of the Middle Nile Between the 8<sup>th</sup> Century BC and the 6<sup>th</sup> AD*, Bergen, University of Bergen, tomes I-IV. (La somme fondamentale rassemblant les sources égyptiennes, grecques, latines, coptes et méroïtiques de l'histoire ancienne du Soudan, avec traduction et commentaires.)
- Emberling G. & B.B. Williams** 2020 — *Oxford Handbook of Ancient Nubia*, Oxford University Press, Oxford. (La synthèse la plus récente sur l'histoire antique et médiévale du Soudan par une cinquantaine de spécialistes de chaque époque.)
- Grimal, N.** 1994 — *Histoire de l'Égypte ancienne*, Paris, Le Livre de Poche. (Une introduction simple et détaillée, le Soudan pharaonique étant traité dans les chapitres VIII, IX et XIV.)
- Holt, P. & M. W. Daly** 2000 — *A History of Sudan from the Coming of Islam to the Present Day*, Londres, Longman. (L'histoire des sultanats fung et keira est traitée dans les deux premiers chapitres.)
- Morkot, R.** 2000 — *The Black Pharaohs. Egypt's Nubian Rulers*, Londres, The Rubicon Press. (Un ouvrage original qui replace l'histoire du Soudan antique dans son contexte international.)
- Payraudeau, F.** 2020 — *L'Égypte et la Vallée du Nil. Tome 3. Les époques tardives (1069-332 av. J.-C.)*, Paris, Presses universitaires de France.
- Raue, D. (éd.)** 2019 — *Handbook of Ancient Nubia*, De Gruyter, Berlin. (Une autre synthèse récente de valeur offrant des perspectives complémentaires à celle d'Emberling et Williams.)

- Török, L.** 1997 — *The Kingdom of Kush. Handbook of the Napatan-Meroitic Civilization*, Leyde, Brill (Handbook of Oriental Studies I. The Near and Middle East). (*La référence scientifique incontournable sur les royaumes de Napata et Méroé.*)
- Welsby, D.** 1996 — *The Kingdom of Kush: The Napatan and Meroitic Empires*, Londres, British Museum. (*Une approche de l'histoire napatéenne et méroïtique qui fait la part belle à l'archéologie.*)  
 2002 — *The Medieval Kingdoms of Nubia: Pagans, Christians and Muslims along the Middle Nile*, Londres, British Museum. (*La synthèse actuellement la plus complète sur la civilisation du Soudan médiéval.*)

### catalogues d'exposition

- Baud, M. et al.** 2010 — *Méroé, un Empire sur le Nil*, Paris, musée du Louvre.
- Welsby D. & J. R. Anderson** 2004 — *Sudan. Ancient Treasures*, Londres, British Museum.
- Wildung, D., T. Kendall & K. H. Priese.** 1997 — *Soudan. Royaumes sur le Nil*, Paris, Flammarion, Institut du Monde arabe.

### études spécialisées utilisées dans ce volume

- Adams, W. Y.,** 1982 — « The Coming of the Nubian speakers to the Nile Valley », in Ehret, Ch. & M. Posnansky (éds.), *The Archaeological and Linguistic Reconstruction of African History*, Berkeley-Los Angeles, p. 11-38.
- Aldred, C.** 1978 — *The Temple of Dendur*, Boston, *The Metropolitan Museum of Art Bulletin*, 361.
- Billy, G.** 1985 — *La nécropole de Missiminia XV. Études anthropologiques*, in A. Vila (ed.), *La prospection archéologique de la vallée du Nil, au sud de la cataracte de Dal (Nubie soudanaise)*, Paris, CNRS.
- Bonnet Ch. & D. Valbelle** 2005 — *Des pharaons venus d'Afrique. La cachette de Kerma*, Paris, Citadelles Mazenod.
- Burkhardt, A.** 1985 — *Ägypter und Meroiten im Dodekaschoinos/Untersuchungen zur Typologie und Bedeutung der demotischen Graffiti*, Berlin, Meroitica 8.

- Cabrol, A.** 2000 — *Amenhotep III le Magnifique*, Paris, éditions du Rocher.
- Collombert, P.** 2008 — « Par-delà Bien et Mal. L'inscription de la reine Katimala à Semna », *Kush* 19, p. 185-218.
- Darnell, J. C.** 2014 — « The Stela of the Viceroy Usersatet (Boston MFA 25.632), his Shrine at Qasr Ibrim, and the Festival of Nubian Tribute under Amenhotep II », *ENIM* 7, p. 239-276.
- Davies, W. V.** 2003 — « Kush in Egypt: A New Historical Inscription », *Sudan & Nubia* 7, p. 52-54.  
2014 — « The Korosko Road Project; recording Egyptian inscriptions in the Eastern Desert and elsewhere », *Sudan & Nubia* 18, p. 30-44.
- Davoli, P. & M. H. Zach** 2003 — « A Meroitic Offering Table in the Museo Civico Archeologico in Bologna (Italy). New Evidence for King Yesboheamani », *Beiträge zur Sudanforschung* 8, p. 21-30.
- Dijkstra, J.** 2008 — *Philae and the End of Ancient Egyptian Religion. A Regional Study of Religious Transformation (298-642 CE)*, Louvain, Peeters (Orientalia Lovaniensia Analecta 173).
- Dunham, D.** 1950 — *El Kurru*, Boston, Harvard University Press (Royal Cemeteries of Kush, vol. I).  
1955 — *Nuri*, Boston, Museum of Fine Arts (Royal Cemeteries of Kush, vol. II).  
1957 — *Royal Tombs at Meroë and Barkal*, Boston, Museum of Fine Arts (Royal Cemeteries of Kush, vol. IV).  
1963 — *The West and South Cemeteries at Meroe*, Boston, Museum of Fine Arts (Royal Cemeteries of Kush, vol. V).
- Francigny, V.** 2011 — « Le prince Arakakhataror », in V. Rondot, F. Alpi et F. Villeneuve, (éds), *La pioche et la plume. Autour du Soudan, du Liban et de la Jordanie. Hommages archéologiques à Patrice Lenoble*, 2011, Pups, p. 403-411.
- Garstang, J., A. H. Sayce & F. Ll. Griffith** 1911 — *Meroë, the City of the Ethiopians*, Oxford, Clarendon Press.
- Godlewski, W.** 2004 — « The rise of Makuria (late 5<sup>th</sup>-8<sup>th</sup> cent) », in T. Kendall (éd.), *Nubian Studies 1998: Proceedings of the Ninth Conference of the International Society of Nubian Studies, August 21-26, 1998*, Boston, Northeastern University, p. 52-73

- Griffith, F. Ll.** **1911 a** — *The Meroitic Inscriptions of Shablûl and Karanóg*, Philadelphie, University of Pennsylvania (E. B. Coxe Expédition to Nubia, VI).  
**1911 b** — *Meroitic Inscriptions I—Sôba to Dangûl*, Londres, EES (Archaeological Survey of Egypt, 19<sup>th</sup> Memoir).  
**1912** — *Meroitic Inscriptions II—Napata to Philae & Miscellaneous*, Londres, EES (Archaeological Survey of Egypt, 20<sup>th</sup> Memoir).  
**1937** — *Catalogue of the Demotic Graffiti of the Dodecaschoenus*, Le Caire, Ifao.
- Grimal, N.** **1981 a** — *Études sur la propagande royale égyptienne I. La stèle triomphale de Pi(ankh)y au musée du Caire JE 48862 et 47086-47089*, Le Caire, Ifao (Mémoires de l'Institut français d'archéologie orientale 105).  
**1981 b** — *Études sur la propagande royale égyptienne II. Quatre stèles napatéennes au musée du Caire JE 48863-48866*, Le Caire, Ifao (Mémoires de l'Institut français d'archéologie orientale 106).
- Honegger, M.** **2005** — « Kerma et les débuts du Néolithique africain », *Genava*, 53, p. 239-249.
- Hallof, J.** **2011** — *The Meroitic inscriptions from Qasr Ibrim, Volume 1: Inscriptions on ostraka*, Dettelbach: Röhl.  
**2014** — *The Meroitic inscriptions from Qasr Ibrim, Volume 11: Inscriptions on papyri: Plates*, Dettelbach: Röhl.  
**2015** — *The Meroitic inscriptions from Qasr Ibrim, Volume 11: Inscriptions on papyri: Text, Part I*, Dettelbach: Röhl.
- Haycock, B. G.** **1978** — « The Problem of the Meroitic Language », in R. E. Thelwal (éd.), *Aspects of Language of the Sudan*, Londonderry, p. 50-81.
- Hofmann, I.** **1978** — *Beiträge zur meroitischen Chronologie, St. Augustin bei Bonn*, Studia Instituti Anthropos.
- Łatjar, A.** **2006** — « Rome-Meroe-Berlin. The Southernmost Latin Inscription Rediscovered (CIL III 83) », *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, Bd. 157, p. 193-198.
- Millet, N. B.** **1973** — « The Kharmadoye Inscription », *Meroitic Newsletters* 13, p. 31-49.  
**2003** — « The Kharamandoye Inscription (MI 94) revisited », *Meroitic Newsletters* 30, p. 57-72.
- Munro-Hay, S.** **1991** — *Aksum: An African Civilization of Late Antiquity*, Edinburgh, University Press.

- Payraudeau, F.** 2014 — « Retour sur la succession Shabaqo-Shabataqo », *NeHeT* 1, p. 115-127.
- Pope, J.** 2008 — « The Demotic Proskynema of a Meroitic envoy to Roman Egypt (Philae 416) ». *Enchoria*, 31, p. 68-103.
- Reinold, J.** 2000 — *Archéologie au Soudan. Les civilisations de Nubie*, Paris, Errance.
- Rilly, C.** 2007 — *La langue du royaume de Méroé*, Paris, Champion.  
 2008 — « Enemy Brothers. Kinship and Relationship between Meroites and Nubians (Noba) », in W. Godlewski & A. Łatjar. *Between the Cataracts. Proceedings of the 11<sup>th</sup> Conference for Nubian Studies. Warsaw University, 27 August-2 September 2006*, Varsovie, vol. I, p. 211-225.  
 2010 — *Le méroïtique et sa famille linguistique*, Louvain-Paris, Peeters.  
 2011 — « Les chouettes ont des oreilles. L'inscription méroïtique hiéroglyphique d'el-Hobagi REM 1222 », in V. Rondot, F. Alpi et Villeneuve, F. (éds), *La pioche et la plume. Autour du Soudan, du Liban et de la Jordanie. Hommages archéologiques à Patrice Lenoble*, 2011, Pups, p. 481-499.
- Seignobos, R.** 2016 — *L'Égypte et la Nubie à l'époque médiévale. Élaboration et transmission des savoirs historiographiques (641-ca. 1500)*, thèse de doctorat, université Paris I Panthéon-Sorbonne.
- Somaglino, C & P. Tallet**  
 2014 — « Une campagne en Nubie sous la I<sup>re</sup> dynastie. La scène nagadienne du Gebel Sheikh Suleiman comme prototype et modèle », *NeHet* 1, p. 1-16.
- Török, L.** 2009 — *Between two worlds: the frontier region between ancient Nubia and Egypt 3700 BC-500 AD*, Leyde, Brill (Probleme der Ägyptologie 29).
- Valbelle, D.** 2012 a — *Les stèles de l'an 3 d'Aspelta*, Le Caire, Ifao.  
 2012 b — « Comment les Égyptiens du début de la XVIII<sup>e</sup> dynastie désignaient les Kouchites et leurs alliés », *Bifao* 112, p. 447-464.
- Vantini, G.** 1975 — *Oriental Sources concerning Nubia*, Heidelberg-Varsovie, Polish Academy of Science.
- Zibelius-Chen, K.** 2011 — « "Nubisches" Sprachmaterial in hieroglyphischen und hieratischen Texten », Berlin, Harrassowitz (Meroitica 25).



**Michel Baud et Marc Maillot** sur la fouille du palais de Mouweis en 2008.



# un siècle de fouilles archéologiques au Soudan

Marc Maillot \*



\* directeur de la section française de la direction des Antiquités  
du Soudan (Sfdas), directeur de la mission archéologique de Damboya,  
professeur assistant associé à la section Anthropologie  
de l'université centrale de Floride

**Cette brève historiographie**, qui s'appuie entre autres sur les travaux de S. el-Din M. Ahmed<sup>1</sup>, D. Welsby<sup>2</sup> et D. N. Edwards<sup>3</sup>, nous permettra d'apprécier l'évolution des problématiques de recherches en archéologie soudanaise du XIX<sup>e</sup> siècle à nos jours, et de réinsérer la politique scientifique française et internationale au sein d'une fresque historique compréhensible. Ce propos servira à encadrer et introduire notre synthèse concernant l'urbanisme méroïtique, rejeton naturel et pourtant assez tardif de la recherche en archéologie soudanaise.

## Les récits des grands voyageurs

Il faut attendre la fin du XVIII<sup>e</sup> et surtout le XIX<sup>e</sup> siècle pour que des voyageurs européens partent à la découverte de Méroé, avec souvent pour but premier l'exploration des sources du Nil<sup>4</sup>. Ces missions, essentiellement fondées sur la lecture des sources classiques, représentent des témoignages précieux des premières observations de sites archéologiques, nous permettant avec le recul de percevoir l'évolution des missions d'exploration autorisant les pillages vers des missions de recherche archéologique<sup>5</sup>.

Le précurseur, James Bruce (1730-1794), entreprit à partir de 1769 une mission de recherche des sources du Nil qu'il situait en Abyssinie<sup>6</sup>. Après avoir effectué un voyage le menant de Massaouah, sur la rive de la mer Rouge, à Gondar, capitale de l'Éthiopie, puis le long du Nil Bleu jusqu'au lac Tana, sa source, il entreprit un voyage de retour vers l'Égypte. C'est lors de ce trajet, accompagné d'un dessinateur italien nommé Belaguni, qu'il observa le 21 octobre 1772 les premières ruines depuis Axoum, près du village de Begrawiya. Le récit de son exploration, *Voyage aux sources du Nil, en Nubie et en Abyssinie, pendant les années 1768-1773*, premier ouvrage à associer les vestiges découverts à l'antique capitale de Méroé, fut publié en 1790.

Ce n'est qu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle que cet ensemble de ruines est à nouveau repéré par Johan-Ludwig Burckhardt (1784-1817), envoyé par l'*African Society* de Londres pour une mission d'exploration de l'Afrique. Se rendant à Shendi, il observa en avril 1814 des fondations de briques rouges, « plus grossières que celles utilisées en Égypte », et quelques constructions en pierre sur une surface assez étendue<sup>7</sup>.

Le Nantais Frédéric Cailliaud (1787-1869) se joignit à l'expédition militaire menée, à partir de 1820, par Ismaël Pacha, troisième fils du vice-roi d'Égypte Méhémet Ali, dans l'objectif de découvrir la cité antique de Méroé<sup>8</sup>. Remontant le Nil, il repéra et étudia différents sites nubiens d'importance, tels que la nécropole de Sedeinga, le temple de Soleb (figure 1), Kerma, la nécropole de Nouri et le Gèbel Barkal<sup>9</sup>.



Figure 1: Temple de Soleb, vue du nord-est (d'après Cailliaud 1826, vol. II, pl. XI).

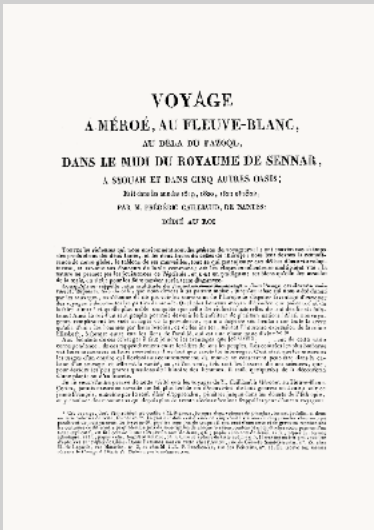


Figure 2: Première page du *Voyage à Méroé et au Fleuve Blanc au-delà du Fazoqi* (d'après Cailliaud 1826).

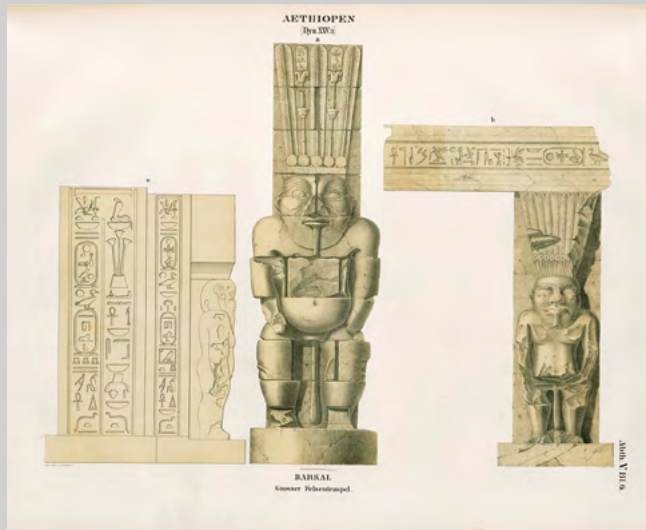


Figure 3: Barkal Felsentempel, *Denkmäler aus Aegypten und Aethiopien, Tafel Werke, Band X, Aethiopien, Abth. V. Bl. 6.* (d'après <http://edoc3.bibliothek.uni-halle.de/lepsiustafelwa5.html>) © ULB Halle/Lepsius-Projekt.

- ◀ Précédant l'armée en direction de Shendi avec son compagnon de voyage Pierre-Constant Letorzec, il aperçut les pyramides de Begrawiya le 25 avril 1821, puis découvrit la ville de Méroé. Ainsi, son ouvrage *Voyage à Méroé et au Fleuve Blanc au-delà du Fâzoql*, publié en 1826, représente la première étude archéologique du site, richement illustrée de ses dessins (figure 2)<sup>10</sup>.

Quelques mois seulement après la visite des sites par Cailliaud, Linant de Bellefonds (1799-1883), mandaté par William Bankes pour explorer la Nubie et voyageant dans la région de Shendi afin de se rendre à Sennar, passa à proximité du site en novembre 1821, sans s'y arrêter. Il retourna en revanche étudier les pyramides de Méroé en avril 1822, un an après Cailliaud, après avoir découvert pour la première fois les ruines de Naga et Musawwarat es-Sofra<sup>11</sup>. (Voir p. 209, 210 et 217.)

La publication des découvertes de ces voyageurs, notamment celle des pyramides de Méroé, éveilla rapidement l'intérêt de « voyageurs-pilleurs » tels que Giuseppe Ferlini (1800-1870)<sup>12</sup>. Ayant démantelé plusieurs pyramides en 1834, il fit exploser l'imposante pyramide Beg. N6, mettant ainsi au jour le trésor de la candace Amanishakheto qu'il vendit au musée de Munich en 1839 et au musée de Berlin en 1844. Ce n'est qu'avec l'expédition prussienne de Carl Richard Lepsius (1810-1884), entre 1842 et 1845, que l'objectif d'une étude archéologique poussée se développe<sup>13</sup>. Ainsi les *Denkmäler aus Aegypten und Aethiopien* (figure 3) représentent la première référence bibliographique dans le relevé et l'étude des sites archéologiques nubiens, tels que la nécropole de Méroé et les sites de Musawwarat es-Sofra et Naga, mettant en valeur l'importance archéologique de la civilisation méroïtique<sup>14</sup>.

Insistons sur le rôle joué par C. R. Lepsius en 1842, lorsque ce dernier parcourt la vallée du Nil en Égypte, puis va remonter le fleuve jusqu'au cœur du Soudan. J.-F. Champollion était pourtant venu vingt ans auparavant avec une expédition envoyée par le roi de France mais s'était arrêté à la deuxième cataracte. Lepsius descend alors jusqu'à Méroé, en collectant les artefacts qui jalonnent son passage, expliquant ainsi pourquoi le musée de Berlin est le plus riche d'Europe en antiquités soudanaises.

En 1845, ces artefacts parviennent à Hambourg. La publication des *Denkmäler aus Aegypten und Aethiopien*, « Monuments d'Égypte et de Nubie », va permettre de redécouvrir la région et de présenter de nombreux textes, dessins et fac-similés. Lepsius, contrairement à Cailliaud, est égyptologue de formation ; ces *Denkmäler* constituent une somme remarquable d'informations doublée d'un traitement scientifique de grande qualité.

## Prémices de l'archéologie méroïtique fin du XIX<sup>e</sup> siècle-premier quart du XX<sup>e</sup> siècle

### La région de Méroé

Les premières interventions archéologiques sur des sites en territoire soudanais ont été menées par W. Budge suite à la conquête britannique du Soudan en 1898. Son programme de fouille des sites de Méroé et du Gébel Barkal a majoritairement consisté en la récolte du matériel archéologique<sup>15</sup>. Une prospection archéologique des sites méroïtiques de l'île de Méroé, dans le Boutana, fut conduite par J. W. Crowfoot en 1906. Premier à réaliser un travail archéologique novateur, à la fois analytique et synthétique, il entreprend notamment une étude des ressources économiques et une typologie des sites archéologiques de la région<sup>16</sup>. Deux ans plus tard, une description des vestiges de Naga et Musawwarat es-Sofra fut réalisée en 1908 par P. D. Scott-Moncrief<sup>17</sup>.

Le premier programme de fouille de la ville de Méroé, menée par la mission de l'université de Liverpool, fut dirigé par J. Garstang de 1909 à 1914<sup>18</sup>. Les fouilles furent vouées à l'étude de la « cité royale », de grands monuments adjacents et des nécropoles populaires orientales. Les travaux de J. Garstang sont précurseurs dans la tentative de reconstitution de l'histoire architecturale de la ville, fondée sur la diversité des matériaux de construction, ainsi que dans l'établissement d'une première typologie de la céramique usuelle.

### La Basse-Nubie

Les premières opérations archéologiques d'envergure en Nubie résultent de la décision d'agrandissement du premier barrage d'Assouan par l'Égypte de 1908 à 1910. Ainsi, la *First Archaeological Survey of Nubia*, première prospection en Nubie égyptienne, fut destinée à sauver les sites menacés d'immersion. Se déroulant durant quatre saisons, de 1907 à 1911, elle couvrit 152 km de la vallée du Nil au sud de la première cataracte, entre Shellal et Ouadi es-Seboua.

Dirigée d'abord par G. A. Reisner, puis par Cecil Mallaby Firth, elle représente la fouille de 151 cimetières, soit 8 000 tombes individuelles, et de seulement 6 sites d'habitat superficiellement explorés<sup>19</sup>. Parmi le groupe W, correspondant aux vestiges gréco-romains et méroïtiques, l'on ne recensa que des tombes, mises au jour dans la partie méridionale de la Basse-Nubie. Ce *survey*, dont le travail s'est centré sur la distinction des différentes cultures « nubiennes » et leurs contacts avec l'Égypte prédynastique et pharaonique, a été rapidement complété par d'autres expéditions aux abords de la frontière entre l'Égypte et la Basse-Nubie.

En Nubie soudanaise, L. Woolley et R. D. MacIver furent les premiers à entreprendre un programme de fouille d'une ville méroïtique<sup>20</sup> et de son cimetière associé<sup>21</sup> sur le site de Karanóg (figure 4). Cette fouille de la mission de l'université de Pennsylvanie, en 1909, a permis de documenter l'architecture civile méroïtique dans une région encore non étudiée et de décrire un matériel archéologique qui se distingue de celui provenant des sites de la région du Boutana.

De 1910 à 1912, les fouilles de la ville de Faras, dirigées par F. L. Griffith<sup>22</sup>, de l'université d'Oxford, ont mis au jour une structure d'importance considérée comme un exemple d'architecture civile méroïtique : le « palais occidental » (figure 5). Dans le domaine funéraire, le vaste cimetière associé à la ville contenait un matériel archéologique remarquable.

### Les marges méridionales du royaume

Durant la même période, la mission de la *Wellcome Foundation* fouilla en 1914, sous la direction d'O. G. S. Crawford, le village d'Abou Geili<sup>23</sup> situé sur le Nil Bleu à une latitude très légèrement supérieure à celle de Kosti, ainsi que, de 1909 à 1914, sous la direction de Fr. Addison, le cimetière du Gèbel Moya<sup>24</sup> situé dans les terres, entre Abou Geili et Kosti. Leur position très au sud par rapport au royaume de Méroé et la particularité du matériel mis au jour rendent ardue l'association de ces sites à la période et aux cultures kouchites.

## L'entre-deux-guerres

### Les nécropoles royales et les grands centres urbains de Napata et Méroé

Les missions d'envergure de l'université de Harvard et du musée des Beaux-Arts de Boston aux nécropoles royales d'el-Kourrou et Nouri, ainsi que dans les centres urbains de Napata (1916-1919) et Méroé (1922-1925), sont une étape majeure dans la connaissance historique et chronologique de l'époque koushite.

Les deux nécropoles d'el-Kourrou et Nouri, à proximité du Gèbel Barkal, fouillées par l'expédition Harvard-Boston sous la direction de G. A. Reisner, ont révélé les tombes des souverains de la XXV<sup>e</sup> dynastie, de leurs prédécesseurs et de leurs successeurs napatéens, et leur abondant matériel associé<sup>25</sup>. Au Gèbel Barkal, ce sont les temples et palais pharaoniques et kouchites de Napata qui sont fouillés<sup>26</sup>, ainsi que les deux groupes de pyramides situées à l'arrière nord-ouest du Gèbel, pouvant être datés du Méroïtique ancien<sup>27</sup>. À Méroé, le travail consista en la

► fouille des trois nécropoles à pyramides, les cimetières nord, ouest et sud

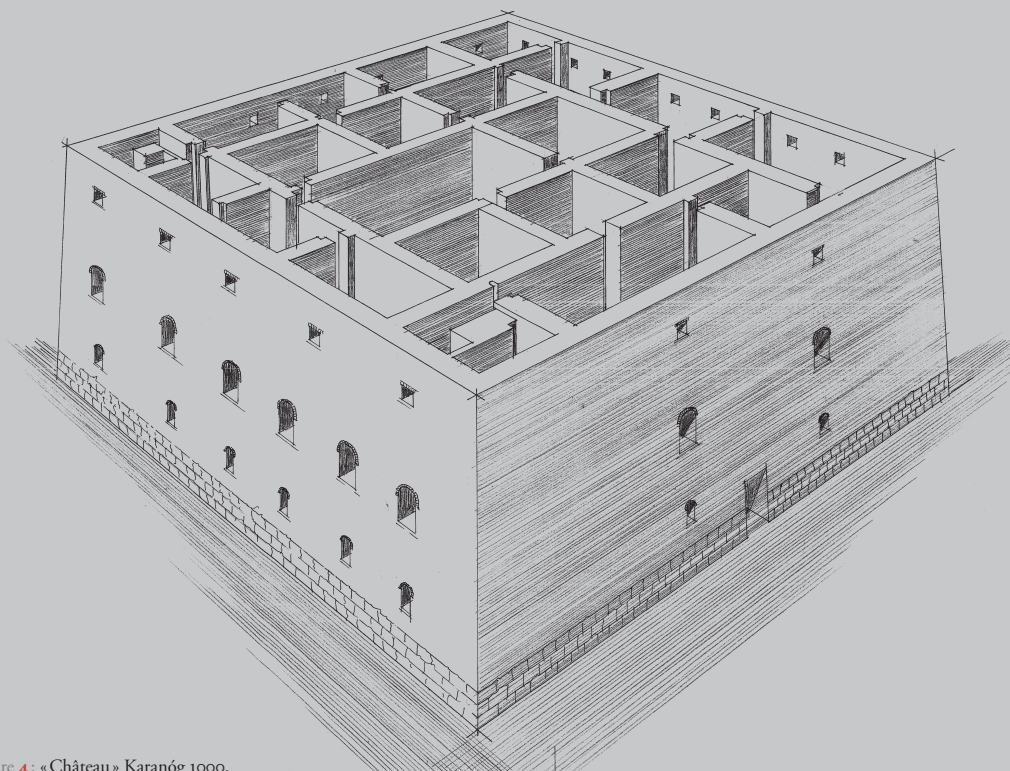


Figure 4 : « Château » Karanóg 1000.

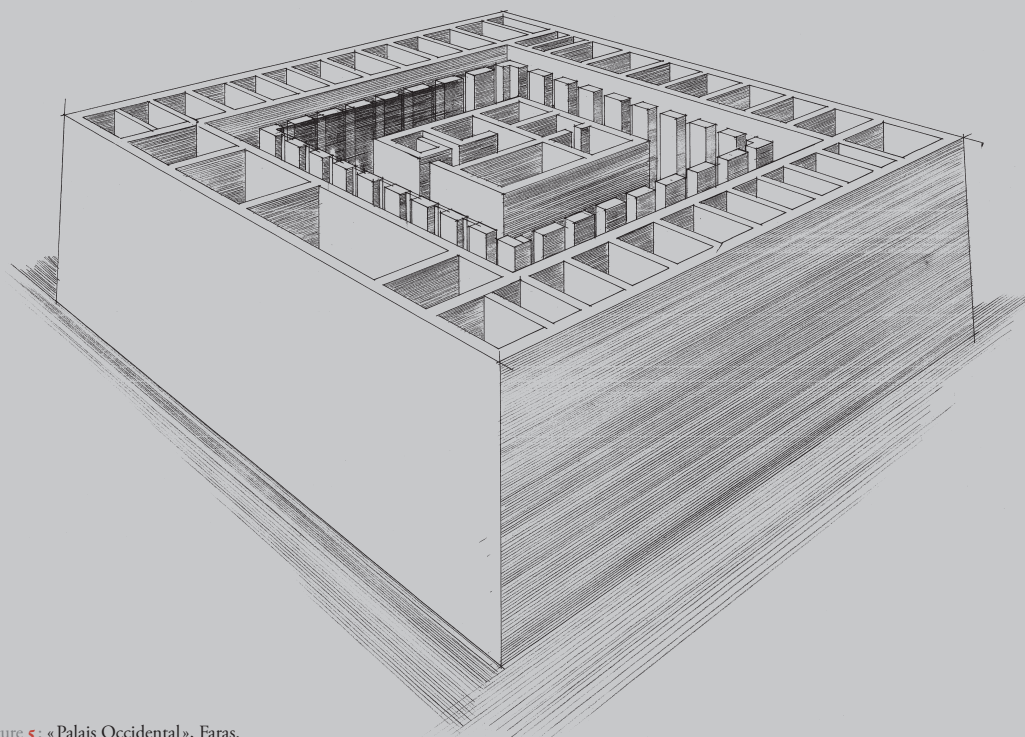


Figure 5 : « Palais Occidental », Faras.

- ◀ de Méroé<sup>28</sup>. L'ensemble de ces fouilles, fondées sur l'étude sérielle des tombes royales napato-méroïtiques et de leurs inscriptions, a permis à G. A. Reisner d'établir la première chronologie de la succession royale kouchite<sup>29</sup>.

### La Basse-Nubie

En parallèle à ces missions, la couverture des sites méroïtiques du Boutana, dont Naga, Musawwarat es-Sofra, Basa ou le Gébel Geili et de leurs nombreux vestiges monumentaux a été assurée par J. W. Crowfoot, F. A. Addison, D. Dunham et G. O. Whitehead<sup>30</sup>. Ce travail a permis de confirmer l'importance de l'« île de Méroé » mentionnée par les auteurs anciens.

Suite à une extension du premier barrage d'Assouan, une nouvelle montée des eaux fut à l'origine de la mise en œuvre du *Second Archaeological Survey of Nubia* de 1929 à 1934, sous la direction de W. B. Emery<sup>31</sup>. La prospection, s'étendant au sud jusqu'à la frontière soudanaise, confirma la rareté des vestiges méroïtiques en Basse-Nubie. Les vestiges d'habitat au Wadi el-Arab comprennent plusieurs maisons et une presse à vin, dont l'ensemble peut être daté à partir du III<sup>e</sup> siècle apr. J.-C.<sup>32</sup>

Enfin, durant la même période, la mission de l'université d'Oxford, sous la direction de M. F. L. Macadam, fouilla le centre urbain de Kawa, se concentrant sur l'architecture du temple et l'étude de ses inscriptions, mais mettant également au jour plusieurs habitations napatéennes et méroïtiques associées aux sanctuaires<sup>33</sup>.

## Les années 1950 à 1970 sauvetage en Nubie et retour à Méroé

### Le Boutana occidental

Durant les années 1950, deux prospections de faible ampleur ont été menées dans le Boutana par H. S. Smith et A. Adam<sup>34</sup>, ainsi que par H. G. Balfour-Paul<sup>35</sup>. Le premier *survey* a révélé quatre sites probablement méroïtiques ou antérieurs, dont le Gébel Sirefât, son *hafir* et son ensemble de bâtiments de maçonnerie similaire à celle de Musawwarat es-Sofra.

Dans le Kéraba, la partie nord-ouest de l'« île de Méroé », l'université Humboldt réalisa une prospection en 1957-1958, dirigée par Fr. Hintze<sup>36</sup>. Ce *survey* a consisté en un relevé des coordonnées des sites archéologiques, dont Naga, Moutmir, Basa ou Awalib, le ramassage du matériel de surface et le relevé d'inscriptions. Parallèlement, Musawwarat es-Sofra a fait l'objet d'opérations de fouilles massives sous la direction de Fr. Hintze, tendant à distinguer les différentes composantes du Grand Enclos, afin de pouvoir établir une chronologie relative du site, à partir de sondages<sup>37</sup>.



Dans la vallée, J. Vercoutter et Thabit Hassan Thabit, à la demande du service des Antiquités du Soudan, entreprirent de 1958 à 1960 des fouilles dans le centre urbain d'Ouad Ben Naga<sup>38</sup>. Celles-ci comprirent notamment la fouille partielle d'un palais daté du 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C., ainsi que le sondage ou la fouille partielle de deux petits temples, dont un dédié à Isis, et de plusieurs bâtiments administratifs ou religieux.

Les fouilles de la ville de Méroé sont reprises au milieu des années soixante par l'université de Calgary, sous la direction de P.L. Shinnie<sup>39</sup>. Le but de ces travaux d'envergure est alors d'effectuer des fouilles stratigraphiques destinées à réaliser une séquence chronologique complète de la ville, dont les premières occupations dans la zone d'habitat nord peuvent être datées du x<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Ces recherches englobent non seulement l'architecture religieuse monumentale (temple d'Amon et chapelles de la voie sacrée) mais aussi les occupations domestiques. Une étude sur la métallurgie du fer, la production céramique et les conditions écologiques du site permettent de compléter la connaissance des différentes phases culturelles du site.

### La Basse-Nubie et la campagne de l'Unesco

De la construction du haut barrage d'Assouan a résulté, de 1959 à 1969, la « campagne de sauvegarde des monuments de Nubie » dirigée par l'Unesco. Outre le déplacement des grands temples de Nubie du côté égyptien (Abou Simbel et Philae) (figure 6), cette campagne a consisté en une vaste opération internationale de prospection systématique et de fouille s'étendant jusqu'à l'extrémité sud de la région du Batn el-Haggar, entre les seconde et troisième cataractes. Cette fouille a permis entre autres le repérage de mille sites archéologiques sur 160 km de la vallée du Nil. Bien que l'ensemble des résultats n'ait pas été publié, les nombreux rapports de fouille, révélant de multiples sites méroïtiques, ont offert une meilleure compréhension de l'archéologie et de l'histoire culturelle de cette région<sup>40</sup>.

En Nubie égyptienne, les sites de Qasr Ibrim<sup>41</sup>, Tòmas<sup>42</sup>, Gébel Adda<sup>43</sup> et Ash-Shaukan<sup>44</sup> ont livré une riche documentation sur l'organisation de l'occupation méroïtique à l'extrême nord du royaume. Des vestiges de la même période ont également été mis au jour à Arminna-Ouest par l'université de Pennsylvanie<sup>45</sup> et à Gézira Dabarosa par l'université du Colorado<sup>46</sup>. La mission du service des Antiquités du Soudan, quant à elle, a mis au jour des sites d'habitat à Faras<sup>47</sup> et sur les îles de Meinarti<sup>48</sup>, de Gaminarti et de Meili<sup>49</sup>.

L'ensemble de ces travaux, plus détaillés que ceux réalisés en Nubie égyptienne, et la mise en eau de l'ensemble de cette région sous le Lac Nubia, ont mené les chercheurs à la rédaction de synthèses généralistes

sur l'état des recherches après cette campagne de prospection, comme les ouvrages *Egypt in Nubia* de W. B. Emery, publié en 1965, et *Nubia under the Pharaohs* de Br. Trigger, publié en 1976<sup>50</sup>. Enfin, l'important *Nubia, Corridor to Africa* de W. Y. Adams, publié en 1977, fournit une synthèse des résultats de l'ensemble des campagnes de prospections de la Nubie, s'intéressant aux relations particulières entre la Basse-Nubie et l'Égypte mais faisant également le point sur les connaissances archéologiques du reste du Nil Moyen<sup>51</sup>.

Plus au sud, sur l'île d'Argo, Tabo a été fouillé par la mission de la fondation H. M. Blackmer et l'université de Genève, sous la direction de Ch. Maestre<sup>52</sup>, révélant un temple construit à la XXV<sup>e</sup> dynastie, utilisé et remanié jusqu'à l'époque méroïtique.

## Les fouilles récentes vers un renouveau des problématiques ?

Suite à la disparition de la région de la Basse-Nubie, la recherche archéologique s'est trouvée contrainte de se tourner vers les territoires méridionaux. L'intérêt pour les grands établissements urbains de l'« île de Méroé » a perduré, se reflétant notamment dans l'ouvrage *The Kingdom of Kush* de D. A. Welsby, publié en 1996, synthèse des grandes avancées sur la connaissance de l'archéologie et l'histoire de la période koushite, ou encore dans la synthèse de L. Török, *The Kingdom of Kush: Handbook of the Napatan-Meroitic Civilization*, publié en 1997<sup>53</sup>.

### Continuité des prospections

Durant les années 1990 se développe la conscience de la nécessité de continuer les prospections de terrain en prévision des destructions consécutives à la construction d'un réseau viaire<sup>54</sup> ou de barrages hydrauliques<sup>55</sup> d'une part, mais également du développement urbain d'autre part<sup>56</sup>. Et l'on débute avec la prospection d'aires géographiques encore méconnues comme le Nil Blanc ou les régions désertiques<sup>57</sup>. De telles enquêtes mettent en exergue le potentiel d'études plus ambitieuses orientées sur la relation entre les établissements humains et leur environnement.

Ainsi, lors de la prospection le long de la route reliant Begrawiya et Atbara, une vaste nécropole a été découverte à Gabati. Le tracé de la route ne pouvant être déplacé, le site a été fouillé en urgence durant l'hiver 1994-1995, révélant une occupation funéraire allant de la période méroïtique à l'époque médiévale<sup>58</sup>.

Entre 2001 et 2009, le *Merowe Dam Archaeological Salvage Project* — MDASP, prospection d'envergure internationale, a été monté afin de mettre au jour et étudier les vestiges menacés par la construction

du barrage hydroélectrique de Merowe, implanté à une quarantaine de kilomètres en amont du Gèbel Barkal. La prospection de la zone inondable a été répartie entre de nombreuses missions archéologiques et a permis de mettre en évidence le rôle important de la région dans l'administration koushite de la quatrième cataracte<sup>59</sup>. Les sites majeurs comprennent des nécropoles méroïtiques au riche matériel funéraire<sup>60</sup>, ainsi que l'île d'Oumm Mouri, un vaste domaine habitable à vocation agricole constitué d'une succession de huttes et de maisons de briques crues ou cuites ou en pierre, datables du méroïtique tardif à la période médiévale<sup>61</sup>.

### Fouilles programmées

Aujourd'hui, d'importants vestiges méroïtiques sont en cours de fouilles sur une dizaine de sites d'occupation méroïtique allant de la région de la Moyenne Nubie au Nil Blanc. Entre les troisième et quatrième cataractes, l'important site urbain de Doukki Gel, d'une étendue de 8 ha, comprenant un temple et des palais, est fouillé sous la direction de Ch. Bonnet (université de Genève)<sup>62</sup>, tandis que la ville de Kawa est fouillée depuis 1997 sous la direction de D. Welsby (*Sudan Archaeological Research Society*)<sup>63</sup>. Enfin, au Gèbel Barkal, deux missions se partagent les fouilles des nombreux monuments royaux et administratifs: la mission d'E. Ciampini (université de Rome) s'intéresse majoritairement au palais B1500 ainsi qu'à deux autres bâtiments, B2200 et B2400<sup>64</sup>, et la mission de T. Kendall et el-Hassan Ahmed Mohamed (musée de Boston) étudie pour sa part les nombreux temples du site<sup>65</sup>.

Les sites du Soudan central situés le long de la vallée du Nil sont nombreux à faire l'objet d'un programme de fouille. Près d'Atbara, la NCAM a créé en 2000 le *Berber-Abidya Archaeological Project*, en collaboration avec le *British Museum*, qui comprend à ce jour deux chantiers de fouille. Ainsi, à Dangeil, grand centre urbain koushite, le temple d'Amon, construit à l'époque napatéenne et en activité jusqu'à la fin de l'époque méroïtique, est fouillé depuis 2000 sous la codirection de Salah Mohamed Ahmed et J. Anderson (NCAM et *British Museum*)<sup>66</sup>.

La ville royale de Méroé fait l'objet de deux programmes de fouille, le premier depuis 1999, sous la direction de Kr. Grzymiski et Ali Osman Mohamed Saleh (*Ontario Royal Museum* et université de Khartoum). La politique de fouille est généraliste (prospections pédestres et magnétométriques) et s'intéresse principalement aux structures administratives et à la restauration du grand temple d'Amon de la ville<sup>67</sup>, tandis que la mission dirigée par S. Wolf (*German Archaeological Institute*) se concentre depuis 1999 sur la fouille des «bains royaux» et de leur système hydraulique<sup>68</sup>.



Figure 6 : Déplacement des temples de Nubie, campagne de l'Unesco.



Figure 7 : Vue aérienne du temple d'Amon d'el-Hassa.

- ◀ Le site urbain d'Hamadab est fouillé depuis 2001 sous la direction de P. Wolf (*German Archaeological Institute*, université de Shendi), dans un programme alliant magnétométrie et fouille de secteurs (habitats, fours céramiques, enceinte)<sup>69</sup>.

Le site d'Awalib, découvert lors du *survey* du tracé de la route Begrawyia-Shendi en 1995, est fouillé depuis 2001 sous la direction de H. Paner (musée de Gdańsk, Pologne). Il présente 5 kôms, dont un petit temple et des bâtiments administratifs<sup>70</sup>.

Le site d'el-Hassa (figure 7), prospecté en 2002 et étudié sous la direction de V. Rondot (Sfdas, France) depuis 2004, est une ville méroïtique dont seul le complexe du temple d'Amon a été fouillé de manière approfondie. Le site a également fait l'objet d'une exploration par magnétométrie et de prospections de surface ayant permis d'obtenir une vision d'ensemble de la trame urbaine de la ville<sup>71</sup>. Notons la présence proche du site de Damboya, prospecté mais non fouillé, qui comprend un palais royal et probablement un autre bâtiment de nature indéfinie.

Enfin, le site de Mouweis, fouillé sous la direction de M. Baud puis de M. Millet (musée du Louvre) depuis 2007, adopte une méthodologie plurielle, alliant magnétométrie et prospections pédestres, carottages et sondages, ainsi que la fouille poussée de certains monuments ou de secteurs artisanaux<sup>72</sup>.

Dans le Boutana, les sites majeurs de Musawwarat es-Sofra et Naga continuent à faire l'objet d'études poussées, sous les directions respectives de Cl. Nâser (université de Humboldt) depuis 2005<sup>73</sup>, de D. Wildung (directeur administratif, Musée égyptien de Berlin) et K. Kröper (directeur du chantier de fouilles) depuis 1995<sup>74</sup>, consacrées sur le premier site à l'étude des premières phases de construction et d'occupations (napatéennes et méroïtiques anciennes) et à l'étude des temples sur le second site.

Il semble au regard des fouilles actuelles que, tandis que certaines missions s'attachent à fouiller des nécropoles élitaires méroïtiques au fort potentiel pour la compréhension historique et matérielle de l'Empire de Méroé (Saï, Sedeinga ou Berber<sup>75</sup>), la majorité des programmes de recherche en cours se concentre autour de la question de l'urbanisme méroïtique.

- ▶ Plusieurs problématiques peuvent découler de l'étude de sites dits « urbains ». Certaines missions tentent de comprendre l'organisation générale et le fonctionnement d'un établissement urbain à l'époque méroïtique (Mouweis, Awalib, Hamadab, Kawa et Doukki Gel). Leur méthodologie est multiple, alliant prospections pédestres et magnétométrie afin d'obtenir un plan général de la sectorisation des sites, carottages et petits sondages servant à évaluer la durée d'occupation des sites, et fouille plus précise des secteurs ou de bâtiments choisis afin de réaliser des études



Figure 8 : Jean Vercoutter.



Figure 9 : Section française de la direction des Antiquités du Soudan (Sfdas).



Figure 10 : musée national du Soudan, entrée principale.

- ◀ de cas : palais (Mouweis) et bâtiments administratifs (Awalib, Doukki Gel), petits temples (Mouweis), aires d'habitat-artisanat ou encore zones d'artisanats du feu avec fours (Kawa, Hamadab, Mouweis).

D'autres missions concentrent leurs recherches autour d'un monument, en étudiant à la fois ses caractéristiques architecturales, son évolution chronologique et ses caractéristiques fonctionnelles. Les questions liées à la royauté, à la religion et à l'administration méroïtique sont au premier plan. Il en va ainsi en majorité de la fouille de temples d'Amon (Naga, el-Hassa et Dangeil). D'autres missions s'intéressent notamment à l'étude des palais (Gébel Barkal) ou encore de structures associées à la royauté (les « bains royaux » de Méroé, ou les complexes B 2 200 et B 2 400 de Napata).

Ce rapide résumé présente ainsi un changement important dans les problématiques de fouilles, longtemps concentrées dans la partie septentrionale de l'Empire et plus particulièrement dans le domaine funéraire. Depuis les années 1970, et notamment depuis 1990 avec les fouilles entreprises dans l'île de Méroé, la découverte progressive d'un réseau urbain au maillage dense et complexe nous permet d'entreprendre une étude synthétique centrée sur les composants urbains majeurs (voir chapitre suivant).

## La Sfdas et l'archéologie française au Soudan

Après Lepsius et Ferlini, pendant la *Turkiyya*, période de l'occupation turco-égyptienne, l'administration coloniale est soutenue par les Occidentaux. Les taxes écrasantes et l'occidentalisation croissante des Turcs entraînent une réaction soudanaise, une révolte contre le pouvoir et l'établissement, pendant une douzaine d'années, d'un pouvoir islamique établi à Omdurman : la *Mahdiyya*. Le Mahdi meurt en 1885 et son bras droit Abdullahi le remplace. Durant toute cette période, l'archéologie subit un coup d'arrêt.

Placées sous la direction du général Kitchener entre 1896 et 1898, les troupes anglaises parachèvent leur conquête du Soudan lors de la bataille d'Omdourman. Kitchener instaure un nouveau pouvoir colonial, le « condominium anglo-égyptien ». Les archéologues reviennent : ils sont essentiellement britanniques, puis allemands. Les Français, absorbés par l'Égypte à la suite des découvertes de Champollion et en lutte avec les Anglais pour la constitution d'un Empire colonial, attendront plus longtemps. Entre 1898 et 1956, l'administration britannique est la première à développer la gestion du patrimoine archéologique soudanais. En 1939, un poste spécifique est créé, celui de *Commissioner for Archaeology*, assuré en premier lieu par A. J. Arkell<sup>76</sup>. Les Britanniques mettent également en œuvre, en 1905, la première législation sur les antiquités, à la base de la loi actuelle.

Peu après la proclamation de l'indépendance, le 19 décembre 1955, les autorités soudanaises confient à un Français, Jean Vercoutter (figure 8), la direction de la gestion des antiquités. C'est lui qui assurera la transition menant à la création d'un service soudanais spécialisé. Homme d'expérience au Soudan, il fouille dès 1953 la ville fortifiée du Moyen Empire à Kor, en Basse Nubie, et lance en 1954 les premiers travaux sur l'île de Saï. J. Vercoutter est également très impliqué dans le sauvetage des antiquités menacées par le barrage d'Assouan<sup>77</sup>. Il supervise plusieurs missions de prospection des zones en danger, la couverture photographique associée, et fait appel à la communauté internationale pour intégrer le Soudan à la grande campagne Unesco. Nommé professeur à l'université Charles-de-Gaulle-Lille 3 en 1961, il engage l'institution dans la campagne de sauvetage des monuments de la Nubie. À l'époque, cette implication fera de l'université le centre névralgique de la recherche française en archéologie soudanaise<sup>78</sup>, *via* l'association d'une unité CNRS à l'institution et le lancement de deux fouilles archéologiques sur les sites d'Akcha et de Mirgissa<sup>79</sup>. En 1969, la fin de la campagne de Nubie permet à J. Vercoutter de concentrer ses travaux à Saï, mission qu'il dirigera jusqu'en 1981.

Dans le même temps, la section française de la direction des Antiquités du Soudan (Sfdas)<sup>80</sup> est fondée en 1967, toujours à l'initiative de Vercoutter (figure 9). Régie par « l'Accord de coopération culturelle et technique entre le gouvernement de la République démocratique du Soudan et le gouvernement de la République française », signé à Khartoum le 22 décembre 1969, elle assure la coopération avec la direction des Antiquités du Soudan, tant dans le domaine des fouilles que dans celui de leur publication. La muséographie, la conservation du patrimoine et l'élaboration de rapports d'activité font également partie de ses missions.

La Sfdas est intégrée au service des Antiquités du Soudan (*National Corporation for Antiquities and Museums*, NCAM) au sein du musée national du Soudan (figure 10). Cette position privilégiée lui permet d'apporter un soutien aux missions françaises travaillant au Soudan et de développer des partenariats scientifique et muséologique. La Sfdas étant l'unique institut archéologique permanent au Soudan, elle occupe une position de fer de lance de la recherche scientifique française dans le pays. Au partenariat naturel avec la NCAM s'ajoutent des coopérations variées avec les établissements scientifiques français et les universités tant soudanaises qu'européennes. Avec l'appui de l'ambassade de France à Khartoum, elle permet à la diplomatie française d'entretenir durablement ses relations avec le Soudan.

La Sfdas a été dirigée successivement par André Vila (1969-1975), Francis Geus (1975-1984), Jacques Reinold (1984-2000), Francis Geus (2000-2004), Vincent Rondot (2005-2009), Claude Rilly (2009-2014) et, depuis septembre 2014, par Vincent Francigny. Chargée de coopérer



avec la direction des Antiquités du Soudan dans ses activités de terrain (fouilles et prospections), elle a d'abord participé aux dernières opérations de sauvetage de la Campagne de Nubie qui précéda la mise en eau du lac de retenue du haut barrage d'Assouan.

Elle fut ensuite chargée de poursuivre le recensement systématique des sites de la vallée du Nil au sud de ce lac. Elle a par ailleurs effectué plusieurs fouilles programmées, notamment sur les sites de Missiminia (nécropole napatéenne, méroïtique, « groupe X » et chrétienne), el-Kadada (nécropole néolithique, méroïtique et post-méroïtique), Kadrouka (tertre funéraire néolithique) et el-Hobagi (tumuli post-méroïtiques).

### Prospections

Pendant quatre ans, la Sfdas a participé, aux côtés de la NCAM, à un programme de prospections archéologiques et de fouilles de sauvetage lié à la construction d'un autre barrage dans la région de la quatrième cataracte du Nil. Ce programme a débuté en novembre 2001 et s'est achevé en 2005. La Sfdas a été chargée par la NCAM de mener quatre interventions dans les zones de repeuplement choisies pour l'installation des populations Chaggyia et Manassir qui habitent actuellement la quatrième cataracte. Ces régions se situent près de Debba, de Korti, d'Atbara et d'Abou Hamed. La première phase du programme, qui s'est terminée en décembre 2002, a concerné la région d'el-Multaga, à l'est de Debba. La prospection a permis l'identification de cent quarante-sept localités présentant un intérêt archéologique. Son apport concerne essentiellement la préhistoire, plus précisément des sites de débitage du Paléolithique moyen, des sites d'habitats contemporains du « Mésolithique » et du Néolithique de Khartoum, et des tertres funéraires datés de la seconde moitié du cinquième millénaire avant notre ère (figure 11).

Une seconde campagne de sauvetage s'est déroulée sur la rive droite du Wadi Muqaddam, de novembre 2003 à avril 2004. Cent quatre-vingt-neuf sites ont été recensés. Le matériel le plus ancien recueilli à la surface témoigne d'occupations à la période acheuléenne et aux toutes premières phases du Paléolithique moyen. Comme ceux de Multaga, les sites néolithiques sont des habitats du « Mésolithique » de Khartoum et du Néolithique de Khartoum. La fouille de quatre cimetières post-méroïtiques de faible extension souligne l'installation de petites communautés en bordure des oueds et dans l'arrière-pays. Les sites chrétiens, les plus nombreux, sont en majorité des tombes isolées, parfois organisées en groupes de quelques unités.

La troisième région, au sud d'ed-Damer, a été prospectée d'octobre à décembre 2004. Sur une zone de 240 km<sup>2</sup> (sud d'ed-Damer, site de Mukabrab), trente-cinq sites ont été inventoriés, la plupart sur d'anciennes

terrasses du Nil situées à quelques kilomètres à l'est du cours actuel du fleuve. Le site le plus ancien est un habitat néolithique contemporain du « Mésolithique de Khartoum » et du « Néolithique de Khartoum ». La découverte sur le site de tessons comparables à la céramique du Kerma ancien est une première dans cette région du Nil Moyen. Un petit cimetière de tombes méroïtiques et post-méroïtiques sans matériel a fait l'objet d'une fouille de sauvetage, et quelques tombes tumulaires isolées d'époque chrétienne ont été étudiées.

La dernière opération, intitulée *Keheila East Archaeological Salvage Project*, s'est déroulée en juin 2005 et a concerné la zone de Keheila entre Abou Hamed en aval et le village de Meheisa en amont. Cette zone désertique se caractérise principalement par des plaines à gravier traversées de petits ouadis, dont le plus important est le ouadi el-Go'oud. Les sites identifiés sont majoritairement néolithiques. Il faut également mentionner des sites « Kerma », « Post-Méroïtiques » et chrétiens.

### Fouilles archéologiques

**El-Hobagi**<sup>81</sup>. Le site d'el-Hobagi, situé en rive gauche du Nil à 70 km en amont de Méroé, a été fouillé de 1985 à 1990 par une mission franco-soudanaise (Sfdas-NCAM) menée par Patrice Lenoble. Rien ne permettrait de distinguer ces tumuli princiers d'époque post-méroïtique des centaines d'autres de la région. Sept sépultures ont été identifiées et deux fouillées. Un abondant matériel a été mis au jour (figure 12), similaire à celui découvert dans les pyramides les plus tardives de Méroé : vaisselle funéraire, armement, insignes de la royauté méroïtique (arcs, flèches, lances, anneaux d'archer, épées) et une abondante vaisselle en bronze gravée comportant un grand nombre d'éléments iconographiques méroïtiques : *uraei*, grenouilles, fleurs de lotus...

L'examen de ces sépultures comparées à l'iconographie des tombes (chapelles des pyramides) ou d'autres monuments royaux méroïtiques (temples, palais) nous donne d'importantes informations sur la caractérisation des rites royaux. Ainsi, l'abondance des armes retrouvées dans ces deux sépultures est à mettre en parallèle avec les scènes de l'iconographie royale méroïtique : massacres des prisonniers, scène de la soumission des Neuf Arcs (les pays soumis au pouvoir royal). La découverte du site d'el-Hobagi est capitale car elle démontre que cette région n'avait pas sombré, comme on l'avait longtemps présumé, après une hypothétique chute de Méroé. Une culture riche, imprégnée d'influences méroïtiques, a perduré pendant plusieurs siècles.

**El-Kadada**<sup>82</sup>. Découvert en 1976, el-Kadada est l'un des rares sites néolithiques connus dans la région de Shendi (figure 13). Les plus anciennes traces d'occupation sont des tessons de vase céramique dont le décor



Figure 11 : Sépulture d'el-Multaga.



Figure 12 : Collection royale d'el-Hobagi (voir p. 329).



Figure 13 : Site d'el-Kadada.



Figure 15 : Sépulture néolithique d'el-Kadada KDD 86-141-144a.

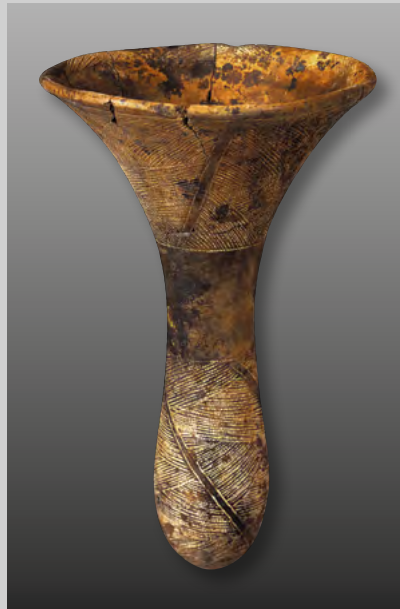


Figure 14 : Figurines féminines SNM 26861 (KDK 1/131/8, voir p. 44) et 28731 (KDK 21/200/1) et vase caliciforme SNM 26883 (KDK 1/12/1) de Kadrouka.

- ◀ indique un peuplement au « Mésolithique de Khartoum », bien qu'aucun site de cette période n'ait été découvert. La période de transition suivante est attestée par des tessons identifiés sur un petit habitat, au lieu-dit el-Kudra, situé à moins de 200 m. En revanche, aucune trace d'occupation à l'époque du « Néolithique de Khartoum », daté du cinquième millénaire avant notre ère, n'a été recensée. Il semble que les installations préhistoriques de cette période se soient déplacées vers le site d'el-Ghaba, 700 m plus au sud.

Le décor du matériel céramique trouvé dans les tombes d'el-Ghaba est comparable à celui des vases d'esh-Shaheinab, site éponyme du Néolithique de Khartoum. La découverte des tombes néolithiques d'el-Kadada est venue confirmer la suggestion de l'archéologue anglais A. J. Arkell, l'inventeur du Mésolithique et du Néolithique de Khartoum, d'un épisode préhistorique tardif. Les populations néolithiques d'el-Kadada ont développé à partir du quatrième millénaire une culture complexe qui se traduit dans le raffinement des décors céramiques et la nouveauté des formes, la finesse de l'outillage lithique et la grande richesse des dépôts funéraires.

El-Kadada recèle également un grand nombre de cimetières historiques, depuis la période napatéenne jusqu'au post-méroïtique, du huitième siècle avant notre ère jusqu'au sixième siècle après. Le matériel funéraire et le rituel des tombes pré-chrétiennes révèlent que la religion funéraire méroïtique ne s'achève pas avec la « fin de Méroé » mais avec le début de la christianisation, au VI<sup>e</sup> siècle de notre ère.

**Kadrouka**<sup>83</sup>. Le ouadi el-Khowi, qui correspond à d'anciens bras du Nil, se situe en rive est du fleuve, au sud de la troisième cataracte. Il est occupé par une grande densité de sites funéraires et d'habitats, parmi lesquels ceux du Néolithique tiennent une place importante. L'érosion éolienne a considérablement arasé les sites d'habitat qui ne se signalent plus aujourd'hui que par des épandages de matériel en surface. Les cimetières, en revanche, installés sur des buttes, ont bien résisté, et leur fouille est aujourd'hui le moyen privilégié pour comprendre les sociétés habitant la région entre les VI<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> millénaires (figure 14).

Les interventions de sauvetages menées par la Sfdas — la région est en effet depuis plusieurs années touchée par des programmes de développement agricole — ont identifié une cinquantaine de ces sites néolithiques, funéraires ou d'habitat. Sur la vingtaine de cimetières connus, six ont été fouillés exhaustivement ou partiellement par la Sfdas. À l'exception de deux tertres funéraires qui doivent dépasser le millier de tombes, les autres renferment un peu plus d'une centaine d'inhumations. Près de 700 sépultures, dont les dates sont incluses entre 4800 et 4000 avant notre ère,

ont pu être enregistrées. Les constantes et les variantes observées dans les domaines de la culture matérielle et des coutumes funéraires paraissent traduire à la fois l'homogénéité de ces populations et une évolution rapide de leur tissu social. Ces cimetières témoignent d'une organisation où la hiérarchisation se fait de plus en plus forte. Au cours du Néolithique, des chefferies se mettent en place avec l'émergence d'un personnage dominant. Ces sociétés vont constituer les bases des premiers états protohistoriques, préluant ainsi à l'apparition des premiers royaumes.

**Autres fouilles françaises.** Parmi les autres fouilles françaises en activité au Soudan, citons Sedeinga<sup>84</sup>, située entre la seconde et la troisième cataracte, sur la rive gauche du Nil. Le site se trouve à une trentaine de kilomètres au sud de l'île de Saï. Il a d'abord été connu pour les vestiges du temple de la reine Tiye, la grande épouse d'Amenhotep III. Cette ruine, avec son unique colonne encore debout, est trop fragile pour que des fouilles puissent y être effectuées sans une restauration des blocs de grès pulvérulents qui la composent. Entre le temple et le désert s'étend, sur près de 40 ha, une immense nécropole napatéenne et méroïtique, la plus vaste actuellement connue et préservée en Nubie.

À quelques kilomètres au sud de la cataracte de Dal et du lac de Nubie qui recouvre désormais la Basse Nubie, l'île de Saï<sup>85</sup> est un véritable conservatoire archéologique naturellement protégé du développement humain gagnant les berges de la vallée nubienne. Comptant parmi les plus grandes îles jalonnant le Nil, elle héberge des vestiges qui s'étendent du paléolithique jusqu'aux époques modernes, et fait l'objet de campagnes de fouilles régulières. Enjeu territorial majeur entre les royaumes nubiens et l'Empire égyptien, elle a notamment conservé les traces d'une ville pharaonique enfouie pour un tiers sous les murs d'une forteresse d'époque ottomane. Recouverte dans sa partie nord par d'immenses champs tumulaires post-méroïtiques, l'île possède également des nécropoles appartenant au Nouvel Empire ainsi qu'aux époques « Kerma », napatéenne, méroïtique et chrétienne.

**Grâce aux activités menées sur l'ensemble des sites** mentionnés, et aux recherches conduites par l'archéologie française et internationale pendant près de soixante ans, le patrimoine soudanais a pu obtenir la reconnaissance internationale qu'il mérite. La variété des approches listées, combinée aux collaborations internationales toujours plus nombreuses, permet de valoriser et d'enrichir cette discipline, certes encore jeune, qu'est la *nubiologie*. À un moment où l'archéologie de terrain tient une part très importante, et où la formation des chercheurs spécialisés dans le domaine est prolifique,

le rôle de la Sfdas dépasse aujourd'hui largement ses prérogatives initiales. Insistons ici sur le rôle fondamental qu'elle joue grâce à la formation des archéologues français et soudanais dans la protection et la valorisation du patrimoine soudanais.

Grâce aux deux expositions qui se sont tenues en 1997 à l'institut du Monde arabe — «Soudan, royaumes sur le Nil»<sup>86</sup> — puis en 2010 au musée du Louvre — «Méroé, un empire sur le Nil»<sup>87</sup> —, le grand public est aujourd'hui plus au fait de la réalité de la recherche scientifique au Soudan et fait montre d'un appétit grandissant pour ce pays et son histoire. Cependant, des territoires scientifiques entiers sont encore méconnus et demeurent à «conquérir»: la région du Kordofan, si importante pour comprendre les relations entretenues avec l'Afrique centrale, ou encore la zone située au sud de la ville de Khartoum sont de bons exemples. Pourtant, qu'il s'agisse de fouilles programmées ou de prospections, les résultats obtenus en un peu plus d'un demi-siècle sont considérables. La découverte à Doukki Gel, près de l'ancienne capitale Kerma, d'une cache contenant les statues brisées des souverains de Napata, ou encore, dans le domaine néolithique, la mise au jour d'une tombe à sacrifice humain (ou mort d'accompagnement) à el-Kadada sont, de ce point de vue, révélatrices (figure 15).

Avec le prochain chapitre dédié à l'urbanisme méroïtique, nous verrons que, malgré les progrès exponentiels réalisés par la discipline archéologique au Soudan, les *Joyeux* n'en sont encore qu'au début des choses ■



Île de Saï, la nécropole méroïtique avec ses pyramides et descenderies associées; inhumations ottomanes; état octobre 2015.

## notes

- 1 Ahmed 2010, 29-34.
- 2 Welsby 1996.
- 3 Edwards 2004.
- 4 Mainterot 2010a, 22-27; 2011.
- 5 Shinnie 1967, 24-27; Török 1997, 7-20.
- 6 Mainterot 2010a, 19-21.
- 7 Burckhardt 1813, 275. Notons qu'il n'identifia pas le site à la ville de Méroé.
- 8 Chauvet 1989; Dewachter 1994.
- 9 Leclant 1967, 6-15; Chauvet 1989.
- 10 Caillaud 1826.
- 11 Shinnie 1958, 75, 138-150.
- 12 Ferlini 1837.
- 13 Freier et Reinecke 1984; Freier et Grunert 1996.
- 14 Lepsius 1849-1859.
- 15 Budge 1907.
- 16 Griffith 1911c et 1912; Crowfoot 1920, 85-92.
- 17 Scott-Moncrief 1908, 192-203.
- 18 Garstang 1911; Garstang 1914, 9-23; Garstang 1916, 1-27.
- 19 Reisner 1910; Firth 1912, 1915, 1927.
- 20 Woolley 1911.
- 21 Woolley et MacIver 1910.
- 22 Griffith 1924, 141-180; Griffith 1925, 57-172.
- 23 Crawford et Addison 1951.
- 24 Addison 1949; Addison 1956, 4-18.
- 25 Dunham 1950, 1955.
- 26 Dunham 1970.
- 27 Dunham 1957.
- 28 Dunham 1963.
- 29 Reisner 1923, 34-77.
- 30 Crowfoot 1920, 85-92; Addison 1926, 56-58; Addison et Dunham 1922, 39-46; Whitehead 1928, 59-67.
- 31 Emery et Kirwan 1935.
- 32 Emery et Kirwan 1935, 108.
- 33 Kirwan 1936, 200-211; Macadam 1949, 1955.
- 34 Smith et Adam 1950, 301-306.
- 35 Balfourpaul 1952, 202-215.
- 36 Hintze 1959, 171-196.
- 37 Hintze 1962, 170-202; Hintze 1963, 217-226; Hintze 1968, 667-684.
- 38 Vercoutter 1962, 263-299.
- 39 Shinnie 1970, 17-19; Shinnie 1984, 498-504; Shinnie et Bradley 1980.
- 40 Smith 1962; Adams et Nordström, 1963, 10-46; Klasens 1967, 79-86.
- 41 Caminos 1968.
- 42 Leclant 1962, 197-222; Leclant 1963, 17-25.
- 43 Millet 1963, 147-165, pl. XLV-XLVII; Millet 1964, 7-14, pl. I-VIII; Millet 1967, 123-126; Millet 1968.
- 44 Jacquet 1971, 121-131.
- 45 Trigger 1967.
- 46 Verwers 1962, 19-33; Hewes 1964, 174-187.
- 47 Verwers 1962, 19-33.
- 48 Adams 1965, 148-176.
- 49 Adams et Nordström 1963, 10-46.
- 50 Emery 1965; Trigger 1976.
- 51 Adams 1977.
- 52 Maestre 1973, 193-199; Jacquet-Gordon, Bonnet, Jacquet 1969; Jacquet-Gordon, Bonnet 1999.
- 53 Welsby 1996; Török 1997b.
- 54 Mallinson 1996.
- 55 Paner 1997, 137-155.
- 56 Zurawski 2002, 73-85.
- 57 Eisa 1999; Welsby 2001a; Welsby 2003.
- 58 Edwards 1998.
- 59 Les différents instituts ayant participé au projet comprennent : l'université de Cologne et son projet Acacia (survey de l'île de Boni), le musée archéologique de Gdańsk et son projet Game (*Gdańsk Archaeological Museum Expedition*), la *Polish Academy of Sciences*, la *Humboldt University of Berlin* et son projet HUNE (*Humboldt University Nubian Expedition*), l'IsiAO (*Italian Institute for Africa and the Orient*), l'*UCL Institute of Archaeology*, la SARS (*Sudan Archaeological Research Society*) et son projet *Amri to Kirbekan Survey* 1999-2007 (nombreuses attestations d'occupations du Méroïtique tardif et Post-Méroïtique), la *Hungarian Meroe Foundation*, l'*UCSB (University of California at Santa Barbara)* et l'*ASU (Arizona State University)* et leur projet commun (*UCSB-ASU Fourth Cataract Archaeological Expedition*) ayant pour nom *The UCSB West Bank Archaeological Survey from el Kab to Mograt*, (aucun site méroïtique recensé) et l'*Oriental Institute Museum of the University of Chicago* et son projet *The Oriental Institute Nubian Expedition* (aucun site méroïtique recensé).



- 60 Pour une revue exhaustive de la bibliographie du survey, voir la page internet [http://www.nubiansociety.org/mdasp\\_articles.html](http://www.nubiansociety.org/mdasp_articles.html).
- 61 Welsby 2003, 5-7; Payne 2007, p. 9-13; Ginns 2006, 18 et Thomas 2008, 64-66.
- 62 Bonnet et Ahmed 1999, 251-256; Bonnet et Valbelle 2004b, 109-112, Bonnet et Valbelle 2010, 43-50.
- 63 Welsby 2000, 5-10; Welsby 2001b, 64-70; Welsby 2002, 26-39; Welsby 2004b, 148-157; Welsby 2009, 72-77; Welsby 2010, 48-55.
- 64 Donadoni 1993, 101-115; Donadoni 1994, 54-59; Roccati 1997, 12-18; Roccati et Bergamini 1999, 633-642; Roccati 2003, 59-64; Roccati 2004b, 384-388; Roccati 2008, 249-261.
- 65 Kendall 1991, 302-313; Kendall 1994, 139-144; Kendall 1997a, 161-228; Kendall 1997b, 320-354; Kendall et Wolf 2007, 82-88; Kendall et Wolf 2011, 237-260.
- 66 Ahmed et Anderson 2000, 17-37, Ahmed et Anderson 2005, 10-27; Ahmed et Anderson 2006, 2-3; Ahmed et Anderson 2008, 40-46; Ahmed et Anderson 2010, 50-55.
- 67 Grzymski 2006, 227-238; Grzymski 2008, 47-51.
- 68 Wolf, Hof, Onasch 2003, 71-87 et 2008, 101-116; Wolf S., Wolf P., Onasch, Hof et Nowotnick 2008, 157-230 et 2009, 215-262.
- 69 Wolf P. 2002, 92-111; 2004c, 83-97; 2006, 257-264.
- 70 Paner 2005, 54-55; El-Tayeb et Kolosowska 2005, 145-158.
- 71 Lenoble et Rondot 2003, 101-115; Rondot 2005, 399-401; Rondot 2006, 41-47.
- 72 Lenoble et Sokari 2005, 59-61; Baud 2008, 52-53; Baud 2010d, 218-224; Baud 2011, 339-357.
- 73 Wolf 1997, 20-29; Wolf 1998, 10-12; Wenig et Wolf 1998-2000; Wolf 2001a et b; Wolf 2004a, 436-445; Wolf 2004d, 47-101; Näser 2011, 317-338.
- 74 Wildung 1998, 183-190; Wildung 1999; Wildung et Kroeper 2006 et 2011; Kroeper 2006, 287-296.
- 75 Ahmed et Anderson 2003, 25-34.
- 76 Gradel 2009, 387.
- 77 Vercoutter et Adam 1961.
- 78 Pour une rétrospective dédiée à l'action menée par l'université Charles-de-Gaulle-Lille 3 au Soudan, on consultera Gradel 2009, 383-400.
- 79 Gradel 2009, 389-390.
- 80 La Sfdas est l'un des 27 instituts français de recherches à l'étranger (IFRE), financés par le ministère des Affaires étrangères et du Développement international : [www.sfdas.com](http://www.sfdas.com); <http://www.ambafrance-sd.org/SCAC-service-de-cooperation-et-d-293>).
- 81 Lenoble 1997, 289-308; Lenoble 1999, 157-197; Lenoble 2004, 193-195.
- 82 Reinold 1986, 159-169; Reinold 1994, 51-66; Reinold 2008; Lenoble 1987, 89-119.
- 83 Reinold, 1991, 16-29; Reinold 1998, 19-40; Reinold 2000.
- 84 Rilly et Francigny 2010, 62-68; Rilly et Francigny 2011, 72-79.
- 85 Francigny 2010a, 62-67; 2010b, 56-61; 2015, 201-212.
- 86 Wildung 1997.
- 87 Baud 2010a.



**Fouilles sur le site urbain de Mouweis,**  
nettoyage avant la photographie finale, le 16 février 2012.



# le royaume de Méroé un monde urbain

Marc Maillot

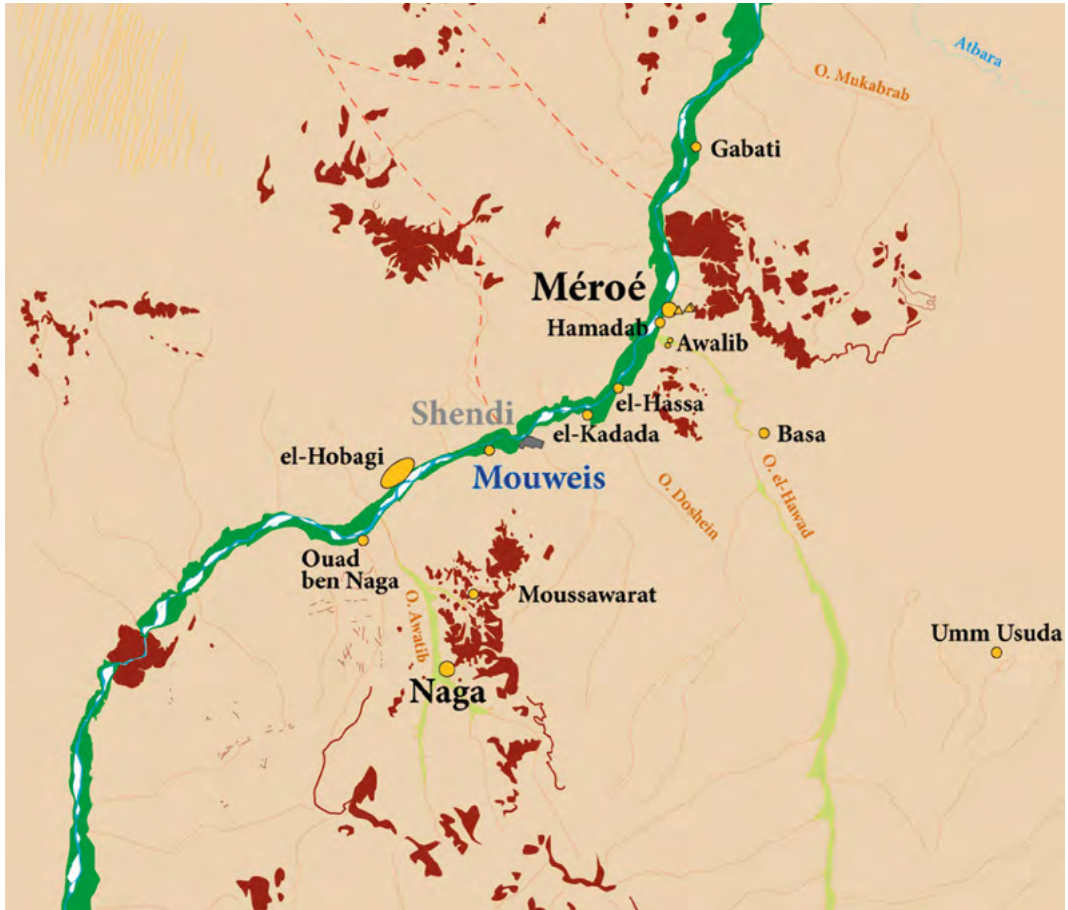


Figure 1 : Carte générale de la région de Méroé.

**Successeur du royaume de Napata** qui se développa en Nubie jusqu'à la 4<sup>e</sup> cataracte après le retrait des Égyptiens du Nouvel Empire, le royaume de Méroé émergea 500 km plus au sud, entre les 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> cataractes (figure 1). Centrée sur la plaine fertile de Shendi, au cœur de la région du Boutana, la capitale du royaume, Méroé, abrite également la nécropole royale aux fameuses pyramides. Ce transfert de capitale, de Napata à Méroé, serait l'œuvre du fondateur d'une nouvelle «dynastie», le souverain Arkamani I<sup>er</sup>, qui régna vers 270-260 avant J.-C. Le royaume de Méroé contrôlera jusqu'à 1 600 km de la vallée du Nil, en suivant le cours du fleuve, de la région de Khartoum à la confluence des Nils Blanc et Bleu, jusqu'à la frontière avec l'Égypte.

Le royaume de Méroé livre, au sein de ses sites urbains, un nombre important de palais. C'est le cas de la capitale, Méroé, avec les deux bâtiments M 294-295 de la «cité royale» et la grande structure M 750, annexe au temple d'Amon. On en trouve aussi plusieurs dans les centres religieux de Naga et du Gébel Barkal; des villes moyennes de «l'île de Méroé» comme Ouad Ben Naga, Mouweis ou el-Hassa (Damboya) en sont également pourvues. Sur le modèle pharaonique, les palais méroïtiques peuvent s'appréhender selon deux modèles fonctionnels: le palais cérémoniel, en principe placé à la droite du temple d'Amon et à sa perpendiculaire, soulignant l'union symbolique du roi et du dieu monarchique; la résidence administrative, comportant magasins et vastes pièces de vie. Certains de ces palais sont contemporains, ce qui implique que les souverains méroïtiques possédaient plusieurs résidences, et/ou que ces résidences étaient érigées au profit de gouverneurs ayant délégation du pouvoir royal. Depuis la découverte d'un palais sur le site méroïtique de Mouweis, on sait même que ces structures pouvaient être construites selon un schéma directeur très similaire (figure 2), le bâtiment en question présentant des similitudes frappantes avec celui de Ouad Ben Naga, érigé au cours du premier siècle av. J.-C.

Ce schéma directeur des palais royaux méroïtiques repose sur le plan carré classique à étages agencés autour d'un espace central, avec des magasins accessibles au sous-sol et des pièces représentatives à l'étage supérieur. Ce modèle de plan se retrouve au sein d'autres bâtiments monumentaux de l'architecture civile, notamment ceux de Méroé ou de Basse-Nubie. Les palais possèdent également des entrées sur chacune de leurs façades, ces voies d'accès étant agencées au sein de la structure selon des schémas préétablis. Ce modèle n'est cependant pas uniforme, et repose pour l'essentiel sur les trois palais, à savoir Ouad Ben Naga, Mouweis et B 1 500. En effet, dès le début de l'ère méroïtique, l'émergence de ce schéma architectural se décline

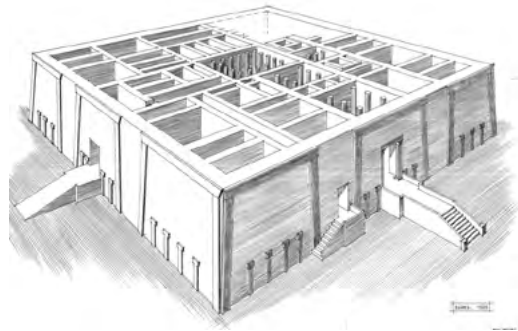
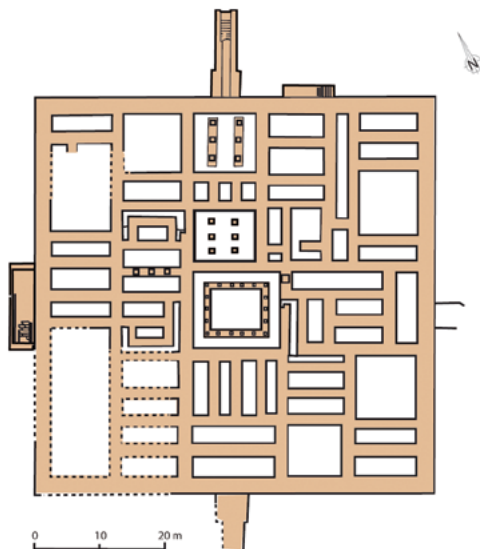
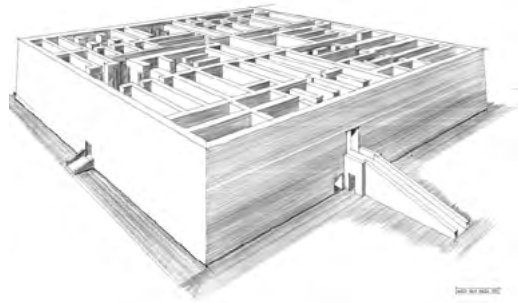
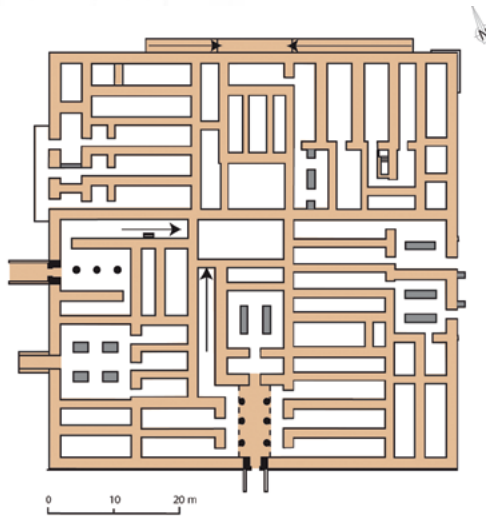
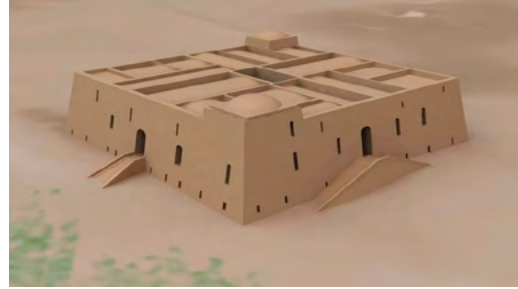
en modèles autonomes. Les solutions architecturales sélectionnées sont standardisées, mais appliquées différemment selon la ou les fonctions envisagées du bâtiment final.

## Un modèle architectural commun

Les similitudes en plan de ces édifices sont nombreuses et pourraient indiquer l'existence d'un modèle architectural commun<sup>1</sup>. B1500 du Gèbel Barkal, le palais 100 de Ouad Ben Naga et le palais de Mouweis, tous de plan carré, intègrent des séries de pièces présentant des éléments communs. Parmi eux, les plus significatifs sont illustrés par des accès similaires composés d'une entrée monumentale à rampe menant à une grande salle rectangulaire rythmée par six colonnes<sup>2</sup>. L'ensemble est flanqué, à gauche et à droite de l'entrée, de travées de pièces allongées et étroites identifiables comme des caissons et des magasins. Depuis l'entrée monumentale, on accède à une pièce rectangulaire intermédiaire, une sorte de vestibule, séparant la cour centrale et l'entrée<sup>3</sup>.

J. Vercoutter avait, pour Ouad ben Naga, identifié ce vestibule à un sanctuaire<sup>4</sup>. Par comparaison avec le palais B1500, cette salle à piliers rectangulaires est très semblable dans la forme et la position à son homologue du B1500, présentant six piliers alignés en deux rangées<sup>5</sup>. Cette salle du palais B1500 fut identifiée par S. Donadoni à une salle de réception précédant la cour centrale. La similitude entre les deux pièces est renforcée par la présence de la rampe sur le côté ouest, conduisant au premier étage. La partie centrale du palais de Ouad ben Naga et de Mouweis présente également de très grandes similitudes, notamment dans l'épaisseur des maçonneries<sup>6</sup>. La présence commune d'un puits de lumière central, à la différence de la cour à péristyle du palais B1500, renforce la standardisation du modèle. Sur la base de ces considérations, nous pouvons envisager un plan d'étage similaire pour ces structures contemporaines (fin du 1<sup>er</sup> siècle avant J.-C.-1<sup>er</sup> siècle après J.-C.) (figure 3).

Ce modèle à plusieurs étages, de plan carré et possédant des entrées aux points cardinaux, dont une entrée monumentale ouvrant sur le groupe salle hypostyle-vestibule-espace central, trouve son expression la plus évidente avec B1500<sup>7</sup>. Ce palais constitue un jalon capital de ce modèle, pour deux raisons majeures. La première réside dans sa plateforme de fondation centrale, indiquant la planification d'un espace ouvert au cœur de l'édifice dès les prémices de la construction<sup>8</sup> — à la manière du palais d'Après de Memphis érigé sur une plateforme de 13 m de côté<sup>9</sup> —, phénomène particulièrement innovant pour la période méroïtique. La seconde correspond à la cour à péristyle centrale à deux niveaux,



477

le royaume de Méroé, un monde urbain

Figures 2 et 3: Plans et élévations comparées des palais méroïtiques (Mouweis, Wad Ben Baga 100 et Barkal 1 500).

- ◀ impliquant un recours régulier au bois, en particulier dans la zone située entre le portique inférieur et la seconde colonnade<sup>10</sup>. L'étude menée par S. Barberini a ainsi permis de restituer la présence d'un parapet surmontant l'entablement du portique inférieur et supportant les colonnes de la galerie supérieure<sup>11</sup>. Cet héritage hellénistique est cependant modulé selon des méthodes locales, comme le rôle crucial joué par le mortier de jointolement entre les bases des colonnes supérieures et la balustrade, permettant ce double niveau de colonnade, encore inédit<sup>12</sup>.

Vitruve décrit certains édifices romains richement décorés, conçus autour d'un péristyle à fonction officielle et servant de salle de réception<sup>13</sup>. Ceci indique en premier lieu que la fonction du péristyle dans l'architecture romaine se développe autour de la démonstration du prestige et du statut social, contrairement à la période hellénistique où le modèle est appliqué pour tous les types d'édifices, même les plus modestes<sup>14</sup>. Compte tenu de la datation du bâtiment B 1500, il est probable que le palais méroïtique du Gébel Barkal s'inspire des exemples tirés principalement de la période romaine, passés par le filtre égyptien<sup>15</sup>. En outre, les contacts entre Romains et Méroïtes s'accroissent à la fin du premier siècle avant J.-C., lors du conflit d'Auguste en Basse-Nubie et des deux expéditions envoyées par Néron à Méroé<sup>16</sup>. Le rôle prépondérant joué par la ville de Philae dans les relations entre l'Égypte et la Nubie méroïtique<sup>17</sup> est également déterminant, le site constituant un centre de pèlerinage important, permettant aux bâtisseurs nubiens de se familiariser avec la tradition romaine. Cependant, une telle innovation dans l'architecture ne saurait être le fruit du hasard, et implique l'impulsion du couple Natakamani-Amanitoré, fameux pour ses ambitieuses opérations de construction à grande échelle. La volonté d'ériger un bâtiment réellement nouveau a pu certainement influencer les palais postérieurs situés dans les provinces de plus petite taille et les centres urbains stratégiques, comme Mouweis.

Outre les éléments architecturaux mis en évidence, le palais B 1500 se distingue également par la décoration particulièrement riche entretenant des liens étroits avec l'art hellénistique. Cela n'a rien de surprenant si l'on intègre la Basse-Nubie au royaume méroïtique, profondément liée au monde égyptien par une tradition séculaire de relations culturelles et politiques<sup>18</sup>. En Égypte, la coexistence de fortes traditions locales et de nouveaux éléments culturels issus de l'hellénisme a permis l'émergence d'un nouveau langage artistique mêlant fusions et reprises des moyens d'expressions aux sources multiples<sup>19</sup>. À ce titre, la décoration du palais B 1500 est unique et n'a pas d'égal dans la sphère nubienne<sup>20</sup>. Le palais B 1500 devait également être le théâtre de rituels de renouvellement du pouvoir royal et probablement participer à la cérémonie d'intronisation<sup>21</sup>. La présence



de la plateforme de fondation du B1500 confirme également le procédé, dans sa volonté de surélever le bâtiment<sup>22</sup>, non pour des raisons défensives, mais davantage pour accentuer la majesté de l'édifice tout en l'isolant des structures environnantes<sup>23</sup>. La distance séparant le palais du reste de la ville, aussi relative soit-elle à l'échelle d'un site tel que l'antique Napata, n'en est pas moins significative, mais peut s'expliquer plus prosaïquement par l'emprise nécessaire à une telle construction, impliquant la recherche d'une surface disponible suffisante hors du cœur de la cité du Gébel Barkal<sup>24</sup>.

On peut donc supposer que le palais de Natakamani (B1500) inaugure véritablement un nouveau prototype d'architecture palatiale, de taille et de caractère originaux, dans lequel sont convoqués les éléments hellénistiques et romains à travers la médiation de l'Égypte tardive<sup>25</sup>. Ajoutons que le bâtiment devait être au centre d'un nouveau plan d'urbanisme, l'entrée principale sur le côté septentrional (atypique au regard des palais tardifs type Mouweis ou Ouad Ben Naga, dont l'entrée principale est méridionale) du bâtiment ouvrant sur une zone dense dont le palais B2400 est le meilleur exemple (figure 4)<sup>26</sup>. Les similarités de plan avec les autres palais datés à la transition du premier siècle de notre ère témoignent d'un modèle commun, modulable selon les prérogatives, comme le démontrent les innovations du B1500.

Les palais méroïtiques sont également liés à un temple, habituellement dédié à Amon. Les structures palatiales et cultuelles forment un ensemble connecté dédié partiellement aux cérémonies religieuses et royales. Certains de ces bâtiments ont également possédé une fonction résidentielle, comme l'a indiqué T. Kendall pour B1200<sup>27</sup>. Une typologie commune semble se dégager avec les édifices tardifs comme B1500, le OBN 100 et le palais de Mouweis<sup>28</sup>, qui partagent certains éléments majeurs avec Barkal B100 et B2400 pour l'influence hellénistique du décor de cour<sup>29</sup>. Il n'est pour le moment pas possible de définir une date pour ce schéma directeur, ni de caractériser son évolution au fil du temps. Cependant, sur la base des dates attribuées à ces bâtiments, on peut supposer qu'il s'agit d'un modèle planimétrique couvrant une période allant du premier siècle avant J.-C. à la fin du premier siècle de notre ère<sup>30</sup>.

## Le modèle et ses fonctions

- L'un des éléments centraux de la ville méroïtique est donc le palais royal. Bien qu'en de nombreux points les bâtiments nubiens soient très différents des parallèles égyptiens, on observe, en l'état actuel des recherches, une certaine continuité de la valeur symbolique de l'édifice. La mise en œuvre
- ▶ d'un nouveau palais est un événement majeur, car l'édifice représente

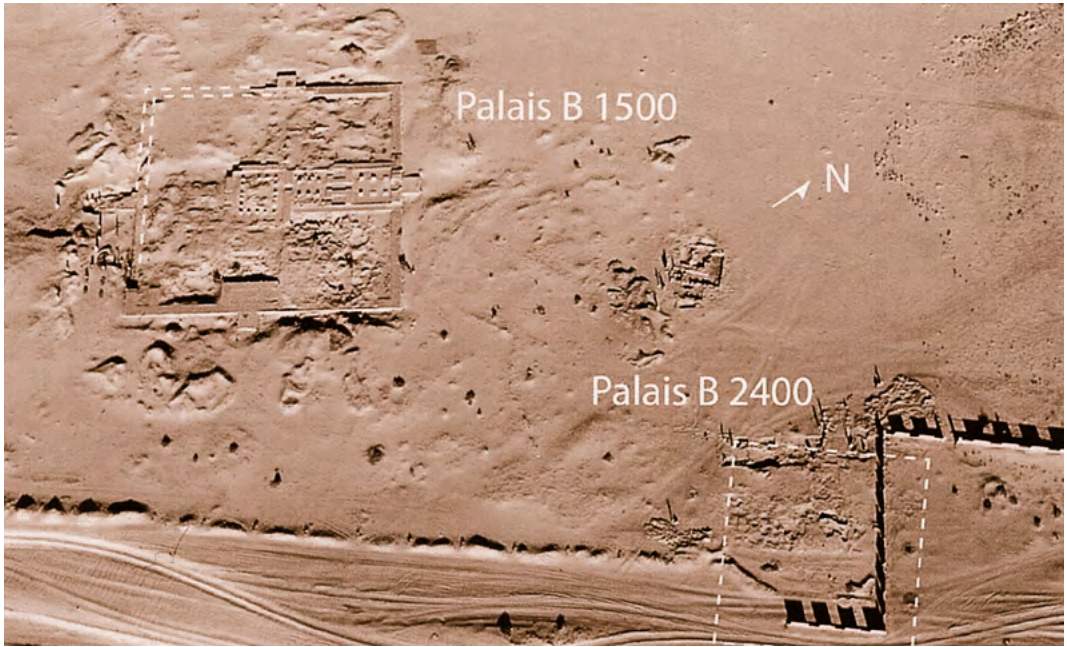


Figure 4: Vue aérienne des palais B 1 500 et B 2 400 de Barkal (d'après Baud 2010, fig. 110).

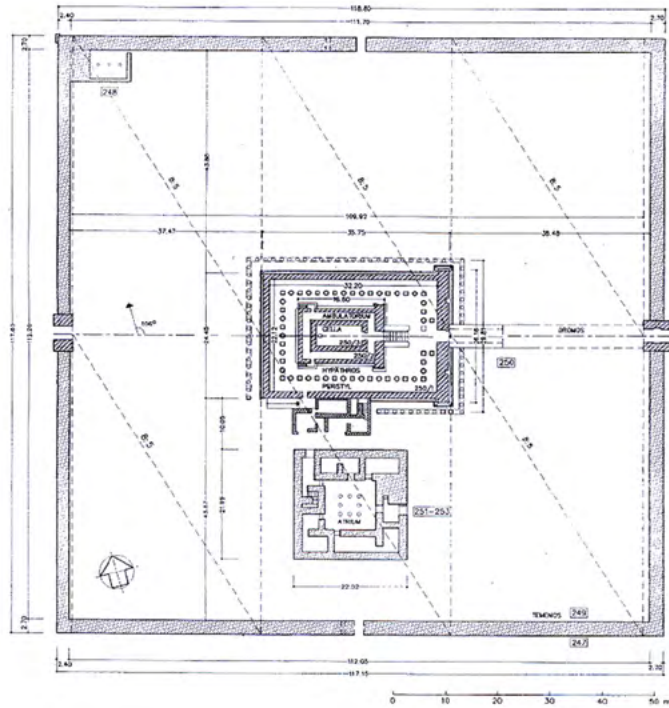


Figure 5: Plan du M 251-253 connecté au M 250 (d'après Hinkel et Sievertsen 2002, fig. IX.46).

◀ le rôle créateur du souverain, restaurateur de l'ordre du monde<sup>31</sup>. La structure doit donc incarner ces significations, en les manifestant dans ses aspects fonctionnels.

Les connaissances actuelles sur les structures de la Nubie palatiale sont loin d'être exhaustives, principalement en raison de l'état de conservation des bâtiments fouillés dont ne subsistent, le plus souvent, que les fondations et qui présentent rarement une élévation suffisante. La récupération systématique des matériaux de construction est également dévastatrice pour ces impressionnants bâtiments, devenus de véritables carrières à ciel ouvert une fois abandonnés<sup>32</sup>. L'objectif est donc ici de reprendre l'édifice palatial en tant que tel, pour tenter d'en définir la ou les fonctions mais également son insertion dans la trame urbaine. En effet, il apparaît impossible de définir ce qu'est un palais méroïtique sans observer tant sa symbolique que ses connexions les plus concrètes avec les autres édifices qui conditionnent le schéma même de la ville. À ce titre, on s'attachera à l'analyse de leur positionnement et de leur orientation par rapport au temple principal.

Pour ce faire, on ne peut malheureusement pas se restreindre à la seule sphère soudanaise, mais il convient également d'explorer le modèle égyptien, sans toutefois chercher à forcer la comparaison. Elle est cependant inévitable pour tenter d'identifier un modèle architectural de référence, tout en tenant compte des spécificités propres aux édifices nubiens. En effet, sous de nombreux aspects, la conception structurelle des bâtiments semble avoir pour modèle des principes propres à la civilisation égyptienne, et plus particulièrement les bâtiments d'époque pharaonique<sup>33</sup>.

L'Égypte pharaonique nous fournit quelques exemples d'architecture palatiale, en particulier au Nouvel Empire, période la plus documentée en ce qui concerne ce type de bâtiments. Chaque souverain, comme en Nubie, installe plusieurs palais dans les villes stratégiques, en particulier dans les capitales, dont les plus prestigieuses se dotent de nombreux édifices monumentaux. On peut ainsi supposer que les palais contemporains les uns des autres, comme au Gébel Barkal et à Méroé, peuvent être distingués selon leur fonction et leurs caractéristiques architecturales.

D'un point de vue strictement architectural, deux cas de figure sont possibles. Dans le premier cas, il s'agit d'une structure physiquement rattachée au temple, utilisée par le roi lors de certaines fêtes religieuses et érigée à des fins purement cérémonielles, comme à Médinet Habou<sup>34</sup>. Le second type est complètement indépendant, et semble revêtir une fonction résidentielle, comme à Malqata<sup>35</sup>. D. O'Connor opéra par la suite une subdivision supplémentaire en trois modèles typologiques, fondée sur une différenciation des fonctions<sup>36</sup>. Le premier modèle

correspond au palais cérémoniel, abritant les cérémonies religieuses, comme par exemple dans le palais nord d'Amarna et dans le palais de Mérenptah à Memphis. Le deuxième modèle correspond à un palais de gouvernorat, dédié à la gestion du territoire qui lui est associé, comme la maison du roi d'Amarna et certains des bâtiments rattachés aux temples funéraires d'époque ramesside.

Selon D. O'Connor, les bâtiments gouvernementaux ou cérémoniels n'ont pu revêtir de fonction résidentielle — bien que les appartements royaux soient attestés dans les édifices —, de même que les salles de réception et les pièces de bain. Le bâtiment résidentiel le mieux connu est celui du pharaon Amenhotep III à Malqata en Thébaïde, qui constitue pour D. O'Connor le troisième modèle. En supposant que cette distinction typologique soit correcte<sup>37</sup>, il n'est malheureusement pas possible d'appréhender une telle différenciation pour les bâtiments méroïtiques, en raison des lacunes documentaires et de l'état des structures lors de la fouille. En dépit de ces limitations, on peut envisager quelques considérations sur certaines structures dont la fonction peut être assumée, comme dans le cas du Barkal 1500.

Pour effectuer une première comparaison entre le palais du Nouvel Empire égyptien et son homologue méroïtique, on tiendra compte de la distinction entre les deux premiers types, à savoir le bâtiment rattaché à la cérémonie cultuelle et le type résidentiel indépendant. Le premier type n'est pas attesté à l'époque méroïtique, mais certains bâtiments sont érigés à proximité du temple, sans pour autant y être rattachés. C'est le cas du M 251-253 de Méroé, situé dans l'enceinte sacrée du temple, près du temple d'Amon M 250 (figure 5)<sup>38</sup>. Compte tenu de leur position, la connexion entre le palais et le temple est tout à fait évidente et pourrait indiquer que le palais a été utilisé par le roi lors de certaines fêtes religieuses. Dans ce cas, comme pour les palais du Nouvel Empire, nous pouvons être en présence d'un bâtiment dédié aux cérémonies rituelles ponctuelles, qui tient également lieu de palais cérémoniel, sorte d'extension de l'édifice sacré. L'implantation des deux bâtiments au sein du même temenos ne peut être fortuite, ce qui souligne encore davantage la relation étroite entre les deux structures.

Sur le plan architectural, des similitudes fondamentales apparaissent en plan entre ce bâtiment et ses équivalents égyptiens. Le plan quadrangulaire organisé autour d'une cour centrale à colonnes<sup>39</sup>, conçue comme une salle d'audience ou de réception, peut également être perçu comme l'intégration d'une salle du trône<sup>40</sup>. En Nubie méroïtique, même si les exemples tels que le palais M 251-253 de Méroé sont rares, on peut considérer que tous les bâtiments palatiaux ont été en relation avec le temple principal de la ville.

Le second type de construction du Nouvel Empire, indépendant du temple et possédant une fonction résidentielle<sup>41</sup>, est bien illustré en Égypte par l'exemple de Malqata<sup>42</sup>. Les quelques exemples égyptiens connus possèdent un plan rectangulaire, inclus au cœur d'un ensemble urbain dont il constitue l'un des composants majeurs. Sur la base des preuves archéologiques, l'organisation de ces édifices est basée sur la division structurelle entre secteurs publics et privés, formalisée par une symétrie interne. Les secteurs publics sont connectés directement à la résidence royale et sont composés de plusieurs compartiments hypostyles et d'une salle du trône<sup>43</sup>.

À l'époque méroïtique, un bâtiment palatial de plan carré pourrait s'inscrire dans cette lignée de palais résidentiels. M750 de Méroé — fouillé par J. Garstang au début des années 1900<sup>44</sup> — prend position hors du mur d'enceinte qui encadre la zone sacrée centrée autour du temple d'Amon M260 (figure 6)<sup>45</sup>. Malgré son lien évident avec le temple, l'implantation d'une résidence royale dans un secteur d'habitation externe au temenos pourrait indiquer une utilisation partiellement résidentielle de l'édifice, différente de celle du M294-295. La position du M750 sur le côté droit du temple indique toutefois une connexion claire, mais suffit-elle à le désigner comme palais cérémoniel?<sup>46</sup> Il s'agit en effet d'une implantation « réglementaire », mais les données archéologiques publiées ne permettent pas de confirmer la tenue de fêtes de grande ampleur au sein du palais.

## L'héritage égyptien : un parallèle pertinent mais limité

Le palais du Nouvel Empire revêt une signification bien particulière dans la conception égyptienne, et plusieurs de ces aspects sont transmis à l'architecture palatiale nubienne<sup>47</sup>. Les pharaons égyptiens ne se contentent pas d'un seul bâtiment mais disposent de plusieurs palais, et ce dans plusieurs cités royales, comme Thèbes, Memphis et Pi-Ramsès<sup>48</sup>. Pour les Égyptiens, le palais royal intègre de fortes significations symboliques<sup>49</sup> retranscrites en plan et dans le décor. Ceci nous permet d'adopter une grille de lecture judicieuse, si elle est prise avec précaution, pour comprendre le rôle des palais nubiens au sein de la ville.

La relation entre les traditions locales et les concepts égyptiens est évidente dans les textes, particulièrement pour ce qui concerne la légitimation du pouvoir royal et les rituels de couronnement où des éléments purement égyptiens sont liés à la monarchie nubienne<sup>50</sup>. Le grand nombre de résidences royales est ainsi interprété comme l'indice d'un couronnement rituel kouchite incorporant l'empreinte égyptienne aux traditions locales antérieures. L'investiture royale consiste en une série de rituels à travers lesquels le roi assume sa fonction royale et divine au cours d'un voyage

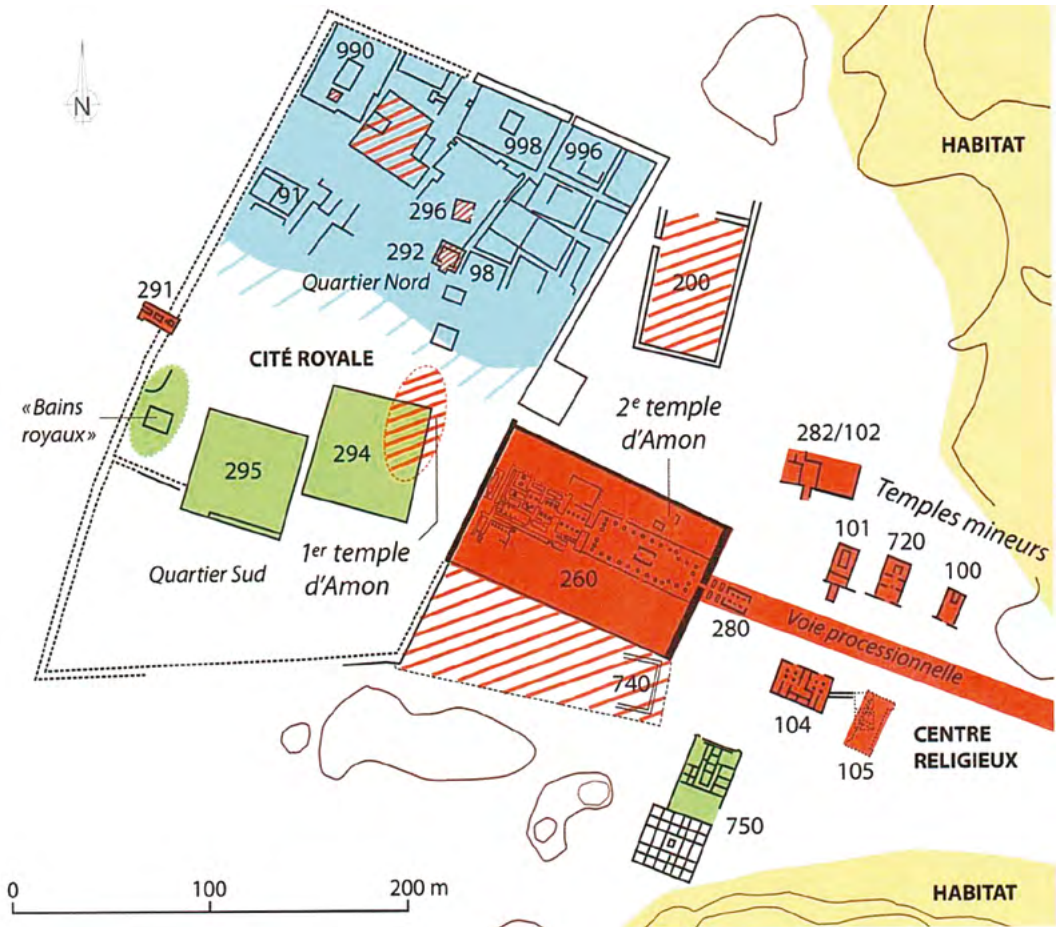


Figure 6 : Détail du centre-ville de Meroé (d'après Baud 2010, fig. 57).

◀ cérémoniel s'étendant sur tout le royaume. Ce rituel intronise et légitime le nouveau souverain dans la capitale, les temples d'Amon qui jalonnent la route entre Napata et Méroé constituant des étapes intermédiaires<sup>51</sup>.

Les textes décrivant la cérémonie du couronnement démontrent le rôle prépondérant du dieu Amon, en particulier à Napata, dans l'affirmation de la légitimité du roi<sup>52</sup>. Le couronnement du roi kouchite est un processus long et complexe impliquant une véritable procession dans les temples majeurs du territoire. Ce rituel initiatique débute généralement à Napata pour se rendre à Méroé, *via* les temples intermédiaires comme celui d'Amon à Kawa, et à Pnoub. Il semble toutefois que dans certains cas ce processus ait été inversé, la procession allant de Méroé à Napata, comme l'indiquent l'inscription d'Iriké-Amanoté<sup>53</sup> et celle de Nastasen<sup>54</sup>. Ce changement d'itinéraire peut être lié à l'importance grandissante de la ville de Méroé, significative depuis les débuts de la XXV<sup>e</sup> dynastie, bien que Napata ait toujours conservé un rôle majeur lors du sacre<sup>55</sup>. Même lorsque la capitale fut transférée à Méroé, ce rôle ne disparaît pas, comme en témoignent les divers cimetières royaux situés près de Napata. Ces derniers abritent les complexes funéraires kouchites, comme celui de Piánkhy<sup>56</sup> dans la nécropole d'el-Kourrou.

L'inscription d'Iriké-Amanoté à Kawa décrit le voyage du souverain depuis Méroé jusqu'à Napata (section 5, cols. 35-43). Après un voyage de 9 jours, le roi est conduit vers le temple d'Amon et semble directement mené vers le sanctuaire où il reçoit, à la manière d'un *Königsorakel*, le pouvoir universel par la rencontre intime avec le dieu: «**◀** Puis, il arriva à la montagne sacrée (Gébel Barkal) le troisième mois de l'été, et se rendit à la résidence royale pour recevoir la couronne cérémonielle de Nubie. Puis il se rendit au temple de son père, Amon-Rê, qui réside dans la montagne sacrée (Gébel Barkal). Sa Majesté dit au dieu: "Je suis venu devant toi, mon noble père, père des dieux, pour que tu m'accordes la royauté sur le pays des Deux-Terres, car tu es le roi bienveillant des dieux et des hommes." Puis ce noble dieu dit: "Je te donnerai la royauté comme seigneur des Deux Terres." **▶**» (col. 37-41) Le couronnement est suivi d'offrandes au dieu et au clergé. Iriké-Amanoté demeure plus d'un mois à Napata, tout comme Nastasen. La raison principale de ce séjour réside peut-être dans la célébration du Nouvel An durant le premier mois de l'inondation, et la confirmation du pouvoir royal au commencement de la seconde année de règne<sup>57</sup>. Son voyage est comparé au voyage de Rê qui, dans sa course, rétablit l'ordre du monde<sup>58</sup>. Il apparaît ici comme créateur et souverain universel.

La section 7 de l'inscription (cols 49-55) décrit les cérémonies de couronnement à Kawa, dans le temple d'Amon. L'Amon de Napata accorde la royauté au souverain et ce dernier reçoit l'arc et les

flèches du dieu en signe de pouvoir universel (col. 50-52 : « Sa Majesté se rendit au temple de son père Amon-Rê de Kawa, et présenta une grande offrande de pain, de bière, de bœufs et d'oiseaux, de toute bonne chose. Puis ce dieu lui dit : "Je t'ai donné toutes les terres, au sud, au nord, à l'ouest et à l'est." Puis lui fut donné un arc avec ses flèches de bronze »). Le dialogue entre le dieu et le roi correspond également à un *Königsorakel*, ce qui identifie la cérémonie de Kawa à un rituel de couronnement.

À Méroé, au sein du palais M294, des objets votifs portant les cartouches d'Aspelta, Armateqlo, Malonaqen et Karkamani nous offrent l'opportunité de présenter l'hypothèse suivante : ces objets correspondent peut-être à des donations royales au dieu Amon lors de la fête du Nouvel An<sup>59</sup>, bien que l'existence d'une telle fête ne soit aucunement avérée à Méroé. En Égypte, cette fête coïncide avec le début de la crue du Nil et est probablement liée à la conception pharaonique de la royauté, dont nous observons ici une continuité forte<sup>60</sup>. Au Nouvel Empire, le jour du Nouvel An correspond à la journée traditionnelle du couronnement de Pharaon, bien que l'intronisation soit déjà effectuée. Ainsi, la découverte de ces objets à Méroé, qui se réfèrent potentiellement à cette fête du Nouvel An, peut indiquer que cette célébration et l'anniversaire du couronnement avaient lieu dans la ville de Méroé<sup>61</sup>. Ceci serait alors déterminé par le fait que l'étape initiale de l'intronisation était effectuée à Méroé, au moins à certaines périodes<sup>62</sup>. Sur la fonction politique des autres établissements visités au cours de ce voyage, les textes ne fournissent pas d'informations précises. On peut supposer que plusieurs villes accueillant une étape de la cérémonie du couronnement ne sont pas mentionnées dans les textes, au regard de la découverte régulière d'autres résidences palatiales.

Après le couronnement à Napata ou Méroé, le roi devait probablement entreprendre une visite de tous les principaux sanctuaires du royaume<sup>63</sup> afin d'affirmer le pouvoir royal dans les principales villes et restaurer l'ordre dans toutes les provinces, après la période de chaos commencée à la mort de son prédécesseur. Ces villes n'ont probablement pas été sélectionnées arbitrairement. Elles devaient correspondre aux capitales des provinces dont l'union a donné naissance au royaume de Kouch. Ce procédé démontre également l'importance de la ville, en tant qu'entité consubstantielle à la royauté, contrairement à la tradition égyptienne favorisant le rôle du temple lui-même. Ce point est d'ailleurs bien défini par S. Wenig<sup>64</sup>, qui indique que la transformation d'un centre religieux majeur en ville est une progression systématique à l'époque méroïtique.



## La relation temple-palais

Bien qu'il soit fondamental de considérer ces structures palatiales individuellement, elles ne peuvent être comprises hors de leur contexte urbain. Il est donc indispensable de les replacer dans leur connexion avec le temple, cette relation conditionnant la colonne vertébrale de la ville. Une ville royale est avant tout caractérisée par la présence d'un temple principal, habituellement dédié au dieu Amon, et éventuellement d'autres plus réduits, et par la présence d'un ou plusieurs palais, comme au Gèbel Barkal ou à Méroé<sup>65</sup>. Certains possèdent un caractère résidentiel indéniable, d'autres une fonction principalement protocolaire, et ils centralisent la gestion des ressources et des biens. En outre, les bâtiments sont érigés en fonction de la connexion forte souhaitée entre eux et le temple, soulignant la relation étroite entre la maison du dieu et celle du roi<sup>66</sup>. Temples et palais sont reliés par des voies monumentales, parfois soulignées de statues de béliers, suivant le modèle des villes pharaoniques.

L'application du schéma égyptien hérité du Nouvel Empire aux bâtiments méroïtiques soulève des similitudes pertinentes qui renforcent l'idée d'une conception architecturale similaire à celle de l'époque pharaonique, tant dans la signification profonde que dans l'identité fonctionnelle<sup>67</sup>. Le parallélisme entre les bâtiments Nubiens et Égyptiens est renforcé par leur implantation dans la trame urbaine et plus particulièrement vis-à-vis du temple principal. La relation étroite entre l'orientation du palais et le temple d'Amon est similaire à celle observée en Thébaïde entre les palais et le grand temple d'Amon de Karnak<sup>68</sup>. Toutefois, le comparatif ne peut faire l'économie d'un raisonnement en négatif, puisqu'un certain nombre de différences sont observables. Du point de vue structurel et dans la disposition, les différences sont nombreuses. Comme nous l'avons vu précédemment, deux types de palais sont observables en Égypte : l'un est rattaché au temple et l'autre est complètement indépendant<sup>69</sup>.

Aucune de ces deux catégories n'est reflétée fidèlement à l'époque méroïtique, où de tels exemples palatiaux ne sont jamais rattachés physiquement au temple. La relative exception pouvant confirmer la règle est le palais M 251-253 de Méroé qui, sans être rattaché au temple, est construit à proximité immédiate, encadré par le même mur d'enceinte<sup>70</sup>. Les autres bâtiments connus sont indépendants, même si leur lien avec le temple est toujours assez évident, comme dans le cas du B 1200, près de l'angle occidental du temple B 800<sup>71</sup>.

Le deuxième type de palais égyptien, indépendant du temple, n'est connu qu'à Malqata, qui, construit pour le jubilé d'Amenhotep III, n'a presque rien de commun avec les bâtiments méroïtiques.

Une telle synergie entre temple et palais ne peut cependant être uniquement le fruit d'une pure importation égyptienne. En effet, la relation existant entre Amon (de Napata et autres, issu de la fusion de l'Amon égyptien et d'une forme nubienne ancienne de la figure du bélier), le Nil et le souverain est nubienne et antérieure au Nouvel Empire<sup>72</sup>. La Nubie est d'ailleurs le lieu d'où provient l'inondation selon les Égyptiens (d'où le réseau de temples rupestres, s'insérant dans une géographie sacrée de la crue — et pas seulement manifeste d'une domination politique). Ce concept local est ensuite constamment reformulé sous influence égyptienne<sup>73</sup>.

L'un des événements majeurs conditionnant cette relation temple-palais est directement liée à la XXV<sup>e</sup> dynastie où le royaume est organisé autour d'une série de complexes groupant palais royaux et temples d'Amon, chaque région étant donc une image du tout, de l'ordre spatial articulant l'ordre social<sup>74</sup>. Le roi est couronné de manière indépendante dans les divers grands sanctuaires d'Amon (Napata, Kawa, Pnoub-Kerma), ce rituel de couronnement suivant un itinéraire canonique débutant à Méroé ou Napata. La royauté elle-même pouvait également, dans ses pratiques, être « ambulatoire »<sup>75</sup>, bien que les données épigraphiques ou administratives fassent défaut. La stèle triomphale de Piánkhy démontre, avec le départ initié le jour de la fête du Nouvel An, que le roi est celui qui apporte l'inondation d'étape en étape, vers le nord, tout en recevant la légitimité donnée par les dieux d'Égypte<sup>76</sup>. La multiplication des temples d'Amon, ou de temples avec ce culte en annexe, dans le maillage administratif des centres urbains possédant une résidence royale (ce qui est probablement le cas de Sedeinga, Semna, Bouhen, Faras, etc.), montre bien l'importance de cette association roi-Amon<sup>77</sup>. Méroé, à sa fondation au VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., obéit également à ce schéma, puisque son temple est alors un temple d'Amon de Napata. Le phénomène est identique vers le sud, comme nous pouvons l'observer avec les fouilles récentes des temples de Dangeil<sup>78</sup> et d'el-Hassa<sup>79</sup>. Logiquement, nous découvrons sur ces mêmes sites la présence de « nouveaux » palais, avérée à el-Hassa (Damboya) et de même à Mouweis<sup>80</sup>.

Le palais est généralement positionné à la perpendiculaire des temples, comme on l'observe avec B 1200 et les temples d'Amon B 500 et B 800, tout comme à Méroé avec le palais M 750 et le temple M 250. Ceci constitue pour L. Török la preuve de déterminants théologiques de l'architecture urbaine, ou plus exactement du maillage urbain. La position de la résidence royale, face à l'avenue processionnelle et du côté « tribord » (droite), selon la tradition égyptienne<sup>81</sup>, confirme le processus. La position du temple lui-même est déterminée par la montagne, perçue comme la résidence du dieu, comme à Naga ou au Gêbel Barkal<sup>82</sup>. Le culte d'Amon est d'ailleurs double<sup>83</sup>, à la fois dédié à l'Amon de Thèbes, dont l'Amon nubien est une forme,

et envers un dieu criocéphale, hypostase d'Amon. Cette divinité ancienne, purement nubienne, devait être vénérée de longue date dans ce contexte naturel de grottes<sup>84</sup>. On retrouve le même phénomène au temple A de Kawa, dédié à l'Amon de Kawa côté tribord et à l'Amon de Thèbes côté bâbord. C'est également le cas à Naga, avec l'Amon vénéré au temple égyptien, la montagne permettant l'élévation vers le mont primordial et un probable ancien culte local lié au Gébel<sup>85</sup>. L'orientation astronomique<sup>86</sup> expliquerait les légères variations observables selon les époques dans l'orientation des temples, comme celui d'Apédémak (à Musawwarat, Basa, Naga, l'orientation est est-sud-est, de 120 à 135°). Cette orientation astronomique reste coordonnée au milieu naturel, à savoir le fleuve et le relief<sup>87</sup>. Il existe par ailleurs une hiérarchie entre temples, avec une orientation de la structure principale et la position perpendiculaire des chapelles-petits temples, comme à Kawa (temple T et A-B) et Méroé (série de chapelles)<sup>88</sup>.

Nous retrouvons ce principe à Mouweis dans le cadre de la fouille du petit temple J (figure 7)<sup>89</sup>. Consistant en un bâtiment rectangulaire long de 12 m, le plan symétrique correspond à celui d'un temple. Son sanctuaire contient un piédestal en grès blond destiné à accueillir le naos ou la barque du dieu. Dans la pièce voisine ouest, des fragments de décoration murale, réalisée en relief dans un mortier et rehaussée de couleurs, présentent le roi, la candace, le prince et les divinités associées, ainsi que deux morceaux de cartouches d'un même personnage, l'un en hiéroglyphes égyptiens, l'autre en hiéroglyphes méroïtiques<sup>90</sup>. Le prince en question correspond à Araka(n)kharor, soit à son frère Arakakhtaror, tous deux fils du couple Natakamani et Amanitoré (1<sup>er</sup> siècle ap.J.-C.)<sup>91</sup>. À proximité du temple J, un massif de briques cuites appartenant à un autre édifice fut découvert<sup>92</sup>. L'orientation sud-est nord-ouest de «M», sans doute placé à la perpendiculaire du Nil de l'époque, pouvait indiquer qu'il s'agissait du sanctuaire principal de la ville, bien que les dernières campagnes aient infirmé ce postulat. Le massif dégagé semble en effet trop réduit pour les dimensions canoniques supposées (basées sur les parallèles méroïtiques), et la fouille archéologique n'a pas permis la découverte d'un plan clairement lisible<sup>93</sup>.

L'emplacement du temple J, à l'est du sondage M, et son orientation perpendiculaire à ce dernier, laissent supposer qu'une voie processionnelle, menant au temple principal, était bordée de sanctuaires mineurs, comme «J»<sup>94</sup>. On peut donc s'attendre, sur le modèle habituel des temples dédiés à Amon, à la présence d'un kiosque sur cette allée sacrée, ainsi que de socles destinés à surélever des béliers, disposés par paires se faisant face. La découverte de boucles de béliers dans le secteur confirmerait un tel aménagement<sup>95</sup>, tout comme à el-Hassa, mais malheureusement dans un état bien plus fragmentaire (figure 8).



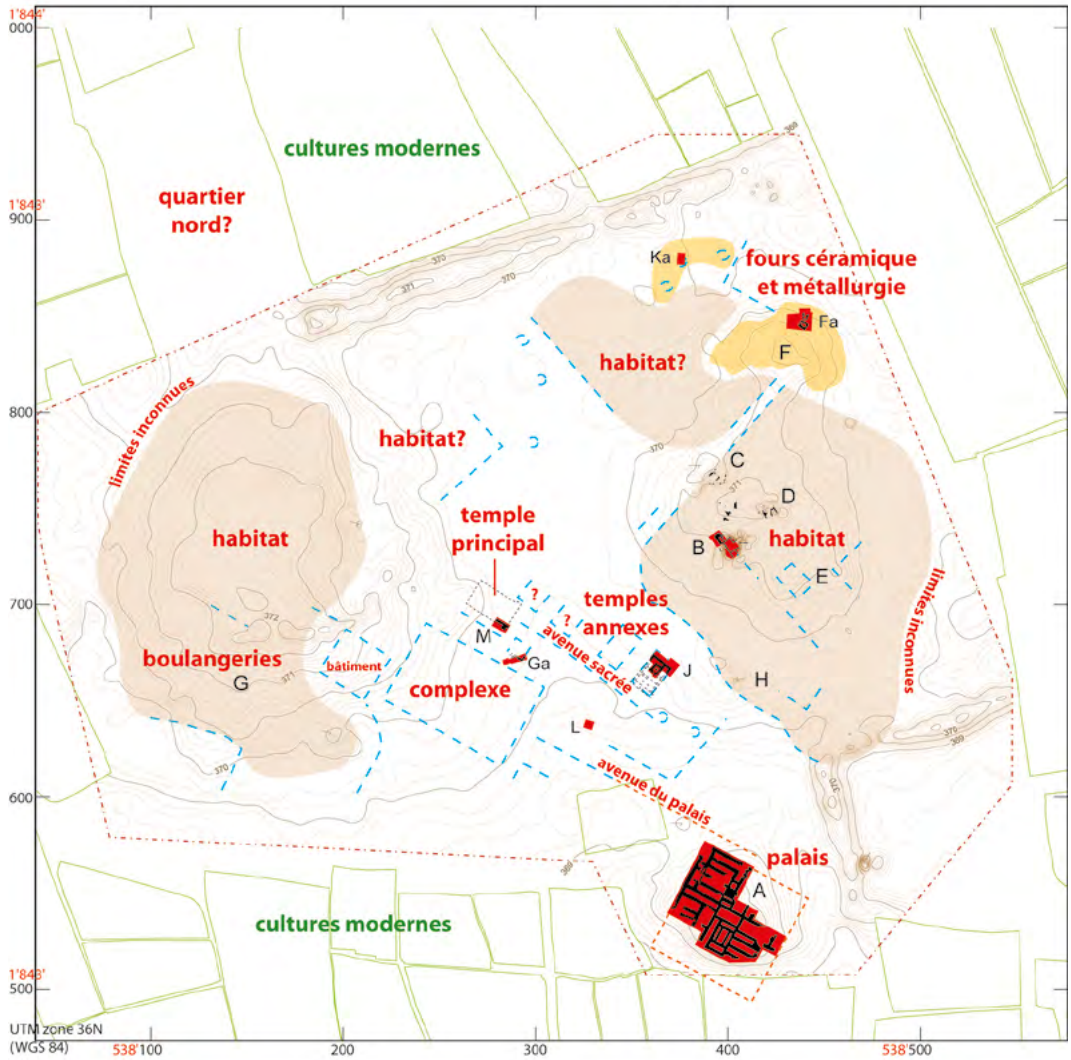


Figure 7 : Plan synthétique de la ville de Mouweis (cartographie : M. Baud ; topographie : S. Aussel).



Figure 8 : Fragment de boucle de bélier en grès (Mouweis, temple J, J014-02).

◀ Des éléments récents semblent étayer cette hypothèse. Un complexe monumental de 59 m de côté — identifié par magnétométrie en 2008<sup>96</sup> et fouillé depuis 2012 dans le centre-ville<sup>97</sup> — paraît partager une orientation similaire avec le palais royal (28,5° nord). Ces deux structures pourraient être connectées par une avenue qui serait dès lors l'axe principal de la ville<sup>98</sup>. Il n'est d'ailleurs pas anodin que cette avenue borde la façade septentrionale du palais, selon le modèle pharaonique mentionné plus haut, à savoir sur le côté droit. Il n'est donc pas surprenant que le palais de Mouweis comporte une rampe d'accès (fondée sur caissons) sur son côté nord, menant directement au second étage depuis l'extérieur de l'édifice<sup>99</sup>. Ce complexe pourrait donc être considéré comme le temple principal de la ville. Cependant, tout ceci n'est pour le moment que conjectures, étant entendu que les fouilles du musée du Louvre sur ce secteur sont encore en cours.

En tous les cas, si cet ensemble de bâtiments est associé au palais royal mentionné *supra* par une allée processionnelle, nous sommes en présence d'un exemple du vaste programme de construction initié au tournant du premier siècle de notre ère par le couple Natakamani-Amanitoré<sup>100</sup>. Ce centre-ville a donc permis de modeler le site de Mouweis selon les codes régissant la trame urbaine d'une ville royale<sup>101</sup>, intégrée à un réseau urbain régional<sup>102</sup>. La fameuse « chaîne des installations étatiques » placée le long de la rive droite du Nil Moyen serait ainsi vérifiée<sup>103</sup>.

Le temple est également souvent complété d'un kiosque, comme à Kawa, situé dans l'axe du temple T. C'est également le cas à Naga, et probablement à el-Hassa et Dangeil, attestant du culte processionnaire d'Amon avec la barque solaire<sup>104</sup>. La présence de reposoirs à barque est d'ailleurs attestée, comme la structure B 504C du Gêbel Barkal<sup>105</sup> et les trois reposoirs du temple sud-est de Ouad Ben Naga<sup>106</sup>, ce qui montre également l'interconnexion entre sanctuaires. À titre d'exemple, mentionnons la relation particulière entre Barkal et Sanam Abou Dôm qui perdure après le changement de nécropole Kourrou-Nouri, sites d'ailleurs placés à distance équivalente de leurs sanctuaires « dynastiques » respectifs<sup>107</sup>. L. Török explique cela par le mélange d'une très grande cohérence et d'une véritable indépendance par rapport au modèle dans l'implantation des sanctuaires<sup>108</sup>.

Pour L. Török, les différences d'axe relèvent de ce mélange entre topographie (avec axe processionnel majeur) et astronomie, elles-mêmes déterminées par le type de culte impliqué<sup>109</sup>. Ce lien est très fortement accentué à Méroé, avant le III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., entre le culte d'Amon et celui de la crue. Il est manifesté par la présence du sanctuaire de l'eau M 194-195, orienté selon le Nil, où l'axe nord-sud traverse la porte nord en direction du temple d'Isis, et du nouveau temple M 600 adossé à l'enceinte de la ville royale. L. Török<sup>110</sup> relie cette association à la figure d'Apédémak,

dieu-guerrier mais également dieu fertile, et plus précisément *god of the life-giving water*, connecté à la construction des *hafirs*. Cette ambivalence est illustrée à Musawwarat es-Sofra avec le temple du Lion, joignant la figure d'Amon à celle d'Apédémak<sup>111</sup>.

Ce sanctuaire de l'eau M194-195 contenait un bassin en pierre de deux mètres de long, et l'écoulement des eaux était assuré par un réseau dense de canalisations, reliées pour certaines d'entre elles au palais antérieur au M295. Le bassin est interprété comme une source symbolique du Nil<sup>112</sup>, et présente une décoration hellénisante associée au culte des ancêtres, directement inspirée du culte dynastique ptolémaïque<sup>113</sup>. Il est d'ailleurs intéressant de noter la découverte, au sein d'une cachette — située au niveau du palais antérieur au M295 (et probablement connecté au sanctuaire de l'eau) — d'objets votifs comme des sistres et des amulettes *ankh*, offerts lors de la cérémonie du Nouvel An par le souverain depuis Senkamanisken (deuxième moitié du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) jusqu'à Siospiqo (début du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C.)<sup>114</sup>. Ceci constitue un bon exemple démontrant la relation entre les vertus fertiles d'Amon, associé à l'inondation, et la figure royale du souverain, perçu comme le fils du dieu<sup>115</sup>.

Si l'on suit l'hypothèse présentée, il existe un parallèle idoine avec le double bassin de Barkal B2200 (figure 9), pouvant peut-être associer la figure royale lors de la fête du Nouvel An avec le culte osirien de Khoiak<sup>116</sup>, particulièrement adéquat lors de la célébration de l'inondation. Précisons immédiatement que ces références ne sont pas formellement démontrées dans les textes disponibles, et qu'il ne s'agit ici que d'une interprétation. B2200 serait relié de façon similaire au palais B1500, comme une véritable extension culturelle du palais, ce qui pourrait être le cas du M194-195 de Méroé avec le palais antérieur au M295. Ceci ne ferait que renforcer le poids de la liturgie égyptienne dans le culte royal méroïtique. La présence du double bassin dans le complexe B2200 pourrait également refléter la nature duelle du dieu fertile, mais également la double fontaine associant figure royale et crue du Nil<sup>117</sup>. Le double bassin du B2200 pourrait ainsi être perçu comme une représentation physique de la double fontaine associant pouvoir royal et crue du Nil, selon le rituel osirien de Khoiak<sup>118</sup>, célébrant la personne funéraire et royale<sup>119</sup>. Il ne s'agit pas là d'une interprétation différente de celle qui a été proposée par la mission italienne, mais plutôt d'un prolongement de celle-ci, puisque la relation entre le mythe osirien et la figure du lion est bien connue<sup>120</sup>. La décoration des tables à libation égyptiennes démontre parfaitement cette tradition bien ancrée<sup>121</sup>, puisqu'elle associe le culte de l'inondation avec des figures et protomes de lions<sup>122</sup>, chose monnaie courante à la période ptolémaïque car les crues nilotiques sont associées au signe du lion de par la position du soleil dans les constellations<sup>123</sup>. On retrouve également la figure du lion sur les fontaines

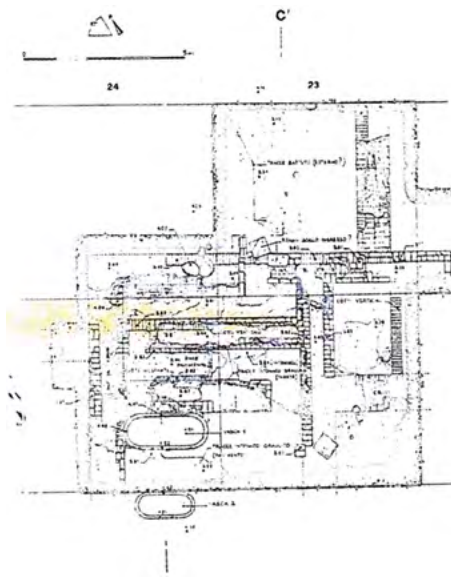


Figure 9 : Plan du B 2 200 de Barkal (d'après Sordi 2010, fig. 2).

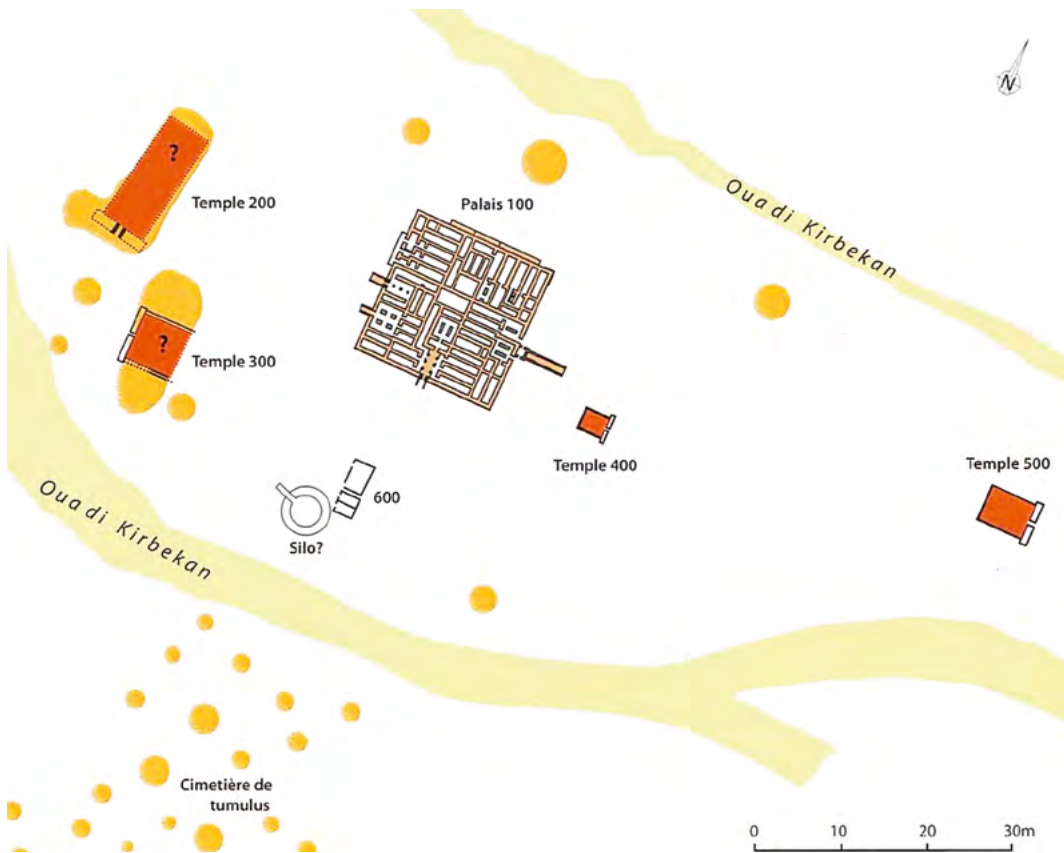


Figure 10 : Palais et temples à Ouad ben Naga (d'après Baud 2010, fig. 288).

◀ du dromos du Sérapéum de Memphis<sup>124</sup>, daté du règne de Ptolémée I<sup>er</sup>. Le lion est associé à la figure de l'enfant Dionysos<sup>125</sup> et, de fait, établit une relation entre les figures du lion, d'Osiris et du roi<sup>126</sup>.

Il demeure cependant une différence importante entre les parallèles proposés par la mission italienne, et plus particulièrement le comparatif avec le M195 de Méroé. En effet, l'eau rituelle est destinée à être conservée dans le bassin du sanctuaire de Méroé, tandis que B 2 200 favorise un écoulement hors de la structure. Ceci indique une fonction divergente, connexe à la crue et aux sources du Nil<sup>127</sup>. La position du B 2 200 dans l'axe du palais B1500 induit ainsi une relation entre les deux édifices, surtout si l'on considère la fonction potentielle du palais de Natakamani associé au rituel de renouvellement royal lors de la fête du Nouvel An<sup>128</sup>. Il est d'ailleurs notable qu'un seul et unique bassin fut découvert au sein du M194-195<sup>129</sup>, mais des bassins supplémentaires de plus petites dimensions ont été découverts au sein du palais M 295<sup>130</sup>, dans le vaste complexe M 998<sup>131</sup> et en M 621. L'observatoire antérieur au M 950 contenait lui-même des bassins et citernes associés à la crue nilotique<sup>132</sup>. L'importance du Nil est d'ailleurs constante en tant qu'élément structurant de la géographie cognitive. Sa direction constitue le critère fondamental, et plus spécifiquement le sens de son écoulement en amont-aval et sa direction, plutôt que son orientation nord ou sud<sup>133</sup>, celle-ci pouvant être inversée dans les méandres et les grandes boucles du Nil. Ceci explique que le groupe Sanam Abou Dôm-Barkal (équivalent de Karnak) et sa nécropole méridionale, Nouri (équivalent de Thèbes ouest), soient en réalité à « l'ouest », considérant le cours local du fleuve<sup>134</sup>.

La relation temple-palais est également renforcée par la présence de magasins-greniers indépendants, comme M 740 de Méroé situé dans le temenos du temple et contemporain du palais M 750<sup>135</sup>. La structure circulaire du kôm F de Ouad ben Naga peut avoir eu une fonction similaire, étant donné la présence d'une série de magasins allongés et étroits en contrebas du kôm et au pied du silo proche du palais 100 (figure 10)<sup>136</sup>. Il est probable qu'une structure de fonction similaire soit présente dans toutes les villes d'importance, bien qu'elles ne soient pas toujours bien conservées, tout comme en Égypte. En effet, la présence d'un grenier indépendant dans la ville méroïtique, à proximité d'un temple et d'un palais, est d'une importance significative car elle reflète une politique économique déterminée idéologiquement, rendant l'analogie avec l'Égypte pharaonique particulièrement séduisante, où le grenier constitue un élément clé dans la gestion des ressources du royaume, en parallèle aux magasins palatiaux<sup>137</sup>.

La structure circulaire de Ouad ben Naga est située sur la bordure méridionale du site, à quelques mètres de la branche sud du Ouadi Kirbekan<sup>138</sup>. Le kôm qui l'abrite était recouvert de caissons de briques cuites.



Le bâtiment, circulaire (figure 11), est envisagé par les fouilleurs comme une sorte de *tholos*<sup>139</sup> et possède des murs épais de 3,70 m parementés sur la face externe de briques cuites recouvertes d'enduit blanc. Le cœur de la maçonnerie est en revanche en brique crue et le parement interne en brique cuite. Le revêtement de la paroi interne n'est cependant pas uniformément interprété, puisqu'il est tour à tour décrit comme absent<sup>140</sup>, ou enduit de boue limoneuse<sup>141</sup>, ou encore badigeonné à la chaux<sup>142</sup>.

Le diamètre interne du bâtiment est de 12,70 m<sup>143</sup>, avec une élévation atteignant en certains endroits 5 m<sup>144</sup>. Le diamètre externe est de 20 m. L'épaisseur des murs tend à envisager une couverture par coupole ou une toiture conique en encorbellement<sup>145</sup>, ce qui en fait un édifice unique en l'état actuel des connaissances de la période méroïtique<sup>146</sup>. L'entrée est accessible par une rampe<sup>147</sup> fondée sur un escalier antérieur<sup>148</sup> qui s'étend sur la façade occidentale du bâtiment (figure 12). Haute de 2 m selon les fouilleurs, elle ouvre sur un passage initialement couvert aménagé dans la maçonnerie. Le passage menait à un double escalier adossé à la paroi interne de la structure et encadrant l'embrasure du passage de part et d'autre<sup>149</sup>. L'escalier descendait jusqu'au niveau du sol du bâtiment<sup>150</sup> qui est divisé en compartiments par de fines cloisons en brique crue<sup>151</sup>.

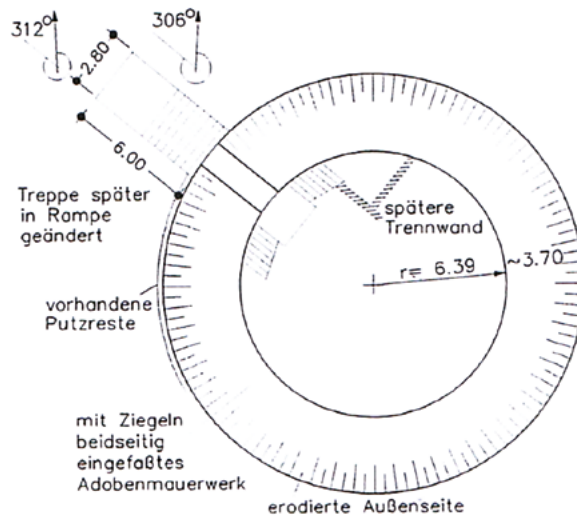
L'orientation de la rampe d'accès vers le temple d'Isis et non vers le palais incite à interpréter le monument en tant qu'annexe de temple<sup>152</sup> ou élément de *mammisi* ou de *typhonium*<sup>153</sup>. Cette impression est renforcée par la série de magasins rectangulaires<sup>154</sup> dégagés à la base du monument<sup>155</sup> qui, selon J. Vercoutter, rappellent les magasins de temples égyptiens<sup>156</sup>. Ces magasins sont construits en brique crue et contenaient de la vaisselle domestique assez grossière<sup>157</sup>. F. Hinkel les met en rapport avec le temple OBN 300<sup>158</sup>, mais fait également le lien avec les vestiges de 12 réservoirs d'alimentation dégagés par Vercoutter en 1976 dans OBN 600<sup>159</sup>.

J. Vercoutter signale également une influence indienne possible sur la culture méroïtique, suggérant une interprétation de ce silo comme un temple-tour d'inspiration indienne<sup>160</sup>. A. Hakem avait déjà indiqué en 1988 le côté hasardeux d'une telle comparaison<sup>161</sup>, uniquement basée sur l'aspect circulaire de la structure qui tranche avec la régularité et la cohérence de l'architecture sacrée. Le plan circulaire est pourtant connu des bâtisseurs soudanais<sup>162</sup>, et le site de Kerma permet d'observer la qualité des techniques de construction employées pour ce type d'édifice<sup>163</sup>. Ajoutons que les plans circulaires sont bien maîtrisés<sup>164</sup>, dans l'architecture tant funéraire que domestique<sup>165</sup>, et ce également en Égypte<sup>166</sup>. La sphère d'influence peut donc se limiter à l'Égypte hellénistique et romaine, du moins pour le plan du bâtiment<sup>167</sup>.





Figure 11: Vue générale du silo Ouad ben Naga 51.



GRUNDRISS,  
nach einem Aufmaß von F. W. H., 1983

F. W. Hinkel, 1997



Figure 12: Plan du silo circulaire de Ouad Ben Naga 51

(d'après Hinkel et Sievertsen 2002, fig. 1x.73).

◀ La courte note de S. E. Nur<sup>168</sup> suggère que l'édifice correspond plutôt à une sorte de grenier communautaire et confirme l'hypothèse d'une couverture en dôme<sup>169</sup>. L'importante épaisseur du parement externe indique selon lui une fonction de protection hydraulique, bien que pour lui l'intérieur de la structure ne soit pas également enduit. Il interprète également la rampe externe comme un accès dédié aux chariots tirés par les bêtes afin d'en déverser le contenu dans le grenier tout en les maintenant à une hauteur raisonnable. Cette idée justifie ainsi le double escalier interne, qui aurait permis au personnel de descendre au fond du silo. A. Hakem supporte cette interprétation<sup>170</sup> en s'appuyant sur les modèles égyptiens du Nouvel Empire, notamment à Amarna<sup>171</sup>, à Medinet Habou<sup>172</sup> et à Sésébi<sup>173</sup>. Ce silo permet également, à l'échelle du site, d'envisager la ville de Ouad Ben Naga comme une cité stratégique située au pied du Ouadi Awatib et ouvrant sur le Boutana occidental<sup>174</sup>. Une datation contemporaine du couple Natakamani-Amanitoré est pour l'instant la seule suggestion avancée<sup>175</sup>.

La probable couverture « en dôme » de la structure est également intéressante. En effet, les voûtes fermées et les coupoles constituent une catégorie de couvrements en brique crue très rare dans les contextes méroïtiques étudiés. À l'exception du cas particulier des silos de sous-sol<sup>176</sup>, on ne les rencontre que dans des espaces dont la portée dépassait les limites induites par la solution de la voûte nubienne. La structure de Ouad ben Naga 51 est de ce fait unique, de par son plan circulaire<sup>177</sup> mais surtout en raison de son couvrement probable en « dôme »<sup>178</sup>. Ainsi que nous l'avons présenté dans le descriptif précédent, et faute d'équivalents locaux<sup>179</sup>, les plus proches parallèles envisagés par les fouilleurs sont en Égypte, et plus particulièrement les modèles de silo du Nouvel Empire<sup>180</sup>. Il nous semble cependant que ce « dôme » correspond en réalité à la technique de la coupole en encorbellement, bien connue de l'architecture égyptienne, en particulier dans des contextes de la Basse Époque qui en constituent sans doute les modèles d'origine<sup>181</sup>. La fonction des bâtiments serait également similaire<sup>182</sup>.

Un autre exemple significatif de l'association temple-palais-grenier correspond à la structure M191 de Méroé<sup>183</sup>. Ce bâtiment, érigé sur le niveau de destruction d'une petite chapelle surmontant le sanctuaire de l'eau M194-195<sup>184</sup>, au sud du petit temple M291, est daté entre le premier et le second siècle de notre ère. Les niveaux antérieurs au magasin ont été nivelés et reposent pour partie sur un pan du mur oriental de l'enceinte de la cité royale<sup>185</sup>. Le plan de l'édifice, mesurant 80 × 40 m, consiste en sept pièces rectangulaires distribuées par un couloir allongé et étroit<sup>186</sup>, ce qui indique que le processus de redistribution était encore en place à la période méroïtique tardive, et probablement en connexion avec le groupe temple-palais<sup>187</sup>. Le matériel issu des couches du M191, bien qu'extrêmement brassé, contenait

des fragments de tuiles faïencées, certainement destinées à la décoration pariétale<sup>188</sup>, et du matériel culturel. Notons également la présence d'un chapiteau en grès mal conservé, stucé et peint, dont la description n'est malheureusement pas disponible, l'objet étant simplement mentionné<sup>189</sup>.

**Le grand nombre de résidences royales** contemporaines sur plusieurs sites méroïtiques peut s'expliquer par le principe de royauté ambulatoire<sup>190</sup> formulé par L. Török<sup>191</sup>. Le principe s'accorde particulièrement bien avec une légitimation itinérante du pouvoir royal lors de cérémonies dans les grandes villes du royaume. Une fois le rituel du couronnement accompli à Napata ou Méroé, le roi entreprend une visite des provinces stratégiques afin d'affirmer son pouvoir dans les principaux centres urbains et affirme, à la mort de son prédécesseur, son autorité sur l'ensemble du territoire<sup>192</sup>. Bien que l'hypothèse soit séduisante et fonctionne parfaitement pour les grandes capitales, elle pose un problème de taille.

En effet, la présence récurrente de bâtiments palatiaux sur de nombreux sites méroïtiques impliquerait que chacun d'entre eux soit une ville royale, et une étape du couronnement. Cependant, la présence de plusieurs bâtiments palatiaux contemporains séparés d'à peine 30 km l'un de l'autre rend le principe de royauté ambulatoire improbable, tout du moins dans la région du Boutana central où le phénomène est particulièrement frappant<sup>193</sup>. Ainsi, la présence des palais de Ouad Ben Naga, de Mouweis et de Damboya près d'el-Hassa accrédite davantage l'idée de palais de gouverneurs locaux, habilités à relayer l'autorité royale, que celle d'édifices dédiés à la cérémonie du couronnement<sup>194</sup>.

Cela tend à être confirmé par la relative pauvreté des moyens mis en œuvre, même s'il est vrai que l'état de conservation des vestiges peut fausser l'analyse. Par comparaison au palais B 1500 de Barkal, ou même au M 750 de Méroé, les méthodes de construction mises en œuvre présentent des finitions moins léchées, notamment dans les appareillages. Le matériel découvert est à l'avenant, bien que le principe de récupération constante des Méroïtes et l'état très arasé des constructions aient facilité la disparition de matériel équivalent lors de la fouille<sup>195</sup>. Toutefois, le remplacement de la cour centrale à colonne par des puits de lumière centraux implique probablement un choix moins technique (on les retrouve dans l'architecture monumentale administrative) et, surtout, moins coûteux. Ceci, combiné à une maîtrise parfaite des différentes applications de l'adobe, forme un terreau idéal pour standardiser un modèle de plan particulièrement innovant, comme B 1500 de Barkal, à moindres frais. Nous serions donc face à une multiplication des plans palatiaux commandités par les gouverneurs des provinces stratégiques et des centres de taxes,

afin de s'aligner sur un modèle royal à l'apogée de sa puissance. Ajoutons que les distances concernées, entre 30 et 50 km, sont franchissables en quelques jours pour une caravane, ce qui devait considérablement faciliter la communication et la gestion des denrées entre les différents secteurs sous contrôle étatique<sup>196</sup>. L'avantage est considérable dans une région comme le Boutana central, véritable grenier de l'Empire. La notion de royauté ambulatoire serait ainsi limitée aux grandes villes du royaume et serait complétée par une multiplication des plans palatiaux commandités par une classe élitaires sous contrôle étatique. Par ailleurs, nous ne serions pas surpris d'observer dans un futur proche une prolifération de la présence des palais lors de *surveys* ou de campagnes de fouilles extensives dans la région du Boutana, et même en dehors.

De fait, nous envisageons un schéma fonctionnel modulable, où le concept de palais est appliqué à la lettre dans les grandes capitales (B1500) et suivi dans ses grandes lignes dans les provinces majeures (Mouweis). Le palais est une sorte d'entité multitâche, pouvant à la fois être le théâtre de cérémonies rituelles (M251-253) et remplir des fonctions résidentielles et de stockage, pas systématiquement reliées au culte (Oud Ben Naga 100). Il peut également se spécialiser en fonction de l'évolution du paysage urbain (Barkal 100 après l'érection du B1500) ou constituer avant tout un relais économique et politique imitant les « grands palais » (Mouweis). Ceci n'est cependant applicable que lorsque nous pouvons détourner des caractéristiques planimétriques communes. En l'état actuel, ce n'est possible que pour la période comprise entre le premier siècle avant J.-C. et le premier siècle de notre ère. Ces considérations découlant des données issues de fouilles, le constat ici présenté ne se veut qu'une première étape vers une meilleure compréhension de la Nubie palatiale. Les fouilles récentes, telles que celles de Mouweis ou el-Hassa, pourront ainsi apporter de nouvelles données archéologiques et permettront une meilleure appréhension de l'urbanisme méroïtique ■



Le Soudan

**Mouweis**, four rectangulaire F40, secteur Ka, 2010.

## notes

- 1 Hinkel et Sievertsen 2002, p. 70; Maillot 2014, 2013a et b.
- 2 Shinnie et Bradley 1980, p. 93.
- 3 Baud 2011, p. 343.
- 4 Vercoutter 1962, p. 279-280, fig. 9-10; Vrtal 2014a, p. 164-177.
- 5 Donadoni 1993, p. 104, 107.
- 6 Baud 2011, p. 343; Maillot 2014, p. 786.
- 7 Hinkel 1984, p. 247.
- 8 Barberini 2010, p. 169.
- 9 Voir également le bâtiment surélevé de Kôm el-Abd: Kemp 1977, p. 71-82. Ce « palais » est une structure à plateforme de 40 × 45 m, au sol élevé de 3,75 m, accessible par une rampe de façade; cette plateforme n'est qu'une partie d'un ensemble plus grand ceinturé par une muraille. Si B. Kemp considère que le petit nombre de murs de refend fait penser à des structures supérieures légères, M. Bietak y voit au contraire un ensemble élaboré, de type grande villa amarnienne avec salles à colonnes, même s'il manque les habituels murs de fondation.  
Deux salles du trône sont probables, dont la principale à 6 colonnes possède un mur ouest très puissant, Bietak 2005, p. 131-168.
- 10 Barberini 2010, p. 170-173.
- 11 Barberini 2010, fig. 8.
- 12 Barberini 2010, p. 172.
- 13 Vitruve IV, 7, 3.
- 14 Du moins, même pour les classes sociales intermédiaires, les populations les plus pauvres ne pouvant pas financer une maison à péristyle, qui nécessite une surface minimale: Rumscheid 1998, p. 93-95 et 141-147; Sewell 2010, p. 106-108, 122-127.
- 15 Sewell 2010, p. 119-121.
- 16 Pline l'Ancien, *HN* VI, 184-187; *FHN* III, n° 206.
- 17 Anderson et Ahmed 2008, p. 40-46; Bumbaugh 2011, p. 66-69.
- 18 Adams 1977, p. 374; Millet 1964, p. 7-14.
- 19 McKenzie 2007, p. 145 et fig. 254.
- 20 Barberini 2010, p. 170-173.
- 21 Török 2002, p. 19.
- 22 Roccati 2014, p. 295.
- 23 Baud 2011, p. 341-343; Maillot 2013a et b.
- 24 Hinkel et Sievertsen 2002, p. 67-70.
- 25 Voir le chapiteau ionique du B 2400, pouvant indiquer une cour péristyle à chapiteau ionique au cœur de l'édifice. Il s'agit du seul exemple connu à ce jour dans l'architecture méroïtique: Barberini 2010, p. 170-173.
- 26 Roccati 2008, p. 251; Roccati 2014, p. 296.
- 27 Kendall 1991, p. 302-313.
- 28 Hinkel et Sievertsen 2002, p. 67-70; Baud 2011, p. 343.
- 29 Roccati 2008, p. 251.
- 30 Baud 2011, p. 354-355; Maillot 2014, p. 794-795.
- 31 Uphill 1972, p. 721-734.
- 32 Baud 2011, p. 352; Maillot 2014, p. 784-786.
- 33 Török 2002, p. 10-34.
- 34 Uphill 1972, p. 724-727 et fig. 1.
- 35 Lacovara 1996, p. 139-147.
- 36 O'Connor 1989, p. 73-87.
- 37 Ce qui n'est pas sans poser des problèmes majeurs, le palais de Malqata pouvant être relié au temple par une allée, dont il reste une portion encore visible à l'ouest de l'enclos principal du palais: Smith 1958, p. 160-172 et fig. 55.
- 38 Török 1997a, p. 114.
- 39 Hinkel et Sievertsen 2002, p. 99-100.
- 40 Török 1997a, p. 30.
- 41 O'Connor 1989, p. 72-84; Lacovara 2009, p. 84 et n. 5.
- 42 Smith 1958, p. 160-172 et fig. 55.
- 43 Kemp 1991, fig. 74.
- 44 Török 1997a, p. 181-187.
- 45 Hinkel et Sievertsen 2002, p. 123; Grzymiski 2005, p. 52.
- 46 Török 1997a, p. 182.
- 47 Bonnet 1994, p. 41-48 et particulièrement 43 et 46-47; Bonnet 1999, p. 486; Török 2002, p. 19-34.
- 48 Dorner 1996, p. 69-71.
- 49 O'Connor 1989, p. 73-87.
- 50 Török 2002, p. 48.
- 51 Török 2002, p. 48.
- 52 Török 1997b, p. 220-229 et 249.
- 53 Macadam 1949, p. 15, 62; *FHN* II, n° 7; Welsby 1996, p. 34.
- 54 Voir stèle de Nastasen, an 8, musée égyptien de Berlin 2268: *FHN* II, n° 84; Török 1997b, p. 217 et n. 115.
- 55 Török 1997b, p. 221-223.
- 56 Wenig 1992, p. 137-140.

- 57 Pour le modèle égyptien, voir Goyon 1972, p. 19.
- 58 Voir la stèle de couronnement d'Anlamani à Kawa : Macadam 1949, p. 44-50, pl. 15 ; *FHN* 1, n° 34.
- 59 Hinkel et Sievertsen 2002, p. 112.
- 60 Török 1997b, p. 378 et n. 206.
- 61 Wenig 1992, p. 137-140. L'auteur met à part la ville de Napata, faisant de Méroé un lieu d'investiture symbolique, de même importance que les autres étapes nécessaires à l'intronisation, comme Kawa ou Tabo. Ce point est par la suite contesté par L. Török, qui rejette l'idée même d'investiture symbolique, toutes ces villes constituant chacune une véritable étape de couronnement, avec Méroé en point d'orgue : Török 2009, p. 342 et n. 160. Nous penchons en faveur de L. Török, pour une raison simple : le couronnement est avant tout un acte politique (perspective majeure dont s'est trop éloigné D. O'Connor, et que H. Goedicke avait particulièrement bien relevée : Goedicke 1998, p. 200-201), et considérant l'importance de Méroé durant cette période, la charge propagandiste de l'événement est *de facto* plus importante à Méroé, du moins en l'état actuel des connaissances.
- 62 Il semble par ailleurs que la ville de Méroé soit déjà d'une importance considérable dès la XX<sup>e</sup> dynastie : Wenig 1992, p. 137-140.
- 63 Baud 2010b, p. 55.
- 64 Wenig 1992, p. 137-140.
- 65 Welsby 1996, p. 148-151.
- 66 Török 1997b, p. 518.
- 67 Bonnet 1994, p. 41-48. Voir notamment le parallèle entre la relation temple-résidence palatiale entre Tabo et Doukki Gel : p. 43, 46-47. Török 2002, p. 19-34.
- 68 O'Connor 1989, p. 84-85.
- 69 Lacovara 2009, p. 84.
- 70 Hinkel et Sievertsen 2002, p. 99-100.
- 71 Kendall 1991, p. 302-313.
- 72 Bonnet-Valbelle 2004a, p. 158-159 et n. 174-175. Voir notamment la référence à l'ostracon de Deir el-Medineh 1072 et plus particulièrement les lignes 4 à 6. L'ostracon évoque : « l'eau dont l'Amon est sorti dans le pays de Kouch ». Voir également le papyrus Boulaq 6, VIII, 7-8 qui déclare, à propos d'Amon : « Je ne parlerai pas de cette venue que tu as faite de Nubie tard le soir, Isteresek » (voir note 175). Le dernier terme pourrait être la transcription égyptienne d'une expression nubienne comprenant le nom d'un dieu bélier nubien, assimilé à Amon au début de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, le même papyrus déclarant au *recto*, II, 4-5, qu'« Heregen est un nom d'Amon » (voir note 176).
- 73 Török 2002, p. 19-34.
- 74 Török 1992, p. 16-17.
- 75 Török 1992, p. 18 et n. 54.
- 76 Török 2002, p. 368.
- 77 Török 2002, p. 19.
- 78 Ahmed et Anderson 2000, p. 17-31 ; Ahmed et Anderson 2005, p. 10-27.
- 79 Lenoble et Rondot 2003, p. 101-115 ; Rondot 2006, p. 41-47.
- 80 Baud 2011, p. 352-353.
- 81 Török 2002, p. 20. Excepté le cas du palais de Natakamani ?
- 82 Bonnet-Valbelle 2004a, p. 120-125 ; Török 2002, p. 21.
- 83 Török 2002, p. 21 et n. 77.
- 84 Török 2002, p. 22
- 85 Török 2002, p. 40-41
- 86 L'interprétation des niveaux antérieurs au M 950 en tant qu'observatoire est suivie par L. Török : Török 2002, p. 29 et n. 116.
- 87 Török 2002, p. 24.
- 88 Baud 2010b, p. 61-64 et fig. 57.
- 89 Baud 2014, p. 765.
- 90 Baud 2014, p. 769.
- 91 Baud 2010d, p. 217 et fig. 281-282.
- 92 Baud 2010d, p. 218 et fig. 284.
- 93 Baud 2014, p. 771.
- 94 Baud 2010d, p. 216 et fig. 279 ; Baud 2014, p. 781.
- 95 Baud 2014, p. 775 et pl. 10.
- 96 Baud 2014, p. 773 et fig. 6.
- 97 Baud 2014, p. 773.
- 98 Baud 2014, p. 781.
- 99 Maillot 2014, p. 785-786 et pl. 1 ; Maillot 2015, à paraître.
- 100 Baud 2014, p. 769. Également à Naga, Méroé et Ouad Ben Naga ; au nord, au Gébel Barkal et à Amara, voir *FHN* III, p. 896-904 ; Török 2002, p. 226-227. On notera également



- les données provenant du temple d'Amon à Dangeil : Ahmed and Anderson 2007, p. 31-32. L'examen des blocs du temple de Saï confirme également le programme en Basse-Nubie : Francigny 2008 et 2011, p. 404 n. 1.
- 101** Baud 2014, p. 771.
- 102** Maillot 2014, p. 793.
- 103** Lenoble 2009, p. 59-66.
- 104** Baud 2010c, p. 93-94.
- 105** Török 2002, p. 33.
- 106** Török 2002, p. 31.
- 107** Török 2002, p. 34-40.
- 108** Török 2002, p. 26 : « a remarkable mix of coordination and independence in the location of its sanctuaries ».
- 109** Török 2002, p. 28.
- 110** Török 2002, p. 30 et n. 123.
- 111** Török 2002, p. 187.
- 112** Török 1997a, p. 63-90.
- 113** Vlach 1984, p. 573-576.
- 114** Török 1997a, p. 235-241.
- 115** Török 2002, p. 29.
- 116** Chassinat 1966, p. 809-823 ; Ciampini 2014, p. 695-697. Pour alimenter la comparaison, notons le décret sacerdotal en l'honneur de Ptolémée II Évergète mentionnant la remontée d'Osiris depuis Héracléion jusqu'au temple d'Osiris à Canope. Les recoupages par prospection sous-marine ont révélé, parmi deux naos, une cuve aménagée de deux perforations. Cette cuve était destinée à héberger une figurine d'Osiris en argile, qui était ensuite séchée et transportée dans la nécropole de Canope : Yoyotte 2006, p. 130-131. L'usage habituel en Thébaïde depuis Thoutmosis III associe d'ailleurs un local consacré à Osiris en parallèle au temple du dieu majeur, comme à Hibis, Edfou et Dendérah : Yoyotte 2010, p. 37.
- 117** Robichon, Barguet et Leclant 1954, pl. 61 ; Traunecker 2010, p. 170-176 et n. 95. L'association de la purification d'Osiris, par l'intermédiaire de Hâpy, avec le rituel de couronnement royal est ici particulièrement adéquate.
- 118** Chassinat 1966, p. 809-823 ; Ciampini 2014, p. 695-697. L'analyse en cours de cette structure en connexion avec le palais B 1500 par E. Ciampini constituera certainement un marqueur fondamental de la compréhension des palais méroïtiques et de leur symbolique.
- 119** Vlach 1984, p. 574 ; Traunecker 2010, p. 170-171. Notons d'ailleurs que l'hymne 23 de la façade de la chapelle d'Osiris à Karnak est également attesté à Musawwarat es-Sofra, inscription 16 : Hintze 1963, pl. xva, blocs 503 à 506 et inscription 17 : Hintze 1962, pl. xvb, blocs 525, 529 et 531. Cf. Traunecker associe d'ailleurs le dieu Sébioumeker à Osiris, dans sa fonction de dieu-fils : Traunecker 2010, p. 165 en complément de sa fonction créatrice : Hintze 1963, p. 33.
- 120** Török 1997a, p. 76.
- 121** Hibbs 1985, p. 153.
- 122** Vlach 1984, p. 575. Notons également la récurrence du motif de la gargouille dans les contextes rituels égyptiens et méroïtiques, que ce soit dans les temples de Dendérah et d'Edfou ou dans les tables à libation dédiées au culte de l'inondation : Hibbs 1985, p. 153 ; Török 1997a, p. 76.
- 123** Török 1997a, p. 76.
- 124** Fraser 1972, p. 206-253.
- 125** Török 1997a, p. 76.
- 126** Sauneron 1964, p. 56 ; voir également Fitzenreiter 2014, p. 111-128 et Yellin 2014, p. 395-404.
- 127** Toujours en nous fondant sur la tradition égyptienne, se pourrait-il que les deux bassins renvoient aux deux grottes protégées par le dieu Khnoum, maître des inondations ? : Pinch 2004, p. 154. L'association avec Khnoum en tant que gardien des portes de l'inondation mais également en tant que dieu « façonneur du corps royal » sur son tour de potier serait particulièrement adaptée. Ajoutons que Khnoum est également célébré au premier millénaire et à la période romaine au temple d'Esna en tant que créateur et animateur des corps physiques des dieux représentés en modèles réduits de statuettes en argile. Nous renvoyons à la note 116 et plus particulièrement à la petite figurine d'Osiris en argile placée dans la cuve à double perforation retrouvée par prospection sous-marine et destinée

- à un transfert vers la nécropole de Canope. Khnoum est par ailleurs régulièrement identifié à l'âme d'Osiris en tant que dieu créateur : Pinch 2004, p. 154. E. Ciampini semble également suggérer une telle piste : Ciampini 2014, p. 695 et n. 7.
- 128** Ciampini 2014, p. 695-697.
- 129** Török 1997a, p. 63-65.
- 130** Török 1997a, p. 122 et pl. 145.
- 131** Török 1997a, p. 229.
- 132** Török 1997a, p. 162 et pl. 145.
- 133** Török 2002, p. 15.
- 134** Török 2002, p. 34-39.
- 135** Török 1997b, p. 518.
- 136** Vercoutter 1962, p. 275 ; Vrtal 2014b, p. 152-163.
- 137** Török 2010, p. 165-166.
- 138** Vercoutter 1962, p. 273-275, pl. XVIIIb et fig. 2.
- 139** Vercoutter 1962, p. 274.
- 140** Vercoutter 1962, p. 274.
- 141** Hinkel et Sievertsen 2002, p. 76
- 142** Edwards 1996, p. 27.
- 143** Hinkel et Sievertsen 2002, p. 76 et fig. IX. 73 ; Vrtal 2014b, p. 152-163.
- 144** Vercoutter 1962, p. 274
- 145** Vercoutter 1962, p. 274 ; Ali Hakem 1988, p. 325 ; Hinkel et Sievertsen 2002, p. 76.
- 146** Ali Hakem 1988, p. 325.
- 147** Vercoutter 1962, p. 274.
- 148** Hinkel et Sievertsen 2002, p. 76.
- 149** Ali Hakem 1988, p. 324.
- 150** Vercoutter 1962, p. 274
- 151** Ali Hakem 1988, p. 324.
- 152** Hinkel et Sievertsen 2002, p. 76 et fig. IX. 72.
- 153** Vercoutter 1962, p. 275.
- 154** Vercoutter 1962, fig. 2 n° 4.
- 155** Vercoutter 1962, p. 275.
- 156** Vercoutter 1962, p. 275.
- 157** Ali Hakem 1988, p. 324.
- 158** Hinkel et Sievertsen 2002, p. 76.
- 159** Hinkel 1984, p. 300.
- 160** Vercoutter 1962, p. 298.
- 161** Ali Hakem 1988, p. 325.
- 162** Ali Hakem 1988, p. 325.
- 163** Bonnet 2007, p. 183-246 ; Bonnet et Valbelle 2010, p. 44 et fig. 35.
- 164** Voir le bol en bronze de Karanóg : Woolley 1910, p. 59 et pl. 26-27. Voir aussi la structure malheureusement mal connue B 1000 à Barkal, également circulaire et accessible par une rampe à l'angle nord-ouest du B 500, et probablement reliée à ce temple : Reisner 1917, p. 125 ; Kendall 1994, p. 141.
- 165** Ali Hakem 1988, p. 325.
- 166** Hertzog 1966 ; Spencer 2010, p. 15-24.
- 167** Ali Hakem 1988, p. 325.
- 168** Sadik en-Nur 1962, p. 26.
- 169** Ali Hakem 1988, p. 326.
- 170** Ali Hakem 1988, p. 325.
- 171** Petrie 1894, p. 24.
- 172** Badawy 1966, p. 147.
- 173** Fairman 1938, p. 153.
- 174** Baud 2010e, p. 241-243
- 175** Hinkel et Sievertsen 2002, p. 76.
- 176** Hinkel 1984, p. 300.
- 177** Hinkel et Sievertsen 2002, p. 76. Ce type de plan est toutefois bien connu pour le bâtisseur méroïte : Ali Hakem 1988, p. 325.
- 178** Ali Hakem 1988, p. 326.
- 179** Hinkel 1984, p. 300-301.
- 180** Badawy 1966, p. 147.
- 181** Ces structures de Basse Époque sont également fondées sur caissons et comprennent des silos à encorbellement. Ainsi à Mendès : Wilson 1982, p. 5-8, pl. III, v, IX-2 ; à Toukh el-Qaramous : Edgar 1906, p. 207, fig. 2 ; à Kom Firin : N. Grimal, Adly, Arnaudis 2008, p. 191-192, fig. 12 ; à Bouto : Hartung-Ballet 2003, p. 211-215, fig. 5, pl. 38-b, 38-c, 39-b.
- 182** Sadik en-Nur 1962, p. 26.
- 183** Török 1997a, p. 61-63.
- 184** Welsby 1996, p. 130.
- 185** Török 1997a, p. 62.
- 186** Welsby 1996, p. 130 et fig. 55.1.
- 187** Török 1997a, p. 62.
- 188** Török 1997a, p. 63.
- 189** Garstang 1914, p. 17.
- 190** Török 1992, p. 111-126.
- 191** Török 2010, p. 165.
- 192** Török 2010, p. 166-170.
- 193** Török 2010, p. 165-166.
- 194** Baud 2011, p. 355 et Maillot 2014, p. 795.
- 195** Baud 2011, p. 352.
- 196** Bonnet 1999, p. 485 ; Török 2010, p. 165-166.

# **bibliographie**

- Adams W. Y.** 1965 — « Sudan Antiquities Service Excavations at Meinarti (1963-1964) », *Kush* 13, p. 148-176  
1977 — *Nubia: Corridor to Africa*, Princeton.
- Adams W. Y., Nordström H. A.**  
1963 — « The Archaeological Survey on the West Bank of the Nile: Third Season (1961-1962) », *Kush* 11, p. 10-46.
- Addison F.** 1926 — « Ancient Sites near Nagaa », *SNR* 9, p. 56-58.  
1949 — *Jebel Moya, The Wellcome Excavations in the Sudan*, vol. 2, Oxford.  
1956 — « Second thoughts on Jebel Moya », *Kush* 4, p. 4-18.
- Addison F., Dunham D.**  
1922 — « Alem, a Meroitic Site », *SNR* 5, p. 39-46.
- Ahmed S. El-Din M.**  
2010 — « Un siècle d'archéologie méroïtique », in Baud M. (dir.), *Méroé, un empire sur le Nil*, musée du Louvre éditions, Officina Libraria, Paris-Milan.
- Ahmed S. El-Din M., Anderson J.**  
2000 — « Prospections archéologiques et fouilles de sauvetage dans le voisinage du site de Dangeil (1997-1999) », *Cripel* 21, p. 17-37.  
2005 — « Le temple d'Amon à Dangeil (Soudan) », *BSFE* 162, p. 10-27.  
2006 — « Painted Plaster: A Glimpse into the Decorative Program Used in the Amun Temple at Dangeil, Sudan », *JSSEA* 33 (Studies Millet II), 2006, p. 2-3.  
2007 — « The "Throne Room" and Dais in the Amun Temple at Dangeil, Nile State Sudan », in B. Gratien (éd.), *Mélanges offerts à Francis Geus, Cahiers de recherche de l'institut de papyrologie et d'égyptologie de Lille* 26, p. 31-32.  
2008 — « The Kushite Kiosk of Dangeil and Other Recent Discoveries », *SudNub* 12, p. 40-46.  
2010 — « Dangeil, à la découverte d'un nouveau temple d'Amon », in *Méroé, un empire sur le Nil aux confins de multiples cultures, Dossiers d'Archéologie hors-série n° 18*, p. 50-55.
- Ali Hakem A. M.** 1988 — *Meroitic Architecture. A Background of an African Civilization*, Khartoum.
- Badawy A.** 1966 — *A History of Egyptian Architecture*, Berkeley, University of California Press.
- Balfour-Paul H. G.** 1952 — « Early Cultures on the Northern Blue Nile », *SNR* 33, p. 202-215.
- Barberini S.** 2010 — « Gébel Barkal (season 1998): Reconstruction of the courtyard in B 1500 » in *Between the Cataracts, PAM Supplement Series 2/2*, Varsovie p. 169-180.
- Baud M.** 2008 — « The Meroitic Royal City of Muweis: first steps into an urban settlement of riverine Upper Nubia », *SudNub* 12, Londres, p. 52-63.

**2010 a** — (dir.) *Méroé, un empire sur le Nil*, musée du Louvre éditions, Officina Libraria, Paris-Milan.

**2010 b** — « Les trois Méroé : la ville, la région, l'empire », in *Méroé, un empire sur le Nil*, musée du Louvre éditions, Officina Libraria, Paris-Milan, p. 52-64.

**2010 c** — « La force du modèle égyptien : l'exemple des repositoires de barque sacrée », in *Méroé, un empire sur le Nil*, musée du Louvre éditions, Officina Libraria, Paris-Milan, p. 93-94.

**2010 d** — « Méroé, un monde urbain », in *Méroé, un empire sur le Nil*, musée du Louvre éditions, Officina Libraria, Paris-Milan, p. 211-224.

**2010 e** — « La maison du roi : le palais », in *Méroé, un empire sur le Nil*, musée du Louvre éditions, Officina Libraria, Paris-Milan, p. 241-243.

**2011** — « Premières données sur le palais royal de Mouweis » in *Hommages Lenoble*, Puf, Sfdas & Ifpo (Rondot, V., Alpi, F. and Villeneuve, F. éd.), p. 339-357.

**2014** — « Downtown Muweis—A Progress Report (2007-2011) » in *The Fourth Cataract and Beyond, Proceedings of the 12<sup>th</sup> International Conference for Nubian Studies*, Leuven, Paris, Walpole, p. 763-783.

**Bietak M.** **2005** — « Neue Paläste aus der 18. Dynastie », in Jánosi, P. éd., *Structure and Significance. Thoughts on Ancient Egyptian Architecture*, Vienne, p. 131-168.

**Bonnet C.** **1994** — « Palais et temples dans la topographie urbaine. Les exemples du Bassin de Kerma », *RdE* 45 (dédié à la mémoire de C. Maystre), p. 41-48.

**1999** — « Aux origines des palais kouchites », in S. Wenig (éd.), *Studien zum antiken Sudan, Meroitica* 15, Wiesbaden, p. 484-494.

**2007** — « Les fouilles archéologiques de Kerma », *Genova* 55, p. 183-246.

**Bonnet C., Ahmed S. El-Din M.**

**1999** — « Excavations at Dokki Gel », in D. A. Welsby (éd.) *Recent research in Kushite History and Archaeology. Proceeding of the 8<sup>th</sup> international conference for Meroitic Studies, BMOF* 131, Londres, p. 251-256.

**Bonnet C., Valbelle D.**

**2004 a** — *Le temple principal de la ville de Kerma et son quartier religieux*, Errance.

**2004 b** — « Kerma, Dokki Gel », in D. Welsby and J. Anderson (eds), *Sudan Ancient Treasures*. Londres, 109-112.

**2010** — « Les antécédents : les royaumes de Kerma et de Napata », in Baud M. (dir.), *Méroé, un empire sur le Nil*, musée du Louvre éditions, Officina Libraria, Paris-Milan, p. 43-50.

- Bumbaugh S.** 2011 — « Meroitic Worship of Isis at Philae », in *Egypt in its African Context, Proceedings of the conference held at the Manchester Museum, University of Manchester, 2-4 October 2009*, BAR-Is 2204, p. 66-69.
- Budge E. A. W.** 1907 — *The Egyptian Sudan: its History and Monuments*, 2 vols., Londres.
- Burckhardt J. L.** 1813 — *Travels in Nubia*, Londres.
- Cailliaud F.** 1826 — *Voyage à Méroé et au Fleuve Blanc au-delà du Fâzoql et dans le midi du royaume de Sennar, à Syouah et dans cinq autres oasis, fait dans les années 1819, 1820, 1821 et 1822*, 4 vols. Textes et 2 vols. Planches, Paris.
- Caminos R. A.** 1968 — *The Shrines and Rock Inscriptions of Ibrim*, Londres.
- Campagnoli P., Giorgi E.** 2002 — « L'edilizia in argilla cruda e le tecniche edilizie di Backhias. Note sul rilievo, l'interpretazione e la conservazione », *REAC* 4, p. 47-92.
- Chassinat E.** 1966 — *Le mystère d'Osiris au mois de Khoiak*, Le Caire.
- Chauvet M.** 1989 — Frédéric Cailliaud. *Les aventures d'un naturaliste en Égypte et au Soudan (1818-1822)*, Paris.
- Ciampini E., Bąkowska-Czerner G.** 2014 — « Meroitic Kingship and Water: The Case of Napata (B 2200) » in *The Fourth Cataract and Beyond, Proceedings of the 12<sup>th</sup> International Conference for Nubian Studies*, Leuven, Paris, Walpole, p. 695-702.
- Crawford O. G. S., Addison F.** 1951 — *Abu Geili and Saqadi & Dar el Mek, The Wellcome Excavations in the Sudan*, vol. 3, Oxford.
- Crowfoot J. W.** 1920 — « Old Sites in the Butana », *SNRec* 3, p. 85-93.
- Dewachter M.** 1994 — « Les Voyageurs Français et la Nubie », in B. Gratien, F. Le Saout (éds.) *Nubie, Les cultures antiques du Soudan*, Lille, p. 35-43.
- Donadoni S.** 1993 — « Excavation of University of Rome at Natakamani Palace (Jebel Barkal) », *Kush* 16, p. 101-115.  
1994 — « Le palais de Natakamani au Gèbel Barkal », *La Nubie. Dossiers d'Archéologie* 196, p. 54-59.
- Dorner J.** 1996 — « Zur Lage des Palastes und des Hauttempels der Ramsesstadt », in Bietak M. (éd.), *Haus und Palašt im Alten Ägypten. Internationales Symposium 8 bis. 11. April in Kairo*, Vienne, p. 69-71.
- Dunham D.** 1950 — *El Kurru*, RCK 1, Boston.  
1955 — *Nuri*, RCK 2, Boston.  
1957 — *Royal Tombs at Meroe and Barkal*, RCK 4, Boston.  
1963 — *The West and South Cemeteries at Meroe*, RCK 5, Boston.  
1970 — *The Barkal Temples*, Boston.
- Edgar M.** 1906 — « Report on an Excavation at Toukh el-Qaramous », *ASAE* 7, p. 205-212.
- Edwards D. N.** 1996 — *The Archaeology of the Meroitic State: New Perspectives on its Social and Political Organisation*, BAR-Is 640, Oxford.

- Edwards D. N.** 1998 — *Gabati. À Meroitic, post-Meroitic and Medieval Cemetery in Central Sudan*, vol. 1, Londres.  
2004 — *The Nubian Past. An Archaeology of the Sudan*, Londres.
- Eide T. et al.** 1994 — T. Eide, T. Hägg, R. H. Pierce & L. Török, *Fontes Historiae Nubiorum* 1, Bergen.  
1996 — T. Eide, T. Hägg, R. H. Pierce & L. Török, *Fontes Historiae Nubiorum* 2, Bergen.  
1998 — T. Eide, T. Hägg, R. H. Pierce & L. Török, *Fontes Historiae Nubiorum* 3, Bergen.
- Eisa K. A.** 1999 — «The White Nile Archaeological Survey», in D. A. Welsby (éd.) *Recent research in Kushite History and Archaeology. Proceeding of the 8<sup>th</sup> international conference for Meroitic Studies*, BMOF 131, Londres, p. 267-268.
- El-Tayeb M., Kolosowska E.** 2005 — «The Awlib Temple Complex: Kom B and its Pottery Assemblage», *Gamar* 3, p. 145-158.
- Emery W. B.** 1965 — *Egypt and Nubia*, Londres.
- Emery W. B., Kirwan L. P.** 1935 — *The Excavations and Survey between Wadi Es-Sebua and Adindan, 1929-1931*, 2 vols., Le Caire.
- Fairman H. W.** 1938 — «Preliminary Report on the Excavations at Sesibi and Amarah West, Anglo-Egyptian Sudan», *JEA* 24, p. 151-156.
- Ferlini G.** 1837 — *Nell'interno dell'Africa*, Bologne.
- Firth C. M.** 1912 — *The Archaeological Survey of Nubia. Report for 1908-1909*, 2 vols., Le Caire.  
1915 — *The Archaeological Survey of Nubia. Report for 1909-1910*, Le Caire.  
1927 — *The Archaeological Survey of Nubia. Report for 1910-1911*, Le Caire.
- Fitzenreiter M.** 2014 — «Taharqa und Osiris, Fragmente einer Kapelle im Ägyptischen» in *Ein Forscherleben zwischen den Welten. Zum 80. Geburtstag von Steffen Wenig*. Der Antike Sudan—MittSag Sonderheft (Festschrift Wenig), p. 111-128.
- Francigny V.** 2008 — «The Meroitic temple at Saï Island» in *11<sup>th</sup> International Conference for Meroitic Studies*, Vienne, September 2008, à paraître.  
2010a — «L'île de Saï méroïtique», *Dossiers d'archéologie, Hors-Série* 18, p. 62-67.  
2010b — «The Meroitic Necropolises of Sai Island. Second Season at the Cemetery 8-B-5.A», *Sudnub* 14, p. 56-61.  
2011 — «Le prince Arakakhataror», in *Hommages Lenoble*, Puf, Sfdas & Ifpo (Rondot, V., Alpi, F. and Villeneuve, F. éd.), p. 403-411.  
2015 — «The Meroitic Temple at Sai Island» in *The Kushite World, Proceedings of the 11<sup>th</sup> International Conference for Meroitic Studies*, Vienne, 201-212.

- Fraser P.M.** 1972 — *Ptolemaic Alexandria*, Oxford.
- Freier E., Grunert S.**  
1996 — *Reise durch Ägypten. Nach Zeichnungen der Lepsius Expedition 1842-1845*, Berlin.
- Freier E., Reinecke W.**  
1984 — *Karl Richard Lepsius (1810-1884)*. Akten der Tagung anlässlich seines 100. Todestages, 10.-12.7.1984, Berlin.
- Garstang J.**  
1911 — *Meroe. The City of the Ethiopians*, Oxford.  
1914 — « Fourth Interim Report on the Excavations at Meroe in Ethiopia », *AAALiv* 6, p. 1-21.  
1916 — J. Garstang, A. H. Sayce & W. J. Phytian-Adams, « Fifth Interim Report on the Excavations at Meroe in Ethiopia », *AAALiv* 7, p. 1-24.
- Ginns A.** 2007 — « Preliminary Report on the Second Season of Excavations Conducted on Mis Island (AKSC) », *SudNub* 11, p. 20-25.
- Goedicke H.** 1998 — « Review of Ancient Egyptian Kingship, edited by D. O'Connor », in *Jarce* 35, p. 200-201.
- Goyon J.-C.** 1972 — *La confirmation du pouvoir royal au Nouvel An* (Brooklyn Museum Papyrus 47.218.50), Le Caire.
- Gradel C.** 2009 — « L'université de Lille 3 au Soudan : une archéologie créatrice de patrimoine ? » in O. Aboukorah et J.-G. Leturcq (dirs.), *Pratiques du patrimoine en Égypte et au Soudan*, *Égypte, Monde Arabe* n°5/6, p. 381-400.
- Griffith F.LL.**  
1911 c — *Meroitic Inscriptions. Part. I, Sôba to Dangêl*, *ASEG* 19, Londres.  
1912 — *Meroitic Inscriptions. Part. II, Napata to Philae and Miscellaneous*, *ASEG* 20, Londres.  
1924 — « Oxford Excavations in Nubia », *AAALiv* 11, p. 141-180.  
1925 — « Oxford Excavations in Nubia », *AAALiv* 12, p. 57-172.
- Grimal N., Adly E., Arnaudès A.**  
2008 — « Fouilles et travaux en Égypte et au Soudan, 2006-2008 », *Orientalia* 77-3, p. 186-288, pl. VII-XXXV.
- Grzymski K.**  
2005 — « Meroe, the Capital of Kush: Old Problems and New Discoveries », *SudNub* 9, p. 47-58.  
2006 — « Recent research at the palaces and temples of Meroe », in *Between the Cataracts. Proceedings of the 11<sup>th</sup> Conference for Nubian Studies, Warsaw University, 27 August-2 September 2006*, *PAM Supplement Series* 2/1, Varsovie, p. 227-238.  
2008 — « Excavations in Palace M 750S at Meroe », *SudNub* 12, Londres, p. 47-51.
- Hartung H., Ballet P., et al.**  
2003 — « Tell el-Fara'i-Bouto », *MDAIK* 59, p. 199-267.



- Hertzog R.** 1966 — *Punt, Abhandlungen des Deutschen Archäologischen Instituts Kairo*, Gluckstadt.
- Hewes G. W.** 1964 — « Gezira Dabarosa: Report of the University of Colorado Nubian Expedition (1962-63 Season) », *Kush* 12, p. 174-187.
- Hibbs V. A.** 1985 — *The Mendes Maze. A Libation Table for the Inundation of the Nile*, Londres-New-York.
- Hinkel F. W.** 1984 — « Gedanken und Bemerkungen zum Thema "Meroitische Architektur" », *Meroitica* 7, p. 290-309.
- Hinkel F. W., Sievertsen U.** 2002 — *Die Royal City von Meroe und die repräsentative Profanarchitektur in Kusch*, The Archaeological Map of the Sudan Suppl. 4, Berlin.
- Hintze F.** 1959 — « Preliminary Report of the Butana Expédition 1958 », *Kush* 7, p. 170-196.  
 1962 — « Preliminary Report on the Excavations at Mousawwarat es Sofra 1960-1961 », *Kush* 10, 170-202.  
 1963 — *Die Inschriften des Löwentempels von Musawwarat es Sufra (Abhandlungen der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin, Klasse für Sprachen, Literatur und Kunst 1)*, Berlin, Akademie Verlag.  
 1968 — « *Musawwarat es-Sufra: Vorbericht über Ausgrabungen des Instituts für Ägyptologie der Humboldt-Universität zu Berlin, 1963 bis 1966 (vierte bis sechste kampagne)*, *WZHU* 5, p. 667-684.
- Jacquet J.** 1971 — « Remarques sur l'architecture domestique à l'époque méroïtique : documents recueillis sur les fouilles d'Ash-Shaukan », *BABA* 12, p. 121-131.
- Jacquet-Gordon H., Bonnet Ch.** 1999 — « Excavations at Tabo, Northern Province, Sudan », in D. A. Welsby (éd.) *Recent research in Kushite History and Archaeology. Proceeding of the 8<sup>th</sup> international conference for Meroitic Studies*, *BMOP* 131, Londres, p. 257-63.
- Jacquet-Gordon H., Bonnet Ch., Jacquet J.** 1969 — « Pnubs and the Temple of Tabo on Argo Island », *JEA* 55, p. 103-112.
- Kemp B. J.** 1977 — « Building of Amenophis III at Kôm el Abd », *JEA* 63, p. 71-82.  
 1991 — *Ancient Egypt: Anatomy of a Civilization*, Londres.
- Kendall T.** 1991 — « The Napatan Palace at Gebel Barkal, a first look at B 100 », in W.V. Davies, éd., *Egypt and Africa: Nubia from Prehistory to Islam*, Londres, p. 302-313.  
 1994 — « A New Map of the Gebel Barkal Temples », *Etnub* II, p. 139-144.  
 1997 a — « Les souverains de la montagne sacrée. Napata et la dynastie des Kouchites », *Soudan. Royaumes sur le Nil*, p. 161-228.  
 1997 b — « Excavations at Gebel Barkal », *Kush* 17, p. 320-354.

**Kendall T., Wolf P.**

**2007** — « Excavations in the Palace of Aspelta at Jebel Barkal, March 2007 », *SudNub* 11, p. 82-88.

**2011** — « B600: A Temple of Thutmose IV at Jebel Barkal » in *Hommages Lenoble*, Puf, Sfdas & Ifpo (Rondot, V., Alpi, F. and Villeneuve, F. eds.), p. 237-260.

**Kirwan L. P.**

**1936** — « Preliminary Report of the Oxford University Excavations at Kawa, 1935-1936 », *JEA* 22, p. 199-212.

**Klasens A.**

**1967** — « Dutch Archaeological Mission to Nubia. The Excavations at Abu Simbel North 1962-1964 », *Campagne internationale de l'Unesco pour la sauvegarde des monuments de la Nubie. Fouilles en Nubie (1961-1963)*, Le Caire, p. 79-86.

**Kröper K.**

**2006** — « Metamorphoses of the Amun Temple in Naga » in *Acta Nubica—Proceedings of the X International Conference of Nubian Studies, Rome 9-14 September 2002*, 287-296.

**Lacovara P.**

**1996** — « Deir-el Ballas and New Kingdom Royal Cities » in Bietak, M. éd. *Haus und Palašt im Alten Ägypten. Internationales Symposium 8 bis. 11. April in Kairo*, Vienne, p. 139-147.

**2009** — « The Development of the New Kingdom Royal Palace » in Gundlach R., Taylor J.H. (éds.) *Egyptian Royal Residence, 4<sup>th</sup> Symposium on Egyptian Royal Ideology*, Harrassowitz Verlag, Wiesbaden, p. 83-110.

**Leclant J.**

**1962** — « Fouilles et Travaux en Égypte et au Soudan 1960-1961 », *Orientalia* 31.

**1963** — « Rapport préliminaire sur la mission de l'université de Strasbourg à Tomàs (1961) », *Campagne internationale de l'Unesco pour la sauvegarde des monuments de la Nubie. Fouilles en Nubie (1959-1961)*, Le Caire, p. 17-25.

**1967** — « Les Études méroïtiques: état des questions », *BSFE* 50, p. 6-15.

**Lenoble P.**

**1987** — « Trois tombes de la région de Méroé: la clôture des fouilles historiques d'el-Kadada en 1985 et 1986 », *Archéologie du Nil moyen* 2, p. 89-119.

**1997** — « From pyramids at Meroë to tumulus at el Hobagi: Imperial graves of the Late Meroitic culture (Franco-Sudanese surveys and excavations between 1983 and 1990) », *Kush* 17, p. 289-308.

**1999** — « The division of the Meroitic Empire and the end of the pyramid building in the 4<sup>th</sup> c. A. D.: an introduction to further excavations of imperial mounds in the Sudan », in *Recent research in Kushite History and Archaeology. Proceedings of the 8<sup>th</sup> International Conference for Meroitic Studies* (D. Welsby éd.), *British Museum Occasional Paper* n° 131, Londres, p. 157-197.

**2004** — «El-Hobagi», in *Sudan Ancient Treasures, An Exhibition of Recent Discoveries from the Sudan National Museum* (D. Welsby & J. Anderson eds.), The British Museum Press, Londres, p. 193-195.

**2009** — «Une carte des derniers siècles de Méroé. Sites préchrétiens autour de l'ancienne capitale, entre Wad Ben Naga et Gabati», *Kush* 19, p. 59-66.

**Lenoble P., Rondot V.**

**2003** — «À la redécouverte d'El-Hassa. Temple à Amon, palais royal et ville de l'empire méroïtique», *Cripel* 23, Lille, p. 101-115.

**Lenoble P., Sokari A.**

**2005** — «A Forgotten Meroitic Agglomeration in the Region of Meroe (NE-36-O/8-H-2)», *SudNub* 9, p. 59-61.

**Lepsius C. R.** **1849-1859** — *Denkmäler aus Aegypten und Aethiopien*, 5 vols. textes et 12 vols. planches, Berlin.

**Macadam M. F. L.** **1949** — *The Temples of Kawa. I. The Inscriptions*, Oxford, Oxford University Press.

**Maillot M.** **2008** — «Palais et grandes demeures du royaume de Méroé, les relais du pouvoir central», *Camenuiae* n° 2, Paris.

**2013 a** — «Les palais de Méroé, relais du pouvoir», *Dossiers pour la science* 80, Paris, p. 66-71.

**2013 b** — «The Palace of Muweis in the Shendi Reach: A case study», in *Actes du colloque Les maisons-tours en Égypte durant la Basse Époque, les périodes ptolémaïques et romaines*, Paris, p. 1-16.

**2014** — «The palace of Muweis in the Shendi Reach, a comparative approach», in *The Fourth Cataract and Beyond, Proceedings of the 12<sup>th</sup> International Conference for Nubian Studies*, Leuven, Paris, Walpole, p. 783-795.

**2015** — «The palace of Mouweis and the Early Meroitic Levels: Contribution of the Technological Analysis to the Architectural Study», à paraître.

**Mainterot P.** **2010 a** — «Les Éthiopiens et leur cité fabuleuse dans les récits classiques», in Baud M. (dir.), *Méroé, un empire sur le Nil*, musée du Louvre éditions, Officina Libraria, Paris-Milan, p. 19-21.

**2010 b** — «De l'exploration des sources du Nil au voyage à Méroé», in Baud M. (dir.), *Méroé, un empire sur le Nil*, Musée du Louvre éditions, Officina Libraria, Paris-Milan, p. 22-27.

**2011** — *Aux origines de l'Égyptologie, Voyages et collections de Frédéric Cailliaud (1787-1869)*, PUR, Rennes.

**Mallinson M. D. S**

**1996** — M. D. S. Mallinson, L. M. V. Smith, S. Ikram, C. Le Quesne et P. Sheehan, *Road Archaeology in the Middle Nile*, vol. 1, Londres.

- Maystre C.** 1973 — « Excavations at Tabo, Argo Island 1965-1968. Preliminary Report », *Kush* 15, p. 193-199.
- McKenzie J.S.** 2007 — *The Architecture of Alexandria and Egypt between 300 B.C. and 700 A.D.*, Londres, New Haven.
- Millet N. B.** 1963 — « Gébel Adda. Preliminary Report for 1963 », *Jarce* 2, p. 147-165.  
 1964 — « Gébel Adda Expedition Preliminary Report », *Jarce* 3, p. 7-14.  
 1967 — « Gébel Adda. Progress Report of the Nubian Expedition of the American Research Center in Egypt Inc. (1963) », Campagne Internationale de l'Unesco pour la sauvegarde des monuments de la Nubie. Fouilles en Nubie (1961-1963), Le Caire, p. 123-126.  
 1968 — *Meroitic Nubia*. Thèse de doctorat non publiée, Ann Arbor University Microfilms.
- Millet N. B., Näser C.** 2011 — « Early Musawwarat » in *Hommages Lenoble*, Puf, Sfdas & Ifpo (Rondot, V., Alpi, F. and Villeneuve, F. eds.), p. 317-338.
- Nur S.E.** 1962 — « The Circular Brick Building at Wad Ben Naga », *CdE* 37, p. 76.
- O'Connor D.** 1989 — « City and Palace in New Kingdom Egypt », *Cripel* 11, p. 73-87.
- Paner H.** 1997 — « Khartoum-Atbara Rescue Project, Shendi-Begrawiya Section Field Project », *Kush* 17, p. 137-155.  
 2005 — « The Awlib Temple Complex: Report on the 2001 and 2003 Excavation Seasons », *Gamar* 3, p. 54-55.
- Payne J.** 2007 — « Excavation of the Late Kushite and Medieval settlement on Umm Muri », *SudNub* 9, p. 9-13.
- Petrie W. M. F.** 1894 — *Tell el-Amarna*, Londres.
- Pinch G.** 2004 — *Egyptian Mythology: A Guide to the Gods, Goddesses, and Traditions of Ancient Egypt*, Oxford.
- Pline l'Ancien** *Histoire Naturelle. Livres VI et XIII*. Texte établi et traduit par Ernout A., Les Belles Lettres, Paris, 1956.
- Reinold J.** 1986 — « La nécropole néolithique d'el-Kadada au Soudan central, quelques cas de sacrifices humains », *Nubische Studien* (M. Krause éd.), Mayence, p. 159-169.  
 1991 — « Néolithique soudanais : les coutumes funéraires », in *Egypt and Africa. Nubia from Prehistory to Islam* (W.V. Davies éd.), Londres, p. 16-29.  
 1994 — « Les fouilles françaises et franco-soudanaises : el-Kadada », in *Nubie. Les cultures antiques du Soudan* (B. Gratien et F. Le Saout éd.), Lille, p. 51-66.  
 1998 — « Le Néolithique de Haute Nubie. Traditions funéraires et structures sociales », *BSFE* n° 143, Paris, p. 19-40.  
 2000 — *Archéologie au Soudan. Les civilisations de la Nubie*, éditions Errance, Paris.

- 2008** — *La nécropole néolithique d'el-Kadada au Soudan central*, ERC, Paris.
- Reisner G. A.** **1910** — *The Archaeological Survey of Nubia. Report for 1907-1908*, 2 vols., Le Caire.
- 1917** — «The Barkal Temples in 1916», *JEA* 4, p. 213-227.
- 1923** — «The Meroitic Kingdom of Ethiopia. Archaeological Outline», *JEA* 9, p. 34-77.
- Rilly C., Francigny V.**
- 2010** — «Excavations in Sedeinga. A New Start», *SudNub* 14, p. 62-68.
- 2011** — «The Late Meroitic Cemetery at Sedeinga. Campaign 2010», *SudNub* 15, p. 72-79.
- Robichon C., Barguet P., Leclant J.**
- 1954** — *Karnak-Nord IV*, Le Caire.
- Roccati A.** **1997** — «Excavating the Palace of Natakamani at Napata: the Entrances.» *Kush* 17, p. 12-18.
- 2003** — «Napata, the destroyed city. A method for plundering», in M. Liverani éd., *Arid Lands in Roman Times*, Rome, p. 59-64.
- 2004** — «Hellenism at Napata», in T. Kendall (éd.) *Nubian Studies 1998*, Boston, p. 384-388.
- 2008** — «The Italian Archaeological Expédition to Jebel Barkal/ Napata», in *Between the Cataracts. Proceedings of the 11<sup>th</sup> Conference for Nubian Studies*, Warsaw University, 27 August–2 September 2006, *PAM Supplement Series 2/1*, Varsovie p. 249-261.
- 2014** — «B 2400, A new page in Meroitic Architecture», in *Ein Forscherleben zwischen den Welten. Zum 80. Geburtstag von Steffen Wenig. Der Antike Sudan—MittSAG Sonderheft (Festschrift Wenig)*, p. 293-298.
- Roccati A., Bergamini G.**
- 1999** — «Scavi a Napata», in St. Wenig éd., *Studien zum antiken Sudan, Meroitica* 15, 633-642.
- Rondot V.** **2005** — «El-Hassa au cœur de l'empire méroïtique», in *L'Archéologie, la France et le monde. Vingt ans de recherches soutenues par le ministère des Affaires étrangères*, ADPF/Maison-Neuve et Larose, p. 399-401.
- 2006** — «Le qore Amanakhareqerem et son temple à Amon d'el-Hassa», in *Kerma et Méroé, Cinq conférences d'archéologie soudanaise*, Sfdas, Khartoum, p. 41-47.
- Rumscheid F.** **1998** — *Priene: a guide to the "Pompeii of Asia Minor"*, Istanbul.
- Sauneron S.** **1964** — «Villes et légendes d'Égypte», *Bifao* 62, p. 33-57.
- Scott-Moncrief P. D.**
- 1908** — «The ruined sites of Masawwarat es-Sufra and Naga», *Proceedings of the Society of biblical Archaeology XXX*, Londres.

- Sewell J.** 2010 — *The formation of Roman urbanism, 338-200 B.C.: between contemporary foreign influence and Roman tradition*, *JRA Supplement Series* 79, Portsmouth.
- Shinnie M.** 1958 — *Linant de Bellefonds. Journal d'un voyage à Méroé dans les années 1821 et 1822*, Khartoum.  
1967 — *Meroe. A civilization of the Sudan*, Londres.  
1970 — « Excavations at Meroe », *MNL* 5, p. 17-19.  
1984 — « Excavations at Meroe (1974-1976) », *Meroitica* 7, p. 498-504.
- Shinnie P.L., Bradley R.** 1980 — *The capital of Kush, I. Meroe excavations 1965-1972*, *Meroitica* 4, Berlin.
- Smith H. S.** 1962 — *Preliminary Reports of the Egypt Exploration Society's Nubian Survey*, Le Caire.
- Smith H.S., Adam A.** 1950 — « Four Ancient Sites in the Island of Meroe », *SNR* 31, p. 301-306.
- Smith W. S.** 1958 — *The art and architecture of Ancient Egypt*, Londres, Penguin Books.
- Sordi M.N.** 2010 — « Gébel Barkal: New Excavation in B 2 200 », in *Between the Cataracts*, *PAM Supplement Series* 2/2, Varsovie, p. 181-187.
- Spencer N.** 2010 — « Nubian architecture in an Egyptian town? Building E12.11 at Amara West », *SudNub* 14, p. 15-24.
- Thomas R.** 2008 — « The Origin and Use of Ceramics on the Islands of Mis and Umm Muri, in the Late Meroitic to Christian Periods », *SudNub* 12, p. 64-73.
- Török L.** 1992 — « Ambulatory Kingship and Settlement History. A Study on the Contribution of Archaeology to Meroitic History », in Ch. Bonnet (éd.) *Études Nubiennes*, vol. I, Genève, p. 111-126.  
1997 a — *Meroe City, an Ancient African Capital. John Garstang's excavations in the Sudan*, 2 vols., Londres.  
1997 b — *The Kingdom of Kush: Handbook of the Napatan-Meroitic Civilization*, La Haye.  
2002 — *The Image of the Ordered World in Ancient Nubian Art. The Construction of the Kushite Mind, 800 BC-300 AD*, *Probleme der Ägyptologie* 18, Leiden- Boston-Köln.  
2009 — *Between Two Worlds. The frontier region between Ancient Nubia and Egypt 3700 BC-500 AD*, *PdÄ* 29, Leyde-Boston, Brill.  
2010 — « La royauté méroïtique », in Baud M. (dir.), *Méroé, un empire sur le Nil*, musée du Louvre éditions, Officina Libraria, Paris-Milan, p. 165-172.
- Traunecker C.** 2010 — « La chapelle d'Osiris "seigneur de l'éternité-neheh" à Karnak », in *Le culte d'Osiris au premier millénaire av. J.-C., Actes de la table ronde internationale tenue à Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, les 8 et 9 juillet 2005*, Le Caire, p. 155-195.

- Trigger B. G.** 1967 — *The Late Nubian Settlement at Arminna Weš̄t.*, New Haven, Peabody Museum.  
1976 — *Nubia under the Pharaohs*, New Haven.
- Uphill E.** 1972 — « The concept of the Egyptian palace as a “ruling machine” », in Ucko. P.J., Tringham. R., and Dimpleby. G.W. (éds.), *Man. Settlement and Urbanism*, Londres, Duckworth.
- Vercoutter J.** 1962 — « Un palais des “candaces” contemporain d’Auguste. Fouilles à Wad ben Naqa (1958-1960) », *Syria* 39, p. 263-299.
- Vercoutter J., Adams W.Y.,** 1961 — *Why excavate in Sudanese Nubia*, Sudan Antiquities Service.
- Verwers G. J.** 1962 — « The Survey from Faras to Gezira Dabarosa », *Kush* 10, p. 19-33.
- Vitruve** *De l’Architecture. Livre iv.* Texte établi et traduit par Gros P., Les Belles Lettres, Paris, 1992.
- Vlach F.** 1984 — « Meroitisch-hellenistische Plastik aus den sogenannten königlicher Bädern. Ein Arbeitsbericht », *Meroitica* 7, p. 573-576.
- Vrtal V.** 2014 a — « The palace of Queen Amanishakhéto », in Onderka P., Vrtal V. et al. (éds.) *Nubia, A land on the Crossroads of Cultures, Wad Ben Naga 2014*, Národní Museum, p. 164-177.  
2014 b — « The Circular Building (WBN 50) », in Onderka P., Vrtal V. et al. (éds.) *Nubia, A land on the Crossroads of Cultures, Wad Ben Naga 2014*, Národní Museum, p. 152-163.
- Welsby D. A.** 1996 — *The Kingdom of Kush. The Napatan and Meroitic Empires*, Londres.  
2000 — « The Kawa Excavation Project », *SudNub* 4, p. 5-10.  
2001 a — *Life on the Desert Edge. Seven Thousand Years of Settlement in the Northern Dongola Reach*, 2 vols., Londres.  
2001 b — « Excavations within the Pharaonic and Kushite Site at Kawa and its Hinterland, 2000-2001 », *SudNub* 5, p. 64-70.  
2002 — « Kushite buildings at Kawa », *BMSAES* 1, 26-39.  
2003 — *Survey above the Fourth Nile Cataract*, Londres.  
2004 — « Kawa », in D. A. Welsby et J. R. Anderson (éds.) *Sudan Ancient Treasures*, Londres, p. 148-157.  
2009 — « Houses and Pyramids at Kawa, excavations 2008-9 », *SudNub* 13, p. 72-77.  
2010 — « Excavations at Kawa, 2009-10 », *SudNub* 14, p. 48-55.
- Wenig S.** 1992 — « Kommentar zu Török: Ambulatory Kingship and Settlement History. A Study on the Contribution of Archaeology to Meroitic History », in *Étnub* 1, p. 137-140.
- Wenig S., Wolf P.** 1998 a — « Feldarbeiten des Seminars für Sudan-Archäologie und ägyptologie der Humboldt-Universität in Musawwarat es Sufra. Erste Hauptkampagne (1995-1996) », *MittSag* 8, p. 24-37.

- 1998b** — « Feldarbeiten des Seminars für Sudan-Archäologie und ägyptologie der Humboldt-Universität in Musawwarat es Sufra. Zweite Hauptkampagne (1996) », *MittSag* 8, p. 38-49.
- 1999** — « Feldarbeiten des Seminars für Sudan-Archäologie und ägyptologie der Humboldt-Universität in Musawwarat es Sufra. Dritte Hauptkampagne (1997) », *MittSag* 9, p. 24-43.
- 2000** — « Feldarbeiten des Seminars für Sudan-Archäologie und ägyptologie der Humboldt-Universität in Musawwarat es Sufra. Vierte Hauptkampagne (1998) », *MittSag* 10, p. 28-48.
- Whitehead G. O.** **1928** — « Naga and Musawwarat », *SNR* 9, p. 59-67.
- Wildung D.** **1997** — (dir.) *Soudan. Royaumes sur le Nil*, institut du Monde arabe, Paris.
- 1998** — « Naga Project (Sudan)—Egyptian Museum Berlin Preliminary Report 1995-1996, Seasons 1 and 2 », *ANM* 8, p. 183-190.
- 1999** — *Naga, die Stadt in der Steppe. Grabungen Des Ägyptischen Museums im Sudan*, Berlin.
- Wildung D., Kroeper K.**
- 2006** — *Naga. Royal City of Ancient Sudan*, Berlin.
- 2011** — *Königsstadt Naga: Grabungen in der Wüste des Sudan = Naga—Royal City: excavations in the desert of the Sudan*, Sonderausstellung München, Staatliches Museum Ägyptischer Kunst, Berlin, Munich.
- Wilson K.L.** **1982** — *Cities of the Delta II: Mendes. Preliminary Report on the 1979 and 1980 Seasons*, ARCE Reports 5, Malibu.
- Wolf P.** **1997** — « Recent Fieldwork at Musawwarat es-Sufra », *SudNub* 1, p. 20-29.
- 1998** — « Bericht über die Konservatorischen Arbeiten in Musawwarat es Sufra. Zweite Hauptkampagne, 1.2.-1.4.1996 », *MittSag* 8, p. 10-12.
- 2001a** — « Die Untersuchungen zur Baugeschichte an der Nordseite der Zentralterrasse », *MittSag* 11, p. 16-23.
- 2001b** — « Die Höhle des Löwen. Zur Deutung der Großen Anlage von Musawwarat es Sufra », in Arnst, C.-B., Hafemann, I. & Lohwasser A. (éds.), *Begegnungen, Antike Kulturen im Niltal, Festgabe für Erika Endesfelder, Karl-Heinz Priese, Walter Friedrich Reineke, Steffen Wenig*, Leipzig, p. 473-508.
- 2002** — « Ausgrabungen in Hamadab bei Meroe », *MittSag* 13, p. 92-111.
- 2004a** — « Steps Toward the Interpretation of the Great Enclosure of Musawwarat es-Sufra », in T. Kendall (éd.) *Nubian Studies 1998*, Boston, p. 436-445.
- 2004b** — « The SARS Anglo-German Expédition at the Fourth Cataract of the Nile: the 2003/04 Season », *SudNub* 8, p. 17-26.
- 2004c** — « Hamadab—das Hauptquartier des Akinidad? », *MittSag* 15, Berlin, p. 83-97.



- 2004 d** — «Fieldwork of the Humboldt University of Berlin at Musawwarat es Sufra 1993-2000», *Meroitica* 21, p. 47-101.
- 2006** — «Hamadab — Fouille d'un site urbain méroïtique, campagnes 2001-2003», *ANM* 10, p. 257-264.
- Wolf S., Hof C., Onasch H.-U.**
- 2003** — «Investigations in the so-called Royal Baths at Meroë in 1999. À Preliminary Report», *Kush* 18, p. 71-87.
- 2008** — «Investigations in the so-called Royal Baths at Meroë in 2000, 2004 and 2005», *Kush* 19, p. 101-116.
- Wolf S., Wolf P., Onasch H.-U., Hof C., Nowotnick U.**
- 2008** — «Meroë und Hamadab—Zwei Städte im Mittleren Niltal in den Jahrhunderten um die Zeitenwende. Bericht über die Arbeiten zwischen 1999 und 2007», *Archäologischer Anzeiger* 2008/2, Berlin, p. 157-230.
- 2009** — «Meroë und Hamadab—Stadtstrukturen und Lebensformen im afrikanischen Reich von Kusch. Die Arbeiten der Saison 2008 und 2009, *Archäologischer Anzeiger* 2009/2, Berlin, p. 215-262.
- Woolley, C.L.** **1911** — *Karanog. The Town, Eckley B. Coxe Junior Expedition to Nubia*, vol. 5, Philadelphie.
- Woolley C. L., Randall-Maciver D.**
- 1910** — *Karanog. The Romano-Nubian Cemetery. Eckley B. Coxe Junior Expedition to Nubia*, vol. 3 et 4, Philadelphie.
- Yellin J.** **2014** — «The Kushite Nature of Early Meroitic Mortuary Religion: A Pragmatic Approach to Osirian Beliefs», in *Ein Forscherleben zwischen den Welten. Zum 80. Geburtstag von Steffen Wenig. Der Antike Sudan—MittSAG Sonderheft (Festschrift Wenig)*, p. 395-404.
- Yoyotte J.** **2006** — «Le Portus Magnus d'Alexandrie» (avec la collaboration de F. Goddio), in *Trésors engloutis d'Égypte*, Seuil, Paris, Milan.
- 2010** — «Osiris dans la région d'Alexandrie», in *Le culte d'Osiris au premier millénaire av.J.-C., Actes de la table ronde internationale tenue à Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, les 8 et 9 juillet 2005*, Le Caire, p. 33-39.
- Zurawski B.** **2002** — «Survey and Excavations Between Old Dongola and ez-Zuma», *SudNub* 6, p. 73-85.



Les tumuli «Kerma» et le village d'Adou au bord du Nil.



# l'île de Saï, joyau archéologique du Soudan

Vincent Francigny\*

\* directeur de la mission archéologique de l'île de Saï, chercheur au CNRS (UMR 8167, Orient & Méditerranée, Sorbonne Université), ancien directeur de la section française de la direction des Antiquités du Soudan (Sfdas)

**Tout commence par une escale** au ponton où il faut s'armer de patience avant de gagner l'île. On se dirige instinctivement vers la berge. On fait l'expérience de la poussière de limon qui flotte comme de la farine et vous passe par-dessus les chaussures. On regarde les eaux saumâtres, silencieuses mais puissantes du Nil. On s'interroge sur les troncs calcinés de certains palmiers dattiers et on observe alentour les signes discrets de l'activité humaine. Le bateau va et vient au rythme du souk d'Abri tout proche et des quelques véhicules fidèles qui s'y rendent chaque semaine. Quelques vieux pick-up font parfois la queue à l'entrée de la tranchée de terre qui sert d'embarcadère. À pied, on embarque sur de petits *rafas*, ces barges de métal motorisées qui ont partout remplacé les vieilles felouques à voile. L'attente s'impose et invite à regarder, voire désirer l'autre berge. La longueur du voyage, le bruit du moteur et la fatigue de la route sont encore présents dans les corps et les esprits qui ne s'accommodent que lentement de ce changement brutal vers la tranquillité.

Car pour venir à Saï, pas d'autre choix que d'avaler des centaines de kilomètres d'asphalte sur une route qui prend souvent ses distances avec le Nil, coupant les déserts tout droit comme une lame de rasoir. Le voyage se fait comme dans une bulle lancée à cent à l'heure. Les paysages et les gens y deviennent presque abstraits. On oublie facilement qu'il y a une quinzaine d'années à peine il fallait deux jours de camion pour rejoindre Saï depuis Khartoum. Le voyage était alors aussi pénible que beau, les Bedford empruntant de préférence les pistes lentes et chaotiques des villages nilotiques. On y découvrait une campagne agreste dans laquelle chaque halte était la bienvenue, même celles dues aux crevaisons, ne serait-ce que pour se dégourdir les jambes. On pouvait prendre le temps d'observer les gens qui partout s'affairaient autour de l'engin et son chauffeur, idole des enfants. Ici pour un passager, là pour une lettre, une pièce de rechange ou des nouvelles échangées en criant depuis le toit, l'imitable klaxon aux airs de trompette résonnait dans les villages comme la sirène d'un navire de retour au port. Au ralenti, dans les vrombissements du moteur, on pouvait lire sur le visage des curieux passant leur tête à la porte des maisons de terre toute la fascination qu'exerçaient ces grands vaisseaux de métal allant et venant vers la capitale.

Aujourd'hui, on croise encore parfois un de ces pionniers, mais la gloire s'en est allée. La région tout entière est entrée dans une mue tardive vers la modernité. Mais la hâte s'y dispute souvent à la confusion, et les chantiers de construction se confondent partout avec les ruines d'un passé souvent très ancien. Le bitume fut le premier à tisser sa toile, puis vinrent les antennes relais et les lignes à haute tension qui parachèvent ces dernières années la conquête d'un territoire longtemps oublié par Khartoum.

Devant la berge déserte, on reprend naturellement des habitudes de citadin en appelant sur son portable le capitaine du ponton. On ne saurait dire s'il y avait autrefois un charme à attendre là des heures qu'une âme se manifeste, ou si embarquer une montagne de bagages sur une felouque branlante par grand vent constituait un souvenir tant soit peu remarquable. Fort heureusement pour le voyageur, le spectacle offert par l'équipage lors de la traversée n'a pas changé.

On prend toujours le même plaisir à voir le capitaine taper avec sa clef à molette sur le pont du rafiote pour donner ses ordres au machiniste. Inévitablement, ce dernier peste et ronchonne comme s'il dialoguait avec les pistons de son Lister couvert de suie. Sans doute par souci d'équité, l'un ou l'autre n'oublie jamais de lancer une volée de bois vert à l'homme de pont chargé de remonter la passerelle et de tendre les câbles de métal servant d'amarres. Depuis toujours, on paye ainsi son ticket pour Saï comme on va au théâtre. Ce faisant, on a l'étrange impression pendant les quelques minutes que dure la traversée de franchir une frontière invisible et de changer d'univers.

Depuis des millénaires, Saï trône sur le Nil Moyen, prise en étau entre une Nubie de pierre à l'est et les *barkhanes* du Sahara venant lécher les eaux du fleuve à l'ouest. Rien ne semble pouvoir altérer son avenir, de même qu'elle a su protéger mieux qu'ailleurs les pages d'une histoire singulière. Mais tous les paysages changent, même ceux qui paraissent immuables, et depuis des siècles le bras ouest du fleuve s'affaiblit. Au pic de l'étiage, on peut même le traverser en marchant avec de l'eau jusqu'au cou et bientôt, dans un temps certes géologique, Saï ne sera plus une île... Se mourant à l'occident, le contraste s'accroît avec sa côte orientale où le tumulte des eaux retentit.

Un affleurement de roches métamorphiques y fait dévier en son centre la courbe du Nil, donnant à l'île vue du ciel sa forme si particulière de Vénus hottentote assise à la façon d'une figurine sortie tout droit de la préhistoire. C'est sur ce bras que les premiers bateaux du Nil passèrent jadis, et sur ses berges qu'on bâtit les premières forteresses pour en contrôler le flux. Au cœur d'une région reliant l'Afrique à l'Égypte et la Méditerranée, Saï joua en effet un rôle majeur dans l'histoire de la Nubie, autrefois capitale régionale d'une puissante communauté Kerma, puis tête de pont de la colonisation égyptienne par les premiers pharaons de la XVIII<sup>e</sup> dynastie. Le calme actuel de ses rives, l'atmosphère paisible de ses villages et de ses quelques champs contraste ainsi avec les puissants murs de fortification et les riches tombeaux que dégagent les archéologues, révélant un peu plus chaque année une histoire tumultueuse, sinon épique, cachée à l'abri du temps.

## Un passé sans hommes

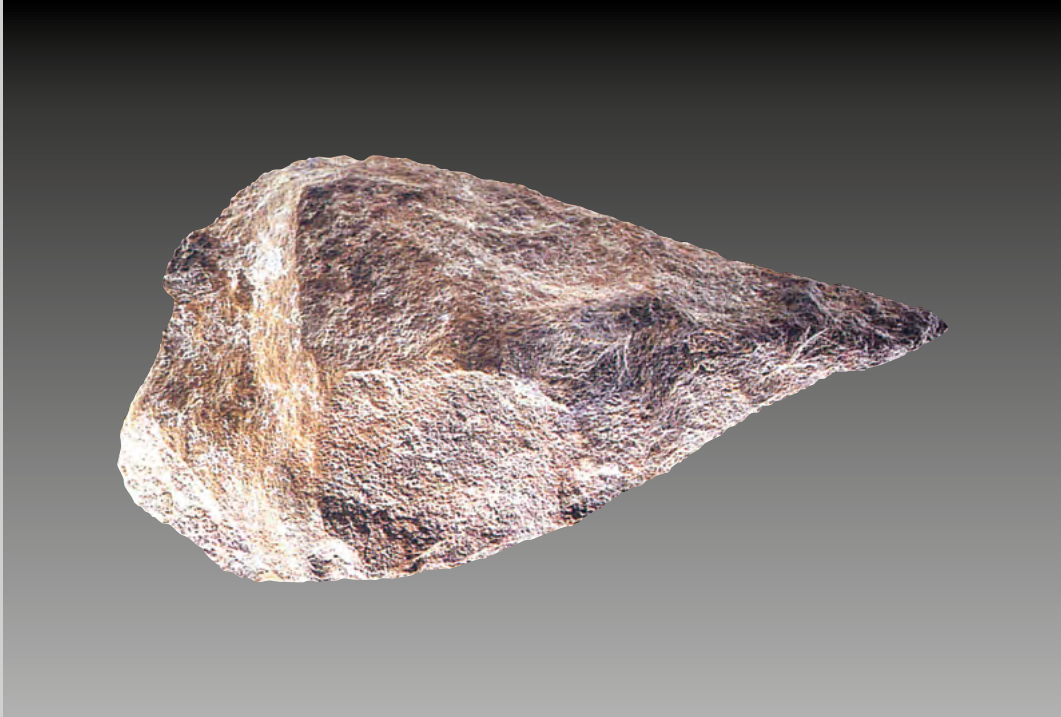
Bien avant de débarquer à Saï, on remarque depuis la route un petit gébel dont on ne se doute pas au début qu'il se trouve sur une île. Posé au milieu du désert, dans un horizon dominé par des massifs de grès à la fois grands et escarpés, il se présente sous la forme d'une modeste éminence pierreuse à gradins irréguliers au centre duquel ondule une piste rouge. Au sommet, les antennes et leurs panneaux solaires font penser aux machines abandonnées sur la Lune après la mission Apollo. En contrebas, un cirque se dessine devant lequel d'immenses rochers reposent sur des bases fragiles, prêts à dévaler à la moindre secousse. Se confondant avec la nature minérale du site, un immense tronc d'arbre pétrifié gît au sol sur une vingtaine de mètres. Situés au centre de l'île, le gébel et son arbre fossile constituent aujourd'hui la zone la moins fréquentée de Saï, car la plus distante des villages repoussés vers les berges et répartis aux quatre points cardinaux. Nul ne se doute qu'ici, il y a plus de cent millions d'années, se dressait une forêt d'arbres géants dont on retrouve un peu partout dans le désert environnant les bouts de bois échoués. L'Afrique était alors verdoyante avec l'apparition des premiers arbres dotés de feuilles. Sur sa côte est, Madagascar et l'Inde prenaient le large et un climat doux régnait sur les pôles. L'eau, présente en grande quantité, offrait des conditions de vie idéale à une faune diversifiée et une flore luxuriante. L'arbre de Saï, qui fit un jour parti de ce décor, tomba sur un sol fertile et humide, rapidement recouvert de sédiments empêchant le développement de champignons et le pourrissement, peut-être lors d'une phase d'ennoiement de la forêt. Après plusieurs milliers d'années d'un processus lent de remplacement de la matière organique par de la silice, puis des millions d'années d'enfouissement dans des conditions stables, le hasard de l'érosion l'a fait ressurgir, nous invitant en le regardant à faire un pas abyssal vers une autre planète, celle d'un passé où l'homme n'existait pas.

## Le temps des premières communautés

Les traces des premiers hominidés dans la région nubienne sont ténues, à la fois pour des raisons de couches géologiques peu propices à leur découverte (contrairement à certains pays voisins), et parce que leur recherche n'a pas fait l'objet de grandes campagnes scientifiques, les archéologues s'étant surtout focalisés sur les vestiges plus « récents » de la vallée. Le domaine reste donc très prometteur et Saï incarne cet espoir avec un site paléolithique d'une grande richesse. C'est une nouvelle fois autour du Gébel Adou, seule éminence de l'île, qu'il faut planter le décor, même si cette fois nous sommes bien loin des paysages du Jurassique et du Crétacé évoqués avec l'arbre fossile.



**L'arbre fossile** (au premier plan), témoin de la forêt du Crétacé, le Gèbel Adou et, à l'horizon, le Nil.



**Biface acheuléen** en grès.

- ◀ À Saï, les plus anciens objets découverts avoisinent au moins les 300 000 ans et pourraient presque être qualifiés de « jeunes » par nos collègues du Tchad, du Kenya ou de l'Éthiopie. Ils sont pourtant spectaculaires dans une région où les vestiges en place de cette époque se comptent sur les doigts d'une main. Ils furent découverts au sud du gébel, dans un espace idéalement enserré par un second affleurement de grès qui protégea le site de l'érosion pendant des dizaines de milliers d'années, tandis que des sédiments continuèrent à se déposer pour sceller les niveaux anciens. Le contexte aurait été parfait si la nature même des sols qui forment aujourd'hui une sorte de cuvette n'avait pas été impropre à la conservation des matières organiques.

Jusqu'à huit niveaux d'occupation ont été identifiés, les plus anciens étant connectés à des campements situés en bordure d'une rivière. Abandonné durant une phase aride qui se caractérise par le recouvrement des dernières couches d'occupation par du sable éolien, ce site privilégié voit arriver une nouvelle communauté dont la technologie de taille de la pierre diffère de la précédente. Alors que les phases anciennes correspondent à un profil technique dit Acheuléen (reconnu pour la première fois à Saint-Acheul, près d'Amiens), le nouveau groupe est dit Sangoen (qui tient son nom de la baie de Sango sur le lac Victoria en Ouganda) et caractérise une transition qui met fin au Paléolithique inférieur sur le continent africain, il y a près de 200 000 ans. C'est dans les premiers niveaux correspondant à ce changement que les archéologues eurent la surprise de découvrir l'une des plus anciennes attestations connues au monde d'utilisation par l'homme de pigments naturels (oxydes de fer rouge et jaune, manganèse de couleur noire), ainsi que d'outils de broyage. Nous entrons ici dans l'ère de l'homme moderne et de son expansion progressive depuis l'Afrique vers l'Eurasie. Les éléments fauniques connus dans la région renvoient alors à un environnement de savane arborée dans laquelle cohabitent les ancêtres de bon nombre d'animaux connus aujourd'hui en Afrique: crocodile, gazelle, rhinocéros, éléphant...

## À la conquête du Nil

Pour comprendre la révolution qu'ont connue la région et ses populations à la fin du Paléolithique, il faut avant tout prendre conscience qu'elle s'inscrit dans un changement global d'environnement engendré par un grand bouleversement d'ordre climatique. Il y a environ 10 000 ans, la zone saharienne située à l'ouest d'un Nil sauvage impropre à l'arrivée massive de groupes humains, offre en effet un environnement riche en ressources, doté d'une faune et d'une flore diversifiées. Au fil des millénaires cependant, les populations



vivant dans cette région assistent à un nouveau phénomène de désertification qui les poussera définitivement vers la vallée dont le fleuve assagi commence enfin à offrir les conditions d'une implantation durable.

Cette transition est attestée à Saï par la présence de plusieurs sites préhistoriques à la surface desquels on a découvert de la céramique appartenant à une culture dite « Khartoum Variant » (7 600 à 4 800 avant notre ère), celle de chasseurs-cueilleurs-pêcheurs semi-nomades. Elle témoigne de l'émergence d'une technologie nouvelle, la céramique, qui deviendra le grand marqueur de la préhistoire récente et de l'histoire antique pour les archéologues, permettant à la fois d'identifier une culture, de la dater et de la replacer dans un schéma d'évolution complexe des sociétés.

La raréfaction progressive des ressources disponibles a d'abord pour conséquence d'obliger les populations à s'émanciper de la nature en la contrôlant chaque jour un peu plus. Cette maîtrise accrue des stocks de nourriture se fait via la domestication d'espèces animales locales, puis par le développement d'une forme sommaire d'agriculture. Ces changements affectent profondément le mode de vie et la structure des premières sociétés du Nil, dont l'habitat et l'outillage évoluent rapidement.

Vers 5 000 avant notre ère, on entre ainsi dans le stade final de cette révolution avec ce que l'on appelle couramment la période du Néolithique. Caractérisée par une augmentation de la production de ressources, elle se manifeste à Saï par la multiplication des sites d'habitat désignant une constante augmentation de la population. Cette conquête achevée des terres proches du fleuve invite à ne plus se déplacer. Elle jette aussi les bases d'une société hautement hiérarchisée, pour qui la défense d'un territoire va rapidement devenir l'enjeu capital.

Alors que plus au sud, dans la région du bassin de Kerma, on a conservé de nombreux sites funéraires néolithiques, à Saï et dans ses environs, seuls les sites d'habitat semblent avoir survécu. Bien que souvent spectaculaires aux yeux des préhistoriens, ces sites qui couvrent des pans entiers de l'île sont difficiles à lire pour les non-initiés. À même la surface ou sous quelques centimètres de sédiment, ils se caractérisent par des épandages de matériel lithique typiques des lieux de taille de la pierre, des éminences de terre rougie indiquant les restes de foyers millénaires, et des trous de poteaux dont les alignements dessinent les plans des huttes et des palissades marquant les habitats.

De cette époque, on croise à Saï les vestiges de la culture Abkienne à laquelle succèdent les populations Pré-Kerma (voir photographie des silos, p. 528). Ces appellations spécifiques à l'histoire du Soudan ancien correspondent à des sociétés déjà très avancées sur le plan technique et dont le rayonnement culturel est homogène à l'échelle d'un large territoire.



**Silos Pré-Kerma.**



**Tumuli Kerma** (voir également p. 76 sq. et 520).

- ◀ Cela implique des formes d'échange et de communication bien établies sur le long terme qui ont favorisé plus tard la naissance d'un centre névralgique dominant, celui de la première capitale du Soudan : Kerma.

## Les princes de Kerma

Dans la seconde moitié du troisième millénaire avant notre ère, la fédération du territoire de la vallée nubienne autour d'un roi et d'une capitale, Kerma, voit naître le premier royaume du Soudan ancien. Cette montée en puissance, qui ressemble à ce qui s'est passé en Égypte quelques siècles plus tôt, propulse la question du territoire nubien et de sa défense sur la scène internationale. Entre Kerma et la frontière égyptienne, les populations dites du Groupe C installées en Basse Nubie jouent les intermédiaires, d'autant qu'elles sont également présentes au sein de la capitale. Dès le début du deuxième millénaire cependant, la tension monte entre l'Égypte et le désormais puissant royaume de Koush (nom donné à Kerma par les Égyptiens) et une série de forteresses vient s'implanter autour de la frontière, au niveau de la deuxième cataracte du Nil. Saï, naturellement protégée par les eaux du fleuve, est alors la plus grande cité du nord du royaume de Kerma. Sa puissance est telle que, dans les textes anciens, ses chefs sont appelés les « princes de Saï ».

Sur place, ce changement d'échelle n'est pas encore attesté dans l'habitat, probablement recouvert par les ruines de la ville égyptienne, mais il se lit de façon spectaculaire sur le site de la grande nécropole située au centre de l'île. Sur plusieurs hectares on peut y traverser un millénaire d'enterrement, avec toutes les évolutions majeures suivies par la religion et le culte funéraire. Avec plus de 3 000 sépultures, le cimetière Kerma de Saï est le deuxième plus grand du royaume après celui de la capitale. C'est d'ailleurs ici qu'on y reconnut pour la première fois dans les années soixante-dix les grandes phases d'évolution culturelle du royaume. Ressemblant à un champ lunaire, on y progresse d'est en ouest vers la période du Kerma classique qui culmine avec des tumuli de près de 40 mètres de diamètre. Ces derniers surprennent par leurs matériaux : une accumulation de plusieurs tonnes de petits galets jaunes patiemment sélectionnés à la main, cerclée de dalles de schiste noir offrant un contraste aussi beau que saisissant.

- ▶ Tout comme dans la fouille des tombes de la capitale, le mobilier sorti du cimetière de Saï impressionne par la qualité de sa céramique et la très bonne conservation des éléments en matériaux périssables. Plus impressionnante encore, la découverte effectuée à la fin des années quatre-vingt-dix derrière une maison du village d'Adou, d'une nécropole entièrement



La ville de la XVIII<sup>e</sup> dynastie avec (au centre) le temple en pierre de Thoutmosis III.



Vase du Nouvel Empire.

- ◀ dédiée à l'enterrement de fœtus et de nouveau-nés. De ce peuple qu'on disait autrefois barbare en raison des sacrifices humains accompagnant certains défunts vers l'au-delà, se dégage ainsi la vision touchante d'une population ayant voulu assurer à chacun de ses individus, fut-il très jeune, un enterrement digne. Il fut même démontré à Saï que ces enfants reposaient parfois sur une version miniaturisée du lit funéraire, accompagné d'un mobilier céramique aux dimensions réduites.

## Conquête égyptienne

L'importance de Saï au sein du royaume de Kerma nous est rappelée par la façon avec laquelle les armées égyptiennes se sont évertuées à conquérir très tôt ce bastion, et à le transformer en tête de pont stratégique pour envahir la Nubie. Cette volonté d'asservir le rival « koushite » se double chez les Égyptiens d'un esprit de revanche face à un royaume qui n'a cessé de grignoter leur territoire au sud, profitant de l'affaiblissement général du pays dont le nord avait été envahi un temps par les Hyksôs.

De l'époque de cette conquête, Saï a conservé des vestiges monumentaux dont les plus connus sont la ville fortifiée égyptienne et les tombes des administrateurs égyptiens présents sur place pour gouverner cette base avancée. Aujourd'hui, la ville se présente sous la forme de collines de tessons surplombant la falaise de grès au nord-est de l'île. Cette accumulation exceptionnelle s'explique par le fait que durant des siècles les bâtiments en briques crues construits sur la ville ont été en partie détruits par l'érosion, ne laissant au sol que des éléments d'architecture et les objets aux matériaux solides.

Dans sa partie sud — les montagnes de poteries et les sédiments ayant été retirés durant les premières fouilles entreprises sur place dans les années cinquante — le site offre aux visiteurs la possibilité de se promener directement dans les rues d'un établissement égyptien vieux de plus de 3 000 ans. Rien ou presque ne manque : les murs s'élèvent parfois sur plusieurs mètres, les seuils et les montants indiquent la présence des entrées et des portes, les bases circulaires en pierre désignent la présence de colonnes soutenant les toits, tandis que des centaines de blocs décorés parsemant les ruines nous disent l'extrême longévité du site depuis l'Antiquité jusqu'à la fin de la période médiévale.

Relais portuaire, sans doute encore modeste au début de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, le site évolue sous l'impulsion du pharaon Thoutmosis III en une ville fortifiée d'envergure dotée d'un temple, construit en pierre et dédié à Amon, dont une partie des fondations est encore visible de nos jours. Les bâtiments quadrangulaires de la ville se succèdent dans un plan

d'une grande rigueur où alternent voies étroites de circulation, magasins de stockage, bâtiments usuels et résidences officielles. Ainsi dotée, l'île devient même pour un temps le chef-lieu administratif de la région et demeure sur plusieurs siècles une plateforme incontournable du dispositif égyptien économique et militaire en Nubie.

Sur le plan funéraire, les tombes civiles restent peu documentées, alors que celles des élites ont fait l'objet de nombreuses campagnes de fouilles. Bien que très arasées, les monuments funéraires s'y présentent selon le plan classique d'une cour ouverte donnant accès à une chapelle, probablement voûtée, elle-même adossée à un monument pyramidal en brique crue (voir photographies p.108). C'est dans la chapelle qu'on trouve le puits vertical qui descend à plus de six mètres de profondeur à travers l'affleurement de grès. Fermée par une ou plusieurs dalles de schiste qu'il fallait déplacer à chaque enterrement, cette entrée débouche sur un caveau collectif, taillé dans la masse et comportant souvent plusieurs chambres mortuaires. Des enterrements pratiqués sur place, il reste généralement une partie des corps dérangés par les pilleurs et quelques vestiges du riche mobilier qui les accompagnait : incrustations appartenant aux cercueils ou aux masques funéraires, bijoux, ouchebtis, scarabées de cœur, objets votifs divers et vaisselle décorée (photographie p. 530).

Bien que les sources écrites diminuent pour cette époque et que les vestiges archéologiques ne couvrent plus l'intégralité de la chronologie royale, on sait que la ville continue d'être administrée au nom de l'Égypte au moins jusque sous le règne de Ramsès IX à la fin du XII<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Les batailles de pouvoir qui interviennent ensuite dans la région entre un souverain affaibli dans sa lointaine capitale et des vice-rois de Nubie dissidents ou peu impliqués sur le terrain ont sans doute considérablement contribué à la remise en cause de la légitimité de certaines élites dans les villes nubiennes et favorisé la dégradation de l'appareil administratif et économique mis en place dans la colonie.

Avant l'émergence d'une nouvelle royauté nubienne dans la région du Gébel Barkal au IX<sup>e</sup> siècle avant notre ère, les indices sont donc minces pour comprendre comment Saï traversa cette transition. Du mobilier céramique est présent en surface des zones non fouillées de la ville, des inhumations tardives continuent de remplir les anciens caveaux égyptiens, mais nos connaissances limitées pour analyser un matériel archéologique encore peu connu ne suffisent pas à définir un scénario précis pour cette période troublée. Seules les recherches à venir permettront d'éclaircir la situation et comprendre comment Saï fut ensuite intégrée au réseau des villes de province d'un royaume désormais centré sur sa nouvelle capitale Napata.



Uchebtis de la XVIII<sup>e</sup> dynastie.





## La renaissance de Koush

◀ Anéantis par la conquête, le puissant royaume de Kerma et sa fédération de peuples opposés aux Égyptiens voient s'évanouir pendant près de cinq siècles tout espoir de souveraineté sur le territoire nubien. Ce n'est qu'au tout début du premier millénaire avant notre ère que les choses évoluent et qu'un pouvoir autochtone et centralisateur émerge dans la région en aval de la quatrième cataracte du Nil. Si les sanctuaires, les tombes et les bâtiments officiels ont livré autour de Napata de nombreuses sources d'information sur la royauté et ses acteurs, les premiers siècles d'existence de ce nouvel état en Nubie sont encore très peu documentés en province. Sur plusieurs sites, l'archéologie funéraire nous renseigne sur les changements dans les rituels d'enterrement et dans la culture matérielle, mais les fouilles d'habitats et les inscriptions étant rares, depuis des décennies les progrès sur le plan historique restent mesurés.

En ce sens, Saï offre peut-être une des dernières chances de pouvoir fouiller des niveaux napatéens sur une ville du nord, proche de la frontière égyptienne. Les deux tiers de la surface du site n'ayant pas été fouillés, on attend en effet dans les niveaux supérieurs les restes des habitats correspondant aux phases ayant succédé à la ville égyptienne. Quand bien même les murs et les sols ne seraient pas conservés, il est probable qu'un important mobilier mélangé à celui des autres périodes demeure dans ces niveaux de surface, permettant à minima d'effectuer un phasage chronologique et des comparaisons techniques par rapport aux productions régionales datant de la même époque.

Les tombes, elles, sont un peu mieux connues et deux sites, en particulier, ont fait l'objet de recherches. Le premier est celui des tombes élitaires égyptiennes avec leurs profonds puits d'accès et leurs multiples chambres funéraires dans lesquelles on compte jusqu'à dix-sept enterrements postérieurs à la période du Nouvel Empire, sans qu'il soit possible de dire pour le moment s'il s'agit de simples réutilisations opportunistes ou de témoins d'une réelle continuité familiale. Le second site est une petite nécropole située à quelques centaines de mètres au sud-ouest de la ville. Dédiée à des individus d'un statut malgré tout assez élevé — en témoignant les très belles séries de vases et les parures retrouvées sur les morts —, elle n'a fait l'objet que d'une fouille succincte se limitant à quelques tombes. La proximité d'un immense champ tumulaire datant de la période préchrétienne ne permet pas d'en cerner les extensions au sol ni d'estimer le nombre de personnes inhumées sur place. C'est là un frein majeur à notre compréhension de l'emprise napatéenne à Saï, tous les indices dont nous disposons actuellement indiquant plutôt une implantation modeste sur le plan humain et sans grande envergure au niveau architectural.

### ◀ Linceul

#### méroïtique :

divinité à tête de crocodile (Sobek?) portant le vase *hs*. Cette représentation est la seule attestée pour la période méroïtique.

**Vue aérienne**

de la nécropole

méroïtique :

voir p. 469.

Pour la deuxième moitié du premier millénaire avant notre ère et les premiers siècles qui suivirent, notre vision des lieux est nettement plus favorable. Nous entrons ici dans la phase méroïtique de la période kouchite, avec un royaume dont la capitale s'est déplacée dans la région plus au sud du Boutana, et qui s'ouvre aux influences de l'hellénisme véhiculé par les conquêtes grecque puis romaine du voisin égyptien.

Sur le plan de l'habitat, le constat est proche de celui rendu pour la période napatéenne, à la différence que des structures méroïtiques en briques crues ont été identifiées dans les zones anciennement dégagées dans les années cinquante. Ce sont, une fois de plus, les implantations funéraires qui donnent le « la » et nous renseignent sur la dynamique de peuplement de Saï durant la période méroïtique. Cinq nécropoles ont à ce jour été découvertes et sondées, dont l'une contiendrait au moins plusieurs centaines de tombes. La concentration de quatre de ces nécropoles à proximité du site de la ville renvoie l'image d'une île en pleine expansion qui retrouve sans doute un rôle stratégique dans le contrôle du trafic fluvial.

L'importance de Saï dans le royaume de Méroé se confirme grâce à l'identification il y a quelques années d'une série de blocs de grès décorés qui appartiennent à un temple du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère dont les inscriptions ont livré les noms du roi Natakamani, de la Candace Amanitoré et du prince Arakakhataror. On suit également, via les inscriptions funéraires, le parcours et les illustres parentés des élites de l'époque. Les coutumes d'enterrements montrent que ces dernières adoptaient volontiers les modèles royaux en reproduisant à plus petite échelle des pyramides pour marquer l'emplacement de leurs tombeaux (voir photographie p.469). Le riche mobilier d'accompagnement fait aussi état de l'influence culturelle de l'Égypte romaine voisine (Lincaul, p. 534). Les importations d'objets et de produits (vin et huiles parfumées par exemple) atteignent des proportions plus importantes que dans le sud du royaume et témoignent du dynamisme des échanges en temps de paix.

**Du paganisme au christianisme**

L'effondrement du royaume de Méroé au milieu du 4<sup>e</sup> siècle ne semble pas altérer l'élan démographique de l'île, mais se traduit plutôt par des changements radicaux sur le plan culturel. Pendant deux siècles, le centre du pouvoir régional se concentre plus au nord en Basse-Nubie, comme en témoignent les cimetières royaux de Ballaña et Qustul. Le tumulus redevient le marqueur privilégié de la tombe, comme il l'avait toujours été dans la région depuis la préhistoire, hormis durant l'aparté napato-méroïtique. À Saï, cela se traduit de façon spectaculaire par le développement de gigantesques espaces funéraires couverts de tertres qui donnent au paysage



**Les quatre colonnes** de l'église de Saiï.



**La forteresse ottomane** (voir également p. 425 sq.).

◀ une allure lunaire. Comme pour les autres niveaux tardifs de la ville, aucune fouille n'a pour le moment mis en évidence des structures d'habitat datant de cette époque, malgré un matériel abondant en surface.

En comparaison avec les autres sites post-méroïtiques à proximité, Saï semble de très loin être le chef-lieu de la région au sortir de l'Antiquité. Cette impression se vérifie sans doute dans le rôle qu'on lui attribue dès le début de la christianisation, au milieu du VI<sup>e</sup> siècle, puisqu'elle devient le siège d'un évêché. Bien que les recherches dans ce domaine n'ont fait qu'effleurer le potentiel de l'île, on comprend que son pourtour est couvert de sites datant de l'époque chrétienne, avec en particulier un grand centre de production de céramique fonctionnant en symbiose avec un site de la rive est.

Des blocs décorés retrouvés sur la ville témoignent du raffinement des bâtiments qui s'y dressaient, et des colonnes en granite gisant sur le sol ne sont pas sans rappeler les cathédrales de Faras ou d'Old Dongola. Au nord de l'île, à quelques centaines de mètres seulement du débarcadère, une église et ses dépendances attendent toujours d'être fouillées. Quatre colonnes s'y dressent encore depuis la fin de la période médiévale, trônant au centre d'un monticule de briques rouges cachant des restes d'enduits peints.

Des tombes, souvent plus discrètes à l'époque que durant l'Antiquité, ont été repérées et fouillées à de nombreuses occasions partout sur l'île. Mais un cas particulier retient l'attention, celui des tombes d'adultes installées autour de la nécropole d'élite méroïtique. Évitant soigneusement les monuments, indiquant au passage que ces derniers étaient toujours visibles au début de la période médiévale, les sépultures chrétiennes entourent littéralement les tombes méroïtiques tandis que les enterrements d'enfants sont déposés avec délicatesse dans les puits d'accès aux tombes méroïtiques, comme si on voulait les placer sous la protection d'ancêtres lointains. Le mobilier funéraire est alors absent, reflétant un dogme nouveau basé sur la sobriété et le dépouillement. Les corps se trouvent ainsi enroulés dans de simples lindeux auxquels on adjoint parfois une petite croix de métal.

## Les Ottomans

Avec la chute de la capitale du royaume de Makouria, et malgré le repli des rois chrétiens en Basse Nubie, il est vraisemblable que Saï se trouve dès la fin du XIV<sup>e</sup> siècle entre les mains de tribus arabisées. L'archéologie pour cette période est pour le moins inexistante sur l'île et tout ou presque reste à faire pour reconnaître et interpréter les éventuels vestiges présents sur place.

Avec l'arrivée des Ottomans au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, un pouvoir militaire fort s'installe dans la moitié nord de la Nubie. Il fait face à la menace croissante du royaume Fung qui ne cesse de s'étendre vers le nord et ordonne, par mesure de sécurité, la construction d'un réseau de forteresses et de tours de guet jusqu'à la troisième cataracte. Saï reprend alors son rôle stratégique maintes fois joué de par le passé, en accueillant une puissante fortification érigée sur les ruines de la ville antique, au sommet de la falaise de grès qui domine le Nil (voir photographies p. 537 et 425 sq.).

Importante en raison de sa localisation au sud du territoire ottoman, la forteresse de Saï a accueilli à certains moments de son histoire une garnison qui dépassait les 500 hommes. Qalat Sai, comme on la désignait alors, était construite en briques crues et de fait était plus vulnérable que sa voisine du nord Qasr Ibrim. On la dota en conséquence d'importantes tours pour l'artillerie à ses angles et d'une barbacane extérieure. Ses murailles abritaient les quartiers dédiés aux troupes et à leurs familles, ainsi qu'une importante mosquée dont le mur oriental et son mihrab sont encore visibles aujourd'hui.

Pendant plusieurs siècles, Saï fait donc partie intégrante du paysage et de l'économie d'une Égypte passée sous contrôle turc, sans pour autant se faire le théâtre d'une acculturation des populations au niveau des modes de vie ou de la langue. Il en est ainsi jusqu'à l'invasion française du territoire égyptien en 1798, quelques années avant que Méhémet Ali, qui gouverne l'Égypte en quasi-indépendance au sein de l'Empire ottoman, ne lance ses armées à la reconquête du nord de la Nubie, avec pour dessein, cette fois, de soumettre le Soudan tout entier.

**En évoquant** à travers ces quelques pages l'étonnant destin de cette petite île accrochée au Nil, on ne peut qu'être étourdi par la profondeur historique des lieux. Enjeu stratégique durant des milliers d'années, elle a vécu au rythme des guerres, des alliances et des bouleversements culturels et religieux qui ont façonné l'histoire de la Nubie. Dans un pays où la capitale elle-même fait figure de nouveau-né, Saï semble jouer ce rôle d'une mémoire immuable, aussi précieuse que difficile à conquérir ■



École de Qubbet Sélim, près de Sedeinga,  
26 novembre 2019.



aux racines  
de la nation  
postface  
soudanaise

Claude Rilly\*

\* professeur à l'école pratique des hautes études, directeur de recherche au CNRS (Llacan), directeur de la mission archéologique française de Sedeinga, ancien directeur de la section française de la direction des Antiquités du Soudan (Sfdas)

**La révolution de 2019** qui a chassé du pouvoir Omar el-Béchr après trente ans de dictature militaro-islamiste a relancé entre intellectuels et hommes politiques le débat passionné sur l'identité soudanaise qui avait commencé dans les années ayant précédé l'indépendance du Soudan. Jusqu'à leur récente sécession, c'était l'intégration des Sud-Soudanais dans la nation soudanaise qui constituait le cœur de ce débat. Outre la proximité géographique et quelques lustres d'inclusion bancaire dans un même État, que pouvaient en effet avoir de commun d'un côté les peuples du sud (Shillouks, Dinkas, Nuers, Azandés, etc.) et, de l'autre, ceux du nord (Danagla, Shaigiya, Ja'aliyin, etc.), de l'est (Bedjas) ou de l'ouest (Zaghawas, Fours, Missiriya, etc.)? Les premiers sont chrétiens ou animistes, préfèrent l'anglais comme *lingua franca* et appartiennent à un espace culturel qui englobe l'Ouganda et l'est du Kenya, tandis que les autres sont musulmans, arabophones et partagent la culture de leurs voisins égyptiens et saoudiens.

À ces différences radicales s'ajoutait le lourd contentieux de décennies de guerre civile qui virent le pouvoir de Khartoum se livrer, le plus souvent en armant des tribus rivales, à un véritable génocide: près de deux millions de Sud-Soudanais perdirent la vie. Le référendum de 2011 qui entérina la partition du Soudan du Sud recueillit 98,8% des voix et démontra que cette intégration n'avait jamais été sérieusement tentée.

Qui plus est, alors qu'elle constituait objectivement une amputation du territoire national, la sécession sudiste fut accueillie par les élites du nord avec une satisfaction dissimulée: elle «purifiait» le pays en expurgant sa composante non musulmane et non «arabe». Il faut ici mettre en parallèle la décision prise en 2014 par le pouvoir islamiste d'accorder la nationalité soudanaise aux réfugiés syriens: souvent interprétée en Occident comme la marque d'une exceptionnelle générosité, elle n'était en fait qu'une énième tentative d'arabiser davantage la société soudanaise. Très mal perçue par la population locale, elle a d'ailleurs été abolie par le gouvernement de transition. La revendication d'arabité du Soudan a connu son paroxysme durant les trente années de pouvoir d'Omar el-Béchr. Cela tient bien sûr à l'idéologie islamiste de ce régime.

## La revendication d'arabité

Cette idée n'était toutefois pas neuve. Dès son indépendance, en 1956, le pays a adhéré à la Ligue arabe dont les statuts stipulent que peuvent y être admis les «pays arabes indépendants». Mais qu'est-ce qu'un «pays arabe»? L'examen des membres composant la Ligue, ne livre pas la réponse. Le lien le plus évident entre ces pays semble d'ordre linguistique, mais la Somalie,



par exemple, n'est pas arabophone, même si l'arabe y a été artificiellement hissé au rang de langue officielle à côté du somali. Souvent mis en avant, le lien ethnique par lequel la Ligue avait justifié l'inclusion de la Somalie, aux supposées « origines arabes » apparaît, pour une bonne moitié des États membres, comme une construction idéologique faisant fi de l'histoire. Même pour les Comores, l'appartenance à la sphère culturelle arabe est ainsi difficilement justifiable, sauf à y inclure la religion musulmane. Cela reviendrait à faire de l'Iran ou de la Turquie, et à leur grand dam, des pays culturellement arabes. La candidature du Soudan à la Ligue arabe en 1956 avait du reste rencontré l'opposition du délégué du Liban. C'est en fin de compte l'Égypte qui, pour des raisons géopolitiques évidentes, étouffa cette objection. L'identité arabe semble des plus insaisissables et ne repose en définitive que sur le désir d'y avoir part.

Ce désir d'arabité, comme le montre Xavier Luffin dans un article intitulé « Nos ancêtres les Arabes... Généalogies d'Afrique musulmane », se rencontre fréquemment dans les pays du Sahel et de la Corne de l'Afrique. Il résulte le plus souvent de la volonté de se rattacher à une origine considérée en terre d'islam comme prestigieuse, mais parfois, aussi, du rejet d'une identité africaine tenue pour honteuse parce que liée au paganisme préislamique (la *jahiliya*) et à l'esclavage.

Ces deux attitudes étaient traditionnellement bien répandues au Soudan, y compris chez des ethnies dont l'origine locale ne fait pas de doute. Par exemple, les Midobs qui habitent la région de Malha, au Nord-Darfour, revendiquaient encore récemment une ascendance yéménite (Werner 1993, p. 14) ; pourtant, la langue midob, ou *Tidn-áal*, branche ancienne de la famille linguistique nubienne, a évolué sur place et ne peut en aucun cas avoir été adoptée récemment.

Un cas particulièrement représentatif est celui des Tounjours. Ce peuple localisé de part et d'autre de la frontière soudano-tchadienne, a dominé le royaume du Darfour durant plusieurs générations avant le xv<sup>e</sup> siècle, époque à laquelle lui succéda la dynastie Keira d'origine four. Les Tounjours n'ont plus aujourd'hui d'autre langue que l'arabe. Il vaut la peine ici de citer le court article de *Wikipédia* qui leur est consacré et qui prend pour argent comptant le mythe de leur arabité :

« Les racines ethniques du peuple Toundjour sont le[s] Banou Hilal. Selon leurs traditions orales et quelques érudits, ce sont des Arabes qui ont émigré de la péninsule arabique au Soudan central soit par l'Afrique du Nord et Tunis, soit par la Nubie. Comme l'a observé Gustav Nachtigal, ils ressemblent aux caractéristiques [sic] et au comportement des Arabes. D'autres chercheurs suggèrent qu'ils ont des racines nilotiques non musulmanes, c'est-à-dire de la région du Nil. »

principales populations du Soudan



al-Kufrah

Quseir

Edfou

Assouan

ÉGYPTE

LIBYE

Nubiens

Bedja

Rachaiïda

Port-Soudan

Souakin

Nubiens

Saï  
Soleb

Dongola

Kerma

G. Barkal  
el-Kourrou

Nouri

Dangeil

Bedja

DARFOUR NORD

Kababish

Abbala

Méroé  
el-Hassa  
Shendi  
Musawwarat

Jaa'layin

Kassala

KHARTOUM

Juhayna

Four

Shukria

KORDOFAN

el-Fasher

el-Obeïd

Kosti

Rufaa

DARFOUR SUD

Misserya

Misserya

el-Nahud

Nouba

Baggara

Monts Nouba

Fallata

Rizeigat

Malakal

Dembi Dolo

SOUDAN DU SUD

ÉTHIOPIE

Jimma

◀ Bien que la possibilité d'une théorie alternative soit mentionnée *in fine*, le rattachement à la tribu d'origine arabe des Banou Hilal est donné d'emblée comme une réalité historique et génétique. Le propos se fait l'écho des traditions dominantes des Tounjours qui évoquent le paradis perdu de «Tunis la Verte». Toutefois, l'explorateur Barth avait déjà relevé auprès de sources minoritaires le souvenir d'une origine nubienne (Barth 1857, III, p. 430). Au terme d'une enquête serrée, utilisant les données archéologiques et linguistiques (Rilly 2009), nous avons pu montrer que les Tounjours sont effectivement venus du royaume chrétien de Makouria, sur le Nil, et ont colonisé le Darfour et l'Ouaddaï, où ils ont essaimé dans les langues locales de nombreux termes empruntés au vieux-nubien, leur langue d'origine, aujourd'hui perdue. Leur nom même, prononcé /tungur/ (le groupe «nj» correspond dans l'orthographe arabe à «ng»), n'est autre qu'une variante du nom vieux-nubien de Dongola, à savoir Toungoul, et non un dérivé de «Tunis». Les vestiges d'un de leurs anciens établissements au Darfour, Ain Farrah, ont livré des restes d'iconographie chrétienne (Arkell 1959). L'origine arabe des Tounjours est donc un mythe, voire une mystification montée de toutes pièces pour effacer la filiation nubienne et le passé chrétien de ce peuple, converti ensuite à l'islam. La portée politique de cette légende dépassait d'ailleurs le cadre de la tribu puisqu'elle permettait aux sultans de la dynastie Keira, dont le dernier, Ali Dinar, régna jusqu'en 1916, de présenter leur royaume du Darfour comme fondé par des Arabes et musulman dès l'origine.

De l'autre côté du Soudan, le long du Nil, entre l'Atbara et la 6<sup>e</sup> cataracte, habitent les Ja'aliyin. Leur carnation souvent claire et leurs cheveux bouclés plutôt que crépus n'offrent guère de différences avec les Nubiens du Nil. Mais ils préfèrent y voir une preuve de métissage avec des tribus arabes, plus exactement — excusez du peu — avec les Quraychites, la tribu à laquelle, par l'intermédiaire de son oncle Abbas, appartenait Mahomet qu'ils considèrent donc comme leur ancêtre. C'est d'ailleurs d'une famille ja'ali qu'est issu le président déchu Omar el-Béchir. Or, cette région appartenait depuis la fin de l'Antiquité au royaume nubien d'Alodia. On possède même quelques inscriptions rédigées dans la langue nubienne locale, notamment sur le site de Musawwarat, non loin de Shendi. La chute de Soba, capitale d'Alodia, sous les coups des envahisseurs fongs, au début du xvi<sup>e</sup> siècle, n'a pas entraîné de remplacement de population. Comme les Tounjours, les Ja'aliyin ont choisi d'occulter leurs racines nubiennes et leur passé chrétien au profit d'une identité arabe et anciennement musulmane afin de maintenir leur prestige dans un pays désormais acquis à l'islam. Même MacMichael, auteur d'une *History of the Arabs in the Sudan* qui souvent exagère l'apport arabe dans la population du Soudan, tenait cette revendication comme fantaisiste (MacMichael 1922, p. 197 et 235).

◀ **Figure 1 : Principales ethnies du Soudan**  
(Claude Rilly et Olivier Cabon, d'après la carte d'Hélène David-Cuny, se reporter p. 25).

## Des généalogies contestables

On se gardera de juger sévèrement de telles manipulations du passé. La falsification des origines n'est nullement une spécificité soudanaise. Les Européens y ont excellé. La monarchie française, jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, considérait ses ancêtres francs comme une branche du peuple troyen, faisant ainsi remonter ses racines aux prestigieux héros chantés par Homère et Virgile. Ronsard, dans son épopée inachevée *La Franciade*, commandée par Charles IX, décrit Francus, ancêtre mythique des Francs, comme un fils d'Hector et d'Andromaque réfugié en Gaule. Encore deux siècles plus tard, cette légende avait statut de vérité officielle : l'historien Nicolas Fréret, qui publia en 1714 un traité intitulé *Sur l'origine des Francs* où il montrait qu'ils n'étaient rien d'autre qu'une confédération de tribus germaniques, fut arrêté pour insulte à la couronne et emprisonné six mois à la Bastille.

Le Soudan a peut-être eu son Ronsard au XVI<sup>e</sup> siècle en la personne d'un imam au service des premiers sultans fungs, al-Samarqandi. La plupart des tribus se réclamant d'un ancêtre arabe possédaient au début du XX<sup>e</sup> siècle des documents où étaient transcrites (en arabe *nisba*) les généalogies censées les relier à cette prestigieuse ascendance. Elles auraient été copiées et recopiées à partir des écrits d'al-Samarqandi, suggérait MacMichael qui avait longtemps espéré trouver ce manuscrit perdu. Toutefois, il ne se faisait guère d'illusions sur la fiabilité de son œuvre :

« C'était probablement un de ces *faqih*s [spécialiste de droit islamique] itinérants qui avaient été attirés depuis l'Égypte par la renommée du nouveau royaume [...] et par la possibilité de tirer de la vanité et de la crédulité de ses dirigeants quelque profit personnel. »

Jay Spaulding, dans sa critique de l'ouvrage de MacMichael, remarque très justement que, si l'historien britannique n'a jamais retrouvé ce manuscrit, sa quête de bribe en bribe, à travers les archives familiales du Soudan, l'a recréé sous la forme de cette synthèse qu'est *A History of the Arabs in the Sudan* (Spaulding 2000, p. 332).

Il n'en reste pas moins que la pénétration de tribus d'origine arabe au Soudan, profitant du vide créé par la chute du royaume chrétien de Makouria au XV<sup>e</sup> siècle, est historiquement avérée. Mais il s'agissait souvent de groupes déjà ethniquement mélangés. Ainsi, les Kawahla, une des tribus « arabes » les plus répandues, particulièrement au Kordofan et dans la région du Nil Bleu, sont mentionnés par le géographe berbère Ibn Battouta comme nomadisant aux environs de Souakin vers 1327 et parlant le bedja. Deux siècles plus tard, la défaite du royaume chrétien d'Alodia leur ouvre les portes du Soudan central et notamment du Kordofan où ils sont réputés comme éleveurs de dromadaires. Bien que les Kawahla se réclament d'un ancêtre

fameux, Zubayr ibn al-Awwam, un des compagnons de Mahomet, l'adoption de la langue bedja montre que le noyau arabe originel s'est fondu, au fil des alliances et des mariages, au sein d'un groupe majoritairement bedja. Aujourd'hui, parmi ceux qui se revendiquent Kawahla, seules quelques sections des Bichariin, restées le long de la mer Rouge, parlent encore la langue bedja, les autres l'ayant troquée pour l'arabe.

De plus, comme l'exemple des Kawahla le montre, les tribus dites arabes du Soudan ne sont guère exigeantes sur la quantité de sang arabe requise : un seul ancêtre, à condition qu'il s'agisse d'un mâle, y suffit. On exclut bien évidemment les Rachaïda, peuple nomade voisin de la mer Rouge dont la migration depuis le Hedjaz est très récente et qui est le seul indubitablement arabe du Soudan.

Les généalogies locales (*nisba*) des autres tribus, suivant la tradition islamique, ne prennent en compte que l'ancêtre paternel. À supposer que cet ancêtre soit réellement à l'origine de la lignée, ses gènes ne représenteront qu'une infime portion du génome de ses descendants. De la même façon, on estime qu'une majorité de la population autochtone d'Europe de l'Ouest et, par conséquent, des Américains d'origine européenne, a pour ancêtre Charlemagne. Les anciens présidents des États-Unis, Georges Bush père et fils, ainsi que Barack Obama (mais lui, par sa mère), sont également des descendants de l'Empereur à la barbe fleurie. Cette ascendance lointaine fait-elle pour autant d'eux des Francs ?

547

## Génétique des populations

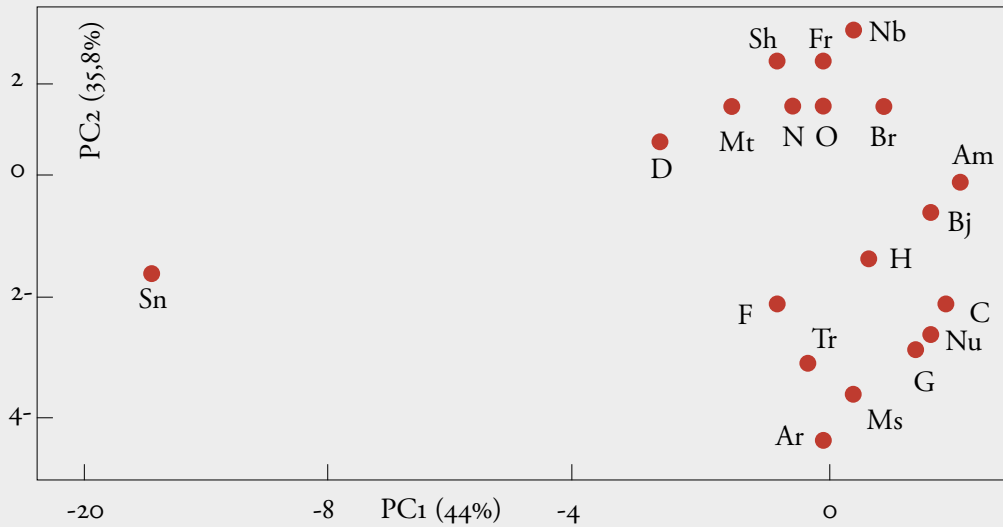
Les études en génétique des populations, bien qu'encore rares au Soudan, montrent en effet que les groupes ethniques de la vallée du Nil et de l'est du pays présentent un flux génétique d'origine eurasiennne, particulièrement marqué sur les analyses du chromosome Y qui est hérité uniquement de père en fils (Hassan *et al.* 2008, Dobon *et al.* 2015). Malheureusement, alors que des moyens considérables ont été alloués aux analyses biologiques des échantillons collectés, on a laissé le plus souvent l'interprétation historique des résultats aux collaborateurs soudanais de ces enquêtes, en omettant de contacter des archéologues ou des linguistes professionnels. Dans les deux études précédemment citées, le catalogue des ethnies est fondé sur une classification linguistique totalement biaisée par les partis pris idéologiques que nous avons décrits ci-dessus. Les Ja'aliyin sont ainsi classés comme « Arabes » sur la foi de leur langue actuelle, alors qu'elle n'a remplacé le nubien d'Alodia que depuis cinq siècles. À l'inverse, les Coptes sont supposés parler l'égyptien ancien (*sic!*), ancêtre de la langue copte, bien qu'ils soient arabophones depuis au moins le xvii<sup>e</sup> siècle.

Ici, c'est un préjugé absurde, mais fréquent, qui est en cause. Beaucoup d'Égyptiens sont en effet persuadés que les musulmans, majoritaires dans leur pays, sont issus exclusivement des conquérants et des colons arabes, tandis que les chrétiens locaux seraient les seuls descendants de la population d'époque pharaonique. En réalité, l'immense majorité des musulmans égyptiens descend de Coptes convertis à l'islam.

Comme on pouvait s'y attendre, la présence importante d'haplotypes eurasiens chez les Nubiens, les Ja'aliyin et les Bedjas, est attribuée dans les deux études citées aux croisements récents avec des Arabes (Hassan *et al.*, 2008, p. 321, Dubon *et al.*, 2015, p. 6 avec renvoi à MacMichael 1922). Pourtant, l'étroite proximité des Ja'aliyin (G), des Nubiens (Nu) et des Coptes (C), très claire sur le diagramme en composantes principales (*ibid.*, Fig. 3, reproduite ci-contre = figure 2), montre bien qu'un flux génétique important s'est produit entre populations anciennement implantées dans la vallée du Nil, depuis l'Égypte jusqu'à la région de Méroé. Mais ce flux ne date pas de la pénétration de tribus arabes et, si l'on remonte les millénaires, pas même de la colonisation pharaonique, les effectifs des Égyptiens établis au pays de Koush étant numériquement faibles. L'haplogroupe du chromosome Y le plus caractéristique de ce flux eurasien, et de loin le plus fréquent, J-12f2 (Hassan 2004, p. 75 et 81), est effectivement originaire du Moyen-Orient, mais il a connu une dispersion très ancienne puisqu'il est « décrit comme un marqueur de l'expansion néolithique » (Luis *et al.* 2004, p. 534, 538, 542) ; il est par ailleurs très répandu en Égypte.

C'est en effet au Mésolithique et au Néolithique, entre 8 500 et 3 500 avant notre ère, qu'ont eu lieu d'importants mouvements de populations le long du Nil consécutivement aux spectaculaires changements climatiques ayant affecté l'Afrique du Nord-Est (Kuper et Kröpelin 2006). La période humide comprise entre 8 500 et 5 300 avant notre ère a contraint les populations du Nil moyen à migrer au nord vers des zones moins malsaines et à s'éloigner du fleuve dont les crues étaient devenues torrentielles. La période suivante, entre 5 300 et 3 500, a connu le phénomène inverse : les populations localisées au nord se sont d'abord dirigées vers le sud, où la désertification a été plus lente, puis se sont rapprochées du Nil lorsque la dessiccation a touché les lacs et les rivières tributaires du fleuve. Les flux génétiques, parce qu'ils se sont produits entre communautés aux effectifs démographiques très inférieurs à ce qu'ils seront après la néolithisation, ont eu une influence majeure sur leurs descendants et expliquent l'aspect métissé des populations riveraines du Nil moyen.

Ce métissage est d'ailleurs présent dès l'époque pharaonique. Ainsi, les artistes égyptiens représentent les contingents de soldats venus de Nubie comme des Égyptiens, à ceci près que leur carnation est plus sombre,



Abréviations: **Am**, Amhara; **Ar**, Arakien; **Bj**, Bedja; **Br**, Borgu; **C**, Coptes; **D**, Dinka; **F**, Fulani; **Fr**, Four; **G**, Ja'aliyin; **H**, Hausa; **Mt**, Masalit; **Ms**, Meseria; **N**, Nuer; **Nb**, Nuba; **Nu**, Nubiens; **Or**, Oromo; **Sh**, Shillouks; **Sn**, Sénégalais; **Tr**, Turcs.

Figure 2 : Répartition en composantes principales (PC) des populations soudanaises pour le chromosome Y, en comparaison des groupes turcs, éthiopiens (Oromo et Ahmara) et sénégalais. D'après Hassan et *al.* 2004, Fig. 3.

◀ par exemple sur un relief du temple d'Hatchepsout conservé au musée de Berlin (Wildung 1997, p. 146-147). Mais ils dépeignent les troupes de choc de Kerma, composées de guerriers raziés sur les marches du royaume, avec des caractéristiques corporelles et faciales que l'on voit aujourd'hui chez les tribus des monts Nouba ou chez les Sud-Soudanais, ainsi comme on peut l'observer au Grand Musée égyptien sur le célèbre coffre peint du trésor de Toutânkhamon.

Les études d'ADN ancien au Soudan se heurtant à des problèmes de conservation partiellement dus aux hautes températures (Francigny *et al.* 2013), les rares publications à ce sujet doivent être prises *cum grano salis*, en attendant que l'amélioration des techniques d'extraction et d'amplification permette des résultats entièrement fiables. Il existe néanmoins plusieurs études d'anthropologie classique (entre autres Billy 1985, Stynder *et al.* 2009) et quelques analyses des caractères discrets dentaires (Irish 2005) effectuées sur les restes humains des périodes anciennes, mais elles sont limitées à la vallée du Nil et à ses abords immédiats. Elles témoignent d'une remarquable continuité entre les populations, depuis le Néolithique tardif jusqu'à l'époque chrétienne, avec toutefois un influx limité d'individus de type subsaharien plus marqué à la période postméroïtique et représentant sans doute la nouvelle élite nouba venue du Kordofan qui mit fin au royaume de Méroé vers 350 de notre ère.

Dans sa *Géographie*, le savant alexandrin Ératosthène décrivait les Noubas<sup>1</sup> au III<sup>e</sup> siècle avant J.-C. comme « un grand peuple habitant à l'ouest du Nil [...], qui n'est pas vassal des Éthiopiens [= Méroïtes] et est divisé en plusieurs royaumes ». En fait, six siècles plus tard, ce n'est pas la totalité de la population nouba qui se déverse sur le territoire du royaume de Méroé mais plusieurs tribus : les Noubades au nord de la 3<sup>e</sup> cataracte, les Makourites entre la 3<sup>e</sup> et la 5<sup>e</sup>, et les Alodiens plus au sud. Ils parlent des idiomes apparentés, mais différents, qui constituent la famille des langues nubiennes. Bien que très minoritaires par rapport à la population méroïtique, ils imposent leurs langues, très probablement parce qu'avec la conversion des élites noubas au christianisme au milieu du VI<sup>e</sup> siècle, le méroïtique était resté la langue des païens, ce qui le condamnait à brève échéance.

<sup>1</sup> On ne confondra pas les Noubas (ou Nobas), locuteurs des langues nubiennes qui s'emparèrent du royaume de Méroé au IV<sup>e</sup> siècle de notre ère, avec les actuels Noubas, habitants des montagnes du même nom au sud de l'actuel Soudan. Différentes explications sont données pour cette homonymie. La plus probable est l'usage du mot *nuba* ou *nubawi* en arabe soudanais ancien pour désigner des « esclaves », dont un bon nombre, à partir du XVII<sup>e</sup> siècle, était razié dans les monts Nouba. Pour l'origine de ce mot, voir Rilly 2008.



La religion est sans doute le plus puissant levier pour promouvoir ou condamner des langues et des écritures. Nous avons vu précédemment le rôle qu'a eu l'islam au Soudan dans la disparition du nubien parlé originellement par les Ja'aliyin et les Tounjours, aujourd'hui exclusivement arabophones. En France, le latin, devenu langue de l'Église, a totalement supplanté le gaulois, ravalé au rang d'idiome païen. En Égypte, l'écriture copte, adoptée par les chrétiens, a remplacé le démotique et les hiéroglyphes, qui étaient indissociables de la religion traditionnelle.

La disparition du méroïtique au profit des langues nubiennes est un phénomène politique et religieux qui n'implique pas, ainsi que nous l'avons signalé, de remplacement de population ni même de flux génétique conséquent. Aussi les Nubiens d'aujourd'hui, du moins ceux qui résident le long du Nil, sont-ils fondés à se réclamer d'une ascendance koushite. Cette revendication n'est pas nouvelle mais elle a gagné en importance ces dernières années, parallèlement à la perte de prestige des origines arabes. En revanche, leurs langues — le kenuzi (ou mattoki) en Nubie égyptienne, le nobiin et le dongolawi (ou andaandi) au Soudan — ne descendent pas du méroïtique, même si elles lui sont apparentées. Quant aux Shaigiya et aux Ja'aliyin, établis respectivement aux alentours de la 4<sup>e</sup> cataracte au nord de la 6<sup>e</sup>, ils sont aussi issus majoritairement de la population méroïtique mais ont subi deux changements de langue depuis cette époque, du méroïtique au nubien et du nubien à l'arabe. Les autres tribus nubiennes restées au Darfour (Midobs et Birgids) et au Kordofan (Ajangs) ne descendent pas des Koushites et leur apparence physique est très différente des Nubiens du Nil. Toutefois, leurs membres sont désormais nombreux à revendiquer aussi une filiation avec l'ancienne civilisation de Koush. À cet effet, ils redonnent vie à l'hypothèse ancienne, rejetée aujourd'hui par les spécialistes, selon laquelle les tribus nubiennes auraient migré à l'ouest depuis le Nil, alors que c'est le mouvement inverse qui s'est produit.

## « Gens du Nil » et « gens de l'Ouest »

Il faut dire qu'au-delà de la dichotomie arabe-non arabe, il existe traditionnellement au Soudan une opposition entre les gens du Nil (*Ahl al-Bahr*) et les gens de l'Ouest (*Ahl al-Gharb*). Les premiers, forts de millénaires de civilisation raffinée et de contacts avec les cultures méditerranéennes, ont tendance à regarder de haut les seconds, renvoyés à leur supposée barbarie et à leur isolement au cœur de l'Afrique noire. Les « gens du Nil » se sont donc sentis profondément humiliés lorsqu'après la mort du Mahdi, en 1885, son bras droit, le *khalifa* Abdallahi, lui succéda. Originaire du Darfour et, plus

► exactement de la tribu « arabe » des Ta'aisha, il fit en effet venir à Omdourman,

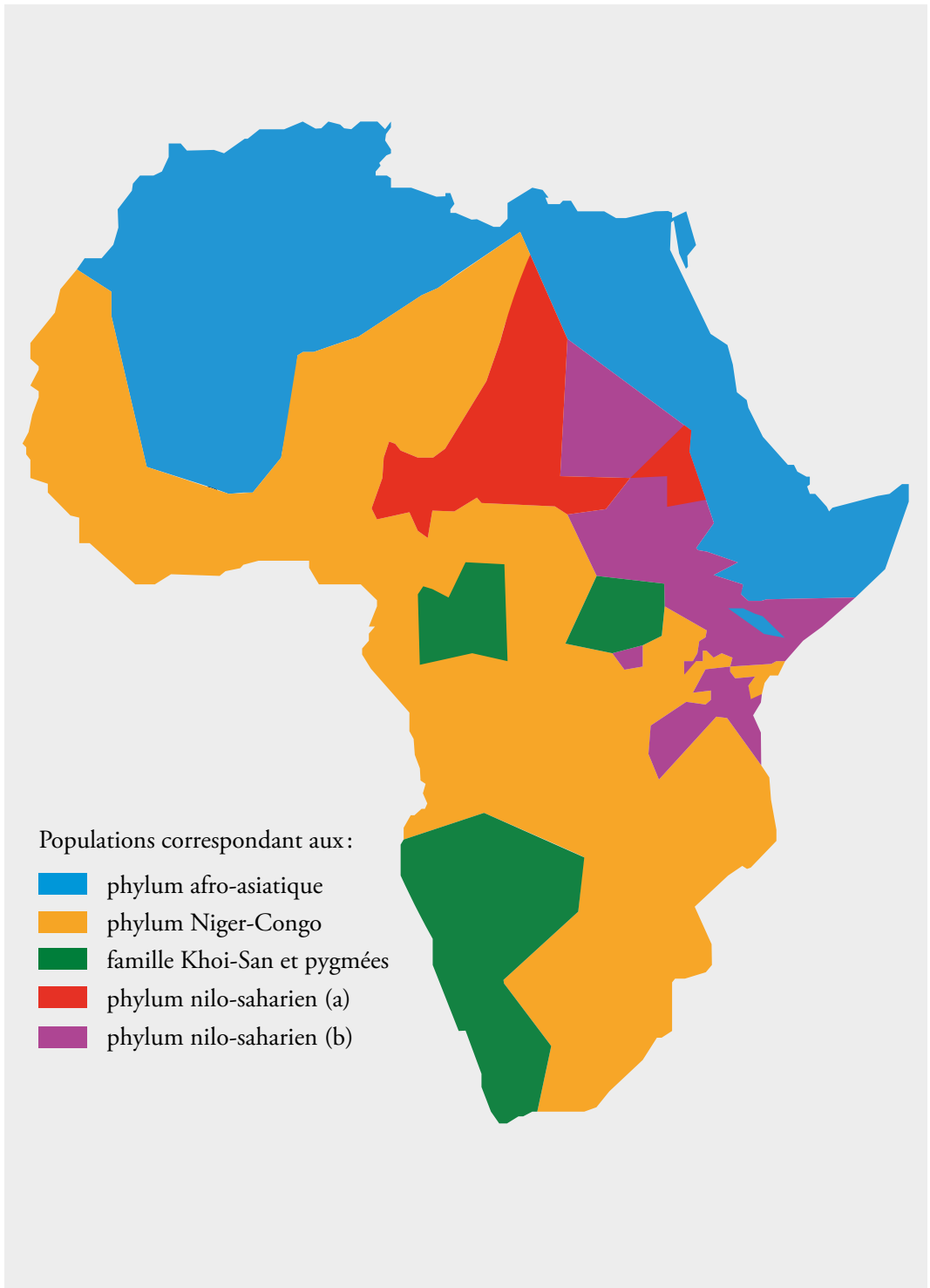


Figure 3 : Carte génétique du continent africain (d'après Tishkoff et *al.* 2000).



Figure 4 : Carte linguistique de l'Afrique (d'après Greenberg 1963).

- ◀ la capitale de l'État mahdiste, et à Dongola des milliers de membres de son ethnie qui accaparèrent les honneurs et les richesses et tyrannisèrent la population locale. Inversement, les gouvernements qui se sont succédé depuis l'indépendance ont majoritairement été composés de «gens du Nil» : la famille de Jaafar Nimeiry (président de 1969 à 1985) était originaire de Dongola et Omar el-Béchrir (président de 1989 à 2019) est natif de Hosh ben Naga, près de Mouweis, en pays ja'ali. Ils ont favorisé la capitale et leurs régions d'origine aux dépens des provinces occidentales, créant parmi les «gens de l'Ouest» un fort sentiment d'injustice qui est à l'origine de la guerre faisant rage au Darfour depuis 2003.

## Un fonds génétique commun

Pourtant, si l'on remonte au-delà du *superstrat* arabe, le Soudan présente une homogénéité linguistique qui témoigne d'un fonds génétique commun. Depuis les travaux de L. Cavalli-Sforza dans les années 1990, on sait que la répartition des langues autochtones reflète en grande partie la génétique des populations. Or, les langues parlées au Soudan, à l'exception du bedja et de celles de petits groupes des monts Nouba, appartiennent à la superfamille (ou phylum) dite «nilo-saharienne». C'est aussi bien le cas du nubien parmi les «gens du Nil», que de la langue four parmi les «gens de l'Ouest», et même du nuer ou du dinka parmi les Sud-Soudanais. C'était aussi la famille à laquelle se rattachait le méroïtique. De manière générale, ce phylum ancien, sans doute dominant autrefois en Afrique de l'Est, a été concurrencé : au nord et à l'est par la famille afro-asiatique qui comprend notamment le berbère, l'égyptien ancien, l'oromo et bien sûr l'arabe ; et au sud par les langues bantoues (branche du phylum Niger-Congo), comme le luganda, le swahili ou le kikuyu. La famille nilo-saharienne est désormais minoritaire dans chacun des pays de son ancienne zone de diffusion, à savoir le Tchad, le Soudan, le Soudan du Sud, l'Érythrée, l'Éthiopie, le Kenya et la Tanzanie.

Une enquête génétique extensive des populations africaines (Tishkoff *et al.* 2000), dont le but premier était de préciser l'origine des Afro-Américains, montre de façon particulièrement frappante la correspondance entre langues et gènes. La carte génétique produite par cette étude (figure 3) est presque directement superposable à la carte linguistique du continent (figure 4). Cette dernière illustre la répartition des langues d'Afrique en quatre superfamilles : afro-asiatique, Niger-Congo, Nilo-saharien et Khoi-San ; établie par le linguiste américain Joseph H. Greenberg en 1963, cette classification, moyennant quelques ajustements mineurs, fait encore autorité aujourd'hui.

À ces quatre familles correspondent cinq groupes génétiques principaux, définis à l'aide de 1 327 marqueurs différents : le groupe bleu reflète le phylum afro-asiatique, le groupe jaune le phylum Niger-Congo, le groupe vert la famille Khoi-San et les populations pygmées, tandis que le phylum nilo-saharien est représenté par deux groupes génétiques, l'un en rouge et l'autre en violet, ce dernier étant partagé par quelques langues couchitiques. Le Soudan se situe sur la frontière entre bleu, rouge et violet et donc au point de rencontre entre les locuteurs de langues nilo-sahariennes, situés à l'ouest du Nil, et les locuteurs de langues afro-asiatiques, entre le fleuve et la mer Rouge, principalement les Bedjas mais aussi les « gens du Nil » dont nous avons évoqué ci-dessus le métissage ancien et qui parlent aujourd'hui le nubien ou l'arabe. Loin de constituer une mosaïque hétérogène, la population du Soudan apparaît dans cette étude comme un ensemble majoritairement nilo-saharien mâtiné d'influence afro-asiatique dans sa partie orientale, une configuration qui a peu changé depuis l'Antiquité.

Il faut espérer que la révolution de 2019 permettra aux Soudanais de remettre définitivement en question les théories chimériques d'une origine exogène et de se construire une identité qui intègre sans complexe leur africanité et place en son centre une histoire plurimillénaire dont ils ont toutes les raisons d'être fiers. Encore faut-il que ce passé glorieux ne soit pas revendiqué exclusivement par les Nubiens. Les autres ethnies doivent aussi s'approprier ce patrimoine commun à tous les Soudanais ■

## Bibliographie

- Arkell**, A. J. 1959. «A Christian Church and monastery at Ain Farah, Darfur», *Kush* 7, p. 115-119.
- Barth**, H. 1857. *Travels and Discoveries in North and Central Africa: Being a Journal of an Expédition Undertaken under the Auspices of H.B.M.'s Government, in the Years 1849-1855*, Londres, Longman, Brown, Green Longmans & Roberts.
- Billy**, G. 1985. «La Nécropole de Missiminia. V. Études anthropologiques», in Vila, A. (éd.) *La Prospection Archéologique de la Vallée du Nil, au Sud de la Cataracte de Dal*, Vol. 15, Paris, CNRS, p. 7-120.
- Cavalli-Sforza**, L. 1996. *Gènes, peuples et langues: Une histoire de la diversité humaine*, Paris, Éditions Odile Jacob.

- Dobon, B. et al.** 2015. « The genetics of East African populations: a Nilo-Saharan component in the African genetic landscape ». *Scientific Reports* 5, 9996; doi: 10.1038/srep09996.
- Francigny, V., Hollund, H., de Voogt, A., Altena, E., De Knijff, P. et C. Fallet** 2013. « Limits of ancient DNA extraction from teeth: The case of Sudanese Nubia », *Nyame Akuma* 79, p. 13-29.
- Froment, A.** 2002. « Morphological micro-evolution of Nubian populations from A-Group to Christian epochs: gene flow, not local adaptation ». *American Journal of Physical Anthropology [Suppl]* 34, p. 72.
- Greenberg, J. H.** 1963. *The Languages of Africa*, Bloomington.
- Hassan Y. H.** 2004. *Genetic Patterns of Y-chromosome and Mitochondrial DNA Variation, with Implications to the Peopling of the Sudan*, thèse de doctorat, Université de Khartoum, Institute of Endemic Diseases.
- Hassan, Y. H., Underhill, P. A., Cavalli-Sforza, L. L. et Ibrahim, M.E.** 2008, « Y-Chromosome Variation Among Sudanese: Restricted Gene Flow, Concordance With Language, Geography, and History », *American Journal of Physical Anthropology* 137 (3), p. 316-23.
- Irish, J. D.** 2005. « Population Continuity vs. Discontinuity Revisited: Dental Affinities Among Late Paleolithic Through Christian-Era Nubians », *American Journal of Physical Anthropology* 128 (3), p. 520-535.
- Kuper, R. et St. Kröpelin,** 2006, « Climate-Controlled Holocene Occupation in the Sahara: Motor of Africa's Evolution », *Science* 313, p. 803-807.
- Luis, J.R., Rowold, D. J. et al.** 2004. « The Levant versus the Horn of Africa: Evidence for Bidirectional Corridors of Human Migrations », *American Journal of Human Genetics* 74, p. 532-544.
- Luffin, X.** 2005, « Nos ancêtres les Arabes... Généalogies d'Afrique musulmane », *Civilisations*, 53, p. 177-209.
- MacMichael, H. A.,** 1922, *A History of the Arabs in the Sudan, and Some Account of the People who Preceded them and of the Tribes Inhabiting Darfur*, London, Frank Cass & Company.

- Nachtigal**, G., 1889, *Sahara and Sudan, Vol. IV: Wadai and Darfur*, réédité par Fischer, A.G.B. et Fischer H. J., 1971, Londres, C. Hurst & Company.
- Rilly**, C. 2008, « Enemy Brothers. Kinship and Relationship Between Meroites and Nubians (Noba) ». In *Between the Cataracts. Proceedings of the 10th Conference of Nubian Studies, Warsaw, 27 August — 2 September 2006*, éd. par W. Godlewski et A. Łajtar, Varsovie, Part. I. Mains Papers, PAM Supplement Series 2.1, p. 211-225.
- Rilly**, C. 2009. « Du nubien au tama : le chaînon manquant tounjour », dans H. Tourneux et N. Woïn (éds). *Migrations et mobilité spatiale dans le bassin du lac Tchad. Actes du XIII<sup>e</sup> colloque international du réseau Méga-Tchad — Maroua, 31 octobre/3 nov. 2005*, IRD Éditions, p. 213-237.
- Spaulding** J. 2000. « *The Chronology of Sudanese Arabic Genealogical Tradition* », *History in Africa* 27 (Cambridge University Press), p. 325-337.
- Stynder**, D. D., Braga, J. et Crubézy, E. 2009. « Craniometric Evidence for Biological Continuity Between Meroitic and Post-Meroitic Populations Buried at the Necropolis of Missiminia, Middle Nubia », *South African Archaeological Bulletin*, 64-190, p. 122-129.
- Tishkoff**, S.A., **Reed** F. A. *et al.*, 2009. « The Genetic Structure and History of Africans and African Americans », *Science* 324, Num 5930, p. 1035-1044.
- Werner**, R. 1993, *Tidn-aal: A study of Midob (Darfur-Nubian)*, Berlin, Dietrich Reimer.
- Wildung**, D. 1997 (éd.). *Soudan, Royaumes sur le Nil*, Paris, Institut du Monde arabe (version française de *Die Pharaonen des Goldlandes. Königreiche in Sudan*, paru en 1996).



Les filles d'Abd el-Gadir, *ghafir* d'el-Hassa, le 23 février 2010.







Hassan Louefy et Hafez (en haut), Mouweis, 7, 9 et 10 février 2009.





# indices

compilés par Olivier Cabon

*ille reprehendus est*



Temple de la reine Tiye à Sedeinga,  
nord du Soudan, 20 octobre 2015.



## périodes et civilisations

### millénaires

neuvième millénaire	30
septième millénaire	42
sixième millénaire	41, 42, 49, 174, 314
quatrième millénaire	42, 49, 51, 56, 364
troisième millénaire	47, 210, 314, 364, 529
deuxième millénaire	46, 64, 298, 316, 344, 364
premier millénaire (avant notre ère)	174, 298, 314, 372, 535, 536
premier millénaire (après notre ère)	298
millénaire	41, 60, 83, 84, 155, 298, 331, 347, 394
millénaires	30, 37, 46, 261, 317, 350

### siècles

avant notre ère	
xvii <sup>e</sup> siècle	137
xv <sup>e</sup> siècle	116
xiv <sup>e</sup> siècle	29
xiii <sup>e</sup> siècle	532
x <sup>e</sup> siècle	157, 455
ix <sup>e</sup> siècle	157, 532
viii <sup>e</sup> siècle	117, 316, 488
vii <sup>e</sup> siècle	158, 306, 377, 492
vi <sup>e</sup> siècle av. J.-C.	118, 124, 162, 401, 402
v <sup>e</sup> siècle	171, 172, 191, 193, 492
iv <sup>e</sup> siècle	123, 154, 178, 184, 186, 239, 314, 345, 377, 379
iii <sup>e</sup> siècle	186, 192, 197, 212, 234, 313, 314, 344, 348, 350, 373, 377, 491
ii <sup>e</sup> siècle	143, 188, 237, 240, 268, 279, 317, 347, 348, 371
i <sup>e</sup> siècle	229, 230, 256, 315, 499

### après J.-C.

premiers siècles	297, 299, 300
i <sup>e</sup> siècle	209, 235, 240, 252, 253, 256, 262, 263, 270, 271, 273, 282, 291, 294, 299, 315, 318, 324, 348, 356, 373, 489, 491, 499, 536
ii <sup>e</sup> siècle	34, 273, 279, 282, 287, 289, 290, 291, 292, 294, 296, 299, 300, 304, 309, 324, 347, 348
iii <sup>e</sup> siècle	230, 247, 255, 282, 291, 296, 303, 304, 313, 315, 316, 319, 320, 324, 348, 366, 367, 385, 454

iv <sup>e</sup> siècle	177, 230, 282, 300, 304, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 323, 324, 348, 384, 550
v <sup>e</sup> siècle	303, 372, 379, 380, 384, 386, 388, 391, 395, 402
vi <sup>e</sup> siècle	303, 379, 390, 391, 394, 395, 396, 401, 538, 550
viii <sup>e</sup> siècle	407
ix <sup>e</sup> siècle	35, 409
x <sup>e</sup> siècle	288, 413, 414, 421
xi <sup>e</sup> siècle	410, 412, 420, 428
xii <sup>e</sup> siècle	412, 413
xiii <sup>e</sup> siècle	35, 406, 409, 421, 434
xiv <sup>e</sup> siècle	363, 410, 420, 434, 538
xv <sup>e</sup> siècle	413, 420, 546 (avant le —) 543
xvi <sup>e</sup> siècle	35, 423, 424, 429, 435, 539, 546 (début du —) 545
xvii <sup>e</sup> siècle	436, 547, 550
xviii <sup>e</sup> siècle	423, 431, 435, 448, 546
xix <sup>e</sup> siècle	94, 144, 209, 272, 289, 429, 448
xx <sup>e</sup> siècle	37, 82, 116, 299, 343 (début du —) 546
siècle	35, 64, 65, 84, 87, 94, 123, 157, 172, 173, 177, 189, 197, 226, 241, 242, 253, 261, 282, 283, 289, 291, 304, 310, 331, 332, 345, 377, 379, 391, 395, 406, 410, 424, 428, 432, 436
siècles	29, 34, 49, 56, 57, 60, 66, 71, 80, 96, 118, 123, 136, 145, 165, 166, 171, 173, 174, 177, 178, 179, 183, 185, 189, 195, 211, 225, 226, 230, 252, 260, 270, 275, 278, 279, 285, 291, 293, 295, 298, 311, 312, 314, 315, 317, 319, 321, 324, 348, 350, 371, 375, 377, 405, 407, 409, 410, 419, 423, 424, 433, 439
années	
avant notre ère	
800 000	37
300 000	526
200 000	38, 526
150 000	37
120 000-40 000	37
70 000	38
36 000	38
19 000	38
15 000-8 000	38
12 000-10 000	41
10 000	41, 526
8 500	46, 548
8 300	41
8 000-6 000	41
8 000-5 000	41
7 600	527
6 800	42
6 000	42
5 300	46, 548
5 000-4 000	46
5 000-3 500	46
5 000	527
4 898-3 800	42
4 800	527
4 200	45
4 000-2 200	46
3 500	548
3 700-3 250	50
3 700-2 800	50
3 500-2 500	32, 48
3 250-3 150	50
3 150-2 800	50
3 150	55
3 000-2 500	56
3 000	49, 51, 56
2 800	55
2 700	56
2 600	58
2 500	47
2 450-2 050	60, 69
2 450-1 500	56
2 450-1 450	32, 59
2 450	58, 69, 314
2 400	58, 60
2 270	63
2 250	71, 72, 73
2 200-1 100	46
2 200	64
2 050-1 750	69
2 030	64
1 970	64
1 950	72
1 945	351
1 898	71
1 750-1 550	69
1 730-1 550	65
1 550-1 450	69
1 550	87
1 525-1 405	84
1 500	80, 92
1 470	95
1 465	89
1 450-850	32, 85
1 420	100
1 390-1 352	102
1 336	111
1 294-1 279	112
1 279-1 212	112
1 188-1 069	113
1 125-1 107	113
1 100	47
1 098-1 069	113
1 069-945	123
1 069	123
995	117
945-715	123
890	117
850-664	32, 115
839-825	117
818	123
795-775	132
780	118
754-734	114
750	114
744-714	144
735	123
732	144
723	144
721	141
714-705	144
707	143
705-690	144
690	145
671	153
669	153
667	153
664-610	377
664-290	33, 156
664	154
663	123
656	157
617	155
612	155
593	164
588	345
570-526	167, 187
550	166
524-523	183
522-486	172
513	377
486-465	172
480	172
460-470	172
460	168
410	166
404-343	178
380-362	178
360-343	183
340	179
338-335	183
338-332	187
332-323	187
323-317	187
317-305	187
305-283	191
305-31	191
283-246	191, 306
283	306
280-270	157, 189
274	191
270-260	475
250	141
246-222	197
246	306
240-215	208
222-204	208
217	224
205	225
199	225



186 228  
 185 228  
 180-145 306  
 180 306  
 170-150 315  
 170 230, 261  
 150 240  
 145 306  
 130-120 242  
 30 242  
 29 243  
 27 243  
 26 243  
 25-24 271  
 25 243, 246  
 24 246  
 22 246  
 21 300  
 21-20 246, 256  
 10 256

**après J.-C.**

50-80 271  
 60 274, 372  
 62-63 271  
 65 271  
 70 274  
 80-90 289  
 190 289  
 220 303  
 248-249 310  
 252-253 320  
 253 304, 310  
 260 304, 310, 311  
 270 315, 317  
 270-330 33, 190  
 280 378  
 291 378  
 298 303, 322, 380  
 330 328  
 330-350 325  
 336 378  
 337-361 328  
 350 328, 329, 550  
 350-543 35  
 350-550 375  
 370 388  
 371 381  
 373 381  
 380 391  
 394 382  
 395 380  
 425-450 381  
 450 382  
 451 395  
 452 381, 392  
 527 395  
 535-537 395  
 537 392  
 543-580 396, 401  
 543-1500 35  
 543 396, 401  
 546 396  
 568 401  
 573 401

577 401  
 580 396, 400, 402  
 613 402  
 617-619 402  
 622-628 402  
 629 402, 404  
 636 404  
 638 404  
 639 405  
 642 405  
 651-652 401  
 651 402, 405  
 652 405  
 697-710 406  
 746-770 408  
 749-750 408  
 750 408  
 836 409  
 1250 419  
 1288 419  
 1290 419  
 1315-1326 419  
 1317 420  
 1327 546  
 1364 420  
 1484 420  
 1500-1820 35  
 1504-1505 428  
 1504 421  
 1517 423  
 1520-1527 423  
 1520-1566 423  
 1530 432  
 1551-1558 432  
 1560 420  
 1604-1606 432  
 1606-1611 432  
 1611-1616 432  
 1616-1645 432  
 1618-1619 432  
 1635 435  
 1645-1680 432  
 1660 424  
 1682-1730 435  
 1692-1716 436  
 1714 546  
 1723-1761 436  
 1730-1787 435  
 1744 436  
 1768-1773 436  
 1772 436  
 1777 439  
 1787-1802 435  
 1819 332  
 1820-1821 439  
 1820-1822 332  
 1820 424  
 1821 260, 435  
 1822 209, 210, 217, 332  
 1826 210, 332  
 1828 333  
 1830 260, 277  
 1834 322  
 1835 196  
 1838 428

1839 260  
 1842-1845 333  
 1844 260, 263, 293,  
 312, 333  
 1860 271  
 1862 137  
 1863 286  
 1868 334  
 1871 197  
 1874-1897 435  
 1874 433  
 1880 334  
 1885 551  
 1887 334, 335  
 1897 93, 335  
 1916 435  
 1956 542  
 1969-1985 554  
 1982 29  
 1989-2019 554  
 2003 554  
 2011 542  
 2019 542, 555

### dynasties

dynastie 0 50, 55  
 I<sup>e</sup> dynastie 55, 56  
 II<sup>e</sup> dynastie 50, 56, 389  
 III<sup>e</sup> dynastie 228  
 V<sup>e</sup> dynastie 60, 141  
 VI<sup>e</sup> dynastie 60  
 IX<sup>e</sup> dynastie 64  
 XII<sup>e</sup> dynastie 71, 133  
 XIII<sup>e</sup> dynastie 65, 166  
 XIV<sup>e</sup> dynastie 159  
 XVI<sup>e</sup> dynastie 344  
 XVII<sup>e</sup> dynastie 87, 88, 94  
 XVIII<sup>e</sup> dynastie 32, 70, 84,  
 87, 88, 92, 93, 94, 95, 96,  
 100, 108, 109, 110, 145,  
 152, 162, 177, 345, 523,  
 530, 531, 533  
 XIX<sup>e</sup> dynastie 70, 110, 112,  
 113, 162, 186  
 XX<sup>e</sup> dynastie 113, 116,  
 117, 186  
 XXI<sup>e</sup> dynastie 114, 117, 123, 132  
 XXII<sup>e</sup> dynastie 123, 142, 157  
 XXIII<sup>e</sup> dynastie 114, 123, 133  
 XXIV<sup>e</sup> dynastie 123, 138, 142  
 XXV<sup>e</sup> dynastie 66, 96, 114,  
 120, 123, 132, 136, 141, 142,  
 158, 162, 165, 167, 186, 193,  
 195, 225, 227, 297, 306,  
 335, 345, 456, 485, 488  
 XXVI<sup>e</sup> dynastie 142, 155,  
 164, 194  
 XXVII<sup>e</sup> dynastie 167  
 XXX<sup>e</sup> dynastie 178

**dynasties**  
 libyennes 298, 329  
**dynastie**  
 koushite 329  
 macédonienne 191  
 mamelouke 419

### chronologie

116, 117, 120, 141, 158, 163,  
 178, 193, 246, 271,  
 328, 390  
 Ancien Empire 49, 56, 58,  
 60, 65, 100, 144  
 fin de l'— 60, 65  
 Première Période  
 intermédiaire 64  
 Moyen Empire 60, 64, 65,  
 66, 70, 82, 87, 95, 100,  
 135, 166, 208  
 Deuxième Période  
 intermédiaire 65  
 Nouvel Empire 66, 70, 80,  
 81, 88, 96, 118, 133, 134,  
 135, 136, 137, 172, 256,  
 278, 346, 467, 475, 481,  
 482, 483, 486, 487, 488,  
 497, 530, 535  
 première domination  
 perse 167  
 seconde domination  
 perse 183, 187  
 Troisième Période  
 intermédiaire 80, 132  
 Basse Époque 504

**périodes**

abkienne  
 (culture —) 50, 527  
 Acheuléen 37, 38, 525, 526  
 Antiquité (fin de l'—) 545  
 Crétacé 524  
 époque méroïtique 536  
 ancienne 298  
 classique 298  
 tardive 306  
 postpyramidal 377  
 époque napatéenne 93, 117,  
 157, 184, 209, 234, 268,  
 298, 313, 345  
 chronologie courte 117  
 chronologie longue 117  
 époques archaïques 55  
 époques napatéenne  
 et méroïtique 70, 93  
 ère chrétienne (début) 380  
 ère séleucide (891 = 580  
 apr. J.-C.) 400  
 Groupe A 32, 48, 49, 50, 51,  
 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58,  
 60, 63  
 époque « ancienne » 50  
 époque « classique » 50  
 époque « moyenne » 50  
 période finale 50, 66, 94  
 dernière phase 52  
 disparition 55, 60  
 Groupe B 50, 60  
 Groupe C 32, 52, 59, 60,  
 61, 62, 63, 64, 65, 69, 81,  
 117, 529  
 Groupe X 375, 377  
 Halfien 38

Jurassique 524  
 Kerma  
 ancien 60, 69, 71, 72, 81, 82  
 civilisation de — 45, 57, 63, 345  
 classique 69, 71, 81, 82, 83, 529  
 culture — 70, 520-521, 523, 528  
 final 69  
 monde culturel de — 83  
 moyen 56, 69, 71, 80, 81  
 période — 57  
 Pré-Kerma 32, 42, 48, 49, 56, 57, 58, 69, 80, 81, 527, 528  
 Khartoum (mésolithique de —) 41  
 Khartoum Variant (culture) 41, 527  
 Khormusien 38  
 Mésolithique 30, 32, 37, 41, 51, 548  
 — de Khartoum 41  
 Moyen Âge 141, 168, 252, 353, 379, 394  
 Haut — 346  
 Nagada  
 Nagada I-II 51  
 Nagada I-III 50  
 Néolithique 32, 42, 46, 47, 51, 52, 83, 527, 548  
 transition entre Paléolithique et — 41  
 émergence du — 42  
 ancien 42  
 récent 42  
 final 50  
 fin du — 45  
 des déserts 52  
 proche-oriental et européen 42  
 tardif 550  
 néolithique  
 art — 45  
 poterie — 52  
 Paléolithique 32, 37, 38, 41  
 fin du — 526  
 inférieur 526  
 moyen 37  
 supérieur 37  
 période  
 de prospérité 152, 164, 166  
 extraordinaire 270  
 de stabilité 312  
 florissante en Basse-Nubie 309  
 humide 49, 548  
 humide (fin de la dernière —) 49  
 méroïtique 193  
 (milieu de la —) 209  
 (fin de la —) 380  
 (début de la —) 197  
 classique 286, 389  
 postméroïtique 35, 45, 293, 375, 377, 379, 391, 394, 413, 550  
 prédynastique 51, 55  
 périodes humides 38, 49  
 préhistoire 32, 39, 49  
 Qadien (culture) 38  
 Sangoen 526  
 Sangoen (culture) 38

## pharaons, rois et reines, chefs d'État

### avant la xxv<sup>e</sup> dynastie

dynastie 0  
 Scorpion II 55  
 Scorpion (roi —) 55  
 I<sup>e</sup> dynastie  
 Aha 56  
 Djer 55, 56  
 II<sup>e</sup> dynastie  
 Khasekhemouy 56  
 IV<sup>e</sup> dynastie  
 Chéops 58, 321  
 Snéfrou 58  
 V<sup>e</sup> dynastie  
 Isési 74  
 VI<sup>e</sup> dynastie  
 Merenrê 72, 73  
 Neferkarê Pépy II 64, 72, 74, 158  
 XII<sup>e</sup> dynastie  
 Aménemhat I<sup>er</sup> 64  
 Aménemhat III 133  
 Ougaf 166  
 Sésostris I<sup>er</sup> 64, 72, 208, 351  
 Sésostris III 64, 95, 99, 132, 133, 135, 152  
 — divinisé 95, 99, 132, 152  
 XV<sup>e</sup> dynastie  
 Apopi (roi hyksôs) 87  
 XVII<sup>e</sup> dynastie  
 Kamosé 66, 71, 87  
 Séqénérê Taâ 87, 89  
 XVIII<sup>e</sup> dynastie  
 Ahmosis 87, 88, 89  
 Akhenaton 107, 110, 111  
 Amenhotep I<sup>er</sup> 88, 90  
 Amenhotep II 100, 101, 102, 116  
 Amenhotep III 16-17, 96, 99, 102, 103, 104-105, 107, 110, 111, 112, 136, 196, 287, 306, 321, 482, 487  
 Hatchepsout 28, 93, 95, 99, 100, 230, 234  
 Nebmaâtrê, forme divinisée  
 d'Amenhotep III 102, 103, 111, 287, 290, 292, 321  
 Néfertiti (reine, épouse d'Akenaton) 29  
 Thoutmosis I<sup>er</sup> 88, 90, 92, 93, 94, 95, 101  
 Thoutmosis II 88, 92, 94, 95, 99, 132  
 Thoutmosis III 93, 95, 96, 99, 100, 109, 116, 133, 135, 136, 503, 530, 531  
 Tiyi (reine, épouse d'Amenhotep III) 102, 107, 112, 152, 240, 253, 285, 306, 564-565  
 Tiyi (reine, épouse d'Amenhotep III, famille de —) 102  
 Toutânkhamon 70, 110, 111, 345  
 XIX<sup>e</sup> dynastie  
 Néfertari (reine, épouse de Ramsès II) 112, 285  
 Ramsès II 96, 112, 113, 137, 145, 186, 251, 279 — divinisé 112, 113

Séthi I<sup>er</sup> 110, 112, 113  
 XX<sup>e</sup> dynastie  
 Ramsès IX 113, 532  
 Ramsès XI 113, 114  
 XXI<sup>e</sup> dynastie  
 Neskhons (épouse de Pinedjem II et vice-reine de Nubie) 114  
 Pinedjem II 114  
 Smendès 114  
 XXII<sup>e</sup> dynastie  
 Chéchonq I<sup>er</sup> 123  
 Chéchonq III 157  
 Osorkon IV 141, 142  
 Takelot III 114  
 XXIII<sup>e</sup> dynastie  
 Nestjener (épouse de Nimlot [III]) 139  
 Nimlot [III] 33, 137, 138, 139, 140  
 Pétoubastis 123  
 XXIV<sup>e</sup> dynastie  
 Bakenrenef 138, 142  
 Tefnakht 123, 137, 138

### rois de Kerma

Awawi 71  
 Kawi (père de rois) 71  
 Kouni (dame —, mère de rois) 71  
 Nedjeh 65, 72  
 Tereh (Terereh) 72  
 Teriahi 71, 72

### souverains de Koush

liste des souverains de Koush et de leurs sépultures 119  
 premiers rois de Napata] 120  
 Alara [oncle de Piankh ?] 32, 117, 120, 123, 124, 132, 135, 136, 159, 175, 179, 180, 181, 185, 297  
 Kashta (père de Piankhy) 32, 117, 120, 132, 133, 134, 136, 141, 143, 188, 225  
 Peye [Piye = Piankhy] 133  
 Piankhy 32, 33, 116, 117, 120, 123, 124, 132, 133, 134, 136, 137, 138, 139, 141, 143, 145, 154, 155, 162, 175, 179, 186, 187, 188, 196, 225, 237, 241, 275, 297, 345, 485  
 Piye [Piankhy] 133  
 Prince A 117  
 Prince B 117  
 Prince C 117  
 Prince D 117  
 Qomaloye [= Prince B ?] 117, 120  
 Tabiry (reine, épouse de Piankhy) 123

### xxv<sup>e</sup> dynastie

voir p. 120 et 146  
 Qalhata (reine, épouse de Shabaqo, mère de Tanouétamani) 148, 154, 157  
 Shabaqo 28, 33, 120, 141, 142, 143, 144, 145, 152, 154, 157, 158, 193  
 Shabataqo 33, 120, 124, 138, 141, 142, 143, 145  
 Tahaqo 33, 66, 96, 116, 120, 124, 127, 128, 130, 131, 132, 135, 141, 143, 145, 146, 147, 152, 153, 154, 155, 157, 158,

159, 162, 165, 166, 173, 174, 185, 186, 193, 270, 275, 286, 297, 298, 305, 306, 388, 395  
 Tanouétamani 33, 120, 136, 147, 151, 154, 155, 157, 158, 159, 165  
 Tanoutamon (= Tanouétamani) 154

### royaume de Napata

voir p. 120-121 et 146

Akh-Ariténé 120, 146, 178  
 Aktisanès (= Gatisen) 121, 186, 187, 241, 294  
 Amaniastabarqo 120, 146  
 Amanibakhii 121, 178  
 Amanikarqo 120, 146  
 Amani-nataki-lebte 120, 146  
 Amannoté-ériké 33, 120, 146, 173, 174, 175, 176, 178, 184, 189, 193, 196, 235  
 Analamoye 120, 146  
 Anlamani 33, 120, 146, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 165, 166, 174, 179, 279, 377  
 Aramatelqo 33, 120, 146, 166, 388  
 Aryamani 121, 186, 187, 188  
 Aspelta 33, 120, 146, 157, 159, 162, 163, 164, 165, 166, 173, 176, 182, 185, 194, 235, 279, 345, 346  
 Atlanersa 33, 120, 146, 154, 157, 158, 278  
 Baskakéren 120, 146, 175  
 Batahaliye (épouse de Harsiotef) 175  
 Gatisen 121, 186, 187, 241, 294  
 Harsiotef 33, 120, 124, 146, 173, 175, 176, 177, 178, 179, 181, 182, 184, 185, 194, 237, 293, 314, 377, 379  
 plus long règne connu d'un souverain de Koush 176  
 Karimala (grande épouse royale) 132  
 Kashtamani 121, 186, 188  
 Malonaqene 120, 146, 166  
 Malowiamani 120, 146  
 Nasakhma 120, 146  
 Nasalsa (reine, épouse de Senkamanisken, mère de Anlamani et Aspelta) 159, 162, 163  
 Nastasen 33, 121, 124, 146, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 239, 241, 279, 294, 296, 314, 377, 379  
 — fils cadet 182  
 — et ses successeurs 186  
 Néo-Ramesides (derniers souverains de Napata) 33, 186  
 Pelkha (mère de Nastasen) 179  
 Piänkhy-ériké-qo 121  
 Sabrakamani 121, 186, 187, 188, 195  
 Sakhmakh (épouse de Nastasen) 179  
 Senkamanisken 33, 120, 146, 157, 158, 159, 160, 163, 165, 263, 492  
 Siospiqo 120, 146, 492  
 Talakhamani 33, 120, 146, 166, 173, 174, 321  
 Tesamalo (reine, mère de Harsiotef) 175

### royaume de Méroé

voir p. 121-122, 198 et 200-201

Adéqétali [roi ? père de Takide-Amani] 122, 297  
 Adikhalamani 33, 121, 201, 225, 227, 228, 230, 236, 255  
 Akinidad (prince) 34, 121, 234, 235, 240, 242, 243, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 256, 261, 282, 283, 372  
 Amanakhabalé 34, 121, 201, 202-203, 234, 267, 268, 269, 271, 274, 284, 287, 295  
 Amanakhadoké [reine ?] 201, 292, 296, 297  
 Amanakhalika [reine ?] 201, 295  
 Amanakharéqérem 34, 122, 201, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 294, 297, 324  
 Amanakhatasene [? Jmnh̄tšn] (reine) 122, 294  
 Amanakhatashan (reine) 201, 294, 295  
 Amanirénas (reine) 34, 121, 230, 234, 235, 242, 243, 248, 249, 251, 252, 253, 256, 257, 260, 271, 273, 282, 288, 372  
 Amanishakhéto (reine) 34, 121, 201, 230, 234, 235, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 269, 271, 276, 279, 280, 282, 295, 322, 324, 353, 356, 450  
 = Amon l'a conçue 263  
 filiation d' — 253  
 Amanislo 33, 121, 193, 195, 196, 197, 198, 239  
 Amanitaraqidé 122, 201, 292, 296, 297, 323, 324  
 Amanitékha 121, 193, 197, 201  
 Amanitenmomidé 122, 201, 286, 292, 293, 294, 295  
 Amanitoré (reine, mère de Natakamani, épouse d'Amanakhabalé) 34, 121, 201, 202-203, 206, 209, 230, 234, 254, 255, 263, 264, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 284, 285, 289, 290, 294, 333, 372, 478, 491, 497, 489, 536  
 Amani-Yesbokhé [= Yesbokhé-Amani] (dernier roi important de Méroé) 321, 322, 324  
 Amonasro (*in Aïda* = Amanislo) 196, 197  
 Aqrakamani [= Natakamani] 273  
 Arakakamani (= Arkamaniqo, Ergaménès) 193  
 Arakakhataror (prince) 122  
 Arakakhataror (prince, sous Amanitoré et Natakamani) 274, 276, 278, 279, 282, 489, 536  
 Arikankharor (prince, sous Amanitoré et Natakamani) 122, 201, 205, 274, 275, 276, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 353, 489  
 Ariténé-Yesbokhé 122, 201, 295, 296, 297  
 Arkamani I<sup>er</sup> 121, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 240, 475

Arkamani II 33, 121, 193, 201, 225, 226, 227, 228, 236, 285  
 Arkamaniqo (= Arakakamani, Ergaménès) 193  
 Arka (prince, fils d'Arnékhamani = Arkamani II ?) 212, 214, 225, 236  
 Arnékhamani (= Élankhamani) 33, 121, 201, 208, 209, 212, 214, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 227, 260, 279, 296, 312, 324, 347, 353  
 Aryesbokhé (roi ou reine ? dernier souverain de Méroé) 122, 292, 296, 318, 320, 323, 324  
 Bartaré (reine) 1, 121, 195, 198, 230, 237  
 Élankhamani (= Arnékhamani) 121, 208  
 Ergaménès 33, 121, 192, 193, 194, 197, 240  
 Etareteya (prince) 235, 264  
 Horus Kꜣ-nḥt 121  
 Iriké-Amanoté 485  
 Jmnh̄tšn (Amanakhatasene ? reine) 122  
 Kaditédé (reine, épouse d'Amanakhabalé) 274  
 Kanarta (reine) 121, 195, 198, 229, 230, 237  
 Kꜣ-nḥt [...] Tkꜣ tꜣwy jry-ꜥḥt 121  
 Maloqorébar (prince, derniers rois de Méroé) 122, 318, 320, 321  
 Nahirqo (reine) 33, 121, 201, 204, 205, 229, 230, 236, 237, 239, 240, 254, 261, 262, 293, 373  
 Nakidenasene (? *Nqyrjnsn*) 121, 241  
 Napatadakhéto [reine ?, mère de Takide-Amani] 297  
 Naqyrinsan 201  
 Nastasen 485  
 Natakamani 34, 122, 201, 209, 230, 234, 254, 255, 263, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 279, 280, 281, 282, 284, 285, 286, 288, 289, 290, 292, 293, 294, 295, 296, 311, 321, 323, 333, 334, 372, 373, 478, 489, 491, 497, 502, 536  
 Nawidémak (reine) 34, 121, 234, 235, 262, 263, 264, 265, 267, 268, 270, 271, 291, 395  
 Naytal (= Amanitoré ? reine) 273  
 Nqyrjnsn (Nakidenasene ?) 121, 241  
 Pa[.]khedateqo 121  
 Pisakara 122, 201, 292, 296, 297  
 reine au nom inconnu (début IV<sup>e</sup> siècle apr. J.-C.) 122  
 reine inconnue (fin II<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> moitié du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.) 121  
 roi au nom inconnu (début IV<sup>e</sup> siècle) 122  
 roi au nom inconnu (fin III<sup>e</sup>-début IV<sup>e</sup> siècle) 122  
 roi inconnu (I<sup>er</sup> moitié du II<sup>e</sup> siècle apr. J.-C.) 122  
 Shanakdakhété (reine) 34, 121, 229, 230, 261, 262, 263, 274, 277, 279, 347

Shorkaror (prince, sous Amanitoré et Natakamani) 122, 201, 274, 282, 283  
 Tabibalé (? prince royal) 238  
 Tabirqo 121, 201, 228, 230, 236, 388  
 Takide-Amani 122, 201, 297  
 Talakhide-Amani (derniers souverain de Méroé) 122, 318, 320, 321  
 Tanéyidamani 8-9, 34, 121, 201, 206, 207, 229, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 262, 268, 315, 347, 371  
 Tarékéniwal 122, 201, 295, 297, 318  
 Téqoride-Amani 34, 122, 201, 310, 311, 312, 313, 314, 319, 320  
 Térítéqas 34, 121, 201, 235, 242, 243, 248, 249, 252, 253, 273  
 Yesbokhé-Amani (dernier roi important de Méroé) 122, 296, 306, 318, 321, 322, 323, 324, 329

### après la xxv<sup>e</sup> dynastie

XXVI<sup>e</sup> dynastie  
 Amasis (général de Psammétique II puis pharaon) 164, 167, 171, 187, 194  
 Néchao I<sup>er</sup> 154, 155, 164, 171  
 Psammétique I<sup>er</sup> 154, 155, 157, 164, 377  
 Psammétique II 33, 93, 164, 165, 167, 173, 194  
 XXX<sup>e</sup> dynastie  
 Nečtanébo I<sup>er</sup> 178  
 Nečtanébo II 183  
 dynastie macédonnienne  
 Alexandre le Grand 186, 223  
 Philippe Arrhidée 186, 187  
 dynastie ptolémaïque  
 Arsinoé II (reine) 272  
 Cléopâtre VII (reine) 242  
 Ptolémées 191, 224, 227, 298, 382  
 Ptolémée I<sup>er</sup> Sôter 186, 187, 191, 192, 208, 224, 494  
 Ptolémée II Philadelphie 191, 192, 193, 208, 223, 224, 225, 272, 306, 503  
 Ptolémée III Évergète I<sup>er</sup> 197, 208  
 Ptolémée IV Philopatôr 208, 224, 225, 226, 227  
 Ptolémée V Épiphane 227, 228  
 Ptolémée VI Philopator 192, 306  
 Ptolémée XII Néos Dionysos 280

rois thébains  
 Ankh-Ounnefer 225  
 Horounnéfer (Hor-Ounnefer) 225, 227  
 Khababash (pharon d'origine libyenne = Kambasouden ?) 183

### empereurs romains

Auguste 226, 243, 247, 252, 255, 382, 478, 517  
 César (Auguste) 244, 245, 246, 250  
 Constance II 328  
 Constantin 378  
 Dioclétien 380  
 Héraclius (empereur d'Orient) 402

Justinien (empereur d'Orient) 392, 395, 396, 401  
 Justin II (empereur d'Orient) 401  
 Marc-Aurèle 322  
 Néron 70, 271, 478  
 Oclave (futur empereur Auguste) 242, 243  
 Probus 378  
 Théodora (épouse de Justinien, empereur d'Orient) 395, 396, 397, 399  
 Théodose I<sup>er</sup> 391  
 Théodose II (empereur d'Orient) 381  
 Tibère 245, 257  
 Trébonien Galle 310  
 Valentinien III (empereur d'Occident) 381

### souverains orientaux

Antiochus III (roi de Syrie) 224  
 Artaxerxès III 183  
 Assarhaddon (roi assyrien) 153  
 Assourbanipal (roi assyrien) 153, 155  
 Cambyse 33, 167, 168, 169, 170, 172, 183, 187  
 Chosroès II (roi perse sassanide) 402  
 Darius I<sup>er</sup> 172, 350  
 Darius III Codoman 183, 187  
 Nabuchodonosor (roi de Babylone) 410  
 Nabuchodonosor II 164  
 Sargon II (roi d'Assyrie) 142, 144  
 Séleucos (roi de Syrie) 223  
 Sennachérib (roi d'Assyrie) 144, 153  
 Tiglath-Phalasar III (roi d'Assyrie) 142  
 Xerxès I<sup>er</sup> 172  
 Zanjirli [Esrhaddon, néo-assyrien] 153

### rois blemmyes

Dégou 382  
 Isemné 382, 384  
 Kharamadoyé 347, 372, 383, 384, 385, 392  
 Phonen (chef de tribu puis roi) 382, 384, 389, 390, 391  
 Tamal 382, 384

### rois noubadés

Abourni 382, 388, 389, 390, 391  
 Silko 35, 380, 382, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391

### rois de Nobadia, de Makouria et d'Alodia

Abraham (roi de Makouria) 407, 408  
 Adour (roi d'Alodia) 421  
 Constantin (Nouveau — = Merkourios) 35, 394, 406  
 Cyriaque (roi de Makouria) 35, 408  
 David (roi de Makouria) 419  
 Eirpanomé (roi de Nobadia converti au christianisme) 391, 396, 401  
 Georges I<sup>er</sup> (roi de Makouria) 409, 410  
 Kanz al-Dawla (roi de Makouria, neveu musulman de Kérenbès, dernier roi chrétien de Makouria) 419, 420

Kérenbès (dernier roi chrétien de Makouria) 419  
 Markos (roi de Makouria) 408  
 Merkourios (roi de Makouria) 35, 394, 406, 407, 408  
 Qalidurut (roi de Makouria) 405, 406  
 Shékanda (roi de Makouria) 419  
 Shémamoun (roi de Makouria) 419  
 Simon (roi de Makouria) 407  
 Tokiloéton (roi de Nobadia converti au christianisme) 391, 401  
 Zacharias (roi de Makouria, père de Merkourios) 406  
 Zacharias (roi de Makouria devenu moine, fils de Merkourios) 407, 408  
 Zacharias (régent de Makouria, père du roi Georges) 409, 410

### sultans fungs

Abd el-Gadir I<sup>er</sup> 432  
 Abd el-Gadir II 432  
 Adlan 432  
 Adlan II 439  
 Amara Dunqas (premier —) 428, 432  
 Badi I<sup>er</sup> 432  
 Badi II 432, 433  
 Badi III le Rouge 436  
 Badi IV 436  
 Badi VII (dernier sultan fung de Sennar) 439  
 Dunqas (Omara — = Amara Dunqas, premier sultan fung) 429, 430  
 Nasir Mohamed (roi Hamaj) 421  
 Noul 436  
 Ounsa III 436  
 Rubat 432, 433

### souverains du Darfour

Abdelrahman al-Rachid (sultan du Darfour) 435  
 Abulgasim (sultan keira) 435  
 Ahmed Bukr (sultan keira) 435  
 Ahmed Ma'agur (1<sup>er</sup> roi toungour) 434  
 Ali Dinar (dernier sultan) 435, 545  
 Ismaïl (sultan) 436, 439  
 Mohamed Dowra (sultan keira) 435  
 Mohamed Teirab (sultan keira) 435  
 Musa (sultan keira) 435  
 Nasser (sultan) 436  
 Omar Leel (sultan keira du Darfour) 435  
 Shaw Dorshid (dernier roi toungour) 435  
 Suleiman Solong (premier sultan keira) 435

### autres souverains, chefs d'État...

Abbas II (— Hilmi Pacha, dernier khédivé d'Égypte) 179  
 Ajib al-Kafuta (chef des Abdallabs, second roi de Geiri) 429, 438  
 Al-Mahdi (Muhammad Ahmad ibn Abd Allah, dit —) 439

Bonaparte [Napoléon] 424  
 Bush (Georges, père et fils) 547  
 Charlemagne (empereur d'Occident) 547  
 Charles IX (roi de France) 546  
 Endoubis (roi d'Axoum) 317  
 Ézana (1<sup>er</sup> roi chrétien d'Axoum) 34, 325, 326, 328, 329, 364, 379  
   maître de Koush (premier récit) 325  
   maître de Koush (second récit) 325  
 Frédéric-Guillaume II de Prusse 260  
 Geili Abou Gouroun (roi de Tégali) 433  
 Gerri (roi de —) 430  
 el-Béchrir (Omar, chef de l'État soudanais) 23, 542, 545, 554  
 Hailé Sélassié (empereur d'Éthiopie) 168  
 Haroun al-Rachid (calife abasside) 409, 429  
 Ismaïl [Kamil] Pacha (= Ismaël Pacha, fils de Méhémet Ali) 210, 217  
 Ismaïl Pacha (khédive d'Égypte et du Soudan, fils d'Ibrahim, petit-fils de Méhémet Ali) 196, 209, 332  
 Jésus II (empereur abyssin) 436  
 khalifa Abdallahi (successeur du Mahdi) 551  
 Louis I<sup>er</sup> de Bavière 260  
 Marwan II (dernier calife omeyyade) 408  
   fils de — 417, 424  
 Méhémet Ali 29, 210, 424, 433, 435, 439  
 Mohamed Ali [= Méhémet Ali] 209  
 Nimeiry (Jaafar, chef de l'État soudanais) 22, 554  
 Ouazebas (Ousanas ? roi d'Axoum) 328  
 Qalâwun (Al-Mansour, sultan mamelouk) 419  
 Sélim I<sup>er</sup> (sultan ottoman) 423  
 Soliman le Magnifique (sultan ottoman) 423  
 Sousnéyos (empereur d'Abyssinie) 432

## dieux et déesses

Abéné 382  
 Amanakh (hypostase d'Amon) 268, 287, 294  
 Amanap (= Amon de Napata) 370  
 âmes de Pé et de Nékhen 277  
 Amésémi (déesse) 257, 262, 263, 281, 289, 359  
 Amon 29, 32, 80, 96, 102, 110, 111, 115, 116, 118, 124, 127, 128, 130, 132, 134, 135, 136, 137, 142, 154, 158, 159, 162, 163, 168, 172, 174, 175, 176, 179, 180, 181, 182, 184, 188, 196, 197, 208, 211, 223, 225, 227, 229, 238, 239, 242, 248, 250, 257, 258, 259, 262, 263, 267, 268, 269, 274, 276, 279, 280, 288, 290, 294, 305, 311, 321, 323, 324, 359, 368, 369, 370, 455, 457, 459, 461, 492, 531

criocéphale 80, 96, 254, 262, 290  
 de Karnak 140, 268  
 de Kawa 124, 131, 159, 175, 189, 259  
 de Naga (criocéphale) 278  
 de Napata (criocéphale) 96, 127, 130, 134, 135, 136, 159, 162, 176, 179, 180, 181, 184, 197, 211, 238, 239, 242, 267, 268, 280, 305, 359, 369, 370  
 de Pnoubis 118, 130, 159, 238, 268, 280, 359  
 de Primis (Qasr Ibrim) 305  
 de Tabakha (el-Hassa) 288  
 de Thèbes 134, 135, 136, 173, 179, 188, 212, 218, 238, 268, 278, 359  
 du Taureau-de Nubie 159  
 hypostase d'— 268, 270  
 nom d'— 110, 188, 193, 196, 236, 263, 347  
 Amon-Rê 124, 260, 269, 270  
 Amsét 148  
 Anubis 198, 284, 293, 295, 318  
 Apédémak 33, 210, 211, 212, 213, 220, 221, 223, 233, 234, 237, 238, 239, 257, 262, 263, 269, 274, 277, 279, 280, 281, 282, 283, 289, 303, 306, 312, 359, 489, 491, 492  
   de Toulakaté 279  
 Aqedise [= Khonsou] 238, 280, 359  
 Arensnouphis 211, 212, 223, 226, 227  
 Arès 325, 328  
 Aritene [Horus de l'horizon] 178, 270, 360  
 Aton 110, 111  
 Atoum 189, 211  
 Bastet 176, 182, 185  
 Bès 152, 223  
 Chou 28, 225, 227  
 Dame d'Imaou (Hathor) 74  
 Dédoun 95, 96, 99, 132  
 Dévoreuse 284  
 dieu  
   à trois têtes et à quatre bras 281  
   blemmye 382  
   de Kerma 80  
   faucon 280, 285  
   guerrier 212  
   lion 279, 312  
   local 256, 288, 382  
   solaire assis sur un trône, à la tête présentée de face et entourée de rayons 281  
 Dieu des chrétiens 325, 398  
 dieux  
   barbus figurés de face 281  
   du Nil 277  
   locaux 138, 211, 212  
 Dionysos 494  
 divinité  
   dynastique 135  
   locale 210  
   méroïtique 210  
   divinité à tête de crocodile 535  
 divinités armées 291  
 des eaux 276  
 hindous 281

faucon momifié (Sokar) 285  
 Harakhty 178, 296  
 Harendotès 175  
 Haroeris 215  
 Harpocrate 130, 166, 290  
 Hathor 74, 112, 152, 281, 282, 360  
 Hélios 281, 283  
 Héqet 269  
 Héraclès 194  
 Horus 95, 139, 166, 175, 178, 182, 197, 201, 212, 235, 238, 257, 275, 277, 278, 280, 284, 290, 324, 359  
   accompagné d'un chien 229  
   curateur de son père 175  
   de l'horizon 178  
   de Philae 306  
   de Sedeinga 306  
   fils de son père 175  
   l'enfant 166  
   Hr-pj-hrd 166  
 Isis 8-9, 29, 132, 207, 208, 212, 215, 220, 227, 235, 238, 240, 241, 248, 253, 254, 255, 257, 259, 264, 270, 273, 276, 281, 284, 285, 289, 292, 293, 294, 300, 305, 306, 310, 311, 312, 318, 319, 320, 321, 322, 356, 360, 368, 369, 371, 372, 382, 392, 455, 495  
   ailes d'— 239, 241, 311  
   aux ailes déployées 239  
   de l'Abaton 310  
   de Philae 306  
   de Sedeinga 306  
 Khnoum 95, 96  
 Khonsou 130, 152, 188, 238, 262, 280, 290, 359  
 Khopan 382  
 Maât 130, 133, 284, 311, 341  
 Mahrem (dieu axoumite de la guerre) 325  
 Makedoke [forme d'Amon ?] 238  
 Mandoulis 226, 256, 382, 385  
 Masha (dieu du Soleil) 210, 281, 305  
 Mout 127, 128, 130, 158, 188, 227, 238, 248, 258, 262, 263, 269, 270, 281, 282, 290, 360  
 Néfertoum 145, 210  
 Nekhbet 188, 280  
 Occident (déesse de l'—) 284  
 CÉil de Rê 223, 226, 227  
 CÉil d'Horus 261  
 CÉil du Soleil 223, 226, 227  
 Ogdoad 139, 278  
 Onouris 162, 223, 227  
 Osiris 144, 154, 166, 176, 207, 235, 241, 281, 284, 285, 292, 293, 294, 300, 310, 312, 318, 320, 360, 368, 369, 371, 381, 392, 494, 503  
 Ouaset 297  
 Ptah 138, 145, 208, 228, 290  
   qui est au sud de son mur 143  
 Qebhsenouf 148  
 Ramsès II divinisé 112, 113  
 Rê 133, 138, 140, 145, 152, 154, 158, 159, 178, 179, 181, 186, 196, 208, 262, 279, 294, 321  
   cœur de — 194, 196, 197

Rê-Harakhty 270, 360  
 Satis 212, 281  
 Sébioumêker [Atoum] 141, 189, 211  
 Sekhmet 145  
 Sérapis 281  
 Sésostris III divinisé 95, 99, 132, 152  
 Seth 175, 235  
 Shaba (dans les noms = Shébo) 141, 143, 144  
 Shanaka (désignation de Mout) 158, 263  
 Shébo (Sébioumeker, Atoum) 141, 188, 211, 212, 223, 261  
 Sobek 535  
 Sokar 285  
 Tefnout 223, 225, 226, 227  
 Thot 130, 137, 139, 212, 223, 227, 256, 277, 278, 284, 303  
 de Pnoubs 226  
 triade divine 145  
 Zeus-Amon 281

## noms de personnes

### avant 1820

Abbas (oncle de Mahomet) 545  
 Aaron 382  
 Aata (prince affilié à Kerma ?) 88, 90  
 Abala, sœur et épouse de Piânkhly, mère de Taharqo 132, 145, 153  
 Abana (mère d'Ahmosé) 32, 87, 88, 89, 91, 92  
 Abdallah Abou Sarh (général arabe) 405  
 Abdallah Jamma (Abdallah le Rassembleur) 428, 429, 430, 432  
 Abd el-Malik (gouverneur d'Égypte) 408  
 Abou al-Kaylak (Mohamed, général de Badi IV, sultan fung, régent) 436, 437, 439  
 Abratoye (vice-roi de Nubie à l'époque méroïtique) 304, 310, 311, 315  
 Aelius Gallus (préfet d'Égypte) 243, 244, 246, 247  
 Ahmosé (fils d'Abana) 87, 88, 89, 91, 92  
 Aïda (fille d'Amonasro) 197  
 Akhamura (méroïte, gouverneur de province) 248, 250  
 Akhatoné (chef d'une rébellion sous Tanéyidamani) 238  
 Akinara (vice-roi de Nubie à l'époque méroïtique) 304  
 al-Samarqandî (imam) 546  
 Amanakhedoli 313  
 Amanibélilé (vice-roi de Nubie à l'époque méroïtique) 304  
 Amanipilade 313  
 Aménémopé (gouverneur de Koush sous Toutânkamon) 111, 345  
 Amenhotep (vice-roi de Nubie) 110  
 Aménirdis I<sup>re</sup>, divine adoratrice d'Amon 133, 138, 143  
 Aménirdis II, divine adoratrice d'Amon 152, 155  
 Amnas (nom « païen » d'une femme convertie au christianisme) 391  
 Amr Ibn al-'As (conquérant de l'Égypte) 405  
 Anako 326  
 Angabene 326  
 Appion (évêque de Sienne) 381  
 Araqatan-makas (mère de Téquoride-Amani, royaume de Méroé) 311, 312  
 Arawé (chef des Lehlehes) 177  
 Arététéli (fils de Wiritélito) 366, 370  
 Ataqéloula (dame —) 342  
 Baba (père d'Ahmosé, fils de Raïnet) 88, 89  
 Badi wad Rajab (régent du sultanat fung) 439  
 Baourdjed 74  
 Baraqo (gouverneur de Basse-Nubie) 177  
 Békemetéli (vice-roi méroïtique) 315  
 Boutala 326  
 Breitek (chef de tribu, fils de Phonen roi blemmye) 382, 389  
 Busiris (roi mythique) 194  
 Caius Publius Pétronius (préfet d'Égypte) 243, 244, 245-247, 250, 251, 252, 253, 256, 271, 298  
 Chépénoupet I<sup>re</sup>, divine adoratrice d'Amon 133, 136  
 Chépénoupet II, divine adoratrice d'Amon 138, 143, 152, 155  
 Cornélius Gallus (préfet d'Égypte) 242, 243, 247, 250, 256  
 Dagale 326  
 Danako 326  
 Djéhoutimosé (vice-roi de Nubie sous Akhenaton) 110  
 Francus (ancêtre mythique des Francs) 546  
 Frumence de Tyr (précepteur d'Ézana) 328  
 Harmakhis (scribe égyptien) 273  
 Haware 326  
 Heçtor (héros mythique) 546  
 Heqanakht (vice-roi de Nubie sous Ramsès II) 112  
 Heqanéfer (prince de Miam) 111  
 Hérihor (grand-prêtre d'Amon sous Ramsès XI) 114  
 Herkhouf 32, 63, 70, 72, 73, 74, 100  
 Horemakhet (fils de Shabako, grand-prêtre d'Amon) 143, 152, 155  
 Horkhebi (grand-prêtre d'Amon) 155  
 Hornakhtiotef II (famille Wayekiye) 303  
 Houy (vice-roi de Nubie sous Toutânkamon) 111, 345  
 Iahatek (rédaçteur de la seconde lettre adressée à Tantani) 391  
 Ibn Khaldoun (historien arabe) 419, 420  
 Imhotep 228  
 Iouny (vice-roi de Nubie sous Séthi I<sup>er</sup> et Ramsès II) 112  
 Iri (père de Herkhouf) 73  
 Julien (prêtre monophysite) 396, 397, 398, 399  
 Ka 65  
 Karinakarora (vice-roi de Nubie à l'époque méroïtique) 304  
 Karkara (prêtre) 326  
 Keny (scribe) 98  
 Khalalakhirora (administrateur de Nubie à l'époque méroïtique) 256, 315, 380  
 Khaliout (fils de Piânkhly) 162, 163  
 Kambasouden 183  
 Khamis ibn Jangal (chef militaire des Musaba'at) 436  
 Kharawé (chef des Lehlehes) 176  
 Khawitarora (vice-roi de Nubie à l'époque méroïtique) 304  
 Khensa, sœur et épouse de Piânkhly 132  
 Kouper (gouverneur nommé par les romains, père de Pétéis et Pahor) 250, 256  
 Laboden (chef des Labiru et des Akurukuro) 184  
 Litakarora (vice-roi de Nubie à l'époque méroïtique) 304  
 Longin (monophysite, évêque de Nobadia) 396, 399, 400, 401  
 Mahomet (prophète) 402, 404, 545, 547  
 Mahomet Abou Kalec (= Mohamed Abou al-Kaylak, régent du royaume fung) 437  
 Makhésé (vice-roi de Nubie à l'époque méroïtique) 304  
 Makhéye (adjoint d'un vice-roi de Nubie à l'époque méroïtique) 304  
 Makresh 132  
 Maléqoli (vice-roi de Nubie à l'époque méroïtique) 304  
 Malitabelito 301  
 Malotona (vice-roi de Nubie à l'époque méroïtique) 304  
 Maluwitara (ambassadeur méroïtique) 315  
 Manitawawi (famille Wayekiye) 303  
 Manutéla oncle de Wiritélito 370  
 Marc-Antoine 242  
 Mashaqadakhel 313  
 Maximin (duc de la Thébaïde) 381, 382  
 Mérymosé (vice-roi de Nubie sous Amenhotep III) 110, 111  
 Michel I<sup>er</sup> (patriarche copte d'Alexandrie) 408  
 Moïse 382  
 Moïse (moine de Philae) 391  
 Montouemhat (quatrième prophète d'Amon) 152, 153, 155  
 Mousés (fils du roi des Noubades Abourni) 389, 391  
 Mousés (moine, rédaçteur de la troisième lettre à Tantani) 391

Nahoun (prophète) 155  
 Nakasé (fils du roi des Noubades Abourni) 389  
 Nakharora (chef d'une rébellion sous Tanéyidamani) 238  
 Narsés (général romain) 392  
 Neferou-ka-Kashta (sœur et épouse de Piänkhy) 132  
 Nehi (vice-roi de Nubie sous Hatchepsout) 99  
 Nétéwitarora (vice-roi de Nubie à l'époque méroïtique) 304  
 Nitocris (divine aoratrice d'amon, fille de fille de Psammétique I<sup>er</sup>) 155  
 Osorkon (prince, grand-prêtre d'Amon) 117  
 Ousersatet (vice-roi de Nubie sous Amenhotep II) 101  
 Özdémir Pacha (général ottoman) 423, 424  
 Padiamon 208  
 Paenrè (vice-roi de Nubie sous Thoutmosis III) 99  
 Pahor (fils de Kouper) 250  
 Pamiou (vice-roi de Nubie, gendre de gendre de Takelot III) 114  
 Panéhézy (vice-roi de Nubie sous Ramsès XI) 113, 114  
 Patrape-Amani 313  
 Peksater, sœur et épouse de Piänkhy 132  
 Pétésé (fils de Kouper) 250  
 Philippe (diacre) 395  
 Piänkh (général, vice-roi de Nubie, grand-prêtre d'Amon sous Ramsès XI) 113, 114  
 Potasimto (général) 164  
 Priscus de Panium (historien grec) 381  
 Prudhoe (Algernon Percy, 4<sup>e</sup> duc de Northumberland) 33, 195, 196  
 Qen-en-pa-heqa (nom donné à un capitif d'Ahmosé) 88  
 Qoréné (famille Wayekiye) 303, 310  
 Raïnet (mère de Baba, père d'Ahmosé) 88, 89  
 Reubéni (David, aventurier excentrique au xv<sup>e</sup> siècle) 428  
 Sa-Amanisé (gouverneur de Basse-Nubie) 177  
 saint Antoine 402  
 sainte Anne 407  
 Sasan (ambassadeur de Téquoride-Amani) 310, 311, 320  
 Seni (vice-roi de Nubie) 94  
 Setaou (vice-roi de Nubie sous Ramsès II) 113  
 Shadéwali (vice-roi de Nubie à l'époque méroïtique) 304  
 Smet l'Ainé (prêtre d'Isis) 392  
 Smet le Jeune (prêtre d'Isis) 392  
 Sobeknakht 66, 82, 94  
 Sophia (nom « chrétien » d'une femme convertie au christianisme) 391  
 Sotadès (plus grand céramiste grec du v<sup>e</sup> siècle) 172

Tamalaqorade-Amani (demi-frère ou demie-sœur de Téquoride-Amani) 312, 314  
 Tamélorade-Amani (= Tamalaqorade-Amani) 312, 314, 324  
 Tameya (captif — = romain ?) 251, 257  
 Tami (ambassadeur de Téquoride-Amani) 311  
 Tantani (gouverneur noubade) 390  
 Tarutikhi (roi des Maghu) 316  
 Tasémérékha (administrateur de Nubie à l'époque méroïtique) 256  
 Téritanide (père de Téquoride-Amani, royaume de Méroé) 311, 312  
 Tétian (prince affilié à Kerma ?) 88, 90  
 Téwinéye (vice-roi de Nubie à l'époque méroïtique) 304  
 Théodore (évêque de Philae) 392, 396, 399  
 Théodose (patriarche monophysite d'Alexandrie) 395, 398, 399, 400  
 Touro (vice-roi de Nubie) 94  
 Viventius (commandant de l'armée romaine, rédacteur de la première lettre envoyée à Tantani) 390  
 Wayekiye (famille —) 300, 303  
 Wayekiye [— II, gouverneur] 310  
 Wiritélito = Wiritélito 370  
 Wiritélito (dame —, épitaphe) 34, 366, 368, 369, 370  
 Yamani (prince de la cité côtière d'Ashdod, rebelle contre Sargon II) 144  
 Yeni (frère du roi blemmye Phonen) 390  
 Yesaka 326  
 Zubayr ibn al-Awwam (compagnon de Mahomet) 547

### après 1820

Babiker (Amina) 264  
 Bankes (William J.) 209  
 Garrett (Robert, collectionneur) 267  
 Gordon (Charles George = — Pacha gouverneur général du Soudan) 286  
 Gutman (Melvin, collectionneur) 264, 267  
 Kitchener (Lord —, général anglais) 93  
 Nachtigal (Gustav, voyageur du xix<sup>e</sup> siècle) 433

### archéologues, historiens, voyageurs et auteurs cités

Adam (Abdelrahman) 454, 516  
 Adams (William Yewdale) 252, 298, 299, 442, 456, 506, 517  
 Adams (W. J. Phytian-Adams) 501  
 Addison (Frank A.) 452, 454, 506, 508  
 Adly (Emad) 510  
 Agatharchide de Cnide (géographe alexandrin) 144, 192, 193, 194, 195  
 Agut-Labordère (Damien) 273

Ahmed Salah el-Din (Mohammed) 448, 457, 506, 507  
 Aldred (Cyril) 442  
 Ali Hakem (Ahmed Mohamed) 495, 497, 504, 506  
 Ali Mohamed (Abdel Rahman, directeur de la NCAM) 2, 242  
 Almagro (M.) 299, 340  
 al-Maqrizi (historien égyptien) 405, 413, 414  
 al-Tabari (historien persan) 404  
 al-Uswani (Ibn Sulaym, chroniqueur arabe) 35, 405, 413, 414, 416, 417, 421  
 Anderson (Julie) 275, 457, 501, 502, 506  
 Aristocréon 192, 272  
 Arkell (Anthony J.) 10, 37, 38, 41, 42, 434, 441, 461, 466, 545  
 Arnaudis (Alain) 510  
 Athénée de Naucratis 192  
 Badawy (Alexander) 506  
 Bąkowska-Czerner (Grażyna) 508  
 Balfour-Paul (H. G.) 454, 506  
 Ballet (Pascale) 510  
 Barberini (Sergio) 478, 501, 506  
 Barguet (Paul) 515  
 Bar Hebraeus (polygraphe syrien) 404  
 Barnard (Hans) 246  
 Barth (explorateur) 545  
 Baud (Michel) 3, 23, 24, 276, 442, 446, 459, 501, 502, 503, 504, 506, 589  
 Beaux (Nathalie) 24  
 Bergamini (G.) 515  
 Bietak (Manfred) 507  
 Billy (G.) 442, 550  
 Bion de Soles 192, 230, 234, 272  
 Birch (Samuel) 334  
 Bonardelle (Danielle) 24  
 Bonnet (Charles) 24, 56, 60, 66, 69, 80, 93, 94, 165, 441, 442, 507, 511  
 Bradley (R.) 501, 516  
 Browne (Gerald) 378  
 Bruce (James, explorateur écossais du xviii<sup>e</sup> siècle) 436, 437, 438, 448  
 Brugsch (Heinrich) 334, 335, 336  
 Budge (Ernest Alfred Thompson Wallis) 451, 508  
 Bumbaugh (Solange) 508  
 Burckhardt (Johan-Ludwig) 448, 508  
 Burkhardt (Adelheid) 273, 442  
 Cabon (Olivier) 6, 7, 10, 13, 15, 22, 28, 545, 563, 589, 590-591, 608  
 Cabrol (Agnès) 442  
 Cailliaud (Frédéric) 210, 217, 258, 260, 287, 289, 332, 448, 449, 450, 508  
 Caminos (Ricardo Augusto) 508  
 Campagnoli (Paolo) 508  
 Carrier (Claude) 24, 344  
 Cavalli-Sforza (L.) 554  
 Chaix (Louis) 24  
 Champollion (Jean-François) 332, 333, 334, 337  
 Chassinat (Émile) 508  
 Chauveau (Michel) 273

- Chauvet (Michel) 508  
 Cheikh Ahmed ibn el-Hajj Abou Ali  
 (*Chronique fung*) 428, 429  
 Choimet (Gabrielle) 24  
 Ciampini (Emanuele) 457, 508  
 Collombert (Philippe) 132, 442  
 Crawford (Osbert Guy  
 Stanhope) 452, 508  
 Crowfoot (John Winter) 451, 454  
 Dalion 192, 272  
 Daly (Martin W.) 441  
 Darnell (John Coleman) 101, 443  
 David-Cuny (Hélène) 24, 545, 589  
 David (Élisabeth) 24  
 Davies (Vivian) 72  
 Davies (W. V.) 443  
 Davoli (Paola) 322, 443  
 Delattre (Hélène) 24, 52  
 Dewachter (Michel) 508  
 Dijkstra (Jitse) 392, 443  
 Diodore de Sicile 144, 187, 192, 194  
 Dion Cassius 246, 247, 271  
 Dobon (B.) 547  
 Donadoni (Sergio) 471, 476, 501, 508  
 Dorner (J.) 508  
 Dubon (B.) 548  
 Dümichen (Johannes) 286, 335  
 Dunham (Dows) 196, 297, 443, 454,  
 470, 506, 508  
 Edgar (M.) 508  
 Edwards (David N.) 441, 448, 504, 508  
 Eide (Tormod) 28, 381, 441, 509  
 Eisa (Khidir Adam) 509  
 el-Hassan Ahmed Mohamed 457  
 el-Tayeb (Mahmoud) 509  
 Emery (Walter Bryan) 375, 388, 454,  
 456, 509  
 en-Nur (Sadik) 497, 504, 514  
 Épiphane de Salamine  
 (père de l'Église) 382  
 Ératosthène 177, 192, 314, 315, 378, 379, 550  
 Erman (Adolf) 335, 336  
 Évina (Marie) 24  
 Fairman (Herbert Walter) 509  
 Ferlini (Giuseppe) 260, 261, 322, 323,  
 450, 509  
 Firth (Colin M.) 451, 509  
 Fitzreiter (Martin) 509  
 Francigny (Vincent) 6, 10, 14, 24, 274,  
 443, 462, 471, 503, 509, 515, 550, 589  
 Fraser (Peter Marshall) 510  
 Freier (Elke) 510  
 Fréret (Nicolas, historien,  
 XVIII<sup>e</sup> siècle) 546  
 Gar el-Nabi (Ghalia) 2  
 Garstang (John) 248, 250, 269, 312, 335,  
 336, 443, 451, 483, 504, 510  
 Gau (Franz Christian) 332  
 Geus (Francis) 24, 462, 506  
 Ginns (Andrew) 510  
 Giorgi (E.) 508  
 Godlewski (Włodzimierz) 406, 443  
 Goedicke (Hans) 510  
 Goyon (Jean-Claude) 510  
 Gradel (Coralie) 510  
 Gratien (Brigitte) 69, 433  
 Greenberg (Joseph H.) 343, 361, 362,  
 554  
 Griffith (Francis Llewellyn) 34, 249,  
 273, 276, 286, 297, 299, 312, 320,  
 322, 331, 332, 334, 335, 336, 337, 338,  
 339, 340, 348, 349, 354, 356, 361, 366,  
 370, 371, 378, 384, 443, 452, 510  
 Grimal (Nicolas) 8-15, 441, 444, 510  
 Grunert (Stefan) 510  
 Grzymiski (Krzysztof A.) 320, 457,  
 501, 510  
 Hägg (Tomas) 28, 441  
 Hallof (Jochen) 322, 344, 354, 371, 444  
 Hanbury (Barnard) 332  
 Hartung (H.) 510  
 Hassan (Y. H.) 547, 548, 549  
 Haycock (Bryan) 338, 444  
 Hécatée d'Abdère 187  
 Héliodore (auteur grec) 347  
 Hérodote 29, 33, 155, 167, 168, 169, 171,  
 172, 173, 174, 187, 191, 193, 194, 250,  
 271, 272, 378  
 Hertzog (Rolf) 511  
 Hewes (Gordon Winant) 511  
 Heyler (André) 340  
 Hibbs (Vivian A.) 511  
 Hinkel (Friedrich W.) 296, 495, 501,  
 502, 504, 511, 589  
 Hintze (Fritz) 209, 229, 236, 253, 262,  
 264, 287, 323, 339, 340, 343, 344, 349,  
 361, 503, 511  
 Hof (Catharine) 519  
 Hofmann (Inge) 246, 271, 284, 313,  
 323, 340, 343, 444  
 Holton-Pierce (Richard) 28, 389  
 Holt (Peter M.) 441  
 Homère 29, 168, 191, 546  
 Honegger (Matthieu) 41, 49, 56, 444  
 Hrozny (Bedřich) 361  
 Ibn Battouta (voyageur arabe) 546  
 Irish (J. D.) 550  
 Jacquet-Gordon (Hélène) 511  
 Jacquet (Jean) 511  
 Jean de Biclair (clerc wisigoth) 401  
 Jean d'Éphèse (évêque monophysite  
 d'Éphèse) 396, 397  
 Jean Diacre l'Égyptien (chroniqueur  
 chrétien) 394, 407, 408  
 Katznelson (Isidor) 340  
 Kemp (Barry J.) 501, 511  
 Kendall (Timothy) 117, 152, 185, 275,  
 290, 442, 443, 457, 471, 479, 501,  
 502, 504, 511, 512  
 Kirwan (Laurence P.) 375, 509  
 Kleinitz (Cornelia) 209  
 Kołosowska (Elzbieta) 509  
 Kröper (Karla) 277, 289, 459, 512  
 Kuper (R.) et Kröpelin (St.) 548  
 Lacovara (Peter) 501, 502, 512  
 Łatjar (Adam) 319, 444, 445  
 Leclant (Jean) 2, 22, 340, 344, 366, 367,  
 503, 512, 515  
 Lenoble (Patrice) 24, 328, 329, 375, 377,  
 389, 464, 502, 512, 513  
 Lepsius (Carl Richard) 91, 128, 130, 144,  
 181, 204, 205, 236, 239, 241, 264, 265,  
 274, 276, 284, 289, 293, 294, 296,  
 312, 318, 319, 333, 334, 335, 336, 337,  
 449, 450, 470, 513  
 Linat de Bellefonds (Louis Maurice  
 Adolphe) 209, 210, 217, 450  
 Luffin (Xavier) 543  
 Luis (J. R.) 548  
 Macadam (Miles Frederick Laming)  
 186, 187, 188, 264, 267, 339, 340,  
 454, 501, 513  
 MacMichael (H. A.) 545, 546, 548  
 Mahmoud Abdalla (Abdelgadir) 340  
 Maillot (Marc) 7, 10, 14, 24, 276, 446,  
 447, 473, 513, 589  
 Mainterot (Philippe) 513  
 Mallinson (Michael D. S.) 513  
 Manéthon (historien  
 alexandrin) 141, 143  
 Mariette (Auguste) 196, 197  
 Maystre (Charles) 456, 514  
 Miller (Marie) 24  
 Miller (Nicholas Byram) 299, 340, 343,  
 384, 444, 514  
 Mills (A. J.) 299  
 Mohammed Ahmed (Salah  
 el-Din) 93, 275  
 Montaigne (Michel de —) 171  
 Morkot (Robert) 441  
 Munro-Hay (Stuart) 326, 444  
 Nachtigal (Gustave) 543  
 Näser (Claudia) 209, 459, 514  
 Nicoloso (Odile) 10, 23, 24, 28  
 Nordström (Hans-Ake) 506  
 O'Connor (David) 481, 482, 501,  
 502, 514  
 Onasch (Hans-Ulrich) 519  
 Paner (Henryk) 459, 514  
 Parkhurst (Ch., directeur de musée) 264  
 Payne (John) 514  
 Payne Smith (Robert) 397  
 Payraudeau (Frédéric) 120, 141, 445  
 Peer (Philip van) 38  
 Petrie (William Mathew Flinders) 504, 514  
 Picard (Jérôme) 24  
 Pinch (Geraldine) 514  
 Pline l'Ancien 192, 246, 247, 256, 271,  
 272, 298, 378, 514  
 Plumley (J. Martin) 299, 322  
 Polybe (historien grec) 224  
 Pope (Jeremy) 310, 445  
 Priese (Karl-Heinz) 442  
 Procope de Césarée  
 (historien grec) 303, 390, 392  
 Quibell (James Edward) 378  
 Randall-MacIver (David) 299, 335, 336,  
 366, 452, 519  
 Reinecke (Walter F.) 510  
 Reinisch (Leo Simon) 335  
 Reinold (Jacques) 24, 45, 445, 462,  
 471, 514  
 Reisner (George Andrew) 50, 60, 65,  
 66, 82, 83, 116, 117, 134, 158, 165,  
 178, 185, 186, 193, 196, 228, 229, 230,



237, 240, 287, 292, 294, 296, 297,  
311, 312, 318, 319, 323, 375, 451, 452,  
504, 515  
Rilly (Claude) 6, 10, 14, 23, 27, 344,  
445, 462, 471, 515, 541, 545, 550  
Robichon (Clément) 515  
Roccati (Alessandro) 501, 515  
Rondot (Vincent) 24, 288, 290, 291,  
329, 443, 445, 459, 462, 471, 502,  
507, 509, 512, 513, 514, 515  
Ronsard 546  
Rosellini (Ippolito) 333  
Rumscheid (Frank) 515  
Sauneron (Serge) 515  
Sayce (Archibald H.) 249, 335, 443  
Schäfer (Johann Heinrich) 183  
Schiff Giorgini (Michela) 2, 24, 102  
Scott-Moncrief (Philip D.) 515  
Seignobos (Robin) 24  
Sénèque 271, 272  
Sewell (Jamie) 516  
Shinnie (Margaret) 516  
Shinnie (Peter Lewis) 264, 287, 328,  
421, 455, 501, 516  
Sievertsen (Uwe) 501, 502, 504, 589  
Simon (Christian) 69  
Simpson (William Kelly) 299  
Smith (Harry S.) 454, 516  
Smith (W. Stevenson) 516  
Sokari (Ahmed) 513  
Somaglino (Claire) 55, 445  
Sordi (Maria Novella) 516, 589  
Spaulding (Jay) 546  
Spencer (Neal) 504, 516  
Strabon 192, 243, 244, 245, 246, 247,  
249, 250, 251, 253, 260, 282  
Stynder (D. D.) 550  
Tallet (Pierre) 55, 445  
Thabit (Thabit Hassan —) 455  
Thomas (Ross) 516  
Tishkoff (S. A.) 554  
Török (László) 28, 117, 183, 193, 194,  
273, 297, 304, 441, 445, 456, 488,  
491, 498, 501, 502, 503, 504, 516  
Traunecker (Claude) 503, 516  
Trigger (Bruce G.) 299, 340, 343, 344,  
361, 362, 456, 517  
Uphill (Eric) 517  
Valbelle (Dominique) 24, 94, 163, 164,  
442, 445, 507  
Vantini (père) 28, 397, 414, 429, 445  
Verbossek (Alexandra) 209  
Vercoutter (Jean) 70, 455, 460, 462,  
470, 471, 476, 495, 501, 504, 517  
Verwers (G. J.) 517  
Vila (André) 462  
Virgile 546  
Vitruve 478, 501, 517  
Vlach (F.) 517  
Vrtal (V.) 517  
Vycichl (Werner) 343  
Waddington (George) 332  
Welsby (Derek A.) 421, 441, 442, 448,  
456, 457, 501, 502, 504, 517  
Wenig (Steffen) 209, 287, 486, 501, 502, 517

Werner (R.) 543  
Wildung (Dietrich) 277, 288, 289, 442,  
459, 518, 550  
Wilson (Karen L.) 518  
Whitehead (G. O.) 454, 518  
Wolf (Pawel) 209, 459, 512, 517,  
518, 519  
Wolf (Simone) 457, 519  
Woolley (C. Leonard) 366, 452,  
504, 519  
Yellin (Janice) 519  
Yoyotte (Jean) 519  
Zach (Michael H.) 322, 443  
Zawadowski (Youri) 340  
Zibelius-Chen (Karola) 445  
Zurawski (Bogdan) 519  
Zyhlarz (Ernst) 339, 343

### artistes cités

Iverné (Claude, photographe) 24  
Verdi (Giuseppe) 33, 195, 197

### ouvrages, publications, revues et œuvres cités

*A Meroitic funerary text in hieroglyphic*  
(Griffith) 337  
*Antiquités de la Nubie ou Monuments*  
*inédits des bords du Nil, entre*  
*la première et la seconde cataracte*  
(Franz Christian Gau) 332  
Bible 155, 168, 385  
Actes des Apôtres 395  
Ancien Testament 395  
— hébraïque 60  
Livre de Daniel 410  
Livre d'Ésaïe 395  
Nouveau Testament 394, 395  
Psaume 68 395  
Psaumes 378  
Septante (— des —) 168, 395  
*Bibliothèque historique* (Diodore  
de Sicile) 192  
*Chronique fung* (Ahmed ibn el-Hajj  
Abou Ali) 35, 420, 428, 429  
Coran 372  
*Denkmäler aus Aegypten und Aethiopien*  
(Carl Richard Lepsius) 91, 128, 130,  
181, 204, 205, 263, 265, 296, 318, 333,  
335, 337, 449, 450, 513  
*Die Sprachliche Stellung des Meroitischen*  
(Fritz Hintze) 339  
*Die Struktur der "Deskriptionsätze"*  
*in den meroitischen Totentexten*  
(Fritz Hintze) 339  
*Egypt in Nubia* (W. B. Emery) 456  
*Einführung in die Meroitistik* (Francis  
Breyer) 344  
*Essais* (Michel de Montaigne) 171  
*Éthiopiennes* (Bion de Soles) 192, 234  
*Éthiopiennes* (Dalion) 192  
*Éthiopiennes* (Héliodore) 348  
*Fontes Historiae Nubiorum* (Eide, Hägg,  
Holton-Pierce et Török) 28,  
381, 389

*Franciade* (La —, Ronsard) 546  
*Géographie* (Strabon) 244  
*Histoire* (Hérodote, livre III) 168, 169,  
187  
*L'Histoire des moines d'Égypte*  
(Rufin d'Aquilée) 380  
*Histoire ecclésiastique*  
(Jean d'Éphèse) 396  
*Histoire romaine* (Dion Cassius) 247  
*Journal of a Visit to Some Parts*  
*of Ethiopia*  
(George Waddington  
et Barnard Hanbury) 332  
*Journal of Egyptian Archaeology*  
(Griffith) 338  
*Karanóg* (Griffith) 336, 337, 338,  
366, 370  
*Kush* (Bruce G. Trigger) 343  
*Languages of Africa* (Joseph  
H. Greenberg) 343  
*Livre des Morts* 142, 166, 284  
chapitre 165 142  
chapitres 163, 164 et 165 142  
*Material für eine meroitische*  
*Grammatik* (Inge Hofmann) 340  
*Meroë* (Griffith) 337  
*Meroë, the City of the Ethiopians*  
(Archibald H. Sayce) 335  
*Méroé, un empire sur le Nil* (catalogue  
d'exposition) 468  
*Meroitic and Eastern Sudanic:*  
*a Linguistic Relationship?*  
(Bruce G. Trigger) 343  
*Meroitic Inscriptions* (Griffith) 286, 336,  
337, 338  
*Meroitic Studies* (Griffith) 338  
*Mitteilungen des Instituts*  
*für Oriensforschung*  
(Fritz Hintze) 339  
*Nebet* (Frédéric Payraudeau) 120  
*Nubia, Corridor to Africa*  
(W. Y. Adams) 456  
*Nubia under the Pharaohs*  
(Br. Trigger) 456  
*L'Odyssée* (Homère) 171  
*Oriental Sources concerning Nubia*  
(Vantini) 28, 397, 414, 429  
*Panegyriques latins* 378  
*Périples de la mer Érythré*  
(anonyme) 316  
*Questions naturelles* (Sénèque) 271  
*Répertoire d'épigraphie meroitique*  
(REM, Jean Leclant et André  
Heyler, Claude Carrier) 286, 340,  
343, 366; cf. *langue, écriture...* 585  
*Res gestae Divi Augusti* (Auguste) 247  
*Saintes Écritures* 394, 402  
*Soudan, royaumes sur le Nil*  
(catalogue d'exposition) 468  
*Textes des Pyramides* 166  
*Textus blemmyicus aetatis Christianae*  
(Gerald Browne) 378  
*The Kingdom of Kush : Handbook*  
*of the Napatan-Meroitic Civilization*  
(L. Török) 456

- The Nubian Texts of the Christian Period* (Griffith) 338  
*The Present State of Meroitic Studies* (Werner Vycichl) 343  
*The Third Part of the Ecclesiastical History* (Payne Smith) 397  
*Traité des douze gemmes* (Épiphanie de Salamine) 382  
*Travels to Discover the Sources of the Nile* (James Bruce) 437, 438  
*Voyage aux sources du Nil, en Nubie et en Abyssinie, pendant les années 1768-1773* (James Bruce) 448  
*Voyages à Méroé, au Fleuve Blanc, au-delà du Fâzoql, dans le midi du royaume de Sennâr, à Sywah et dans cinq autres oasis, faits dans les années 1819, 1820, 1821 et 1822* (Frédéric Caillaud) 210, 260, 332, 449  
*Zeitschrift für ägyptische Sprache* (Zs) 334, 336

## noms de lieux, géographie

### Soudan

- Abka 39, 50  
 Abou Darbain-Aneibis 39  
 Abou Geili 452  
 Abou Hamed 18, 39, 86, 376, 463, 464  
 Ain Farrah (site royal au Darfour) 434, 545  
 Akcha 86, 112, 462  
 Akita (pays d'—, marches de Koush) 113  
 ad-Damazin 25  
 al-Abwab (principauté) 417, 421  
 al-Djazirah (État du Soudan) 25  
 al-Fulah 25  
 al-Qadarif (idem) 25  
 Alwa (= Alodia) 327, 379, 394, 409, 417, 418  
 Amara 39, 99, 112, 113, 114, 118, 274, 275, 282, 309, 360, 372  
 — Est 86  
 — Ouest 86  
 Arbaji (ville d'—) 428  
 Areika 63, 335, 336  
 Argo (île d'—) 152, 275, 373, 376, 456  
 Armi [= Triacostaschène, province] 249, 250  
 Askout (forteresse) 64, 65  
 Astarese (point d'eau entre Napata et Méroé dans la Bayouda) 180, 182  
 Atbara 25, 39, 86, 327, 376, 456, 457, 463  
 rivière 25, 39, 86, 173, 376, 327, 364, 417, 545  
 Awalib 454, 459  
 Badi 417  
 Banganarti 376, 413  
 Barkal 34, 119, 136, 141, 157, 186, 187, 189, 195, 235, 239, 240, 242, 263, 264, 265, 267, 275, 291, 372  
 Basa 39, 86, 268, 269, 454, 489  
 Batn el-Haggar 455  
 Bayouda (désert) 39, 86, 118, 182, 314, 376  
 Begrawwiya 86, 198, 200-201, 448, 450, 456  
 voir également à *Méroé*:  
 — Nord 568  
 — Ouest 568  
 — Sud 568  
 Berber 459  
 Boucharia 39, 41  
 Bouhen (forteresse) 39, 56, 64, 65, 71, 72, 86, 87, 94, 95, 99, 152, 191  
 Boutana (région du —) 39, 86, 116, 209, 268, 376, 451, 452, 454, 459, 475, 497, 498, 499  
 Bugdumbush 39  
 Dabanarti 39  
 Damboya (el-Hassa) 86, 272, 288, 459, 475, 488, 498  
 Dangeil 25, 86, 102, 165, 275, 372, 457, 461  
 Darfour 35, 46, 47, 70, 81, 102, 314, 315, 344, 433, 434, 435, 437, 543, 545, 551, 554  
 — Central (un des États composant le Soudan) 25  
 — du-Nord (idem) 25, 363  
 — du-Sud (idem) 25, 363  
 — Occidental (idem) 25  
 — Oriental (idem) 25  
 Nord — 543  
 sud du — 434  
 guerre du — 554  
 royaume du — 545  
 Debba 39, 463  
 Debeira Ouest 376  
 Défaïa 86, 157, 176  
 désert de Nubie 39, 86, 376  
 Dinder (affluent du Nil Bleu) 436  
 Dongola (= Old Dongola) 25, 30, 35, 179, 363, 376, 380, 394, 396, 401, 402, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 413, 416, 417, 419, 420, 434, 438, 545, 554  
 Dotawo 420, 423  
 Doukki Gel 13, 81, 86, 93, 94, 95, 99, 143, 147, 158, 159, 160, 162, 290, 345, 346, 347, 457, 459, 468  
 Dyre (= Gébel el-Dair) 437  
 ed-Damer 25, 463  
 ed-Daein 25  
 el-Ais (capitale et gouvernorat du royaume de Sennar) 437  
 el-Barga 42  
 el-Debba 46  
 el-Fasher 25, 435  
 el-Ghaba 466  
 el-Ghazali 376  
 el-Geneina 25  
 el-Hassa (Damboya) 25, 86, 272, 288, 290, 291, 372, 458, 459, 461, 475, 488, 489, 491, 498, 499, 515, 558  
 el-Hobagi 86, 328, 329, 348, 376, 379, 389, 463, 464, 465  
 HBG III 328  
 HBG VI 328  
 el-Kadada 39, 42, 43, 45, 463, 464, 465, 466, 468, 512, 514, 515  
 KDD 76/3/59 43  
 el-Khandaq 376  
 el-Kourrou 25, 86, 116, 118, 119, 124, 132, 138, 141, 143, 144, 148, 151, 154, 157, 158, 186, 187, 452  
 el-Multaga 463, 465  
 el-Nehoud (= el-Nahud) 25  
 el-Obeïd 25  
 el-Shaheinab 39, 42  
 est du Soudan 100, 377  
 Etbai 39  
 ez-Zuma 376, 379  
 Faras 30, 39, 53, 54, 63, 86, 111, 112, 243, 256, 299, 304, 315, 360, 376, 380, 394, 401, 404, 406, 407, 408, 410, 412, 413, 414, 452, 455  
 Fazole (= Fazugli) 210, 217  
 Fazuclou (= Fazugli) 437, 438  
 Fazugli 210, 430, 437  
 Firka 376, 379, 389  
 Gabati 456  
 Gaminarti 455  
 Gammai 39, 50  
 Gébel Barkal 25, 86, 95, 100, 101, 110, 113, 114, 116, 117, 125, 126, 127, 128, 130, 135, 140, 144, 145, 152, 154, 158, 162, 175, 178, 179, 181, 182, 185, 186, 187, 196, 197, 236, 237, 239, 241, 242, 252, 259, 264, 266, 275, 276, 278, 286, 287, 290, 315, 347, 448, 449, 451, 452, 457, 461, 475, 476, 477, 478, 480, 493, 504, 532  
 Gébel Cheikh-Suleïman 39, 55  
 Gébel Doshâ 86, 98, 99  
 Gébel el-Dair 437  
 Gébel el-Royyan 430  
 Gébel Geili 86, 283, 454  
 Gébel Marra (Darfour) 434  
 Gébel Moya 429, 432, 438, 452  
 Gébel Naga 261  
 Gébel Sahaba 38, 39  
 Gébel Saqadi 432  
 Gébel Sirefât 454  
 Gébel Tageru 46  
 Gedaref 25  
 Geili 39  
 Gematon (=Kawa) 111, 118, 176  
 Gemmai (nécropole princière) 379  
 Gerif Oumr 430  
 Gerri (ville de —) 430  
 Gézira 315  
 Gézira Dabarosa 455  
 Ghaba 39, 42  
 Ghash 39  
 Gibleb 287, 360  
 Gilf Kebir 46  
 Hajr-el-Merwa (Kourgous) 92  
 Hamadab 86, 248, 250, 251, 252, 253, 345, 356, 459, 461, 518, 519  
 Hambukol 376  
 Hannek 424  
 Haut-Atbara 38  
 Haute-Nubie 39, 86, 306

- Haut-Nil 70  
 Hillat el-Arab 86, 114  
 Hosh ben Naga 554  
 Huguir 187  
 Iken (= Mirgissa, forteresse) 256  
 Irem (région d'—) 100, 113  
 Juba 25  
 Kadakol 39  
 Kadéro 39, 42, 45  
 Kadrouka 39, 42, 44, 45, 52, 463, 465, 466  
 КДК 1/12/1 465  
 КДК 1/131/8 44, 465  
 КДК 21/200/1 465  
 Kaduqli 25  
 Karima 39, 95, 86, 376  
 Karoy (région de —, 5<sup>e</sup> catacste ?) 100  
 Kassala 25, 39, 86, 100, 283  
 — (un des États composant le Soudan) 25  
 Kawa 86, 111, 113, 116, 118, 124, 131, 132, 135, 142, 145, 165, 167, 173, 174, 176, 182, 185, 186, 188, 208, 252, 254, 259, 267, 268, 286, 306, 346, 372, 377, 416, 454, 457, 459, 489, 502  
 Keheila 464  
 Kenset 306  
 Kériba (région du —) 34, 267, 268, 269  
 Khartoum 25, 37, 39, 86, 260, 276, 283, 286, 376, 394, 428, 457  
 banlieue du Grand — 176  
 banlieue nord de — 42  
 site de l'hôpital de — 39, 41  
 sud de — 157, 177, 315  
 — (un des États composant le Soudan) 25  
 Khartoum Hospital 39  
 Khasm el-Girba 38, 39  
 Khor Abou Anga 37, 39  
 Khor Dam et-Tor 376  
 Khor Musa 38, 39  
 Kôm el-Abd 501  
 Kor (forteresse entre Bouhen et Mirgissa) 462  
 Kordofan 39, 86, 47, 102, 173, 177, 314, 315, 361, 363, 376, 388, 406, 430, 432, 433, 434, 435, 436, 437, 468, 546, 550  
 — de l'Ouest (un des États du Soudan) 25  
 — du Nord (idem) 25  
 — du Sud (idem) 25  
 Korti 463  
 Kosha 376, 379  
 Kosti 25, 452  
 Koumma (forteresse) 39, 64, 86, 95, 99  
 Kourgous 86, 92, 95  
 Koya 430  
 Laqiya (oasis de —) 51, 60  
 Malakal 25, 272  
 Malha (région du Nord-Darfour) 543  
 Maqs Supérieur (= Moyenne Nubie) 415  
 Maraté (= Defaïa ?) 176  
 Meheisa 464  
 Meili 455  
 Meinarti 376, 455  
 mer des Roseaux (= mer Rouge) 400  
 Mer Rouge (État du Soudan) 25  
 Miou (pays de —) 102  
 Mirgissa (forteresse) 39, 64, 84, 86, 256, 462  
 Missiminia 376, 463  
 monts Nouba 173, 210, 344, 363, 364, 406, 433, 434, 436, 438, 550, 554  
 Mouweis 25, 86, 255, 272, 276, 288, 345, 446, 459, 461, 472-473, 475, 477, 478, 479, 488, 489, 490, 491, 498, 499, 500, 507, 513, 559, 560, 561, 604  
 Moyenne Nubie 34, 42, 87, 99, 167, 297, 299, 300, 305, 306, 346, 379, 413, 415, 423, 432  
 Mukabrab 463  
 Musaba'at (sultanat de — au Kordofan) 435, 436  
 Musawwarat [es-Sufra] (voir également pyramides, temples...) 25, 26-27, 33, 86, 208, 209, 210, 211, 213, 222, 223, 262, 277, 279, 312, 333, 360, 450, 451, 459, 489, 503, 545  
 temples 33, 208, 227  
 Naga 25, 86, 209, 210, 211, 212, 229, 230, 233, 234, 251, 253, 254, 255, 261, 263, 268, 269, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 282, 286, 288, 289, 291, 292, 303, 309, 347, 360, 372, 450, 451, 454, 459, 461, 475, 489  
 Nauri 376  
 New Dongola 39, 86, 376  
 fondation de la nouvelle ville 420  
 Nil Blanc (un des États composant le Soudan) 25  
 Nil Bleu (idem) 25  
 Nil (un des États du Soudan) 25  
 Nilwa 376  
 Nord-Kordofan (entité géographique) 49, 184  
 Nord (un des États composant le Soudan) 25  
 Nouri 25, 86, 116, 119, 146, 147, 154, 157, 158, 159, 161, 166, 175, 178, 185, 187, 189, 195, 293, 448, 452  
 Nyala 25  
 oasis du désert occidental 56, 60, 72, 113, 184  
 Old-Dongola (= Dongola) 376  
 Omdurman 37, 39, 376, 554  
 Ouad ben Naga 25, 86, 230, 254, 255, 276, 278, 288, 333, 334, 455, 475, 476, 479, 491, 494, 496, 497, 498, 499, 502  
 Oumm Mouri 457  
 Ouronarti (île d'—, forteresse) 39, 64, 86  
 Pnoub 86, 99, 100, 110, 113, 118, 165, 174, 176, 189, 306, 345  
 Pnoub (nom de —) 226  
 Port-Soudan 25  
 Qada 38, 39  
 Qubbet Sélim 540-541, 606-607  
 Qerri (région de —) 428  
 Rabak 25  
 Rashad (ville de —) 433  
 Safad Baal 416  
 Saï (île de —) 25, 38, 39, 42, 57, 64, 69, 76, 78, 84, 86, 87, 99, 108, 111, 238, 274, 300, 306, 313, 315, 376, 389, 416, 423, 424, 425, 426, 459, 462, 467, 469, 503, 509, 521, 522, 523, 524, 526, 527, 529, 531, 532, 535, 536, 538, 539  
 Adou (village) 520-521, 529  
 Gébel Adou 38, 524, 525  
 Sanam 86, 152, 158, 159, 165, 166, 167, 176  
 Sannar (ville et un des États composant le Soudan) 25  
 Saqqai 39  
 Saras 50  
 Sarubab 39  
 Satjou (principauté de —, localisée vers Faras) 63, 72, 73  
 Sedeinga 86, 99, 102, 107, 110, 112, 118, 152, 167, 240, 297, 300, 301, 303, 306, 307, 308, 309, 310, 313, 315, 317, 341, 342, 346, 360, 401, 448, 459, 467, 540-541, 564-565, 606-607  
 Sélima (oasis de —) 60  
 Semna (forteresse) 39, 64, 86, 96, 99, 101, 109, 110, 132, 135, 152, 166, 197  
 Sennar (royaume)  
 — fung 35, 209, 217, 424, 428, 429, 430, 433, 436, 437, 438, 439  
 Serra (forteresse) 39, 51, 64, 65  
 Sésébi 86, 110, 113, 497  
 Shaquadud 39  
 Shelfak 39  
 Shendi 25, 39, 42, 45, 86, 210, 430, 432, 448, 450, 459, 464, 475, 513, 514, 545  
 Singa 37  
 Soba 286, 287, 288, 333, 394, 402, 403, 408, 409, 418, 421, 428, 429, 430, 545  
 — Est 376  
 Soleb 16-17, 25, 31, 39, 86, 99, 102, 103, 106, 107, 110, 111, 112, 113, 118, 136, 196, 197, 275, 287, 448, 449  
 Souakin 25, 417, 546  
 Sudd 70, 272  
 Tabakha (nom méroïtique d'el-Hassa) 288  
 Tabo 66, 86, 152, 275, 286, 291, 373, 456, 502  
 Taki 180  
 Tankasi 376  
 Ta-Ouadj (ville) 306, 309, 310  
 Tara (ville = Usli ?) 176, 182, 185  
 Tégali (royaume de —, Kordofan) 432, 433, 437  
 Tegla (= Tégali) 437  
 Tereres (principauté de —, au nord d'Irtjet ?) 73  
 Tery (ménénou de — à 540 km de Qoubban) 110  
 Tombos 86, 92, 94, 114, 118

Toulakaté (= Naga) 279  
 Turra (site royal au Darfour) 434, 435  
 Umm Direiwa 39  
 Umm Usuda 86, 269  
 Usli 86, 176, 182  
 Wadi Abou Dom 39, 86, 116, 376  
 Wadi Awatib (Naga) 274, 277  
 Wadi el-Arab (est de Kerma) 39, 41, 454  
 Wadi el-Melik (Nord-Kordofan) 39, 49, 69, 86, 315, 376, 433  
 Wadi el-Khowi 39  
 Wadi es-Sufra (Musawwarat es-Sufra) 209, 212  
 Wadi Halfa 25, 37, 38, 39, 41, 50, 86, 376  
 Wadi Howar (Nord-Kordofan) 39, 46, 47, 49, 69, 86, 314, 364, 376  
 Wadi Hower (site archéologique) 39  
 Wadi Muqaddam 463  
 Wadi Sabo 40  
 Wadi Shaw (ancienne oasis) 51, 60  
 Wad Madani 25  
 Zalingei 25

### Soudan du Sud

81, 362, 554

### Égypte

29, 32, 33, 37, 42, 46, 49, 51, 52, 55, 57, 58, 63-66, 69-72, 80, 82, 87-90, 92, 95, 96, 99, 100, 110-116, 118, 120, 123, 124, 132, 134-138, 141-145, 152-155, 157-159, 162, 164, 165, 167, 168, 171, 172, 177-179, 183, 186-188, 191, 194, 208, 209, 212, 217, 223-225, 227, 230, 242, 243, 244, 246, 252, 255, 256, 258, 259, 277, 279, 280-282, 297, 305, 306, 311, 313, 317, 321, 329, 332, 345, 347, 360, 362, 363, 365, 372, 373, 377, 378, 381, 389, 391, 392, 394, 396, 402, 404, 405, 406, 408, 409, 410, 413, 414, 419, 420, 421, 423, 424, 429, 433-436, 448, 451, 456  
 Abou Simbel 86, 99, 112, 171, 176, 184, 224, 279, 303, 455  
 Abydos 55, 154  
 Aélium 242  
 Afya 39, 52  
 Akhmim 102  
 Alexandrie 25, 187, 191, 242, 243, 244, 245, 246, 307, 308, 309, 395, 398, 400, 401, 404, 406, 407, 408, 418, 423, 429  
 Amada 86, 100  
 Amarna 482, 497  
 Aniba 39, 86, 63, 99, 111, 114, 118, 345  
 Areika 39  
 Arkin 39  
 Arminna 86, 299, 304, 360, 455  
 — Ouest 376  
 Ash-Shaukan 455  
 Assiout 25, 123  
 Assouan 25, 39, 50, 72, 73, 86, 94, 95, 99, 112, 153, 155, 157, 178, 191, 225, 227, 243, 244, 246, 247, 251, 255,

300, 305, 311, 322, 363, 376, 380, 381, 382, 413, 414, 417, 419, 420, 423, 451, 454, 455  
 Avaris 88, 89  
 Baket (principauté de Basse-Nubie) 100  
 Ballaña (Qustul) 86, 375, 376, 379, 381, 388, 389, 536  
 Basse-Égypte 65, 89, 113, 114, 123, 134, 135, 136, 137, 138, 144, 153, 155, 162, 187, 282, 380  
 Basse-Nubie 33, 34, 35, 38, 52, 56, 57, 58, 60, 63, 64, 65, 72, 87, 95, 99, 100, 102, 111, 112, 113, 114, 118, 133, 152, 159, 162, 165, 172, 173, 176, 177, 183, 185, 191, 197, 223, 225, 226, 227, 228, 234, 242, 249, 252, 255, 297, 298, 304, 305, 306, 309, 310, 315, 317, 323, 335, 348, 350, 360, 366, 375, 377, 379, 380, 384, 385, 386, 388, 390, 391, 392, 395, 413, 414, 420, 423, 451, 456  
 réorganisation de la — 255  
 Beit el-Wali 86, 112  
 Biggeh 320  
 Bir Kiseiba 39, 42  
 Bir Sahara (ouest d'Abou Simbel) 51  
 Bouto 504  
 Bujarash (= Faras) 414  
 Le Caire 25  
 Coptos 378  
 Dakka 39, 50, 63, 86, 226, 227, 243, 244, 246, 248, 249, 250, 252, 255, 256, 273, 282, 298, 300, 303, 332  
 Debod 39, 50, 86, 227, 228, 255, 298  
 Deir el-Medineh 96  
 Delta du Nil 123, 137, 138, 142  
 Dendérah 503  
 Dendour 86, 250, 256, 300, 401  
 Derr 86, 112, 360  
 Edfou 25, 503  
 Éléphantine 72, 73, 86, 96, 133, 168, 169, 191, 244, 251  
 el-Kab 66, 82, 87, 89, 91, 94  
 el-Lessiya 86  
 Ermant 70, 95  
 Fayoum 25, 123  
 Gébel Adda 86, 299, 300, 313, 316, 376, 380, 420, 455  
 Gerf Hussein 86, 112  
 Haute-Égypte 52, 55, 65, 66, 70, 82, 90, 96, 113, 114, 123, 134, 135, 141, 153, 155, 162, 179, 183, 225, 294, 375, 377, 378, 391, 408, 423  
 Héliopolis 138  
 Héracléopolis 123  
 Hermopolis 33, 123, 137, 138, 139, 278  
 Hibis 503  
 Hiéaconpolis 55  
 Hiéra Sykaminos (Maharraqa) 191, 254  
 Ikkour 39, 86  
 Irtjetj (sic, principauté d'—, au nord d'Irtjetj ?) 73  
 Irtjetj (principauté d'—, localisée vers Aniba) 63, 72, 73

Kalabcha 35, 86, 226, 227, 255, 300, 333, 372, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 392  
 Karanóg 86, 256, 299, 303, 304, 311, 313, 335, 336, 337, 360, 366, 367, 370, 452, 453, 504  
 Karnak 87, 91, 99, 136, 142, 152, 164, 181, 182, 503  
 Khor Bahan 39, 50  
 Kôm el-Hettan 102  
 Korosko 39, 51, 72, 93, 164, 246  
 Léontopolis 123  
 Louxor 25, 102  
 Lycopolis 123  
 Maharraqa 86, 191, 243, 254, 255, 256, 300, 303  
 Malqata 481, 482, 483, 501  
 Médik 300  
 Médinet Habou 143, 481, 497  
 Mehat (Abou Simbel) 176, 184  
 Mekher (principauté de —, au nord d'Irtjetj ?) 73  
 Memphis 73, 89, 138, 141, 142, 143, 144, 145, 153, 155, 482, 483  
 Mendès 504  
 Mersa Gawasis (port égyptien) 100  
 Mesed 138  
 Miam (principauté de Basse-Nubie) 100, 111, 114, 345  
 Moyenne-Égypte 65, 114, 123, 137  
 Nabta Playa 39, 42  
 Nag Gamus 86, 299  
 Nekheb (= el-Kab) 87, 89  
 Nekhen (= Hiéaconpolis) 55  
 Ouadi es-Seboua 63, 86, 112, 113, 300  
 Péluse 153  
 Philae 34, 86, 211, 223, 226, 227, 228, 243, 244, 255, 272, 273, 275, 280, 297, 300, 303, 304, 310, 311, 315, 319, 320, 321, 322, 333, 338, 347, 356, 360, 372, 380, 381, 384, 391, 392, 396, 401, 414, 455  
 Pi-Ramsès 483  
 Premnis (Qasr Ibrim) 244, 245, 246, 253  
 Primis (= Premnis, Qasr Ibrim) 253, 386  
 Pselchis (Dakka) 244, 246, 248, 249, 250, 255  
 Qaramous (Toukh el- —) 504  
 Qasr el-Wizz 407  
 Qasr Ibrim 86, 152, 244, 246, 247, 251, 253, 298, 299, 305, 322, 323, 329, 343, 344, 354, 360, 371, 372, 376, 385, 386, 389, 390, 391, 394, 401, 404, 406, 420, 423, 424, 455  
 Qoubban 39, 56, 64, 86, 95, 99, 110  
 Qurta 350  
 Qustul (Ballaña) 39, 50, 51, 52, 55, 86, 375, 376, 379, 388, 389, 536  
 Saïs (ville) 123, 137, 138, 142, 153, 154, 155, 164  
 Sayala 39, 50, 51, 55  
 Sérapéum de Memphis 494  
 Shablul 86, 299, 335, 336, 337, 360

Shellal 165  
 Shokan 86  
 Sinisra 86  
 sud de l'Égypte 42, 46, 66, 365, 377, 381, 424  
 Suez 25  
 Tafa (temple = Taphis) 386  
 Takompso (principauté) 303  
 Talmis (Kalabcha) 35, 255, 382, 386, 390, 391  
 Tanis 123, 142, 157, 164  
 dernier roi de — 142  
 Tanqasi (nécropole) 379, 389  
 Taphis (temple = Tafa) 386  
 Teh-Khet (principauté de Basse-Nubie) 100  
 Thébaïde 503  
 Thèbes 64, 65, 66, 87, 88, 92, 99, 101, 102, 111, 113, 123, 132, 133, 134, 136, 137, 138, 142, 143, 152, 153, 155, 157, 164, 179, 225, 238, 242, 297, 483  
 Tochka (rive est du lac Nasser, en face d'Abou Simbel) 39, 111  
 Tômas 39, 86, 455  
 Triasantaschène (province) 191, 243, 246, 247, 248, 249, 250, 254, 256, 299, 300, 303, 304, 306  
 vallée des Nobles 111  
 vallée des Rois 102  
 Wawat (principauté de —, localisée vers Dakka) 63, 72, 73, 99, 100, 101, 111, 112, 118

## Nubie

29, 30, 32, 35, 37, 38, 41, 49, 50, 52, 55, 56, 57, 58, 60, 66, 69, 70, 72, 80, 83, 87, 89, 92, 94, 95, 99, 100, 101, 102, 110, 111, 112, 113, 114, 116, 123, 137, 142, 145, 154, 157, 172, 173, 177, 183, 208, 223, 256, 297, 298, 300, 303, 333, 336, 344, 371, 385, 388, 391, 394, 396, 402, 404, 405, 408, 409, 413, 414, 417, 419, 420, 423, 424, 432, 448, 450, 451, 452, 454, 455, 456, 457, 458  
 désert de Nubie 39, 86, 376  
 nord de la — 35, 50, 300, 423  
 — égyptienne 551

## Kerma

25, 39, 72, 86, 448, 527, 529  
 cité royale de — 94  
 site de — 57, 60, 63, 66, 67, 68, 69, 75, 76, 80, 82, 83, 113, 143, 176, 182, 290  
 temple d'Amon à — 110, 118, 176  
 ville de — 56, 81, 94, 95, 99, 116, 165, 174  
 région de — 41, 64, 65, 73, 82, 88  
 archers de — 60  
 armées de — 65, 70  
 bassin de — 69, 416  
 conquête de — 80  
 deffufa 65, 75, 76, 80  
 occidentale 66, 69, 80  
 orientale 65, 81

derniers souverains de — 94  
 enterrements de — 63  
 entité politique 66, 72, 306  
 est de — 41  
 État de — 72  
 expédition contre — 94  
 généalogie royale de — 71  
 incursion de — en Égypte 82  
 nécropole de — 81  
 nécropole type — 76, 78  
 nom du dieu de — 80  
 nord de — 92  
 pouvoir de — 88  
 principal dieu de — 80  
 roi de — 71, 87, 92  
 rois de — 64, 65, 70, 71, 133  
 royaume de — 11, 32, 46, 66  
 souverain de — 71, 94  
 souverains de — 66  
 squelettes de — 69  
 succession en cours à — 87  
 sud de — 42, 46, 100, 111, 152, 275  
 tombe Ktz 84  
 tumulus Km/K 315 67  
 K xiv ou K xv 68  
 tumuli de — 389  
 ville moderne de — 66  
 zone d'influence de — 70

## Terre de l'Arc

32, 55, 56, 59, 60, 99, 124, 179, 180, 181

## Yam (Ancien Empire)

32, 60, 72, 73, 74

## Koush (depuis le Moyen Empire)

liste des souverains de —  
 et de leurs sépultures 119-122  
 administrateurs de — 118  
 archers de — 84  
 armée de — 249  
 armées de — 87  
 double uræus de — 162  
 dualité — Égypte 135  
 eaux de — 65  
 fille royale de — 114  
 (fils royal de —) 110, 111, 113  
 fils royal [de —] 94  
 fils royaux de — 32, 85, 87  
 gouverneur de — 111, 113  
 gouverneurs de — 100  
 guerriers de 94  
 invasion de — 183  
 la misérable — 132  
 listes royales de — 287  
 maîtresse de — 175, 179, 195  
 marches de — 113  
 monarques de — 273  
 nome de — 306  
 pays de — 117, 395, 548, 551, 593  
 population de — 365, 551  
 pouvoir sur — 134  
 prise de la capitale de — 328  
 province de — 102, 112, 113

roi de — 87, 137  
 rois de — 157, 185  
 royaume de — 13, 32, 33, 60, 70, 72, 88, 90, 92, 94, 99, 100, 110, 132, 134, 135, 138, 153, 158, 159, 162, 165, 166, 167, 168, 172, 173, 175, 179, 191, 194, 212, 225, 249, 274, 278, 280, 287, 315, 325, 346, 360, 389, 529, 535  
 souverain de — 65, 176, 187  
 souverains de — 119, 174  
 tribut de — 101  
 vices-roi de — 256

## Napata

86, 120-121 et 146; 28, 111, 118, 123, 132, 134, 138, 152, 159, 163, 167, 182, 197, 239, 240, 274, 306, 314, 338, 379, 532, 535

Amon et Mout de — 128  
 attaque de — 244  
 campagne de Psammétique II 164  
 — capitale des rois de Koush depuis le x<sup>e</sup> ou le ix<sup>e</sup> siècle 157  
 cérémonies religieuses de Harsiotef à — 176  
 cité de — 116  
 — cité du couronnement et de l'inhumation 165  
 clan royal de — 240  
 conquête de l'Égypte par — 32, 115  
 constructions en briques d'Alara à — 133  
 couronnement d'Amannote-erike à — 174  
 couronnement de Harsiotef à — 176  
 — dans le nom d'Horus de Nastasen 179  
 — dans le nom d'Horus de Piankhy 133  
 — dans le nom d'Horus de Harsiotef 178  
 débuts de la royauté de — 116  
 — déesse tutélaire de la ville de — 297  
 départ de Taharqo de — pour Memphis 144  
 deux pôles du royaume : — et Méroé 240  
 émergence du pouvoir de — 116  
 — en méroïtique 360  
 État de — divisé en deux royaumes (Reisner) 193  
 expédition de Pétrosius vers — 246, 247, 250, 251  
 fouilles de Reisner 165  
 intronisation de Natasen à — 180  
 lignées de — et de Méroé 268  
 ménénou de Thoutmosis III à — 95  
 métropole religieuse 182  
 métropole religieuse, liens avec Méroé distendus 189  
 mort de Taharqo à — 154  
 multiplication des résidences royales 255  
 murailles de — 116  
 naos de — (« Omphalos ») 290

Napatadakhéto = « Napata l'a enfantée » 297  
 nécropole de — 267, 268  
 nécropoles de — 157, 189  
 nom de — ignoré  
     par Hérodote 172, 193  
 oracle de — 182  
 palais de Natakamani à — 323  
 Piánkhy à — 32, 133  
 pouvoir de — à Thèbes 133  
 prééminence de — marquée  
     par les noms de couronnement  
     de Tanouétamani 154  
 première apparition du nom de — 101  
 rayonnement de — 193  
 région de — 238  
 retour de Piánkhy à — 141  
 retour du roi à — après  
     son couronnement à Kawa,  
     puis à Kerma 118  
 royaume de — 11, 345  
 royauté de — 32  
     Shabaqo enterré à — 143  
 souverains inhumés à —  
     et à Méroé 242  
 stèle « du songe » de Tanouétamani  
     à — 154  
 succession matrilineaire dans  
     les royaumes de — et de  
     Méroé 124  
 Taharqo chassé à — 153  
 Taharqo couronné à Memphis  
     et non à — 145  
 Tanouétamani chassé à — 136, 155, 157  
 temple d'Amon 118, 135, 158  
 temple dynastique de — 163  
 temples et palais de — 452  
 transfert de la capitale de —  
     à Méroé 165, 193  
 transfert de la nécropole royale de —  
     à Méroé 189  
 travaux de Piánkhy à — 136  
 transfert de la capital de — à Méroé 475  
 travaux de Taharqo à — 145  
 travaux de Harsiotef à — 176  
 troisième cérémonie de couronnement  
     de Nastasen à — 182, 187  
 — un des centres religieux  
     égyptiens 116  
 venue à — de scribes et artistes  
     thébains 136  
 ville de — 452, 502  
 voyage d'Abala, mère de Taharqo,  
     de — à Memphis 153

### Méroé

25, 86, 121-122, 198, 199, 200-201; 165, 166, 167, 172, 176, 180, 181, 182, 184, 192, 209, 210, 234, 237, 239, 256, 274, 275, 303, 306, 310, 313, 314, 315, 321, 356, 372, 374, 548

alternance entre — et Barkal 267, 268  
 antique capitale de — 448  
 « bains royaux » 276, 461  
 capitale politique 193

centre ville de — 484  
 chapelle de — 489  
 chute du royaume de — 35, 159, 303, 314, 319, 325, 375, 376, 379  
 civilisation de — 333  
 commerce des éléphants 33  
 constructions de Senkamaniskén 158  
 couronnement à — 174  
 découverte de — 448  
 éléphants de — 224  
 empire de — 334, 459  
 épitaphes laconiques à — 371  
 époque de — 404  
 espions de Cambyse à — 33, 167, 168, 169  
 famille royale de — 240  
 fin de — 375  
 fouilles de — 248, 451, 454, 455  
 Garstang à — 335, 336  
 guerre contre Rome 34  
 « île » de — 194, 454, 456, 461, 475  
 inhumation de Ysbokhé-Amani 323  
 inscriptions méroïtiques 237  
 langue de — 34, 330, 344  
 Lepsius à — 312  
 lieu de couronnement 502  
 lignées dynastiques de — 299  
 lignées issues de Méroé et de  
     Barkal 268  
 nécropole de — 1  
 nécropole 239, 240, 253, 284, 291  
 nécropole des particuliers 313  
 nécropole nord 200-201, 204, 205, 206, 230, 252, 257, 261, 262, 267, 283, 287, 328, 373  
 nécropole ouest 118  
 nécropole royale 34, 193  
 nécropole sud 195, 198  
 nécropoles de — 167, 172, 188, 189  
 nécropoles sud et nord 157  
 nom de — 360  
 nom français de — 351  
 opération militaire contre — 165, 176  
 pistes caravanières 317  
 plaquette 267, 283  
 prise de — par les Axoumites 328  
 pyramides de — 158, 228, 450  
 région de — 189, 235, 267, 309, 328, 451  
     menacée par des nomades 173  
 Reisner à — 319  
 résidence royale 189  
 royaume de — 11, 29, 30, 32, 34, 35, 86, 124, 165, 172, 193, 208, 223, 224, 225, 227, 230, 234, 242, 244, 247, 249, 251, 252, 271, 272, 278, 286, 298, 310, 316, 317, 345, 379, 380, 452  
 siège du pouvoir royal 172, 182  
 souverain de — 194, 310, 322  
 souverain (dernier —) 311  
 souverain (dernier — important) 323  
 souverains de — 317, 378  
 souverains (derniers —) 34, 318  
 statue d'Auguste 247  
 stèle d'Aspelta 162

stèle du temple d'Isis 243  
 temple d'Amon 257, 269, 288  
 temple d'Apédémak 306, 312  
 temples 276  
 textes égyptiens de — 294  
 tombes de — 116  
 tombes royales de — 229, 252  
 transfert de la capitale à — 157, 165  
 ville de — 272, 452, 457, 502

### Nobadia

372, 376, 379, 394, 396, 402, 404, 414

allié avec Alodia contre Makouria 396  
 annexion de la — 35, 401, 402  
 conquête de la — 402  
 conversion au christianisme 396  
 conversion de temples en bâtiments  
     chrétiens 401  
 édifices chrétiens de — 401  
 éparque de — 406, 408, 414, 420  
 évêque de — 396  
 monarques de — 396  
 province de — 404, 406  
 rois de — 391  
 villes sur les anciennes cités  
     koushites 401  
 Nilwa 401

### Makouria

372, 376; 379, 396, 545, 546

ambassade du roi Georges  
     à Bagdad 410  
 amélioration des relations  
     avec Alodia 409  
 annexion de Nobadia 404  
 capitale Old Dongola 394  
 chute du royaume chrétien de — 546  
 contentieux avec l'Égypte 409  
 déformation du nom 434  
 Dotawo nom nubien de — ? 420  
 ennemi de Nabadi et d'Alodia 396  
 éparque de Nobadia 404  
 fondation de nouvelles villes 401  
 frontière avec Alodia 421  
 influence byzantine 401  
 Kanz al-Dawla, premier  
     roi musulman 420  
 Kérenbès, dernier roi chrétien 419  
 langue de — 363  
 — n'apparaissant que dans les textes  
     en grec 420  
 persistance du christianisme 420  
 première expédition contre — 405  
 raids des rois de — 406  
 règne de Cyriaque 408  
 relations avec les arabes 408  
 sac de Dongola 419  
 salle d'audience d'Old Dongola 411  
 seconde expédition contre — 405  
 siècle d'or, construction d'églises  
     et de monastères 410  
 Tungal nom nubien de la capitale 434  
 voyage d'al-Uswani 413, 416, 417

**Alodia**  
 372, 376, 379, 394, 545, 546, 547

allié avec Nobadia  
 contre Makouria 396

chute d'— 420, 421, 423, 428  
 dans la *Chronique fung* 430, 432

conversion au christianisme  
 par Longin 396, 400

description d'—  
 par al-Uswani 417, 418

— et Nobadia monophysites 406

fondation d'Arbaji au cœur d'— 428

fondation de nouvelles cités 401

fondation par les Noubas « noirs » 379

frontière entre — et Makouria,  
 devenu principauté  
 indépendante 421

— non visité par al-Uswani 413

premiers édifices chrétiens 402

relations améliorées  
 avec Makouria 408

relations tendues avec Makouria 406

sources documentaires  
 très rares 409, 421

## Nil

32, 35, 36, 37, 38, 41, 45, 46, 47, 49, 51,  
 55, 64, 69, 70, 72, 90, 92, 93, 96, 98,  
 113, 116, 141, 142, 143, 154, 158, 164, 165,  
 174, 181, 182, 209, 210, 211, 240, 246,  
 250, 271, 285, 286, 309, 310, 314, 315,  
 316, 326, 327, 328, 333, 344, 363, 364,  
 378, 379, 380, 382, 389, 394, 406, 413,  
 414, 415, 416, 417, 418, 420, 424, 428,  
 429, 432, 433, 437, 448, 451, 452, 455,  
 456, 457, 548

boucle du — 95, 116, 182, 306, 314,  
 315, 365, 379, 417, 424

est du — 69, 174, 176, 177, 417, 429

Nil Blanc 25, 32, 36, 39, 86, 376, 394,  
 418, 429, 432, 433, 437

Nil Bleu 25, 32, 36, 37, 38, 39, 86, 209,  
 210, 286, 376, 394, 406, 418, 424,  
 428, 432, 437

Nil Jaune 32, 36, 46

Nil moyen 45, 69, 70, 116, 344, 394

Nil Vert (=Nil Bleu) 418

ouest du — 177, 314

vallée du — 41, 46, 49, 64, 93, 141, 174,  
 310, 314, 316, 333, 344, 364, 433

## cataractes

première — 39, 50, 70, 72, 86, 168,  
 299, 306, 363, 375, 376, 394, 405,  
 414, 415, 451

deuxième — 39, 50, 55, 56, 58, 63, 64,  
 86, 88, 95, 102, 111, 133, 157, 162, 177,  
 191, 208, 243, 256, 300, 303, 306,  
 376, 389, 414, 415

troisième — 39, 56, 60, 86, 92, 102,  
 299, 306, 363, 376, 394, 402, 416,  
 424, 550

entre troisième  
 et cinquième — 550

quatrième — 39, 56, 84, 86, 95,  
 116, 376, 424, 475, 551

cinquième — 39, 70, 86, 92, 95,  
 100, 102, 164, 165, 275, 376, 394,  
 417, 475, 550

sixième — 39, 86, 376, 475, 545, 551

## autre

Wadi Allaqi (mines d'or) 29, 39, 52,  
 64, 86, 99, 185, 376

Wadi Gabgaba (mines d'or) 29, 39,  
 52, 86, 99, 185, 376

mer Rouge 64, 100, 159, 168, 281, 316,  
 334, 378, 382, 394, 400, 408, 417,  
 419, 424, 448

Pount (pays de —, entre Kassala  
 et la côte érythréenne) 74, 94, 100

Sahara 46, 60, 174  
 — oriental 46, 69  
 — vert 46

## localisation indéciée

Adere 384

Akhetiou (terre des —) 74

Ibehét (pays d'—) 110

Khalité (contrée de —) 316

Khenet-hen-nefer (ville) 89, 90

Lamul (première capitale  
 du sultanat fung) 428

Maghu (pays des —) 316

Mayoku (pays de —,  
 nord du Soudan ?) 185

Tjemeh (entité politique) 73

## Proche-Orient

Ascalon (nord de Gaza) 153

Ashdod (cité côtière, Israël) 144

Assyrie 114, 142, 143, 144, 155

Bagdad (Irak) 408, 409, 410

Byzance (Turquie) 378

Canaan (pays de —) 88

Chypre 29

Eltekeh (Israël) 144

Euphrate 92

Gaza 142, 153, 224, 395

Israël  
 entité politique de l'Antiquité 142  
 Tel Aviv 144

Jérusalem 25, 144, 395, 402, 404

Karkémich 142

Mittani 91, 92

Naharina 91

Ninive 153, 154, 155

Palestine 144, 164, 402

Persépolis (reliefs  
 et inscriptions de —) 172

péninsule arabique 543

Phénicie 142, 144, 153

Raphia (ville) 142, 224

Retjenou (région) 91

Samos (île) 245

Sharouhen (ville du pays  
 de Canaan) 88, 89

Suse (reliefs  
 et inscriptions de —) 172

Syrie 91, 101, 142, 223, 245, 402, 406  
 Damas 142

Turquie  
 Antioche 402  
 Constantinople 30, 392, 394, 395,  
 396, 399, 401, 402, 404, 406  
 Ulu Burun 29

## autres pays ou régions

Afrique du Nord 543

Afrique du Sud 38

Érythrée 38, 210, 316, 344, 362, 364,  
 377, 380, 424, 554

Adoulis (port) 316

Asmara 25

Barentu 362

côte érythréenne 100

Dahlak (archipel) 417

Massaoua 316, 424

Wuqro (cité de —) 316

Yéha (cité de —) 316

Éthiopie 37, 38, 167, 168, 169, 191,  
 192, 243, 271, 316, 325, 362, 379,  
 394, 395, 423, 432, 436, 554

Abyssinie 168, 379, 394, 423,  
 424, 432

Addis-Abeba 25

Axoum 34, 314, 316, 317, 325, 326,  
 328, 379, 448  
 roi d'— 379

Omo (vallée de l'—) 362

Rift (vallée du —) 37

Tana (lac —) 436

Tigray 316

Inde, Indus 223

Italie  
 Arome [=Rome] 249, 252,  
 305, 360  
 Bologne 260

Kenya 37, 70, 362, 554

Libye 42, 314

Acacus 42

Moyen-Orient 548

Niger 362

Ouganda  
 Kampala 94  
 Kasubi (près de Kampala) 94

Somalie 542

Tanzanie 362, 554

Tchad 37, 46, 47, 364, 434, 435, 554  
 bassin du — 47  
 est du — 434  
 Bornou (sultanat du —) 434

Ennedi  
 erg — 46  
 massif de l'— 46, 47, 364

Ouaddaï (région) 545

Ouaddaï (royaume) 434, 435

Tunisie  
 Carthage 168  
 Tunis 543, 545

Yémen 316  
 Himyar (royaume) 316  
 Saba (royaume de —) 316

## pyramides, temples, palais

Abou Simbel, temple de Ramsès II 96, 164  
 Amara, temple d'Amon 282  
 Bouhen, temple d'Horus 95  
 Dakka, temple de Thot 102, 226, 243, 248, 272, 300, 303, 332  
 Dangeil  
   temple d'Amon 275  
   temple 165  
 Debod, temple d'Amon 255  
 Dendour, temple aux fils divinisés de Kouper 256  
 el-Hassa, temple d'Amon 288, 291  
 el-Kourrou  
   Ku. (= el-Kourrou) 119, 120  
   Ku. 6 120  
   Ku. 8 120  
   Ku. 9 120, 132  
   Ku. 15 120  
   Ku. 16 120  
   Ku. 17 120  
   Ku. 18 120  
 Ermant, temple 70  
 Faras, « palais occidental » 453  
 Gèbel Barkal  
   B 100 479  
   B 300 = temple de Mout 126, 127, 128, 130, 145  
   B 500 = temple d'Amon 113, 126, 127, 163, 175, 176, 178, 179, 182, 196, 237, 238, 275, 290, 315, 488, 504  
   B 504C 491  
   B 561 = mammisi 275, 290  
   B 700 158  
   B 800 = temple d'Amon 487, 488  
   B 1000 504  
   B 1100 275  
   B 1200 = palais 196, 479, 488  
   B 1500 457, 475, 476, 478, 479, 480, 482, 492, 498, 499  
   B 2200 457, 461, 492, 493, 494  
   B 2400 457, 461, 479, 480, 501  
   Bar. (= Barkal) 119, 121, 242, 252, 253, 263  
   Bar. 2 121, 252  
   Bar. 4 121, 253  
   Bar. 5 239, 240, 241  
   Bar. 6 121, 263  
   Bar. 8 121, 189, 239, 241  
   Bar. 10 263  
   Bar. 11 121, 187, 188  
 Kalabcha, temple de Mandoulis 384, 385  
 Karanôg, « château » 1000 453  
 Karnak  
   temple d'Amon 138, 142  
   temple de Mout 152  
   temple de Ptah 143  
 Kawa  
   temple 174, 188, 189, 254, 328  
   temple A 187, 188  
   temple A-B 489  
   temple d'Amon 118, 131, 145, 173, 176, 187, 254  
   temple T 489, 491

## Kerma

K II 81  
 K III 82  
 K IV 82  
 K X 82  
 K XI 83  
 K XVI 82  
 temple d'Amon 176  
 Memphis, temple de Ptah 142  
 Méroé 25  
 Begrawwiya : voir également p. 582  
 Begrawwiya Nord 33, 119, 157, 189, 193, 197, 200-201, 202-203, 240, 241, 260, 284, 285, 291, 295, 296, 317, 322  
 Beg. N. 200-201, 204  
 Beg. N. 1 121, 200-201, 284  
 Beg. N. 2 121, 200-201, 267, 270, 284, 295, 328  
 Beg. N. 4 121, 197, 200-201  
 Beg. N. 5 122, 200-201, 205, 283  
 Beg. N. 6 121, 200-201, 230, 257, 295, 324, 450  
 Beg. N. 7 121, 193, 200-201, 226, 228  
 Beg. N. 8 121, 200-201, 228, 229, 236  
 Beg. N. 9 121, 200-201, 228  
 Beg. N. 10 200-201, 270  
 Beg. N. 11 33, 121, 188, 198, 200-201, 204, 205, 229, 230, 240, 254, 261, 262, 293, 373  
 Beg. N. 12 8-9, 121, 188, 200-201, 206, 236, 239, 240  
 Beg. N. 13 121, 200-201, 241, 242  
 Beg. N. 14 122, 200-201, 252, 284  
 Beg. N. 15 122, 200-201, 284  
 Beg. N. 16 122, 200-201, 291, 292, 296, 318, 323, 324, 325  
 Beg. N. 17 122, 200-201, 292, 293, 295  
 Beg. N. 18 122, 200-201, 292, 294  
 Beg. N. 19 122, 200-201, 295, 296, 297  
 Beg. N. 20 121, 200-201, 241, 242  
 Beg. N. 21 121, 200-201, 252  
 Beg. N. 22 122, 200-201, 285  
 Beg. N. 24 122, 318  
 Beg. N. 25 122, 318, 319  
 Beg. N. 26 122, 318, 319  
 Beg. N. 27 122, 318, 319  
 Beg. N. 28 200-201, 122, 296, 311, 312  
 Beg. N. 29 122, 200-201, 296  
 Beg. N. 30 122, 200-201, 287, 291, 296, 297  
 Beg. N. 32 200-201, 296  
 Beg. N. 34 122, 200-201, 295, 296  
 Beg. N. 36 122, 200-201, 292, 296, 323, 324  
 Beg. N. 37 200-201, 291, 297  
 Beg. N. 38 122, 200-201, 297  
 Beg. N. 40 122, 200-201, 294  
 Beg. N. 41 122, 200-201, 291, 294  
 Beg. N. 51 122, 318  
 Beg. N. 53 121, 200-201, 208, 260, 324

Begrawwiya Ouest 167, 189  
 Begrawwiya Sud 33, 119, 157, 167, 189, 193, 195, 196, 198  
 Beg. S. 198  
 Beg. S. 1 198  
 Beg. S. 2 198  
 Beg. S. 3 198  
 Beg. S. 4 121, 195, 198  
 Beg. S. 5 121, 198  
 Beg. S. 6 121, 193, 198  
 Beg. S. 7 198  
 Beg. S. 8 198  
 Beg. S. 9 198  
 Beg. S. 10 121, 195, 198  
 Beg. S. 11 198  
 Beg. S. 12 198  
 Beg. S. 13 198  
 Beg. S. 14 198  
 Beg. S. 18 198  
 Beg. S. 19 198  
 Beg. S. 20 198  
 Beg. S. 24 172  
 Beg. S. 55 198  
 KC 102 276  
 KC 104 276  
 M 191 497  
 M 194-195 = sanctuaire de l'eau 491, 492, 494, 497  
 M 195 494  
 M 250 = temple d'Amon 480, 482, 488  
 — = temple du Soleil 166  
 M 251-253 480, 482, 487, 499  
 M 260 = temple d'Amon 483  
 M 291 497  
 M 292 247  
 M 294 486  
 M 294-295 475, 483  
 M 295 492, 494  
 M 600 491  
 M 621 494  
 M 720 276  
 M 740 494  
 M 750 = palais résidentiel 475, 483, 488, 494, 498  
 M 950 494, 502  
 M 998 494  
 temple d'Amon 257, 269, 272, 276, 320  
   temple d'Amon [à Méroé] 174  
   temple d'Isis 243  
 Mouweis, temple J 489  
 Musawwarat  
   Grande Enceinte 26-27, 209, 211, 212, 219, 220, 223, 224, 276, 317, 319  
   hafir = réservoir 209, 211, 212, 269  
   Petite Enceinte 209, 211  
   temple du Lion 33, 209, 211, 212, 213, 218, 219, 220, 221, 222, 224, 225, 227, 236, 262, 279, 280, 281, 347  
 Naga  
   temple 200 211, 289, 290, 291  
   temple d'Amon 233, 254, 263, 269, 274, 277, 278, 279, 280, 282, 288, 289, 291



temple d'Apédémak 230, 231, 232, 233, 274  
 temple F 229, 230, 255, 261, 262, 263, 274, 277, 279, 347  
 Napata  
 temple d'Amon 118, 134, 136, 145, 154, 163, 177, 180, 182, 193, 315  
 Nouri  
 Nu. (= Nouri) 119, 120, 121, 146  
 Nu. 1 120, 146  
 Nu. 2 120, 146  
 Nu. 3 120, 146  
 Nu. 4 120, 146  
 Nu. 5 120, 146  
 Nu. 6 120, 146  
 Nu. 7 120, 146  
 Nu. 8 120, 146  
 Nu. 9 120, 146  
 Nu. 10 120, 146  
 Nu. 11 120, 146  
 Nu. 12 120, 146  
 Nu. 13 120, 146, 178  
 Nu. 14 146, 178  
 Nu. 15 121, 146, 185  
 Nu. 16 120, 146  
 Nu. 17 120, 146  
 Nu. 18 120, 146  
 Nu. 19 120, 146  
 Nu. 20 120, 146  
 Quad Ben Naga  
 OBN 51 497  
 OBN 100 = palais 476, 479, 494  
 OBN 300 495  
 OBN 600 495  
 Philae, temple d'Isis 191, 255, 280, 300, 306, 312, 320, 345, 372  
 Pnoub  
 temple d'Amon 176  
 temple de Thot 226  
 Qustul, L24 52  
 Saï, temple d'Amon (XVIII<sup>e</sup> dynastie) 99, 531  
 Sedeinga  
 pyramide WT2 309  
 temple de Tiya 306, 564-565  
 Soleb, temple d'Amenhotep III 16-17, 31, 102, 103, 104-105, 110, 196, 332  
 Tabo, temple d'Amon 275  
 Taki, temple d'Amon 180  
 Tara, temple de Bastet 254

### pyramide

33, 34, 117, 118, 141, 143, 147, 154, 158, 159, 161, 166, 167, 175, 178, 185, 187, 188, 189, 195, 204, 205, 208, 228, 229, 236, 239, 240, 241, 253, 254, 257, 258, 260, 261, 262, 263, 265, 267, 270, 283, 284, 285, 287, 292, 295, 296, 309, 311, 313, 318, 319, 322, 323, 324, 328, 366, 373, 450

abandon de la — 329  
 d'Amanishakhéto 34, 254, 257  
 en brique crue 532

### pyramides

34, 118, 154, 157, 158, 166, 167, 178, 186, 195, 239, 240, 241, 242, 260, 266, 284, 291, 292, 294, 295, 296, 306, 309, 318, 319, 323, 324, 370, 450, 452, 469  
 à coupoles internes 118  
 couplées 309  
 de particuliers 536  
 nouvelle rangée de — à Begrawwiya Nord 291, 292  
 troisième rang de — à Begrawwiya Nord 296, 318

### temple

448, 454, 455, 456, 457, 458, 459, 490, 501, 503, 504

### par noms de divinités

Amenhotep III divinisé à Soleb 102, 103, 104-105, 110, 196, 332  
 Amon 110, 118, 135, 174, 277, 282, 288, 475  
 Amara 282  
 Dangeil 275  
 Debod 255  
 Gébel Barkal 113, 126, 127, 140, 163, 175, 176, 178, 179, 182, 196, 237, 238, 275, 290, 315  
 Karanóg 370  
 Karnak 138, 142  
 Kawa 118, 131, 145, 173, 175, 176, 187, 254  
 Kerma 176  
 Médinet Habou 142  
 [Méroé] 174  
 Méroé 257, 269, 272, 276, 320  
 Naga 233, 254, 263, 269, 274, 277, 278, 279, 280, 282, 288, 289, 291  
 Napata 118, 134, 136, 145, 154, 163, 177, 180, 182, 193, 315  
 Saï 99  
 Tabo 275  
 Taki 180  
 Apédémak (voir *Lion*) à Naga 274, 277, 279, 281, 282, 289

Arensouphis à Philae 226  
 Bastet à Tara 176  
 fils divinisés de Kouper à Dendour 256  
 Horus à Bouhen 95  
 Isis 495  
 Méroé 243  
 Philae 191, 255, 280, 300, 306, 312, 320, 345, 372  
 Khonsou à Karnak 152  
 Lion (voir *Apédémak*) 492  
 Musawwarat 33, 209, 211, 212, 213, 218, 220, 221, 222, 224, 225, 227, 236, 262, 280, 289, 347  
 Naga 230, 279, 281  
 Mandoulis à Kalabcha 384, 385  
 Mout  
 Gébel Barkal 126, 127, 128, 130, 145  
 Karnak 152

Néfertari à Abou Simbel 112

Ptah

Karnak 142  
 Memphis 142  
 Ramsès II divinisé à Abou Simbel 112  
 Soleil à Méroé 166  
 Thot  
 Dakka 102, 226, 243, 248, 272, 300, 303, 332  
 Pnoub 226  
 Tiya à Sedeinga 102, 107, 112, 152, 240, 278, 306, 564-565

### par noms de lieux

Abou Simbel 96, 112, 164, 278, 279  
 Akcha 112  
 Amara 282  
 Amara-Est 274  
 Amara-Ouest 112, 113  
 Basa 269  
 Beit el-Wali 112  
 Deir el-Bahari 100  
 Dakka 226, 243, 256, 273, 300, 303, 332  
 Dangeil 275  
 Debod 255  
 Delphes 287  
 Dendour 250  
 Derr 112  
 Doukki Gel 165, 290  
 Ermant 95  
 Gerf Hussein 112  
 Gébel Barkal 96, 113, 126, 127, 140, 162, 163, 175, 178, 179, 181, 182, 196, 237, 238, 275, 276, 278, 290, 315  
 Gébel Doha 99  
 el-Hassa 288  
 Hermopolis 139  
 Kalabcha 226, 256, 372, 382, 383, 384, 386, 387, 388  
 Karanóg 370  
 Karnak 155  
 Kawa 111, 118, 131, 145, 173, 175, 186, 187, 268, 286, 345, 347  
 Kerma 80  
 Kôm el-Hettan 102  
 Louxor 102  
 Médinet Habou 142  
 [Méroé] 174  
 Méroé 237, 257, 269, 272, 275, 276, 277, 288, 306, 312, 320  
 Mouweis 276  
 Musawwarat 26-27, 209, 211, 212, 218, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 227, 236, 262, 276, 347  
 Naga 230, 233, 234, 254, 263, 269, 274, 277, 278, 279, 280, 282, 288, 289, 290, 291, 303  
 Napata 118, 134, 136, 137, 141, 145, 154, 163, 177, 180, 181, 182, 193, 277, 315  
 Ouad Ben Naga 276  
 Ouadi es-Seboua 112, 113  
 Philae 226, 228, 243, 300, 306, 311, 312, 320, 375, 381, 392, 395

Qasr Ibrim 305  
 Saï 99, 275  
 Sedeinga 102, 107, 112, 152, 240,  
 306, 401, 564-565  
 Semna 99, 132, 135, 166  
 Sésébi 110  
 Soleb 16-17, 31, 102, 106, 112, 136  
 Tabo 80, 275, 291  
 Taki 180  
 Tara 182  
 Thèbes 132, 138

### temple

dynastique 163  
 égyptien 66, 80, 102, 289  
 en briques 145  
 en briques cuites 290  
 inconnu 286  
 inconnu à Sedeinga 306  
 non attesté à Soba 286  
 officiel 210  
 païen 414, 416  
 trace de Nahirqo dans aucun — 236

### temples

33, 34, 64, 70, 71, 74, 93, 95, 99,  
 102, 112, 113, 133, 152, 155, 176, 187,  
 190, 196, 208, 209, 212, 223, 225,  
 226, 227, 238, 255, 270, 274, 276,  
 277, 278, 282, 289, 292, 312, 333,  
 345, 371, 372, 392, 401, 452, 455,  
 457, 459, 461, 503

d'Amon 110, 118, 135, 174, 277,  
 282, 288  
 de Doukki Gel 165  
 de Kawa 186, 268, 345, 347  
 de Musawwarat 26-27, 227  
 de Naga 282  
 de Nubie 70  
 de Philae 243, 300, 375, 381, 392, 395  
 construction des — 226  
 fermetures des — 392, 395  
 égyptiens 132, 136  
 souvent ruinés 305  
 en activité dans chaque localité  
 de Basse-Nubie 305  
 de briques 248, 288

### stèles

#### stèle

33, 66, 71, 72, 87, 92, 94, 95, 100, 101,  
 110, 123, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139,  
 145, 153, 154, 159, 162, 163, 173, 175, 176,  
 177, 179, 181, 182, 183, 184, 185, 188, 227,  
 230, 237, 239, 242, 243, 248, 249, 250,  
 251, 254, 269, 270, 275, 296, 304, 306,  
 309, 310, 312, 315, 316, 326, 328, 329,  
 345, 347, 356, 364, 366, 370, 377, 379,  
 384, 402

d'Amanibakhi à Nouri 178  
 d'Anlamani à Kawa 159  
 d'Aryamani (première — à Kawa) 187

cintre de la première  
 — d'Aryamani 188  
 d'Aryamani (seconde — brisée,  
 à Kawa) 187  
 de Bouhen 71, 72  
 de Cornélius Gallus 247  
 d'Hamadab (première —) 249,  
 251, 252  
 d'Hamadab (seconde —) 250, 251  
 de Harsiotef 173, 175, 179  
 — au Gèbel Barkal 175  
 de Kamosé 87  
 (seconde —) 66, 71  
 de Kawa — n° IV 143  
 — n° V 143, 152, 153  
 de la dame Wiritelito 367  
 de l'an 47 de Thoutmosis III 95  
 de la Victoire, datée de l'an 21  
 de Piânkhy 33, 137, 139, 140,  
 154, 175, 237  
 d'Éléphantine 133  
 de l'excommunication 163  
 de l'intronisation d'Aspelta 162  
 de Makhéye 304  
 de Mérymosé (vice-roi de Nubie  
 à Semna 110  
 de Naga (petite —) 251  
 de Naga (première des quatre  
 petites —) 257  
 de Nastasen 33, 177, 179, 296  
 de Nastasen, truffée de fautes d'égyptien  
 dont les particularités trahissent  
 la langue maternelle méroïtique  
 du rédacteur 345  
 de Sabrakamani 188  
 de Sanam 162, 163  
 de Semna 101, 110  
 de Taharqo à Kawa 174  
 de Tanéyidamani 238  
 de Thoutmosis III 136  
 de Tombos 92, 94  
 de victoire d'Ézana  
 roi d'Axoum 379  
 d'Ousersatet 101  
 du Gèbel Barkal 34, 236, 237  
 du Gèbel Barkal (grande —) 34  
 du Songe 154  
 en forme d'obélisque 257  
 en stéatite 269  
 funéraire 123, 310, 315, 342, 366  
 grande — de Tanéyidamani  
 au Gèbel Barkal 268  
 gravée en bas-relief 188  
 gravée en creux 188  
 large — de Qasr Ibrim 253  
 latine de Musawwarat 230  
 Touraïeff 269, 270  
 triomphale de Piânkhy 488

#### stèles

63, 64, 65, 87, 110, 123, 124, 135, 162,  
 163, 176, 177, 186, 188, 194, 195, 230,  
 238, 248, 249, 254, 255, 257, 263, 269,  
 270, 299, 325, 328, 336, 338, 345, 346,  
 366, 371

de Kawa 124  
 de pierre 63  
 de Psammétique II 164, 165  
 de Taharqo 159, 173  
 en grec 325  
 en guèze 325  
 funéraires 65, 124, 299, 371  
 hiéroglyphiques 64  
 officielles 87  
 royales méroïtiques 184, 238  
 non datées 184

### musées, universités...

#### musées

Assouan, musée de la Nubie 322  
 Baltimore, The Walters Art Museum,  
 n° 22.258 237  
 Berlin, musée Égyptien 2, 102, 179,  
 259, 260, 276, 277, 286, 288, 290,  
 293, 296, 312, 315, 450, 459, 550  
 ÄMP 1696, 1720, 1723 259  
 ÄMP 2268 181  
 Bodrum, musée d'Archéologie  
 sous-marine 29  
 Bologne, musée Civique  
 archéologique 322  
 Boston, Museum of Fine Arts 50, 101,  
 159, 162, 166, 318, 372, 452, 457  
 MFA 23.735 178  
 Le Caire, musée Égyptien 87, 137,  
 175, 229  
 JE 48862 et 47086-47089 140  
 Copenhague, Ny Carlsberg  
 Glyptothek 188  
 Gdańsk, musée Archéologique 459  
 Harvard, Peabody Museum 293  
 Khartoum, musée national  
 du Soudan 2, 42, 43, 44, 47, 53, 54,  
 55, 61, 62, 67, 68, 83, 84, 95, 134, 135,  
 145, 152, 158, 159, 162, 166, 185, 229,  
 250, 264, 267, 269, 277, 290, 307,  
 308, 329, 407, 410, 412, 421, 460  
 SNM 63/2/92 61  
 SNM 172/3 62  
 SNM 1119 67  
 SNM 1122 68  
 SNM 1134 68  
 SNM 1286 67  
 SNM 13892 61  
 SNM 14043 84  
 SNM 16375 54  
 SNM 20406 307, 308  
 SNM 24075 373  
 SNM 26291 329  
 SNM 26861 44, 465  
 SNM 28731 465  
 SNM 26883 465  
 SNM 26899 43  
 Kerma, musée de — 147, 160  
 Leipzig, musée Égyptien  
 universitaire 293  
 Liverpool, World Museum 243  
 Londres, British Museum 102, 136,  
 196, 208, 229, 248, 331, 457, 512, 513

Madrid, parc de l'Ouest 227  
 Munich, musée d'Art égyptien 2, 258, 260, 450  
 Ssāk 2445 258  
 New York, Metropolitan Museum of Art 256  
 Oberlin, Allen Memorial Art Museum 264  
 Ontario Royal Museum 457  
 Oxford, Ashmoleum Museum 145  
 Palerme, musée archéologique régional Salinas 58  
 Paris, institut du Monde arabe 468, 518  
 Paris, musée du Louvre 2, 237, 276, 345, 459, 468  
 Saint-Pétersbourg, musée de l'Ermitage 269  
 Varsovie, Muzeum Narodowe w Warszawie 2, 407  
 n° 234058 407  
 Worcester, Art Museum 283

### universités, missions...

Acacia (projet —) 46, 470  
 African Society 448  
 Berber-Abidya Archaeological Project 457  
 Berlin, Humboldt 209, 339, 345, 459  
 centre franco-égyptien d'Étude des temples de Karnak (CFEETK) 143  
 Cologne 46, 364  
 Colorado 455  
 Commissioner for Archaeology 461  
 direction des Antiquités du Soudan 462, 463  
 Egypt Exploration Fund 336  
 Egypt Exploration Society 299, 305, 344, 389  
 First Archaeological Survey of Nubia 451  
 Genève, mission de Kerma 37, 56, 60, 66, 93  
 German Archaeological Institute 457, 459  
 Harvard 50, 452  
 institut du Monde arabe 2  
 institut français du Soudan (centre culturel) 2  
 Kehaila East Archaeological Salvage Project 464  
 Khartoum, université de — 457  
 Leipzig 293  
 Lille 69, 462  
 Liverpool 451  
 Louvain 38  
 Merowe Dam Archaeological Salvage Project — MDASP 456  
 mission archéologique française de Sedeinga 541  
 mission Garstang 249  
 mission soudano-canadienne 320  
 mission suisse 41  
 National Corporation for Antiquities and Museums (NCAM) 2, 457, 462, 463, 464  
 New York, Sotheby 267

Oxford 452  
 Pennsylvanie 455  
 Rome 457  
 Second Archaeological Survey of Nubia 454  
 service des Antiquités du Soudan 455, 462  
 Schiff-Giorgini (fondation Michela —) 2, 14  
 Sfdas (section française de la direction des Antiquités du Soudan) 2, 458, 459, 460, 461, 462, 463, 464, 465, 466, 468, 471, 507, 509, 512, 514, 515  
 Shendi (université de —) 459  
 Sudan Archaeological Research Society 457  
 Unesco 455  
 Urbana-Champaign 378

### langues, écritures et linguistique

abjad  
 petite partie des caractères de l'écriture égyptienne 350  
 abjads  
 alphabets consonantiques 350  
 écritures phonétiques — 349  
 akkadien déchiffré par la méthode comparative 361  
 alphabet défectif 349  
 inspiré du copte 394  
 alphabets  
 consonantiques (écritures phonétiques —) 349  
 alphasyllabaire éthiopien 350  
 écriture méroïtique — 340  
 alphasyllabaires 349, 350  
 écritures phonétiques — 349  
 issus des abjads 350  
 ambiguïtés de l'écriture méroïtique 349  
 andaandi (langue) 551  
 antéposition honorifique 188, 196, 321  
 arabe 547, 554, 555  
 araméen écriture administrative de l'empire perse 350  
 bandelettes de cuir 372  
 bandes de papyrus 306  
 bedja (langue) 546, 547, 554  
 berbère (langue) 554  
 caractères coptes 362  
 changements de langue 551  
 chiffres méroïtiques 354  
 consonnes 349, 365  
 indication des seules — dans la langue méroïtique 346  
 correspondance entre langues et gènes 554  
 cursive  
 égyptienne tardive sur le territoire de Koush (absence de —) 346  
 méroïtique 226, 236, 237, 248, 264, 267, 269, 289, 295, 333, 348  
 archaïque 337, 348

plus ancienne inscription datée en — 208  
 tardive 337, 348  
 transitionnelle 337, 348  
 trois styles 337  
 DAE 4 325  
 DAE 6 325  
 DAE 7 325  
 DAE 11 325, 328, 329  
 datation d'un texte méroïtique cursif 348  
 déchiffrement  
 de l'écriture méroïtique 331  
 Lepsius précurseur du — 334  
 des signes méroïtiques 297  
 du méroïtique 34, 276, 296, 331  
 démotique 179, 236, 272, 273, 300, 310, 311, 320, 333, 336, 339, 345, 346, 347, 372, 373, 377, 382, 389, 392, 551  
 — ancien (pour rédiger les archives des temples) 346  
 divergences entre le — d'Égypte et celui de Koush 346  
 — égyptien issu des hiéroglyphes 347  
 forme de — particulière à Koush 346  
 dictionnaires 364  
 difficulté croissante des scribes napatéens à maîtriser la langue égyptienne 179  
 dinka (langue) 554  
 disparition du méroïtique au profit des langues nubiennes 551  
 dispersion des langues SON 364  
 dongolawi (langue) 551  
 écriture 71, 226, 262, 271, 279, 286, 288, 296, 311, 319, 321, 322, 331, 332, 335, 337, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 357  
 alphasyllabique 350  
 birman 350  
 brahmi à l'origine de très nombreuses écritures et issue de l'aramée 350  
 cinghalais 350  
 copte 551  
 déclin de l'usage de l'— 157  
 égyptienne 123, 208, 262, 321, 350  
 éthiopienne 325  
 forme des signes d'— 144  
 invention d'une — spécifique 345  
 royale éthiopienne 348  
 sudarabique 325  
 syllabique 346, 348  
 linéaire B phonétique syllabaire 349  
 usage de l'— 69, 157  
 écriture connue mais langue en grande partie ignorée  
 étrusque 331  
 gaulois 331  
 messapien des Pouilles 331  
 picte d'Écosse 331  
 écriture méroïtique 34, 271, 286, 296, 322, 331, 335, 337, 344, 346, 349  
 effectuée au pinceau 371

- issue principalement des caractères consonnantiques simples du répertoire des signes égyptiens 350
- principes de l'— 348
- simplification drastique de l'écriture égyptienne 350
- vingt-trois signes cursifs méroïtiques 334
- vingt-trois signes hiéroglyphiques méroïtiques 334
- écriture méroïtique cursive apparue avant l'écriture hiéroglyphique 347
- (dernier texte daté) 347
- développement du démotique égyptien 347
- évolution des signes 371
- (formes plus anciennes) 347
- (origine de l'—) 346
- (premier texte daté en —) 347
- écriture méroïtique hiéroglyphique 322
- apparue après la cursive 347
- (dernier texte connu en —) 348
- imitation décorative des hiéroglyphes égyptiens [Lepsius] 333
- (premier texte connu) 347
- transcription de la cursive 347
- écritures
- cursives égyptienne issues des hiéroglyphes 347
- deux —, égyptienne et méroïtique 276
- idéographiques 348
- logographiques 348
- phonétiques 349
- égyptien ancien (langue) 547, 554
- endonyme 380
- ensemble d'inscriptions méroïtiques (plus étonnant — de Philae) 320
- ensemble homogène de langue et de culture méroïtique 299
- étude paléographique 249
- évolution des textes funéraires méroïtiques au nord du royaume 300
- exercice scolaire de numération 354
- famille
- de langues 34, 361
- linguistique 331, 343
- afro-asiatique 339
- chamito-sémitique 339
- nubienne 543
- soudanienne orientale 362
- fautes
- de grammaire 179
- de graphie 179
- d'égyptien dont les particularités trahissent la langue maternelle méroïtique du rédacteur 345
- nombreuses 385
- formule funéraire
- A = eau pour le défunt 313, 371
- B = pain pour le défunt 313, 371
- C = bon repas pour le défunt 371
- K = pain spécial pour le défunt royal 313
- L = lait pour le défunt royal 313
- formules funéraires
- habituelles A et B 312
- spécifiques K et L réservées aux souverains 312
- genre (absence de — en méroïtique) 339
- glossaire méroïtique 34
- gaulois idiome païen 551
- graffiti 164, 209, 211, 223, 224, 248, 250, 261, 272, 273, 274, 300, 322, 347, 348, 372
- de dévotion 210
- démotiques 392
- du temple de Kawa 339
- en grec 164, 224, 300
- en guèze 328
- en méroïtique 300
- grecs 392
- maladroits 345
- méroïtiques 347
- tardifs 345
- graffito 98, 210, 216, 217, 220, 241, 242, 243, 248, 249, 273, 282, 317, 320, 321, 392
- en cursive méroïtique 332
- grammaires 364
- graphie
- particulière 262, 334
- stable des noms des souverains (en méroïtique) 346
- graphies
- des signes 262, 263, 269
- variables des noms de particulier (en méroïtique) 346
- gravure
- en bas-relief de la stèle d'Aryamani 188
- en creux
- de la stèle de Nastasen 188
- de la stèle de Harsiotef 188
- et rédaction négligées 324
- hiératique
- égyptien issu des hiéroglyphes tardif (pour rédiger les archives des temples) 346
- hiéroglyphes 34, 55, 102, 141, 157, 188, 229, 257, 279, 285, 330, 332, 333, 335, 336, 346, 347, 551
- égyptiens 117, 223, 226, 229, 237, 262, 290, 319, 322, 333, 334, 347
- dernière inscription en — 319
- géants 102
- légendes iconographiques des temples méroïtiques 347
- méroïtiques 226, 229, 237, 254, 262, 274, 277, 286, 288, 295, 296, 333, 335
- forme canonique des — 229
- inscription en la plus tardive connue 329
- plus évolués 237
- première attestation certaine 237
- très maladroits 237
- Horus (écriture du nom d'— en méroïtique) 350
- influence du méroïtique, langue maternelle du scribe 179
- inscription
- commémorative en méroïtique et non en grec 384
- d'Amannote-erike au temple d'Amon à Kawa 173
- démotique de Philae 310
- de Semna 132
- en grec 246
- en grec et non en méroïtique 385
- en méroïtique 384
- gravée à l'extérieur d'un monument pour commémorer un sacrifice *post mortem* 295
- grecque 382, 384, 401
- latine de Musawwarat 319
- méroïtique en cursive 294
- méroïtique hiéroglyphique dernière — pour un roi de Méroé 322
- recouverte d'une feuille d'or 152, 185
- usurpée 107
- inscriptions
- bilingues rares 373
- copiées par Griffith 336
- d'Amanishakhéto 253
- des temples 186, 237
- deux mille — méroïtiques retrouvées 345, 365
- égyptiennes recopiées maladoitement 278
- en égyptien 229, 276
- en grec, commémorant la transformation du temple d'Isis en église 392
- en méroïtique 237
- en vieux-nubien 333
- étude des —
- hitites 335
- hourrites 335
- hiéroglyphiques 346
- méroïtiques 243, 270, 294, 320, 331, 336, 340, 356, 392
- royales 371
- sur cuir 371
- sur métal 371
- introduction de l'écriture au Soudan 345
- kanas japonais (écriture phonétique syllabaire) 349
- langues et linguistique
- afitti 363, 364
- andaandi 363
- basque 355
- bedja 339, 351, 378, 547
- berta 362
- blemmye 378, 384
- copte 547
- couchitique 64, 226
- de type agglutinant 355
- dialecte
- ama 364

- birgid 363  
 dadjo 362  
 dilling 363  
 kenuzi 363, 551  
 mandal 364  
 tama 363, 364  
 temein 362  
 dinka 343, 362  
 dongolawi 361, 363  
 — du royaume de Méroé 355  
 égyptienne 179, 226, 345, 347  
 déclin de la connaissance  
 de la — 157  
 étrusque : isolat linguistique 361  
 four 362, 554  
 grec 316, 317, 337, 389  
 groupe  
 bantou 343  
 maba 362  
 soudanique oriental nord  
 (SON) 344  
 guèze 316, 325  
 gumuz 362  
 héritée des Noubades 379  
 hindi 350  
 hongrois 355  
 isolat linguistique 361  
 kanouri 343  
 kikuyu 554  
 koman 362  
 Koush (de —) 336, 385, 392  
 kunama 362  
 langues  
 autochtones 554  
 bantoues 554  
 isolées 362  
 parlées au Soudan 554  
 sahariennes 343  
 SON 364  
 nubiennes (famille des —) 550  
 luo 362  
 luganda 554  
 mahasi 363  
 mararit 363, 364  
 massai 343, 362  
 — maternelle copte 385  
 mattoki 363, 551  
 méroïtique 34, 226, 229, 238, 251,  
 292, 344, 346, 352, 353, 355, 554  
 passage du — au nubien 551  
 — resté langue des païens 550  
 midob 363, 543  
 nilo-saharienne 344, 434  
 nilotique 343, 362  
 nobin 361, 363, 379, 416, 551  
 nubien 343, 344, 362, 380, 547, 554,  
 555  
 dialectes — du Kordofan 361  
 nubien du Kordofan 210, 353, 363  
 nubien du Nil 406, 434  
 passage du — à l'arabe 551  
 nuer 554  
 nyima 362, 364  
 nyimang 351, 363, 364  
 oromo 554  
 swahili 554  
 Tdn-'aal 543  
 vieux-nubien 545  
 optatif 357  
 phylum 362  
 afro-asiatique 343, 555  
 khoisan 343, 554, 555  
 Niger-Congo 343, 554, 555  
 nilo-saharien 343, 362, 554, 555  
 phylums 343  
 proto-nubien 363  
 du Nil 363  
 occidental 363  
 proto-nyima 363  
 proto-soudanique oriental nord 363  
 proto-taman 363  
 sanscrit 350  
 soudanique central 362  
 soudanique oriental 343, 362  
 soudanique oriental nord 362  
 sumérien 355  
 isolat linguistique 361  
 surmique 362  
 taman 362, 364  
 tamoul 350  
 tibétain 350  
 tons, hauts ou bas 365  
 toubou 343  
 traits aréaux (communs à une aire  
 linguistique) 351  
 turc 355  
 vieux-dongolawi 363  
 vieux-nubien 338, 353, 361, 362, 363,  
 378, 379, 380, 389, 394  
 au méroïtique ce que le copte  
 est à l'égyptien [Lepsius] 333  
 langue des royaumes chrétiens  
 médiévaux du Soudan 333  
 latin langue de l'Église 551  
 lettres coptes 378  
 lexique méroïtique 337  
 linguistique 553  
 logogrammes dans l'écriture  
 égyptienne 350  
 loi de Griffith 356, 366  
 locuteurs de langues  
 afro-asiatiques 555  
 nilo-sahariennes 555  
 méconnaissance de l'égyptien 278  
 méroïtique 179, 362, 363, 379, 380, 389  
 ancêtre du nubien moderne  
 [Lepsius] 333  
 ancien (dans les formules  
 du Livre des Morts) 142  
 article en — 355  
 cursif 257, 312, 320, 322  
 famille linguistique du — 344,  
 361, 362  
 génitif en — 356  
 hiéroglyphique 267, 276, 279, 280,  
 296, 322, 347, 372  
 hiéroglyphique  
 et cursif (correspondance  
 signe à signe) 296  
 impératif en — 357  
 morphologie verbale du — 356  
 petit glossaire — 357  
 phrases nominales en — 356  
 postpositions en — 356  
 racines — 355  
 substantif en — 355  
 usage du — (pour se démarquer  
 des ancêtres) 237  
 méthode comparative 361  
 hittite déchiffré par la — 361  
 modificateur 350  
 dans l'écriture méroïtique 349  
 modificateurs  
 dans les écritures  
 alphasyllabaires 349  
 vocaliques 352  
 notation phonologique (entre traits  
 obliques) 351  
 Osiris (écriture du nom d'—  
 en méroïtique) 350  
 paléographie 256, 271, 273, 292, 294,  
 296, 304, 313, 319, 320, 323, 336, 337,  
 366, 384  
 méroïtique  
 documents les plus anciens 348  
 période archaïque 348  
 période transitionnelle B 348  
 période transitionnelle C 348  
 Tardif A 348  
 Tardif B 348  
 très tardive 324  
 importantes différences  
 paléographiques 323  
 tables paléographiques indexées  
 sur les règnes connus 348  
 plus méridional des textes  
 démotiques 303  
 plus méridionale de toutes  
 les inscriptions latines 319  
 pouvoir magique des signes  
 hiéroglyphiques 347  
 proscynème 303, 310, 311  
 en démotique 303  
 proscynèmes 300, 304, 310, 311, 372  
 en grec 311  
 Qurta (écriture du nom de la cité  
 de — en méroïtique) 350  
 racine verbale du nom  
 d'Apédémak 210  
 réalisation phonétique précise  
 (entre crochets) 351  
 répartition des langues d'Afrique 554  
*Répertoire d'épigraphie méroïtique*  
 (REM, Jean Leclant et André Heyler,  
 Claude Carrier) 286, 340, 343, 366  
 REM 0001 286  
 REM 0060 337  
 REM 0219 366, 370  
 REM 0220 366, 370  
 REM 0221 370  
 REM 0289 366, 367  
 REM 1222 329  
 rétroflexe 132, 196, 210, 310, 351,  
 357, 382  
 semi-voyelle 354

- sens inverse  
de lecture  
des hiéroglyphes méroïtiques  
par rapport aux hiéroglyphes égyptiens 322, 336  
de l'ordre syntaxique méroïtique  
par rapport à l'égyptien 322
- séparateur de mots 324, 352, 366
- superfamille  
afro-asiatique 554  
Khoi-San 554  
Niger-Congo 554  
Nilo-saharien 554
- superstrat* arabe 554
- syllabaire persépolitain  
(ou vieux-perse) 350
- syllabaires (écritures phonétiques —) 349
- syllabe composée d'une voyelle  
transcripton en méroïtique  
d'une — 350
- synthèse sur la langue et l'écriture  
méroïtique 337
- système  
alphasyllabique (de l'écriture  
méroïtique) 349  
consonantique (mélé au système  
syllabique dans le méroïtique) 346  
d'écriture d'une extrême  
simplicité 345  
syllabique (mélé au système  
consonantique dans  
le méroïtique) 346
- terme  
neutre 177, 315  
péjoratif 174, 315, 379
- texte  
de type tardif 324  
égyptien (dernier —) 392  
en grec 325, 372  
fautif 188  
hiéroglyphique 337  
méroïtique (ex plus ancien —) 347  
rédigé dans un égyptien assez pauvre  
et souvent fautif 175
- textes  
assyriens 142  
bilingues (absence de —) 361  
découverts en Basse-Nubie (quantité  
importante de —) 299  
d'envoûtement 64, 71  
égyptiens 64  
écrits en hiéroglyphique méroïtique  
peu nombreux 347  
égyptiens 60, 63, 66, 72, 96, 100,  
135, 165, 177, 186, 278, 294, 377  
en grec 325, 380, 385, 394  
funéraires 285, 298, 299, 300, 304,  
305, 306, 309, 312, 313, 315, 319, 331,  
335, 337, 356, 369, 375  
égyptiens gravées  
en hiéroglyphes 285  
méroïtiques 306, 312, 369  
rédigés pour deux personnes 313  
hiéroglyphiques 72
- magiques 80
- méroïtiques 34, 210, 226, 234, 243,  
315, 333, 337, 340, 345, 365, 371,  
378, 382  
(derniers —) 392
- napatéens tardifs 118
- pharaoniques 177
- toujours écrits en égyptien 345
- tracés au pinceau 371
- utilitaires 373
- traduire en langue sacrée  
une pensée exprimée en langue  
vulgaire 346
- transcription  
babylonienne du nom  
d'Amenhotep III 321  
des noms dans les textes  
napatéens 346  
des noms royaux de la XXV<sup>e</sup>  
dynastie 335  
en cursive 337  
variable des noms des prêtres 346
- vieux-perse (ou syllabaire  
persépolitain) 350
- voyelles 365  
arbitraires 208  
faibles 349  
faisant partie de la racine  
des mots 355  
initiales 354  
méroïtiques 353  
/o/ et /u/ 352  
traitement des deux — 71, 338, 346,  
349, 352  
transcription du /d/ rétroflexe  
entre — 310, 351  
ne faisant pas partie de la racine  
des mots 349

## index général

## a

- abaques 275
- Abaton 310, 320, 360
- Abbala (éleveurs nomades  
de chameaux) 544
- Abbasides 408, 424
- Abdallabs (confédération des —) 428,  
432, 438
- absence  
de chapelle funéraire 329  
de la déesse Isis 284  
de table d'offrandes 329
- acanthé 280
- accroissement important  
de la population 51
- acheuléens (sites —) 37
- actes de piété 372
- action de grâce 321
- activité de construction de Gatisen 187
- adaptation à l'époque méroïtique  
de la course aux vases  
et à la rame 278
- administrateur (des temples) 305
- administrateurs  
de la région de Méroé 313  
(du temple) d'Isis 303
- administratif 459
- administratifs 455, 457, 459, 461
- administration 457, 461  
de la colonie 101  
des temples 305  
locale 55, 303
- administratives 457
- ADN (études d'— ancien) 550
- africain 30, 42, 191, 257, 271
- âge d'or 35, 134, 167, 409
- agent (de l'administration  
des temples) 305
- agents du roi 303
- agglomérations 51, 52, 63, 298
- Agneau mystique 288
- agricole 457
- agriculture 42, 51, 413, 527
- aimé  
d'Amon 175, 186, 188, 208, 228, 322  
d'Apédémak 228  
d'Isis 208, 225, 226, 227, 228
- Abl al-Babr* 551
- Abl al-Gharb* 551
- aimée  
de Mout 229
- Aithiopia (nom du pays de Koush  
dans la Bible) 167, 395
- Ajang (tribu) 406, 551
- Akhetiou* 74
- Akine (= Nubie à l'époque  
méroïtique) 256, 304, 360
- Akurukuro (tribu) 184
- allée  
de béliers 233  
monumentale 102, 136, 269, 275,  
277, 288
- alliances matrimoniales (nouvelles) 239
- alliés de Rome (statut d'—) 388
- Alodiens 550
- Ahwa ware* (poterie de Soba) 409
- Amanakh, tu es noir 287
- amazonite 42
- ambassade 390, 413  
portugaise 423  
blemmye 379  
de Georges I<sup>er</sup> roi de Makouria  
à Bagdad 410  
du roi des Alodiens au roi  
des Noubades 399  
« éthiopienne » 379  
méroïtique à Philae 315
- ambassades 34, 303, 310, 410
- ambassadeur 305, 311, 316, 356, 357,  
397, 398
- ambassadeurs 252, 305, 326, 356, 397
- amener les veaux (rite d'—) 293
- amulettes 260
- analyses  
anthropométriques 69  
biologiques 547  
des caractères discrets dentaires 550

anarchie libyenne 123, 133  
 ancêtre 123, 124, 136, 163, 189, 429  
 ancêtres royaux 277  
 Ancien Empire, Ancien Régime  
 (changements climatiques  
 et fin de l'—) 49  
 Andromaque 546  
 âne 47  
*angarebs* (lits traditionnels en bois) 388  
 animaux  
 domestiques 41  
 sacrifiés en grand nombre 389  
 sauvages vivants 112  
 vivants 316  
 annales royales 58  
 anneaux d'or 325  
 annexion par Dongola  
 de la Nobadia 402  
 anthropologie (études d'—) 550  
 anthropologue 293  
 apogée de la royauté koushite 145  
 apparition en gloire 139, 293  
 appartements souterrains 71  
 arabe 389  
 Arabes 439, 543  
 arabiser 542  
 arabité 543  
 arabophones 547  
 arbre fossile 524, 525  
 arbre pétrifié 524  
 arc 55, 60, 71, 169, 171, 172, 174, 212,  
 240, 241, 246, 260, 283, 295  
 arcs 60, 112, 238  
 (neuf —) 294, 295  
 archaïsme 291  
 archéologie 451, 455, 456  
 archéologique 450, 451, 452, 456  
 archéologiques 448, 450, 451, 454, 455,  
 456, 457  
 archer 60, 88, 90  
 roi — 171, 373  
 archers 60, 84, 139, 405  
 de Koush 84  
 architecturale 451  
 architecturales 461  
 architecture 452, 454, 455, 501  
 étonnante 93  
 militaire 413  
 palatiale 481  
 architraves 102, 110  
 des temples 183, 346  
 arêtes de poissons (décor en « — ») 46  
 argent 139, 260, 291, 309, 317, 326, 359,  
 381, 388  
 argile 503  
 aridité 38, 41, 46, 314  
 période d'extrême — 38, 41, 46, 314  
 aristocratie locale 424  
 armée de Cambyse 168  
 armées  
 assyriennes 153  
 de Kerma 65, 70  
 de Pharaon 87, 92  
 arme en fer 437  
 armistice 405

armure 295  
 Arobe [= Romains ?] 249  
 art  
 de la décoration 63  
 hellénistique 478  
 méroïtique 212, 223, 252,  
 261, 281  
 pictural chrétien (sommel) 410  
 artisanat 461  
 artisanats 461  
 artisanaux 459  
 artisans memphites 145  
 artistes  
 égyptiens 70, 157  
 grecs 223  
 locaux 159  
 ascension du royaume d'Axoum 316  
 aspect métissé 548  
 assassinat de Markos  
 (roi de Makouria) 409  
 assassinats (des rois et régents  
 du royaume Fung) 439  
 assaut 87, 138, 244, 249, 283, 402  
 assises de schiste des pyramides 167  
 Assyriens 33, 136, 141, 143, 153, 154, 155,  
 157, 164  
 Athènes (campagne  
 de Xerxès I<sup>er</sup> contre —) 172  
 attaques  
 des nomades 303  
 incessantes 421  
 autel 80, 223, 289, 291  
 portatif de bronze (petit —) 252  
 autobiographie 72, 87, 89, 92  
 autobiographies 87  
 autonyme 380  
 autruche (vase en forme d'—) 68  
 autruches 51, 80, 83  
 avion 278  
 suppression de l'— 278  
 axe est-ouest 117, 280  
 Axoumites 328  
 Azandés (peuple du sud) 542

**b**

Babyloniens 155, 164  
 bagues 235, 254, 259, 260  
 d'argent 309  
 d'or 309  
 Baggara (éleveurs nomades  
 de vaches) 544  
 bains 457, 461  
 royaux 276  
 bandeau 60, 276  
 bannissement 163, 187  
 Banou Hilal (tribu) 543, 545  
 banquet funèbre 82  
 baptême  
 des Noubades 399  
 du roi et des nobles 399  
*Baqt* 35, 404, 405, 406, 408, 409,  
 410, 413, 419, 420, 428  
 Barbares 378  
 barrage 451, 454, 455, 457

d'Assouan 38, 50, 95, 112, 299, 389  
 barrages 456  
*basileus* 382, 384, 388  
 basilique 406, 410  
*basiliskos* 388  
 bassin 492  
 double — 492  
 bastions 72, 93  
 bataille 424  
 de Raphia 224  
 bataillons « éthiopiens » 172  
 bateaux 40, 52, 73, 138, 244, 326,  
 414, 415, 437  
 prédynastiques 40  
 bâtiment 459, 501  
 bâtiments 454, 455, 457, 459  
 cérémoniels 482  
 gouvernementaux 482  
 bâtons de jets 73  
 batraciens 269  
 baume *khesayt* 73  
 Bedja (tribu) 64, 159, 316, 326, 328, 334,  
 377, 378, 394, 417, 419, 542, 544,  
 547, 548  
 descendants des Méroïtes  
 [Lepsius] 334  
 bélier 80, 96, 102, 130, 278, 287,  
 288, 490  
 corne de — 241  
 d'Amon 162, 211, 257  
 de Giblab (semblable au —  
 de Soba) 287  
 béliers 96, 136, 196, 233, 275, 286,  
 288, 290, 489  
 bétail 29, 45, 51, 56, 58, 82, 177, 183,  
 184, 185, 314, 327, 390, 415, 416,  
 417, 418  
 bêtes sauvages 252, 417  
 bibliothèque d'Alexandrie  
 (grande —) 192  
 bière 51, 73, 188, 418  
 biface 37, 525  
 Bichariin (tribu) 547  
 bijoux 29, 51, 195, 212, 239, 260,  
 261, 322, 402  
 biographiques (passages —  
 des inscriptions funéraires  
 méroïtiques) 300  
 bipartition du temple 212  
 blé 170, 171, 414  
 Blemmyes 35, 159, 174, 226, 303,  
 316, 374, 375, 377, 378, 379, 380,  
 381, 382, 384, 385, 386, 388, 389,  
 390, 391, 392, 394, 400  
 blocs 503  
 blocs de pierre 66  
 bœuf  
 domestication du — 42  
 domestication du — africain 30  
 peau de — 244  
 bœufs 112, 181, 295, 414  
 à courtes cornes 139  
 à longues cornes 139, 181  
 bois d'ébène 51  
 boîte en or 326

bol de bronze 260, 329, 348  
bols 51, 52, 63, 82, 83, 329  
  hémisphériques 63  
  pansus 51  
bon sauvage (mythe du « — ») 171  
bosniaques (bataillons —) 423  
Bos Primigenius 42  
boucle de bélier 490  
boucles de béliers 489  
bouclier rond 438  
boucliers 244  
boulets de catapulte 246  
bovidés 40, 52, 70, 83  
bovins 41, 42, 45, 46, 47, 51, 56, 58, 60,  
  63, 82, 184, 188, 293, 328, 390  
  domestiques 42  
  sur pied 51  
bracelet 45, 173, 258, 432  
bracelets 45, 169, 260  
d'or 291  
brique 291  
  crue 63, 80, 93  
  rouge 448  
briques crues 64, 65, 80, 82, 83, 167,  
  388, 457  
bronze 82, 139, 171, 172, 185, 208, 237,  
  247, 252, 260, 267, 268, 291, 315, 317,  
  326, 328, 329, 347, 348, 504  
bucrane 45  
bucranes 45, 70, 71, 82  
buffles 83  
Bulahau [Blemmyes] 377  
butin 29, 89, 90, 101, 138, 174, 177,  
  185, 238, 245, 247, 248, 326, 327,  
  408, 433  
  en bétail 184  
  humain 257  
Byzantins 404

## C

cabanes 41  
cachette 165  
cachettes des statues de Naga 288  
cadeaux diplomatiques 114, 142, 172,  
  252, 311, 388, 401  
cailloutis blanc 63, 81, 83  
caissons 504  
calendaire (textes  
  sans indication —) 328  
caliciforme (vase) 43, 45, 465  
calife  
  fatimide d'Égypte 413  
  omeyyade (dernier —) 408  
califes fatimides d'Égypte  
  (premlers —) 428  
calotte  
  des rois de Koush 135  
  des rois napatéens  
  et méroïtiques 134  
  koushite 195, 212, 241, 253, 254, 270,  
  281, 283, 294, 319  
  royale 174, 195, 227  
Cambyse (armée de —) 168, 244  
camées 260, 261

campagne militaire 56, 72, 110, 137,  
  185, 238, 377  
  contre les Bedjas 325  
  contre les Noubas 325  
  de Cambyse en Nubie 172  
  de Syrie d'Amenhotep II 101  
campagnes militaires 29, 60, 82, 176,  
  183, 184, 185, 238, 257, 314, 372, 378,  
  384, 388  
  hasardeuses (de sultans  
  du Darfour) 435  
  offensives 314  
campement 41  
  secondaires saisonniers 45  
Canal de Suez (inauguration) 196  
Candace 33, 34, 230, 234, 235, 243, 244,  
  245, 246, 247, 248, 249, 250, 251,  
  252, 253, 254, 257, 260, 261, 262, 263,  
  267, 270, 271, 272, 273, 275, 276,  
  278, 279, 280, 281, 282, 284, 285,  
  286, 288, 291, 294, 295, 318, 319, 320,  
  321, 351, 357, 358, 372, 395  
  absence de la — 289  
  [filis de la —] 234, 253  
Candaces (dernière des —) 319  
canthares 191  
capatation des prérogatives royales 313  
capitale 33, 35, 56, 66, 71, 72, 81, 84, 88,  
  89, 93, 94, 101, 116, 123, 139, 145, 157,  
  165, 172, 177, 193, 210, 247, 328, 337,  
  377, 382, 388, 389, 394, 401, 402,  
  405, 406, 413, 414, 416, 417, 418,  
  420, 421, 424, 428, 429, 430, 433,  
  434, 435, 437, 438, 439, 448, 485  
— de Makouria (abandon  
  de la —) 420  
  nouvelle — 166, 191  
  première — du sultanat fung 428  
  transcription du mot —  
  en méroïtique, en égyptien  
  et en grec 351  
caprins 42, 46, 47  
captif offert à Amon de Napata 184  
captivité à Ninive 153  
carbone 14 84, 240, 328  
carottages 459  
carquois 60  
carte génétique 554  
cartouche 99, 102, 107, 111, 123, 133,  
  142, 152, 188, 197, 208, 228, 229,  
  237, 248, 254, 262, 264, 273, 276,  
  282, 286, 287, 290, 294, 295, 322,  
  334, 347  
  de Gatisen 187  
  double — 197, 228, 268, 311, 347  
  premier — 268  
cartouches 99, 123, 162, 163, 185, 196,  
  208, 227, 230, 267, 269, 275, 276,  
  277, 282, 296, 318, 333  
  deux — 103, 133, 196, 208,  
  287, 293  
  second — 236, 237, 268  
  absence du — 295  
martelés 162  
paire de — 296

catafalque 206, 285  
catapultes 405  
cathédrale  
  de Dongola 406  
  nouvelle — 410  
  de Faras 406, 407, 410, 412  
  de Soba 286, 408  
  d'Old Dongola (première —) 402  
cathédrales 404, 406  
cauris d'or 261  
caveau collectif 532  
céramique 30, 41, 42, 46, 52, 56, 57, 60,  
  63, 83, 84, 93, 94, 252, 434, 451, 455,  
  527, 529, 531, 532, 538  
d'apparat 63  
premlers vestiges 41  
céramiques 51, 57, 63, 69, 82, 371,  
  396, 459  
  locales 51  
céramiste grec 172  
cercueil 82, 117, 118, 166, 171, 285  
céréales 57  
cérémonie du Nouvel An 492  
cérémonies en l'honneur d'Isis  
  et d'Osiris à Philae 310  
chaise  
  dorée 432  
  curules 388  
  de luxe 112  
chambre funéraire 82, 228, 260, 285,  
  292, 293, 296, 323, 324  
chambres funéraires 535  
chameau 182, 252  
chameaux 326, 390, 397  
chamelles 417  
changement  
  de dynastie 189, 194  
  de religion (trois —) 439  
changements 536  
  climatiques 49, 548  
chapelle 83, 84, 110, 117, 176, 182,  
  189, 193, 198, 204, 205, 206, 228,  
  229, 236, 239, 241, 253, 254, 261,  
  262, 263, 265, 270, 274, 282, 283,  
  284, 285, 286, 290, 292, 293, 295,  
  296, 309, 311, 318, 319, 322, 323,  
  324, 503  
  adjacente 84  
  à deux salles (seule — à Méroé) 229  
  à l'intérieur de la pyramide 292  
  d'Hathor 277, 281  
  funéraire 8-9, 80, 148, 197, 230, 234,  
  239, 241, 257, 261, 285, 286, 292,  
  294, 311, 323, 324, 341, 366, 532  
  — -naos 145  
  ramesside 227  
  — -repositoir de barque sacrée 277,  
  289, 290  
chapelles 455  
  funéraires 71, 81, 167, 188, 197, 234,  
  278, 280, 289, 292  
  petites — 82  
chapiteau 501  
chasse 38, 41, 51, 95, 283  
  au rhinocéros 95



- chasseurs-cueilleurs 41, 46  
 chasseurs-cueilleurs-pêcheurs 527  
 chef des armées 71, 92  
 chef de tribu 382  
 chef-d'œuvre (de la sculpture méroïtique) 289  
 chefferies 60, 63, 64, 379  
 chefs de tribus 382  
 cheval 91, 139, 181, 182, 328, 364, 413, 438  
   introduction du — 137  
 chevaux 137, 138, 140, 142, 418, 432, 437, 438  
   amour des — 137  
 chevelure surmontée  
   d'une longue plume 315  
 chèvres 81, 184  
 chien 229, 238, 317, 359, 365  
 chiens 81  
 Chine 329  
 chrétiens 551  
   Égyptiens — 391  
 chrétienté 394, 395  
   nubienne (pas de survivance de la —) 423  
 Christ 29, 325, 391, 395, 401, 404, 407, 413  
 christianisation 35, 118, 401, 538  
 christianisme 35, 317, 328, 381, 391, 394, 395, 396, 401, 402, 418, 420, 423, 429  
   religion de l'élite 435  
 chromosome Y 547, 548, 549  
 chroniques de règnes  
   rédigées en égyptien 372  
   rédigées en méroïtique 372  
   dernière — 384  
 chroniques des rois 238  
 chroniques royales  
   méroïtiques 239  
   rédigées en cursive 347  
   napatéennes 124  
 chroniqueurs  
   arabes 124, 419, 433  
   chrétiens 394  
 chronologie 454  
 chronologique 452, 455, 461  
 cimetière 45, 57, 65, 69, 71, 81, 84, 116, 117, 118, 141, 143, 144, 157, 167, 185, 186, 189, 195, 197, 211, 239, 241, 313, 388, 452  
   d'élite 69  
   Kerma 529  
   méroïtique d'élite 300  
 cimetières 167  
   d'élite 52, 55  
   premiers — connus 38  
   royaux 157, 193, 485  
 cintre de la stèle 139, 179, 237  
 citadelle 244, 253, 410  
 cité 55, 57, 448, 451  
   royale 451  
 cités fortifiées 434  
 civile 452  
 clan princier de Sedeinga 309
- clergé  
   d'Amon 124, 133, 134, 136, 138  
   de Napata 162  
   des temples 372  
   d'Isis 310  
   d'Isis de Philae (derniers représentants du —) 392  
   installation d'un — chrétien 399  
   thébain 135, 136  
 cloches de bronze 291  
 coalition 87, 94  
 cobra 71, 96, 240, 283, 284, 287, 294, 295, 296  
   royal 90, 96, 139, 162, 164, 254  
   deux — 135, 154, 260  
 cobras  
   quatre paires fixées sur un diadème 241  
   royaux 388  
 cohortes romaines 255  
 coiffe  
   royale 181  
   surmontée du vautour de Nekhbet 188  
 coiffure au scorpion 254  
 collier 45, 169, 195, 241, 261, 270, 326, 358  
   d'or 179  
 colliers 101, 238, 260, 270  
 colonie 66, 87, 94, 99, 101, 110, 111, 112, 113, 114, 116, 420  
   égyptienne 66  
 colonisation 29, 32, 50, 64, 69, 85, 86, 143, 345  
 colonnes 93, 95, 110, 136, 152, 212, 223, 274, 275, 276, 281, 282, 291, 401, 402, 410, 501  
 colons nubiens 298  
 colosses  
   d'Abou Simbel 164  
   de Memnon 102  
   de Tabo 291  
 combat naval 89  
 combats 70, 89, 90, 101, 138, 164, 223, 257, 315, 325, 378, 379, 380, 388  
 combattant du souverain 88, 90  
 commerce  
   caravanier (rendu dangereux) 433  
   taxes sur le — 309  
   du Darfour avec l'Égypte 435  
   transcontinental 316  
 compléments phonétiques  
   dans l'écriture égyptienne 350  
 complexe 461  
   d'Amon 152, 239  
 complexes 461  
   funéraires 485  
 composé mixte nubio-méroïtique 388  
 comptes administratifs  
   ou commerciaux 373  
 concentration des biens 318  
 cône de bronze 267, 268  
 confédération 118, 380, 428  
 confirmation du pouvoir  
   du nouveau roi 174
- conflits entre Méroé et l'Empire romain (fin des —) 252  
 conquête musulmane de l'Égypte 401  
 conservation des éléments organiques 371  
 construction 451, 455, 456, 459  
 contre-temple 278  
 conversion au christianisme 375, 395  
   des Nubiens (— officielle) 395  
   des royaumes de Nubie 401  
   des royaumes nubiens 35, 394, 397  
 de Tantani (gouverneur noubade) 391  
 d'Ézana 325  
 — melkite du royaume de Makouria 396, 401  
 — monophysite du royaume de Nobadia 396  
 — monophysite du royaume d'Alodia 396  
 — monophysite du royaume de Makouria (absence de mention de la —) 396  
 conversion en église  
   du temple de Dendur 396  
   de temples païens 401  
 conversions au christianisme des élites noubas 550  
   individuelles 391  
 copie du décor des tombes de la XXII<sup>e</sup> dynastie à Tanis 157  
 copie sur place de toutes les inscriptions méroïtiques disponibles 336  
 copte  
   cathédrale 254  
   chroniqueur 407  
   écriture — 60, 332, 337, 390, 391, 394, 396, 402  
   Église 395, 402, 406, 408  
   influence 401  
   langue 389  
   religion 418, 432  
   royaume 423  
 coptes 423, 547, 548  
   convertis à l'islam 548  
 cordelière à glands 194  
 corégence 272  
 corégers 271, 272, 273, 274, 275, 276, 279, 280, 282, 284, 285  
   époque des — 290  
 cornacs 223, 224  
 cornaline 42  
 corne  
   d'Amon 385  
   artificiellement déformées des bovins 293  
   de bélier 162  
   horizontales torsadées 96  
   recourbées en spirale 96  
 corpus  
   des textes religieux 372  
   le plus nombreux en méroïtique hiéroglyphique 279  
 correspondance en vieux-nubien des éparques 420

- corridor 80, 82  
 costume  
   complexe « tripartite » 194  
   des éparques de Nobadia 404  
   royal 194, 264, 270, 282, 285, 292  
   royal égyptien 221, 227  
   tripartite 195, 212, 227, 229, 238, 239, 240, 241, 254, 257, 280, 294, 296  
   tripartite de souverain méroïtique 195, 257  
 côté nord du temple associé à l'Égypte, à la féminité, à la Candace et à la vie 212, 280  
 côté sud du temple associé à Koush, à la masculinité, au roi et à la guerre 212, 280  
 coton 326, 416  
 cottes de mailles 437, 438  
 couple royal 34, 262, 270, 275, 276  
 coupole 410  
 coupoles 118  
 cour 501  
   à péristyle 476  
   centrale à ciel ouvert 255  
 couronne  
   à quadruple plumes 162  
   *atef* 239, 241, 281  
   d'Osiris 239, 241  
   blanche 52, 71, 96, 134, 166  
   de lauriers à étoile centrale 290  
   hathorique 253, 259, 285  
   *bembem* 195, 212, 260, 280, 283, 385  
   rouge 134  
 couronnes en argent 388  
 couronnement 33, 124, 145, 163, 165, 172, 173, 174, 176, 182, 196, 239, 259, 268, 275, 485  
   à Kawa (cérémonies de —) 485  
   cérémonie du — 485  
   cérémonies du — 498  
   du roi 488  
   rituel de — 488  
   cérémonie de — 182  
   de Harsiotef (périple lors du —) 176  
   répétition du — 176  
 couronnements multiples 118  
 cours du Nil 37, 417  
 couverture 454  
 couvertures de cuir 60, 81  
 crâne humain de Singa 37  
 crânes de bovins 41, 45  
 crapaud 269  
 criocéphale 96  
 crocodile 526, 535  
 crocodiles 244, 416  
 croix  
   de métal (petite —) 538  
   croix de vie 385  
   incision de — sur les céramiques 396  
 crosse (insigne du pouvoir pharaonique) 240, 241  
 cruauté (de certains sultans du Darfour) 435  
 cruches 83  
   en formes d'animaux 83  
 crue du Nil 176, 278, 486, 492  
   centennale 152  
   exceptionnelle 159  
 cueillette 41  
 cuivre 170  
 culte  
   d'Amon 124, 162, 193, 239, 254, 305  
   de Mandoulis 382  
   d'Isis 208, 303  
   divin 71  
   du défunt 63, 167  
   royal 211  
 cultures  
   méditerranéennes 30  
   protohistoriques 32, 48  
   soudanaises 29, 30  
*cursus honorum* 304, 309, 315  
 cuve  
   de pierre 171  
   funéraire 166, 226  
 cylindre de bronze 237, 347
- d**
- dadjo (royaume — du Darfour) 362, 434  
 Dadjos (population) 434  
 dais 81, 96, 101, 239, 410  
 damnatio memoriae 99  
 Da'mot 316  
 Danagla (peuple du Nord) 542  
 danse *hénoù* 277  
 danses du dieu 72, 74  
 datation des cérémonies religieuses 183  
 date d'accession au trône de Téqoride-Amani 310  
 débouché des pistes du désert Libyque 102  
 déclin  
   de Méroé 309  
   de Sedeinga 309  
   des élites méroïtiques 317  
 décoration de grande qualité 295  
 décrets oraculaires  
   amuletiques 372  
 défunt 45, 63, 71, 81, 82, 83, 117, 142, 159, 170, 207, 230, 234, 235, 240, 241, 283, 284, 286, 292, 293, 297, 300, 304, 311, 312, 313, 318, 324, 329, 337, 371, 375, 402  
 défunts  
   glorifiés 284, 290  
   placés dans des fosses 41  
 délégation du pouvoir royal en Nubie à l'époque méroïtique 256  
 délégué  
   de Koush 345  
   du vice-roi 102  
 demi-sphère décorée en pierre 287  
 dépêches de Semna 64  
 dépeuplement de la Basse-Nubie 298  
 dernière sépulture royale 84  
 dernier monarque de Méroé pour lequel un nom de couronnement est connu 311  
 derniers  
   graffiti de Philae 392  
   souverains de Méroé 318  
 description  
   individuelle 300  
   relative 300  
   sociale 371  
 désert  
   Arabique 52, 99, 133, 382, 394, 419  
   Libyque 49, 102  
   occidental 309, 314  
 désertification 46, 58, 60, 548  
   du Sahara oriental 46  
 désignation péjorative 177  
 dessiccation  
   du désert occidental 314  
   d'un affluent 364  
   du Nord-Soudan 69  
 déterminatifs 335  
 dévotion pour Apédémak de Tanéyidamani 237  
   royale ininterrompue 312  
 dichotomie arabe-non arabe 551  
 diçature 542  
 diadème 112, 139, 241, 257, 260, 282, 283, 284, 295, 296  
 différences entre Napata et Méroé 194  
 dinar 415  
 Dinkas (peuple du sud) 542  
 diplomatie 191  
 dirham 415  
 disque solaire 96, 110, 111, 260, 262, 269, 281, 282  
 districts (les sept —) 416  
 divine adoratrice d'Amon 123, 133, 136, 138, 152, 225  
 divines adoratrices 225  
   d'Amon 164  
 documents historiques 389  
 Dodécaschène (province) 191, 228, 243, 246, 250, 255, 272, 273, 300, 303, 322, 323, 380, 390  
 domaine d'Amon 123, 134, 155  
 domaine funéraire 52  
   mutation apportée par le christianisme dans le — 402  
 domestication 527  
   du boeuf 30, 42  
 domestiques 455  
 domination sur l'Égypte 135  
   fin de la — 157  
 dons d'Amon 176  
*Dotted Wavy Line* (céramique) 41  
 double  
   bassin 492  
   couronne 162, 164, 211, 212, 253, 261, 293, 385  
   fontaine 492  
   titre [Candace et souverain] 253  
 droits à la couronne 124  
 dromadaires 417, 418

dromos 126, 136, 275, 276  
 dualité 135, 223  
 des capitales 182  
 dynastie (nouvelle —) 136, 194, 211, 408, 435  
 dyophysites 395

**e**

eau 455  
 baisse des — du Nil 298  
 ébène 29, 51, 72, 73, 112, 219  
 échanges  
 commerciaux 536  
 continuité des — 191  
 écharpe à franges teinte en rouge 194  
 éclipses du Soleil et de la Lune (calcul des —) 303  
 économie  
 amoindrie 291  
 des royaumes nubiens 413  
 prospère 413  
 économiques 451  
 édifice 501  
 de Taharqo du Lac 152  
 édifices  
 chrétiens 401  
 circulaires 93  
 religieux 80, 274, 401  
 édit de Thessalonique 391  
 égalité  
 entre les corégents 280  
 pied d'— de l'ensemble de la famille royale 278  
*eggshell ware* (vases) 52  
 égide de bronze surmontée de la tête d'Isis 208  
 église 403, 409, 537, 538  
 transformation du sanctuaire d'Isis à Philae en — 392  
 construction d'une — 399  
 de Banganarti 413  
 Église monophysite d'Égypte 396  
 églises 381, 394, 401, 402, 405, 410, 413, 416, 418, 423  
 construction 401  
 d'Old Dongola (premières —) 401  
 — et monastères (construction) 401  
 Égypte (conquête par les arabes) 405  
 passé ancien de l'— 144  
 — pharaonique 29, 60, 66, 317  
 — pharaonique (modèle culturel étranger) 394  
 — romaine 270, 290, 300, 305, 309, 360, 381  
 égyptien 337  
*heqa* 63, 88, 240  
 contemporain 179  
 de tradition 179  
 Égyptiens 51, 55, 57, 60, 63, 64, 69, 70, 72, 81, 92, 93, 96, 111, 113, 116, 118, 142, 143, 164, 167, 168, 170, 172, 197, 255, 298, 300, 305, 306, 336, 345, 346, 351, 419, 423  
 — établis au pays de Koush 548

éléphant 29, 45, 51, 112, 357, 401, 526  
 Musawwarat 26-27, 216, 219, 223, 224  
 Naga 262  
 Wadi Sabo 40  
 défense d'— 29  
 méroïtique *abore* 29  
 sculpture maçonnée en forme d'— 224  
 éléphants 33, 73, 192, 223, 224, 225, 255, 276  
 africains 224, 225  
 de guerre 33, 216  
 commerce des — de guerre 33  
 indiens 224  
 élevage 42, 46, 49, 51, 60, 63  
 introduction de l'— 42  
 éleveurs  
 de bovins 46  
 nomades 177  
 élitaires 459  
 élite (remplacement de l'—) 329  
 élites  
 acculturées 345  
 locales 33, 96, 99, 111, 166  
 nubiennes 101, 401  
 éloge du souverain 372  
 élu de Rê 186, 226  
 embaumement 171, 313  
 empereurs  
 d'Éthiopie 432  
 romains 227  
 Empire 88, 93, 110, 145, 155, 167, 253, 300, 325, 377, 423, 439, 459, 461, 499  
 abbasside 409  
 assyrien 144, 153, 155  
 britannique 99  
 byzantin 30, 401, 402, 405  
 modèle culturel étranger 394  
 d'Axoum 316  
 création 316  
 de Méroé 334, 459  
 des pharaons 87  
 éthiopien 432  
 hitrite 251  
 ottoman 539  
 perse 350  
 romain 242, 252, 255, 257, 311, 317, 375, 378, 385, 391  
 sassanide (chute de l'—) 404  
 enceinte 57, 81, 459  
 encens 72, 73, 100, 188, 212, 316  
 encensement 235, 261, 270, 293, 319  
 encensoir 240  
 de pierre 52  
 de Qustul 55  
 enclos 501  
 de pierres 117  
 enjeu diplomatique 392  
 enquête génétique 554  
 ensemble culturel égyptien 93  
 ensevelis vivants 82  
 enterrements 50, 51, 63, 117, 118, 313, 375  
 d'enfants 538

éparque de Nobadia 404, 406, 408, 414, 420  
 éparques 404, 420  
 épeautre 57  
 épée 283, 421  
 de bois 437  
 slavonne 438  
 épices 316  
 épieux 244  
 épitaphe 34, 256, 304, 337, 366, 369, 370  
 épitaphes 371  
 époque chrétienne 550  
 — prospère 295  
 épouse du dieu 123, 229  
 équipement funéraire 45  
 équivalences entre les écritures cursive et hiéroglyphique 336  
 ère de renouveau idéologique et intellectuel 279  
 escalier axial 66  
 esclavage 543  
 esclaves 87, 88, 89, 90, 113, 176, 177, 252, 257, 314, 315, 406, 409, 415, 428, 433, 436, 437, 438, 550  
 exotiques 191  
 fugitifs 405  
 espions 326  
 de Cambyse à Méroé 33, 167, 168, 169  
 établissement des premières civilisations 49  
 établissements (marquant la frontière entre l'Égypte et la Nubie) 298  
 État  
 constitution progressive de l'— égyptien 50  
 koushite 118, 193, 271  
 mahdiste 554  
 pharaonique (formation de l'—) 50  
 premier — historique du Soudan 56  
 puissant 60, 69  
 Éthiopiens 144, 168, 169, 170, 171, 172, 177, 192, 197, 234, 244, 245, 326, 380, 386, 388, 432  
 [= Méroïtes] 550  
 à la longue vie 168  
 ethnies 545  
 étui à fard 45  
 eunuque 395  
 européen 42, 191, 208, 251, 362  
 évangélisation du royaume d'Alodia (demande d'— monophysite) 399  
 évêché (Saï seul —) 306  
 éventails 82, 112  
 de plumes 82  
 évêque 416  
 d'Axoum (premier —) 328  
 de Nobadia 396  
 métropolitain de Dongola 406, 407  
 évêques 402  
 expansion néolithique 548

expédition 56, 58, 71, 72, 73, 74, 88, 91, 92, 93, 94, 100, 102, 143, 153, 159, 162, 163, 164, 165, 168, 169, 170, 172, 176, 177, 183, 184, 191, 194, 209, 243, 246, 247, 249, 271, 272, 293, 298, 320, 333, 336, 337, 379, 396, 398, 405, 415, 419, 432, 436  
 contre Makouria (première —) 405  
 contre Makouria (seconde —) 405  
 de Caius Pétronius (préfet d'Égypte) 247  
 prussienne 263  
 maritimes 100  
 militaires des Blemmyes 381  
 punitives 381  
 expression écrite s'effectuant exclusivement en latin 346  
 expulsion d'Égypte 136

## f

façade de palais 52, 55  
 facteurs climatiques 69  
 Fallata (population) 544  
 famille royale  
 de Dongola 419  
 unie avec le clan local 189  
 familles locales (grandes —) 255  
 faucon 55, 269  
 d'Horus 257  
 solaire 178  
 fédération de cités 69  
 féminin (reine désignée sans marque du — dans les textes égyptiens de Méroé) 294  
 femme de guerre (Amanishakhéto —) 257  
 fer 101, 171, 174, 326, 437  
 outils de — 415  
 fête  
 d'Opet 136, 137  
 Sed 102, 166  
 fêtes  
 de Khoiak 310, 392  
 religieuses 211  
 feuille d'or 152, 185, 188, 255  
 fèves 414  
 figure de bovidé 61  
 figurine féminine stylisée 44, 45, 465  
 figurines d'animaux 63  
 filiation 371  
 — nubienne 545  
 fils  
 aimé d'Amon 175  
 d'Amon 96, 164  
 de Rê 133, 139, 175, 178, 179, 181, 188, 229, 294  
 d'Isis 226, 382  
 royal 94, 101, 110, 111, 113, 256, 311  
 royaux 32, 85, 87, 99  
 royaux de Koush 32, 85, 87  
 fin de l'Empire assyrien 155  
 flèches 60, 70, 139, 174, 329, 405  
 fluctuations démographiques 298

flux (génétique [d'origine] eurasienn[e]) 547, 548  
 foederati 381  
 foederatus 388  
 foi chrétienne 378  
 fonction 503  
 fonctionnaires égyptiens 99  
 fonction résidentielle 482, 483  
 fonctions sacerdotales (multiplicité des mentions de —) 305  
 fondation 456  
 fondations 448  
 fonds de cabane 45  
 fontaines 492  
 formules magiques 144  
 forteresse 64, 65, 87, 94, 141, 247, 401, 416  
 ottomane 275, 425, 426, 537  
 forteresses 56, 64, 65, 71, 95, 208, 413, 414, 415, 420, 423  
 égyptiennes 56  
 fortifications 65, 406  
 fosses 41, 51, 56, 57, 63, 65, 80, 81, 165, 167, 402  
 ovales 63  
 recouvertes de dalles de pierre 41  
 — silos 57, 80  
 fossés 72  
 four 500  
 fouet (insigne du pouvoir pharaonique) 240, 241  
 fouille 451, 452, 454, 455, 457, 459, 461  
 de sauvetage 37, 50, 66, 84  
 Four (tribu) 435, 544  
 origine 543  
 fours 459, 461  
 Francs 546  
 fresques 83, 111, 404, 410  
 frontière 37, 38, 50, 58, 64, 93, 95, 142, 157, 177, 225, 243, 247, 283, 298, 303, 316, 362, 381, 390, 391, 404, 405, 414, 415, 416, 417, 421, 424  
 des musulmans 416  
 nord 153, 225, 254  
 soudano-tchadienne 543  
 frontières de l'Égypte 90  
 nord de l'Égypte 144  
 funéraire 452, 456, 457, 461  
 Fung (ou Funj) 14, 35, 376, 421, 422, 424, 428, 429, 430, 432, 437  
 fung  
 menace — 424  
 pouvoir — 424  
 envahisseurs fungus 545  
 fusion des deux divinités principales du panthéon égyptien et du panthéon local 96

## g

galets taillés 37  
 garnison 64, 244, 245, 253, 380, 381, 414, 415, 416, 424  
 romaine 250, 254  
 garnisons 65, 255, 300, 303, 400

gazelle 112, 357, 526  
 Gèbel Barkal (silhouette caractéristique du —) 287  
 généalogie 71, 268, 297, 315, 349  
 généalogies mythiques 424  
 génération 117, 294, 296, 339  
 générations 46, 66, 84, 116, 124, 133, 163, 271, 300, 333, 388  
 génétique 552  
 — des populations 547, 554  
 famille Khoi-San et populations pygmées 555  
 génétiques (cinq groupes —) 555  
 gens de l'Ouest 551, 554  
 gens du Nil 551, 554  
 géographe 144, 177, 192, 243, 256, 272, 377, 379, 413  
 géographiques 456  
 géopolitique 191  
 girafe 401  
 girafes 40, 83, 276  
 girafon 112  
 glaives 244  
 gobelets-tulipes 83  
 gomme arabique, arbres à — 414, 416  
 goût de l'éloquence 345  
 gouverneur 64, 65, 74, 111, 113, 123, 153, 242, 243, 248, 250, 256, 286, 303, 305, 309, 310, 359, 390, 397, 404, 405, 406, 408, 414, 415, 416, 428, 437  
 gouverneurs 66, 99, 100, 111, 142, 153, 177, 402, 414, 416, 423  
 félons 178  
 les sept — 416  
 graminées sauvages 38  
 grande boucle du Nil 116, 363  
 grande dessiccation 174  
 Grande Enceinte de Musawwarat 26-27, 209, 211, 212, 219, 220, 223, 224, 276, 317, 319  
 grande épouse royale 102, 107, 112, 132, 175, 179, 253, 295, 312  
 Grande Muraille de Chine 65  
 grand envoyé auprès des Romains 310  
 Grand Humide 41, 46  
 grand-prêtre 114, 117, 123, 141, 152, 155, 164, 304, 305, 382  
 (?) à Napata 304  
 d'Amon 114, 123, 141, 152, 155, 164  
 grand roi 35, 384  
 grands rapides 414  
 gravures 417  
 rupestres 223  
 greniers 42  
 groupes ethniques 47, 70, 547  
 guépard 112  
 guerre 33, 34, 87, 88, 137, 197, 212, 223, 242, 244, 246, 247, 249, 250, 251, 252, 298, 325, 326, 328, 404, 428, 429, 430, 432  
 civile 432  
 contre les Bedjas 328  
 contre Rome 34, 247, 249, 256  
 quatre inscriptions écrites en méroïtique 247

de Syrie (quatrième —) 224  
du Darfour 554  
guerres contre les Blemmyes 388  
guerrière barbare (Candace —) 260

## h

habitat 38, 41, 45, 72, 144, 211, 277, 375, 451, 454, 455, 461, 527, 529, 536, 538  
— originel du dieu Amon 144  
habitations 454  
hache  
de combat 295  
polie 45  
haches 244  
de grès 38  
de quartz 38  
*hafir* (voir également *réservoir*) 209, 269, 454  
hafirs 277, 492  
du Kéraba 34, 267  
hamag (ethnie) 436  
hapax 185  
haplogroupe 548  
haplotypes eurasiens 548  
harpons 41  
hellénisme 478  
hellénistique 280  
hémispéios 96  
héraut royal 89  
hétérique 399  
Herkhouf (quatre expéditions d'—) 72  
*herringbone* (céramique « — ») 46  
Himyarites 328  
hippopotame 45  
vase en forme d'— 68  
hippopotames 83, 417  
histoire de l'Égypte (source) 141, 187  
hominidés 524  
*Homo sapiens* 37  
homonymie 550  
honoré d'Isis 226  
huile hekenou 73  
huiles  
aromatiques 72  
précieuses 112  
huit rois du nord 384  
humains sacrifiés en grand nombre 389  
hutte  
immense 80  
traditionnelle 287  
huttes 457  
circulaires 56, 80  
royales 81  
hydraulique 457  
hydrauliques 456  
Hyksôs 65, 88, 89, 137, 167, 329  
hyksôs  
occupant — 88  
roi — 87  
rois — 87  
hymne 503  
à Sébiouméker 211  
hypogée 185, 263, 291, 323, 325  
hypogées des princes noubadés 381

## i

ibex 73, 112  
Ichthyophages 168, 169, 170  
iconographie chrétienne 545  
iconographie des stèles  
napatéennes 270  
idéologie  
des rois de Napata 162  
nouvelle — 136  
royale napatéenne 135  
identité soudanaise 542  
image de Rê 228  
importance de l'oralité 345  
importations 57, 83, 252, 271, 409, 536  
impôt 243, 250, 423, 424  
impôts 139, 246  
collecteurs d'— 244  
incrustations en ivoire 82  
incursions 381  
des Noubas 310  
des tribus de l'ouest 102  
libyennes 113  
indépendance  
fin de vingt-cinq siècles d'— 439  
du Soudan 542  
Indiens 378  
*indirect rule* 99  
individus sacrifiés 82  
influence  
afro-asiatique (population) 555  
byzantine 394  
des monuments chrétiens  
de Makouria 401  
copte égyptienne sur les monuments  
chrétiens de Nobadia 401  
culturelle de l'Égypte romaine 536  
de l'Égypte romaine 270  
égyptienne 52, 63, 81, 82  
grandissante du clergé de Philae  
sur la royauté méroïtique 226  
gréco-romaine 289, 385  
hellénistique 223  
makourite sur l'architecture  
alodienne 408  
inhumation des rois 165  
inhumations 45, 49, 52, 117, 118, 157, 186, 189, 293, 323, 469  
princières 328  
innovation 80, 211, 223, 228  
inondation 503  
inscriptions 454  
intailles 260, 261  
intermédiaire commercial 60  
intrônisation 502  
d'Amannote-erike 182  
d'Aspelta 173, 182, 194  
de Nastasen 33, 180, 182, 193  
invasion de l'Égypte 424  
par Cambyse 168  
invasions des Peuples  
de la Mer 113  
investiture d'un prêtre d'Isis 311  
invocation 371  
ionique 501

irrigation, dispositif d'— 298  
islam 29, 35, 210, 394, 404, 419, 422, 423, 428, 429, 430, 432, 434, 435  
armées de l'— 404  
terre d'— 372, 414, 420  
islamisation 420  
ivoire 29, 45, 51, 72, 82, 172, 191, 252, 316  
d'hippopotame 45  
ebur en latin 29

## j

ja'ali (pays —) 554  
Ja'alayin (tribu) 542, 544, 545, 547, 548, 549, 551  
famille ja'ali 545  
jachère 414  
*jabiliya* (paganisme préislamique) 543  
janissaires noirs 424  
jardins 55, 95, 135, 152, 211, 269, 286, 417, 418, 429  
jattes 63  
à bière 51  
à grains 51  
à vin 51  
de stockage 57  
importées 57  
jattes 63  
javeline 438  
jebel (langue) 362  
Jérusalem (prise de —  
par les Arabes) 404  
Jérusalem (siège de —) 143  
Jésus 413  
an de — 209, 210, 217  
jeu de mots 370  
jeunes Hébreux  
dans la fournaise 410, 412  
jeux du cirque 252  
joaillerie 42  
jubilé 102, 110, 136, 139, 141, 166, 487  
premier — d'Amenhotep III 110  
second — d'Amenhotep III 110  
judaïsme (conversion au —) 395  
jugement d'Osiris 283, 285  
Juhayna (tribu) 419, 544

## k

Kababish (tribu nomade) 544  
kachefs (potentats locaux) 424  
Kanem (sultanat du —) 434  
Kawahla (tribu) 546, 547  
Keira (dynastie — du Darfour) 435, 543, 545  
Kharga (raid contre l'oasis de —) 381  
khédive d'Égypte 196, 260, 286  
khmer 350  
kiosque 489, 491  
de Taharqo à Karnak 152  
de Trajan à Philae 282  
kôm F de Ouad ben Naga 494  
kôms 459  
koushite 452, 456, 457

Koushites 34, 47, 94, 138, 144, 155, 164, 167, 168, 172, 173, 174, 182, 191, 197, 225, 303, 314, 325, 326, 327, 345, 377, 394

## I

Labiru (tribu) 184  
labrets 45  
lac de retenue 50, 112, 389  
Lagides 187, 191, 224  
lait 170, 292, 293, 313, 318, 359  
lances 326, 328  
de bois 437  
lapis-lazuli 139  
légionnaire facétieux 246  
légions romaines du Dodécaschène (replis vers le nord des —) 303  
légitimation  
du pouvoir napatéen 135  
geste de — 229, 230, 261  
signe de — 229  
légitimité 32, 96, 99, 118, 123, 124, 144, 145, 163, 164, 175, 179, 182, 194, 211, 234, 235, 283  
Lehlehes (tribu nomade) 173, 174, 176  
lettre du roi blemmye Phonen  
au roi des Noubades Abourni 389  
lettres  
adressées à Tantani, gouverneur noubade  
première 390  
seconde 391  
troisième 391  
en copte 389, 390  
en grec 389  
grecques 223  
lettrés égyptiens 223  
leviers des cinq étoiles vivantes 303  
lévrier 317  
libation 503  
libations 82, 229, 278, 285, 375  
libre accès aux temples de Philae 381  
Libyens 71, 167  
lien de parenté 173, 272  
liens  
de parenté 300  
diplomatiques 380  
matrimoniaux 255  
lieux de culte 81  
lièvre 317  
lignée de Harsiotef 179  
lignés  
de Méroé et de Napata (au sein de la famille royale) 268  
royales de Koush 297  
ligne Maginot 64  
Ligue arabe 542, 543  
linceul méroïtique 535  
linceuls 538  
linteau de la première porte 278  
linteaux 211, 279, 290, 309  
lion 93, 95, 112, 145, 223, 236, 237, 268, 280, 283, 322, 323, 329, 385, 386  
d'Apédémak 211, 213  
en marche 93, 95

lions 276, 417  
de granit rouge 102  
de Lord Prudhoe 33, 195, 196  
derniers 277

liste  
des fonctions exercées  
par le défunt 300  
de vice-rois 304

lit  
de bois 82  
funéraire 118  
Livre des morts 144  
loi islamique 429

## M

Macédoniens 439  
maçonnerie 454  
magasins 74, 80, 82, 140, 250, 255, 277  
Maghu (= nom méroïtique des Makha, neutre et précis) 177, 314, 315  
magiciens 101  
magistrats à imperium 388  
magnétométrie 459  
magnétométriques 457  
maillage 461  
main  
du dieu 225  
vivante d'Amon 225  
mainmise des Noubas sur Koush 325  
maire 152, 305  
de Faras 305  
de Sedeinga 305  
de Thèbes 152  
maison 501  
modèle de — 67  
Maison de l'Or 181  
maisons 52, 63, 372, 417, 454, 457  
282, 293, 294, 295  
maîtres des Deux Terres 133, 165, 229, 282, 293, 294, 295  
maîtres égyptiens 159  
Makha  
ancêtres des Nouba 177, 184, 185, 314, 379  
de Dakana 184, 379  
de Sharakha 184, 379  
Makhu 380  
Makourites 379, 396, 400, 401, 408, 418, 429, 550  
Mamelouks 419, 423, 424  
mammisi 275  
manteau  
ajusté 194  
royal 294  
mariage  
de Piânkhy avec ses quatre sœurs 132  
des pharaons et des rois de Napata  
avec leurs sœurs 132  
martelage  
des noms des rois soudanais 165  
des symboles royaux 165  
du nom de Thèbes 111  
martelages du nom d'Amon 110  
martelé 107  
martelés 110, 162, 163

massacrés  
ennemis 234, 280, 283, 289, 295  
Nubiens 165  
masse d'armes 71, 101  
mât à oriflamme 268  
matériaux 451  
matériel 451, 452, 454, 457  
matrilinearité 124  
mausolée 94, 431  
mèche de l'enfance 254  
Meded (tribu nomade) 174, 176, 177  
Mèdes 155  
Medjay (peuple, ancêtres des Bedjas) 64, 94, 174, 185  
melkisme 406  
melkite (confession —) 395  
melkites 395, 404  
d'Égypte (autorités —) 399  
membres subalternes  
de la famille royale 189, 313  
ménénou 93, 94, 95, 100, 101, 110, 116  
mentonnière 295  
mercenaires 56, 64, 164  
Méroïtes 34, 177, 212, 224, 227, 228, 246, 247, 249, 250, 251, 252, 255, 256, 273, 300, 311, 314, 334, 375, 378, 380, 385, 388, 392  
méroïtique 450, 451, 452, 455, 456, 457, 459, 461, 501  
méroïtiques 451, 454, 455, 457, 459, 503  
métallurgie 57, 455  
métal précieux 52, 64, 185, 317  
métaux précieux 138  
métissage 548  
meules  
en grès 38  
généralisation de l'usage des — 38  
microlithes 38  
Midobs (tribu) 543, 551  
migration  
de nombreuses tribus arabes  
depuis l'Égypte 434  
vers les rives du Nil moyen 47  
du Nil moyen vers des zones  
plus saines 548  
milan d'Isis 257  
millénaire (voir *index thématique*)  
millet 414  
mine 417  
mines 29  
d'émeraudes 382  
d'or 52, 64, 99, 133, 171, 185, 191  
miroir 84  
grand — d'argent et de bronze 185  
miroirs 82  
mise à mort 92  
mise en œuvre 454  
misérable Koush 135  
misérables Nubiens 135  
Misserya (tribu) 544  
missionnaires  
chrétiens 394  
melkites 396  
modèles  
culturels étrangers 394  
égyptiens 71, 178, 279, 286

moine de Philae 391  
 moines 402  
 momie 87, 148  
 monarchie française (origines) 546  
 monarchies du Golfe (modèle culturel étranger) 394  
 monarque éclairé 187  
 monarques d'Alodia 424  
 monastère 407, 434  
 du Sinaï (raid contre un) — 381  
 Saint-Antoine 402, 413  
 monastères 381, 401, 410, 413, 417, 418  
 monde  
 hellénistique 191  
 romain en recul 312  
 monnaie  
 adoption de la — 317  
 non utilisation de la — 224, 415  
 monolithe 83  
 monophysisme (adoption du — par le royaume de Merkouria) 408  
 monophysite 395, 396, 397, 400, 406, 407  
 monophysites 395, 404  
 monopole d'échange 51  
 montant de porte 341  
 monument 461  
 monumentale 455, 459  
 monumentaux 454  
 monuments 451, 455, 457, 459  
 funéraires 371, 532  
 morceaux de cuir 306  
 mort  
 de Taharqo à Napata 154  
 mise à — 92  
 — prématurée du souverain 228  
 morts d'accompagnement 45, 71, 82, 375, 389  
 mosaïques 406  
 mosquée 405, 410, 428  
 d'Old Dongola 405  
 plus ancienne — encore debout du Soudan 420  
 transformation  
 en — du palais d'audience des rois de Dongola 420  
 motifs animaliers 82  
 moutons 63, 81, 82, 184, 327  
 mouvements telluriques 306  
 murs défensifs 63  
 musulman 405, 415, 419, 428  
 État — 423  
 musulmanes (principautés —) 423  
 musulmans 405, 406, 410, 413, 414, 415, 416, 418, 419, 429, 434  
 pays des — 414, 416, 417  
 myrrhe 169, 170, 171, 316  
 mythe cosmogonique 144

## n

nain 72, 74, 152  
 naos 145, 192, 277, 278, 287, 290, 503  
 de Napata 287  
 support de — 277, 278

nara (langue —) 210, 237, 343, 344, 362, 363, 364, 380  
 nationalité soudanaise 542  
 Nativité (du Christ) 412, 413  
 nécropole I, 33, 45, 56, 69, 70, 71, 72, 76, 78, 81, 82, 84, 110, 117, 118, 132, 141, 143, 146, 154, 157, 158, 166, 186, 189, 193, 195, 196, 198, 200-201, 241, 260, 277, 284, 285, 292, 294, 300, 313, 317, 323, 346, 366, 388, 448, 450, 456, 503  
 — d'el-Kadada 45  
 de fœtus et de nouveau-nés 529  
 d'élite post-méroïtique 328  
 de Nouri 33, 146, 154, 166, 178, 185, 186  
 de Sedeinga  
 grande — 306  
 des princes 306  
 secteur II 309  
 secteur ouest 306  
 méroïtique 301, 341, 342  
 royale 132, 154, 166, 193, 260, 285, 313, 317, 323, 388  
 nécropoles 451, 452, 457, 459  
 nekkakha (« fouet ») 240, 278  
 némès 293  
 Neuf-Arcs 181  
 néolithisation 548  
 nilo-saharien (ensemble de population) 555  
 nomadisation 47  
 nombri du monde 287  
 nom  
 chrétien 391  
 d'Amanakh 287  
 nom d'Amon 287  
 de couronnement 102, 111, 123, 133, 135, 143, 145, 154, 158, 159, 173, 175, 178, 179, 194, 196, 197, 226, 237, 268, 277, 279, 282, 287, 288, 290, 292, 294, 295, 296, 311, 321, 377, 388  
 égyptien 133, 194, 237, 277, 282, 287  
 absence de — 295  
 de naissance 55, 111, 132, 133, 143, 145, 166, 175, 182, 196, 208, 262, 287, 388  
 des divinités 337  
 d'Horus 133, 134, 179, 197, 241  
 de Neclanébo I<sup>er</sup> 178  
 de Harsiotef 178  
 méroïtique 144, 173, 175, 182, 188, 224, 248, 252, 279, 282, 288, 294, 311  
 païen 391  
 péjoratif 377  
 secret d'Amon 80  
 noms  
 de couronnement 154, 211, 268, 279  
 méroïtiques à usage unique 158  
 royaux 158, 163, 268, 273, 276, 320, 334, 388  
 Nome du Lièvre 139  
 nomination 371  
 Nobas (locuteurs des langues nubiennes) 550

Nouba (tribu) 380, 544  
 esclaves = nom méroïtique des Makha, péjoratif et imprécis 314  
 nouvelle élite — 550  
 Noubas 34, 177, 184, 298, 310, 314, 315, 316, 325, 326, 327, 328, 379, 389, 429, 430, 438, 544, 550, voir note 1, page 550  
 ancêtres des — 177, 314  
 « noirs » 379  
 « rouges » 379  
 Noubades 35, 303, 375, 377, 379, 380, 381, 382, 384, 385, 386, 388, 389, 390, 391, 392, 395, 397, 398, 399, 400, 401, 404, 550  
 nouveau  
 monument à l'est de la pyramide originelle 309  
 roi 144, 154, 162, 163, 174, 182, 189, 235, 407, 408, 419  
 souverain 87, 124, 133, 141, 142, 143, 163, 172, 188, 189, 227, 432  
 Nouvel An 485, 486, 488, 492, 494, 510  
 nouvelle élite 329, 388  
 Nubie (voir l'*index géographique*)  
 chrétienne 35, 409  
 isolement de la — 423  
 nubien  
 forme archaïque de — 299  
 groupe de langues  
 le plus proche du méroïtique 331  
 Nubiens 35, 38, 47, 92, 101, 111, 299, 374, 395, 405, 410, 414, 415, 417, 418, 544, 548  
 Kunuz 420  
 Nuers (peuple du sud) 542  
 Nyimang (tribu) 406



objets  
 de cuivre 57  
 de facture égyptienne 51  
 observatoire 502  
 occupation 455, 456, 457, 459  
 occupations 455, 459  
 ocre jaune 38  
 ocre rouge 38  
*ochoés* 191  
 œufs d'autruche 51, 112  
 officiers ottomans 424  
 offrandes  
 aux dieux 238  
 du souverain 174  
 oie 96  
 oiseau à tête humaine 226  
 oliban 100  
 oliviers 416  
 omphalos  
 de Delphes 287  
 de Napata 287, 290  
 opérations  
 armées 315

militaires 95, 100, 183, 191, 246, 251  
 or 29, 99, 100, 101, 112, 139, 169, 176, 182, 185, 258, 259, 260, 261, 264, 291, 309, 311, 355, 358, 397, 410, 418, 437  
 anneaux d'— 325  
 boîte en — 326  
 bracelet d'— 432  
 cauris d'— 261  
 chaînes d'— 171  
 collier à mailles d'— 169  
 collier d'— 179  
 couronne en — 418  
 de la bravoure 89, 90, 91  
 fers en — 170  
 feuille d'— 152, 188, 255  
 grandes quantités d'— 185  
 mines d'— 52, 64  
 pièces d'— 317  
 plaquette en — 267  
 sistre d'— 139  
 socle d'— 267  
 statue d'— 263  
 talents d'— 310  
 oracle 118, 124, 135, 163, 174, 176, 182, 192, 193, 372  
 d'Amon 162, 163  
 oracles 306, 382  
 organisation  
 administrative des royaumes  
 nubiens 413  
 de congrégations religieuses 382  
 duelle du monde 212  
 orge 57, 414  
 orientée au sud-est (chapelle —) 117  
 origine arabe  
 des Tounjours (mythe) 545  
 prestigieuse 543  
 origine des Afro-Américains  
 (enquête génétique) 554  
 origine nubienne d'Amon 96  
 ostraca 371, 372, 373  
 ostracon 96, 354, 378  
 otages 381, 382  
 Ottomans 35, 422, 423, 424, 432, 538, 539  
 ouchebtis 533  
 oudjat (yeux —) 261, 388  
 ours 385, 386  
 oushebtis 159  
 outils  
 de bronze 82  
 de broyage 526  
 de cuivre 51  
 ovins 42, 46, 47, 63  
 ovis aries longipes 96  
 ovis aries platyura 96

## P

pacha d'Égypte 424  
 pacte de non-agression 381  
 paganisme 396, 398  
 — préislamique 543  
 pagne 295  
 à devanteau 71

bouffant 188  
 court à devanteau 194  
 paix  
 armée 143, 413  
 et prospérité (époques de —) 123, 144, 242, 257  
 fragile 409  
 palais 29, 52, 55, 71, 74, 80, 81, 94, 137, 139, 140, 230, 254, 255, 269, 270, 275, 276, 286, 323, 357, 410, 420, 435, 452, 455, 457, 459, 461, 475, 501, 502  
 à la perpendiculaire des temples 488  
 cérémoniel 196, 197, 288, 475  
 de Darius à Suse (construction du —) 172  
 de Mérenptah à Memphis 482  
 de Mouweis 446, 476, 479, 491  
 de Natakamani 479  
 de Ouad ben Naga 476  
 du Nouvel Empire 483  
 indépendant du temple 487  
 méroïtique du Gébel Barkal 478  
 nord d'Amarna 482  
 résidentiel 288  
 royal 479, 491  
 palais royaux et temples d'Amon 488  
 palette 47  
 palettes  
 de quartzite 57  
 de schiste 51  
 palme à la main 238, 242  
 palmes (porteurs de —) 261, 293, 312  
 palmeraies 417, 418  
 palmiers 414, 415, 416  
 panneaux hiéroglyphiques  
 de Tombos 92  
 panthéon  
 égyptien présidé par Amon 211  
 méroïtique présidé  
 par Apédémak 211  
 papyri 372  
 méroïtiques 371  
 papyrus  
 conservation des — 346  
 démotique Rylands IX 377  
 support courant 371  
 Leyde SB XX 14606 381  
 parentés du méroïtique 336  
 particuliers de haut rang 118  
 partition du Soudan 542  
 passage de la domination romaine  
 à la suzeraineté méroïtique  
 (graffiti marquant le —  
 dans le temple de Philae) 322  
 passages biographiques  
 des épitaphes 380  
 pâte de verre 258, 260  
 patriarcat copte 406  
 patriarce  
 copte d'Alexandrie 408  
 d'Alexandrie 395, 407, 418, 423, 429  
 melkite 406  
 patrilineaire 88, 124  
 pâture du bétail 45  
 pays arabe (définition) 542

peau  
 de léopard 238, 242  
 de panthère 111  
 peaux de fauves 191, 252  
 de félins 51  
 de panthère 73, 112  
 pêche 41, 45, 83  
 péctoral 179, 382  
 peignes 45, 51  
 peintures 38, 46, 52, 71, 95, 157, 170, 172, 234, 255, 407, 410, 413  
*a tempera* 410  
 corporelles 172  
 corporelles des lutteurs 173  
 murales 71, 394, 407  
 murales religieuses  
 (apogée des —) 410  
 rupestres 38, 46  
 sur enduit 276  
 pèlerinage 256, 306, 310, 381, 395  
 pèlerins 211, 345, 372  
 père de l'Église 382  
 péristyle 501  
 Perses 439  
 Achéménides 167  
 personne convertie au christianisme  
 désignée par ses deux noms 391  
 pesée  
 de l'âme 283, 284, 303  
 du coeur 205, 284  
 petit bétail 390  
 Petite Enceinte 209, 211  
 peuples  
 de l'est 542  
 de l'ouest 542  
 du nord 542  
 du sud 542  
 peuples pasteurs 32, 48  
 Peuples de la Mer 113  
 phalangistes égyptiens 225  
 pharaon  
 bâtisseur 33, 102, 112, 145  
 thébain 87, 227  
 pharaons  
 égyptiens 132, 162, 211, 293  
 noirs 116, 167  
 pharaonique 451  
*phylarkbos* 382, 384, 390  
 pièces  
 d'orfèvrerie chrétienne 381  
 en argent 317  
 en bronze 317  
 en or 317  
 ptolémaïques et romaines 317  
 pierre 38, 41, 42, 45, 51, 52, 63, 66, 99, 136, 145, 152, 167, 260, 269, 273, 287, 288, 290, 291, 305, 322, 326, 327, 371, 448, 457  
 polie 42, 45  
 transparente 170  
 Pierre de Palerme 58  
 Pierre de Rosette 332, 373  
 pierres  
 fines 260, 388  
 précieuses 139, 382  
 pigment rouge 45



- pigments 38, 63, 83  
   blancs 63  
   jaunes 63  
   naturels 526  
   rouges 63  
 pillage  
   de Memphis 153  
   des temples d'Amon 165  
   des trésors des temples 155  
 pique 283, 295  
 pisé 52, 63, 72, 82  
 Piste des Quarante jours 435  
 pistes 314  
   de la Bayouda 118  
   du désert Libyque 102  
   du désert occidental (débouché des —) 309  
 plan 459, 461, 504  
   axial est-ouest 277  
   circulaire 497  
 plantes de la Haute et Basse-Égypte 277  
 plaques d'argent 291  
 plaquette 159, 237, 267, 283  
   votive de schiste rouge de Tanéyidamani 237  
 plateforme 501  
 pluies bénéfiques 176  
 plume d'autruche 60, 111, 134  
 plumes  
   d'autruches 60, 80, 112, 191, 252  
   disque de — 80  
   deux hautes — 96, 248, 269  
 poignards au manche d'ivoire 82  
 police des villes 64  
 policier 64  
 politique 457, 502  
   de conciliation 96, 227  
   de prestige 191  
   expansionniste 50, 58, 173  
 polygraphes 192  
 population de la Basse et la Moyenne Nubie 299  
   partiellement sédentarisées 45  
   razziées 70  
 populations du Soudan 544, 549  
 porte  
   de Dioclétien à Philae 282  
   d'Hadrien 322  
   d'Hadrien à Philae 310  
 porteurs de tributs 70  
 portique (haut —) 229  
 ports de la mer Rouge (recensement des —) 316  
 position  
   allongée (des corps) 118  
   contractée (des corps) 52, 63, 81, 82, 118, 375  
   fœtale 117  
 potentats locaux 100, 123, 424  
 poterie 38, 51, 52, 57, 83, 373, 408  
   apparition de la — 38  
 poteries 41, 51, 57  
 potiers kermaïtes 83  
 pots 63  
 pouvoir 454  
   matrilinéaire 419  
   partagé 291  
 pratiques funéraires 117  
 préfet d'Alexandrie et d'Égypte 242  
 premiers  
   pharaons 49, 55, 95  
   rois de Haute-Égypte 55  
 prépondérance d'Amon 135  
 présents de Méroé aux dieux de Philae (texte en méroïtique cursif détaillant les —) 320  
 prestige du roi de Makouria 408  
 prêtre  
   d'Amon 114, 123, 141, 152, 155, 164, 305, 356  
   d'Amon de Napata 305  
   de Masha 305  
   d'Isis 225, 305, 311, 356  
   pur d'Amon 304, 305  
   pur d'Amon en chef 304  
   pur d'Amon (premier —) 309  
 prêtres  
   d'Amon 117, 124, 163, 181, 193, 227  
   de Philae 227, 310, 320  
   d'Isis 381, 392  
   purs 305  
 prières pour la santé d'un héritier 270  
 prince 73, 74, 116, 184, 205, 210, 212, 214, 225, 229, 230, 234, 235, 239, 240, 241, 244, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 261, 262, 264, 267, 270, 275, 278, 281, 282, 283, 284, 285, 293, 296, 309, 311, 312, 319, 321, 329, 332, 348, 353, 408, 420, 437, 438  
   d'Ashod 114  
   de Kerma 529  
   de Saïs 142  
   héritier 153, 154, 182, 207, 236, 241, 261, 290  
   *pqr* 234, 235, 248, 253, 261, 264, 274, 282, 283, 284, 358, 370  
   *pqr qorise* (— royal) 238, 243, 250, 270, 304  
   royal 180, 238, 243, 250, 279, 280, 282, 289, 291, 304, 309  
   royal (absence du —) 289  
   suprême 235  
   syrien 116  
 princes  
   de Miam (famille des —) 345  
   de Saï 529  
   de sang 384  
   de Sedeinga 309  
   du Delta 155  
   héréditaires 303  
   investis d'une partie seulement de la puissance royale 283  
   locaux 69, 142, 189, 306  
   royaux 34, 240, 270, 282, 283, 299, 304  
 principautés 49, 55, 57, 63, 64, 72, 94, 100, 111, 123, 137, 142, 155, 177, 379, 394  
   conquises 55  
   indépendantes 64, 94, 123  
   protohistoriques 49  
   trois — majeures 63, 94  
 prise  
   de la capitale 93  
   de Méroé 247  
   par les armées d'Axoum 328  
   de Ninive 155  
   d'Hermopolis 33, 139  
 prisonnier entravé 55, 216  
 prisonniers 58, 70, 91, 100, 110, 165, 171, 173, 223, 244, 248, 250, 251, 257, 283, 326, 327, 389  
 procession funéraire 204  
 produits  
   africains 66, 72, 102, 114, 316  
   de luxe 252, 255, 391  
   manufacturés 112, 316  
 programme  
   architectural (vaste —) 166, 255, 274, 282  
   iconographique original 284  
   iconographique singulier 284  
   iconographique (vaste —) 255  
   politique et militaire de Piânkhy 134  
 pronaos 136, 277  
 prophète d'Amon (quatrième —) 152  
 prophètes 303, 305  
   d'Isis 303  
 prospection 451, 454, 455, 456, 503  
 prospections 454, 456, 457, 459  
 protection  
   des chrétiens 423  
   divine 372  
 protohistorique 47, 49, 57  
 pschent 162, 211, 253, 285, 290  
 psychostasie 283, 303  
   cf. <http://libeafrika4.blogspot.com/2016/11/02/les-pharaons-noirs-se-font-une-toile>  
 puits  
   d'accès 535, 538  
   de lumière 476, 498  
   de pierres 84  
 pylône 80, 102, 152, 212, 234, 237, 248, 257, 268, 275, 277, 280, 289, 291, 296  
 pyramide (voir l'*index thématique*)

## Q

- Qadesh (bataille de —) 137, 251  
*qore* (souverain) 242, 267, 283, 300, 320, 321, 377, 384  
 (souverain, attribué à une Candace) 252, 267  
 (souverain, attribué aux Candaces) 234  
 (souverain, attribué au nouveau roi) 235  
 (souverain, attribué au roi des Noubas) 315  
 (souverain = grec *phylarkhos*) 384  
 (souverain = *kwir*, attribué au roi koushite) 164  
 (souverain, les huit rois du nord) 384

*qore-lh* (grand roi = grec *basileus*) 384  
 quatre veaux 207  
 Quraychites (tribu de Mahomet) 545

## R

Rachaida (tribu arabe) 544, 547  
 racisme 101, 191  
 raid contre Assouan 380  
 raids 173, 184, 185, 317, 375, 406, 413  
   esclavagistes 424  
 rampe 476, 491, 495, 497, 501, 504  
 rançon 390  
 raréfaction des sites d'habitat 298  
 ratio hommes-bêtes 184  
 razzia 177  
 razzias 317  
 rébellion 238  
 récipient  
   en pierre 269  
   polis 52  
 recrutement de l'armée 110  
 refend 501  
 référendum (sur l'indépendance du Soudan du Sud) 542  
 réforme religieuse 432  
 réfugiés syriens 542  
 régence 72, 225, 235, 236, 321  
 régentes 195  
 régiments d'esclaves 428  
 règles implicites de la propagande antique 251  
 règne de Gatisen 187  
 règne des Néo-Ramessides 187  
 Rehrehes (tribu nomade) 173  
 reine régnante (aucune mention de — depuis la création du royaume koushite jusqu'à la fin de l'époque napatéenne) 234  
 reines en costume tripartite de souverain méroïtique et coiffées de la calotte royale koushite 195  
 reine-mère 159, 184, 195, 225, 229, 234, 235, 236, 239, 270, 284, 319, 351, 358  
 reines-mères 175  
 rejet de l'identité africaine 543  
 relais  
   administratifs 63  
   commerciaux 63  
 relations  
   commerciales 50, 409  
   du Groupe A et de l'Égypte 52  
   temple-palais 487, 488  
 relevés de hauteur de crues 298  
 relief du temple d'Hatchepsout à Deir el-Bahari 550  
 relief incisé 261  
 reliefs des temples 347  
 religion 461, 551  
   d'État 317  
 reliquaire d'argent 381  
 remplacement du nom de naissance d'Amenhotep III par son nom de couronnement 111

Renaissance méroïtique 290  
 repère temporel (absence de — par années de règne dans les stèles méroïtiques) 239  
 repères  
   chronologiques 157, 158, 372  
   d'architecte 223  
   dynastiques 157  
 répétition du couronnement 182  
 repeuplement de la Basse-Nubie 297, 299  
 reposoir de barque 130, 152, 278, 333, 334  
   de barques sacrées 276  
 représentants du souverain de Méroé 303  
 représentations rupestre de la grande faune sauvage africaine 51  
   de troupeaux 51  
 réservoir (voir également *hafir*) 269  
 réservoirs (voir également *hafirs*) 209, 211, 212, 277  
 résidence administrative 475  
 Résidence (du roi, Memphis) 73, 74  
 résidence royale 157, 165, 176, 189, 244, 428  
 résidences royales 255  
 restauration 457  
   des édifices cultuels et royaux 254  
   des noms d'Amon martelés 110  
   du temple d'Amon de Napata 176  
 restaurations de piètre qualité 291  
 restitution (demandes de —) 390  
 réticence devant la mise par écrit retour aux sources 279  
 réutilisation  
   de la tombe d'Amanishakhéto 253  
   des caveaux anciens (à l'époque méroïtique tardive) 306  
   d'une pyramide ruinée comme chapelle funéraire 324  
   pour la construction d'églises de matériaux antiques 401  
 revendication d'arabité 542  
 revendication de légitimité sur le territoire 96  
 révolte 94, 113, 246, 247, 424, 432, 433, 436, 439  
   de la Thébaïde 226  
   des régiments d'esclaves africains 428  
 révolution de 2019 542, 555  
 rhinocéros 95, 526  
 rhyton 172  
*rippled ware* (céramique) 57  
 rituel du couronnement 498  
 Rizeigat (tribu) 544  
 robe d'Isis 279  
 roi 448  
   archer 171, 373  
   d'Alwa 418, 430  
   d'Assyrie 141, 144  
   de Haute et Basse-Égypte 74, 89, 90, 133, 164, 195, 241, 268, 293, 295

de Koush 87, 134, 135, 137, 175  
 de Makouria 394, 405, 408, 414, 418, 419  
 de Méroé 250, 254, 311, 321, 322  
 de Prusse 179  
 des Axoumites 325  
 des Bedjas 325  
 des Éthiopiens 169, 192  
 des Himyarites 325  
 des Koushites 325  
 des Maghu 316  
 des Noubades 385  
 des Noubas 315  
 (seul figuré) 289  
 rois  
   de Kerma 64, 70, 71, 133  
   de Méroé 178, 193, 290, 298, 385  
   de Napata 116, 120, 132, 136, 186, 195, 197, 317  
   du Buganda 94  
   méroïtiques 382  
   napatéens 33, 134, 157, 158, 162, 173, 179, 186, 194, 314, 316, 378  
   premiers — 33, 157  
   noubades 35, 385, 388  
   thébains 64, 225  
 roitelets libyens 134  
 rôle  
   militaire du *pqr* 283  
   politique accru des femmes de la famille royale 195  
 Romains 243, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 253, 254, 255, 256, 272, 283, 316, 381, 382, 384, 388, 390, 391, 392, 439, 478  
 Rome 230, 243, 275, 319  
   allié de — 388  
   alliés de — 381  
   = Égypte romaine 360  
   empereur de — 311  
   entité politique 34, 35, 242, 243, 244, 249, 250, 251, 303, 305, 380, 388  
   historiens de — 247  
   nom de — 249  
   = pouvoir romain en Égypte 252  
 route du désert 72, 93  
 routes vers l'Égypte (insécurité des —) 423  
 royal 459, 503  
 royale 454, 457  
 royales 452, 454  
 royaume 452, 455  
   abyssin d'Axoum 314  
   chrétien du sud 421  
   d'Alodia 394, 396, 402, 406, 420, 428  
 de Kerma 32, 39, 45, 58, 59, 65, 69, 71, 72, 84, 87, 88, 92, 94, 95, 116, 117, 132, 167, 306, 314, 344, 389, 529, 531, 535  
 de Méroé 33, 34, 121, 124, 154, 157, 175, 190, 192, 193, 194, 197, 224, 229, 230, 234, 236, 239, 242, 243, 247, 252, 268, 270, 271, 272, 293, 303, 316, 317, 318, 325, 331, 344, 345, 347, 372, 379, 380, 385, 389, 390, 475, 536

de Napata 33, 93, 118, 120, 156, 157, 171, 183, 192, 193, 194, 211, 235, 345  
second — 240

Fung 35, 376

fung de Sennar 35, 437

hyksôs 66, 71, 344

kermaïte 87

nouba 316, 328

thébaïte 87, 123, 153

royaumes

chrétiens 35, 124, 338, 393, 394, 545

nubiens 35, 379, 394, 397, 402, 406, 409, 413, 419  
chute des — nubiens 35, 419

postméroïtiques 35, 374

royauté 461

ambulatoire 498

d'Osiris restaurée par Horus 175

sur les Deux Terres 162, 174

royaux 457, 461

Rufaa (tribu) 544

rupture supplémentaire

avec la tradition égyptienne et napatéenne 237

## S

sabéen 316

sabots de bovins 82

sac

de Napata 247

de Thèbes 155

sacrée 455

sacrifice

d'un cheval 328

humain 45

sacrifices 375

de bovins 328

disparition des — à l'époque chrétienne 402

humains 184, 389

sacs de cuir 82

saharien 362

saison des crues 417

Saka (« nom secret » d'Amon) 80

salle

d'audience 75, 81, 410, 411

d'audience royale 81

hypostyle 103, 106, 277, 291, 332, 385

sanctuaire 80, 99, 102, 111, 136, 152, 166, 180, 209, 227, 250, 255, 262, 275, 276, 277, 279, 289, 305, 320

d'Amon 102, 181, 185, 196

de l'eau 492

d'Isis 392

sandales à boucles immenses 188

saqieh 413

introduction de la — 298

saqiehs 414

propriété des monastères et des églises 413

sarcophage 226

Sassanides 402, 404

satrape 167

sautoir (grand —) 239

sauvetage des monuments de Nubie 55, 95, 227, 256, 298, 299, 340

scarabée d'or 29

scarification (des joues) 257

sceaux 55

sceptre 212, 240, 241, 385

schisme 395

schiste noir 81, 83

scorpion 55, 254

scorpion à tête d'Isis 254

scribe 345

chrétien 385

égyptien de Basse-Nubie 385

méroïte 384

royal en chef 310

scribes

de formation locale 345

d'Égypte 345

égyptiens 344, 345

— et artistes thébains (venue à Napata de —) 136

locaux 345

raréfaction des — capables d'écrire l'égyptien de tradition 347

royaux de Koush 303

sculpteurs locaux 162

sculpture gréco-romaine (réalisme de la —) 289

sculptures en grès 269

sécheresse 69

sécheresse des inscriptions

des pèlerins égyptiens 345

seconde expédition égyptologique prussienne 286

sédentarisation 41

seïgle 414

Seigneur

de la Montagne 404, 414, 415

de la Terre (= dieu des chrétiens) 325, 326

des apparitions 294

des Deux Terres 89

du Ciel (= dieu des chrétiens) 325

Séleucides 224

sema-taouy 277

sépulture 60, 66, 82, 84, 154, 157, 166, 187, 189, 195, 208, 229, 236, 239, 242, 263, 264, 268, 283, 285, 287, 291, 293, 313, 318, 323

de Nastasen 185

sépultures

d'élite 63

des derniers rois du Kerma classique 81

isolées 57

ruinées non restaurées des souverains méroïtiques 324

serekh 55

serpent à buste et tête de lion, coiffé de la couronne hemhem (Apédémak) 280

service des Antiquités 420

serviteurs

du souverain mis à mort 389

sacrifiés 71

sésame 414

Shaigiya[s] (tribu du nord) 424, 433, 542, 551

Shaka (« nom secret » d'Amon) 80

Shanaka et Amon l'ont (?) conçu (= Senkamanisken) 263

Shanaka l'a enfantée [Shanakadakhété =] 263

Shillouks (tribu nilotique, du sud) 424, 433, 437, 542, 549

Shukria (tribu du sud) 544

siècle (voir l'*index des périodes*)

d'or 410

siège de Dongola 405

signe *hp* 278

remplacé par le fouet royal *nekhakha* 278

signes

exprimant plusieurs consonnes dans l'écriture égyptienne 350

méroïtiques 34, 267, 297, 351, 362

évolution de la forme des — 348

silo 51 de Ouad ben Naga 496

silos 504

Pré-Kerma 528

singes 83, 112, 226

sistre 8-9, 139, 162, 207, 208, 239, 242, 347

de bronze argenté 208

d'or et de lapis-lazuli 139

site paléolithique 38

sites du Soudan central 457

société hiérarchisée 527

sociétés néolithiques 45

socles 489

de statues 312

soldat romain prisonnier 257

sondage 455

sondages 459

sorgho 171, 283, 414, 418, 429

Sotheby's 267

Soudan médiéval 35, 124, 393, 395

soumission des princes rebelles 138

source symbolique du Nil 492

sources

arabes 421

archéologiques 375

bibliques 142

démotiques 234

du Nil Bleu 436

du Nil (recherche des —) 70, 271, 272, 436

écrites abondantes 297

écrites rares 297

gréco-romaines 380

grecques 167, 168, 183, 234, 272, 377

historiques 375

méroïtiques 234, 380

non datées des opérations militaires 183

sur l'histoire de la Nubie 113

textuelles 157, 314

souverain 63, 65, 70, 71, 72, 73, 83, 88, 89, 90, 91, 92, 94, 101, 110, 112, 124, 132, 135, 136, 137, 139, 141, 154, 155,

- 164, 165, 166, 168, 171, 172, 175, 176, 177, 178, 179, 181, 186, 187, 188, 189, 193, 197, 208, 234, 235, 237, 239, 240, 241, 242, 243, 248, 252, 253, 254, 257, 260, 263, 267, 268, 269, 270, 272, 273, 277, 278, 280, 281, 283, 284, 286, 287, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 300, 303, 309, 310, 311, 312, 313, 316, 318, 320, 321, 322, 323, 347, 351, 356, 358, 372, 377, 384, 385, 404, 410, 419, 420, 428, 433
- de droit divin 135
- dernier — 136, 157, 189, 323
- de Wawat 63
- tyrannique 187
- souverains
- de Kerma 66, 94
- de Napata 124, 186
- souveraineté
- sur le Triacostaschène 249
- spécialisation des tâches 45
- spécificités locales 394
- spéos 99, 112
- sphinx 270
- au nom d'Aspelta 157
- squelettes 41, 69, 82
- statuaire (groupe —) 229
- statue
- assise d'Aramatelqo 166
- colossale 158
- d'Anlamani 162
- d'Anlamani (autre —) 162
- de bélier 286
- de bronze 172, 328
- de bronze doré 172
- de lion 329
- d'Isis 315
- d'or 34, 263
- du prédécesseur du roi régnant 290
- du roi vivant 290
- fragmentaire d'Akh-Ariténé 178
- tête de — 80
- statues
- statues colossales de Tabo 290
- de bélier 102
- de béliers 145, 269, 276, 277
- de bronze 247
- de grenouilles 269
- de lion 136, 196
- de lions 269
- de lions assis 269
- royales brisées (cachettes des —) 165
- statuette**
- d'Amon de Napata 239
- de bronze, figurant un ennemi ligoté 315
- de Tiyi 102
- divine 287
- en or de Nawidémak 264
- statuettes** 45, 63, 82, 288
- de serviteurs 138, 159
- égyptiennes 82
- stèle** (voir l'*index thématique*)
- stratège 248, 255, 305, 309, 315, 356, 358
- du Nil 305
- du nome 305
- structure 452, 504
- circulaire 494
- funéraire 84
- pyramidale 118
- structures 457, 461, 501, 504
- pyramidales 118
- style grec 270
- suaire 402
- Sublime Porte 423, 424
- substructures de briques 63
- successeurs d'Aspelta 163, 166
- succession
- chronologique 241, 289, 291, 318
- collatérale 297, 311
- de consonnes (transcripton en méroïtique d'une —) 350
- matrilinéaire 124
- royale 176
- sultanat
- ayyoubide d'Égypte 419
- du Darfour 35, 433
- fung 35, 424, 428, 432, 436
- mamelouk 419
- sultans de la dynastie Keira 545
- sultans fung 546
- Sultans noirs 35, 424, 428
- superstructure pyramidale 132
- supplique d'Appion 381
- support
- d'écriture 371
- d'oriflamme 315
- survey 451, 454, 459
- suzeraineté de Napata 177
- symbolique 502
- t**
- table d'offrandes** 236, 241, 256, 292, 295, 296, 301, 309, 311, 312, 315, 318, 322, 323, 324, 337, 366, 370, 380
- d'Amanibakhi 178
- de Malitabelito 301
- Table du Soleil 171, 172
- tables d'offrandes** 253, 267, 292, 293, 296, 297, 299, 313, 315, 323, 336, 366, 371
- inscrites 253, 299
- tablette de Kamosé 87
- tabou
- sur la représentation d'Apédémak 210
- sur l'écriture hiéroglyphique 347
- Ta'aisha (tribu du Darfour) 551
- talent (unité monétaire) 317
- talents d'or 310
- talisman 372
- talismans 306
- Taureau-de Nubie 159
- techniques de cuisson 83
- techniques informatiques 340
- témoignages écrits (absence de — sur une période de l'histoire du royaume de Napata) 166
- temple** (voir l'*index thématique*)
- tenue
- royale méroïtique tripartite 195
- royale napatéenne 195
- terres confisquées par Silko (restitution des —) 390
- teisons 45, 93, 306, 371, 373
- tête
- de bélier 80, 96, 134, 135, 179, 211, 239, 242, 269, 295, 296
- de la statue de bronze d'Auguste découverte sous le seuil du temple M 292 de Méroé 247
- de lion 210, 212, 237, 280, 283, 289
- de lion (homme à —) 226
- de massue 47
- têtes
- de béliers 195
- de massues 45
- théologie (nouvelle —) 33, 210, 211
- théories environnementales 49
- titres empruntés à l'égyptien 305
- titres royaux égyptiens 295
- titulature 111, 133, 163, 175, 178, 179, 187, 197, 225, 227, 229, 279, 282, 325, 328
- en trois noms (au lieu de cinq) 175, 179
- pharonique complète 133
- rappelant celle de Ramsès II 186
- titulatures 133, 186, 226, 241
- Tjemehou (population du Tjemeh, localisation indécise) 71, 73
- Timey (= Romains) 254
- toile de sarcophage méroïtique 303
- tombe**
- en entonnoir 66
- partagée entre plusieurs membres d'une même famille 313
- tombeau 63, 111, 141, 178, 193, 253, 284, 402
- d'Akh-Ariténé 178
- de Houy, vice-roi de Nubie 111
- mythique d'Osiris 154
- tombes** 29, 41, 42, 45, 50, 51, 55, 56, 57, 63, 65, 66, 69, 70, 71, 78, 81, 82, 83, 84, 108, 116, 117, 118, 157, 171, 172, 189, 229, 240, 252, 264, 284, 292, 346, 375, 396, 451, 452, 538
- chrétiennes 396, 538
- d'élite 45
- élitaires égyptiennes 535
- des princes de Saï 84
- mésolithiques 42
- princières 50, 69, 375
- secondaires 82
- thébaines 29
- Toulakaté (nom méroïtique de Naga) 279
- Toungoul (nom vieux-nubien de Dongola) 545
- toungour (royaume —) 434
- Toungours [Tounjours, Toundjour] (peuple) 434, 435, 543, 545, 551
- Toutankhamon (coffre peint) 550
- traditions pharaoniques millénaires 316

train 18  
 traité 381, 390  
 d'amitié 401  
 de paix 388, 390, 392, 405  
 de Samos 246, 247, 252, 254, 256, 300, 303  
 traités de paix 390  
 trame 459  
 transfert de la nécropole royale de Napata à Méroé 189  
 transfuges musulmans 405  
 transmission des charges dans la lignée maternelle (à l'époque méroïtite) 370  
 dans la lignée paternelle (dans la tradition égyptienne) 370  
 tremblement de terre 291  
 trésor 29, 34, 70, 139, 140, 176, 235, 254, 257, 260, 264, 322, 450  
 chasse au — 260  
 Trésor de Shabaqo 143  
 trésors 381, 388  
 triade royale 280, 282  
 tribus  
 d'origine arabe (pénétration des — au Soudan) 546  
 noubas 310, 314, 317  
 rebelles 249  
 tribus nubiennes  
 du Kordofan 551  
 restées au Darfour 551  
 tribut 29, 99, 100, 101, 111, 112, 114, 138, 139, 142, 143, 172, 245, 247, 328, 419, 433, 437, 438  
 de Nubie 99  
 de Pount 100  
 des princes rebelles 138  
 de Wawat 99  
 nubien 29, 100, 111  
 Trinité (chrétienne) 325  
 troc 317, 415  
 Troglodytes 174, 378  
 trône 501  
 au lion 205, 239, 284, 285, 293, 294, 295, 296, 311, 318, 319  
 de Koush 189  
 d'or 181  
 du souverain 410  
 troupeau 58, 132, 173, 184, 293  
 troupes de choc de Kerma 550  
 trous de poteaux 45, 56, 72  
 trousseau funéraire 45, 63, 71, 82, 117, 138, 159, 253, 264, 291  
 luxueux 45

tumuli 65, 71, 76, 78, 82, 117, 118, 124, 328, 388, 389, 520-521, 528, 529  
 tumulus 71, 82, 83, 116, 117, 118, 167, 329, 375  
 tunique ajustée couverte d'écailles 295  
 turquoise 139  
 typologie 451  
 des décors 294

## U

Unesco 458  
 union des Deux Terres 277  
 uraeus 90, 127, 139, 240, 296, 385  
 double — 126, 162, 254  
 urbain 454, 455, 456, 457, 459, 461  
 urbains 452, 456, 459, 461  
 urbanisme 459  
 usurpateur 228, 235  
 usurpateurs 297  
 usurpation de l'image de Marc-Aurèle 322

## V

vaches 281, 295  
 vaisseau 29, 55, 89, 91, 92  
 vase 530  
 « caliciforme » 43, 465  
 décoré 54, 61, 62  
 en forme d'autruche 68  
 en forme d'hippopotame 68  
*hs* 278, 535  
*hs* remplacé par une aiguière à bec 278  
 rouge à bords noirs 53, 67  
 45, 51, 52, 57, 81  
 vases  
 « caliciformes » 45  
 canopes 171  
 « en coquille d'œuf » 52  
 grecs 191  
 vautours, dépouille de — 258, 294  
 veaux décapités 188  
 verreries 253, 307, 308, 309  
 romaines 253  
 vice-roi 94, 101, 102, 110, 111, 112, 113, 114, 209, 248, 256, 303, 304, 310, 311, 315, 345, 356, 358, 370, 380, 404  
 en Akine 256  
 vice-rois 99, 100, 114, 256, 304, 305, 366  
 de Nubie 99, 366, 532  
 Victoire ailée 283, 385

viçtoire  
 de l'islam 35, 422  
 romaine 378  
 victoires égyptiennes 32, 87  
 Vierge (mère du Christ) 404, 407, 413  
 vignes 66, 414, 416, 417  
 vignobles 418  
 villages, constitution de — 42  
 ville 450, 451, 452, 455, 457, 459, 502  
 une des premières villes africaines 56  
 fortifiée 389, 424  
 villes de garnison égyptiennes 64  
 vin 51, 73, 170, 171, 454  
 d'Égypte 236, 373  
 phénicien 169  
 violences sexuelles  
 victimes de — 41  
 visite des principaux sanctuaires du royaume 486  
 voie de passage 315  
 voie maritime 317  
 volailles 139  
 volonté d'Amon 135  
 voyage  
 du souverain de Méroé à Napata 485  
 en Égypte d'Hérodote 168  
 voyageurs  
 européens 448  
 occidentaux 423

## W

Wavy Line (céramique) 41

## X

xénophobie 191

## Z

zaghawa (royaume — du Darfour) 434  
 Zaghawas 434  
 zone-tampon 255, 300



Michel Baud ■ 480 [h], 484, 493 [b] ■ Michel Baud et Sandra Aussenl ■ 490 [h].

Berlin ÄMP, clichés Sandra Steiß [1696, 1720 et 1723] ■ 259.

Olivier Cabon ■ I, 2, 6, 7, 8-9, 16-17, 19, 20, 21, 31, 43, 44, 47 [2], 53 [2], 54, 61 [2], 62 [2], 67 [2], 68 [2], 76 [b], 77, 79, 103 [h], 104-105, 106 [2], 107 [b], 108 [2], 126 [d], 200, 202-203 [3], 219 [2], 220 [2: h], 221 [m], 233 [2], 403, 425, 426-427, 446-447, 472-473, 520-521, 525 [h], 528 [2], 530 [h], 537 [b], 540-541, 544, 558, 559, 560, 561, 564-565, 604, 606-607.

Hélène David-Cuny ■ 25 ■ Monique Ferréol ■ 383, 386, 387 ■ Vincent Francigny ■ 301, 341, 342, 421, 534 ■ Friedrich W. Hinkel et Uwe Sievertsen ■ 480 [b], 496 [b] ■ institut français d'Archéologie orientale ■ 140 ■ Marc Maillot ■ 453 [2], 477 [6], 496 [h] ■ Munich, SsÄK ■ Ant. 2455: 258 [b].

musée national du Soudan, Khartoum © musée du Louvre / Georges Poncet ■ 307, 308, 329 et 373 [2] ■ © Louvre – mission archéologique de Mouweis / Olivier Cabon ■ 490 [b] et 500 ■ Ligier Piotr / Muzeum Narodowe w Warszawie ■ 407

Thomas Nicq ■ 533 [5], 537 [h] ■ Maria Novella Sordi ■ 493 [h].

Claude Rilly ■ 40 [4], 75 [2], 76 [h], 78 [2], 97, 98 [2], 103 [2: bg et bd], 107 [2: h], 109, 125 [2], 126 [h, g], 127 [2], 131, 147 [3], 148, 149, 150 [2], 151, 160 [3], 161, 198 [b], 199, 204 [h], 206 [2], 207 [4], 213, 214, 215, 216 [2], 217 [2], 218, 220 [2: b], 221 [b], 222, 231, 232, 266 [3], 367, 407, 409, 411, 412 [2], 431, 544.

Claude Rilly, Danielle Bonardelle et Jérôme Picard, CNRS-Llacan ■ 39, 86, 146, 198 [h], 200-201, 376.

Sfdas ■ 460 [3], 465 [7] ■ Sfdas el-Hassa / Bernard-Noël Chagny ■ 458 [b] ■ Stiam / Olivier Cabon ■ 469 ■ Unesco ■ 458 [h].

tous droits réservés ■ 84, 91, 128-129, 130 [2], 180, 181, 204 [b], 205 [2], 258 [h], 265, 302, 366 [2], 367, 370, 438, 439, 449 [3], 474, 525 [b], 530 [b], 549, 552, 553.



École de Qubbet Sélim, près de Sedcinga,

26 novembre 2019.





Conception, coordination  
éditoriale et mise en pages,  
Olivier Cabon, assisté  
par Léa Legoux.

éditions Soleb  
5 rue Guy-de-la-Brosse  
75005 Paris  
livres@soleb.com  
www.soleb.com  
+33 1 43 37 56 58

éditions Bleu autour  
38 avenue Pasteur  
03500 Saint-Pourçain-sur-Sioule  
dialogue@bleu-autour.com  
www.bleu-autour.com  
+33 4 70 45 72 45

**livre imprimé**  
diffusion Harmonia Mundi  
ISBN 978-2-358481-86-1 (Bleu autour)  
ISBN 978-2-918157-48-9 (Soleb)  
**version numérique gratuite**  
ISBN 978-2-918157-49-6 (Soleb)

achevé d'imprimer  
en octobre 2021  
sur les presses de PBtisk,  
République tchèque  
dépôt légal octobre 2021



**Les pyramides de Méroé** ont fait rêver des générations de voyageurs, mais le Soudan dont elles sont l'emblème demeure largement méconnu. D'où cet ouvrage encyclopédique, première synthèse sur les brillantes civilisations qui s'y sont succédé, de la Préhistoire à la conquête de Méhémet Ali, en 1820.

Préfacé par Nicolas Grimal, professeur au Collège de France, membre de l'Institut (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres) et secrétaire général de la commission consultative des fouilles françaises à l'étranger du ministère de l'Europe et des Affaires étrangères, cet ouvrage s'inscrit dans la collection « études d'égyptologie » qu'il dirige. Des spécialistes reconnus font état des découvertes scientifiques les plus récentes ; ce livre n'en est pas moins facile d'accès grâce à la clarté des contributions et à l'abondance de l'iconographie.

« Le Soudan est la laisse de haute mer des cultures méditerranéennes : difficilement atteint par la marée, il garde sur ses sables lointains ce qu'ailleurs le flux a depuis longtemps remporté. Mais on ne saurait réduire les cultures soudanaises à des imitations tardives et obstinées de concepts forgés en Égypte. Dans bien des domaines, elles ont innové ou porté à leur perfection des éléments empruntés et recombinaés. » Claude Rilly

**Claude Rilly**, égyptologue et linguiste, spécialiste de renommée internationale de la langue de Méroé, professeur à l'école pratique des hautes études, directeur de recherches au CNRS (Llacan), directeur des fouilles de Sedeinga, ex-directeur de la section française de la direction des Antiquités du Soudan (Sfdas).

**Marc Maillot**, directeur de la Sfdas, directeur de la mission archéologique de Damboya, spécialiste de l'architecture et de l'urbanisme antique, rattaché au CNRS, à la Sorbonne et à l'université centrale de Floride.

**Vincent Francigny**, directeur des fouilles de Saï, directeur de recherche au CNRS, enseignant à la Sorbonne-Paris IV, ex-directeur de la Sfdas, attaché au National Museum of Natural History de New York.

**Olivier Cabon**, éditeur, amoureux du Soudan, photographe de missions archéologiques, a assuré la coordination éditoriale, la mise en pages et les index.

Claude Rilly

Olivier Cabon

Vincent Francigny

Marc Maillot

préface de

Nicolas Grimal

CNL

version imprimée 39 euros  
diffusion Harmonia Mundi

version numérique gratuite

